# LA MACÉDOINE

## Étude de Colonisation Contemporaine

THÈSE POUR LE DOCTORAT
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

JACQUES ANCEL
Agrégé d'histoire et de géographie,
ancien élève de la Faculté.

---

Ouvrage illustré de 45 figures et cartes dans le texte,
de 190 cartes et photographies hors texte
et d'une grande carte hors texte de la Macédoine au 1 : 700.000.

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, rue Soufflot, 15

Lg 320

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553822_0073

# LA MACÉDOINE

# LA MACÉDOINE

## étude de colonisation contemporaine

THÈSE POUR LE DOCTORAT
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

JACQUES ANCEL
Agrégé d'histoire et de géographie,
ancien élève de la Faculté.

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, rue Soufflot, 15
1930

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

# AVERTISSEMENT

*Il n'est pas souvent donné d'assister à un phénomène géographique qui transforme, sous nos yeux mêmes, en quelques années, un coin du globe. Notre époque est cependant fertile en avatars. Après le bouleversement qui a suivi la Guerre, la face politique de l'Europe a évolué d'un coup. Cependant, sauf des transplantations locales, la société a pu changer dans ses mœurs plus que dans ses éléments. Je ne crois pas qu'il y ait un phénomène humain, comparable en étendue, en rapidité et en profondeur, aux migrations de peuples qui ont bouleversé la péninsule des Balkans.*

*Il y a quinze ans que ma curiosité s'est portée sur ce domaine. Après deux ans de séjour dans les tranchées françaises et quelques blessures, le hasard de la Guerre me mena en Macédoine, attaché à l'Etat-major de l'Armée française d'Orient, puis de divisions sur le front bulgare, enfin appelé par la confiance du général Guillaumat, maintenu par celle du maréchal Franchet d'Esperey à la tête de la section politique de l'Etat-major général. Mes fonctions me permirent dès janvier* 1918, *et afin de préparer les bases de la paix future, de commencer sur place une enquête politique, qui ne devait pas seulement, dans mon esprit, avoir une utilité temporaire. Un malencontreux accident détruisit les réponses, auxquelles avaient collaboré tous nos chefs de poste jusqu'aux plus avancés confins albanais. Je m'apprêtais derechef à prendre une revanche sur la fortune, quand les difficultés orientales vinrent ajouter un épilogue à la Guerre européenne et métamorphoser une fois de plus le carrefour macédonien.*

*Les Nations, qui se constituent dans la péninsule balkanique sur les ruines de l'Empire ottoman, ont préféré en fin de compte aux espérances et aux ambitions territoriales, tant de fois déçues, le rassemblement de leurs compatriotes sur leurs propres territoires. Terrible épreuve pour une génération, contrainte d'abandonner ses foyers, et sans vues de retour. Mais de l'excès même du mal, des misères présentes, un germe grandit pour les générations à venir : la stabilité et la paix. Vaincue en* 1923, *la petite Grèce recueillit les Hellènes d'Asie mineure et de Thrace orientale —* 1 221 849 *émigrés — sur le sol grec, surtout sur les nouvelles terres, les vastes plaines du Nord. La « Grande Idée » renonce à la reconquête de l'Ionie, du Pont, de Constantinople, mue ses espoirs historiques en une mise en valeur de la terre européenne. Gigantesque expérience, qui ne demanda que six ans. Aidée de la Société des Nations, la nouvelle Hellade se mit au travail : la moitié des réfugiés furent installés en Macédoine :* 638 253. *En cette année* 1930, l'Office d'établissement des réfugiés, *émanation de Genève, personnel entièrement grec, sauf le président, le vice-président, se dissout, ayant accompli sa tâche. Et la Macédoine méri-*

*dionale, bigarrée, steppes ou marécages, est aujourd'hui hellénisée, irriguée ou desséchée, cultivée.*

*Pourtant le problème macédonien n'est pas là seulement. L'ardeur des polémiques entre les frères sudslaves — Serbes et Bulgares — n'est pas éteinte. Mais il se transformait sous nos yeux mêmes. Au delà des frontières grecques, les efforts, parfois politiques, le plus souvent sanitaires et économiques, aboutissaient à une volontaire, parfois à une inconsciente colonisation. Après de lentes expériences, la colonisation iougoslave, qui faisait des prodiges dans la Vieille Serbie, Métokhia et Kossovo, aborda la Macédoine, s'employa par une campagne d'hygiène sociale, antipaludique surtout, à préparer un milieu propice à* 39 632 *colons. D'autre part, comprenant le péril que faisait courir à la paix européenne une émigration macédonienne instable, la Société des Nations entreprenait de liquider les biens des immigrés bulgares, d'installer loin des tentations des frontières et des dangers de la politique, sur les terres désertes et fertiles de la Bulgarie orientale, la majorité des* 133 987 *nouveaux réfugiés en Bulgarie. Autre entreprise malaisée, qui s'achève à l'heure présente.*

*Etudier sur place ces phénomènes, ce fut l'objet de nouveaux voyages sur des terres déjà parcourues de* 1916 *à* 1919, *mais en des conjonctures plus calmes, durant les mois de septembre et d'octobre* 1927, 1928 *et* 1929. *Je ne crois pas que ma curiosité ait négligé un seul coin de la Macédoine* (v. fig. 1), *ni qu'elle ait été rebutée par des obstacles de tout ordre. Et j'ai complété cette enquête dans la Bulgarie sud-orientale, où sont établies les plus fortes colonies transplantées de Macédoniens.*

*Ainsi, s'il peut paraître ambitieux ou téméraire de s'attaquer au plus délicat problème de l'Europe, à celui qui a toujours passé, proverbialement presque, pour insoluble, la méthode, que nous avons suivie dans cette étude, ne pose ce problème ni historiquement ni linguistiquement. Les civilisations, a écrit Vidal de la Blache — et nul de ceux qui ont entendu cette parole, burinant l'esprit, n'oubliera sa dette — « ne sont que des accumulations d'expériences ». Tenter de saisir une de ces expériences, brève et brutale peut-être en quelques-unes de ses méthodes, mais aussi souple et diverse, où le médecin et l'ingénieur, l'architecte et le commerçant ont leur place à côté du colon même, qui aboutit à changer, en dix ans, la physionomie d'une contrée disputée séculairement au nom des droits historiques ou de la science du langage, qui transfigure un champ de batailles, la nudité des steppes et des marais en une oasis de paix et de cultures neuves : ce fut là mon seul objet.*

*Je ne puis oublier que, si j'ai pu mener à bien la tâche que je m'étais assignée, je le dois à tous ceux qui s'intéressèrent à cette enquête, m'aidèrent de toute leur volonté à aplanir maints obstacles : tout d'abord, aux trois gouvernements iougoslave, hellénique et bulgare, S. M. le roi Alexandre, le président Vénisélos et M. le ministre Bourof, qui mirent à ma disposition tous les moyens matériels ; aux représentants de la Société des Nations, partout présente, entre autres à M. Eddy et Sir John Campbell, président et vice-président de l'*Office autonome d'établissement des réfugiés en Grèce; *aux colonels de Reynier et Corfe, à M. Jacques Lagrange, respectivement présidents et secrétaire général de la* Commission mixte d'émigration gréco-bulgare; *à M. René Charron, commissaire de la Société des Nations pour l'*Établissement des réfugiés en Bulgarie, *et à son adjoint, M. Jean Loriot ; à MM. Domesticos et Petropoulos, directeur général et directeur-adjoint de la Colonisation en Macédoine (hellénique), à tous les ingénieurs-agronomes de leur service ; au professeur Pierre Iovanovitch, de l'Université de Skoplié, qui a*

*bien voulu faire dresser à son Institut de géographie notre carte de la colonisation de la « Serbie du Sud » ; à M. le docteur Rankov, directeur de l'Institut d'hygiène de Skoplié, et à tous ses collaborateurs, les médecins des « Maisons de la santé publique » dans la Macédoine iougoslave ; aux agronomes et médecins des services publics de Bulgarie ; à M. Ernest Hébrard, architecte et reconstructeur de la ville de Salonique ; à M. Mavrogordato, commissaire du Gouvernement hellénique à la zone franche de Salonique; à tous les présidents des* bratstva, *des sociétés de bienfaisance macédoniennes, en Bulgarie. Enfin je n'aurais garde de laisser en marge de cette liste le Comité révolutionnaire macédonien, qui, bien que je n'eusse jamais celé ma désapprobation de ses méthodes, a eu la chevaleresque audace de me permettre de circuler dans son fief de la Macédoine bulgare.*

*L'expression de notre gratitude s'adresse aussi à ceux qui facilitèrent l'illustration de ce volume en nous autorisant à reproduire leurs clichés, au général Mazarakis, chef de l'État-major de l'Armée hellénique, au général Bochkovitch, directeur de l'Institut géographique militaire iougoslave, aux services de la colonisation en Grèce et en Bulgarie, à l'Institut d'hygiène de Skoplié, sans oublier la précieuse aide technique apportée par nos éditeurs et tous les collaborateurs de ceux-ci.*

*En donnant son patronage à ce livre, l'*Institut d'études slaves *a laissé à l'auteur toute la liberté comme toute la responsabilité des opinions qui y sont exprimées.*

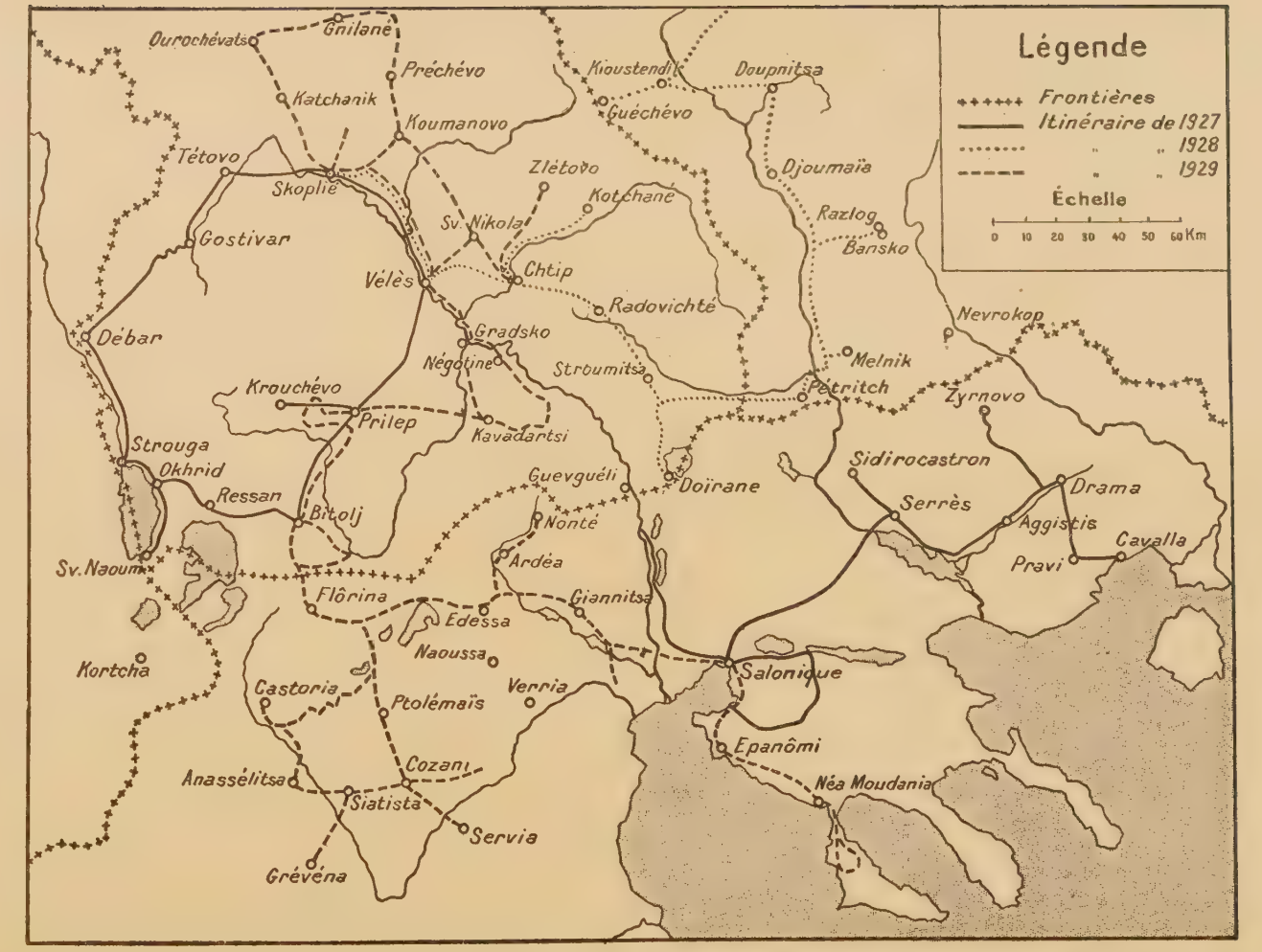



Fig. 1. — Principaux itinéraires de l'auteur en Macédoine durant les trois dernières années.

# INTRODUCTION

## LES FACTEURS DE LA CIVILISATION MACÉDONIENNE

La Macédoine et l'évolution balkanique. — « Une contrée est un réservoir où dorment des énergies, dont la nature a déposé le germe, mais dont l'emploi dépend de l'homme ». Cette définition, dont part Vidal de la Blache pour dérouler l'évolution française, on peut aussi, à l'autre bout de l'échelle de la civilisation, l'appliquer à de rares contrées européennes. La Macédoine est le type de ces régions arriérées. Au début du XX^e^ siècle ses forces physiques étaient encore latentes ; les forces humaines y sommeillaient. Pays de civilisation bornée, elle est restée à l'écart de l'évolution balkanique. Pays de civilisation mêlée, elle a cependant reçu du dehors des semences, des sources de vie. Et il suffit d'une alluvion humaine pour que s'épanouisse la vie.

L'évolution politique de la péninsule des Balkans, lent et régulier courant du XIX^e^ siècle, frôlait, sans les atteindre, les terres macédoniennes. De 1804 à 1903, tout autour d'elles, se formaient les États modernes, chacun sur une route où la nature semblait faciliter par avance, en dépit des accidents, la tâche des soldats et des diplomates. La lente montée serbe s'inscrit sur la carte avec la route de la Morava et, de bassin en bassin, de défilé en défilé, finit par atteindre les eaux qui s'écoulent vers le Sud. Le périple grec autour de l'Égée s'accroche aux caps rocheux, s'insinue dans les golfes abrités, finit par aborder l'extrême littoral Nord. A l'Est, la concentration bulgare s'opère sur les terres découvertes, étalées de part et d'autre du Balkan. A l'Ouest, dans ses étroites et hautes vallées closes, s'essaie une concentration albanaise en benjamine de ces nations. Aux portes macédoniennes, les chemins sont ouverts à trop d'ambitions rivales : la Macédoine reste asservie ; l'Empire ottoman, peau de chagrin des nations en révolte, la conserve jusqu'à la révolution de 1903, cause première de la crise finale.

La Macédoine ne participe pas davantage à l'évolution économique de l'ensemble des Balkans. Dans tous les domaines affranchis se formèrent, tardivement mais rapidement, des démocraties rurales. La péninsule des Balkans est, en général, un pays de cellules closes, petits champs aux horizons bornés par la Montagne toujours proche, qui s'accommodent aisément des petites tenures féodales ou des petites propriétés démocratiques. Le jardinier grec mesure le sol arable parcimonieux et l'eau rare sur l'étroite terrasse qui limite son olivette

ou sa vigne. Le cultivateur serbe enclôt, dans son bocage, son maïs et ses pruniers. La tribu albanaise, verrouillée dans sa vallée, ne fait escalader qu'un domaine limité à ses moutons et à ses chèvres. L'agriculteur bulgare dispose seul de vastes emblaves : mais, sans aristocratie, au départ des Turcs, il a partagé en petits lots le domaine devenu vacant. Tandis que le paysan voisin prenait possession des terres, se serrait sur des propriétés restreintes, la Macédoine demeurait une zone agricole de densité faible, de population mobile et de vaste propriété.

Cependant, à défaut de partage politique et de distribution agraire, la Macédoine ne fut pas sans accueillir des éléments des civilisations voisines. La route de la Morava saute aisément sur celle du Vardar. L'Égée se faufile d'île en île, de cap en cap, jusqu'au golfe salonicien. Les sentes, qui descendent des alpes de la Haute Région albanaise ou des Rhodopes bulgares, conduisent les troupeaux aux steppes macédoniennes. A ce carrefour macédonien des liens se nouent entre les peuples. De tous côtés, au cours des siècles, les dromocraties du pourtour ont voulu tenir les routes macédoniennes. Le mélange proverbial des langues attestait les dépôts laissés par de successives conquêtes. Le maintien tardif de l'Empire ottoman sur ce domaine est dû au caractère même de cet empire militaire, routier : les grand'routes macédoniennes en montrent encore les corps de garde, *karakol* des gendarmes ou *sakhat koulé*, beffrois municipaux. La Macédoine, réceptacle des alluvions linguistiques, participait, par le véhicule des grandes langues de civilisation, et en dépit de ses idiomes, à la vie balkanique générale.

Tenue par la nature dans cet isolement relatif, qui n'a contrarié ni les luttes ni les mélanges, mais a, durant des siècles, figé sa civilisation, la vie macédonienne a rencontré dans son développement maints obstacles, mais ne possède pas moins des aptitudes latentes.

Quels sont ces obstacles et quelles sont ces aptitudes ?

CHAPITRE PREMIER

# LES BORNES

De quelque côté qu'on aborde la Macédoine, on se heurte à la Montagne. La pyramide aiguë du Char, la coupole boisée de la Rila bulgare sont des horizons du Nord, que le folklore iougoslave a peuplées de nymphes des eaux. C'est devant l'Ossa, puis l'Olympe que la mer échancre la Campagne salonicienne, et, de l'autre côté, les trois écrans de la Chalcidique s'étagent en un horizon de plus en plus altier, dominé, au fond, par la crête de l'Athos. Les murailles albanaises se reflètent dans les eaux claires des lacs de Prespa et d'Okhrid. Ainsi, presque de toutes parts le relief a barricadé la Macédoine, l'a isolée relativement, a rendu difficile la pénétration du dehors, a ainsi différé l'éveil des énergies.

## *I. — LE REMPART DE L'OUEST*

Les chaînes albanaises. — Dès le Nord-Ouest, toute l'ossature balkanique s'enchevêtre : le massif ancien oriental, les chaînes récentes de l'Ouest. Au Nord même de Skoplié les deux systèmes se rencontrent : la schisteuse Skopska Tserna Gora (la « Montagne Noire de Skoplié ») est assombrie par ses forêts, refuge des monastères et des *pesmé*, chants légendaires. A côté la Char planina, dominée par les deux géants de marbre, le Tourktchin (2 540 m.), le Lioubotin (2 510 m.), interpose ses pacages « blancs », vert pâle plutôt, entre le haut Vardar et le Kossovo polié. Le Char est le dernier témoin de ces barres, blanches ou grises, qui murent, du Nord au Sud, tout l'Ouest balkanique, du Monténégro à la Morée. Là le calcaire a recouvert un soubassement plus ancien. Plus au Sud, il règne, dressant de successives barrières : abrupts du Korab, du Stogovo, surplombant les vallées encaissées de la Radika ou du Drin; marbres du Jéden juchés sur la rive du haut Vardar ; dolomies de la vallée de la Treska, qui imposent à tout le pays fermé du Poretché les lapiès, dolines, gouffres et grottes karstiques.

Pénible est le passage d'Albanie en Macédoine. La direction même des plis offre le premier obstacle. De sa sortie du lac d'Okhrid au confluent du Drin blanc, la vallée du Drin noir n'est qu'une longue gorge. La frontière albanaise, qui longe les crêtes de la rive gauche, se défend, à vrai dire, seule : de rares postes de gendarmes. Parfois les cimes s'arrondissent, se dénudent davantage : les « roches vertes », les serpentines albanaises, font une dernière apparition.

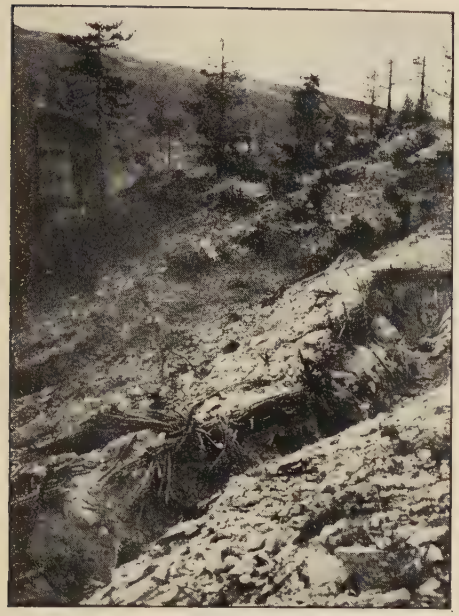
Le rempart tombe à pic, coupure en grisaille, vertigineuse, sur le lac d'Okhrid, cime plus aplanie et plus sombre, élevée encore de 1 500 mètres, au Sud.

C'est peu à peu que le massif ancien avance des mamelons plus modestes. Les grès rouges se mirent encore dans le coin Nord-Ouest du Prespa. Puis, vers le Centre macédonien, le fouillis de décombres, des plaques effeuillées des schistes : la Néretchka planina, que surmonte à 2 359 mètres, au milieu des sapins, le Péristéri, face aux coupoles chauves qui défendent, au Nord, Bitolj. Au delà de la Pélagonie, dans les monts de la boucle de la Tserna, dans la Babouna qui domine Prilep, les meules, les plaques, piliers, champignons, monolithes de toutes sortes, qui se confondent, en citadelles naturelles, avec les ruines médiévales, dénoncent les formes de dénudation des gneiss et des granites. De la *Gora*, nette et noire, à la *Planina*, arrondie et verte, de la « Forêt » à la « Pâture », se mêlent tous les échantillons de la Montagne macédonienne.

Le chemin de ronde du Drin et des Lacs. — La route, qui parvient à s'insinuer entre les dernières murailles albanaises, est plus un chemin de ronde qu'une voie de circulation. En arrière de la Haute Région d'une Albanie impraticable, elle servait de rocade pour unir les routes transversales, les grand' routes marchandes qui, à travers l'Albanie, menaient à l'Adriatique : la *via di Zenta* vénitienne de Prizren à Scutari, la *via Egnatia* romaine au Centre, la route de Monastir à Santi-Quaranta, route stratégique du temps des Turcs.

Mais la route Nord-Sud n'est point commode. On y accède de Prizren vers le confluent des deux Drin. Déjà les gorges du Drin noir la contraignent à escalader les pentes Ouest du Korab. On y parvient encore du haut Vardar, de Gostivar et du col de Mavrovi khanovi (les « khans — auberges — des Maures ») par la vallée resserrée de la Radika, où il y a juste place pour le torrent et le chemin.

La route tout entière se faufile dans le long fossé linéaire, marqué par la vallée du Drin, puis le lac d'Okhrid, enfin les marais du Sud, témoins des lacs asséchés. Il n'y a guère de place pour l'activité des hommes, surtout dans la gorge du Drin entre Stogovo et Iablanitsa : de-ci de-là, quelques hameaux qui s'agrippent aux flancs dès que la muraille offre un gradin sur son échelle, ou quelques champs de maïs, qui prennent possession des moindres cônes meubles. Sur la rive macédonienne du lac d'Okhrid de plus vastes terrasses de terre rouge accordent des pentes plus douces aux vergers de noyers, aux olivettes et aux vignes, paysage bigarré entre les eaux bleues et la corniche blanche. Plus au Sud, sur le seuil de collines sableuses, qui séparent l'Okhrid du Maliq, il n'y a plus que des taillis de chênes blancs, cisaillés par les moutons et les chèvres, et de rares villages, aux murs de cailloux roulés, aux toits de chaume, de tuiles. Ce n'est que quand s'étalent les terrasses lacustres, dans la plaine où scintillent les restes du lac Maliq, qu'entre les marais et le Mali Thatë, la « Montagne sèche », se serrent de gros villages, au nom topique, tel Podgorié, « Sous la Montagne » : en bas, les bœufs gris et les buffles noirs sont les maîtres de la grasse terre noire, seulement muée sur place en potagers, aux choux énormes ; en haut les formes âpres et grises des grès ; entre les deux, dans les vallons qui débouchent, affouillant les marnes bleues, s'élancent les toits de roseaux ou les hautes claies, greniers à maïs. Une autre vie, grasse et riche, signalée par les fours à chaux, les tuileries, toute une banlieue de petites villes. C'est la bourgeoise Albanie du Sud, que le Mali Thatë isole de l'Ouest macédonien.



*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

La Nitcha : versant N. du Sokol

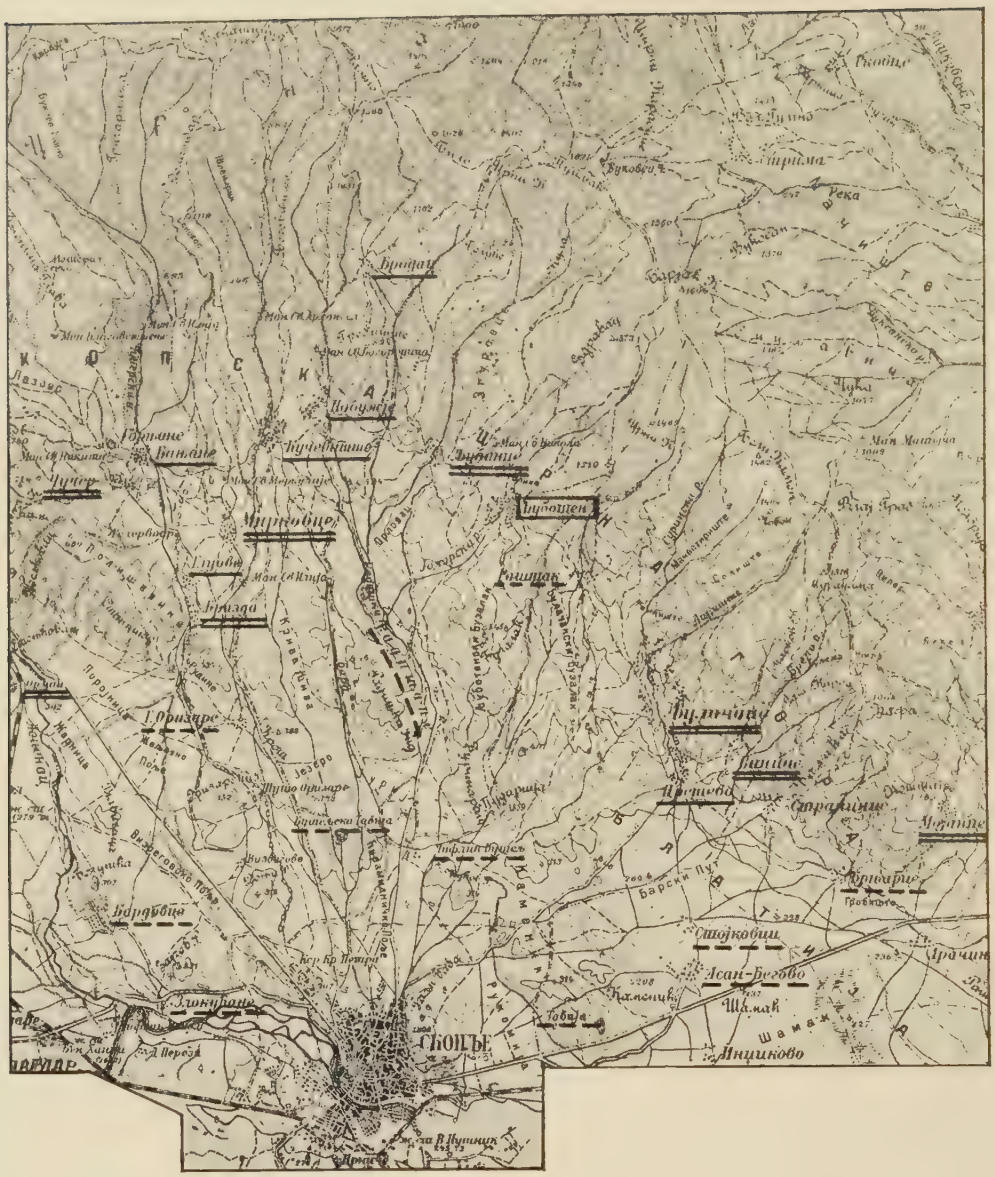
*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

La Nitcha :
sur le versant N., route de Rojden à Kavadartsi

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

Le Morikhovo (gorges de la Tserna, près de Zovitch)

La rive orientale du lac d'Okhrid (au premier plan, le village de Vevtchani)




Carte 1. — Répartition des villages sur les pentes méridionales de la Skopska Tserna Gora (N. de Skoplié.)

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Koumanovo-Skoplié.)

Les villages albanais (noms soulignés d'un trait) étaient encore nombreux en 1905, établis dans la montagne, sur les hautes vallées des torrents qui descendent vers le Vardar (Baniané, Glouovo à l'O., Brodats, Poboujié, Koutchévichté au Centre, Tseréchévo à l'E.). — Il ne reste plus aujourd'hui qu'un village albanais, Liouboten (nom encadré). — Les villages slaves (noms soulignés de deux traits) se trouvent plutôt au débouché des petites vallées sur la plaine : Tchoutcher et Orman à l'E., Mirkovtsé, Brazda et Lioubantsé au Centre, Boulatchané, Vinitché et Moiantsé à l'E. — Les anciens tchiflik turcs (traits interrompus) occupaient le plaine, ou, plus rarement, les basses pentes : à l'O. Zlokoutchané et Bardovtsé, au N. de Skoplié Gornii Orizaré, Boutélićka Tabiia, Radichané (épars), Rachtak, Tchiflik Boutelj, et à l'E. Tabiia, Assan-Bégovo, Stoikovtsi, Berniartsé.

C'est que, de place en place, une voie transversale a coupé le chemin du Drin et des Lacs. C'est au croisement de la *via Egnatia*, sur la plaine alluviale qui a rétréci le lac d'Okhrid au Nord, que se sont placés, marché et citadelle, les bourgs jumeaux de Strouga et d'Okhrid : celui-là mi-noyé dans ses îles, qui étale sur ses éventaires fruits et légumes de ses jardins ; celui-ci mi-perché sur son rocher, le *hrid*, qui attache le cordon littoral, fermeture du lac, et commande la passe étranglée à l'Est dans la montagne. C'est au Sud, à la rencontre du sinueux chemin, qui mène vers Flôrina et Bitolj au Nord-Est, vers Castoria et l'Anassélitsa au Sud-Est, et, à l'Ouest, vers les larges vallées de l'Albanie du Sud, ouvertes aux appels de la mer et de la liberté, que s'est placée Kortcha (la Koritsa des Grecs). Le gros bourg, bâti et pavé de grès, est peuplé de ces riches marchands qui firent fortune avec la Grèce, édifièrent les coupoles orthodoxes de Saint-Georges et les gymnases, d'où sortit l'indépendance albanaise. C'est vers le Nord-Ouest que courent les vallées et les idées.

L'Anassélitsa. — Si varié que soit le chemin de ronde, il n'est pas plus facile aux confins des terres grecques. Entre le Pinde et l'Olympe, nous sommes sur la courtine macédonienne, précédée par la vallée profonde, angle rentrant, de l'Haliacmôn. La carte en dessine la direction. Mais apparent seulement est le lien que trace le fleuve. Fragmentaires sont les routes qui s'engagent dans la vallée : aux deux extrémités occidentales, deux culs-de-sac, à peine liés avec le Nord, avec le Sud, Castoria et Grévéna. Entre les deux, la haute vallée est un pays bloqué en hiver par les neiges et les boues, une petite unité montagnarde, cultivée par places, piétinée par les Valaques et leurs moutons, l'Anassélitsa.

Un autre sillon étroit, parallèle à celui des Lacs, permet d'y accéder du Nord : la vallée de la Zélova, découpée dans les granulites sombres, taillant, sur les marnes grises, des mamelons qui portent champs de maïs et vignes, offrant à ses villages les cônes de déjection des torrents latéraux. Foule d'autres rivières au reste s'assemblent dans le bassin de Castoria pour former l'Haliacmôn des Grecs (ou Vistritsa des Slaves). Petit à petit le fleuve s'enfonce dans les schistes décomposés, dans les argiles glissantes. L'érosion découpe les pentes caillouteuses en multitude de ravins. C'est là que le maïs ou le tabac s'étale. C'est là que la route passe durant la belle saison. L'hiver la piste gluante est presque impraticable, même lorsqu'elle n'est pas ensevelie sous la neige, même quand les crues n'ont pas emporté les ponts de bois qui sautent par-dessus les ravins.

Cependant de place en place des étapes, de gros bourgs. Difficile est l'accès de Castoria, qu'on vienne du Nord par la piste tourmentée de la Zélova ou de l'Est par la route de montagne, partie de 600 mètres, grimpée à 1 230 mètres au « défilé des Vlaques », Vlakhoklissoura, le village perché, redescendue à 687 mètres. Les maisons blanches de Castoria, pressées sur sa presqu'île rocheuse, les ruines rouges de ses soixante-douze églises byzantines, qui se mirent dans son lac, témoignent d'une activité ralentie, et non éteinte. Pourtant cette activité un peu spéciale — le commerce des fourrures — n'en fait qu'une clairière marchande entre les forêts de la Montagne. Ailleurs s'enfouissent les conservatoires des libertés grecques d'autrefois : une large terrasse de la rive gauche, surplombant la vallée encaissée, porte des vergers, des vignobles, et le gros bourg de Lipsista (Anassélitsa) : on aperçoit dès le lointain les carrés massifs de ses deux forteresses modernes, l'École, la Coopérative des tabacs, symboles de

la vieille résistance grecque du temps des Turcs, de la nouvelle richesse assise. Sur un autre plateau surmontant les hautes falaises d'argile rouge de la rive droite, siège à 967 mètres une autre métropole du génie grec des confins, Siatista, fière de son gymnase, refuge de la pensée hellénique indépendante, qui, au XVIIIe siècle, s'abreuvait aux sources françaises. A l'extrême Sud, dans une petite cuvette ondulée et évasée, garnie de champs de tabac et de vignes, entre des châtaigneraies, première apparition du Midi, la petite ville de Grévéna, marché des troupeaux de la Montagne.

Hormis ces oasis, ce ne sont que solitudes. A l'Ouest, mi-caché dans les nuages, le Pinde, droit, marque la frontière de la Macédoine et de l'Epire. Sur les premières pentes des fourrés de petits chênes, jadis forêts, raconte-t-on, dévastées par les moutons et par les Turcs, qui incendiaient ces repaires de pallikares. En bas, le fleuve s'enfonce de plus en plus dans les schistes, les granites. En haut, sur les pacages, le berger, en costume grec classique, manteau de laine brune, chemise blanche retombant sur les chlamydes de bure, petite toque brune plantée sur les cheveux noirs, surveille de grands troupeaux de moutons et de chèvres. Au loin quelques villages vlaques, accrochés aux flancs du Pinde. Plus de routes. Les pistes vers la Thessalie (Discata) ou vers l'Epire (Metsovo) sont abandonnées ; seules résistent quelques sentes pastorales qui permettent aux troupeaux de ces villages de passer l'hiver sur les plaines thessaliennes, à condition que le brigandage n'empêche pas la transhumance. Vers l'Est les gorges de l'Haliacmôn, sauvages, impraticables, ne peuvent mener vers la basse vallée. On coupe vers le Nord, par le seuil de 700 mètres, les plaines labourées, semées de solides villages de pierres, qui conduisent à Cozani.

Les limites du peuplement albanais. — La barrière albanaise ou épirote a donc assez de fissures pour permettre la pénétration. A vrai dire les bornes humaines de la Macédoine sont tout aussi difficiles à déterminer que les bornes physiques. De même que des remparts successifs ont besoin d'être franchis, de même on est frappé, sur les confins de l'Ouest, par les insensibles transitions qui mènent de la vie albanaise à la vie macédonienne. Les anthropologues et les linguistes sont d'accord : crânes larges et tailles moyennes dominent dans la Macédoine occidentale : or, si l'hyperbrachycéphalie est la caractéristique albanaise, la stature médiocre est un trait des Slaves — Serbes ou Bulgares du Centre des Balkans. D'autre part la langue albanaise est noyée dans le slave, tandis que, passant par-dessus les frontières politiques, elle est parlée par 50 975 albanophones en Grèce, par 472 409 albanophones en Iougoslavie. La religion orthodoxe a pénétré en Albanie jusqu'à faire assister les musulmans à la messe dans les villages chrétiens, jusqu'à faire coudoyer, dans une même famille, frères orthodoxes et mahométans. Le costume même est commun, quelle que soit la langue parlée : dans le bassin de Tétovo, Serbes et Albanais portent la même toque de feutre blanc ou de soie noire, la même courte veste de bure blanche, la même culotte à pont, blanche, à raies noires ou brunes, serrée aux chevilles, le même mantelet jeté sur l'épaule. Et dans le Stogovo les villages haut perchés s'enrichissent des maisons des « Américains », émigrés revenus, aussi bien Albanais que Slaves.

Au fur et à mesure que s'accentuait la migration des Slaves vers le Nord, les Albanais, descendus des montagnes, accouraient combler les vides. La politique des Sultans, puis des Jeunes Turcs y aidait, qui repoussait les chrétiens sur les

terres serbes et grecques, repeuplait par des musulmans les villages évacués : Iourouk (Iouroutsi) d'Anatolie, qui formaient, encore au début du siècle, 7,28 0/0 de la population des plaines du Tikvech et du Raïets ; Tcherkesses d'Asie mineure, qui s'installèrent sur le Vardar, de Guevguéli à Skoplié et même à Koumanovo ; et les Albanais, les plus nombreux. Certes la descente albanaise sur les hautes plaines macédoniennes n'arriva pas à altérer le caractère slave de la langue. Moins forte qu'en Vieille Serbie, où les Albanais atteignirent parfois 71 0/0 (arrondissement d'Ourochévats), 72 0/0 (arrondissement de Prichtina) de la population totale, cette migration ne fut pas moins considérable, jusqu'au quart de la population[1] (v. fig. 2). Les villes mêmes furent envahies : Débar,

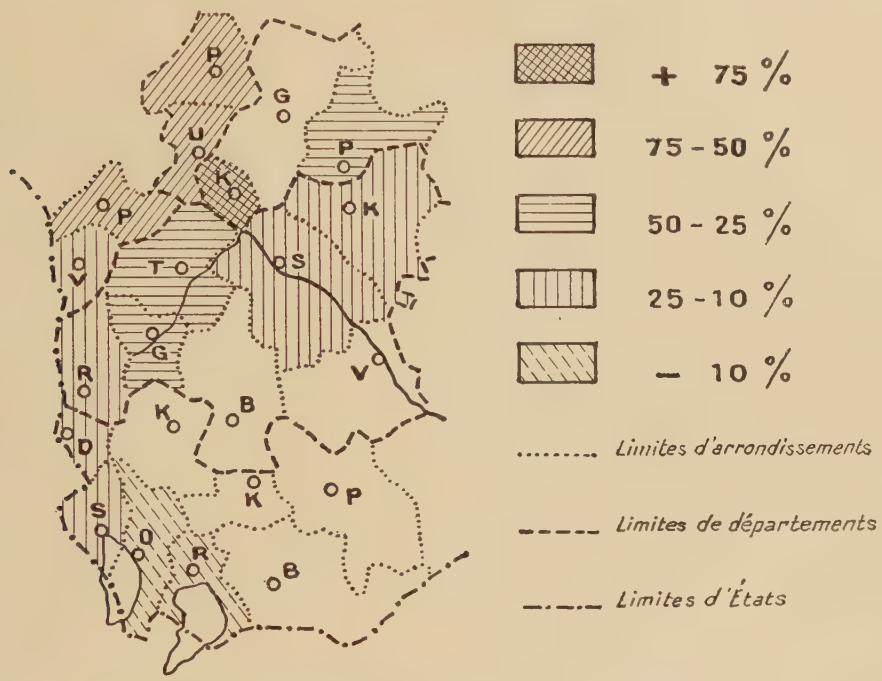



Fig. 2. — Pourcentage de la population albanaise dans les arrondissements de la Macédoine occidentale en 1916 (d'après Mladenov).

Strouga, Okhrid — qui compte, en 1913, 8 000 Slaves, 7 000 musulmans —, Monastir qui oppose 6 000 familles musulmanes aux 5 000 slaves et 5 000 aromounes, Flôrina qui assemble 1 100 familles « turques » et 1 600 grecques, etc.

La colonisation albanaise. — Même en Macédoine, la Montagne fut le domaine préféré de la colonisation albanaise. Quelques exemples sont topiques.

1. Un recensement partiel, fait en 1916 durant l'occupation bulgare, donne cette répartition (pourcentage albanais sur la population totale) :

| ARRONDISSEMENTS | SLAVES | ALBANAIS | % | ARRONDISSEMENTS | SLAVES | ALBANAIS | % |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Koumanovo. . | 37 400 | 10 970 | 24 | Débar. . . . . | 21 800 | 5 888 | 14 |
| Skoplié . . . . | 49 600 | 14 800 | 22 | Strouga. . . . . | 17 695 | 11 763 | 23 |
| Tétovo. . . . . | 22 640 | 27 230 | 42 | Okhrid. . . . . | 28 500 | 1 500 | 5 |
| Gostivar. . . . | 10 426 | 12 456 | 41 | Ressan. . . . . | 17 452 | 513 | 2 |
| Rostoucha. . . | 16 509 | 2 888 | 14 | | | | |

(Cf. Mladenov : *Bemerkungen über die Albaner und das Albanische in Nordmakedonien und Altserbien* — Balkan-Archiv., t. I., 1925 —. Mladenov, professeur à Sofia, étiquette « Bulgares » tous les Slaves de Macédoine).

Voici la Gornia Réka, haut pays isolé sur le Korab, qui domine l'abrupte et étroite vallée de la Radika, déserte. Les immigrés d'Albanie se sont emparés de la Montagne (au-dessus de 950 m.), s'installant dans les villages perchés jusqu'à 1 280 mètres, imposant leur langue même aux chrétiens, qui se considèrent comme Serbes. Cependant, sur ces hauteurs, enneigées de septembre à avril, l'Albanais a dû renoncer à l'élevage, se contenter de cultures maigres, seigle, orge ou millet. Les musulmans y sont encore 1 594 en face des 1 506 chrétiens. Même genre de vie sur la rive gauche, dans le Mavrosko polié, quoique les Albanais y soient plus rares. Sur la basse Radika, au pays des Miiatsi, les 6 502 musulmans et les 8 627 chrétiens mènent la même vie pastorale ou émigrent en *petchalbari*. Les Albanais y occupent 119 maisons sur 2 932 : le reste des musulmans sont des Slaves, qui ont gardé leurs *pesmé*, convertis au XVIII[e] siècle par la contrainte albanaise.

Plus à l'Est, moins dense est le peuplement albanais ; mais il tint longtemps la Montagne, plus précisément certains coins. Dans la Skopska Tserna Gora il accrochait ses villages dans les petites vallées torrentielles qui descendent sur le Vardar, tandis que les versants du Nord et de l'Est n'abritaient que des villages slaves. Venus en 1690, après une insurrection slave, qui avait échoué et avait été suivie d'une migration en Hongrie, ces Albanais occupaient de préférence les villages exposés au Midi, au reste proches de Skoplié et de la grand'route ottomane. Pour les mêmes raisons on les installe sur les *tchiflik* de la plaine, au Nord de Skoplié (v. carte 1, pl. II). Cependant la colonisation albanaise évite à la fois les gorges étroites (10 maisons sur 1 718 dans le Poretché) et la basse plaine inondée : toute cette migration semble avoir déferlé sur le pourtour du bassin de Skoplié, débordant vers Katchanik et Prizren au Nord, et au Sud vers Kitchévo. Les intentions politiques qui ont présidé à cette répartition sont évidentes : les Albanais gardent les passages, les pistes de la Montagne. On ne les voit guère dans la plaine même, déjà parsemée de *tchiflik* turcs. Leur venue au reste amène un reflux de la population chrétienne : ainsi, abandonnant aux Albanais les zones de Débar, d'Okhrid, des Miiatsi, des habitants de Kitchévo sont venus s'installer dans le Tikvech, le Raiets, formant aujourd'hui 22,62 0/0 des habitants de ces plaines du Centre. Exemple d'un de ces flots montant et descendant, qui submergèrent la Macédoine.

## *II. — LA FORTERESSE DE L'EST*

Le massif bulgare. — A peine a-t-on dépassé les murs Nord-Sud de l'Ouest que, dès la rive gauche du Vardar, fait son apparition le massif des Rhodopes. Tandis que les plissements de la Stara planina et du Balkan se sont incurvés vers l'Est, ce sont les formes mamelonnées qui prennent possession de la surface. De-ci de-là quelques murailles calcaires déchiquetées, comme dans l'Ossogova planina (Ossogovo) qui ferme la frontière serbo-bulgare, quelques noires escalades (la Tcherna skala, au nom topique). Ou bien des roches volcaniques, andésites et trachytes, qui noircissent les pentes du bassin de Kotchané. Mais ce sont les schistes cristallins et les granites qui règnent : les sommets s'arrondissent, les pentes s'infléchissent ; et, si haute qu'elle soit, la Montagne est peuplée (v. carte 22, pl. XLVII).

Voici les croupes déboisées de l'Ossogovo, que domine, au Sud-Ouest de Kioustendil, la cime arrondie du Rouien (2 225 m.) : elles portent un fouillis de maisonnettes, refuge estival des pâtres, au-dessus des hêtraies et des chênaies. C'est dans les herbages, entre les cabanes, que passe l'actuelle frontière. Perpendiculaire, la coupe la vieille route de Skoplié à Sofia : c'est dans un vieux *khan* turc qu'au col de Guéchévo (1 191 m.) s'abrite encore le poste bulgare. Et, au Sud de la boucle de la Brégalnitsa, la Platchkovitsa, autre bloc de granite, réédite la Montagne humanisée de cette sorte : foule de sentiers de bergers unissent les villages à 900, à 1 000 mètres, tandis que le *hrid* rocheux, non loin, marque les crêtes de 1 300.

Au delà de la Strouma, les Rhodopes dépassent en hauteur ces premières avancées de la forteresse. La Rila, de gneiss « squelettique », quoique ensevelie sous ses propres débris, porte à près de 3 000 mètres (2 923 au Moussalla) ses cimes rabotées par les glaciers, qui gardent de petits lacs, des couloirs d'avalanches, tandis que les versants rocailleux étagent, entre 2 000 et 900 mètres, les célèbres forêts de conifères, de hêtres, qui cachent, dans une clairière le vieux monastère, capitale poétique et religieuse de la Bulgarie. Ici, bûcherons et charbonniers sont plus nombreux que les pâtres.

Au Sud, le Pirin, que la Strouma, aux défilés de Kresna, du Roupel, découpe en piliers à pic, montre le plus souvent des cimes rondes et herbeuses, de hautes plaines fermées sur les granites ou les gneiss. C'est sur ces pâtures qu'est tracée la frontière entre Grèce et Bulgarie. Tandis que le fort du Lyssé surveille l'étroit passage du Roupel, la vieille route marchande, qui mène de Drama à Névrokop, néglige les grandes vallées, saute sur la montagne : le long des torrents de petits villages ombragés font songer à Huelgoat ; sur la haute plaine de Zyrnovon les garde-frontières grecs sont chevriers ou cultivateurs. Le parler est grec ; mais la Bulgarie y dicte la mode, la robe de bure, le corselet de velours, l'immense coiffe rutilante des femmes, le *kalpak*, haute toque de fourrure, la houppelande de laine noire des hommes. Exemple de réciproque infiltration.

Les coupe-gorges de la Strouma et de la Mesta. — Cette pénétration montagnarde se fait plus aisément que les grandes communications. Malgré les efforts, la descente de Sofia vers Salonique — 290 kilomètres seulement — fut toujours périlleuse. La Strouma, issue de la Vitocha, fraie la voie vers l'Égée. Mais, à peine sortie du bassin verdoyant de Radomir, elle fait un détour vers l'Ouest par un *hrid* granitique, un couloir tapissé de pruneraies, pour gagner Kioustendil. La vallée affluente du Djermen permet d'en éviter le coude. Dès qu'elle l'a rejointe, elle s'aligne dans la longue fosse et désormais ne la quittera plus. Sans doute elle s'élargit entre des croupes plantées de vignes, des cônes d'affluents verdis de tabacs. Ici la conque de Gorna Djoumaïa, « Djoumaïa la Haute », là celle de Svéti Vratch, au-dessus des fonds marécageux, exposent au Midi leurs pentes de tabacs. Plus au Sud la valléeaffluente de la Stroumitsa, abritée des vents du Nord, joint aux tabacs d'autres richesses, les mûriers, les cotonniers.

Mais ces bassins sont sans cesse barrés au Nord, au Sud, par des gorges étroites. Dès le confluent de la Rilska un éperon de granite, d'où le Saint — Saint-Jean de la Rila —, dit la légende, fut précipité dans la Strouma par le diable. Le défilé de Kresna — 15 kilomètres dans les granites — porte sur les

éboulis quelques vignes misérables. Ailleurs c'est le ravinement intense qui dresse d'autres obstacles. Au sortir de la cluse de Kresna, le fleuve s'engage entre des versants sableux, marneux, arides, où des murettes de pierres retiennent des restes de fortune. Ainsi des vallées affluentes de gauche, comme celle où se cache Melnik, lieu d'exil byzantin. Paysage dantesque que ces falaises ravinées, calcinées, où la route, hissée, s'écroule. Grimpant autour de quelques ruisseaux, qui sont les rues, au milieu des murs croulants aux vestiges de fresques, Melnik-la-Morte n'a gardé que 720 pauvres gens dans les ruines de ses quarante églises, où priaient, dit-on, 5 000 hommes. Plus loin, c'est entre les schistes écaillés et noirs, couverts de chênes et de hêtres qui les assombrissent encore, que se faufile la Strouma aux défilé du Roupel. Au delà des forts, qui dominent de 150 mètres la plaine, la vieille citadelle turque de Démir Hissar (Sidirocastron actuel) défendait l'approche de la mer. La plaine elle-même est un bourbier : marais et roselières coupent encore le passage. La route, évitant le Sud mi-noyé, court sur les croupes de 4 à 500 mètres, au milieu de taillis de chênes, pour gagner, au Sud-Ouest, le débouché salonicien.

Parallèle, la vallée de la Mesta n'offre pas une route plus sûre. La haute Mesta, la « Mesta noire » (Tcherna Mesta), est un cul-de-sac, enfermé par la Rila. La haute plaine de Razlog-Bansko, aujourd'hui capitale de l'Organisation révolutionnaire, est close par la neige l'hiver : dix-huit heures de voiture pour faire les trente-cinq kilomètres, qui séparent Razlog de la moyenne Strouma ; en été les petites carrioles à quatre roues mènent vers la Grèce les 50 000 mètres carrés de bois coupé sur la montagne, et non point par la vallée. Le « défilé de la Fille », creusé dans les trachytes, les granites et les schistes, ne laisse place qu'à une piste en corniche, surplombant de 300 mètres le torrent, escaladant tout à tour les berges de onze ravins. La poste même rebrousse chemin. Névrokop, entre ses maisons de cailloux roulés et de bois noir, accueille, dans sa foire d'automne, les bêtes qui ont quitté les alpes estivales. Pas d'autres liens que leurs sentiers.

Les vicissitudes de la frontière bulgare. — Somme toute, la vallée n'est pas une route facile, et la Montagne, si rébarbative qu'elle semble, ne forme pas une barrière nette. La frontière fut difficile à fixer depuis l'apparition d'une Bulgarie, qui revendique l'indépendance. Son tracé fut toujours hésitant entre les courtines de la forteresse rhodopienne. Œuvre des diplomates, indifférents aux questions de science, on ne tint compte des affinités, des oppositions linguistiques que comme des arguments politiques, vite oubliés à l'occasion[1].

La première frontière de la Bulgarie religieuse, née sous les deux espèces des politiques russe et ottomane, de l'Exarchat à la Morava (Nich et Vélès), était portée au Vardar (firman du 10 mars 1870, art. 10), n'embrassa que plus tard les diocèses de Skoplié, d'Okhrid (1874), de Débar et de Bitolj (1897), descendit en 1894 à Stroumitsa et Névrokop, n'englobant jamais la Macédoine maritime. Quand la Russie songe à l'indépendance territoriale de sa protégée, elle obtient de l'Autriche un vague acquiescement à une Bulgarie et une Roumélie « dans leurs circonscriptions naturelles » (convention secrète de Reichstadt du 26

1. Cf. Meillet : *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2e éd., P. Payot, 1928, in-8°, 495 p., pp. 132, 226 : « Les parlers de la Macédoine sont une partie de l'ensemble slave méridional... Le linguiste ne saurait être dupe de l'âpreté des polémiques qui se sont engagées sur le caractère serbe ou bulgare des parlers slaves de Macédoine : c'est de la politique, non de la linguistique ».

juin 1876). La Conférence diplomatique, qui siège à Constantinople dans l'hiver 1876-1877 et qui tente d'empêcher la guerre, élabore un *Règlement pour la Bulgarie*, qui attribue au futur État toute la Macédoine Ouest (avec Débar, Okhrid, Castoria), mais exclut toute la Macédoine Sud (janvier 1877). La Russie victorieuse octroie à la Bulgarie la Morava méridionale (Vranié), toute la Macédoine, sauf la vallée de l'Haliacmôn, la Chalcidique et Salonique (traité de San Stefano du 3 mars 1878, art. 6).

L'Europe, assemblée à Berlin, revise encore les frontières : la limite de la Principauté bulgare est la ligne de partage des eaux entre Morava, Ptchinia et Brégalnitsa d'une part, Isker et Strouma de l'autre, exclut de Bulgarie, sauf le bassin de Kioustendil et la haute vallée de la Strouma, la Macédoine entière (13 juillet 1878, art. 14).

La révolution de la Saint-Elie (2 août 1903) pose la question de l'indépendance macédonienne. Le traité d'alliance serbo-bulgare, prélude de la Ligue balkanique, la résout par l'autonomie. « La Serbie reconnaît à la Bulgarie le droit sur les territoires à l'Est des Rhodopes et de la rivière Strouma ; la Bulgarie reconnaît le droit de la Serbie sur ceux situés au Nord et à l'Ouest de la Char planina » (traité du 13 mars 1912, art. 2). Mais, si l'autonomie de la Macédoine propre est impossible, la zone Sud (de Kriva Palanka et Kotchané à Okhrid et Bitolj) sera laissée à la Bulgarie, la zone Nord (de Koumanovo à Débar), dite « contestée », sera déférée à l'arbitrage du Tsar. Nul argument géographique n'est mis en avant dans les longues négociations qui précédèrent : la frontière des deux zones devait-elle suivre la Brégalnitsa, la Ptchinia ? On prit la ligne de partage des eaux de ces deux affluents du Vardar.

Après la victoire commune, les Bulgares veulent s'emparer de force de la zone contestée (29 juin 1913). Battus, ils doivent, au traité de Bucarest, renoncer à toute la Macédoine, sauf les vallées de la Strouma moyenne, de la Stroumitsa, de la haute Mesta. La Grèce s'installe dans la Macédoine méridionale jusqu'au Rhodope et au Pirin (10 août 1913). Nouvelle attaque des Bulgares sur les Serbes (11 octobre 1915) et nouvelle défaite, due à l'offensive française (15 septembre 1918). Les Serbes réclamaient l'éloignement de la frontière stratégique. Le traité de Neuilly leur attribua les districts de Tsaribrod (sur la Nichava), de Bossilégrad (au Nord-Ouest de Kioustendil), de Stroumitsa (27 novembre 1919). La Bélachitsa planina, puis le Pirin forment la frontière bulgaro-grecque. La première se dresse à pic à 1 600 mètres, sur le fossé Doïrane-Boutkovo, qui tombe à 350. La vertigineuse hauteur n'empêche pas les incidents : tel celui du 19 octobre 1925, coups de feu entre des sentinelles, puis escalade de l'armée grecque de Pangalos, et descente sur Pétritch en territoire bulgare : la guerre eût suivi sans l'intervention rapide de la Société des Nations (24 octobre). La Commission, qui enquête sur place, conclut que la nervosité réciproque est due à l'absence de sécurité.

L'ENDOSMOSE PASTORALE. — Ce n'est pas seulement pour la guerre que la frontière se franchit. Toutes les difficultés politiques sont nées de cette pénétration permanente, on pourrait dire de cette endosmose des éléments qui vivent au delà de la Macédoine. La frontière politique est une notion ignorée. Les pâtres et la transhumance périodique donnent naturellement un perpétuel exemple de ce mépris des domaines d'État. La Montagne est sillonnée d'une multitude de pistes

changeantes, couverte d'un fourmillement de chalets d'été, *stani* valaques, *katouni* slaves, qui au surplus ne sont pas particuliers à cette région des Balkans. Ainsi sur l'Ossogovo, le Malech, les monts de la frontière actuelle bulgaro-iougoslave, dans la vallée supérieure de la Kriva, sur les affluents de droite de la haute Brégalnitsa d'une part, de l'autre le long des torrents qui dévalent vers la haute Strouma, les habitations temporaires noircissent littéralement la carte : éparpillés sur les croupes herbeuses entre 1 000 et 1 300 mètres, n'abandonnant que les crêtes rocheuses (de 1 600 à 2 200 m.), les villages — immenses et fragmentés — sont parfois coupés en deux par la frontière. Du col de Guéchévo sur les cimes rondes les pâtures s'étendent à perte de vue : la ligne des fortins, des blockhaus de béton, qui, du côté serbe, jalonnent la frontière, témoigne par leur surveillance même des facilités du passage.

Dans de tels lieux, une frontière est toujours une gêne. Le va-et-vient des troupeaux devait fatalement souffrir du partage de l'Empire ottoman en 1913, des rigoureuses mesures que devaient prendre les gouvernements iougoslave et grec contre le *comitadjilouk* de l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne, rejetée dans la Macédoine bulgare. De la Rila ou du Pirin descendaient, chaque automne, les troupeaux de moutons qui allaient à l'Ouest, dans l'Ovtché polié, ou hiverner au Sud, sur les plaines basses du littoral. Aujourd'hui les 20 000 moutons de la communauté aromoune de Gorna Djoumaïa doivent se contenter des pâturages plus maigres de Pétrich ou des plaines de l'Orient bulgare. Ce sont de toutes parts les mêmes doléances, aussi bien de ce côté que chez les Pomaki (Bulgares musulmans) du Rhodope, qui ne vont plus dans les Campagnes de Drama ni de Salonique. Le nomadisme pastoral à grande distance est devenu impossible.

On se rend compte de toutes les difficultés politiques qui se greffèrent sur les déboires de la vieille économie. Le mécontentement de certains alimente les bandes traditionnelles dans le Centre balkanique. Contre le comitadji, le paysan complète les défenses naturelles : sur la montagne rocheuse et nue du Malech, on voit encore, de place en place, les piquets de bois entourés de paille, torches qu'on allume en cas d'alerte ; le *seloski voïvod*, le « chef du village », distribue les rôles de la milice nocturne, 30 000 fusils pour le seul département de la Brégalnitsa. Mais surtout les gouvernements ont fini par s'entendre. Après dix ans de méfiance, la convention frontalière du 14 février 1930 décide de liquider les doubles propriétés, causes de troubles, par des commissions mixtes bulgaro-iougoslaves.

Le bourg valaque de Krouchévo (au fond la Pélagonie)

Un tchiflik sur les bords du lac d'Okhrid

Un Village du Tikvech

Village de la Babouna (Izvor — « la Source » — aux pieds N. de la Babouna)

*Phot. J. Ancel.*

*Phot. J. Ancel.*

ZADROUGA DE BOULATCHANÉ (SKOPSKA TSERNA GORA, 8 km. N.-E. de Skoplié)

*Phot. J. Ancel*

VILLAGEOIS DE BOUKOVO (3 km. S. de Bitolj)

MAISON DE PAYSAN dans la plaine près de Skoplié

*Phot. J. Ancel.*

VILLAGEOISES DE BOUKOVO

PILEUSE DE PAPRIKA

DENTELLIÈRES DE SKOTCHIVIR (Morikhovo)

FILEUSE DE LAINE

CHAPITRE II

# LES CONTACTS

Comme l'a si justement remarqué Vidal de la Blache, « aucune contrée civilisée n'est l'artisan exclusif de sa propre civilisation ». Les sources de vie qui l'animeront viendront lentement du dehors. Mais il ne s'agit pas d'une infiltration morcelée ou pénible. De vastes et réguliers courants sont nécessaires. Ceux-ci n'ont point manqué à la Macédoine. Ils vinrent surtout du Nord et du Sud. Le difficile relief de l'Ouest et de l'Est n'est déjà point un parfait obstacle. Or, entre les chaînes récentes et le massif ancien, se faufile une zone de passage. Au Nord, des ouvertures, étroites ou vastes. Au Midi, la mer vient échancrer la zone basse. Par là pénètrent, se croisent les influences du dehors, le climat, la végétation, qui en découle, les aptitudes, qui sont les plus directs résultats.

## *I. — LES PORTES DU NORD*

Le seuil de Préchévo et le défilé de Katchanik. — C'est sans effort que l'on passe de la vallée de la Morava dans celle du Vardar. Le seuil de Préchévo (*Préchevska pôviia*) n'est qu'un ensellement qui, entre des hauteurs de 1 800 à l'Ouest, de 1 300 à l'Est, s'abaisse à 458 mètres, parfois à 388, sans qu'on puisse déterminer précisément une ligne de partage des eaux : à Tchoukarka, la neige fond au printemps et s'écoule vers le Nord, vers la Moravitsa, tandis qu'au Sud de ce village (5 km. S. E. de Préchévo) des sources envoient leurs eaux au Sud, vers la Koumanovska, affluent de la Ptchinia, sous-affluent du Vardar. Dans ces fonds boueux ou poudreux, que les rivières inondent ou qu'en été traversent des ruisseaux asséchés entre des croupes jaunies, il n'y a guère de limite hydrographique. Mais la limite climatique s'annonce : peu à peu on sort de la « zone verte », de la Serbie bocagère. Les dernières chenevières, richesse, depuis Nich, de la Serbie moravienne, élancent leurs tiges grelottantes ; les petits chênes rabougris du *chibliak* se clairsèment et les hauts chênes deviennent rares. L'eau disparaît sous le sol, et il faut creuser parfois à 25 mètres pour la découvrir. La « zone blanche », la Macédoine sèche, se découvre.

Au Nord-Ouest la nature est plus âpre. C'est par le défilé de Katchanik que l'on passe du Kossovo polié au bassin de Skoplié. On a quitté la monotone plaine, où le monastère de Gratchanitsa détient les reliques de l'histoire serbe médiévale. A Ourochévats, à l'entrée Nord du défilé, la rivière Nérodinka hésite sur

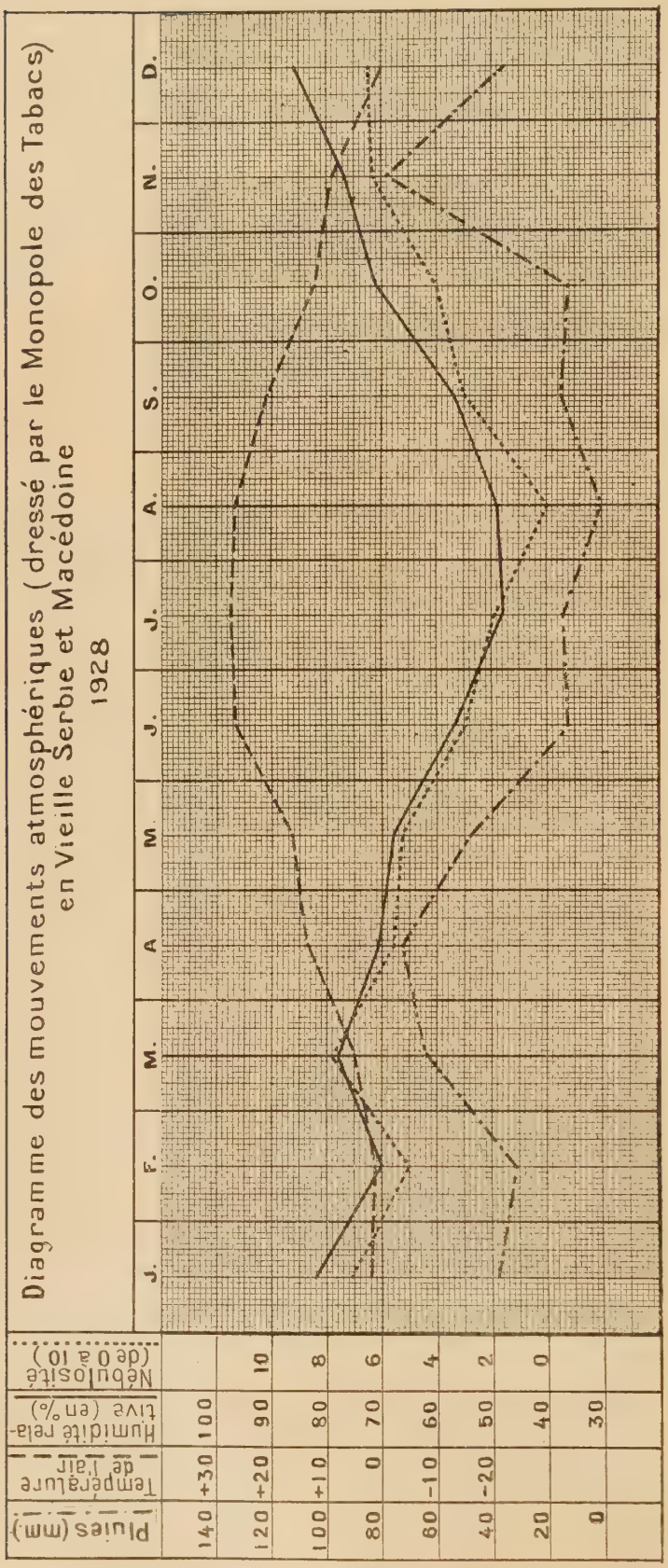



Fig. 3. — Caractéristiques climatiques de la Macédoine, zone de transition.
Tandis que la température de l'air indique un climat d'influence continentale (hivers froids, étés très chauds), ce sont des traits d'influence méditerranéenne que l'on observe dans l'humidité relative et la nébulosité (hivers humides, étés secs).

la voie à suivre : au moulin, qui utilise ses eaux pures, elle détache une branche vers le Nord, vers l'Ibar, tandis qu'une autre s'engouffre dans le Lépénats qui, pour aller vers le Vardar, a creusé le défilé. En suivant les gorges, coupées dans les calcaires gris, les micaschistes, les serpentines verdissantes, s'éclipse petit à petit la physionomie septentrionale. Le Nord du défilé s'assombrit de bois. Dès qu'il s'élargit, en son centre, il laisse pénétrer le soleil du Midi. De-ci de-là, dans les meilleurs recoins les premières touffes épineuses du maquis, les champs de tabac et d'opium. Au milieu d'avril, on quitte le Kossovo en hiver; on arrive à Skoplié avec le printemps,

sous les arbres fruitiers en fleurs. Déjà la chaleur précoce de la Méditerranée. On est passé des étés mouillés du continent aux rudes étés ensoleillés du Midi.

Les influences continentales. — Par leur altitude même, qui atteint souvent 5 ou 600 mètres, parfois 800 mètres, par leur encadrement montagneux, les plaines de la Macédoine intérieure sont vouées au climat continental. En outre, d'autres remparts les coupent de la mer, les préservent d'une influence exclusive de la Méditerranée, proche cependant. Malgré l'évidente opposition climatique que l'on observe de part et d'autre du Char, de la Rila et des portes septentrionales, la contiguïté de l'Europe centrale se manifeste avec netteté. Il n'y a pas de différence essentielle entre Prizren ou Sofia d'une part, Skoplié, Prilep ou Bitolj de l'autre. Ce sont les mêmes hivers froids et neigeux, les mêmes étés brûlants, quoique moins humides (v. fig. 3). Enfouies sous des tempêtes de neige, les campagnes macédoniennes se transforment en été en une steppe poussiéreuse, qu'aggravent encore les sols pulvérulents des anciens fonds lacustres. Les villes mêmes, non pavées, sont ou des cloaques boueux ou des pistes poudreuses, dont la grisaille macule les maisons.

Le contraste entre les hautes pressions du Nord et les basses pressions de la mer tiède amène en hiver les vents du Nord, du Nord-Ouest, le *vardarats*, comme on dit là-bas. Il faut le voir de Skoplié, à l'automne, amonceler les nuages sur la masse déjà ténébreuse du Char, estomper l'horizon, fonçant en tempête, entraînant des tourbillons de poussière, plongeant la ville presque dans la nuit, précipitant vers le 0° le mercure du thermomètre. Jusqu'à Salonique la température s'abaisse soudain, faisant passer certaines années la moyenne thermique de janvier de 9°6 à 1°, gelant parfois le golfe, réceptacle d'eaux douces abondantes et serré entre des côtes hautes.

Enfin, si les pluies ne sont plus nettement aussi fortes qu'en Vieille Serbie ou Bulgarie, elles dépassent souvent 50 centimètres, quelquefois atteignent 70 centimètres annuels. Si le maximum n'est plus un maximum d'été, comme à Sofia ou à Vranié (en juin), il arrive que dans des années très pluvieuses, à côté d'un maximum d'automne, l'été fournit encore un pourcentage important. Les tableaux du Ministère de l'Agriculture de Belgrade montrent que pour la Macédoine iougoslave 24,9 0/0 des pluies tombent en hiver, 26,5 0/0 au printemps, 19,4 0/0 en été, 29,2 0/0 en automne[1].

La Macédoine intérieure est encore le pays des arbres de l'Europe centrale : ni les bois de chênes, de hêtres, de châtaigniers, ni les conifères du Nord n'y

| 1. | ALTITUDE | TEMPÉRATURE MOYENNE | | | PLUVIOSITÉ | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | MOIS LE | MOIS LE | ANNÉE | MOIS LE | MOIS LE | |
| | (m.) | + FROID | + CHAUD | (mm.) | + HUMIDE | + SEC | |
| Skoplié . . . | 245 | —1°1 | 24°1 | 521 | 59 (févr.) | 10 (août) | (*) |
| Prilep. . . . | 676 | 1°1 | 22°8 | 410 | 83 (mai) | 1 (août) | |
| Bitolj. . . . | 620 | —1°2 | 21°6 | 677 | 75 (nov.) | 35 (sept.) | (**) |
| Cf. Prizren. . | 437 | 0°1 | 23° | 764 | 118 (oct.) | 29 (févr.) | |
| Sofia. . . | 540 | —2°9 | 22°8 | 556 | 87 (juin) | 29 (févr. | |

(*) moyennes 1871-1890. — (**) le type moyen n'est pas toujours topique : en 1897, à Bitolj, avec un total annuel de 634 mm., le maximum était en mai (130 mm.) ; en 1904, année très pluvieuse (901 mm.), le maximum fut en octobre (207 mm.), mais mai et juin fournirent à eux seuls 179 mm. (91 + 88) ; à Skoplié la moyenne des deux années 1917-1918 (505 mm.) montre deux années peu pluvieuses ; le maximum moyen fut en mai (57 mm.), le minimum moyen en février (21 mm.). Vranié, en Serbie, sur la Morava, a un total de 672 mm., mais son maximum en juin (70 mm.).

manquent. Chênes, tilleuls, frênes et peupliers sont encore installés sur les terres cristallines. Les sols silicieux, entre 600 et 1 200 mètres, vers Kriva Palanka et Kioustendil à l'Est, vers Tétovo à l'Ouest, dans la haute vallée du Vardar, se couvrent de ces belles forêts de châtaigniers, mêlés souvent aux hêtres rouges et blancs, pressés dans un sous-bois de noisetiers ; l'Ossogovo, la Skopska Tserna Gora, le Char même sont revêtus de ce manteau épais. Et plus haut, dans la Haute Région albanaise, comme sur l'Ossogovo et le Malech, l'épicéa des hauteurs, le sapin argenté ou le pin noir d'Autriche s'avancent par le défilé de Katchanik, par les cols de la haute Brégalnitsa, jusqu'au cœur de la Macédoine.

Cependant la Macédoine n'est pas le pays des arbres. Est-ce le climat ? Est-ce l'histoire, qui nous vaut ce dépouillement des frondaisons, qui frappe tout voyageur ? Les troupeaux nomadisant ont sans doute dévasté l'aire forestière. Mais le Turc avait une sainte horreur de la forêt, obstacle à la transhumance et au pacage, refuge des *haïdouk*, conservatoire des libertés slaves. C'est du Péristéri, resté boisé au Nord-Ouest de Bitolj, que partit, à la Saint-Elie 1903, le signal de la révolution macédonienne. Ce sont plutôt les formations végétales naines qui dominent. Il n'est guère de pentes qui ne soient plaquées de *chibliak*, nom qu'on donne à ces fourrés. Il est quelque fois épais, dense, vert au cœur de l'été, presque impénétrable : c'est la *tchesta*, la « petite forêt ». Le plus souvent ce sont de petits chênes (*hrast*) rabougris, souffreteux, que les moutons arrachent feuille à feuille, le *hrastalak*. En été les maigres pousses dentelées, jaunies et poussiéreuses, ne donnent nulle ombre sous l'imperturbable soleil.

## *II. — LA PORTE DU MIDI*

L'entrée salonicienne. — On n'accède pas aisément de la vieille Grèce en Macédoine. L'ancienne route côtière de Piérie et le chemin de fer Athènes-Salonique s'y insinuent par le défilé de Tempé, mur de cent mètres, dressé sur les eaux vives, où les éboulis accrochent des châtaigniers, des figuiers géants. Dernière apparition de la Grèce rocailleuse et blanche, tandis qu'au Nord, lançant ses torrents vers la mer, l'Olympe érige toujours, au-dessus de ses pentes boisées, sa majesté nuageuse. La route d'Elassona n'atteint qu'après un long détour le vieux château dressé, en sentinelle, au-dessus de l'Haliacmôn et de Servia, la première ville macédonienne. A l'Ouest, c'est la longue et double barrière de la Montagne et des gorges de granite déchiqueté. Aux pieds orientaux du Pinde, la route, qui venait de Calabaca, extrême-limite thessalienne, qui aboutissait à Grévéna, est délaissée depuis longtemps.

La seule route du Sud est la mer.

Quand on quitte les côtes nues et découpées de la Grèce, les rochers en îlots de l'Archipel, l'Egée change de nature : ses eaux indigo verdissent ; ses horizons clairs s'estompent ; les îles, les presqu'îles sont plus rares. Le cadre s'élargit, puis se resserre. Mais le navigateur n'est plus guidé par les amers éclatants des caps calcaires, des Acropoles aiguës, des Echelles postées sur la Montagne marine. Du Pélion à l'Ossa, de l'Ossa à l'Olympe, c'est une Montagne noire, forestière. Et, à l'Est, les doigts de la Chalcidique, si médiocres qu'ils soient, offrent peu d'anses favorables. C'est plus loin seulement, qu'abritée par le piton de Thassos, la pointe de Cavalla donne son double abri.

Mais entre les Montagnes saintes, entre l'Olympe et l'Athos, l'effondrement du golfe salonicien, prolongé dans la Campagne, étale des terres basses. La mer et le sol se confondent. L'Haliacmôn et l'Axios — la Vistritsa et le Vardar — déposent leurs alluvions vaseuses, et leurs troubles eaux verdâtres bigarrent les couleurs en ce dernier recoin de la Méditerranée. Dès le large, on devine, vers l'Ouest, scintillantes, les nappes d'eau calmes des marécages, qui parfois se cachent entre les roseaux. A l'Est, la Montagne, amenuisée, arrive jusqu'au bord : à son appui, devant la falaise basse, au débouché de quelques ruisseaux, asséchés au cœur de l'été, se traînent les barques ajourées et peintes, chargées d'amphores d'huile et de barriques de vin.

Les influences méditerranéennes. — C'est par là que le climat méditerranéen pénètre en Macédoine. Les influences du Midi sont prépondérantes dans toutes les plaines basses, mais se font sentir jusque dans le Nord. La Méditerranée amène dans les Campagnes ses hivers tièdes et pluvieux, ses étés secs et brûlants, la transition brutale de ses saisons moyennes, le rapide printemps, qui émaille de fleurs les steppes vite jaunies, le court automne, marqué des premières pluies, qui changent les pistes en fondrières. Prilep ou Chtip, dans la Macédoine intérieure, ont encore respectivement 2 621, 2 495 heures de soleil, quand Athènes garde 2 655 heures seulement. En juillet Prilep recueille 13,6 0/0 de la somme annuelle des heures de soleil, Chtip 14,4 0/0, alors que le pourcentage d'Athènes est de 13,7 0/0[1].

C'est surtout la répartition des pluies qui est toute méditerranéenne. Même dans le Nord, sur les hautes plaines, les mois humides sont ceux du début de l'hiver (v. fig. 3). A Salonique, bien qu'un second maximum pluvieux, au printemps, soit un premier indice des orages des contrées septentrionales, le trimestre hivernal reçoit le tiers des précipitations annuelles. Sauf à l'Est où les Rhodopes arrivent jusqu'à la mer, la quantité d'eau tombée est déjà plus faible qu'au Nord, s'abaisse, en certaines années, à moins de 40 centimètres[2].

Toutes les formations végétales méditerranéennes se donnent rendez-vous en Macédoine. L'arbre encore est une rareté. Tel village se distinguera en prenant le nom de cette parure précieuse : « les Tilleuls » ou « les Platanes ». C'est le plus souvent isolés que les arbres de la Grèce apportent leur ombre recherchée. Il n'est guère de village où la place ne s'orne de l'unique platane, assiégé des

1. Durée absolue du soleil — en nombre moyen d'heures par jour — pour les quatre mois d'été (d'après Vujevic, in *Glasnik Skopskog naoutchnog drouchtva*, VI, 2, 1929) :

| | JUIN | JUILLET | AOUT | SEPTEMBRE |
|---|---|---|---|---|
| Skoplié | 9,6 | 10,2 | 9,7 | 6,8 |
| Chtip | 10,6 | 11,6 | 11,3 | 9,2 |
| Prilep | 10,7 | 11,3 | 11,6 | 9 |
| Cf. Athènes | 9,7 | 11,7 | 11 | 9,1 |

2.

| | ALTITUDE (m.) | TEMPÉRATURE MOYENNE MOIS LE + FROID | MOIS LE + CHAUD | ANNÉE (mm.) | PLUVIOSITÉ MOIS LE + HUMIDE | MOIS LE + SEC | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Salonique | 10 | 5°4 | 26°6 | 352 | 60 (déc.) | 6 (mai) | (*) |
| | 39 | 5°3 | 26°1 | 546 | 68 (nov.) | 25 (juil.) | (**) |
| Drama | 102 | 5° | 25°9 | 520 | 100 (oct.) | 4 (sept.) | |
| Cavalla | 12 | 5°8 | 26° | 670 | 118 (déc.) | 16 (août) | |
| Cf. Iannina | 490 | 3°8 | 23°7 | | | | |
| Larissa | 75 | 5°5 | 26°5 | | | | |

(*) moyennes 1871-1890. — (**) moyennes 1893-1911.

bancs, des chaises du cafetier. Mais, dès que l'eau sourd, au pied des monts qui, par exemple, entourent la Campagne salonicienne, se pressent les érables, les tilleuls, les ornes minuscules qui s'accumulent en des fourrés. Ici, sur les silices, la vallonée et son tanin ; là, sur les calcaires, le chêne truffier cache ses richesses. Cependant le tronc tortu, la feuille lancéolée de l'olivier manque à ce paysage. Ce n'est guère qu'en Chalcidique, où le rempart septentrional abrite des vents du Nord, qu'on aperçoit, par plaques, les olivettes claires, tandis que se disséminent sur les pentes rocailleuses les minuscules poiriers sauvages. On sent que les influences du Nord combattent la contiguïté du Midi.

C'est le maquis surtout qui couvre de son manteau sec les collines et la basse montagne. Les calcaires sont tapissés des labiées odorantes, le romarin, le thym, la lavande, la menthe, et, presque partout, la sauge. Les versants sableux ou caillouteux étalent ce buisson d'herbes coriaces et de plantes épineuses auxquelles se joignent des genêts, des centaurées, des euphorbes, et que les Grecs ont accoutumé d'appeler la *phrygana*. Dans les recoins les plus chauds, aubépines et épines-vinettes se mêlent aux petits arbres toujours verts, jujubiers et amandiers, et surtout les yeuses, au tronc court et ramassé, aux feuilles vernissées toujours poussiéreuses. Ces chênes-verts topiques remontent les hautes vallées de la Strouma et du Djermen, juqu'aux confins macédoniens. A l'Ouest ce sont plutôt les chênes-kermès, les lauriers-cerises, qui, se faufilant dans les gorges jusqu'à Tétovo ou Katchanik, témoignent encore du Midi. Le genévrier grimpe sur le Rhodope, sur l'Olympe, sur le Péristéri et les monts qui enceignent la Pélagonie de Bitolj. Le buis couvre, jusqu'à 1 200 mètres, les pentes méridionales du Char. Dans la nudité du paysage macédonien, ces maigres mais éternelles verdures reposent quelque peu les yeux.

### *III. — LA MACÉDOINE DES STANI*

La nature méditerranéenne prolonge vers le Nord la tiédeur, les bienfaisantes averses de ses hivers, les jours ensoleillés, les nuits fraîches mais sereines, que les troupeaux ne redoutent point. Sur le littoral, ces vastes Campagnes, si différentes des plainettes de Grèce : les marais y chassent les hommes ; les steppes y accueillent les chèvres et les moutons. La nature continentale pousse vers le Midi ses chaînes ou ses massifs, que les alpages couronnent et qu'arrosent encore les orages d'été. La faiblesse de la population n'a guère permis que l'élevage. Et, des contrastes proches est issue la transhumance. En dépit des différences linguistiques, entre ses deux patries, le pacage d'hiver en bas, et en haut la prairie alpine, le berger mène une identique existence. C'est le « Valaque », le pâtre : les deux noms sont synonymes.

Les « Vlaques » les plus nombreux sont de langue roumaine. Leurs voisins les nomment Tsintsar, Koutso-Valaques. Ils s'appellent eux-mêmes *Aromâni*, Roumains. Les évaluations faites par les Roumains de l'actuel royaume, qui eurent, un moment, de vagues prétentions à un protectorat sur leurs frères de langue, sont assez fantaisistes[1]. On les rencontre sur toutes les montagnes du

1. Bolinteanu donne le chiffre de 1 200 000 Aromâni, dont 450 000 en Macédoine. Pouqueville, qui a visité ces contrées en 1820-1821, se contente de 74 470 en Macédoine, Thessalie et Epire. Weigand, dans *Die Aromunen*, de beaucoup l'ouvrage le plus complet sur les Valaques, les évalue, après son voyage de 1889-1890, à 149 520 (98 130 purs), dont 62 405 en Macédoine (30 825 purs), sans au reste nous indiquer ses sources ni la méthode employée pour distinguer les « purs » des sangs mêlés.

Centre balkanique, aussi bien en Albanie, en Épire, en Thessalie qu'en Macédoine. Ici ils sont nombreux, surtout dans l'Ouest, le Vermion Oros (O. de Verria), la Malaréka, la Néretchka planina, où leurs villages perchés tiennent souvent les passages, comme Vlakhoklissoura, à 1 230 mètres sur la route du Roudnik à Castoria, Pissodéri à 1 370 mètres, sur la route de Flôrina à Kortcha, d'autres dominant la route de Monastir-Okhrid, tels que Ternovo, Mégarévo ou Gopech, au reste détruits aujourd'hui, ou cachés dans les replis du Pinde dans le bassin de Grévéna. Entre leurs villages des pentes et les *kolibé* ou *katouni* des cimes, ils vagabondent deux fois l'an. Au printemps, précédées du *tsaïas*, à la houlette majestueuse, encadrés de chiens, suivis de petits chevaux et d'ânes, qui portent, dans des corbeilles, dans des sacs de laine, la marmaille et le campement, s'ébranlent toutes les familles du village. Le *tchelnik* héréditaire, au manteau ajusté de laine blanche, a négocié les terrains de parcours, où l'on ouvrira le soir les tentes de poils, a réparti entre les *kalyvia*, les chalets de l'alpage, le pacage estival. A l'automne on redescend. Il y a une vingtaine d'années encore, pas moins de 50 000 nomades parcouraient ainsi les pistes du Centre : des montagnes, où tombaient les premières pluies d'automne, ils gagnaient les plaines du littoral albanais, la Thessalie, la Campagne salonicienne.

A 1 260 mètres au-dessus de la Pélagonie, les pentes schisteuses, noires et nues, entre les forêts et les rocs, le gros village de Krouchévo — aromoune et slave — fait une tache claire. Les maisons du quartier bas — le quartier valaque — couvertes d'ardoises mal équarries, colorent de bleu, de jaune, ce paysage sombre. L'élève des moutons, des brebis est l'occupation générale. Telle famille possède 2 000, 3 000 bêtes. On descend l'hiver dans la plaine d'en bas, souvent dans le Tikvech, plus rarement sur les steppes grecques de Kaïalar ou de Campanie. Ce va-et-vient cependant n'est plus le seul. L'habitude de courir les routes a créé une émigration. Les jeunes gens vont chercher fortune, qui en Égypte, qui au Maroc, voire en Abyssinie et en Argentine. Ils reviennent au village pour prendre femme ou pour dépenser les écus gagnés. Les Slaves ne sont pas moins nomadisants. Ils se contentent pourtant de courir les villes balkaniques, par bandes de trente ou quarante, toujours étameurs de cuivre : à Prilep, Vélès, Chtip, Kotchané, ils se font confier chaudrons et casseroles ; ils se séparent à la limite de la Macédoine, allant chacun vers ses espoirs. Krouchévo s'est ainsi, et petit à petit, vidé. Témoin d'une civilisation traditionnelle, mais atteinte.

Ailleurs, d'autres « Vlaques » sont de purs Serbes. Ainsi les Miiatsi de la Radika, affluent du Drin noir. Entre les plateaux karstiques du Stogovo, à l'Est, et du Korab à l'Ouest, qui montent à 2 300, à 2 600 mètres, la Radika s'est créé dans les schistes une vallée profonde, dont le fond garde figuiers et vignes, dont les flancs, découpés en trois terrasses superposées à 600, 800 et 1 000 mètres, portent des monastères et des villages. Là, la vieille industrie du bois a orné l'iconostase de Svéti Iovan Bigorski ou exporté ses sculpteurs dans toute la péninsule balkanique. Ici, les derniers villages ne sont que des *stani* d'été, entre les pâturages ou quelques pauvres champs de seigle. L'hiver, il y a peu d'années encore, les voyait arriver dans la Campagne salonicienne. Mais l'invasion albanaise, le vol des moutons — jusqu'à 40 000 qui disparurent de 1900 à 1920, — les difficultés de la transhumance en Grèce, détruisent ce genre de vie. On émigre encore, et les villages se dépeuplent. Mais ce sont des maçons, des colporteurs, des décorateurs, qui s'en vont, et sans esprit de retour.

C'est, enfin, la vie pastorale de Grèce qui se prolonge en Macédoine. Les Grecs nomment *Vlakhoi*, avec une nuance méprisante, ces nomades qui parlent un dialecte hellénique, voisin des patois de l'Acarnanie et de l'Étolie, sans la moindre trace de langue roumaine. Eux-mêmes se nomment Saractsani, qu'on a tiré, dit-on, du roumain *sarac*, qui signifie « pauvre » ou « gueux ». Ce sont, en effet, de modestes pâtres, dont les plus nombreux nomadisent en Épire entre les plaines d'Arta, de Préveza et les pâturages du Zagori (N.-E. de Iannina), de l'Agrapha. Ceux de Macédoine, vêtus aussi de la grande *kappa* à capuchon, faite de laine de chèvre noire ou grise, tenant en mains la *klitsa*, la longue houlette, se déplaçaient aussi à grandes distances, sous leur guide ou *tséliggas*. Des villages des plaines de Serrès, de Chalcidique, ils montent au printemps vers les *stani* des Rhodopes. D'autres sortent des bassins de Grévéna, de Castoria, de Flôrina pour gagner les hauteurs de l'Ouest de Bitolj. Les *kalyvia* y sont de solides cabanes, quadrangulaires, dont les carcasses de bois et d'osier sont remplies de pisé, d'argile, sont recouvertes de tôle ondulée. Les *stani* de 10 000 moutons n'étaient pas rares. Mais les jeunes gens des familles riches, avec leurs petits chevaux, autrefois caravaniers ou *kyratsis* ( « agoyates » ), émigrent aussi vers les villes. Là encore le nomadisme pastoral n'est qu'un vestige de la vie d'antan.

CHAPITRE III

# LES LIAISONS INTÉRIEURES

Le centre macédonien. — Quand, au sortir de Serbie et de Grèce, on débouche sur la Macédoine, on a l'air de respirer vers des horizons élargis. C'est la citadelle de Skoplié qui émerge des platitudes. C'est la citadelle de Salonique qui domine les eaux basses et scintillantes. La Montagne n'a cessé d'être présente : la Morava la coupe de gorge en gorge ; la Mer la morcelle de rocher en rocher. Les Grecs de jadis, d'aujourd'hui, qui aperçoivent ce château d'eau au milieu des terres sèches, n'ont pas laissé de sanctifier l'Olympe ni l'Athos. Et, soudain, elle s'écarte. Vers l'Ouest, de Salonique, on n'aperçoit qu'à 100 kilomètres l'arc montagneux dressé par l'effondrement de la Campagne.

Cependant la Montagne n'est pas longtemps absente. La Macédoine tout entière est faite de cellules closes. De-ci de-là, les dislocations ont créé des bassins plus vastes. Mais partout c'est le même contraste : il n'est de steppe sèche, de marais, de lac, qui ne soit encadré de monts. Souvent le contact est marqué par des eaux vives, des chutes, des moulins, parfois même des usines. Tout autour de la Campagne de Salonique, les sources, les cascatelles, des oasis ombreuses, des villages et de petites villes soulignent l'opposition.

C'est ici un premier écran, qui arrête les vents froids du Nord, qui amasse en automne les nuées propices, qui accumule les neiges hivernales, qui déverse les crues printanières. A l'abri, comme en une serre méditerranéenne, de petits bassins affouillés par les rivières recueillaient les rares jardiniers. Telle l'Enôtia, qui fut la Karadjova des Turcs et la Mogléna des Slaves : dans cette « plaine bigarrée », l'été, des cotonniers flous et blancs, des paprikas verts et rouges, des feuilles vert sombre des tabacs, se tassaient 46 000 paysans, s'échelonnaient les villages, se partageaient, dans une distribution ordonnée et rationnelle, les eaux de l'irrigation. En arrière, le rempart irrégulier de la Nitcha : flancs pourris du Stalkov grob, dont les schistes s'écaillent en des ravins noirs ; coupole granitique et neigeuse du Kaïmaktchalane, le « Fromage », géant — à 2 521 mètres — de la frontière gréco-serbe ; éboulis escarpés du Sokol, dont de rares sapins signalent la cime (1 822 m.) ; calotte chauve du Dobropolié, qu'à 1 877 mètres raient les dents de scie de la crête ; sommet abrupt du Vétrénik, qui surplombe net la plaine de son front de 1 745 mètres ; sommets blancs du Koziak qui, à 1 814 mètres, surgissent des hêtraies touffues ; piton du Koutchkov kamen, cerné de sapinières. Au delà le fossé profond de la Tserna, la « Rivière noire », et, au delà encore, l'âpreté de la « Boucle », les micaschistes, les gneiss, sans arbres,

sans herbes, de ce versant du Morikhovo. Plus à l'Est, les flancs moutonnés et ras du val de Rojden, les falaises, que découpe, en silhouettes fantasmagoriques, le torrent de Gradechnitsa.

Au delà du Vardar, la Bélachitsa planina porte, jusqu'à 2 175 mètres, la frontière serbo-grecque et ensuite gréco-bulgare. En bas, la longue fosse rectiligne qui s'allonge du lac de Doïrane au « lac », au marais de Boutkovo, où la Strouma se traîne et s'enlace. Mais ce n'est pas le seul obstacle. Ce n'est qu'une alternance de remparts et de fossés : le Kroucha Balkan et ses bois, qui dominent du Sud les briques calcinées du Stari Doïrane (le « Vieux Doïrane »), témoins des vicissitudes politiques, invasions et frontières changeantes ; au delà du lac, le versant sec et nu de la Bélachitsa, percée de mines de chrome, adoucie parfois en petits plateaux cultivés ; on descend, à travers le coutumier fouillis de petits chênes, puis à travers les châtaigneraies épaisses sur le bassin de la Stroumitsa: de rares cabanes de bûcherons ou de pâtres aromounes sont semées sur la *Podgora*, autrement dit « sous la Forêt » ; enfin, vis-à-vis, bien étalés au soleil, à l'entrée des talwegs, qui descendent vers la Stroumitsa, sur les pentes dénudées du Malech, des moulins, de nombreux villages.

Il semble que partout l'homme ait évité les plaines. Il y a dix ans encore, la Campagne salonicienne, les plaines de Drama, de Serrès, et, plus au Nord, le Tikvech sur les rives du Vardar, les plaines fermées de la Pélagonie de Bitolj, de l'Ovtché polié, du bassin de Skoplié n'offraient que deux paysages : la steppe nue, jaunie en été, parcourue de troupeaux de moutons à la recherche de l'herbe rase ; le marécage, qui, en hiver, débordait sur la plaine entière, et où se vautraient les grands buffles noirs [1].

## *I. — LES ROUTES NORD-SUD*

La route du Vardar. — Tous ces obstacles intérieurs, le Vardar les franchit ; toutes ces plaines, hautes ou basses, il les unit. Sa vallée — si l'on excepte le cul-de-sac supérieur, le bassin de Tétovo — n'est faite que de gorges profondes alternant avec des plaines. Certes, la route n'y est point facile à établir. Ici, ce sont des fondrières, presque impraticables l'hiver, et dont le sol — souvent fond de lac — fait de sable argileux, se volatilise en été dans ces nuages de poussière qui obscurcissent l'horizon. Le fleuve s'y traîne avec paresse, et les premières pluies d'automne provoquent les inondations. Là, il redevient un torrent chargé de boues, écumant et lourd, dans les défilés célèbres que toute armée a dû forcer. Souvent, à l'entrée, à la sortie du couloir, rassemblant les pistes de la plaine, une petite ville, bleue et blanche, étage ses maisons, ses auberges, son bazar. C'est l'étape séculaire.

De la route romaine, en effet, au chemin de fer actuel, toutes les époques se sont servi de la vallée du Vardar. La Table de Peutinger nous en montre les relais, de Naïssus sur la Morava (Nich) à Scupi (Skoplié) et à Stopis (Stobi, près de Gradsko, au confluent de la Tserna et du Vardar) : le pré-moyen âge a laissé là des vestiges de l'archevêché de Justiniana Prima (535-602) et ici les ruines de basiliques et de théâtre, témoins de la ville qu'en 479 Théodoric détruisit. De là, on gagnait vite Thessalonique et la mer Égée. L'Empire ottoman fit aussi du

1. Les plaines macédoniennes, lieux et objets propres de la colonisation, seront étudiées avec cette colonisation même.

Vardar la route stratégique et policière : les colonies turques surveillèrent les passages, dressant minarets et corps de garde, juxtaposant leur quartier urbain sans jamais le confondre avec la ville grecque ou slave, de Salonique à Kœprulu (Vélès), de Kœprulu à Uskub (Skoplié).

De la citadelle de Skoplié, qui, de son plateau carré, défend à la fois la route du Kossovo, du Nord-Ouest, celle de la Morava, du Nord, on descend dans la plaine entre de vieux villages de pisé et de boue. La route suit la rive gauche du Vardar, tandis que le chemin de fer est construit sur la rive droite. Une trentaine de kilomètres sur la steppe, entre les marais. Puis les ondulations se rapprochent ; les fourrés buissonneux plaquent la roche, souvent nue. Dans les schistes et les calcaires durs, surmontés de mamelons ronds ou de crêtes dentelées, le Vardar a creusé la cluse de Taor, mouvementée, inégale. La route doit l'abandonner et grimper sur les hauteurs ; le chemin de fer s'y glisse, au prix de maints tunnels. Puis les feuillets schisteux accumulent les éboulis, que couvre le *hrastalak*. De part et d'autre des ravins latéraux, colonnes, pyramides, chaos de grès. En bas, des saules argentés, des prairies, des encoignures de maïs. Dans un élargissement un village, rare, comme Vlakhtchané, le « Village des Bergers ». Nouvel étranglement : les grès ruiniformes, les calcaires dentelés ne laissent place qu'au torrent et au chemin de fer. Le plus nu, le plus âpre de tous les défilés du Vardar.

Soudain, la sauvagerie cesse. Le fleuve à nouveau se délasse en méandres. La route descend de la montagne, piétinée de petits ânes, qu'encombrent, selon la saison, les fagots de branchages, les hottes de maïs, de poivrons ou de raisins. On approche d'une autre étape, le double amphithéâtre de Vélès, flanqué du minaret turc et du beffroi municipal. Puis le fleuve s'engouffre encore : la *Velechka klissoura*, serrée dans les calcaires gris et les grès blanchâtres, ravinée de torrents latéraux, ne se prête qu'à quelques couvents mi-accrochés à ses versants. Des sables, des poudingues se mêlent au grès, et l'horizon s'éloigne encore.

C'est la plaine du Tikvech : cinquante kilomètres sur des mamelons nus. Sur les deux rives, les collines du flysch, éboulées, n'offrent, pour rompre leur monotonie jaunâtre, que quelques pointes gréseuses et boisées, que quelques gradins abrités, labourés. La grande gare de Gradsko indique encore un nœud de routes, la direction de Prilep, qu'un Decauville gagne aujourd'hui. Laissant la plaine, qui s'étale au Sud sur quatre terrasses néogènes, la route s'établit sur le flysch paléogène, où le fleuve a creusé son lit : le Vardar heurte sa rive gauche à ces hauteurs escarpées, mais molles, dans un air de décombres ; la rive droite, au contraire, offre une steppe ondulée, parsemée de moutons, coupée parfois de ravins abrités, que des villages cultivent : tel Koukouritchané, le « Village du Maïs ».

Une porte de pierres : c'est l'entrée du défilé de Démir kapiia (Démir kapou), que forçaient malaisément les armées — et les adversaires de la dernière guerre, Mackensen, Franchet d'Esperey, l'ont couverte d'inscriptions belliqueuses, lapidaires —. La porte franchie, dès le village de Klissoura, le « Défilé », la cluse est relativement large. Des grès jettent encore sur la vallée leurs tours de forteresse naturelle. Mais ce sont surtout des croupes boisées, monotones, tandis que, près du fleuve même, les platanes, les hautes tiges du maïs, les premiers mûriers annoncent les chauds effluves.

Le bassin de Valandovo est une autre échappée, une autre oasis : champs de coton et de tabac, vastes mûraies et larges routes, qui courent vers Stroumitsa

ou vers Doïrane. Encore un défilé, aux pentes douces, couvertes de la *phrygana* épineuse. Répétition élargie des plaines dans le bassin de Guevguéli : mûriers irrigués entre les cailloux. Nouvelle fermeture, la cluse des Tsiganes, étroite et courte : les granites, avant-coureurs des massifs de l'Est, s'y amenuisent en croupes rondes, parsemées de petits chênes ; en bas, entre les acacias serpente le Vardar. Enfin, la large ouverture de la Campagne salonicienne.

Un passage, certes. Mais, plus encore, une série d'obstacles pour les invasions, de défenses pour les maîtres. Ni les bandes guerrières ni les caravanes marchandes ne se prêtaient aisément à ces escalades répétées. C'est que, à l'Ouest comme à l'Est, elles trouvaient des communications plus commodes : ici des plateaux, nus sans doute, mais sûrs ; là, un chapelet de bassins remblayés et riches, séparés seulement par des seuils bas.

Les traverses. — La vieille route turque de la Morava à la mer évitait les gorges du Vardar. De Vranié et de Biliatcha — grande foire près de Ristovats — elle gagnait le bassin de Koumanovo, et, délaissant, à l'Ouest, le futur emplacement de la ville — fondée au début du XIX^e^ siècle — elle passait par Staro Nagoritchané et Voïnik, franchissait la Kriva encaissée au pont de Klevtchevtsé, où attendait le relai des ânes, puis atteignait à Pavléchentsé la vaste « plaine des Brebis ». C'était l'Ovtché polié, sol de calcaire et de marnes sèches, haut de 5 à 600 mètres, culminant parfois à 1 000, balayé en hiver par des rafales de neige, en été par des tourbillons poudreux. Sur la steppe, 40 à 50 000 moutons passaient la saison froide. L'été ce n'était qu'un désert, mamelonné et cultivé autour de quelques villages.

Au delà, Chtip fermait à l'Est les passes de la Brégalnitsa, hissant sur son amphithéâtre bigarré les ruines rouges du château des voïvodes de Douchane. Délaissant le cul-de-sac de la haute vallée, noire et fertile, noyée dans les rizières, franchissant le pont historique du 29-30 juin 1913, d'où les Bulgares, maîtres de Chtip, se jetèrent sur les Serbes, la route s'engage vers l'Est. Un *hrid* granitique, mais bas. Le bassin étouffé où Radovichté expose au Midi ses treilles. Filant entre les soixante-dix villages du bassin, entre les mûriers épais, les tabacs ramassés, les fleurs blanches et bleues des pavots, les houppes blanches des cotonniers, la route atteint les pentes de la Bélachitsa, où Stroumitsa s'étale à 260 mètres. Une étable y abrite encore quelques chameaux, derniers témoins des caravanes. Surtout, d'innombrables petits chevaux, porteurs de moissons ou de marchandises, sillonnent cette route passagère. A travers la Bélachitsa, puis le Kroucha Balkan, ne montant pas à plus de 466 mètres, puis de 227 mètres, à travers l'habituel fouillis de châtaigniers, de chênes-nains, la route gagne Salonique.

Par l'Ouest la descente vers la mer n'est guère plus malaisée. De Vélès, il faut franchir la Babouna : on monte le long du torrent, entre des noisetiers et des chênes jusqu'à 1 046 mètres, au col. On dévale plus rapidement, au milieu des schistes nus, des chaos de gneiss, de granite, jusqu'à Prilep, la ville-foire, qui conserve ses rues étroites encombrées d'éventaires de bois. Le nid d'aigle de Marko Kraliévitch, perché sur les dernières pentes, surveille encore le passage. Dans la plaine de Pélagonie la route n'a qu'à courir, rectiligne, gagnant le pied des pentes occidentales, laissant la Tserna étaler ses marais. De Bitolj (Monastir) au débouché du Dragor, tandis que la *via Egnatia* coupait vers le Sud-Est à travers la plaine basse, la route du Sud longeait toujours le piémont, joignant les

petites villes, qui évitaient les inondations hivernales. La croupe de Malaréka ferme à 993 mètres la Pélagonie. Au delà, d'autres plaines, à la fois fermées et fertiles : celle de Kaïalar-Cozani, l'Eordéa, où les lacs d'Ostrovo, de Pétersko, du Roudnik, de Sari goel, jadis unis par des marais, ont laissé une riche terre noire. Au Sud-Ouest, au carrefour de la route de Castoria, de Lipsista, appuyée aux premières pentes, la petite ville de Cozani. Entre la montagne basse et nue et le fond du bassin, où étincelle le vestige du Sari goel, le long des rampes méridionales file la route vers l'Est. La plaine se resserre au défilé de Castania, au nom méridional ; après le col, haussé à 1 620 mètres sur des croupes rocailleuses, les pentes orientales se couvrent de fougères, de chênes-verts, d'un fouillis boisé dans laquelle se rassemble la ville-jardin de Verria. En avant, la platitude de la Campagne salonicienne.

### *II. — LA ROUTE OUEST-EST*

La direction générale des monts du Centre balkanique rend plus malaisées encore les communications Ouest-Est : longs remparts des plis de l'Ouest, coupoles plus aplanies, mais plus massives, de l'Est. Pourtant les nécessités stratégiques ou marchandes ont, de tout temps, cherché les défauts des obstacles. Dès l'époque romaine, la grande voie militaire et économique, qui joignait l'Adriatique à la mer Noire, Dyrrachium et Byzance, passait naturellement par la Macédoine, de Lichnidis (Okhrid) à Scavala (Cavalla). Ce fut la *via Egnatia*, dont le tracé est immuable.

La via Egnatia. — Elle vient d'Elbassan, descend d'un col de 926 mètres sur la rive albanaise du lac d'Okhrid. Le marché de Strouga est au carrefour de la route du Drin. Une chaussée, dressée sur les marais de la rive Nord, permet à la route de gagner le vieux château d'Okhrid, qui domine les pâtures riveraines de son éperon rocheux. Puis elle s'enfonce dans le Stogovo, dernier mur calcaire de la Macédoine occidentale, monte jusqu'à 1 180 mètres, redescend, rapide, entre les taillis de chênes, les vignes, vers la plaine alluviale du Prespa, la petite ville de Ressan (Resna), à 862 mètres, toute en pente, sur les flancs boisés d'où émergent les murs nus du Mali Thatë, la « Montagne sèche » et blanche, tachetée de noir par les graphites. En bas, les roselières, les marais, les eaux claires du lac de Prespa. A l'Est, nouveau rempart, le versant granitique, forestier de la Néretchka planina. La route profite d'un seuil lacustre, grimpe au col de Giiavat (1 150 mètres) puis, jalonnée sur les terrasses lointaines par les gros villages valaques, Gopech, Magarévo, elle descend doucement sur la Pélagonie.

Juste au débouché sur la plaine, à la rencontre de la route du Nord, des deux côtés du Dragor, la vieille Monastir (Bitolj) allonge sa grande rue sur l'antique chemin. Au Sud, le Péristéri, ses sapins et ses neiges (2 359 m.) ; au Nord, la cime toute pelée qui cote 1 248, où les Bulgares furent agrippés de 1916 à 1918. L'étau des monts offre des refuges : c'est sur les pentes basses, sur les terrasses de l'Ouest de la Pélagonie, à l'abri des inondations de la Tserna élargie, que s'alignent les villages, que se discipline l'eau qui ruisselle. Cependant la route ancienne, aujourd'hui refaite, le chemin de fer qui unit Monastir à Salonique, coupent droit à travers la plaine, vers le Sud-Est. Posté dans une encoignure de la Malaréka, le vieux village de Banitsa, carrés de pierres qui se succèdent le long de la route,

surveille l'entrée de la Montagne. Mais le village neuf de briques, Vévi, s'est construit récemment en bas.

C'est sur un *hrid*, à travers des ondulations caillouteuses, nues, à peine verdies temporairement par les pluies d'automne, que la route monte à Gornitsovo (Gornitchévo), au col de 963 mètres, où un village en ruines — à côté des maisons modernes — rappelle la bataille de 1916, qui livra aux Français et Serbes la demi-Pélagonie. Le chemin n'est plus qu'une piste pierreuse, que chaque hiver démolissent les torrents de la montagne. Nouvelle descente, accompagnée de châtaigniers, apparition d'une nature déjà plus méridionale. L'instabilité du lac d'Ostrovo contraint de déplacer, de reporter à l'extrême limite de la plaine alluviale la route et le chemin de fer. Un autre mur, la Nitcha, où la voie pénètre encore, atteint les sources de la Voda. Dès le moulin de Vladovo, une épaisse végétation envahit la pente orientale : platanes gigantesques, vignes, arbres fruitiers. C'est, entre les vergers et les cascades que, dominant la Campanie, à 308 mètres, on atteint la « Ville de l'Eau », Vodéna, l'antique et la neuve Edessa.

Soixante-dix kilomètres dans la Campagne monotone, longtemps morte dans ses steppes nues : le berger classique, au bonnet pointu de feutre et aux cnémides de laine, y paissait les moutons noirs ; des roseaux, des marais émergeaient seules les huttes des pêcheurs. Il y a dix ans encore la grand'rue de Iénidjé Vardar (Giannitsa) n'était, l'hiver, qu'un bourbier, où les buffles venaient au secours des automobiles épuisées. C'est sur des herbes rases qu'on abordait Salonique.

De Salonique, traversée de part en part par la « rue Egnatia », pour gagner l'Est, s'offrent les dépressions que les fractures ouvrirent dans le massif cristallin. La plus directe est celle du Sud, la fosse Langada-Béchik ; la voie romaine l'avait choisie : on en retrouve les traces pavées, au delà de l'isthme chalcidique, sur la chaussée, qui longe le golfe d'Orfano, et dans les ruines du pont de pierres, qui sautait par-dessus l'embouchure de la Strouma. Au contraire, le chemin de fer « de Jonction » Salonique-Constantinople est allée chercher la plus longue, mais également la plus peuplée : il longe les terrasses de la rive gauche du Vardar, fait un détour vers le Nord, puis s'engage, entre Kroucha Balkan et Bélachitsa, dans la fosse Doïrane-Boutkovo et son prolongement au Sud-Est, la basse vallée de la Strouma. La route moderne ne suit ni l'un ni l'autre des tracés. Elle coupe au plus court, en direction de Serrès : se faufilant dans la plaine au Nord de Salonique sur les steppes, dont les *tumuli* préhistoriques interrompent seuls la platitude, elle grimpe sur le plateau du Béchik, tombe sur la plainette labourée de Langada, remonte encore jusqu'à 663 mètres, descend enfin, en lacets rapides, sur la plaine de la Strouma, coupée de roselières et, sur la rive gauche, plus élevée, de moissons.

De Serrès à Drama, la route emprunte la vieille piste turque, pavée par places, le plus souvent caillouteuse ou boueuse, ignorant les ponts, s'engageant dans le lit même des torrents. Depuis le lac d'Achinos, elle remonte l'Aggistis, qui ouvre une large vallée, de grès et de sables, entre les contreforts granitiques du Pirin et, au Sud, la masse sombre, les marbres noirs du Pangée. Mais la rivière s'engouffre dans les gorges d'Amphipolis, par où se déversent les derniers marais de Philippes. La route se hausse au Nord de la vallée, puis à l'Ouest de la plaine, sur les terrasses graveleuses qui longent les pieds du Rhodope, qui évitent les marécages. Des *karakol*, des postes turcs de gendarmes, en ruines

aujourd'hui, la jalonnent encore. Dernières collines, l'écran de granite, qui abrite Cavalla des vents du Nord. La route y monte, puis descend en lacets l'Échelle, vers la vieille citadelle génoise, dont les murailles crénelées ceignent encore les boutiques de l'ultime bazar macédonien.

La liaison egnatienne. — Le rôle balkanique de la *via Egnatia*, si important qu'il eût été à des époques de conquêtes, fut au dernier siècle assez médiocre. Certes, l'histoire du commerce intérieur des Balkans n'est pas faite encore. Mais, dès le début du XIX^e^ siècle, l'émiettement de l'Empire ottoman ne permettait plus un commerce important transbalkanique, et les Montagnes du Centre, le « Roumlouk », devenaient de plus en plus des repaires de brigands-patriotes, *haïdouk* slaves, klephtes grecs, qui arrêtaient les caravanes, coupaient les communications.

Au contraire, le rôle macédonien de la route egnatienne est capital. Entre toutes les cellules presque closes, bassins des Lacs, Pélagonie, Campanie salonicienne, plaines de Serrès, de Drama, elle est le lien continu. Elle met la Macédoine intérieure et haute au contact de la Macédoine basse et maritime. Elle donne toute son importance à la position égéenne, créatrice de ports le long du littoral. Les plus grandes villes de la Macédoine sont aux carrefours qu'elle crée. A son intersection avec les routes Nord-Sud se placent Strouga et Okhrid, Bitolj, Edessa, Salonique, Serrès et Cavalla, celle-ci un peu à l'écart des marais de la Mesta.

Le brassage des populations est dû à ces croisements multiples. Parmi les « courants métanastasiques », que Cvijic a reconnus à la suite de la monumentale enquête des *Naséliia serpskih zémaliia*, le « courant du Vardar » qui, depuis le XIV^e^ siècle, l'invasion ottomane, mena les Serbes vers le Nord, est issu de foule de courants primaires nés autour du Bitolj, d'Edessa ou de Serrès. Le rassemblement se faisait aux grandes étapes de la route egnatienne. De là, par la Pélagonie, le bas Vardar, la Strouma, on se dirigeait vers le moyen Vardar, à la rencontre d'autres courants Sud-Nord, dans le Poretché ou le Tétovo. De Vélès, de Skoplié, par Vranié et Nich, on remontait la Morava, ou, par la Ptchinia, la Kriva, on se rendait à Kioustendil, à Sofia. Ainsi le trait essentiel de l'antique civilisation sudslave, la *zadrouga*, la grande famille patriarcale, était aussi répandue en Macédoine que dans les pays voisins.

C'est un courant en sens inverse, plus intellectuel que massif, qui, depuis 1870, la fondation de l'Exarchat, essaima les églises et les écoles bulgares. Il sortit des couvents bulgares de l'Athos, source déjà de la renaissance bulgare des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, puis de Salonique, devenue le siège de l'école normale exarchale. Les évêques bulgares s'installèrent à Bitolj, à Okhrid d'une part, à Vélès, à Skoplié de l'autre : origine des revendications bulgares sur la Macédoine occidentale.

Enfin, c'est le long de la *via Egnatia* que le Turc, homme des plaines, prit possession de la Macédoine, ne s'en dessaisit que tardivement.

### *III. — LA MACÉDOINE DES TCHIFLIK*

L'économie pastorale est née des contrastes. L'économie agraire est la conséquence des conquêtes à l'intérieur des Balkans. La Macédoine montagneuse est

la Macédoine indomptée, le pays de la Révolte. Les plaines macédoniennes formèrent au contraire la Macédoine soumise. Sur les grand'routes de la conquête, les Turcs réduisirent à un demi-servage, au colonat le paysan chrétien, Hellène ou Slave. C'est le domaine du *tchiflik*, de la grande propriété. Le *beg* y fait cultiver ses terres, les seules fertiles de Macédoine, par les *raïa*, les « sujets », les *tchiftchia*, disent les Slaves. Encore aujourd'hui les villages de *tchiflik* se remarquent au pied des monts, sur les plates-formes, lacustres ou fluviales, des bassins fermés, des vallées. Leur forme géométrique les fait de loin reconnaître. Leurs bâtiments, de torchis ou de briques crues, contrastent avec les villages bien assis, de pierres sur la pierre, bien plus irréguliers et libres, au milieu de la Montagne. Le *konak* du seigneur, devenue souvent maison communale, carré, massif, domine de plus misérables et de plus basses demeures.

Le *tchiflik* a été tant de fois décrit par les voyageurs du XIX^e^ siècle, qu'il est superflu d'y revenir. Voici le *tchiflik* de Bardovtsé, sur le Lépénats, près du confluent avec le Vardar, à 6 kilomètres Ouest de Skoplié, 1 400 hectares, qui appartenait, il y a quelques années encore, à Khiazim bey, président à Stamboul de la Cour de cassation[1]. Entre deux cours, une grande bâtisse quadrangulaire : une antichambre, qui communique avec un vaste grenier, à droite ; un atelier avec le métier à tisser à gauche ; sur les deux ailes d'un côté des chambres, de l'autre des étables à buffles et à moutons ; en arrière une vaste étable pour les bœufs et les moutons et la maison d'habitation. Dans la cour de devant, de petits bâtiments épars, cabane pour le valet, logement du fils cadet et de sa femme, et, un peu isolée, demeure du fils aîné et de sa famille ; puis, tout en hauteur, pour se protéger des rats, porté sur des piquets de bois, le grenier à maïs ; plus loin l'aire à battre le grain, la laiterie, l'habitation de quatre autres fils. Dans la cour postérieure, des hangars, où sèche la paille, des tas de paille et de roseaux. L'enclos n'a pas moins de 30 mètres de large sur 50 de profondeur. Telle se présentait la ferme d'un colon. Cet échantillon se répète à vingt exemplaires dans le village : deux rangs de maisons s'alignent, murs de pisé, toits de tuiles, de part et d'autre de la route. A l'écart, vers le Nord, le propre domaine du *beg*, que domine le *selamlik*, logement du maître, et, à part, le *haremlik*, la boulangerie, la forge, la fontaine, les communs. Le tout clos d'une solide muraille de pierres, avec de petites tours carrés aux angles. Un air féodal encore.

En 1918 on ne comptait pas moins de quarante *tchiflik* dans la seule plaine de Skoplié. Ils occupaient tous la partie basse, tandis que les pentes montueuses étaient peuplées de villages libres, musulmans ou bien chrétiens. Même répartition dans la plaine de Vélès, avec les particularités que la topographie impose : à l'opposé du large bassin de Skoplié, ne débouchent sur la plaine de Vélès que d'étroites vallées torrentielles ; la plaine du Has est rejetée vers l'Ouest et le Sud-Ouest, drainée par les cours moyens de la Topolka, de la Babouna : là se trouvent le pays féodal, les *tchiflik*, alors que les villages libres se serrent autour des gorges du Vardar, de la Brégalnitsa, et, au delà du Has, sur les pentes de la Babouna rocheuse. Au contraire, dans la plaine vardarienne du Tikvech, les *tchiflik* s'approchent du fleuve, s'éloignent du rude Morikhovo, de la vallée encaissée et sombre de la Tserna, la « Rivière Noire » : c'est sur la steppe à mou-

1. Ce *tchiflik* a été décrit par Doflein : *Mazedonien*, Iena, 1921, in-8°, 592 p., et surtout par Schultze Jena : *Makedonien*. Iena, 1927, in-8°, 250 p., qui l'ont visité l'un et l'autre durant la Guerre. Depuis lors, le konak a été transformé en magasin militaire et les terres distribuées aux paysans.

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

MOUTONS DANS LA PLAINE DE SKOPLIÉ

*Phot. J. Ancel.*

BUFFLES ET CHEVAUX DANS LA PLAINE D'OKHRID

*Phot. J. Ancel.*

TCHIFLIK DE KOURIA
(Tikvech : 10 km. N. de Kavadartsi)

*Phot J. Ancel.*

VILLAGE DE PÉPÉLICHTÉ
(Tikvech, rive gauche de Vardar)

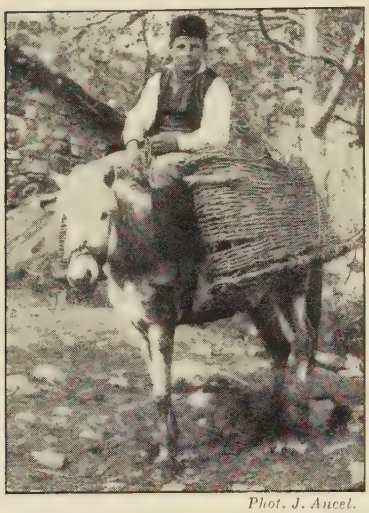
*Phot. J. Ancel.*

*Phot. J. Ancel.*

MAISON TURQUE DE KOURIA (à droite, harem transformé en grenier)

*b*

CHAR MACÉDONIEN dans le Vermion Oros, près de Verria



*Phot. J. Ancel.*

CHEVAL MACÉDONIEN
près de Bitolj

*Phot. J. Ancel.*

ROUTE DE GOSTIVAR A DEBAR
(vallée de la Radika)

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

CARAVANE DE CHAMEAUX près de Stroumitsa

tons, rase et grise, mais ensoleillée et cultivable, que les domaines seigneuriaux s'étalaient au large : tel le *tchiflik* de Kouria (7 km. N.-O. de Négotine sur le Vardar), qui pouvait loger vingt familles de paysans.

Quand, après une quinzaine d'années de luttes, neuf ans de révolutions (1903-1912) et six ans de guerres (1912-1918), plus que jamais dévastée, dépeuplée, la Macédoine recouvre la paix, quand le 27 novembre 1919 le traité de Neuilly la divise en trois tronçons politiques, la fait entrer, selon ses affinités routières, dans les États nationaux voisins, Iougoslavie, Grèce, Bulgarie, elle conserve encore ses traits sociaux séculaires.

Bornée par ses montagnes, elle n'a qu'une très faible densité de population : ainsi 31,93 habitants par kilomètre carré dans la Macédoine hellénique (tandis qu'en cette même année 1920 la densité de la Grèce propre, singulièrement moins cultivable, était de 47,02), 30,56 par kilomètre carré dans la Macédoine iougoslave, 37,47 par kilomètre carré dans la Macédoine bulgare.

Ouverte sur le Midi et sur le Nord, sur la Méditerranée et l'Europe continentale, opposant ses plaines steppiques aux montagnes alpestres de son pourtour, elle doit à ces contacts et à ces contrastes la mobilité même de sa population.

Liée par de grandes routes aux domaines contigus, elle emprunte à ceux-ci quelques traits de leurs civilisations originales, en particulier langues et coutumes, mais elle a subi aussi l'empreinte des conquêtes, et elle doit à ce voisinage une économie agraire encore féodale, de culture extensive et de grande propriété.

Il a suffi de dix ans pour que ce tableau soit du passé. La Macédoine rattrape son retard. Cette civilisation, bornée et mêlée, se lie de plus en plus aux civilisations voisines, tout en prenant, dans chaque partie politique, des traits sociaux distincts. Il semble que, soudain, elle ait reçu le ferment qui, aplanissant les obstacles et développant les aptitudes, ait multiplié les cellules actives. Entrée diplomatiquement en 1913, pratiquement en 1919 dans les Nations balkaniques, la Macédoine se peuple, se cultive, participe à une nouvelle vie urbaine et commerçante.

C'est cette évolution précipitée qui est l'objet propre de notre étude.

PREMIÈRE PARTIE

# LA NOUVELLE MACÉDOINE IOUGOSLAVE

## CHAPITRE IV

## LE MILIEU

La haute Macédoine. — Les montagnes intérieures partagent la Macédoine en deux zones, dont, certes, les caractères se mêlent, mais qui cependant présentent des différences essentielles. La partie Nord et Ouest est faite de ces hautes plaines, qui continuent celles de Rascie, mais son enceinte montueuse, dénudée, contraste avec les forêts du Nord. L'altitude est de 696-686 mètres sur les rives Nord et Sud du lac d'Okhrid, de 626 (N.-O. de Prilep), 589 (S.-E. de Bitolj) dans la Pélagonie, de 525 (Gostivar), 486 (Tétovo) de part et d'autre du bassin de Tétovo, de 249-222 dans le bassin de Skoplié (E. et O.), de 389-321, dans l'Ovtché polié (du N.-O. au S.-E.), de 269-153 du Sud au Nord du Tikvech.

Tout autour de chacune de ces plaines, le cirque montagneux, si divers qu'il soit par la nature des roches, offre un paysage monotone par sa même dénudation. Schistes paléozoïques glissants du bassin de Tétovo, andésites rocailleuses et noires de la bordure Nord-Est de l'Ovtché polié, schistes cristallins, entrecoupés de marbres de la Skopska Tserna Gora ou de la Vodnjanska Planina, au Nord et au Sud de Skoplié : partout l'aridité, le manque de végétation, la forte pente ne peuvent retenir le ruissellement, arrêter les eaux torrentielles. L'absence de bois — quelle qu'en soit la cause, la transhumance des troupeaux de moutons ou de chèvres, la politique ottomane, qui rasait les forêts, refuges des *haïdouk* — donne partout l'impression d'un paysage désolé. Aux premières pluies de l'automne, les routes, qui suivent le pied des pentes, sont coupées par des éboulements, des avalanches de pierres, et l'entretien des communications est particulièrement difficile. En septembre 1929 la route de Katchanik à Skoplié est à moitié coupée ; un peu plus au Sud, en Grèce, la *via Egnatia*, d'ordinaire excellente route entre Bitolj et Edessa, fut bouleversée par les éboulis tombés de la montagne de

Gornitchévo, des calcaires qui bornent le lac d'Ostrovo au Nord. Rien qui fasse obstacle à la marche des torrents. En cette même fin d'été, aux pluies précoces, le lit, asséché depuis des générations, qui, venant de la Skopska Tserna Gora, traverse le faubourg Nord de Skoplié, le quartier des Tsiganes, se remplit en une nuit (22-23 avril), s'enfla, déborda, jeta à la rue 3.300 habitants, détruisit 483 maisons.

A côté, il suffit de descendre de quelques mètres pour trouver le manque absolu d'eau ou une eau qui regorge. Les lacs ou fleuves tertiaires, qui ont laissé devant les pourtours montagneux des terrasses — pas moins de cinq dans le Tikvech par exemple — n'ont découvert que des sédiments paléogènes ou néogènes sans consistance et perméables à l'excès. Le flysch paléogène, découpé en falaises par le moyen Vardar au Nord du Tikvech, ne laisse voir que des éboulis de sable jaune, à peine retenus par des couches marneuses un peu plus solides. Les sables argileux (parfois calcaires) néogènes laissent partout filtrer l'eau. Il faut creuser à 25 mètres à Skoplié, à 12-15 mètres près de Koumanovo pour rencontrer l'eau potable ; dans la dépression de Vélès on trouve de l'eau à 5-7 mètres, mais en faible quantité ; dans l'Ovtché polié on atteint l'eau artésienne à 59 mètres (Erdjéliia) et à 49 mètres dans le Iéjévo polié voisin (Nova Batania)[1] ; dans le Tikvech le puits de Kavadar touche, à 70 mètres, une nappe d'eau insuffisante ; dans la Pélagonie centrale, il faut forer jusqu'à 57 mètres pour amener l'eau artésienne (Kénali, proche de la frontière) ; au Nord du lac d'Okhrid, les puits ont 56 mètres (Vranichté), 70 mètres (Misléchévo), même 80 et 94 mètres à Strouga.

Au contraire, dès que nous sommes sur l'argile des dépôts fluviaux, l'eau qui se précipite du pourtour n'arrive plus à s'écouler. Ainsi la dépression de Skoplié a été creusée par le Vardar et ses affluents, le Lépénats, la Treska, la Markova réka sur la rive droite, et ces rivières ont accumulé d'épaisses terres noirâtres, occupées par les marais ou les zones d'inondation hivernale. Le Vardar coule lentement au sortir de Skoplié (241 m.) jusqu'à l'entrée du défilé de Taor (225 m.), laissant des méandres, des faux bras, des prairies basses. De part et d'autre les marécages, dont les plus importants, ceux de la Markova et de Katlanovo (le *djoel*, le « lac », disent encore en turc les paysans), ne sont jamais découverts. Dans la Pélagonie la Tserna s'étale, en traversant la plaine, sur une largeur de 4 à 5 kilomètres (E. de Bitolj) avant de s'étrangler dans les gorges du Morikhovo. A plus forte raison les résidus des lacs, sur les plaines alluviales au Nord d'Okhrid et du Prespa.

Le climat skoplien. — Les sols n'offrent pas des facteurs d'exploitation très favorables. Le climat du Nord et de l'Ouest de la Macédoine — qu'on peut nommer skoplien — est un climat dur, peu propice à une acclimatation de colons venus d'ailleurs. L'amplitude des températures annuelle y est considérable : les extrêmes moyens sont à Skoplié de 34°2 en juillet ou 35°1 en août, de — 13°7 en janvier ou — 9°7 en février, les moyennes de 22°7 ou 22°5 pour les deux mois d'été, de — 0°5 ou 2°7 pour ceux d'hiver. Ce sont à peu près les mêmes chiffres à Bitolj (extrêmes moyens : 34°9 ou 35°3 d'une part, — 14°1 ou — 9°8 de l'autre ; moyennes : 21°6 ou 21°3 et — 1°2 et 2°). Mais, si la répartition générale des pluies

1. Iovanovic : *Prilog hidrologiii Ioujné Serbiié.* Contribution à l'hydrologie de la Serbie du Sud (Glasnik Skopskog naoutchnog drouchtva, t. IV, I, 1928).

indique déjà une influence méditerranéenne, une prédominance des pluies d'automne, il n'en est pas moins vrai que presque tous les mois sont pluvieux. Dans la haute Macédoine le pourcentage des précipitations selon les saisons est de 24,9 % en hiver, 26,5 % au printemps, 19,4 % en été, 29,2 % à l'automne, et pour prendre deux exemples précis :

| (en mm.) | J | F | M | A | M | J | J | A | S | O | N | D | Année |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Skoplié . . . . . | 28 | 21 | 39 | 52 | 57 | 56 | 33 | 40 | 34 | 53 | 48 | 44 | 505 |
| Bitolj . . . . . | 55 | 59 | 45 | 64 | 70 | 60 | 37 | 36 | 35 | 71 | 75 | 70 | 677[1] |

De plus, comme on peut déjà le voir par la comparaison de Skoplié et de Bitolj (tout en tenant compte de la différence d'altitude), les variations sont grandes d'un lieu à un autre. Elles sont également fortes dans le temps : si la chute de pluies normale est de 677 mm. à Bitolj (moyenne de 19 années), on a constaté durant ce laps un maximum de 901 et un minimum de 426.

L'hiver est rude et long : il dure au moins quatre mois, souvent cinq. Les températures moyennes de Skoplié sont inférieures à 10° en novembre (6°1), décembre (2°5), janvier (— 0°5), février (2°7) et mars (7°1). Il en est de même à Bitolj ou à Prilep. Plus topique encore est la durée de l'insolation : à Skoplié, sur les 1 956 heures de soleil annuelles, les cinq mois d'hiver (novembre-mars) n'en ont que 358 ; à Prilep sur les 2 589 heures de soleil annuelles, il n'y en a que 621 pour ces mêmes cinq mois[2]. En effet, sinon les pluies, au moins la nébulosité moyenne y est forte : à Skoplié 8 (décembre), 7,9 (janvier), 7,3 (février), 7,3 (mars) ; à Prilep 7,5, 7,5, 6,6 et 6,8. La neige y fait son apparition dès novembre, ne disparaît qu'en mars.

Le printemps est rapide et court : deux mois à peine (moyennes d'avril : 12°3, et de mai déjà 17° à Skoplié). La durée de l'insolation est de 160 heures en avril, et, déjà de 194 heures en mai à Skoplié, de 223 et 249 à Prilep. Les pluies atteignent le second maximum annuel (9,1 % de la somme annuelle en avril, 10,6 % en mai à Skoplié) ; la nébulosité se maintient (6 et 5,6 à Skoplié ; 5,8 et 5,9 à Prilep). Dès avril la steppe se couvre d'herbes vertes et de fleurs, mais dès la fin de mai, en juin au plus tard, ce n'est plus qu'un pacage jaunâtre, fané et empoussiéré par le soleil estival.

L'été commence tôt, en effet. 20°4 en juin, 22°7 en juillet, 22°5 en août, 18°6 encore en septembre à Skoplié : telles sont les températures mensuelles moyennes, et les extrêmes moyens vont de 32°4 (juin) à 31°1 (septembre), quand les extrêmes n'atteignent pas 39° comme en 1891. Les moyennes de Bitolj (620 m. d'altitude) et de Prilep (676 m.) sont naturellement inférieures à celles de Skoplié (245 m.), mais guère moins. Et surtout l'insolation y est formidable : à Skoplié 1 106 heures de soleil pour les quatre mois d'été (sur 1 956 heures annuelles) ; à Prilep 1 304 heures sur 2 589. La sécheresse méditerranéenne s'annonce (8,6 % du total annuel des pluies en juin, 5,3 % en juillet, 5,5 % en août, 6,5 % en septembre ; nébulosité moyenne : 4, 2,8, 2,2 et 3,4 à Skoplié, 4,2 3,1, 2,1 et 3,7 à Prilep). Sur les roches dénudées de la montagne, sur les plaines sableuses la

1. Vujevic : *O geografskoi podeli i rejimou kicha ou nachoi derjavi* — de la distribution géographique et du régime des pluies dans notre pays — (Glasnik ministarstva polioprivédé ... — bulletin du ministère de l'agriculture —, 5e année, n° 20, oct.-déc. 1927, pp. 1-33) (moyenne de 20 ou 19 années).

2. Id. : *O traianou sountcheva siaia ou Ioujnoi Serbiii* — sur la durée de l'insolation en Serbie du Sud — (Glasnik skopskog naoutchnog drouchtva — bulletin de la Société scientifique de Skoplié —, VI, 2, 1929 (moyennes 1925-1928).

réverbération est intense. Sur la steppe les moutons se serrent l'un contre l'autre, cachant leurs têtes, pour se donner une ombre parcimonieuse.

A la fin de septembre, au début d'octobre, les premières pluies annoncent l'automne. Il est court : un mois à peine. La moyenne thermique d'octobre est de 13°3 à Skoplié, de 12°8 à Prilep. La durée de l'insolation est de 203 heures, de 270 heures pour ce même mois dans ces deux villes. En revanche les pluies, qui commencent (10,5 % en octobre pour la région), se poursuivent en novembre (12,2 %, le maximum annuel) et décembre (10,4 %). Mais déjà les froids sont arrivés, les arbres dépouillés, les richesses, surtout les feuilles de tabac, rentrées.

Le milieu palustre. — Les conditions physiques, terrain, climat, sont nettement propices au développement des marais ; presque toutes les plaines de la haute Macédoine en sont couvertes[1]. Cependant, outre les marécages permanents, il y a foule de bourbiers temporaires, de ruisseaux lents, de cours d'eau abandonnés, où à certaines époques de l'année, surtout après les premières pluies printanières, les eaux s'accumulent et stagnent. C'est ce que l'on peut appeler le milieu palustre, apte à recevoir les larves des moustiques, à provoquer, à étendre le paludisme.

En parcourant la Macédoine on trouve partout les lieux de ponte d'anophèles : ce sont aussi bien des eaux claires, étangs ou lacs, couverts sur les bords d'algues vertes, de roseaux, de nénuphars, de plantes aquatiques de toutes sortes, que des eaux stagnantes, d'un vert olive, sans végétation apparente, mais en réalité pleines d'algues microscopiques ; ce sont les sources de petites rivières, souvent peu profondes, de 1 à 2 centimètres, où la moindre petite anse suffit pour arrêter l'écoulement, les rivières de montagnes, ombragées ou non, les torrents qui se dessèchent en partie en été, ne laissant que de petites flaques ou mares, des fossés de drainage ou d'irrigation, de simples réservoirs d'eau dans les jardins, voire les tonneaux où s'entasse l'eau de pluie, les puits ouverts, les abreuvoirs, auges de bois ou de pierre. Si l'on n'y prend garde, on a vite fait de créer artificiellement d'autres lieux de ponte : on creuse le sol pour construire un remblai de chemin de fer, une digue contre les inondations, un fossé pour l'écoulement des eaux sur une route ; s'y rassemblent eaux de pluie et eaux souterraines, puis des algues et autres plantes, et ce sont des gîtes d'anophèles merveilleux. L'agriculture elle-même, qui a tant de raisons de redouter l'impaludation des travailleurs, arrive à des résultats qu'elle n'a point cherchés : les canaux de drainage, qui doivent transformer les marécages en terres de labour, doivent être établis avec une pente suffisante, certes, mais encore doivent être entretenus, curés régulièrement, et jadis on ne se préoccupait guère de ce soin. Les jardins potagers, arrosés avec l'eau des ruisseaux voisins, s'entourent de mares permanentes, peu profondes, mais nouveaux réceptacles d'anophèles. Ailleurs une écluse mal construite, un barrage, qui alimente un moulin voisin suffisent pour transformer un pays sain en une région paludéenne[2].

Il y a plus. Le milieu palustre, signalé si souvent dans les plaines, existe encore dans la montagne. Il y est à l'état latent, si l'on peut dire. On ne le voit

1. Sur une superficie totale de 26 776 kilomètres carrés (ou 27 565 selon un autre calcul), la superficie improductive est évaluée approximativement à plus des trois quarts.

2. Apfelbeck : *Recherches et observations sur les arthropodes pathogènes de l'homme et des animaux.* Sarajevo, 1925, in-8°, 48 p.

guère les années pluvieuses. Alors les torrents dévalent vers la plaine, causent d'autres ravages, mais entraînent avec eux les larves de moustiques. Au contraire, dans les années sèches, les neiges, qui fondent au printemps, le ruissellement éparpillé des sols imperméables, schistes, granites, serpentines, andésites, etc., les sources, qui sortent du calcaire, mais que l'absence de végétation rend capricieuses, permettent aux eaux de séjourner, et, avec elles, aux larves. Ici, la dénudation des montagnes macédoniennes joue naturellement un rôle considérable. On peut presque dire qu'il n'y a pas de roches dures en Macédoine : on a pu montrer que les formes de dénudation si spéciales aux régions karstiques se retrouvaient dans les zones gneissiques et granitiques des montagnes macédoniennes. Le paysan appelle les gneiss *trochlik* (roche qui s'effrite), *pessotchnik* (roche qui se résout en sable) ou *samorasten kamen* (roche qui s'accroît d'elle-même). Ainsi dans la montagne à l'Est de Prilep et dans la Boucle de la Tserna. A côté de blocs, de chaos, de saillies, dont la plus pittoresque est la forteresse de Markovi Kouli, au dessus de Prilep, la montagne, de gneiss, de micaschistes, de gneiss-granite, présente des excavations de toutes sortes : *lotchka* (assiette), *tchachka* (tasse), *stapalka* (empreinte de sabot), *kotao* (chaudron), *korito* (auge), etc., car le vocabulaire local peut en être infini. Autant, dans les années sèches, de gîtes à larves[1].

Il faut enfin ajouter que dans les villages, dans les villes mêmes, les étables mal entretenues, les toits mal établis, et, d'une façon générale, les mauvaises conditions d'hygiène, la cohabitation avec les animaux, la couche placée à terre, le moindre seau non nettoyé, etc., favorisent le développement du moustique, qui vit de l'homme.

L'anophélisme. — Le moustique, porteur des germes du paludisme, est l'anophèle. Il existe plusieurs espèces d'anophèles, et on en rencontre un grand nombre en Macédoine, sans qu'on puisse évidemment faire de différences de part et d'autre des frontières. L'espèce qui domine, comme au reste dans toute l'Europe, est le *maculipennis* (75 % des anophèles de la Macédoine iougoslave) : on le trouve partout, et jusqu'à 1 300 m. d'altitude, mais surtout dans les plaines, dans les zones voisines des lacs, des marais, des vallées fluviales stagnantes ; il entre en scène au mois d'avril, dès les premières pluies de printemps, apparaît dans les étables, dans les maisons, surtout quand elles sont sombres, chaudes, humides, à l'abri du vent ; au coucher du soleil on en voit voler des masses gorgées de sang ; la femelle vit trois ou quatre semaines, mais une seconde génération éclôt au début d'août, et une troisième en septembre ou octobre. Il est suivi, dès mai, mais surtout en automne (septembre-octobre), par le *superpictus*, le plus petit des anophèles européens (5 mm.), mais très répandu entre 600 et 800 mètres dans la moyenne montagne, car ses larves recherchent l'eau pure et froide, et en général à quelques kilomètres, 4 ou 5, des habitations ; on le rencontre de préférence dans l'eau d'une source, d'un ruisseau, d'un torrent, dont un léger obstacle, une simple pierre, arrête le cours ; c'est lui qui introduit une des formes les plus graves du paludisme, le paludisme tropical, dans la montagne ; il disparaît aux premières pluies d'automne. Une autre espèce, le *bifurcatus*, monte jusqu'à 1 500 mètres, et, après l'hiver passé à l'état larvaire, reprend

1. Radovanovic : *Mali denoudatsioni oblitsi gnaisnog zemliichta* — petites formes de dénudation du terrain de gneiss — (Glasnik skopskog naoutchnog drouchtva, IV, 1, 1928).

ses mouvements à la température de 9°. Les moustiques hivernent en effet sous la forme larvaire, comme on l'a constaté, par exemple, lors de la vague de froid qui sévit du 4 au 12 décembre 1917[1].

Le développement de l'*hématozoaire de Laveran, Plasmodium*, agent pathogène du paludisme, se fait seulement dans des conditions déterminées chez le moustique, agent vecteur, et chez l'homme. L'anophèle femelle, qui porte le parasite dans sa salive, l'introduit par piqûre dans le sang de l'homme. L'hématozoaire prend possession d'un globule rouge, s'y développe par segmentation. La seconde génération est plus diverse : les anophèles sont asexués, se multiplient dans le sang au détriment des globules rouges ; d'autres sont des éléments femelles qui se reproduisent par parthénogénèse ; les troisièmes, ou *gamètes*, attendent un nouveau repas de sang humain, fait par l'anophèle femelle. Celui-ci, piquant l'homme, aspire avec le sang les *gamètes* qui s'y trouvent. Dans l'estomac du moustique les *gamètes* se reproduisent, donnant naissance à de nouveaux parasites, qui gagnent à leur tour les glandes salivaires de l'anophèle. Et le cycle recommence.

Ce cycle biologique exige des conditions climatiques et topographiques données. La femelle, qui hiverne, se réveille au printemps pour pondre. Ses 150 œufs environ éclosent à une température favorable (ainsi l'éclosion est retardée pour le *maculipennis* jusqu'en mai, quand le mois d'avril est trop froid). Les larves, qui en sortent, ne peuvent vivre que dans l'eau calme, et durant deux ou trois semaines. Il faut donc qu'à ce moment le sol retienne encore l'eau des neiges d'hiver ou des pluies de printemps. Le cycle évolutif se poursuit durant les chaleurs de l'été, à condition toutefois que de violents orages ne viennent balayer les nuées de moustiques[2].

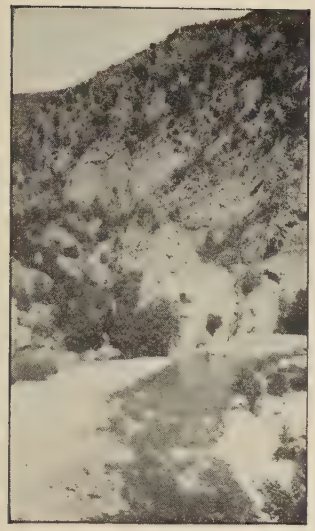
Ce sont les diverses espèces d'hématozoaires qui, selon les saisons, provoquent les formes particulières du paludisme : le plus dangereux, le *Plasmodium falciparum* (ou *immaculatum*), donne la malaria « tropicale », qui se manifeste surtout à la fin de l'été et en automne ; le *vivax*, qui apporte la fièvre « tierce », bénigne, est le plus répandu, surtout en été, au moins dans les plaines ; dans les montagnes, au contraire, le *vivax* diminue durant l'été et le *falciparum* augmente.

Le paludisme en haute Macédoine. — Ainsi l'anophèle, trouvant un milieu favorable, le paludisme sévit à l'état endémique. Mais il n'est pas toujours, partout, d'une égale intensité. Il varie et dans le temps et dans l'espace.

Naturellement la saison propice est l'été, saison prise dans son sens large. Dès mars on trouve déjà des larves. Au printemps se développe le *maculipennis*, surtout lors des années pluvieuses (c'est pour cette raison qu'il est le principal vecteur du paludisme dans les plaines). Une seconde poussée apparaît à la fin de l'été, quand les pluies ont cessé ; le *superpictus* règne alors, surtout durant les

1. Joyeux : *Note sur les culicides de Macédoine* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, séance du 12 juin 1918, p. 530-547). — Lacaze : *Note au sujet de l'hibernation des larves de moustiques en Macédoine* (ibid., séance du 9 octobre 1918, p. 729-730.

2. S. d. N. : Organisation d'hygiène. Commission du paludisme. Rapport sur son voyage d'étude dans certains pays d'Europe en 1924. Ottolenghi : *Rapport sur le voyage de la Commission du paludisme au royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, p. 73-84, Genève, 1924, in-4°, 205 p. — Stampar : *L'organisation des services d'hygiène publique dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, Genève, 1925, in-8°, 51 p. — Karaman : *Anoféli Makedoniié i niihovo souzbiianié* — les anophèles de Macédoine et leur refoulement — (Glasnik ministarstva narodnog zdravlia, — Bulletin du ministère de la santé publique, Belgrade, 1924).



*Phot. J. Ancel.*

La vallée de la Radika aux pieds du Korab

*Phot. Institut d'hygiène.*

Les gorges de la Tserna a l'entrée du Morikhovo

*Phot. J. Ancel*

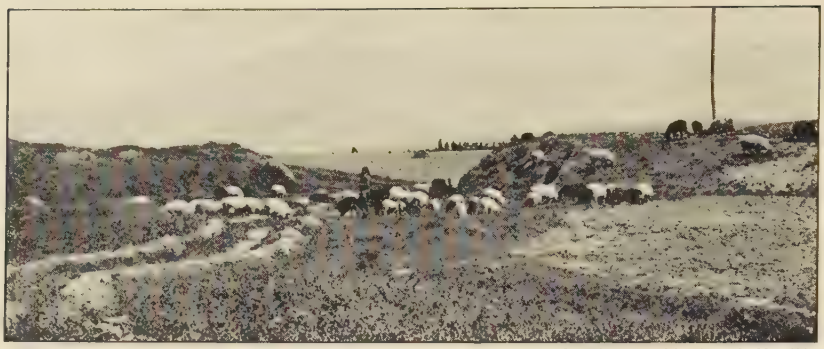
La vallée de Krouchévo dans la Baba planina (moulins)

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

Le lac de Prespa (à gauche) et la plaine de Ressan

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

Le Péristéri (au premier plan), la vallée du Dragor en amont de Bitolj et la Baba planina



*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

La plaine de Skoplié

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

La Pélagonie du Nord : les collines de Topoltchani au S. de Prilep

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

La Pélagonie centrale vue du monastère de Boukovo (au fond, Bitolj)

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

Le Tikvech : les collines de sable néogène (au fond, le Vardar)

années sèches (paludéennes dans la montagne), et il poursuit sa carrière durant l'automne (v. fig. 4). Sur 100 malades examinés dans l'armée, le pourcentage de la répartition mensuelle était en 1924 de :

| | J | F | M | A | M | J | J | A | S | O | N | D |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 0/0. . . . . | 4,6 | 3,7 | 9,7 | 5,6 | 7,7 | 22,9 | 6,8 | 7,8 | 26,7 | 26,9 | 25,6 | 8,9 |

Les investigations poursuivies dans des lieux donnés fournissent des résultats encore plus nets : en 1927 à Skoplié on enregistra moins de 50 cas de janvier à mai, 150 cas en juillet, 650 cas en septembre, 300 cas en novembre ; à Bitolj la même année moins de 100 cas jusqu'en juin, 580 en août, 200 en octobre, puis la décroissance. La comparaison des différentes sortes de paludisme montre l'influence de chaque espèce d'anophèles : en 1927, année sèche, le *superpictus* domine et, avec lui, la fièvre tropicale (plus de 350 cas à Skoplié en septembre). En général la malaria *tertiana* est plus régulière, la *tropica* plus brusque, à la fin de l'été et à l'automne[1] (v. fig. 7).

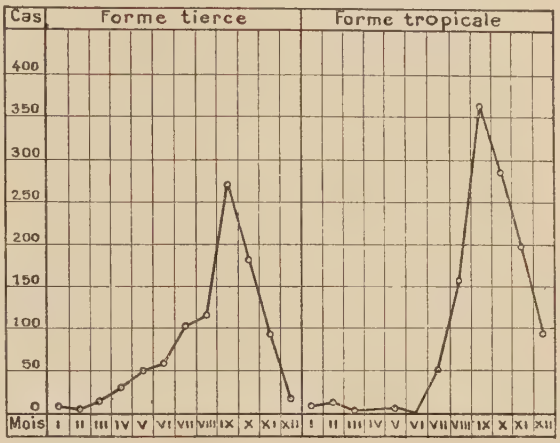



Fig. 4. — Répartition du paludisme par mois (1927) selon les formes (d'après Rankov).

Le paludisme diffère aussi d'intensité selon l'âge. Ainsi au village de Zoubovo, près de Stroumitsa, la courbe des index endémiques totaux[2] donne 60 % d'impaludés jusqu'à un an, 91 % de un à cinq ans, 69 % de cinq à dix ans, 51 % de dix à quinze ans, 28 % de quinze à vingt ans, 38 % au-dessus de vingt ans. Ce sont les enfants qui en général souffrent le plus, et, parmi les hommes mûrs, les nouveaux venus tels que les colons. C'est la fièvre tropicale qui domine chez les enfants, la fièvre tierce chez les adultes (v. fig. 5).

Quant à la répartition suivant les régions, elle est très diverse et change, comme nous l'avons dit, selon les années. Dans les zones montagneuses de Kriva Palanka ou Kratovo, parfois 60 à 70 % des habitants sont atteints. Le centre

1. Ces chiffres et les suivants sont tirés du rapport du Directeur de l'Institut d'Hygiène de Skoplié : Dr Rankov : *Rad higiienskih oustanova Joujné Serbiié ou 1927 godini* — les résultats du travail hygiénique en Serbie du Sud en 1927 —, Skoplié, s. d. (1929), in-8°, 179 p., phot. et carte au 1 : 50 000.

2. En fait, on se contente des enfants pour l'étude du paludisme : le pourcentage des enfants d'un village paludéen représente l'*indice endémique palustre*. Pour l'obtenir, on emploie deux procédés : 1° la recherche des hématozoaires dans le sang périphérique : *indice endémique hématique* ou *parasitaire*, en général *indice plasmodique*, c'est-à-dire, « la proportion pour cent des sujets âgés de 1 jour à 15 ans trouvés porteurs de *Plasmodium* dans la localité étudiée » (Drs Edm. et Et. Sergent : *Vingt-cinq années d'étude et de prophylaxie du paludisme en Algérie*, Institut Pasteur, Alger, 1928, in-8°, 326 p.) : c'est la seule méthode scientifique, car seule la constatation de l'agent pathogène permet un diagnostic certain ; cependant le résultat négatif n'autorise pas à conclure à l'absence d'hématozoaires, qui peuvent être localisés dans un viscère ; 2° la recherche des rates hypertrophiées (splénomégalies), qui donne l'*indice endémique splénique*, c'est-à-dire, « la proportion pour cent des sujets âgés de 1 jour à 15 ans, trouvés porteurs d'une rate de volume anormal pour cette localité » (Sergent) : elle repose sur une simple constatation clinique, la grosseur anormale de la rate ; le médecin, pratiquement, se contente de la palpation des sujets debout, le tronc un peu incliné en avant ; mais l'hypertrophie de la rate n'apparaît qu'après dix-huit mois, et, dès dix ans, accoutumance ou tolérance, la rate commence à régresser ; c'est un procédé commode, et, en général, les examens hématiques et spléniques ont coïncidé.

de Koumanovo a analysé en 1927, année sèche (1er août-31 décembre), le sang de 1 549 personnes : il s'est trouvé 335 paludéens (147 de paludisme tropical, 186 de paludisme tertiaire, 2 de paludisme quaternaire), soit 25 %. Sept écoles de la région (montagneuse) de Vélès ont fourni en janvier 1928 20 % de malades, en août 29,6 %. Et cette même année, quatorze écoles de la région de Skoplié (plaine) ont fourni 10,3 % de porteurs parasitaires en janvier, 18 % en août (v. fig. 6). Ce paludisme, surtout intense dans la montagne, passait jadis pour un « paludisme paradoxal ». Mais dans les années pluvieuses, la plaine prend sa revanche, si l'on peut dire : en 1923, à Strouga, il y eut 80 % de paludéens sur la population examinée.

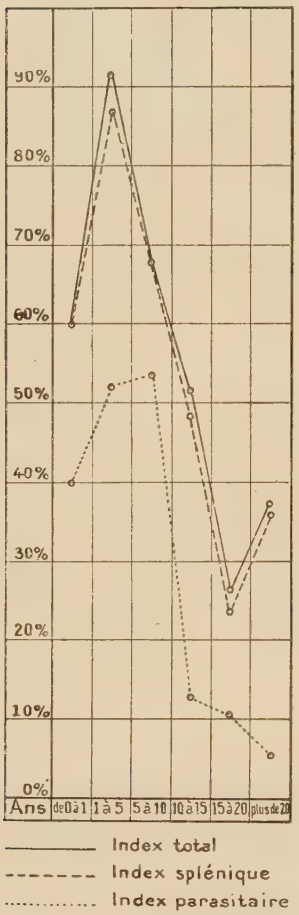



Fig. 5. — Répartition du paludisme selon les âges (d'après Rankov).

Village de Zoubovo, près de Stroumitsa, en 1927.

La morbidité et la mortalité macédoniennes. — Aux conditions physiques, si défectueuses, s'ajou-

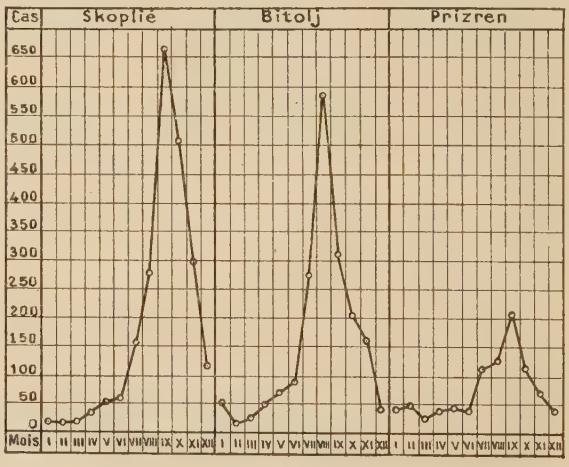



Fig. 6. — Répartition du paludisme selon les régions (1927) (d'après Rankov).

On voit que les villes macédoniennes (Skoplié, Bitolj) sont bien plus paludéennes que les villes de Vieille Serbie (la Metokhia, où se trouve Prizren, est assez bien drainée par le Drin).

tent des conditions humaines déplorables. L'État turc ne s'était jamais soucié de l'hygiène. Le régime des *tchiflik* aggravait encore cette incurie, surtout quand le *beg* ne résidait pas sur ses terres. Naturellement les guerres récentes, qui ne s'interrompent pour ainsi dire pas de 1912 à 1919, augmentent l'insécurité et le paysan ne se soucie guère d'améliorer ses conditions générales de l'existence. Ceux qui ont parcouru ces régions durant ou après la Guerre n'ont vu dans les villages que des taudis : maisons de boue des plaines, recouvertes le plus souvent de paille, où animaux et famille s'entassent, couchant sur la terre même, dans une effroyable promiscuité ; maisons de pierres de la montagne, couvertes de plaques diverses, schisteuses, calcaires, mais sombres et dont la superficie n'est pas moins parcimonieusement mesurée. Les soins de propreté les plus élémentaires font défaut. Si bien qu'un médecin serbe pouvait dire que

FIG. 7. — Examens du paludisme par le dispensaire antipaludique de Skoplié (d'après l'*Institut d'Hygiène de Skoplié*).

Dans le secteur de Skoplié il y a eu 32 009 cas constatés en 1927 ; 49 157 en 1928 (en 1922, 1468 cas). Ces chiffres sont au-dessous de l'état réel : ils indiquent seulement que les malades se présentent de plus en plus nombreux.

la civilisation, c'était, avant toute chose, apprendre au paysan à coucher dans un lit et à se laver les mains.

On pense bien que dans ces conditions la morbidité est énorme. Ce n'est pas

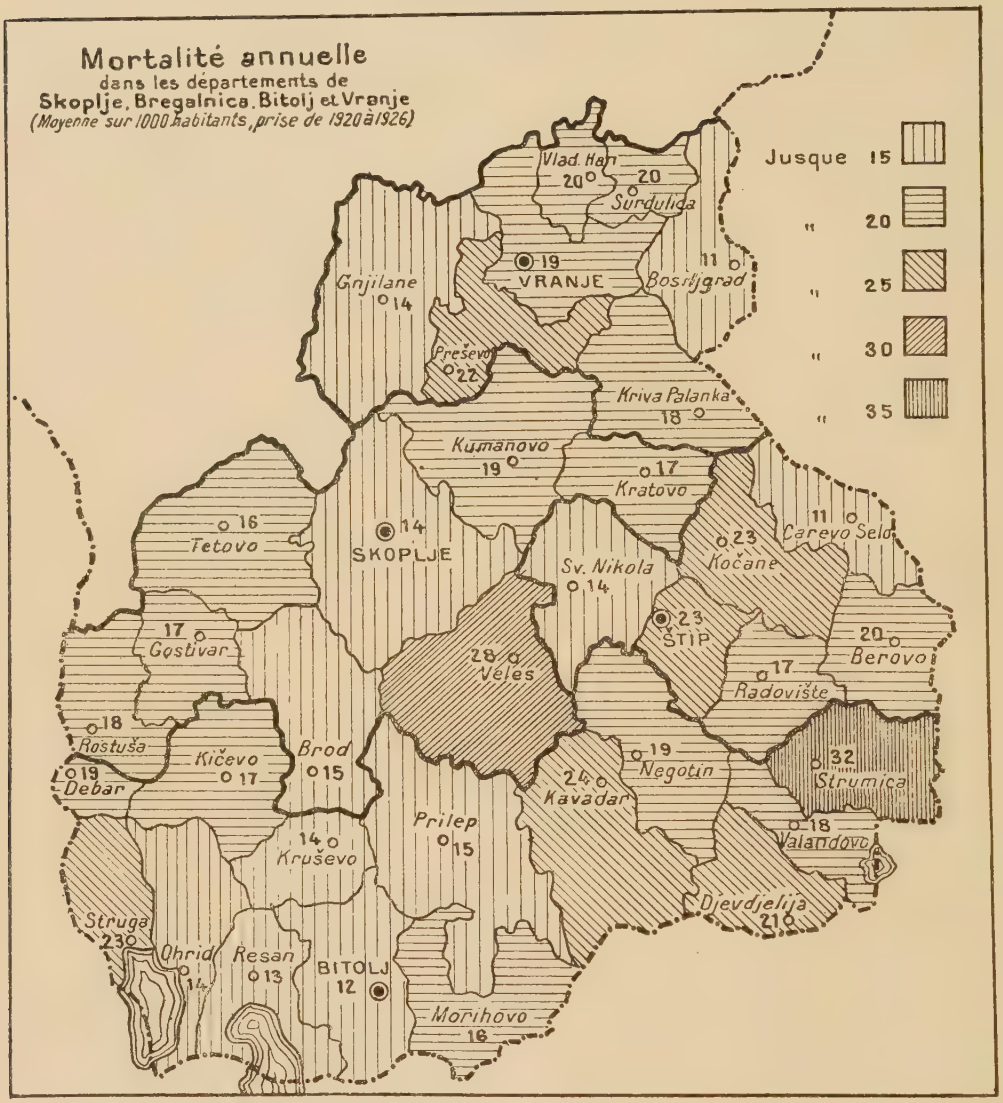



Fig. 8. — (Communiqué par l'*Institut d'Hygiène de Skoplié*).

seulement le paludisme qui sévit, et qu'on a pu appeler, non sans raisons, la « maladie de la misère ». C'est lui qui fait le plus de ravages, par son influence sur la natalité, entravant durant deux, trois mois la vie mensuelle de la femme, provoquant des avortements successifs, causant une mentalité infantile précoce : ainsi à Monospitovo, dans les marais de la Stroumitsa 50 % des enfants meurent en bas âge, et, sur 151 nés viables avant 1924, 20 % seulement atteignaient l'âge de cinq ans. On a observé toutes sortes de formes graves : paludisme dysentériforme, typhique, comateux, sans oublier la cachexie palustre, si répandue chez les enfants.

TABLEAU DE LA MORTALITÉ EN MACÉDOINE IOUGOSLAVE
(MOYENNE 1920-1926)

| ARRONDISSEMENTS | PRINCIPALES RÉGIONS NATURELLES | TAUX (‰) |
|---|---|---|
| Stroumitsa | Vallée de la Stroumitsa et cadre montagneux | 32 |
| Vélès | Babouna ; monts et défilés du moyen Vardar | 28 |
| Kavadartsi | Plaine du Tivkech et monts de la Nitcha | 24 |
| Chtip | Vallée de la Brégalnitsa inférieure | 23 |
| Kotchané | Vallée de la Brégalnitsa moyenne | 23 |
| Strouga | Plaine N. du lac d'Okhrid et défilé du Drin | 23 |
| Djevdjélia | Défilé de Démir-kapou, bassin de Guevguéli | 21 |
| Bérovo | Haute vallée de la Brégalnitsa | 20 |
| Débar | Bassin de Débar dans la vallée du Drin | 19 |
| Koumanovo | Seuil de Koumanovo, vallée de la Ptchinia, et Montagne Noire de Skoplié | 19 |
| Négotine | Monts de la rive gauche du moyen Vardar | 19 |
| Kriva Palanka | Hautes vallées de la Ptchinia et de la Kriva | 18 |
| Rostoucha | Vallée de la Radika, Korab et pays des Miiatsi | 18 |
| Valandovo | Bassin de Valandovo et pentes N. de la Bélachitsa | 18 |
| Gostivar | Haute vallée du Vardar (S. du bassin de Tétovo) | 17 [1] |
| Kitchévo | Vallée de la Treska (Poretché) | 17 |
| Kratovo | Ossogovo | 17 |
| Radovichté | Malech et haute vallée de la Stroumitsa | 17 |
| Morikhovo | Gorges de la Tserna et cadre montagneux | 16 |
| Tétovo | Haute vallée du Vardar (N. du bassin) et Char | 16 |
| Brod | Vallée de la Treska et Vodnjanska planina | 15 |
| Prilep | Pélagonie septentrionale et cadre N. et E. | 15 |
| Krouchévo | Cadre O. de la Pélagonie septentrionale | 14 |
| Okhrid | Stogovo | 14 |
| Skoplié | Bassin de Skoplié et cadre montagneux | 14 |
| Svéti Nikola | Plaine de l'Ovtché polié | 14 |
| Ressan | Plaine N. du lac de Prespa et pourtour | 13 |
| Bitolj | Pélagonie centrale et cadre O. (Baba) | 12 |
| Tsarévo Sélo | Haute vallée de la Brégalnitsa et Ossogovo | 11 |

A côté du paludisme on enregistre la plupart des maladies contagieuses ou endémiques, avec une forte proportion de morts. A Skoplié, sur 39 malades atteints de fièvre typhoïde en 1927, il n'y a eu que 2 morts, soit une proportion relativement faible de 5,1 %. C'est qu'ici le médecin est installé à demeure. Mais dans le département, cette même année, il y a eu 156 cas et 16 morts, soit 10,2 %, et dans nombre de villages les malades se cachent encore. Ce sont au reste surtout les enfants qui sont atteints, et particulièrement de cinq à dix ans. La scarlatine est un véritable fléau : en 1927, 33 morts sur 124 cas à Skoplié, soit 26 %, 71 morts sur 322 dans le département, soit 22 %, 67 morts sur 303 cas dans la circonscription sanitaire de Bitolj, soit 22,1 %. La diphtérie ne tue pas moins : par exemple 25,4 % des cas déclarés dans le département de Skoplié. La grande quantité de chiens de bergers, animaux encore très féroces, entraîne un nombre considérable de cas de rage, 382 dans le ressort de l'Institut d'hygiène de Skoplié en 1927 ; mais ils ne sont plus mortels. Enfin les vénériens sont en foule : en 1927 l'Institut d'Hygiène de Skoplié n'a pas procédé à moins de 63 321 consultations (maladies cutanées et vénériennes), à moins de 18 238 examens vénériens. Que dire de la tuberculose, dont on commence seulement à dresser des statistiques ? La mortalité tuberculeuse atteint encore 45 % : il n'est pas rare de voir des familles de quinze ou seize enfants réduites à cinq ou six[2].

1. On sait que c'est à peu près le taux de la mortalité française : 17,5 ‰.

2. Chiffres extraits du rapport du Dr RANKOV, déjà cité.

Aussi la mortalité est-elle énorme. On cite ce village de l'arrondissement de Stroumitsa où, sur 800 Serbes de Bosnie établis en 1908, il ne restait que dix vieillards en 1921. Évidemment, quelques-uns étaient morts durant la guerre.

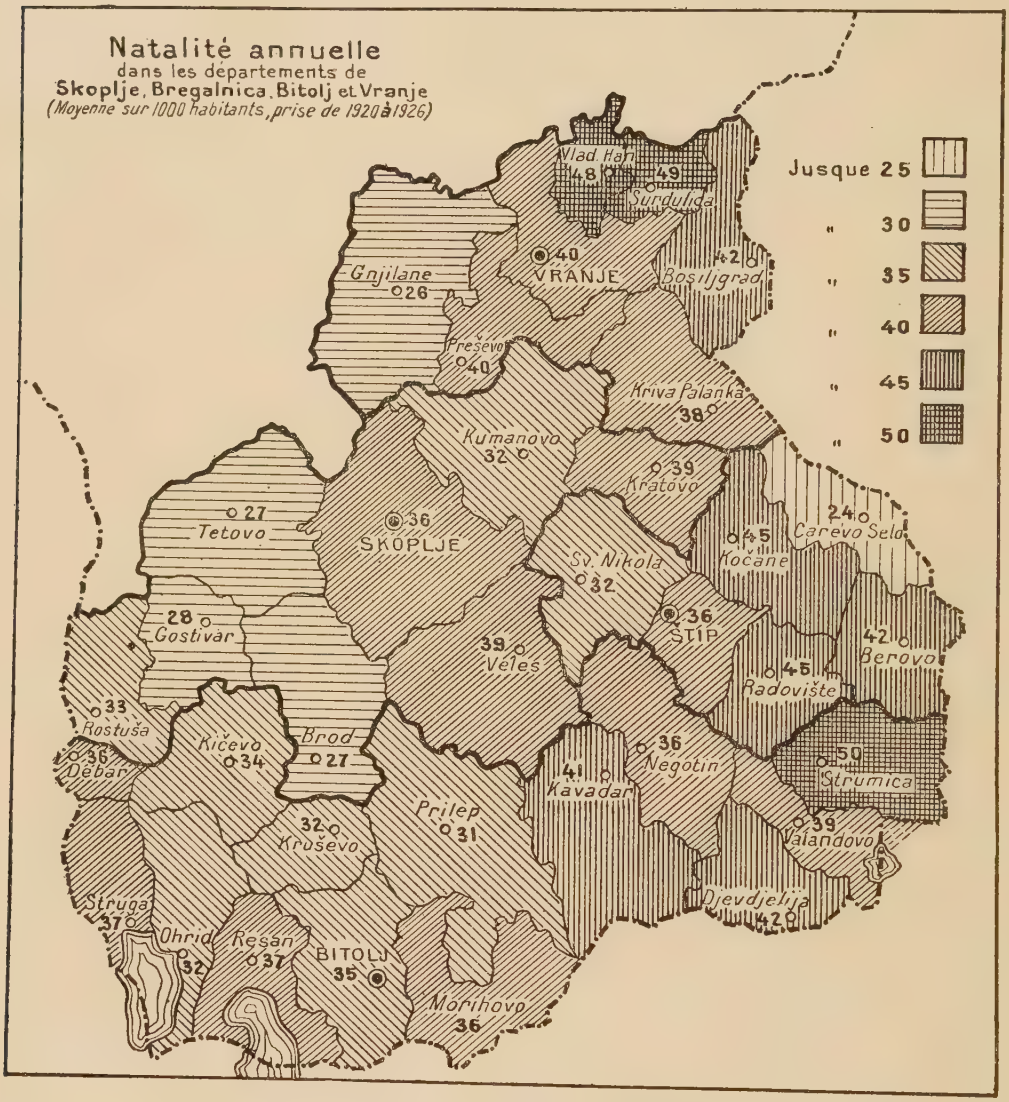



FIG. 9. — (Communiqué par l'*Institut d'Hygiène de Skoplié*).

Mais surtout le paludisme avait sévi, s'attaquant d'abord aux enfants, puis aux femmes, puis aux vieux. Le taux de la mortalité dans les trois départements de la Macédoine (Skoplié, Brégalnitsa et Bitolj, plus l'arrondissement de Kriva Palanka) varie de 32 ‰ à 11 ‰, et la majorité des arrondissements se tient au-dessus de 17 ‰, sans que l'on puisse faire une différence entre la plaine et la montagne. Voici une plaine basse, remplie de marécages, comme la vallée de la Stroumitsa : la mortalité y est de 32 ‰. Mais dans la plaine de Bitolj, coupée par les marais de la Tserna, la mortalité n'est que de 12 ‰. A l'inverse, dans la haute vallée montagneuse de la Brégalnitsa (Tsarévo Sélo), la

mortalité monte seulement à 11 ‰. Cependant, à côté, dans l'arrondissement de Bérovo, elle s'élève à 20 ‰[1] (v. fig. 8 et tableau p. 45).

Or, la natalité est encore forte, comme dans tous les pays primitifs : elle

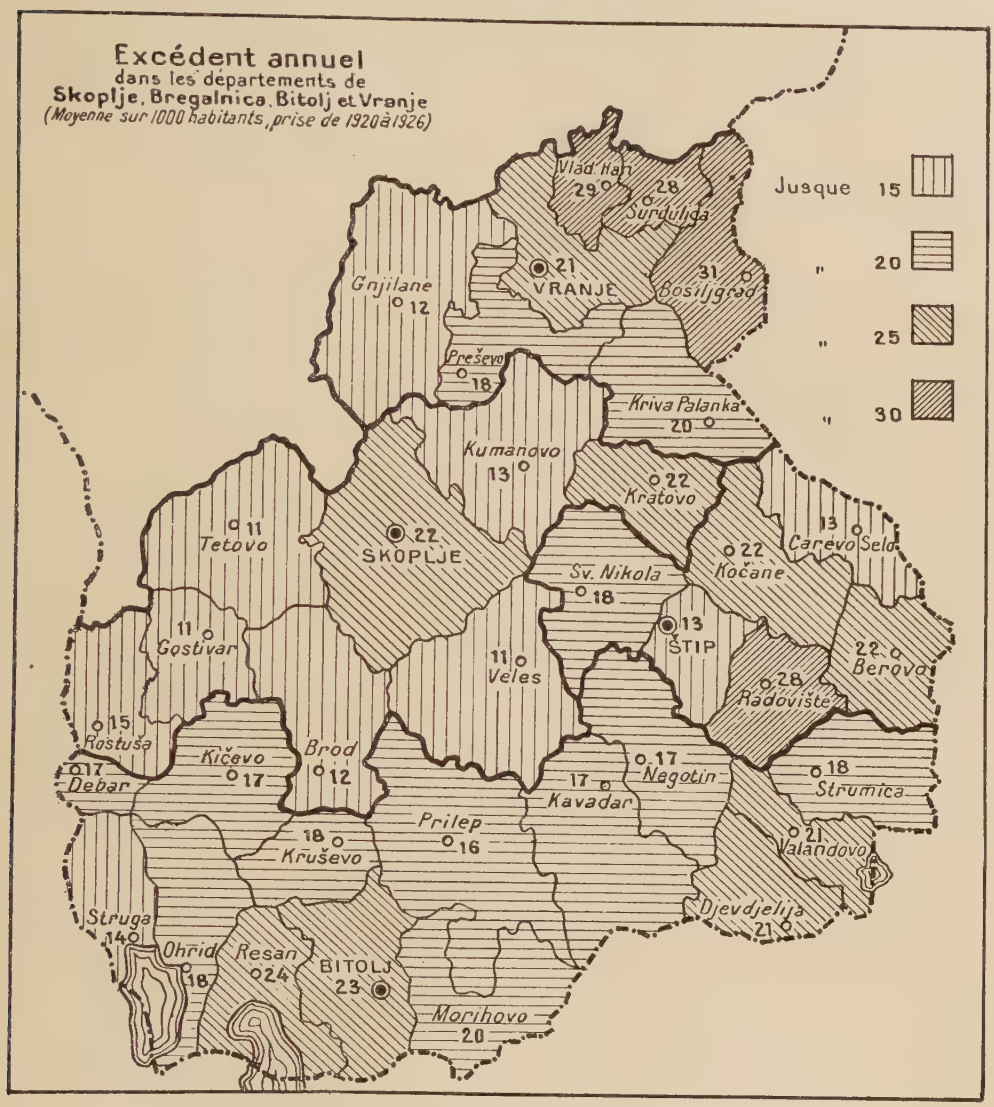



Fig. 10. — (Communiqué par l'*Institut d'Hygiène de Skoplié*).

atteint jusqu'à 50 ‰ dans l'arrondissement de Stroumitsa, mi-plaine mi-montagne, varie entre 45 et 41 ‰ dans les arrondissements de Radovichté, Kotchané, Bérovo et Kavadartsi, se tient entre 39 et 36 ‰ dans les deux groupes montagneux formés au Nord-Est par les arrondissements de Kratovo, Kriva Palanka, et au Sud par les arrondissements de Morikhovo, Ressan, Strouga, Débar, puis tombe au Nord-Ouest à 28 et 26 ‰, encore au-dessus de la natalité française[2], dans les arrondissements les plus rocailleux et les

1. Il faut naturellement apporter cette correction que le recensement est fait par divisions administratives, qui ne correspondent jamais à de précises régions naturelles.

2. Taux de la natalité française : 18,7 ‰.

pauvres, à l'exception de petites plaines, de Gostivar, Tétovo et Brod (v. fig. 9). Ce sont les plaines qui gardent l'excédent le plus fort : 28 ‰ dans le bassin fertile de Radovichté, 24 ‰ à Ressan, 23 ‰ dans la Pélagonie de Bitolj, 22 ‰ dans le bassin de Skoplié, 21 ‰ dans les plaines de Valandovo, de Guevguéli, plantées de tabac, de coton. Mais les arrondissements rudes, presque entièrement montagneux de Bérovo, Kratovo, Kriva Palanka donnent cependant un excédent de 22,22 et 20 ‰. Cet excédent s'abaisse à 11 ‰ dans les circonscriptions de Vélès, Tétovo, Gostivar, où de petites plaines fermées, mais riches, sont enclavées dans de hautes montagnes[1] (v. fig. 10).

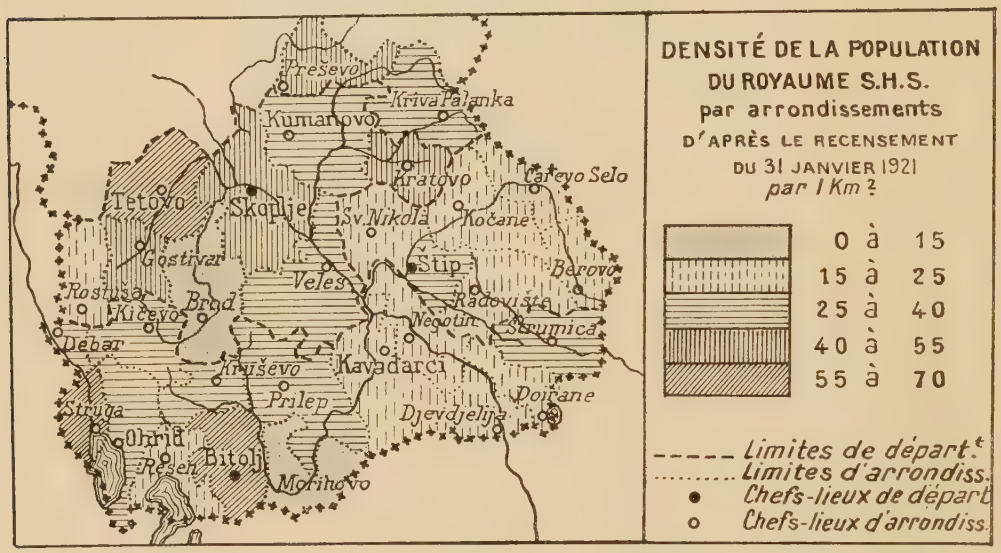



Fig. 11. — Densité de la population dans la Macédoine iougoslave.

La répartition de la population indigène. — Dans ces conditions, la densité de la population est assez faible. Autant que l'on puisse transposer des calculs, établis sur des bases administratives, dans des cadres naturels, la superficie de la Macédoine iougoslave serait de 26 776 kilomètres carrés. Mais déterminer, dans ces limites, la population de jadis est une entreprise hasardeuse, au reste vaine. Toutes les statistiques antérieures aux guerres balkaniques sont tendancieuses : le recensement de 1905, par lequel Hilmi pacha veut démontrer à l'Europe que les « Turcs » sont en majorité en Macédoine ; celui qu'établit la propagande bulgare en 1912 d'après les registres paroissiaux de l'Exarchat et qui étiquète en bloc « Bulgares » 543 820 Slaves des cazas (arrondissements) de haute Macédoine. Puis, les huit années de guerres successives, les mouvements de la population qui ont suivi, ont modifié l'aspect général. Le recensement iougoslave de 1921 (31 janvier) s'arrête au chiffre global de 818 377 habitants[2].

Cette population est très inégalement répartie (v. fig. 11). Trois arrondissements seulement ont une densité supérieure à 55 habitants au kilomètre carré, inférieure à 70. D'abord celui de Tétovo, haute plaine du Vardar supé-

1. Excédent des naissances en France pour 1 000 habitants : 1,9.

2. Département de Skoplié : 336.243 habitants. — Département de Bitolj : 341.095 habitants. — Département de la Brégalnitsa : 104.460 habitants. — Arrondissement de Kriva Palanka : 36.579 habitants.

rieur, abritée du vent du Nord par le Char, et déjà cultivée en tabac et en vergers. Ensuite, l'arrondissement de Bitolj, la Pélagonie centrale, ou, plus précisément, la plaine même et le pied des pentes occidentales, que l'irrigation transforme parfois en potagers et en fruitiers. Enfin, celui de Strouga, plaine alluviale du Nord du lac d'Okhrid, malsaine sans doute, mais couverte d'une terre noire fertile et rendue chaude par le rempart de monts calcaires qui la protègent de tous côtés.

Trois arrondissements se tiennent entre 55 et 40 au kilomètre carré, et très différents de genre de vie. L'arrondissement de Kratovo, planté sur l'Ossogovo, est une zone purement montagneuse ; mais les hautes vallées de la Ptchinia et de la Kriva sont criblées d'habitations. Rien de plus curieux, par exemple, que la haute plaine qui, au Nord de Kratovo, dans la vallée de la Kriva, porte le nom de *Slavichté*, et où la route de Koumanovo à Kriva Palanka court rectiligne : pas un abri dans la vallée même ; mais les pentes de la rive gauche, exposées au Midi, coupées de ravins latéraux, entre 500 et 650 mètres, portent, en haut de préférence, un fourmillement de maisons. Tout autre naturellement est le bassin de Skoplié (dont les limites sont à peu près celles de l'arrondissement) : ses basses pentes, surtout celles du Nord de la Skopska Tserna Gora, offrent une zone plus cultivée et plus salubre que la plaine même ; là se trouvent les terrasses lacustres (ou fluviales), surtout sur la terrasse néogène, vers 430 mètres, entre les châtaigniers, les pruniers, les champs de maïs, de gros villages slaves, aux grandes maisons de bois, qui ont conservé les mœurs antiques de la *zadrouga*, la grande famille patriarcale, et les vieux costumes macédoniens, chemises, tabliers des femmes aux vives couleurs noires et rouges : tel Boulatchané (11 km. N.-E. de Skoplié), qui possède 108 maisons, dont une, enfermée dans ses murs, abrite encore, autour de sa cour à balustrade, une *zadrouga* de 68 membres. Enfin, une région mi-plate mi-montueuse, l'arrondissement de Gostivar, grand marché au Sud du bassin de Tétovo, entre les cultures de la haute plaine et les pâturages du Galitchnik, que séparent les châtaigneraies et les hautes futaies de hêtres.

C'est une densité de 40 à 25 habitants au kilomètre carré que présentent la plupart des arrondissements de la Macédoine iougoslave. Ce sont surtout les remparts montagneux qui enceignent quelques hautes plaines ou des vallées resserrées. A l'Ouest, les chaînes qui s'allongent Nord-Sud entre le fossé du Drin et du lac d'Okhrid d'une part, et, de l'autre, la Pélagonie (arrondissements de Débar, Okhrid, Kitchévo, Krouchévo, Prilep et Vélès) : les plaines y sont étroites, le plus souvent malsaines ; il y a dix ans, ce n'étaient encore que marais ou steppes incultes, bourbiers fangeux en hiver, déserts poussiéreux en été. Les troupeaux de buffles, de bœufs, ceux de moutons transhumaient entre les pâtures montagneuses du Korab, du Stogovo, de la Neretchka, du cercle de la Pélagonie et les terres basses, inondées l'hiver. Et c'était le domaine des *petchalbari*, des émigrants temporaires, quittant le village, allant faire fortune dans les villes du Nord, surtout en Amérique ; ces « Américains », revenus au pays natal, construisent de hautes maisons de pierres, qui font contraste avec les anciennes, ou dotent le village d'un hôpital, d'une école. Combien de fois n'est-il pas arrivé que l'auto, qui doit être hospitalière, en circulant sur ces routes, ne recueille un voyageur d'occasion, vêtu à l'albanaise de la tunique aux larges manches, rejetée sur le dos, des pantalons serrés de bure brune et de la petite calotte bordée de rouge, mais parlant le pur serbe ? Celui-ci part chercher fortune, espérant

revenir un jour en propriétaire et en bienfaiteur. Même densité dans les autres zones montagneuses, car les plaines, qui s'y enclavent, n'étaient guère cultivées ; au Nord les arrondissements de Koumanovo et de Kriva Palanka, où alternent les sables secs du seuil moravo-vardarien et les masses cristallines qui annoncent les Rhodopes bulgares. Il en est de même dans les vallées de la Brégalnitsa (arrondissement de Chtip) ou de la Stroumitsa (arrondissement de Stroumitsa) : ici la fertilité de certains coins, les mûriers du bassin de Stroumitsa, abritant de leur épaisseur des champs de coton ou des potagers, ne suffisent pas à pallier la pauvreté de certains autres, les coupoles boisées du Malech, les murailles dénudées de la Bélachitsa planina.

Nous tombons plus bas encore, entre 25 et 15 habitants au kilomètre carré, dans deux zones inégales et, au reste, bien distinctes. Au milieu des chaînes occcidentales, il y a des coins plus dépeuplés encore, les arrondissements de Rostoucha et de Ressan : le premier correspond à peu près à cette petite région naturelle que nous avons déjà décrite, celle des Miiatsi, de la Gornia réka et du Mavrosko polié : c'est un pays sauvage, presque tout blanc, traversé par le canyon de la Radika, où de gros villages de bergers, tels que Galitchnik (1 276 m.), se haussent à plus de 1 000, parfois à 1 500 mètres d'altitude, au-dessus des rochers abrupts. Entre les calcaires et les grès, où quelques sapinières se faufilent, se risquent seulement des monastères, comme Svéti Iovan Bigorski, dont les palissades de bois, aux clochetons ajourés, surplombent la vallée en gorges. Ici une haute plaine, petite et humide, irriguée, comme le Mavrosko polié, à l'extrémité de laquelle se cache, à 1 531 mètres, le gros village de Mavrovo. Là, des hameaux éparpillés, comme, sur la rive droite de la haute Radika, les maisons disséminées, vers 1 300 mètres, et poussées tout en hauteur — tant la place est mesurée —, les épars de Douf. Au Sud-Est, au delà de la muraille du Stogovo, la petite plaine de Ressan, malgré ses vignobles exposés au Midi, étouffée par les murs calcaires du Mali Thatë, insalubre aux rives Nord du lac de Prespa, a aussi une population faible. La seconde zone est formée par toute la partie orientale de cette Macédoine (à l'exception des plainettes de Chtip et de Stroumitsa) : arrondissements de Tsarévo Sélo, Bérovo, Kotchané, Radovichté, Svéti Nikola, Négotine, Kavadartsi, Djevdjélia et Doïrane. Les quatre premiers sont placés sur les hautes montagnes de la frontière serbo-bulgare (sauf les rizières de Kotchané et le petit bassin de Radovichté). Les autres sont tous situés en plaine, avec, naturellement, leurs ceintures montagneuses. L'Ovtché polié (arrondissement de Svéti Nikola) n'était, il y a quelques années encore, que la « plaine des brebis », une steppe rase, verte quelques semaines, jaunie dès le premier soleil estival, déchiquetée par le ruissellement irrégulier sur ces terres molles. La rive gauche du moyen Vardar (arrondissement de Négotine) n'est qu'une longue falaise de flysch en ruines, au milieu desquelles de petites vallées alluviales, soumises aux *tchiflik* turcs, ne donnaient qu'une récolte maigre. C'étaient encore ces latifundia qui tenaient en un demi-servage les *tchiftchia*, les paysans du Tikvech (arrondissement de Kavadartsi) ; entre ses murs de briques crues, le *konak* du *beg* dominait une plaine sableuse, des villages de boue et de chaume entre des champs de maïs, quelques jardinets de poivrons, de haricots, de minuscules carrés de tabac. Au Sud, enfin, c'était à peu près le même spectacle, un peu moins monotone au milieu des mûriers de Djevdjelia (Guevguéli) et Doïrane.

Enfin, la densité s'abaisse à moins de 15 dans les deux arrondissements de Brod et du Morikhovo. Ils se ressemblent, au reste. Le premier, c'est surtout la vallée de la Treska (affluent de droite du Vardar), ce Poretché, à peine connu encore, sinon par les géologues : pas de route, même aujourd'hui ; ce n'est que

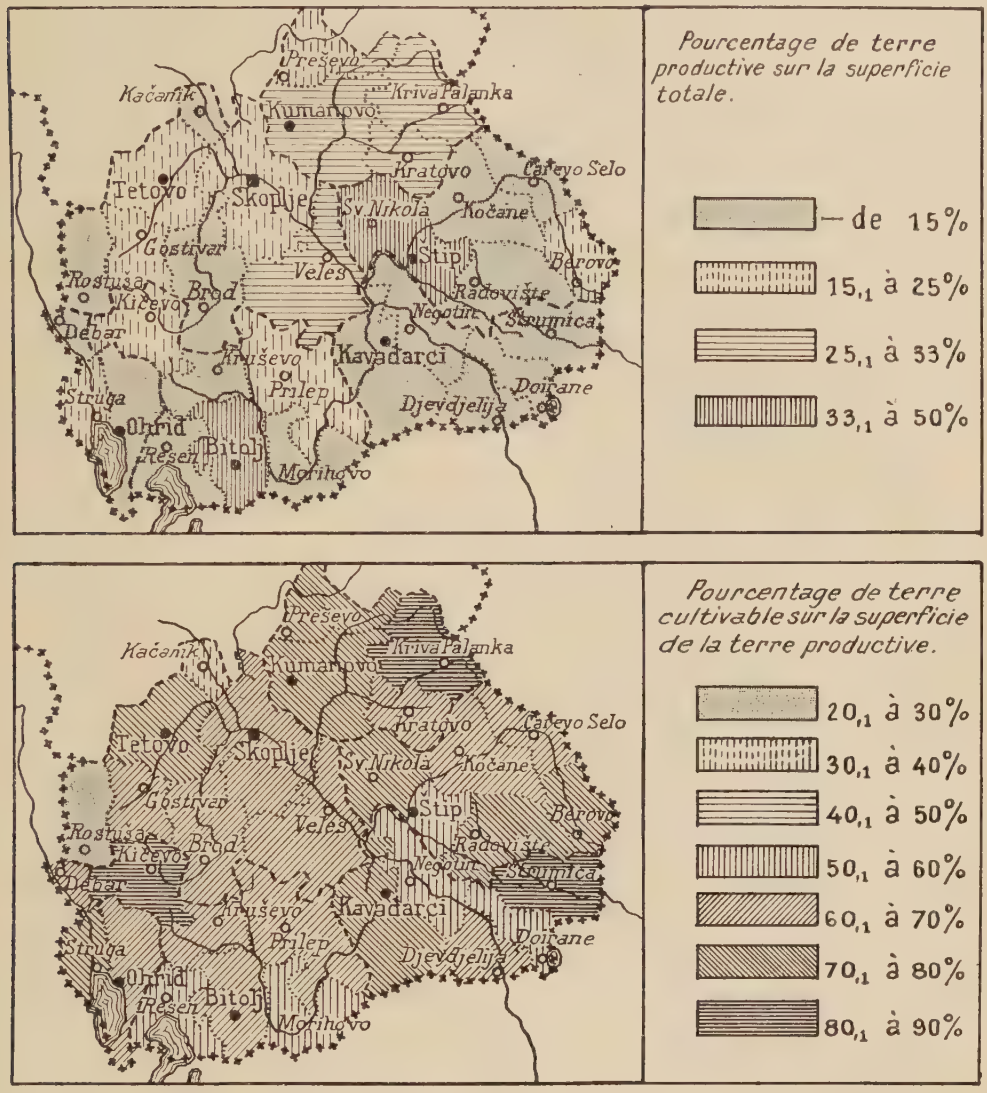



Fig. 12 et Fig. 13.— Pourcentage de terre productive et de terre cultivable dans la Macédoine iougoslave.

sur des pistes muletières qu'on passe dans les gorges karstiques Sud-Nord de la Treska, dans celles de la Vélika qui la forme, et où le village de Brod, le « Pont », à 539 mètres, sert de sous-préfecture ; il n'y a guère de vie que dans la haute vallée Ouest-Est de la Vélika, plus étalée. Même désolation dans le Morikhovo. Ce sont les gorges schisteuses de la Tserna, sortant de Pélagonie, avant son entrée dans le Tikvech, « la Boucle » : des aiguilles hérissent le sol nu, barbelant de leurs arêtes vives les flancs granitiques et arrondis. Pas un arbre, pas un arbuste. Durant des kilomètres, pas un mur dressé, pas une

maison. A peine, sur les versants du torrent quelques masures de pierres sombres et de chaume. Paysage de désolation.

La vieille économie rurale. — Une si faible densité de population a

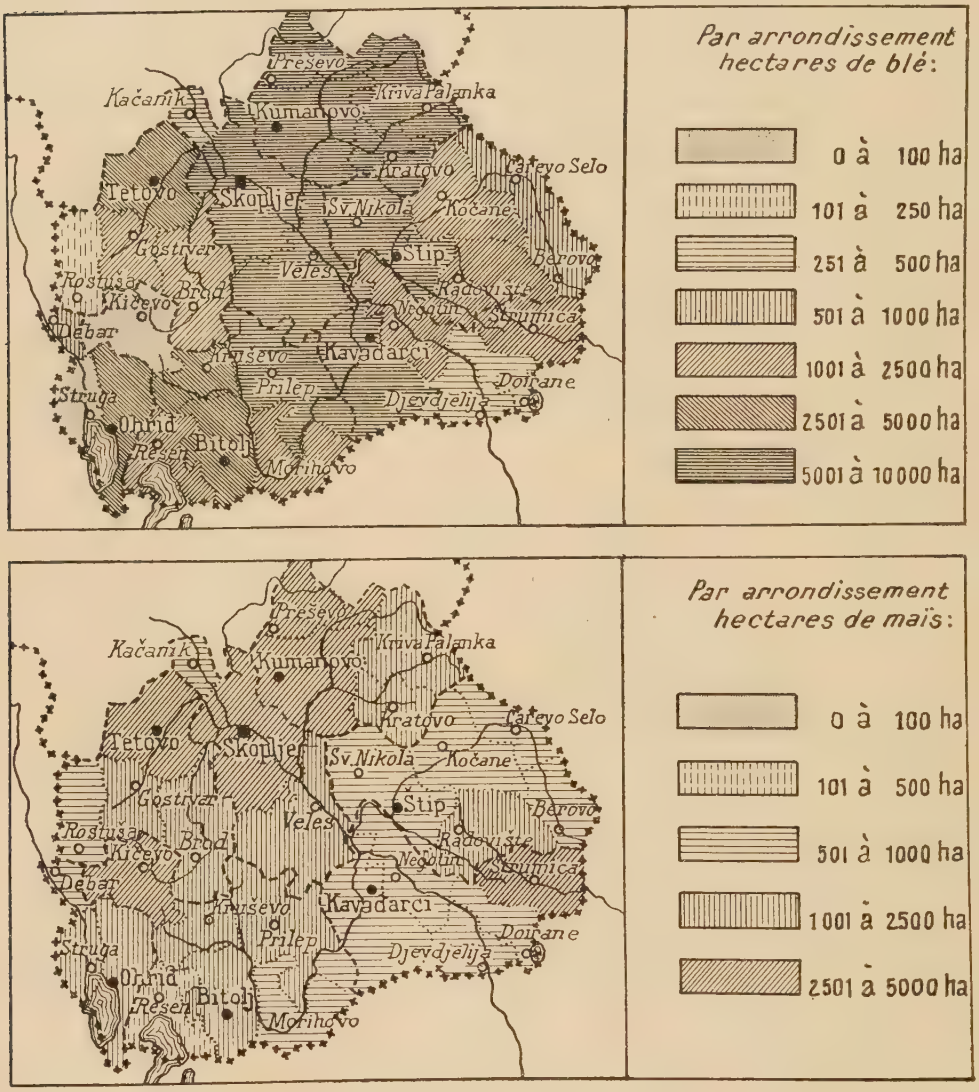



Fig. 14 et Fig. 15. — Superficie cultivée en blé et en maïs dans la Macédoine iougoslave.

évidemment pour conséquence une mise en valeur rudimentaire. Il faut y joindre l'insécurité, la longue suite de guerres civiles et étrangères. La Macédoine est en lutte depuis 1903, depuis la révolution de la Saint-Élie, en guerre depuis 1912. Les tableaux qu'ont dressés durant le répit de l'hiver 1913-1914 les enquêteurs de la *Dotation Carnegie* donnent une idée de ces misères. Ajoutons que les méthodes d'exploitation sont restées primitives. Le paysan laboure avec un araire de bois, auquel il ajoute parfois un soc de fer, qui remue le sol à 15 centimètres ; il herse avec une simple planche, alourdie de pierres ; il moissonne avec la faucille ; le grain est battu par les sabots de petits chevaux, qui tournent

en rond sur l'aire familiale. La base de sa nourriture est un pain complet de blé, souvent de seigle, le lait et le *yaourt* de ses brebis, son fromage de montagne ou *kachkavalj*, du porc fumé en hiver, et en été quelques légumes, oignons, qui passent pour fébrifuges, poivrons verts ou rouges, lentilles et haricots. Le salaire quotidien de l'ouvrier agricole est, en 1913, de 1 fr. 20 pour un homme, 0 fr. 60 pour une femme, en 1918, de 4 ou de 2 francs, plus la ration de pain. Et, le plus fréquemment, le *tchiftchi* ne gagne pas tant.

C'est généralement, en effet, un colon partiaire, que fait travailler le *beg* ou l'*aga* musulman. Ainsi toute la commune d'Iven (Morikhovo) appartenait à un *aga*, qui percevait le 1/3 de la récolte, exigeait encore 1/10 pour l'État ottoman, sans compter la cote personnelle de 20 francs par tête et l'impôt d'un franc par animal ; or, le Morikhovo est une des régions les plus rudes, les plus pauvres de Macédoine. Dans les plaines de Pélagonie ou des Lacs, l'État était représenté par un dîmier qui, tout d'abord, versait au Trésor le quart de la somme due par les villages, 1/8 du produit de la terre, 1/5 de la pêche, plus 1 fr. 30 par tête de bétail, 0 fr. 60 par ruche à miel. Ce régime ne cesse pas avec la chute de l'Empire ottoman. Nombre de *tchiflik* des environs de Skoplié, de Bitolj, conservent leurs propriétaires, ou les notables, qui ont racheté la terre aux émigrés, en maintiennent la tenure. En 1918, par exemple, dans les villages du Prespa, subsistent la dîme du 1/8 (mise en adjudication), la taxation du bétail (1 fr. par ovin, 2 fr. 50 par bovin), la taxe sur les pêcheries, l'impôt foncier sur les propriétés bâties, sans oublier les octrois (sauf pour les céréales et les laitages) ni les droits de marché. Immédiatement après la guerre, le nouveau royaume des Serbes, Croates et Slovènes se préoccupe du sort des paysans : les « instructions préalables pour la réforme agraire » (25 février 1919) suppriment le colonat ; le décret du 10 avril 1919 exproprie les possesseurs de plus de 100 arpents (1 arpent = 160 m²) ; celui du 3 septembre 1920 fait passer les grandes propriétés au ministère de la Réforme agraire, mais exige des paysans comme fermage annuel huit fois le revenu cadastral (le décuple pour les prés et pâturages), dont les 3/4 pour les anciens propriétaires. Mais toutes ces ordonnances de principe manquent de précision[1].

Sur les 26 776 kilomètres carrés qu'occupe la Macédoine iougoslave, il n'y avait en 1922 que 5 030 kilomètres carrés productifs, soit la proportion infime de 18,24 %[2]. Ce pourcentage se répartissait ainsi : 13,10 % en labours (361 349 ha.), 2,38 % en pâturages (65 673 ha.), 1,39 % en marais utilisables (38 323 ha.), 0,89 % en prairies (24 601 ha.), 0,26 en vignobles (7 318 ha.), 0,14 % en jardins (4 104 ha.), 0,06 % en vergers (1 638 ha.). La terre labourable était occupée par 303 566 hectares de céréales, soit 84,01 %, 9 216 hectares de plantes industrielles (2,55 %), 6 853 hectares de légumineuses (1,89 %), 5 982 hectares de cultures maraîchères (1,65 %), 2 459 hectares de racines et tubercules (0,68 %), et il restait 32 557 hectares en jachère (9,01 %).

1. Cf. sur les débuts de la réforme agraire : Srebreno-Dolinski : *La réforme agraire en Yougoslavie*, P., Sagot, 1921, in-16, 233 p., et Nedelkovitch : *La réforme agraire en Yougoslavie* (Revue d'économie politique, XXXVIII, n° 1, janvier-février 1924, p. 1-11).

2. Nous avons pris pour base de nos calculs, en général, l'année 1921, qui suit la première récolte de la paix et qui précède la réforme agraire de 1922, ou, quand ce n'était pas possible, l'année 1922. Les chiffres sont ceux de la statistique officielle : Ministère de l'Agriculture et des Eaux : *Superficies productives et le rendement des plantes cultivées pour l'année 1922 et 1921*, Belgrade, in-folio, 93 p. et 11 cartes. Les calculs globaux ont été refaits en prenant pour cadre non toute la « Serbie du Sud », mais les seuls départements de Bitolj, Brégalnitsa, Koumanovo, Okhrid, Skoplié, Tétovo et Tikvech.

La carte des terres productives reproduit celle de la densité de la population, comme il est naturel (à l'exception des arrondissements qui possèdent de grandes villes, ce qui accroit la densité). La comparaison de ces cartes est amplement instructive (v. fig. 11, 12 et 13).

Les céréales tenaient la première place dans cette agriculture macédonienne. Vu l'exploitation, c'étaient naturellement des cultures extensives, dont le rendement, faible, n'était guère comparable aux rendements de l'Europe occidentale, non seulement aux 21 quintaux de blé à l'hectare, que récolte l'Allemagne, mais même aux 14 quintaux de la production française.

| (1921) | Superficie (en ha.) | Production (en qx. mét.) | Rendement (qx. à l'ha.) |
|---|---|---|---|
| Froment | 85 452 | 626 275 | 7,32 |
| Maïs | 45 750 | 397 939 | 8,69 |
| Seigle | 50 114 | 343 329 | 6,85 |
| Orge | 45 831 | 324 047 | 7,07 |
| Avoine | 17 036 | 91 717 | 5,38 |

Les deux grandes céréales, blé et maïs, sont côte à côte sur les plaines qu'unit la vallée du Vardar ou que joignent ses deux traverses ; la zone par excellence du blé (plus de 5 000 ha. par arrondissement) va du seuil de Préchévo au Tikvech, étreignant à l'Est l'Ovtché polié et la Pélagonie à l'Ouest. C'est aussi la zone du maïs, mais la plus grande culture (plus de 2 500 ha. par arrondissement) préfère les régions moins hautes et plus encaissées du Nord (bassins de Koumanovo, Skoplié, Tétovo) et du Sud-Est (bassin de Stroumitsa). (v. fig. 14 et 15) Ce sont les plaines les plus humides, plus par la nature du terrain que par le climat, qui sont le domaine de l'orge (bassins de Koumanovo, Skoplié, Vélès : plus de 4 000 ha. par arrondissement) ; l'avoine se cantonne plutôt dans les bassins les plus septentrionaux (Koumanovo : plus de 5 000 ha.) et dans les hautes vallées (arrondissement de Kriva Palanka : plus de 4 000) ; le seigle est à peu près partout.

La pomme de terre, d'une acclimatation assez récente, n'occupe alors que

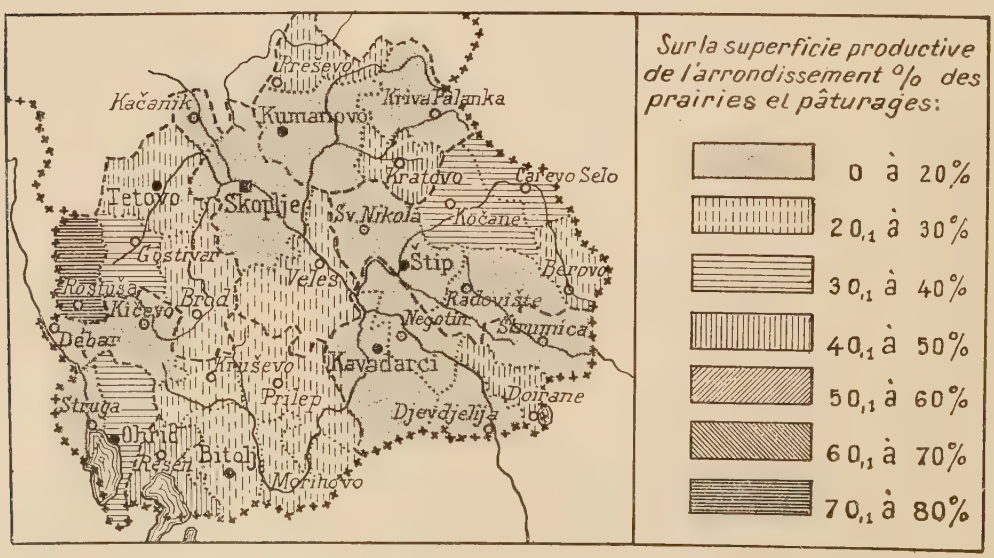



Fig. 16. — Pourcentage des prairies et pâturages dans la Macédoine iougoslave.

2 284 hectares, ne donne que 67 343 quintaux (seulement de 100 à 250 ha. dans chacun des arrondissements de Koumanovo, Skoplié et Bitolj, enfin de Bérovo à la frontière montagneuse bulgare). Les prairies fauchées ont 18 065 hectares, fournissent 514 640 quintaux de foin. Il faut y ajouter les 168 151 hectares de pâturages de haute montagne. En tête, l'arrondissement de Rostoucha (pays des Miiatsi) avec plus de 70 % de la surface en prairies ou pâturages, puis celui de Ressan (pourtour N. du lac de Prespa) avec plus de 40 %, de Gostivar (vallée du haut Vardar), ceux de Tsarévo Sélo et Kotchané, dans la haute vallée de la Brégalnitsa, avec plus de 30 % de la surface (v. fig. 16). Dernière ressource, les forêts. On en évalue la superficie à 13 ou 14 000 kilomètres carrés ; or, près de la moitié n'est faite que des bois épars, qui servent aussi de pâture pour le bétail transhumant, *chibliak* d'espèces naines, fourré épineux. On peut dire que la moitié de la surface macédonienne sert à la nourriture du bétail. Il ne s'agit guère, au reste, que d'un élevage extensif, par transhumance à grande distance, mais que les circonstances politiques restreignaient de plus en plus. Le million de moutons, qu'on dit s'être promenés sur les routes de Macédoine dans les premières années du XIX^e^ siècle, avait été singulièrement amoindri par la guerre, par la fermeture des frontières, même par le découpage de la Macédoine entre trois États, qui n'étaient pas toujours d'accord, ou qui se protégeaient contre les épizooties possibles. Déjà le nomadisme saisonnier tendait, sinon à disparaître, au moins à raccourcir ses étapes et ses buts.

Les terres ne manquent point, quitte à irriguer les plus sèches ou à dessécher les plus humides. La population est rare et l'économie extensive. Quand la Iougoslavie se forme, à côté des régions karstiques, purement rocheuses et surpeuplées vu le manque de terres fertiles, à côté des régions pannoniennes, riches, mais où la terre est chère et le champ familial restreint, la Macédoine offre un vide. C'est un appel de colonisation, presque spontané, qui se produit.

CHAPITRE V

# LA PREMIÈRE COLONISATION

Le flux et le reflux slaves. — Le milieu géographique n'explique pas seul le mouvement de colonisation. Celui-ci est sous la dépendance de nombreux facteurs historiques, dont quelques-uns ont leur origine à une époque fort lointaine. Il s'est créé dans la masse iougoslave une communauté de genres de vie, voire de pensée, dont le géographe ne peut faire abstraction. C'est cette communauté qui explique la facilité de déplacements des populations, qui ne sont point dépaysées, en particulier de la Zagrebtchka Gora ( « Montagne de Zagreb » ) à la Velechka Klissoura ( « Défilé de Vélès »).

D'une part les vallées de la Morava et du Vardar, jointes par les seuils faciles de Préchévo et de Koumanovo, de l'autre la suite des bassins unis par le défilé de Katchanik, depuis la Métokhia et le Kossovo jusqu'à la Pélagonie, furent toujours des routes de migrations, de ces « mouvements métanastasiques », suivis pas à pas par Cvijic et par son école[1]. Tandis que la Macédoine méridionale ne vit, durant des siècles, que des déplacements locaux, de village à village, au contraire la Macédoine septentrionale fut le théâtre d'un lent, perpétuel, mais changeant brassage. Ce fut le « courant vardarien » de Cvijic, au reste multiple. Il faut, dans le cours de l'histoire, distinguer au moins trois grands courants. Le premier est venu du Nord : à l'époque de Stiépan Némania, le « rassembleur des terres serbes », et de ses successeurs, tels que Svéti Sava, le Saint Louis serbe (XII^e^-XIII^e^ siècles), ce fut la descente de la Rachka (sandjak de Novipazar) montagneuse vers les hautes plaines de Vieille Serbie (Métokhia et Kossovo) et de Macédoine ; ce mouvement continue à la fin du XIII^e^ siècle sous Milioutine, le roi bâtisseur, au milieu du XIV^e^ sous Douchane, le « tsar » législateur ; il cesse naturellement à la bataille de Kossovo (1389). Mais alors, depuis la domination ottomane et pendant cinq siècles, un nouveau courant le remplace, venu du Sud : d'Okhrid et de Débar, de Bitolj et de Prilep, des petites plaines de la vallée du Vardar, toutes soumises au dur régime des *tchiflik*, les *bégloutchara* (*tchiftchia*) se pressent surtout sur les deux grandes routes marchandes, celle de Skoplié à Vranié et à Nich, celle de Skoplié par les vallées de la Kriva et de la haute Strouma vers Sofia. On ne compte pas moins de huit migrations en groupes : des colonies macédoniennes s'installent à Belgrade, à Sofia, et jusqu'en Hongrie (on dit 400 000 immigrants en 1483).

1. Cf Cvijic : *Les mouvements métanastasiques dans la péninsule des Balkans* (Le Monde slave, 1^er^ juillet 1917), et *La Péninsule balkanique*, P., Colin, in-8°, 528 p., p. 112-152 et carte. — Id. : *Des migrations dans les pays yougoslaves* (Revue des Études slaves, t. III, 1923, p. 5-26 et 254-267. — Id. : *Naséliia serpskih zémaliia* — populations des pays serbes —, Belgrade, 1902-1928, 25 vol. in-8° et 6 atlas.

Les émigrants sont au reste remplacés par des colonies albanaises, qui s'avancent en trois bataillons compacts vers Novipazar, vers le Kossovo, vers Skoplié et la future Koumanovo, sans oublier, au XIXe siècle, la colonisation récente des *mouhadjir*, Turcs appelés par les sultans d'Asie Mineure : tout un faubourg de Skoplié, à l'Est sur la rive droite du Vardar, est repeuplé ainsi de musulmans. Enfin, depuis la libération de 1912, c'est un nouveau flux venu du Nord : il apparaît d'abord timide, est arrêté par les années de guerre, recommence avec plus de continuité depuis 1919 ; mais il s'alimente — vu la création du nouveau royaume iougoslave — à des sources plus abondantes : les sols karstiques de Dalmatie et du Monténégro, les terres fertiles, mais chères, du Srem et du Banat, les bocages de Bosnie et de Choumadia envoient, dès les premières années, une émigration spontanée et inorganique[1].

Il est très difficile de se rendre compte de l'importance de ce premier reflux slave. On ne possède nulle statistique sur cette immigration spontanée, provoquée par la situation politique, par le double départ des « Turcs » et des Albanais. Une enquête sur place se heurte à des difficultés insurmontables, car les Albanais, les seuls qui soient restés en nombre, se disent citoyens serbes et parlent serbe. Pourtant quelques exemples peuvent aiguiller sur le changement.

La Skopska Tserna Gora — la « Montagne noire de Skoplié » — avait, nous l'avons vu, encore au début du XXe siècle une triple population (v. carte 1, pl. II). Les villages de *tchiflik*, qui couvraient la plaine au Nord de Skoplié, n'abordaient que les premières pentes, sans dépasser 300 mètres. Villages slaves et villages albanais se distribuaient les ravins, qui découpaient la Montagne, ceux-là généralement plus bas, ceux-ci rarement au-dessous de 500 mètres, parfois à 900 mètres, comme Brodats. En 1905, on comptait encore, rien que sur les pentes regardant le Midi, sept villages purement albanais, des *pléména* (tribus) Dibri et Bérieh (de Débar et Bérat), venues en 1690, plus un village de l'autre côté de la Montagne, Blatsé sur la pente Nord-Ouest[2]. Aujourd'hui il ne reste plus un Albanais à Baniané, Kcutchévichté, Poboujié, Glouovo et Tsréchévo, tous villages du versant Sud. Sont encore albanais, outre Blatsé au Nord, Liouboten et deux épars de la commune de Brodats (Brest et Tanouchévats). Tous les autres sont purement slaves.

Quant aux *beg* turcs, propriétaires des *tchifflik*, ils sont, sinon partis tous, pour le moins dépossédés. Ce fut l'objet des lois agraires[3].

Ces conjonctures historiques expliquent que les difficultés mêmes de la colonisation, nées d'un sol et d'un climat, somme toute, peu favorables, n'aient que partiellement rebuté les immigrants. C'est qu'ils trouvaient, dans un milieu physique très différent, des genres de vie très semblables : un régime social, dont la base est la *zadrouga*, la grande famille patriarcale ; des traditions religieuses et familiales, dont le trait le plus connu est la *slava*, la fête ; des habitudes d'entr'aide, qui se manifestent par l'assistance des *pomagaïné*, des collaborateurs bénévoles

1. Slijpcevic : *Kolonizaciaja u Juznoj Srbiji* — la colonisation de la Serbie du Sud — (en croate) (Nova Evropa, Zagreb, 26 août 1928, p. 111-129).

2. Cf. la carte publiée par Tomitch : *Skopska Tserna Gora* (In *Naséliia serpskih zémaliia*, t. III, Belgrade, 1905, p. 407-520 et atlas).

3. La carte des *tchiflik*, publiée par Schultze Jena en 1927, a été dressée en 1916-1918. Cf. — Schultze Jena : *Makedonien, Landschafts und Kulturbilder*, Jéna, 1927, in-8°, 250 p., 86, tableaux photographiques et 3 cartes ; ouvrage superbement illustré, qui reste vrai en ce qui concerne les « paysages », mais qui n'est qu'un document historique pour tout ce qui a trait à la « civilisation ».

au moment de la récolte ; un travail régulier et dur, la *rabota*, dont la joie s'exprime si bien dans les chansons locales, entre autres :

« *Biliana platno beliatché...* » (Biliana aux amples linges...),

la lavandière du lac d'Okhrid, répandues en maints coins iougoslaves, y compris la Bulgarie. On est même allé jusqu'à retrouver des caractères psychologiques communs : mais nous ne suivrons pas sur ce terrain les écrivains serbes ou bulgares[1].

Les conditions légales. — Les traités de 1919-1920, qui détruisent l'Autriche-Hongrie et l'Empire ottoman, marquent l'avènement de démocraties rurales, qui s'emparent des grands domaines, des tchiflik en particulier. Cette évolution générale de tous les pays balkaniques se manifeste en Iougoslavie comme ailleurs. La création du royaume des Serbes, Croates et Slovènes s'accompagne d'une large réforme agraire. Le décret du 24 septembre 1920 « sur la colonisation des nouvelles régions méridionales » précise bien le but de cette révolution : « Par colonisation, on entend la cession par l'État de la terre pour l'exploitation et l'habitation » (art. 1er). Les terres octroyées sont : « 1° les terres domaniales disponibles ; 2° les terrains communaux et ruraux et les jachères dans la mesure où ils excèdent les besoins réels de ces villages en pâturages et pacages pour les troupeaux ; 3° les terrains vagues ou abandonnés par leurs propriétaires... » ; 4° les terres expropriées en vertu de décrets antérieurs, soit les propriétés de plus de 100 arpents (160 ha.) (art. 2). « Ont droit à la colonisation tous les citoyens du royaume S. H. S. qui s'occupent d'agriculture ou se livrent à un métier rural, n'ont pas du tout ou ont insuffisamment de terres, puis tous ceux qui, désormais, désirent s'adonner à la culture d'une terre qui leur aurait été concédée en qualité de colons » (art. 4). Chaque famille recevra 4 hectares (si elle n'est que de deux membres) ou 5 hectares, sauf celles qui se trouvent à proximité de centres urbains qui recevront au-dessous de ce minimum, mais pas moins de 2 hectares ; aux *zadrougué* familiales on accordera des lots de 2 à 5 hectares par membre (2 hectares à chaque jeune homme de 16 à 21 ans, 3 hectares par célibataire, 4 hectares pour un homme marié, et 5 hectares au chef de la *zadrouga*, âgé de moins de 50 ans) (art. 5). Les colons ne peuvent aliéner la terre tant qu'ils n'en sont pas propriétaires (art. 23). Ils deviennent propriétaires après 10 ans (art. 26)[2].

La constitution de la Saint-Guy (du « Vidov dan ») (28 juin 1921) incorpore les principales dispositions agraires dans le fondement même du nouvel État. Elle fait passer à l'État les grands domaines forestiers (art. 41). Elle abolit les « charges foncières d'orgine féodale » et attribue « la pleine propriété de ces terres aux tenanciers et aux cultivateurs qui les travaillent » (art. 42). Elle confère à une loi le soin d'organiser « l'expropriation des grandes propriétés et leur distribution en toute propriété à ceux qui cultivent la terre ». « La colonisation se fera de préférence par les soins de coopératives de colonisation librement organisées. On veillera à pourvoir les colons des moyens nécessaires à l'obtention d'un rendement satisfaisant » (art. 43).

Ce fut l'objet propre de la loi du 22 mai 1922 « sur la colonisation des nouvelles régions méridionales » que d'appliquer ces principes généraux à la Vieille

1. Cf. Nedelkovic : *O psihitchkom tipou ioujnoserbiianatsa* — le type psychique des Serbes du Sud —, Belgrade, 1929, in-16, 54 p.

2. Cf. Srebreno-Dolinski, op. cit.

Serbie et à la Macédoine, réunies sous l'appellation administrative de « Serbie du Sud ». Elle ne fait que reprendre, au reste, nombre d'articles du décret de 1920 : la définition de la colonisation (art. 1), l'énumération des sortes de terres concédées (art. 2), le droit à la terre (art. 4), la grandeur des lots (art. 5). D'autres articles précisent l'étendue des fermes modèles (50 ha.) (art. 6), celle des sols à reboiser (art. 7). Une commission consultative est créée au Ministère de la Réforme agraire (art. 8 et 9). Les articles les plus importants définissent la méthode de lotissement par les commissions cantonales (employé du bureau agraire local, président, fonctionnaire de la police, maire ou adjoint, ingénieur agronome ou forestier, géomètre, médecin) (art. 10) ; l'appel de la décision peut se faire au Ministère (art. 12). Ainsi recensera-t-on et délimitera-t-on les terres libres. Le propriétaire peut se faire connaître : même sans titres, il gardera la terre, s'il peut prouver qu'il y habite ou la travaille depuis vingt-quatre ans. On affiche à la mairie durant quinze jours que la terre est prise pour la réforme agraire, et s'il n'y a pas opposition, sinon après jugement d'appel du Ministère, on procède au partage. Pour coloniser une terre nouvelle, tout citoyen doit adresser une pétition et un certificat constatant sa situation matérielle : nom, âge des membres de la famille, etc., superficie de la terre détenue jusqu'alors, vente de terres faites depuis cinq ans, cheptel vif et mort que le colon peut apporter ou qu'il demande, engagement de faire partie d'une coopérative agraire (*zadrouga*), états de fortune et de conduite (art. 13). Le Ministère statue et décide quelle sera la terre à distribuer, la quantité et l'endroit (art. 14). Le colon perd son droit de propriété s'il ne s'installe pas sur la terre octroyée (art. 18). Le colon a droit au transport gratuit sur les chemins de fer et bateaux du royaume, ainsi que sa famille, son bétail et ses meubles, au bois de construction gratuit, pris dans les forêts domaniales, pour bâtir sa maison, les étables et fabriquer ses instruments aratoires, au pacage dans les pâturages communaux, aux servitudes dans les forêts communales ou domaniales, enfin, quand il vient de l'étranger, à l'entrée libre du cheptel, des machines agricoles, outils, meubles et semences (art. 19). « Les colons sont exemptés de tous impôts d'État et taxes départementales, d'arrondissement et communales durant trois ans » (art. 20). Les mêmes avantages peuvent être concédés aux personnes qui achètent régulièrement des terres dans les régions méridionales pour les coloniser (art. 21). Il est créé des coopératives agraires (art. (art. 22). Les colons ne peuvent vendre leurs terres (art. 23). Ils sont tenus de les cultiver régulièrement, de construire leurs maisons, d'apurer leurs comptes. Le fermage n'est autorisé que pour les invalides ou les familles demeurées sans main-d'œuvre (art. 24). La terre concédée pourra être reprise si le colon ne tient pas ses engagements, a présenté de faux certificats, entretient des relations « avec les rebelles mis hors la loi ou des personnes qui travaillent contre l'ordre public », s'il ne fait pas partie des associations prévues (art. 25). Les colons deviennent propriétaires dix ans après leur prise de possession ; en cas de mort, leur sont substitués leurs ayants-droit (art. 26). Les anciens propriétaires, qui feraient valoir leurs droits après le début de la colonisation, ne pourront récupérer ces terres, mais seront dédommagés par d'autres de valeur égale (art. 27). Les conflits ressortissent au Ministère de la Réforme agraire (art. 28). Toutes les dépenses incombent également à ce Ministère (art. 29).

Telle est la Charte de la colonisation de la Vieille Serbie et de la Macédoine. Cette colonisation comporte donc deux opérations différentes : l'octroi de la

terre aux indigènes pauvres, en particulier aux *tchiftchia*, le partage des grands domaines entre leurs cultivateurs ; l'arrivée sur les terres neuves de colons venus des autres régions iougoslaves et une nouvelle mise en culture.

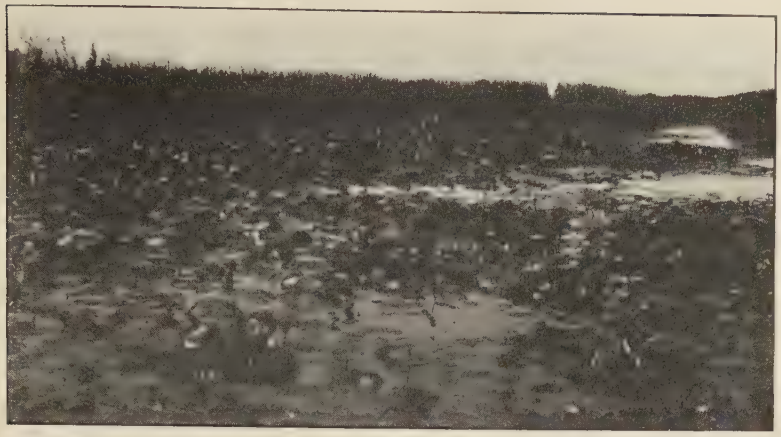
Le partage des terres aux indigènes. — L'urgence allait à la réforme agraire proprement dite. Les indigènes passaient avant les nouveaux venus. La loi indiquait la manière théorique dont le partage devait se faire. Mais la réalité allait à son tour imposer ses fortes leçons.

Tout d'abord la nature même de la Macédoine n'a pas dispensé avec prodigalité les terres aptes à l'immédiate culture. Nous avons vu plus haut la faible proportion des sols « productifs », et encore faut-il comprendre là-dedans les terres à défricher, à dessécher ou à irriguer, en tout cas à assainir[1]. Parmi les terres « labourables », beaucoup sont de qualité médiocre, comme tous ces sols néogènes des bassins de Skoplié ou du Tikvech, dont la nature est une raison de la faible population. Et si la densité restreinte de cette population rendait plus facile la distribution des terres, il n'était pas sûr que le minimum attribué — 5 hectares — fût suffisant pour faire vivre une famille, si petite qu'elle soit maintenant.

En second lieu la Macédoine des plaines a beau être un pays de *latifundia*, il était nécessaire de préciser la notion de « grande propriété », qui est en somme toute relative. Théoriquement, c'est — selon les lois — tout domaine supérieur à 150 hectares. Ici encore cette notion dogmatique doit être corrigée par les faits. Si extraordinaire que cela paraisse, et au contraire de ce que nombre de voyageurs ont écrit, il n'existait dans la Macédoine, passée de la domination ottomane dans le royaume iougoslave, que *quatre* tchiflik étendus, supérieurs à 2 000 hectares : deux dans les environs de Skoplié, dont le fameux domaine de Bardovtsé, tant de fois décrit, un près de Kavadartsi, le dernier près de Bitolj. Beaucoup d'autres sont de taille moyenne, bien plus imposants par la masse de leurs bâtiments, qui frappe le passant, que par la superficie de leurs terres. Un grand nombre est relativement petit, ne dépassant pas 40 hectares, parfois même 20 hectares. Le *tchiflik sahib* n'est pas toujours le riche *beg*, qui réside à Constantinople, qui se contente de percevoir sa part de récolte sur ses dîmiers. Beaucoup sont de petites gens, qui font cultiver par leurs domestiques. Ces « Turcs » sont restés sur place pour la plupart, surtout dans les zones méridionales, en particulier dans le Tikvech ou en Pélagonie.

Outre ces obstacles, physiques, sociaux, nés du milieu macédonien même, foule de difficultés, sans doute artificielles, s'ajoutaient. Il n'y a pas de cadastre. Il n'y a pas d'administration proprement dite. Les services, qui ressortissaient à la Réforme agraire, étaient, en dehors de quelques dévouements et de quelques compétences, amenés par des complaisances politiques à n'être pas impartiaux. Le système des dépouilles changeait au reste le personnel avec le parti au pouvoir. Durant dix années, jusqu'au coup d'État du 6 janvier 1929, les politiciens furent les maîtres de l'État, du service de la colonisation comme des autres. Les intrigues, les mystifications, les interventions pressantes de *stranké*, les omnipotents chefs des « clubs » politiques, devaient empêcher toute réforme équitable. Je ne citerai qu'un petit fait : un grand propriétaire turc, qui se disait lésé par les décisions de la Commission agraire, se contente de se rendre à Belgrade, de donner

1. Pour le seul bassin de Skoplié, on évalue le nombre des hectares à irriguer à 8 000, celui des hectares à dessécher à 3 000, le coût à 25 millions de dinara.



*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

MARAIS DE LA TSERNA

*Phot. J. Ancel.*

VILLAGE DE PECHTANÉ, BORDS E. DU LAC D'OKHRID. Paysannes lavant leur linge

*Phot. J. Ancel.*

VILLAGE DE SKOTCHIVIR (entrée des gorges de la Tserna). Paysannes dansant le kolo

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

MARAIS DE LA TSERNA (Novatsi, 10 km. E. de Bitolj) (au premier plan, un puits à bascule)

# CARTE GÉNÉRALE DE LA COLONISATION ACCOMPLIE EN SERBIE DU SUD

## (Vieille Serbie et Macédoine)

### de 1919 au 1er Janvier 1929

Échelle

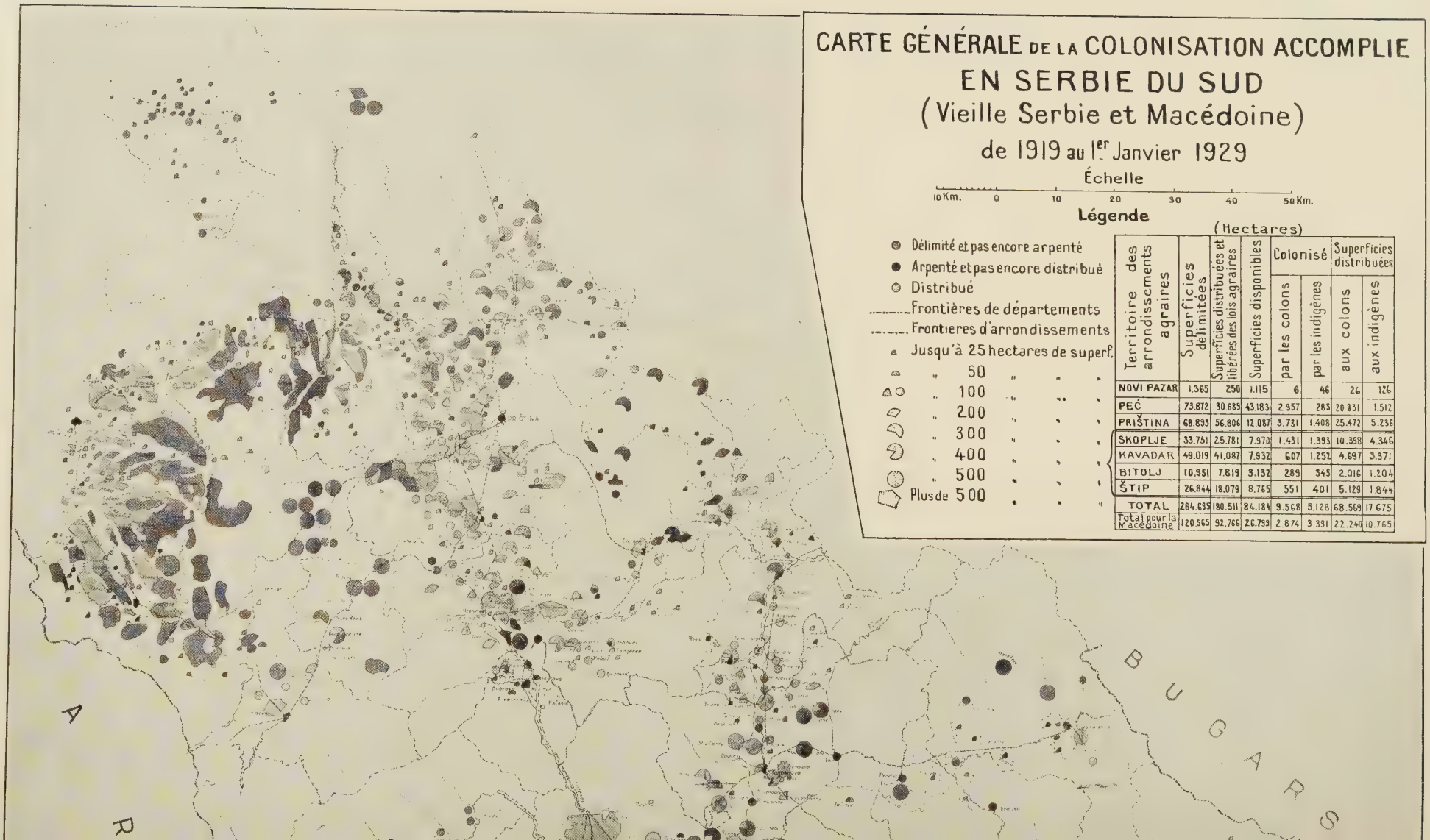
10 Km. 0 10 20 30 40 50 Km.

**Légende**

- Délimité et pas encore arpenté
- Arpenté et pas encore distribué
- Distribué
- Frontières de départements
- Frontieres d'arrondissements
- Jusqu'à 25 hectares de superf.
- " 50 " " " "
- " 100 " " " "
- " 200 " " " "
- " 300 " " " "
- " 400 " " " "
- " 500 " " " "
- Plus de 500 " " " "

(Hectares)

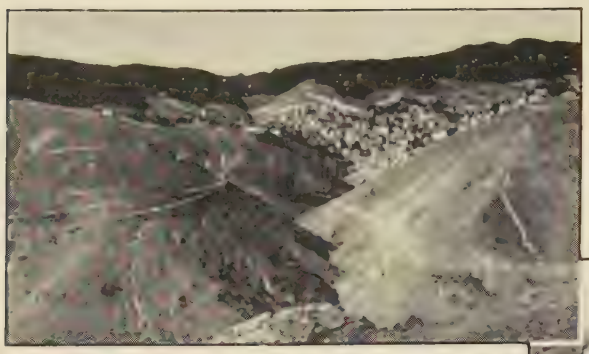
| Territoire des arrondissements agraires | Superficies délimitées | Superficies distribuées et libérées des lois agraires | Superficies disponibles | Colonisé | | Superficies distribuées | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | par les colons | par les indigènes | aux colons | aux indigènes |
| NOVI PAZAR | 1.365 | 250 | 1.115 | 6 | 46 | 26 | 126 |
| PEĆ | 73.872 | 30.689 | 43.183 | 2.957 | 283 | 20.931 | 1.512 |
| PRIŠTINA | 68.893 | 56.806 | 12.087 | 3.731 | 1.408 | 25.472 | 5.236 |
| SKOPLJE | 33.751 | 25.781 | 7.970 | 1.431 | 1.393 | 10.398 | 4.346 |
| KAVADAR | 49.019 | 41.087 | 7.932 | 607 | 1.252 | 4.697 | 3.371 |
| BITOLJ | 10.951 | 7.819 | 3.132 | 289 | 345 | 2.016 | 1.204 |
| ŠTIP | 26.844 | 18.079 | 8.765 | 551 | 401 | 5.129 | 1.844 |
| TOTAL | 264.695 | 180.511 | 84.184 | 9.568 | 5.128 | 68.569 | 17.675 |
| Total pour la Macédoine | 120.565 | 92.766 | 26.799 | 2.874 | 3.331 | 22.240 | 10.765 |



Carte 2. — Carte dressée par l'*Institut de géographie de Skoplié*, sous la direction du professeur P. Iovanovitch.

(Échelle réduite à 1 : 1.000.000.)

La carte montre : d'une part, la forte densité de la colonisation en Vieille Serbie (plaines du Kossovo et de la Métokhia) ; d'autre part, l'influence des grandes routes sur la colonisation de la Macédoine iougoslave. On peut distinguer ici quatre zones de colonisation : au N., le passage de la Morava au Vardar (seuil de Préchévo, plaine de Koumanovo, bassin de Skoplié) ; — au Centre, les traverses qui évitent les gorges du Vardar, l'Ovtché polié et la vallée moyenne de la Brégalnitsa sur la rive gauche, le Tikvech sur la rive droite ; — à l'E., quelques points de surveillance le long des frontières bulgare et grecque : les hautes vallées de la Kriva (Kriva Palanka), de la Brégalnitsa (Pekhtchévo et Bérovo), les bassins de la Stroumitsa et du Vardar ; — à l'O., les hautes plaines intérieures, le bassin de Tétovo-Gostivar et surtout la Pélagonie de Prilep et de Bitolj.



UNE PETITE VILLE DE PLAINE : KAVADARTSI

(la petite ville, dépeuplée de Turcs, s'étale derrière les champs de tabac et au milieu de jardins, que traverse la Louda Maria réka, « rivière de Marie la Folle »)

UNE PETITE VILLE DE MONTAGNE : KROUCHÉVO

(au premier plan, le ravin sec qui descend sur la Pélagonie ; — le bourg valaque étagé vers 1.250 m. ; — au fond, la forêt qui masque les paturages d'été du Béli Kamen)

MARCHÉ DE GOSTIVAR

MARCHÉ DE TÉTOVO

MARCHÉ DE CHTIP

QUELQUES TYPES DE VIEUX MARCHÉS

(Ces petites villes du Centre macédonien ont gardé le caractère d'autrefois : les boutiques à auvents ou les hottes offrent les laines, les cuirs, les légumes et les fruits)

*Phot. J. Ancel.*

au ministre 40 000 dinara, et l'on expulsa les indigènes qui avaient pris possession de la terre. On peut d'autant plus relever ces histoires que le nouveau régime a mis fin à ces scandales.

Qu'est-ce qu'un *tchiftchi* ? La loi a oublié de fournir la définition préalable, indispensable cependant. En fait on admit au partage tous les cultivateurs, qui résidaient dans le pays avant l'affranchissement de 1912. Mais on se trouvait alors en présence d'une autre difficulté sociale : la petitesse des familles. Le morcellement des propriétés pouvait avoir de graves conséquences dans un pays de culture extensive et de relative pauvreté. La nouvelle famille ne possédait ni les ressources de main-d'œuvre de la *zadrouga* d'autrefois, ni les ressources pécuniaires qui lui permettraient d'acheter l'outillage utile.

On partait donc de cette norme de 5 hectares (et 3 ha. en plus quand la famille possède « l'outillage indispensable à l'exploitation de la terre » ), imposée par la loi et par la procédure civile serbe, qui met à l'abri de la vente pour dettes ce minimum de 5 hectares. Mais, pour obvier à l'éparpillement des efforts, aux frais d'un outillage disséminé entre les familles, au manque des *zadrougué* patriarcales, on créa des associations artificielles, des coopératives agraires, auxquelles on donna aussi le nom de *zadrougué*. Toute famille, qui reçoit des terres, est tenue, dans les six mois, de s'inscrire dans la *zadrouga* nouvelle, formée au moins de dix familles. La coopérative est alimentée d'abord par le Ministère de la Réforme agraire, qui avance à la caisse commune le capital de roulement. L'État débourse des sommes considérables : 84 millions de dinara (jusqu'au 1er juin 1929), pour indemniser les anciens propriétaires ; 93 millions de dinara (de 1919 à 1929), pour fournir aux paysans — indigènes et immigrés — le matériel de construction de la maison, les machines agricoles et instruments aratoires, les semences de sélection et les engrais, voire le cheptel. Une commission de revalorisation estime périodiquement les biens-fonds et les dettes paysannes : pour ses dettes contractées envers l'État, le paysan, jusqu'au 1er avril 1924, ne dut payer que 60 0/0.

La loi du 9 novembre 1920 organisait ces coopératives, à la fois de crédit, de vente et d'achat. La première fut fondée le 8 décembre 1920 en Métokhia. Elles devaient aider les ruraux à acheter tout ce que l'exploitation exige et leurs produits de consommation, à vendre les récoltes. Mais durant les trois premières années, il ne se fonda que 22 coopératives agraires en Macédoine, une en 1920 (46 membres), 6 en 1921 (506 membres), 15 en 1922 (996 membres), et la croissance même fut arrêtée. Les déboires commençaient.

Le rythme du partage fut extrêmement lent. Nous ne pouvons guère le suivre pas à pas, faute de statistique partielle ou globale en ce qui concerne les *tchiftchia*. On peut seulement constater que beaucoup prirent possession de la terre, s'arrangeant avec les propriétaires, rachetant les domaines même pour avoir un titre de propriété. Il est rare qu'il n'y eût pas entente. Par exemple à Vozartsi (8 km. O. de Kavadartsi), au Sud-Ouest du Tikvech et sur les rives de la Tserna, l'ancien *tchiflik* a été partagé entre les *tchiftchia*, qui prirent 100 hectares environ, et l'ancien *beg*, qui garda aussi à peu près 100 hectares, soit moins que le minimum qui lui était reconnu par la loi. A Djermian (20 km E.-S.-E. de Bitolj), au pied des pentes orientales de la Pélagonie, ce sont des indigènes venus de la montagne qui ont acheté la terre aux Turcs en instance de départ. En revanche, non loin, dans les marais de la Tserna, à Logovardi (5 km. E. de Bitolj), le *tchi-*

*flik sahib* a été exproprié et ses terres furent distribuées à 32 familles indigènes. Dans l'Ovtché polié les *beg* turcs sont généralement partis, et on a pu aisément attribuer leurs terres aux *tchiftchia :* ainsi aux 25 familles indigènes d'Erdjeliia (15 km. N.-O. de Chtip). Dans le bassin de Skoplié presque tous les villages d'en bas sont peuplés maintenant, avec quelques colons du dehors, par les anciens *tchiftchia :* maisons de torchis et chaume de Katlanovo, par exemple, à l'entrée des gorges de Taor, qui contrastent avec les édifices de briques et de tuiles des immigrés ; à Troubarévo (8 km. E. de Skoplié), les anciens *tchiftchia*, chassés par le *beg* en 1908, sont revenus sur leurs terres. En somme, il n'y eut pas de règle : l'application pratique fut souple, s'adaptant aux circonstances, à la nature du terrain et aussi aux forces locales.

Ce transfert de propriétés n'alla pas naturellement sans injustices ni douleurs. Des familles turques furent ruinées. « Les musulmans souffrent de trois choses, me disait l'un d'eux : de la réforme agraire, des *evkaf* et de l'école ». En effet les biens-fonds religieux (*evkaf*) furent confisqués[1], mais le *vakouf* de la mosquée accaparait foule de terres et les fidèles émigrèrent en nombre. Les misères individuelles furent plus réelles. Tel grand propriétaire d'autrefois, qui détenait dans le Tétovo 300 hectares, dans l'Ovtché polié 300 autres, et 1 400 dans le bassin de Skoplié, ne se dit payé que de promesses : il n'est pas satisfait de son indemnité (près de 200 000 dinara) et s'avoue incapable de tirer parti des 188 hectares incultes, qui lui ont été laissés. Il est très difficile de faire la part exacte de la vérité dans ces plaintes. Dans tous les pays balkaniques, atteints par les réformes agraires, les doléances sont aussi vives.

Le fait qui subsiste est la disparition de cette grande propriété musulmane, qui n'avait pas bougé depuis cinq siècles. De temps à autre, sur ces grandes plaines monotones, un *konak*, la maison du *beg* autrefois, offre sa tour cubique, massive ; tout autour les petits bâtiments des métayers demeurent, et les moutons s'y serrent pour s'abriter du soleil aux heures chaudes de l'été ; les logements, insuffisants, regorgent d'enfants. Les paysans reprochent souvent au lot d'être trop restreint. Le partage de la terre macédonienne n'a pas résolu la question sociale : il fut effectué comme une simple mesure administrative, trop simpliste par conséquent.

Les premiers immigrés. — En même temps, et sans que l'État eût préparé l'arrivée, une vague de colons refluait des nouvelles contrées de l'Ouest et du Nord vers les nouvelles contrées du Sud. Elle vient de tous les côtés, des terres pauvres de Dalmatie ou du Monténégro, de sols riches de Slavonie ou de la Voïvodina, des zones moyennes de Bosnie ou de Serbie. Il n'est pas très aisé de discerner les motifs précis de ces déplacements : le paysan ne livre pas volontiers, et surtout à un étranger, les raisons profondes de sa conduite. Quand il vient du karst dalmate ou monténégrin, il est évidemment attiré par l'appât des plaines de culture facile. Quand il a quitté les plaines pannoniennes, bien plus fertiles que la Macédoine, c'est qu'il n'avait pas assez de champs pour nourrir sa famille et pas assez d'argent pour acheter cette terre chère. Quant aux Bosniaques ou aux Choumadiens, délaissant ces zones bocagères et saines, leur départ a sans doute moins des causes économiques que les nécessités politiques, qui visaient

1. Il en fut de même des biens du clergé orthodoxe : l'higoumène (prieur) du monastère de Sv. Naoum sur le lac d'Okhrid dut partager 300 hectares entre 60 de ses paysans.

à faire occuper par de purs Serbes les régions trop longtemps contestées.

Au printemps, même sans attendre l'avis de la mairie, avertie par le Ministère, qui autorise le futur colon à se mettre en route, la famille quitte le foyer natal. Cependant, en général, on attend l'aide de l'État, on la provoque. C'est le voyage gratuit, ce sont des prêts d'argent (15 à 20 000 dinara), c'est le don du bois des forêts domaniales pour la construction de la nouvelle demeure. Parfois la maison est démontée, emportée, puis rebâtie : ainsi font souvent les Serbes de la Lika. Sans tarder le paysan se met à défricher sa terre, ses 5 hectares (souvent abaissés à 2, à 3 ha. dans les rayons de 3, de 5 km. d'une ville, ou augmentés proportionnellement à l'ampleur de la famille ou selon la qualité de la terre). Il peut recevoir aussi 2 hectares en sus pour le reboisement. A côté des fermes-modèles, des écoles d'agriculture, voire les stations de gendarmerie ou les écoles communales (qui peuvent avoir 50 ha.) fournissent des moniteurs.

Ce flot lent, régulier, s'avance d'abord sur le Kossovo, peuplé de souvenirs légendaires et héroïques, surtout au Sud-Est, vers Gnilané. De là, la route est ouverte vers les bassins de Koumanovo et de Skoplié. Sans doute la montagne, qui borne le Kossovo au Sud, est une *tchesta*, une « petite forêt », c'est-à-dire un *hrastalak* épais et peu pénétrable ; mais à l'Est, les chemins, qui mènent vers Préchévo et surtout vers Bouianovats, zigzaguent dans des vallées peu hautes (900 m., et même 500 m., au N.). Dès 1920, la première marée atteint le bassin de Skoplié, la Pélagonie de Prilep, le Tikvech, la région de Chtip et Stroumitsa. Elle s'enfle en 1921 et 1922. En 1923, elle stagne. Les premiers mécomptes sont survenus (v. carte 2, pl. X-XI).

| Départements | 1919 | | 1920 | | 1921 | | 1922 | | Total[1] | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. |
| Koumanovo | | | 40 | 280 | 60 | 420 | 110 | 700 | 210 | 1 400 |
| Skoplié | | | 16 | 90 | 22 | 150 | 80 | 500 | 118 | 740 |
| Bitolj et Okhrid | 4 | 16 | 12 | 36 | 18 | 145 | 42 | 341 | 76 | 538 |
| Tikvech (Kavadartsi) | 3 | 42 | 35 | 282 | 99 | 682 | 30 | 276 | 167 | 1 282 |
| Brégalnitsa (Chtip) | 7 | 56 | 13 | 107 | 30 | 245 | 99 | 550 | 149 | 958 |
| Au total | | | | | | | | | 720 | 4 918 |

Ce n'est pas une colonisation insignifiante qui établit sur les terres macédoniennes 720 familles, soit, en chiffres ronds, environ 3 000 personnes, et qui livre à la culture près de 5 000 nouveaux hectares. Mais, d'une part, cette colonisation est faible en soi, et, d'autre part, elle est médiocre si on la compare à l'effort fait plus au Nord, en Vieille Serbie, dans la Métokhia et le Kossovo : ces plaines accueillirent dans ce même laps 1 602 familles (environ 50 000 personnes) sur 10 772 hectares (10 492 selon un autre calcul), ce qui indique une densité de peuplement, une fertilité de la terre tout autres, conditions de la réussite [2] (v. pp. 88 et 89, fig. 21 et 22).

1. Chiffres des familles (F.) et des hectares (Ha.) fournis par les différents bureaux de colonisation. A ces chiffres, il faut ajouter ceux qui résultent de la distribution aux volontaires de la guerre, à quelques indigènes (en supplément), aux propriétaires (en échange), aux écoles, stations-modèles, établissements publics, etc. : ils sont alors très faibles.

2. Chiffres fournis par l'Union des coopératives agraires à Skoplié. — Cf. aussi Ivsic : *Les problèmes agraires en Yougoslavie*, P., Rousseau, 1926, in-8°, 370 p. ; les chiffres donnés d'après le rapport du commissaire agraire de Skoplié (24 janvier 1922) sont très différents des nôtres, nous semblent fort exagérés.

L'étape de 1923. — L'année 1923 est une de ces années tournantes, qui peuvent décider du sort d'une réforme. La lente montée de la colonisation, soit interne, soit venue du dehors, que nous avons constatée, ne s'arrête pas sans doute ; mais sa croissance, jusqu'alors continue, suit une marche bien plus paresseuse. La baisse est nette en 1923 : le département de Koumanovo reçoit encore 90 familles (110 en 1922) sur 626 hectares ; mais celui de Skoplié n'en accueille plus que 23 (au lieu de 80 l'année précédente) sur 200 hectares ; ceux de Bitolj et d'Okhrid seulement 20 (au lieu de 42) sur 152 hectares. Les deux autres sont à peu près stationnaires : 29 familles dans le Tikvech (30 en 1922) sur 270 hectares, et 95 dans la Brégalnitsa (99 en 1922) sur 536 hectares. En même temps, ce qui est plus grave, les nouveaux colons abandonnent en partie la terre. C'est surtout dans l'Ovtché polié et le Iéjévo polié (la « Plaine des hérissons ») voisin que se manifeste ce nouvel et inquiétant phénomène. Au début de 1924, à Erdjéliia, dans l'Ovtché polié, les 178 familles de colons sont réduites à 122 ; à côté, à Kadrifakovo, les 52 familles immigrées ne sont plus que 33 ; à Nova Batania, dans le Iéjévo polié, sur 624 familles venues, il n'en reste plus que 15. Dans tout le département de la Brégalnitsa, on n'a utilisé que 4 465 hectares sur les 18 210 réservés à la colonisation ; dans celui du Tikvech, 6 128 sur 18 000 destinés tant aux indigènes qu'aux immigrés. Dans le département de Koumanovo, apte à recevoir 70 colonies, il n'y avait que 33 villages qui étaient pourvus de cultivateurs nouveaux. Un département, celui de Tétovo, n'avait reçu aucun colon. Partout des terres délimitées, arpentées, restaient en friche, vides.

| Départements | Terres arpentées (ha. fin 1922) | Familles pourvues (colons, indigènes) | Terres distribuées (ha. fin 1922) |
|---|---|---|---|
| Koumanovo | 8 595 | 244 | 1 820 |
| Skoplié | 3 754 | 207 | 3 552 |
| Tétovo | 1 071 | — | — |
| Bitolj et Okhrid | 3 412 | 174 | 1 258 |
| Tikvech | 13 378 | 295 | 3 693 |
| Brégalnitsa | 14 000 | 206 | 2 911 |
| Total | 44 110 | 1 126 | 13 234 |

L'écart est donc énorme entre les espoirs conçus et le travail réalisé.

Les causes sont multiples, administratives, psychologiques, sociales : le désordre, l'incapacité, l'intervention de la politique dans un domaine où elle n'avait que faire, la résistance des indigènes à la distribution des terres de vaine pâture, les irrégularités et les abus de certaines coopératives agraires, le manque de directives des autorités centrales (puisqu'il fallut attendre 1922 pour avoir une charte de la colonisation, au reste sur bien des points encore imprécise). Pourtant, la cause essentielle de ce demi-échec fut la méconnaissance des conditions géographiques de la colonisation : ignorance des réalités physiques, puisqu'on voit des colonies s'établir sur des terrains balayés par les vents ou dépourvus d'eau, comme cette extraordinaire histoire de Nova Batania, où l'on commença par bâtir, où l'on s'aperçut ensuite qu'on ne peut obtenir de l'eau ; ignorance des facultés humaines, car on gaspilla les forces en ne dirigeant pas vers les mêmes coins les colons venus des mêmes régions ; ainsi, rien que pour le département de Koumanovo, on trouve en 1923 125 familles de Serbie, 86 familles croates et slavones, 31 venues de Bosnie et d'Herzégovine, 22 de Dalmatie,

18 de la Voïvodina, 9 du Monténégro et 1 de Slovénie. Enfin, nulle préoccupation d'hygiène : on installe des familles indemnes du paludisme dans des régions palustres ; on les laisse bâtir à leur gré leurs maisons nouvelles et les inévitables errements, la routine les poussent à construire les demeures les plus insalubres. D'où une morbidité, voire une mortalité considérables, et, comme conséquence, l'exode, la rentrée au premier foyer.

Cette malheureuse expérience dura jusqu'au jour où l'on s'aperçut que l'état sanitaire primait tous les autres facteurs de la colonisation. L'Institut d'hygiène de Skoplié, fondé en 1921, établissait en 1923 son réseau de stations sanitaires et entreprenait une lutte résolue et méthodique contre le paludisme.

Rien ne montre mieux les raisons profondes de ces mécomptes que l'exemple de l'Ovtché polié.

L'Ovtché polié. — L'Ovtché polié est un bassin fermé, entouré de tous côtés par de hautes montagnes : cette couronne de monts humides et frais, de bois de petits chênes et de champs de pastèques, contraste en été avec les herbes brûlées, jaunies des collines, avec les chaumes de blé ou de maïs d'en bas. Chose curieuse : ces versants n'apportent pas l'eau à la plaine. Celle-ci n'est guère parcourue que par des vallons secs. Probablement de fortes dislocations — comme en témoignent les montagnes granitiques et andésitiques du pourtour et des pointements de basalte —, des affaissements et des glissements ont créé des fissures, où les eaux des pentes se perdent. Dans la partie centrale, il n'y a presque pas d'eau (v. cartes 5 et 6, pl. XVIII-XIX).

La ceinture des hauteurs (au-dessus de la courbe de 500 m.), autrefois forestières, maintenant défrichées, offre de faibles inclinaisons, de petits plateaux cultivables. Au pied de ces terres, surtout éruptives, des sources et d'anciens villages. Une seconde ceinture, plus basse (au-dessus de l'isohypse de 300 m.) entoure ensuite le bassin, étroite au Sud (5 km. au maximum), large au contraire vers le Nord et l'Est (12 km.) : ce sont des coteaux coniques, sédiments marins (oligocènes), calcaires gris, blancs et bleus et cailloux rouges, surmontés des grès et sables lacustres (néogènes). De l'herbe au printemps. L'été, c'est une zone sèche et aride, un désert où seuls les moutons trouvent à glaner. C'est un terrain salé — le sel provient de l'énorme quantité de chaux du sous-sol —, impropre aux cultures, sauf dans le lit de petites vallées, où blés et pavots poussent quand même.

Le fond de l'Ovtché polié — élevé encore à plus de 240 mètres — est couvert de cette terre noire, appelée *smonitsa*, qui provient, sur toutes ces plaines du centre balkanique, des lacs tertiaires asséchés, et qui est souvent fertile. Malheureusement, elle ne l'est pas toujours : tantôt l'érosion l'a fait glisser et elle se présente en falaises dénudées ; tantôt elle se couvre, près des rivières ou des ruisseaux, de particules diluviales ; tantôt, quand elle est noyée d'eau, elle se charge de chaux et de sel. La plupart des eaux de surface contiennent des sels, sulfates et carbonates de calcium, de sodium. La forte et rapide évaporation, propre au climat de la région, maintient des sels à la surface. Il se forme là des zones marécageuses (*slatiné*), ou, quand l'inondation n'est que temporaire, des prés bas (*livadé*), qu'on utilise pour le foin.

Les régions les plus fertiles sont donc celles où, faute de ruisseaux, la terre noire n'a pas subi de modifications importantes. Ainsi, les alentours d'Erdjeliia,

de Moustafino, au centre même du bassin. Mais alors un autre défaut : ces coins, plus propres à la culture, n'ont précisément pas d'eau. Certes, existe une eau souterraine : mais la salinité générale, qui est le trait essentiel, rend l'eau, même artésienne (à 60 m. à Erdjeliia), impropre, voire néfaste, à la consommation. La seule eau potable doit être amenée de la périphérie : ainsi, les Turcs avaient-ils construit un aqueduc, dont il y a encore des traces près d'Erdjeliia. Et ici, il ne semble pas que le boisement soit possible.

On comprend donc tous les mécomptes que la colonisation peut avoir dans un pareil pays. Elle ne peut pas seulement se faire, comme le dit un rapport demandé tardivement aux géologues, « sur la base des travaux des géomètres »[1]. L'aventure tentée à Nova Batania est topique. Son terrain est caractéristique des coteaux coniques, de chaux et de sables calcaires, avec, parfois, de la terre fertile, d'excellente qualité, mais occupée par les indigènes en petit nombre. Le sol est salifié, et non sous forme de sel déposé à la surface, ce qui empêche de le constater de prime abord : mais la terre durcit dès qu'elle est sèche, colle à la charrue dès qu'elle est humide, puis devient comme du ciment. On y a pu trouver de l'eau de surface, dans des fontaines peu profondes. Mais il n'y a nulle eau souterraine et saine. La terre salée, employée pour construire le village, gonfle à la pluie, crevasse en temps sec. Aussi, les murs craquèlent et les maisons ont l'air de ruines. Sans oublier que la colonie est exposée aux forts vents d'hiver. Et le rapport conclut : « Nul remède ne peut aider les colons ». On abandonnera la colonie.

Les transformations urbaines. — Dans la péninsule balkanique, il y a peu de différences entre la vie rurale et la vie urbaine. La plupart des petites villes sont peuplées de cultivateurs. Le marché y fait naître, en outre, artisans et commerçants. La colonisation urbaine n'est donc pas, en général, très différente de la colonisation villageoise. Et ce sont, parmi les villes, les plus petites qui se sont ouvertes le plus à ce peuplement nouveau. Radovichté, caché en plein midi sous ses treilles ombreuses, a reçu des Monténégrins. Kotchané qui, devant ses rizières, grimpe sur les pentes voisines, hospitalise un autre contingent de la « Montagne noire ». Et les champs sont parfois loin de 2, de 3 kilomètres des logis. Pekhtchévo, au pied du Malech, tout près de la frontière bulgare, offre un curieux exemple de ces populations ballottées par les guerres récentes, qui cherchent enfin un refuge : s'y sont réunis des Serbes de Gallipoli, jadis emmenés de Choumadia en esclavage par les Turcs, délivrés en 1912 par les Bulgares, établis à Skoplié en 1914, retirés à Prizren en 1915, revenus à Gallipoli en 1918 ; maintenant, ils cultivent le seigle à 983 mètres, dans les clairières de la haute forêt. Koumanovo a tout un quartier neuf, construit au Sud de la ville, peuplé seulement de laboureurs.

Au contraire, les villes moyennes n'ont, pour ainsi dire, pas changé. Rien n'est venu modifier Vélès, Chtip ou Prilep. C'est la vieille tour municipale, la *sakhat koula* et son horloge, qu'on trouve à exemplaires multiples. Les boutiques ouvertes étalent leurs éventaires : marteleurs de cuivre et am-

1. *Ispitivania kolonizatsioné sposobnosti Ovtchépoljskog i Petchsko-Prizrenskog réona* — enquête sur l'aptitude à la colonisation des régions d'Ovtché polié et de Petch-Prizren — (Glasnik... — bulletin du ministère de l'Agriculture et des Eaux —, 6e année, no 24, octobre-décembre 1928), Belgrade, in-8°, 71 p., p. 4-29. La Commission d'enquête comprenait les professeurs Stebout et Todorovitch, de Belgrade, et les drs. Tchossitch et Neugebauer, de Topsider.

phores brillantes, corroyeurs et harnais ornés de pierres multicolores, cordonniers et *opintsi* aux lanières tressées, aux pointes recourbées, qui chausseront les pieds des montagnards, chapeliers qui, à l'Ouest, fabriquent à l'unisson la calotte de feutre blanc à la mode albanaise ; les boulangers offrent des énormes pains ronds et noirs, les rôtisseurs tournent sur le gril les boulettes graisseuses de *tchévaptchitchi*, de viande hachée ; ici, selon la saison, les sacs de laine blanche et là les paniers de soie jaunâtre ou les planches de tabac séchant. La rue, aux pavés irréguliers, disjoints, montre son égoût médian à ciel ouvert. C'est à peine si les fils électriques ou les automobiles bruyantes nous rappellent que le XX^e^ siècle frappe aux portes de l'Orient. Cependant, de rares décombres : les minarets, qui menacent ruines, découvrent le seul avatar notoire, le départ des musulmans ; Prilep, qui en avait 8 000 en 1913, n'en recensait que 5 000 en 1919, que 2 500 dix ans plus tard ; Chtip, en dix ans, perd la différence entre 2 695 et 1 980. A Bitolj, ils passent de 20 000 à 13 000 et à 8 000. Pourtant, en général, la population est stationnaire. La vaste Prilep, qui étire, le long de ses ruisseaux nauséabonds, aux pieds de la forteresse de Marko et de la Babouna sans arbres, ses maisons de bois et ses jardinets, avait 22 337 habitants en 1914 et 18 508 en 1921 ; Chtip tombe de 15 314 à 11 662, épars sur les coteaux que coupe la Brégalnitsa, jaunâtre ou asséchée. Une ville fait exception, nettement en décadence : Bitolj.

La vieille Monastir, serrée dans l'étau des monts dénudés, mais au débouché du Dragor sur la Pélagonie, à l'entrée de la *via Egnatia* sur la plaine, avait jadis une vie opulente. Le bazar turc, aggloméré derrière les auvents de bois sur la rive gauche. Les boutiques achalandées des Juifs, fourreurs, drapiers, changeurs. Derrière les grilles de fer, sur la rive droite, les hautes maisons des riches Grecs, peintes de bleu tendre ou de rouge pâle. Les palais administratifs le long du fleuve boueux, maintenu par des quais solides. Au Sud, sur les coteaux, les casernes. A l'Ouest, vers la montagne, les faubourgs turcs aux maisons de briques crues et de chaume, parfois de tuiles, aux vérandas de bois, aux étables contiguës, aux cours minuscules où le fumier s'entasse. Telle fut la ville, telle qu'elle se montrait encore en 1916, quand les Bulgares l'évacuèrent. Elle fut prise dans le front, vidée d'hommes, comblée de ruines. De 1914 à 1921, elle passa de 48 370 à 28 420 habitants. Elle ne s'est guère relevée depuis. Sans doute elle a réparé ses ruines, redressé ses maisons. Cachés dans les vergers, les petits carrés de pierres ont repris l'aspect d'autrefois. Il n'y a plus de décombres, sauf aux portes des mosquées, près des minarets qui s'effondrent. La grand'rue neuve, la *Kralia Pétra*, aux boutiques ressuscitées, s'anime entre 7 et 8, à l'heure du « Corso » balkanique, d'une foule dense, voire élégante, qui passe et repasse devant les cafés. Mais les Turcs sont partis, et aussi nombre de Grecs ; il en restait en 1921 à peine 2 000, contre 12 000 autrefois. Bitolj a aussi perdu la moitié de sa population slave, partie vers le Nord. Elle paie le tribut de toutes les villes-frontière.

La capitale macédonienne : Skoplié. — C'est Skoplié qui a hérité de Bitolj, qui a bénéficié de cette décadence. Du temps des Turcs, Monastir l'emportait sur Uskub, surtout quand, depuis 1878, la frontière serbe s'arrêtait à Ristovats, à 85 kilomètres au Nord-Est de Skoplié. Au débouché des trois routes, qui viennent de Koumanovo, de Katchanik, de Tétovo, pour descendre dans la

plaine du moyen Vardar, à l'endroit même où les dernières pentes de la Skopska Tserna Gora au Nord, de la Vodnjanska Planina au Sud, s'écartent pour élargir le passage, à l'abri (sauf sur la rive droite) des inondations du Vardar, la vieille Uskub fut toujours à la fois une capitale militaire et une capitale marchande (v. fig. 17) : c'est là qu'après ses conquêtes le *kral* serbe, Douchane, se fit, en 1346, sacrer César (*tsar*) ; c'est là qu'après la défaite serbe du Kossovo, les Ottomans

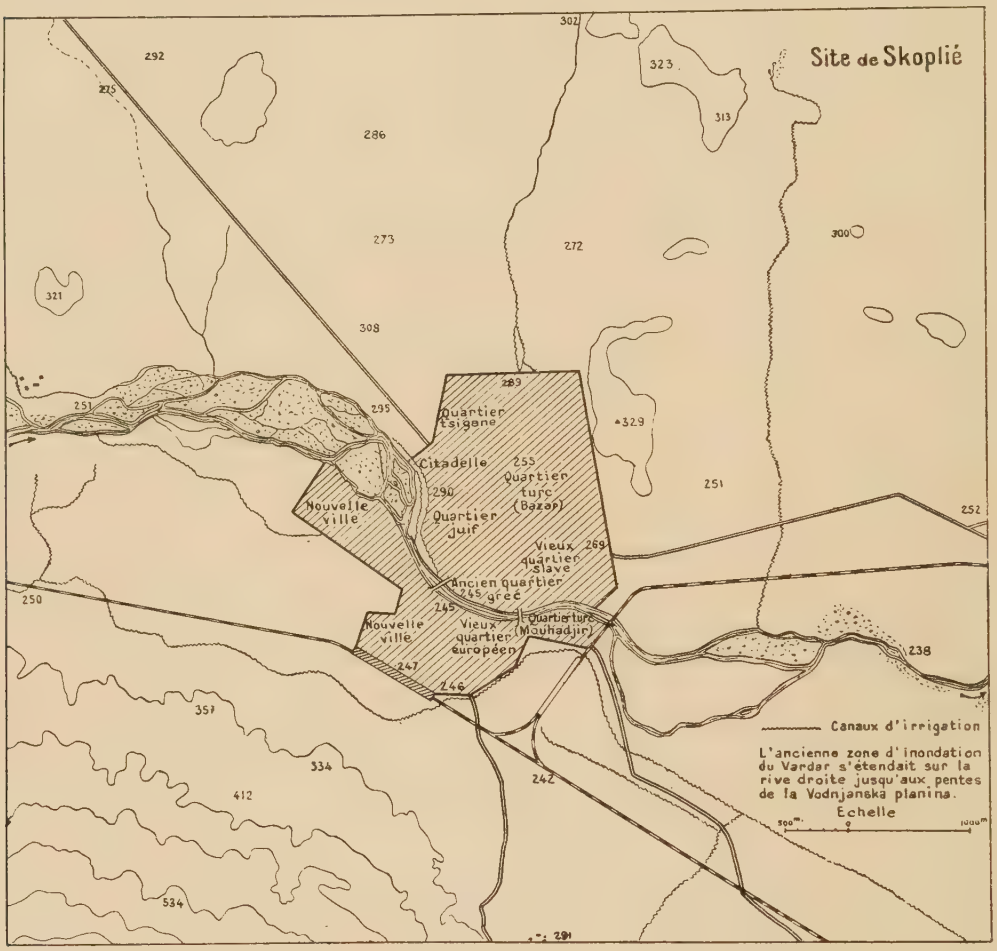



FIG. 17. — Le site de Skoplié.

Au Sud, les premières pentes de la Vodjanska planina. Au Centre et au Nord, la plaine du Vardar, traversée de quelques torrents qui descendent de la Skopska Tserna Gora, parsemée de collines, qui commandent la plaine. L'une d'elles (290 mètres) qui porte la citadelle, a donné naissance à la ville. Le lieu est un nœud de routes vers Tétovo et le haut Vardar à l'Ouest, vers Katchanik et le Kossovo au Nord-Ouest, vers Koumanovo et la Morava à l'Est (N.-E.) ; à la cote 252 se détache la route de Vélès. La vieille ville a pris possession des terres plus hautes de la rive gauche du Vardar; la ville du XIX^e^ siècle s'est construite sur les terres basses de la rive droite ; celle du XX^e^ s'étend vers l'amont.

bâtirent la citadelle, qui garde, au Nord-Ouest, le passage du Vardar. Ce fut un rassemblement des langages de l'Orient, un caravansérail sur cette rive gauche du fleuve, qui, pincée entre les collines de 308, de 329 mètres, grimpe lentement vers le Nord, de 245 à 289 mètres. En amont, la citadelle. En aval, le cimetière turc, disséminant ses pierres tombales. Entre eux, les quartiers s'échelonnent : au Nord-Ouest, les masures du quartier tsigane ; au Sud-Ouest, les rues étroites et les basses demeures pressées de la ville juive ; le long du quai, les banques

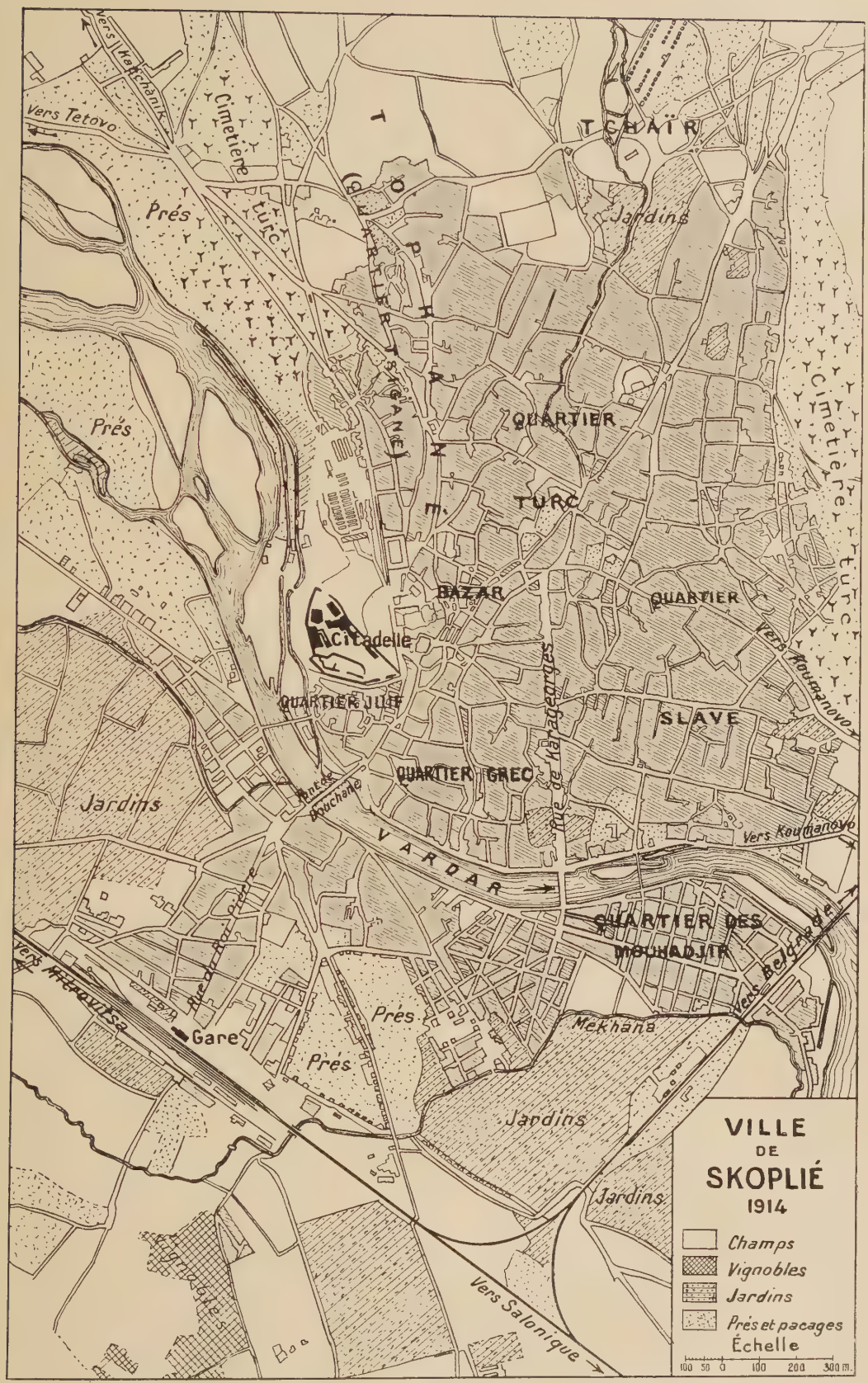

Vers Kalkandelen
Vers Tetovo
Cimetière turc
Prés
TCHAÏR
Jardins
Cimetière turc
QUARTIER TURC
BAZAR
Citadelle
QUARTIER JUIF
QUARTIER GREC
Rue de Marchandises
QUARTIER SLAVE
Vers Koumanovo
Jardins
VARDAR
QUARTIER DES MOUHADJIR
Vers Belgrade
Vers Kalkandelen
Gare
Prés
Mekhana
Jardins
Jardins
Vers Salonique
VILLE DE SKOPLIÉ 1914
Champs
Vignobles
Jardins
Prés et pacages
Échelle
100 50 0 100 200 300 m.

Fig. 18.

et les boutiques, les magasins et les entrepôts du quartier grec ; à l'Est, mi-cachées dans les jardins, dominées par l'église, qui fut longtemps exarchale, les cubes aux toits plats de la ville slave. Au centre, la ville turque avec ses minarets et ses bazars : voici, comme partout, les rues spécialisées, les éventaires des selliers, des fabricants de babouches ; les marchands d'édredons battent le coton, dont les touffes blanches volent sur la lyre monocorde ; les marchands de draps empilent les pièces ; les orfèvres tapent et filigranent. Le fez est porté encore, et, sur le visage des femmes, le voile noir est de rigueur. La vieille ville de 1914 est restée figée, immuable (v. fig. 18).

Cependant, les 28 604 musulmans de 1913 (sur 43 847 habitants) sont tombés en 1919 à 22 063 (sur 53 410), en 1921 à 15 609 (sur 58 765), dont 13 980 « Turcs » (le reste est albanais)[1]. La population croît d'une manière régulière (60 354 en 1922, 62 432 en 1923). Mais la répartition des différentes religions ou langues n'est plus du tout la même : les orthodoxes, qui étaient 13 331 à la veille de la guerre, montent à 20 934 en 1919, à 22 135 en 1921, et ce sont presque exclusivement les Slaves (321 Grecs et Aromounes en 1921) ; le nombre des Juifs est à peu près stationnaire (2 800 en 1921).

C'est la rive droite du Vardar, jadis inondée, mi-protégée par le quai, la digue et une ébauche de surélévation, qui a reçu l'afflux des Slaves. Jadis, cette zone basse (245 m. près du fleuve, 247 m. au S.), jusqu'aux premières pentes (334 m. à l'O., 291 m. à l'E.) était occupée par des jardins potagers et des prairies. A l'Est, entre les prés humides, que borde le ruisseau Mekhana, et le Vardar, Abd ul Hamid avait installé un nouveau quartier turc, peuplé de *mouhadjir*, émigrés musulmans d'Asie : rues bien tracées de l'Ouest à l'Est, petites maisons basses de briques crues et de tuiles. Au centre, le vieux quartier européen, autour de la petite église franque : là, entre le fleuve et la gare, au Sud, hôtels et magasins commençaient à s'ouvrir, encore assez épars, façades de courtes rues qui masquaient les jardins. A partir de 1920, l'essor est donné, et l'on bâtit : 6 maisons nouvelles en 1920, 88 en 1921, 74 en 1922, 109 en 1923. On pave la « rue du Roi Pierre », qui mène de la gare au « pont de Douchane » ; on la borde de trottoirs ; les magasins vitrés étalent les modes, vêtements, chemises, chapeaux, à l'instar des capitales balkaniques. Le soir, les tables des cafés regorgent de monde. Les paysannes au long manteau de bure rutilante, aux manches de chemise brodées, au fichu traditionnel, croisent les calèches des Turques à la robe de soie noire, et les élégantes aux jupes courtes et aux cheveux courts, vêtues à la dernière mode occidentale. Au delà, vers l'amont, parmi les vastes prés et les vergers, paraît l'embryon d'une ville toute neuve : les boulevards sont tracés, avec quelques arbres maigres ; des rues neuves, encore toutes poudreuses l'été et fondrières l'hiver ; de-ci de-là, quelques maisons de béton ou de briques. Plus loin encore, des peupliers respectés donnent les rudiments du parc futur. A l'horizon, la pyramide du Char mure de sa majesté, violette sous le soleil couchant, la plaine et la Macédoine.

1. La précision de ces chiffres ne doit pas faire illusion : la source des statistiques est très diverse, souvent paroissiale ; ainsi, les chiffres de 1919 varient de 35 700, 36 670 à 51 758 ou 53 410 pour la population globale. Le premier recensement sérieux fut effectué les 3-4 août 1929 comme exercice par les élèves statisticiens : il donna 73 196 habitants.

CHAPITRE VI

# L'INSTITUT D'HYGIÈNE DE SKOPLIÉ ET LA LUTTE ANTIPALUDIQUE

L'ORGANISATION GÉNÉRALE. — L'insuccès de la colonisation de la Macédoine comportait une leçon. On ne manqua pas de la tirer. Le peuplement, le partage avaient été abandonnés au hasard, ils s'étaient de préférence portés sur les régions insalubres. En Macédoine on joue de malheur : là où il est fertile, le pays est malsain, et il est sain aux endroits stériles. Ce sont donc surtout les zones insalubres qui attirent les colons. Il est apparu — tardivement sans doute — que coloniser et civiliser, cela voulait dire d'abord assainir.

La situation sanitaire n'était, durant les premières années, rien moins que satisfaisante. Tous les colons, tous les fonctionnaires, dépaysés, tombaient malades. En 1920-1921, des gares ne pouvaient mettre en marche des trains entiers faute de personnel. En 1922-1923 des familles de colons, de paysans, restaient toutes couchées, grelottant de fièvre : les bras manquaient pour la culture. Pas un médecin dans les campagnes. Pas un bâtiment sanitaire. Nous avons vu plus haut les ravages causés par la malaria, sans compter la tuberculose, la typhoïde, les maladies infantiles. En 1921 est fondée, à Bitolj, la première station sanitaire. Quelques missionnaires de la science sont envoyés de Belgrade à Skoplié, Chtip et Vélès.

Dès mai 1919, avant même la signature des traités de paix, qui fondaient le royaume serbe-croate-slovène, un Ministère de la Santé publique est établi à Belgrade, chargé de « protéger l'augmentation régulière de la population en favorisant de nombreuses et saines naissances », de « la protection de la santé publique », d'installer « des institutions pour le traitement et la préservation des maladies », de « l'étude de la biologie normale et pathologique de la nation », enfin, de « l'éducation populaire en matière d'hygiène » (loi du 21 novembre 1921). Le chef de la section d'hygiène, le docteur Chtampar, créait à Belgrade un « Institut de médecine sociale » — dont le nom seul est un programme —, y adjoignait les instituts associés. Celui de Skoplié, l' « Institut pour les maladies tropicales », devait prendre bientôt le nom plus général, plus conforme à sa destination véritable, d' « Institut d'hygiène », chargé de « garder » la santé populaire dans la « Serbie méridionale ».

Ses bâtiments s'élevaient peu à peu, au Sud de la ville, sur les terres vierges au delà de la gare. L'État y affectait 20 millions de dinara, mettait à sa disposition, en outre, un budget annuel de 9 millions 1/2 (5 millions 1/2 pour le matériel,

4 millions pour le personnel) et, autour de son directeur, un jeune et actif apôtre venu de Bosnie, le docteur Rankov, se groupaient une équipe choisie de 46 médecins, de vétérinaires, chimistes, ingénieurs, infirmières, sages-femmes, désinfecteurs, garçons de laboratoires, employés administratifs, ouvriers qualifiés et manœuvres, en tout 216 personnes. Ce monde gouverne la « Serbie du Sud », soit la Vieille Serbie et la Macédoine, un territoire de 45 717 kilomètres carrés, une population de 1 474 560 âmes.

Son domaine est divisé en treize secteurs, un pour Vranié et la haute Morava,

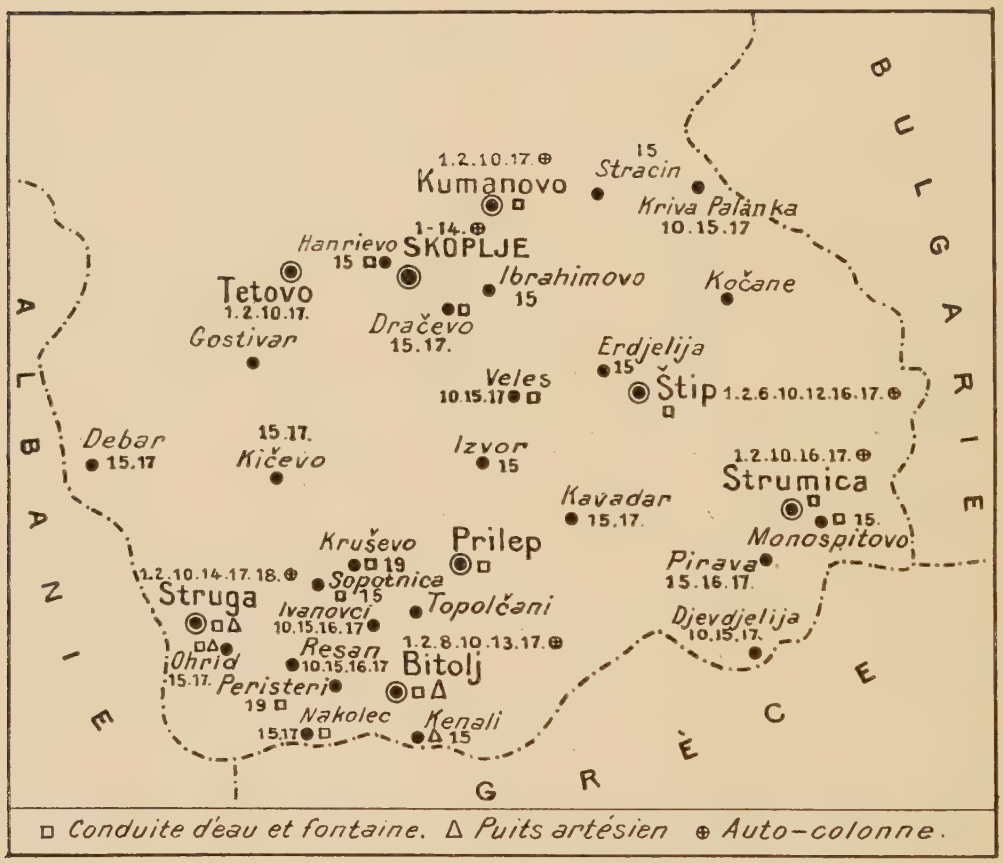



Fig. 19. — Organisation sanitaire de la Macédoine iougoslave.

1. Section sérobactériologique.
2. — de malariologie.
3. — de parasitologie.
4. — de chimie.
5. — antirabique.
6. — vétérinaire.
7. — technique.
8. Dispensaire antivénérien.
9. — antituberculeux.
10. Policlinique scolaire.
11. Oculiste.
12. Rayon X.
13. Dentiste.
14. Exposition-musée, etc...
15. Station de santé publique.
16. Sage-femme.
17. Bain.
18. Blanchisserie.
19. Station d'estivage.

quatre pour le Kossovo, la Metokhia et le sandjak, et huit pour la Macédoine. A la tête de chacun est une « Maison de la Santé publique », que dirige à demeure un médecin, un jeune médecin, le plus souvent sorti d'une Faculté française. Aux portes de ces petites villes macédoniennes, chefs-lieux de ces plaines fertiles, mais incultes, insalubres surtout, s'érige la petite maison de bois, peinte en vert clair, accueillante avec son jardinet fleuri, veillant, en sentinelle vigilante, sur la santé des habitants. Ainsi à Skoplié — où elle se confond avec l'Institut même —, à

Koumanovo, à Tétovo pour les plaines septentrionales, à Chtip et Stroumitsa pour les vallées de l'Est, à Strouga pour la plaine bordière du lac d'Okhrid et les bassins du Drin, à Prilep et à Bitolj, qui se partagent la Pélagonie et les vallées adjacentes. Pour monter ces maisonnettes, on a utilisé les ressources locales, les bâtisses de bois, les instruments de laboratoire fournis par l'Allemagne au titre des réparations. Chaque centre possède une station bactériologique (analyses bactériologiques, sérologiques, chimiques, hydrologiques), une policlinique scolaire (clinique urbaine), où sont examinés les enfants, des installations de bains-douches scolaires et populaires, une section vétérinaire pour les épizooties, enfin une ambulance mobile, auto-colonne qui parcourt les villages du secteur. Le chef de station, fonctionnaire bien rétribué — 5 300 dinara par mois —, entouré de collaborateurs d'élite, est tout dévoué à cette grande œuvre, la résurrection de la Macédoine (v. fig. 19).

Le but et le programme. — Le grand fléau est le paludisme. Mais le paludisme est surtout une maladie de la misère. Du cycle de l'anophélisme — que nous avons exposé plus haut — il résulte qu'il s'agit surtout de mettre l'homme en état de défense. Il faut faire la chasse aux anophèles, lutte difficile et très coûteuse, qui, au reste, peut réussir. Mais il vaut mieux préserver l'homme. Le paludisme ne se développe pas dans un organisme sain. Empêcher la dissémination des hématozoaires dans le sang de l'individu, même piqué par un moustique, c'est résoudre le problème. La question n'est plus seulement médicale, mais sociale, hygiénique au premier chef, économique également. Augmenter la résistance du paysan, guetté par le paludisme, c'est d'abord poursuivre son relèvement économique. Le médecin n'est plus seulement celui qui soigne le malade : il faut qu'il prévienne la maladie. Il ne se cantonne plus dans son domaine thérapeutique : il devient chimiste, ingénieur, architecte, professeur d'économie domestique et, plus que le prêtre ou l'instituteur, le conseiller quotidien du villageois. Cette action sociale est « préventive et offensive » : le médecin considère le peuple entier, cherche la maladie, la dépiste, va au-devant d'elle. Ainsi le travail n'est plus médical : il est civilisateur avant tout.

On atteint le peuple de deux manières : d'abord par l'enfance. Rien n'est plus simple, rien n'est meilleur marché que l'œuvre de la policlinique scolaire. L'enfant des écoles, docile et encadré, est un sujet d'élite pour le médecin, pour le chercheur. Par lui on suivra la marche des maladies. Chaque enfant est enregistré, pourvu d'une fiche sanitaire, visité périodiquement : on examine ses yeux, ses dents, ses organes, sa rate surtout, révélatrice du paludisme, on prélève son sang, qui ira aux laboratoires. Pas moins de 23 000 enfants ont passé, par exemple en 1926, par les mains des cliniciens de Bitolj. Cependant l'écolier est déjà un enfant qui a pris des habitudes. Il faut donc saisir l'enfant d'avant la classe. Comment le faire, sans pénétrer dans les foyers ? C'est aux mères elles-mêmes qu'il faut s'en prendre. La mortalité des nourrissons est énorme, et la grande cause est l'ignorance. Au nouveau-né la paysanne donne du pain ou des pastèques. Il faut apprendre à nourrir, à élever, à emmailloter même.

Somme toute, la plus féconde manière est d'aborder la famille rurale. Deux tâches sont là à poursuivre, œuvres humanitaires autant que médicales. C'est l'*assainissement technique* des villages, rôle essentiel de l'État dans ces régions

arriérées. « Il faut, disait un médecin de là-bas, corrompre le peuple, l'habituer au lit et aux mains propres ». On distribuera donc des lits et gratis : quand un homme a couché une fois dans un lit, il ne se reposera plus à terre. On amènera l'eau, construira des fontaines, des bassins de lavage du linge, voire des blanchisseries, à eau chaude si possible. On bâtira des bains-douches. On fera la chasse au fumier découvert dans les villages, aux étables malsaines, mal entretenues. On édifiera des maisons modèles, qui n'oublieront pas les w.-c..

La condition du succès, c'est que le peuple collabore à la tâche entreprise. D'où l'*assainissement moral* des villages, mené par la section de propagande. Le médecin a compris que, pour réussir, il doit inspirer confiance. Dans ces pays où l'autorité publique n'est longtemps apparue que sous la forme du gendarme ou du dîmier de l'impôt, où l'Empire ottoman ne connaissait le paysan slave que comme un serf ou un proscrit, la méfiance de l'État est ancrée dans l'esprit des masses. Il faut donc éviter de recourir aux autorités, à l'arsenal des répressions. Il ne s'agit que d'ouvrir les yeux et les consciences. La propagande pratique est l'œuvre des volontaires, au premier chef de l'infirmière itinérante, qui va de village en village. On complète cette action bénévole par des conférences, des affiches, des brochures, et surtout des films, que fait tourner la voiture cinématographique de l'Institut d'hygiène. Ainsi s'établira peu à peu une collaboration entre le médecin et le malade, entre l'Institut et chaque village. Le paysan comprend à son tour ; il voit la fontaine, le bain du hameau voisin. Il en demande une aussi. Il ouvre même sa bourse, quand c'est nécessaire : s'il a donné quelques dinara, il considère l'institution comme sienne, il y prend cœur. Ainsi lorsqu'on construisit le sanatorium du Péristéri au-dessus de Bitolj, les paysans des villages voisins s'enrôlèrent spontanément pour faire les 3 km. 500 de route qui manquait : ils n'avaient pas mis longtemps à considérer qu'ils travaillaient pour leurs enfants.

Les centres villageois. — La racine de l'œuvre entreprise est la « station sanitaire » de village. C'est par elle qu'on touche la masse rurale du pays.

Voici, au pied même des montagnes, à l'endroit où la Markova réka entre en plaine, à 9 kilomètres S.-E.-E. de Skoplié, le gros village de Dratchévo. L'hiver, toute la région est muée en marécage. L'été, la Markova est à sec et on la franchit à gué sans s'en douter. 1 200 habitants vivent là, impaludés. Dès 1924, on ouvre la station.

Aux portes Sud du village, à côté de l'école, deux bâtiments blancs s'élèvent : les bains et la station même, bureau et chambre de l'infirmière. Autour, un jardinet et un champ de pommes de terre, un exemple pour ces paysans, qui ignoraient cette culture. Le chef de station est une infirmière, assistée d'un domestique, pris dans le village même. Elle est sortie, après trois ans d'études, de l'école d'infirmières de Belgrade, et a suivi encore, durant un an, les cours spéciaux de l'Institut de Skoplié. Elle gagne par mois 1 200 dinara (600 francs à peine). Pour ce prix elle est pharmacienne, professeur d'hygiène, assistante du médecin, qui arrive chaque mois de la « Maison de santé » la plus proche en tournée d'inspection et de contrôle. Le reste du temps on lui livre 400 kilomètres carrés, 32 villages ou hameaux, 12 762 paysans à visiter. Son territoire est divisé en quatre itinéraires, au reste peu rigides (s'il pleut, on remet le tour au lendemain) : les 4, 5 et 6 du mois, elle remonte la vallée de la Markova, dans la Vod-

njanska planina; les 8 et 9, 25 et 26, c'est le tour des villages de la plaine vers le Sud; les 11 et 12, 28 et 29 notre infirmière s'en va le long de la rive gauche du Vardar; les 14, 15 et 16 elle court le long de la rive droite. Tous les moyens de locomotion sont bons : la voiture, quand l'occasion s'offre, le mulet dans la montagne, la bicyclette en plaine durant les beaux jours, et la marche le plus souvent. Dans chaque village, l'infirmière ambulante s'efforce de visiter chaque maison, de donner les premiers secours, d'évacuer sur l'hôpital de l'Institut les malades graves, de dépister les tuberculeux, d'attirer l'attention sur le danger des contacts, de faire construire des w.-c., d'apprendre l'usage des lavabos. A Dratchévo même elle a amené aux bains les paysans, surtout les jeunes, qui prennent l'habitude de venir se baigner après leur journée de travail : en août 1928 passèrent sous la douche 938 personnes, 507 hommes, 317 enfants, 114 femmes. Les femmes sont plus récalcitrantes. Une telle station coûte, à bâtir, 150 000 dinara ; on y dépense par mois 3 500 dinara. Mais déjà les paysans s'intéressent à cette œuvre : la commune vote une subvention de 5 000 dinara, comme contribution aux frais.

Un autre village, en pleine montagne : Izvor — « la Source » — sur les pentes Nord de la Babouna, dans un chaos de granites. La station sanitaire, qui y est créée, surveille 450 kilomètres carrés, 37 villages ou épars, 15 264 habitants. Les villages sont répartis sur quatre itinéraires : trois jours toutes les deux semaines dans la vallée de la Topolka, à plus de 10 kilomètres au Nord ; six jours aussi en aval dans la vallée de la Babouna, qui descend vers Vélès ; six autres jours en remontant la même vallée et les torrents affluents jusqu'à 20 kilomètres à l'Ouest ; et six jours encore vers le Sud, dans cette montagne sauvage qui n'a ni arbres ni eau.

Ce fut surtout la rive droite du Vardar qui reçut les stations villageoises : en 1928, il y en avait 24, contre 10 seulement sur la rive gauche. La population d'abord y est bien plus nombreuse : en gros 800 000 habitants sur la rive droite et 200 000 sur la rive gauche. Et les grandes plaines sont là : de l'autre côté, les montagnes occupent une grande partie de la surface. On a débuté par les zones les plus marécageuses, la Pélagonie de Bitolj, le bassin de Skoplié, dès 1922, et, depuis 1923, la plaine de Strouga et du Drin, puis, sur la rive gauche, le bassin de Chtip. Ensuite on s'attaqua aux autres vallées paludéennes : Débar et Tétovo au Nord, Kotchané et Kriva Palanka à l'Est, Djevdjélia (Guevguéli) au Sud. L'œuvre est lente : il a fallu cinq ans pour tresser ce réseau, aux mailles déjà serrées, cependant larges si l'on veut songer aux besoins. Les communications sont malaisées : de la gare de Stroumitsa à la ville (35 km.) le transport coûte 0 fr. 80 le kilo. Les installations sont coûteuses. Une « Maison de santé » complète, avec ses services ambulants, ses laboratoires, son hôpital, ne coûte pas moins de 700 000 à un million de dinara. On ne peut créer que par échelons. L'état sanitaire, les possibilités financières, le personnel dont on dispose marquent l'ordre d'urgence des fondations et des travaux.

La lutte contre le paludisme : les méthodes de combat. — L'organisation, commencée en 1921, est achevée en 1925 : petites stations sanitaires, « Maisons de santé » et Institut. En 1927 le réseau est complet. Mais cette armée ne peut combattre son ennemi qu'à la condition de le bien connaître. Il faut pour cela de longues études. On les avait poursuivies depuis la fondation, sans s'inquiéter des nombreuses études théoriques, faites surtout depuis la guerre, des

conclusions un peu hâtives, basées sur des examens forcément rapides et superficiels. On reprit la tâche à pied d'œuvre. On se mit à de multiples examens microscopiques du sang. Pour la seule année 1927, le nombre des examens microscopiques s'élevait à 98 234, sans oublier les examens cliniques — 25 593 —, de la rate surtout, moins péremptoires.

L'étude scientifique du paludisme était menée surtout à l'école, à la policlinique scolaire, qui permettait des prélèvements faciles aux fins d'analyse, puis au laboratoire. Elle amena cette découverte, essentielle, des variations du paludisme selon les terrains, selon les années, selon les saisons même. Ainsi en 1928 l'analyse du sang prélevé dans 14 écoles de la région de Skoplié (en plaine) donna l'index de 10,3 (porteurs parasitaires sur 100 enfants examinés) en janvier, l'index de 18 en août ; la même année 7 écoles choisies dans la région de Vélès (en montagne) donnèrent en janvier 20 et en août 29, 6. En cette année sèche, la zone montagneuse était deux fois plus impaludée que la région de plaine.

Ainsi le paludisme devient multiforme dans le milieu macédonien. Protée, difficile à saisir, impossible à anéantir en tout cas. On peut détruire des moustiques : on ne les fait point disparaître à jamais. Il faut donc se contenter d'une tâche modeste, diminuer le paludisme, supprimer la mortalité qui en résulte, bref, rendre la vie supportable, permettre à l'homme de travailler à tous moments, dans tous les coins. C'est à cette simple tâche que le combat se réduit.

La lutte contre le paludisme n'est plus ainsi qu'un des aspects du combat pour la civilisation que l'homme livre à la nature. La nature élève bien des obstacles sur les pas humains. La victoire de l'homme, c'est le progrès, pour reprendre la juste et hardie définition de Vidal de la Blache. Pourtant il est des conditions de vie que l'homme ne peut modifier à brève échéance. Tel le climat, si tant est qu'on le puisse vraiment changer. Or, le climat macédonien est néfaste, par ses pluies torrentielles ici, et là par le manque d'eau. Le seul remède est le boisement, qui peut amener des pluies ou, pour le moins, régulariser le ruissellement des pentes. Boiser n'est certes pas un travail médical. Mais les médecins ont indiqué le reboisement comme le remède. Par leurs conseils on a créé parfois des sortes de parcs nationaux, interdits aux animaux et aux hommes : au Sud de Skoplié, par exemple, sur la Vodnjanska planina, quelques jeunes pousses protégées affirment, depuis huit ans, leur désir de vivre. Et d'autres travaux généreux sont utiles. Ce serait tout ce travail de « bonification », où l'Italie a excellé. Cependant il faut songer que dans le bassin de Skoplié seul il y a plus de 8 000 hectares à irriguer, et plus de 3 000 à dessécher. Le coût énorme de telles besognes interdit de l'entreprendre, si on ne peut les continuer. L'Italie est surpeuplée : la main-d'œuvre agricole abonde, et une terre « bonifiée » sera colonisée, entretenue. Ici la densité de la population est faible. Cercle vicieux : il faut assainir pour coloniser ; mais il faut coloniser pour assainir. Le problème, médical, redevient agricole.

Ainsi, dans ce domaine, toutes les questions sont solidaires. Le médecin a besoin de l'assistance de l'ingénieur. A défaut d'une « bonification » en grand, on se contentera d'améliorations partielles, de détail : des canaux bien construits, des digues contre les inondations, des adductions d'eau, le dragage des rivières mi-stagnantes, etc.. Ces travaux n'exigent pas de grandes dépenses, peuvent être exécutés par les propriétaires. Il faut pourtant éduquer le paysan, qui crée des marécages artificiels, ne comprend pas la nécessité d'un travail, a besoin d'une

éducation. Ce peut être la tâche du prêtre, de l'instituteur. Nouvelle collaboration. Le problème, ici encore, cesse d'être, exclusivement, celui de l'hygiéniste : il demande d'être résolu par un effort de toute la société.

En somme toutes les méthodes sont bonnes, qui permettent d'obtenir le résultat cherché. L'exemple est donné à l'Institut et dans les cinq stations antipaludiques modèles, qui sont directement sous ses ordres, trois dans le bassin de Skoplié, une à Vélès, une à Izvor. Là ont lieu les premières expériences de la lutte purement médicale : la guerre au moustique, l'aide apportée à l'homme, « désanophélisation » et « quinisation ». Cet homme, protégé, armé, doit vivre dans un milieu salubre : à l'assainissement biologique se superpose l'assainissement local.

L'ASSAINISSEMENT BIOLOGIQUE. — Mettre l'homme en état de défense contre le parasite que l'anophèle introduit par la piqûre, rendre en tout cas la maladie plus bénigne et non mortelle, espacer le nombre des attaques, donc gagner des journées au travail, à la culture. Voilà la première besogne, relativement facile. Aussi distribue-t-on la quinine, et gratuitement. Un personnel éduqué parcourt les régions infectées durant la saison paludéenne (mai-octobre), distribue sur place la quinine. On n'a pas donné, sur tout le territoire de l'Institut, moins de 700 kilos de quinine pour chacune des années 1927, 1928, 1929. Au total les malades paraissent augmenter : c'est que d'année en année s'accroît le nombre des paysans qui se font soigner, qui cessent d'être sceptiques. Au début ils refusaient la quinine ; maintenant ils viennent la chercher. En revanche, dans les zones auxquelles on s'est attaché tout d'abord, qu'on n'a pas lâchées depuis le début, la distribution de la quinine semble moins nécessaire : on en a fourni, dans la circonscription de la « Maison de santé » de Bitolj, 70 kilos en 1925, 48 en 1926, 26 en 1927. On y constate par des analyses bactériologiques que le nombre des paludéens passe en trois ans de 23 056 à 21 231 et à 8 155. La quinine est moins utile.

C'est au moustique même qu'il faut aussi s'en prendre. Pour cette « désanophélisation » on use de tous les moyens. Ainsi la région de Skoplié a été divisée en 5 secteurs de chasse. On y a d'abord repéré tous les gîtes de larves, temporaires ou permanents. Les premiers peuvent aisément disparaître par de petites bonifications, canaux d'évacuation des eaux, désherbage, etc. Dans les seconds on a introduit un petit poisson, la *gambousia affinis*, qui mange les larves, mais veut de l'eau permanente. On a ainsi fait disparaître l'anophèle des jardins publics de la ville de Skoplié, des petits bassins qui, jadis, étaient des réceptacles de larves.

La méthode de lutte antilarvaire qui s'est révélée la plus efficace, la plus pratique, c'est l'arrosage par le « vert de Paris », préparation arsenicale (sel double d'oxyde et d'arséniate de cuivre), mélangée dans la proportion de 1 pour 99 de poussière de rue. L'évolution des larves dure douze jours au printemps. Il convient d'arroser les gîtes tous les huit jours, pour éviter que les larves ne grandissent. C'est ainsi qu'on agit à Skoplié même, quand on constata, en 1928, une recrudescence du paludisme. Dans la ville et autour, dans un rayon de 3 kilomètres, furent marquées toutes les eaux stagnantes, en relevant aussi un certain nombre d'étables, où les moustiques captés devaient servir de contrôle. Du 9 au 30 avril 1928 on repéra ainsi vingt-cinq gîtes de *maculipennis*, d'une superficie

variant de 25 à 1 500 mètres carrés. Le 14 avril, on jeta le « vert de Paris », et on renouvela l'arrosage toutes les semaines durant trois mois. En mai, les pluies continuant, on trouva 29 gîtes. Cependant le nombre des moustiques diminuait : dans les étables de contrôle de la zone protégée on n'en capturait guère que 30 par jour, tandis qu'au dehors de cette zone on en prenait plusieurs centaines. En juin, baisse des eaux stagnantes, augmentation des gîtes (36), mais d'une superficie totale trois fois moindre que celle des gîtes du mois précédent. En juillet, plus d'eaux stagnantes ; mais il y a encore des anophèles sur les bords des bras du Vardar. Cependant le nombre des moustiques reste très bas, environ une trentaine dans les étables de contrôle. En août apparaissent les larves de *superpictus*, qui furent emportées par une forte pluie le 27 septembre. Quoique 1928 fût une année très paludéenne en Macédoine, le nombre des nouveau-nés de Skoplié infectés ne fut que de 29 contre 68 en 1927[1]. La méthode fut poursuivie en 1929 dans les faubourgs. A Débar Mali, faubourg Ouest, en amont, dans les canaux du Vardar, on captait des centaines d'anophèles dans une étable-témoin en 1928 ; en septembre 1929, on en prit une moyenne de 10 par jour. A Topané, le faubourg tsigane du Nord de la ville, le paludisme diminue de 50 %. En 1927, il y eut à Skoplié 57 enfants de moins d'un an soignés ; en 1928, 28 ; et, pour les huit premiers mois de 1929, 13 seulement. Les malades de l'hôpital militaire, plus de 1 000 en juillet 1928, ne sont plus en juillet 1929 que 600, dont très peu de paludéens. La même méthode fut appliquée à la région de Kriva Palanka — 30 kilomètres de la vallée de la Kriva — impaludée de 100 % : 2 inspecteurs et 10 ouvriers ont suffi pour asperger la zone, pour la nettoyer d'anophèles. Or, ce travail a l'avantage d'être fort bon marché : le « vert de Paris » coûte 55 dinara le kilog, et 1 kilog suffit pour 10 kilomètres carrés. Ainsi on ne dépensa que 15 000 dinara à Skoplié (en 1927 et 1928), 8 000 dinara suffirent pour débarrasser de ses moustiques Kavadartsi.

L'ASSAINISSEMENT HYDROLOGIQUE. — Supprimer la nocivité du moustique en fortifiant l'individu, supprimer le moustique lui-même : résultats appréciables, mais temporaires. Pour obtenir un résultat durable, il faut remonter aux causes. Et la cause essentielle, sinon l'unique, du paludisme, est le milieu marécageux.

Le temps, l'argent ont manqué pour entreprendre les travaux gigantesques, tels que ceux que les Grecs ont confiés aux Américains. Ici, au surplus, la forte densité de la population nouvelle exigeait la mise en culture de nouvelles terres : un desséchement partiel s'imposait. Dans la Macédoine iougoslave, au contraire, ce fut seulement en 1929 que l'on songea à assécher le bassin de Skoplié : on doit charger de ce soin une compagnie française : le coût du travail sera de 25 millions de dinara ; mais la valeur des 8 600 hectares recouvrés atteindra 49 millions.

En attendant, on s'était contenté de tâches plus modestes. On a, dans la mesure du possible, desherbé les canaux du Vardar au Sud de Skoplié, creusé d'autres canaux d'écoulement, diminué l'étendue des eaux stagnantes ; ainsi, 560 hectares autour de Gornié Lissitchié ont été récupérés au prix de 13 millions de dinara et mués en potagers. On étudie des plans de drainage de la Tserna marécageuse et de la Pélagonie (pour assécher 15 000 ha.).

1. Cf. SIMIC : *Peut-on protéger Skoplje du paludisme par la lutte antilarvaire avec le vert de Paris ?* (Glasnik tsentralnog higiienskog zavoda — Bulletin des Instituts centraux d'hygiène —, IVe année, cahier VII, n° 1-3, Belgrade, 1929).

Dans les zones herbeuses, les roselières, l'emploi du « vert de Paris » est pratiquement impossible : on n'atteint pas les larves cachées. Ainsi en est-il, pour ne parler que des plus restreints, des marais de la Stroumitsa ou des marais du Drin. Les projets sont prêts pour l'asséchement de 5 800 hectares dans les marais de Monospitovo (près de Stroumitsa), de 3 000 hectares près de Valandovo et Oudovo (dans la vallée du Vardar), de 3 000 hectares près de Kotchané dans la vallée de la Brégalnitsa. Le travail a été achevé dans la vallée du Drin [1].

Au Nord du lac d'Okhrid, le Drin, qui en sort, a déposé ses alluvions, réduit la superficie du lac, allongé son cours en méandres et faux bras. Contraste entre les eaux bleues du lac et la verdure sale des marécages, où se vautrent les buffles noirs, où paissent chevaux et grands bœufs gris. La superficie de la boue n'était pas inférieure à 1 500 hectares.

La « Maison de santé » de Strouga est fondée en 1923, aux bords mêmes du Drin, sur une île infestée de moustiques. Tout de suite le médecin collabore avec les ingénieurs du service hydrotechnique. On se met à canaliser, à draguer le fleuve sur 6 kilomètres, le bras principal. On barre les branches secondaires, qui sont bientôt asséchées. En cinq ans, la superficie des boues tombe à 700 hectares. Avec les zones voisines, inondées périodiquement, on recouvre 3 000 hectares. La dépense ne dépassa pas 1 800 000 dinara. Un jardin est créé sur les terres conquises, des arbres sont plantés, qui assainissent encore. Le pourcentage des paludéens passe de 80 % à 29 % en 1925, à 10 % en 1926, à 7 % en 1927. A Strouga même, en plein mois de septembre 1927 — le mois paludéen par excellence —, dans la chambrette hospitalière que le médecin m'avait offerte sur la rive même du Drin, sans grillages ni moustiquaire, les fenêtres ouvertes, je pus dormir sans piqûres. Le sommeil est troublé à peine par le bruit monotone du dragueur, qui continue jour et nuit son travail d'assainissement.

Quand le pays n'est pas trop humide il est trop sec, au contraire. Il y a un travail inverse qui consiste à amener l'eau. Les villages évitent souvent les zones marécageuses, se réfugient sur les pentes de ces hautes plaines encadrées de montagnes. Les schistes cristallins, les granites des versants ne retiennent pas l'eau de pluie. Ici, des dislocations ont produit des cassures profondes où les eaux disparaissent. Là, c'est la roche calcaire qui absorbe vite les eaux. Les terrasses — lacustres et fluviatiles —, paléogènes et néogènes, sont des terres meubles, sables ou flysch. Les cônes de déjection, grès, sables ou cailloux, ne font pas davantage obstacle aux eaux de ruissellement. Et surtout l'absence de bois précipite la dénudation des pentes. Bref, les coins habités sont souvent ceux qui manquent d'eau.

Le don de l'eau. — La seconde œuvre qui s'imposait donc était la fourniture de l'eau potable. C'était dans les zones marécageuses, où il n'y avait que de l'eau stagnante, dans les plaines, Ovtché polié, Pélagonie du Nord, où les transformations chimiques ne laissaient plus que des eaux saumâtres, sur les pentes enfin, où toute eau fait souvent défaut.

Dans la région de Strouga, assainie en partie, on poursuivit le travail en creusant des puits artésiens. Chacun de ces gros villages, installés sur la plaine

1. Ces renseignements et les suivants sont tirés d'un rapport (manuscrit) dû à M. l'Ingénieur Kernitch, chef du Service hydrotechnique de la Serbie du Sud, à Skoplié, qui a bien voulu nous le communiquer. Nous y avons joint les rapports des médecins et nos constatations personnelles.

même, enfoui dans un fourré de peupliers, de saules, près de ces maisons de briques crues, couvertes jadis de chaume et aujourd'hui de tuiles, eut son puits foré, souvent par les soins, parfois avec l'argent des paysans eux-mêmes, qui comprennent la nécessité de l'eau pure : ainsi, dans la banlieue de Strouga, à Vranichté (4 km. N. de Strouga), à Lojani (6 km. N.), à Draslavitsa (5 km. N.-N.-E.), à Morouichté (3 km. N.-N.-E.), à Misléchévo (2 km. N.-E.), et trois puits dans Strouga même. Or, l'entreprise fut malaisée : l'eau est atteinte à 56, à 70 mètres, parfois à 94 mètres seulement.

Même travail dans la Pélagonie centrale, surtout pour les villages des marais de la Tserna. A l'Est de Bitolj, la plaine, souvent sèche durant l'été, est un bourbier dès l'automne. Au milieu même, les marais ne disparaissent jamais : la route qui va vers l'Est est construite sur pilotis. Là sont cependant des villages, misérables ensembles de chaumines jadis, qui aujourd'hui revivent autour de leur fontaine. On est allé chercher une nappe artésienne jusqu'à 34 mètres à Brod (20 km. S.-E. de Bitolj), à 52 et 55 mètres à Medjidli et Kénali (13 et 15 km. S.-S.-E.), à 80 mètres à Ribartsi (11 km. E.), à 88 mètres à Tern (7 km. N.-E.) : c'est tantôt une eau sulfureuse qui jaillit (Ribartsi), et tantôt une eau ferrugineuse, qui rougeoie les fontaines du Sud, de Kénali ou de Médjidli.

Ailleurs, ce sont de simples puits, des sources aménagées, des fontaines de villages, de petits aqueducs, qui amènent l'eau pure d'une rivière ou d'une source voisine. Le service des eaux en a construit une quarantaine, dont le coût total s'est élevé à 6 843 000 dinara. L'État n'a pas lésiné dans ce pays délaissé par le gouvernement ottoman durant la paix, par le gouvernement bulgare durant la guerre. Et il faut ajouter à cette œuvre des ingénieurs l'œuvre identique des médecins, qui se sont faits, en maints endroits, les conseillers des maires, des communautés paysannes. Souvent les ruraux, par une contribution volontaire, font tous les frais d'une installation. Les rapports du service d'hygiène ne comptent pas moins de 24 puits, 5 pompes, 18 aqueducs construits sous la direction des « Maisons de santé » jusqu'en 1927, sans oublier naturellement les bains scolaires et populaires des dispensaires et des cliniques. D'autres projets se réaliseront, en particulier la construction d'aqueducs, le drainage du Iéjévo polié, où fut bâtie et abandonnée Nova Batania, à laquelle la Zlétovska réka, affluent de la Brégalnitsa, doit fournir l'eau nécessaire pour irriguer 800 hectares.

Aujourd'hui, il n'est guère de villages de ces plaines malsaines qui n'ait sa fontaine, ses conduites d'eau, de ciment armé pour la plupart. Même dans la montagne, pour le moins sur les routes passagères, de place en place, les sources sont aménagées, préservées des souillures, barricadées et cimentées. Ainsi, tout le long de la Radika, sur la route de Gostivar à Débar, où l'armée surtout a travaillé. De même dans la vallée de la Babouna, entre Izvor et Vélès. Pour la seule amenée des eaux de la région de Skoplié, on a posé pour plus de 2 millions de dinara en conduites d'eau : don de l'État iougoslave aux villages de Macédoine.

La lutte contre les maladies sociales. — Si le paludisme est le grand fléau de la Macédoine, nous avons vu qu'il n'est point le seul. Les maladies épidémiques sont nombreuses, qu'il faut s'efforcer non de guérir, mais de prévenir. Et on ne les prévient pas seulement en soignant par avance l'homme, mais en

surveillant les animaux, qui en sont les propagateurs. On combat les maladies des bêtes pour éviter celles de l'homme. Tel l'anthrax charbonneux, que le paysan prend au charbon de son bétail, le typhus exanthématique, propagé par les poux, et, naturellement, la rage. Partout, on a recours à la vaccination : le bétail contre le charbon, des villages entiers contre la rage quand un cas est signalé. La section vétérinaire, la section pasteurienne de l'Institut entrent en scène. Sans oublier la propagande en faveur des soins corporels : c'est par les bains, la propreté des logements que l'on enraie les épidémies de typhus exanthématique ou de typhus abdominal.

Sauver l'enfance est la tâche la plus urgente, et relativement aisée. On saisit l'enfant sur les bancs de l'école. Encore faut-il le surveiller aussi dans les bras maternels. L'ignorance, ici comme ailleurs, est une pourvoyeuse de petites tombes. Scarlatine, diphtérie, typhoïde, tuberculose : ce sont des maladies sociales, dont il faut d'abord préserver les enfants. Ici, on aura recours à la sérothérapie : par elle la mortalité due à la scarlatine a baissé dans des proportions énormes. Ainsi à Skoplié, en 1927, sur 215 enfants scarlatineux non immunisés, 51 sont morts, soit 23,7 %, tandis que sur 102, qui ont reçu le sérum, 3 seulement ont succombé, c'est-à-dire 2,9 %. Cette même année, le nombre des enfants sauvés fut de 14 001. Rien que pour le traitement de la diphtérie, l'Institut de Skoplié a distribué 493 500 doses de sérum spécifique. La fièvre typhoïde s'attaque aussi de préférence aux enfants : en 1926, à Skoplié, elle emporta 47 enfants (de 1 à 15 ans) et seulement 28 adolescents ou adultes. L'année suivante, elle était jugulée : au lieu de 75 cas, 39 cas, et seulement 2 morts[1].

L'enfant, pris à l'école, est l'objet d'un examen systématique, au point de vue de la santé corporelle comme de l'intelligence. L'école primaire de Koumanovo, d'où sortirent 590 garçons et 368 filles en 1927, ne fournit que 59 garçons et 53 filles en bonne santé, que 37 garçons et 73 filles d'intelligence développée. C'est que toutes sortes de maladies arrêtent le développement physique et mental : 80 % de caries dentaires, 12 % d'ophtalmies, 3,5 % de bronchites, 2,5 % d'anémie, 0,3 % de tuberculose. Et la région est relativement saine. Si nous entrons dans la zone basse, à Bitolj, sur 1 186 enfants examinés, nous en rencontrons 88,3 % atteints de maladies intestinales, 76,8 % de caries dentaires, 29,8 % de bronchites, toutes maladies guérissables, mais déjà 4,2 % d'anémiques et 3,79 % de tuberculeux. A 17 ans, à Bitolj, la hauteur moyenne des garçons est de 1 m. 65, celle des filles de 1 m. 52, le poids moyen de 55 kgs 500 et de 49, la mesure thoracique de 80-86,8 pour les premiers, de 73,7-80 pour les secondes. On peut être frappé de cette croissance déficiente.

Il est certain que le remède est un ensemble de mesures à prendre, qui développeraient la race. Le combat sur le terrain thérapeutique ne suffit plus. Si intense que soit le travail des policliniques scolaires, il ne distribue que des médicaments, des soins et des conseils. Mais c'est un autre milieu dont l'enfant a surtout besoin. La policlinique de Bitolj n'a pas distribué de médicaments à moins de 263 196 enfants pour la seule année 1927, n'a pas baigné moins de 12 727 enfants des écoles. Au total, pour le domaine de l'Institut, 448 982 enfants furent soignés, et 94 982 passèrent sous la douche de la clinique. L'obligation de la fréquentation scolaire rend possible le contrôle. Chaque écolier, au reste, est muni d'une fiche sanitaire, qui doit le suivre dans ses déplacements. Nous

1. Cf. Rankov : op. cit.

n'en avons pas encore de telles en France. Périodiquement, l'instituteur conduit sa classe à la clinique, et des spécialistes examinent la gorge, les dents, les oreilles, les yeux. On ausculte, pèse et mensure. Un enfant ainsi surveillé n'est plus la proie d'une maladie subite. Les contagions sont enrayées. Les malades sont écartés, admis à l'hôpital. Mêmes examens minutieux dans les dispensaires, quand les mères amènent les bébés : il est déjà plus difficile de les atteindre. Mais il est d'autres misères, que ni une médicamentation ni une surveillance préventive ne peuvent guérir. Sur certains terrains, le médecin qui épie la maladie à venir, qui la dépiste, est impuissant. L'économie d'un pays dépend pour une large part d'une politique sanitaire, que le gouvernement doit prendre à charge.

L'hygiène scolaire et domestique. — Les responsables de la santé publique du jeune État iougoslave, à Belgrade et à Skoplié, ont compris que le travail médical devait s'accompagner d'une éducation, élève des corps, instruction des esprits.

Soustraire les enfants, ne fût-ce que quelques mois, à l'ambiance insalubre. Rien n'est théoriquement plus simple dans un pays où de hautes montagnes offrent un asile saisonnier. Au-dessus même de la plaine marécageuse de Pélagonie, la longue chaîne de la Néretchka planina présente ses forêts, hêtraies et sapinières. A l'Ouest de Bitolj, le Péristéri élève ses plus hauts pacages à 2 359 mètres. Sur ses flancs, au-dessus de la *via Egnatia*, qui monte vers Ressan et vers Okhrid, jadis les riches marchands, grecs ou aromounes, de Bitolj construisaient leurs villas de plaisance. On en rencontre encore les ruines — ce fut là le front bulgare de 1916 à 1918 — aux villages détruits de Magarévo et de Ternovo. La route — construite par les paysans — grimpe sur le versant Nord-Est de la montagne semée de petits arbres, puis, à 13 kilomètres de Bitolj, à 1 300 mètres d'altitude, parvient aux lisières d'immenses sapinières. C'est là que s'élève le sanatorium. Trois grandes baraques, neuves et propres, munies d'eau courante et d'électricité : deux assemblent dortoirs et douches, l'autre la salle à manger et la cuisine. Le nivellement, la construction, l'installation n'ont coûté que 100 000 dinara. Il y a place pour 120 enfants. Le sanatorium reçoit durant les mois d'été (mai-novembre) les enfants anémiques des écoles : les riches y doivent payer une pension de 25 dinara par jour, d'autres 100 dinara par mois ; les pauvres sont admis gratuitement. Chaque enfant coûte 15 dinara par jour, logement et cinq repas. Les frais sont réduits au minimum : comme unique fonctionnaire, le médecin. A l'Ouest de Prilep à 30 kilomètres de la ville, à 1 320 mètres, fonctionne de même le sanatorium de Krouchévo. Proche de la petite ville valaque, qui hisse à 1 260 mètres ses maisons multicolores, couvertes de schistes mal taillés, à l'orée d'une forêt de hêtres, se cachent les six baraques rouges, où les enfants débiles des écoles de la plaine viennent en été se retremper dans le soleil et l'air pur.

Pour atteindre les enfants dans leur plus jeune âge, il faut persuader les mères. C'est dans cette vue qu'outre les avis des infirmières itinérantes, on a organisé des expositions ambulantes de l'enfance, de l'hygiène des nourrissons. Dans une petite baraque vite construite, on étale aux yeux des paysannes des poupées emmaillotées selon la bonne méthode, les biberons qui conviennent, les langes, les bouillies qui remplaceront le lait. L'exposition, placée aux portes du bourg, est ouverte aux heures où les paysans reviennent des champs. La

curiosité est en éveil. A Chtip, où nous la vîmes en septembre 1928, les Macédoniennes, aux tabliers énormes, emmitouflées dans leur coiffe blanche, portant parfois leurs bébés sur le dos comme en des hottes, défilaient avec curiosité et empressement. Il y avait eu 6 000 visites dans le mois d'août précédent, soit à Chtip soit dans les villages du voisinage. L'instruction se fait peu à peu.

La civilisation pénètre encore dans l'intérieur des foyers par l'entremise des jeunes filles. C'est le but que poursuivent les écoles ménagères. Telle celle de Tétovo, fondée en septembre 1927. Une vingtaine de fillettes y viennent apprendre à tenir le ménage, à faire la cuisine saine : la *tchorba* ou soupe aux légumes, le bouillon, le bœuf bouilli au lait caillé, le ragoût ou *goulach*, les beignets locaux. Ces cours de cuisine sont scandés des chansons du lac d'Okhrid. Elles apprennent encore les règles d'hygiène élémentaire, dont leurs mères n'ont nulle idée. Et par elles entreront dans les maisons, même bourgeoises, l'eau salvatrice, dont on ne faisait guère usage jusqu'alors.

Ce n'est pas que la persuasion soit facile toujours. On se heurte à maints préjugés. Les marchands ne veulent pas que leurs filles travaillent, craignent qu'on ne veuille en faire des infirmières et les retirent de l'école. Ailleurs, on transpose à l'installation sanitaire la vieille légende qui exigeait que, pour la construction d'une église, on enterrât un enfant vivant. Et les mères s'enfuient, même devant les porteurs de quinine, cachent les enfants, se barricadent. Mais, peu à peu, tout s'apaise. Trois jours après la fondation de la station de Tétovo, en septembre 1927, les enfants de l'école islamique, conduits par leur institutrice et leur prêtre, se présentent à la vaccination contre la scarlatine. Et voici que les musulmans permettent au médecin d'entrer au harem, de visiter les femmes jusqu'ici recluses.

Il faut avoir vu, au reste, ces jeunes médecins, apôtres de la civilisation, s'arrêter dans les villages ; dès l'arrivée de la Ford, les paysans accourent, consultent, demandent ici un puits et là une fontaine, ailleurs des bains, etc.. Ils content leurs maux, leurs petites misères à ce conseiller, devenu le conquérant.

CHAPITRE VII

# LA SECONDE COLONISATION

La construction des routes. — En 1923 on s'aperçut que la colonisation spontanée était singulièrement difficile et qu'abandonnés à eux-mêmes les immigrants ne pouvaient s'acclimater, persévérer : on commença dans toutes les administrations à élaborer des programmes. Le plus urgent fut celui des routes.

Quand les Serbes avaient remplacé les Turcs en 1912, ils avaient trouvé un réseau de communications rudimentaires : la route de la Morava et du Vardar, d'où partaient quelques routes Ouest-Est, de Koumanovo à Kriva Palanka, de Skoplié au Kossovo, et, autour de Bitolj, les routes vers Prilep d'un côté, puis vers Kitchévo et Okhrid de l'autre. A part cela, des pistes, des sentiers. Même les routes étaient mal tracées, sacrifiant la solidité à la courte distance, avec parfois 15 % de pente et des tournants de 5 à 7 mètres de radius, mal bâties, sans bases solides, couvertes seulement de sables ou de graviers. Les ponts étaient de pierre taillée et en dos d'âne. Durant la guerre, Allemands d'un côté, Français de l'autre construisirent quelques routes solides. Mais les camions les usèrent vite, et, en se retirant, Bulgares et Autrichiens détruisirent les travaux d'art. Il fallait surtout réparer. Ce fut l'œuvre essentielle de 1918 à 1923 : combler les trous, jeter des ponts de bois, des passages provisoires, puis remplacer les parties usées, jeter des pierres cassées ici, placer des digues sur les terrains marécageux, élargir les pistes, consolider les éboulis des pentes, etc... Bref, durant cinq ans, on dut se contenter de refaire le mauvais travail d'autrefois.

A partir de 1923, il ne s'agit plus de réparations provisoires, mais de constructions modernes. Cette tâche nécessitait nombre d'études. La grande difficulté rencontrée en Macédoine vient — nous l'avons vu — de la rareté des bois. Aux moindres pluies, les torrents, souvent temporaires, grossissent soudain, coupent les chemins, soit par eux-mêmes, soit en y jetant des masses d'éboulis. Il faut donc recourir aux hydrauliciens et non seulement aux ingénieurs. Le premier soin est de corriger le torrent, s'il est possible, et le second de reboiser. Ceci est l'œuvre de demain. Dès maintenant, on peut limiter les ravages possibles. Les ponts de bois, vite emportés, sont remplacés par des ponts de ciment armé, solides. Des fossés sont creusés de part et d'autre de la route, des tuyaux d'écoulement posés sous la route même. De-ci de-là on dévie le tracé de la route, diminue la pente, évite les zones d'avalanche sableuse, boueuse, protège la route par

La ville, vue de l'Institut d'hygiène
(au second plan, la citadelle ; au fond, la Skopska Tserna Gora)

Quartier musulman de Skoplié
(aux murs de pisé sèchent les feuilles de tabac)

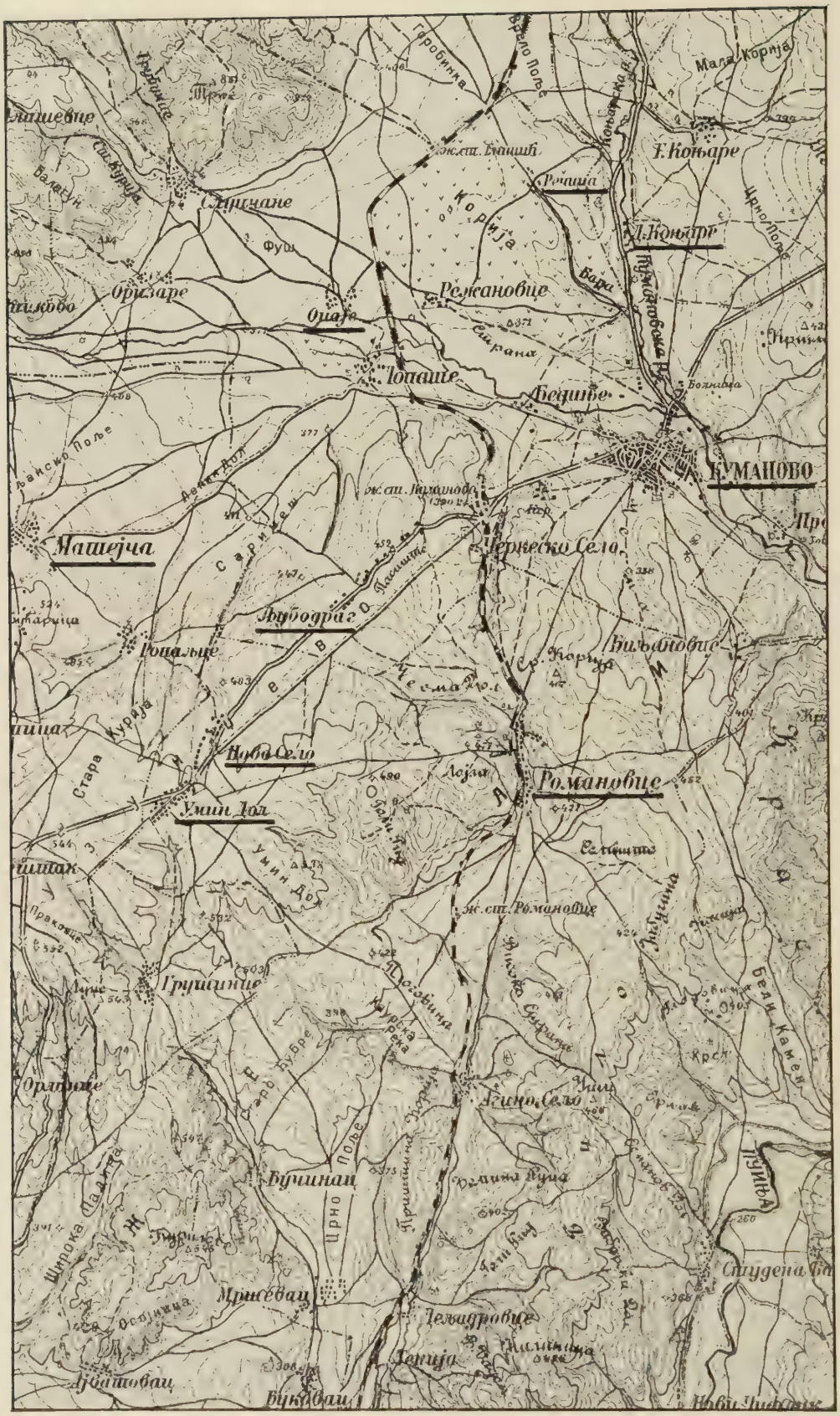
Un coin du nouveau Skoplié
(O. de la ville)

Quartier musulman de Skoplié (bazar)

Un coin du quartier tsigane de Skoplié
(N. de la ville)

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

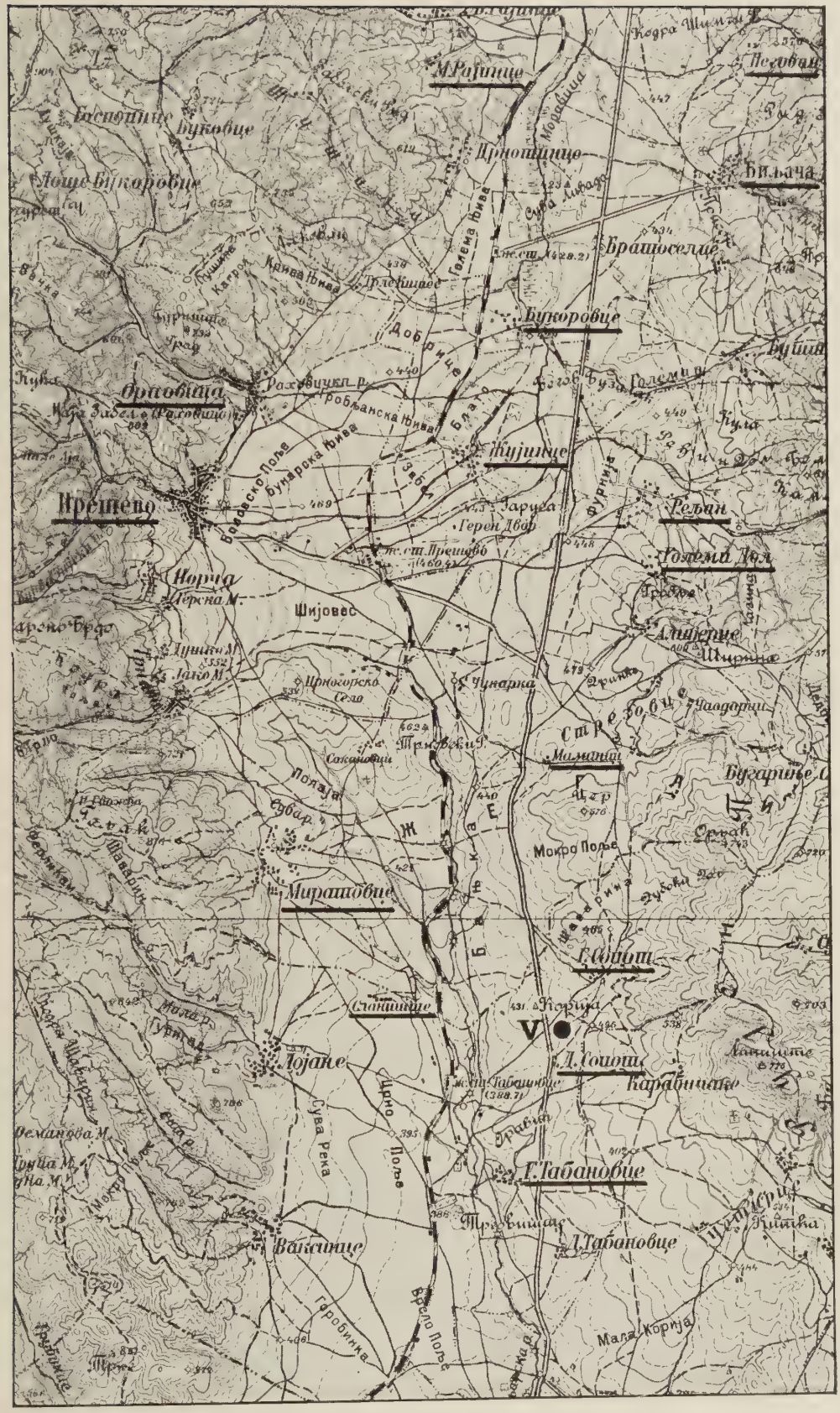
*d*




Cartes 3 et 4. — Colonisation du bassin de Koumanovo et du seuil de Préchévo.

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Koumanovo-Skoplié.)

(La feuille de droite continue au N celle de gauche.)




Sur la grand'route de communication entre la Serbie et la Macédoine, les colons sont venus grossir le nombre des villageois des premières pentes, au S.-O. de Koumanovo (comme Lioubodrag à 5 km.) et de part et d'autre du seuil étroit de Préchévo (à l'O. de la feuille de droite). — V = village neuf de Voïnovitchi. Les noms des villages de colonisation sont soulignés.

Une « station sanitaire » Dratchévo, 9 km. S. S.-E. de Skoplié)

Une « maison de la santé publique » (Bitolj)

Arrosage au « vert de Paris » (marais du Vardar au S. de Skoplié)

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

des murs. Ouvrage de longue haleine, qui est loin d'être terminé encore. Les meilleures routes, aujourd'hui achevées, sont les routes stratégiques vers les frontières, surtout la frontière albanaise. L'armée y travailla. La route de Gos-

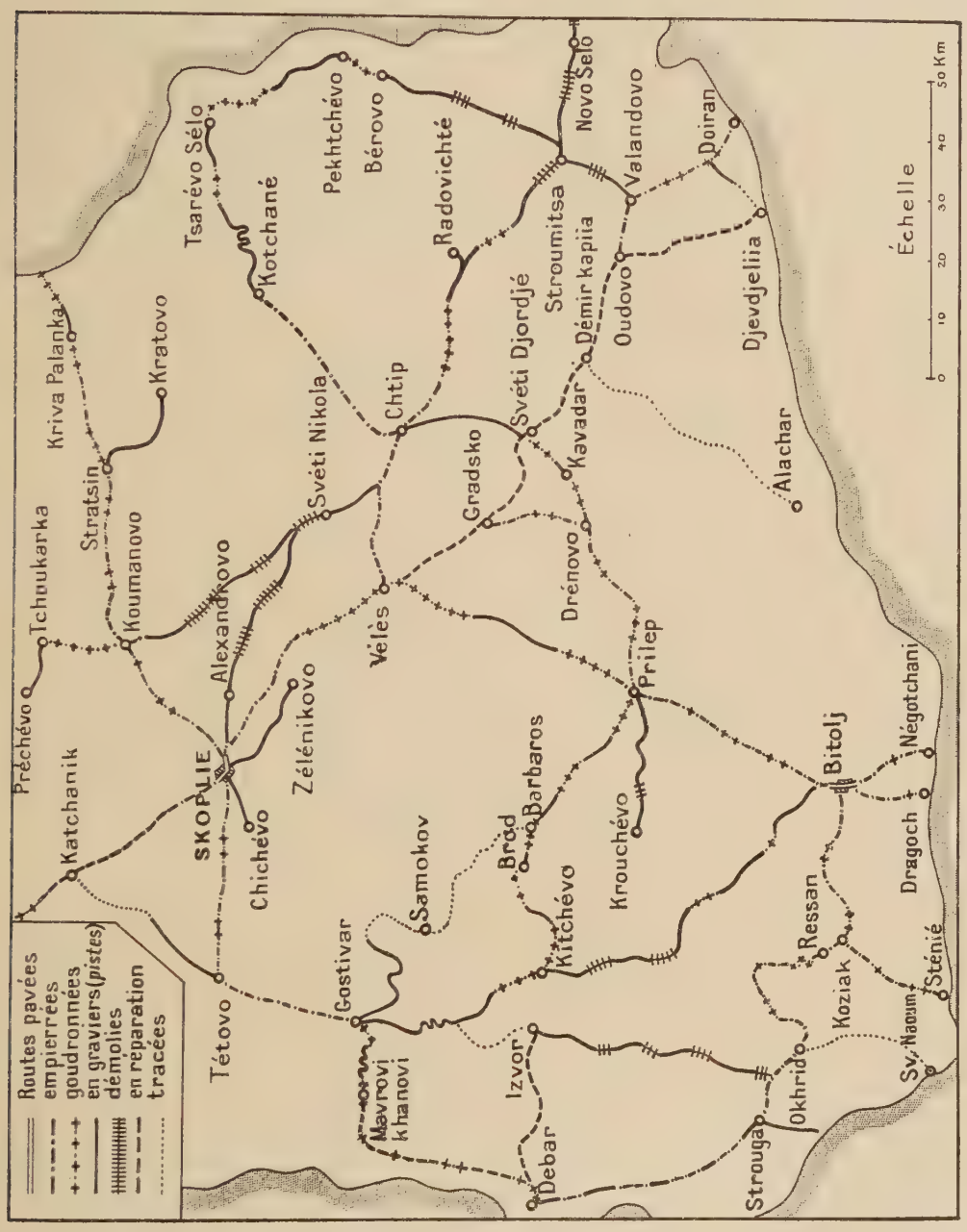



Fig. 20. — État des routes en septembre 1929 (d'après la *Direction technique de Skoplié*).

tivar à Débar, par le col de Mavrovo et la vallée de la Radika, est une merveille du genre : même, de place en place, des fontaines captent les sources, cimentées.

De nouvelles routes sont construites d'après les principes de la technique moderne : pas moins de 1 497 kilomètres (en ne comptant pas les routes refaites après destruction par les pluies ou les torrents), dont 363 kilomètres, où la circulation automobile est possible, 378 kilomètres empierrés sur un fond ancien,

658 kilomètres de chemins locaux, 206 kilomètres, qui ne sont encore que tracés. Il faut ajouter l'édification de 2 743 ponts (9 290 m.) : 1 626 en pierres taillées, 148 en ciment armé, 903 en bois, 66 en fer. On a ouvert à la circulation automobile le chemin Koumanovo-Svéti Nikola-Chtip-Radovichté-Stroumitsa-Doïrane, qui double la route du Vardar, le chemin Skoplié-Tétovo-Gostivar-Débar-Strouga, qui longe la frontière albanaise. On achève en ce moment une nouvelle route Skoplié-Katchanik (à l'entrée du Kossovo), la route Kitchévo-Débar, et la grand'route vardarienne entre Vélès et Djevdjélia (Guevguéli) (v. fig. 20).

A cela il faut ajouter le nouveau réseau de chemins de fer. Car, outre la grande ligne de Vranié-Skoplié-Salonique [1], la Macédoine iougoslave n'avait que quelques voies de 0 m. 60, tortillards, que le peuple avait baptisés du nom pittoresque de *tchaïnik*, « théières », allusion à la forme des locomotives essoufflées : de Gradsko à Prilep, de Skoplié à Gostivar. Vient d'être achevée la ligne à voie normale Prilep-Bitolj (46 kilomètres), qui sera prolongée vers Vélès d'un côté et vers Okhrid de l'autre, qui unira plus étroitement la zone des lacs au Vardar, tandis que le chemin de fer de Vieille Serbie, poursuivi de Mitrovitsa à Saraïévo, permettra de gagner Skoplié par le Nord-Ouest. D'autres projets ont vu le jour. Mais il faudrait de l'argent.

L'attribution des terres. — Dans un pays qu'on commence à assainir et où l'on trace des routes de ravitaillement, la colonisation est à pied d'œuvre. Il y eut sans doute bien d'autres travaux préparatoires : la construction de digues contre les inondations du Vardar dans la région de Skoplié et de canaux de desséchement coûta 580 000 dinara, livra à la culture 3 000 hectares de bonnes terres ; le reboisement de l'Ovtché polié a commencé sur 600 hectares ; le développement des coopératives agraires est favorisé, et l'État cède à l'Union des coopératives 15 % des 35 % des dettes que lui verse le paysan ; une loi de 1927 fait, en effet, remise aux colons de 65 % de leurs dettes. Un travail général préalable est entrepris par les administrations, Finances, Forêts, Réforme agraire, Agriculture et Eaux, qui, enfin, se mettent d'accord. Les affaires de colonisation sont centralisées au Ministère de la Réforme agraire (puis de l'Agriculture, après la compression, qui suivit le coup d'État du 6 janvier 1929). Les services furent divisés en quatre bureaux de colonisation (Skoplié, Bitolj, Kavadartsi et Chtip), puis, après janvier 1929, réunis sous la direction d'un « commissaire », qui réside à Skoplié, avec trois sous-commissaires pour les zones de Skoplié, Bitolj et le Métokhia-Kossovo. Afin d'écarter toute intrusion de la politique, sous-commissaires et commissaire sont choisis dans l'armée : colonels intelligents et actifs, que n'arrête nulle considération étrangère à leur mission.

Le service de la colonisation eut à sa disposition 121 005 hectares (120 565 selon un autre calcul[2]. Il en distribua (jusqu'au 1er janvier 1929) 92 766 (ou 92 757) à 11 293 (ou 11 123) familles, dont 6 265 de colons venus du dehors et 5 128 indigènes de Macédoine, soit environ 45 172 personnes. Les indigènes sont ou des *tchiftchia*, qui n'avaient pas encore de terres (652 familles), ou, le plus souvent, des paysans qui n'avaient pas reçu assez d'hectares pour vivre (3 902 familles). Les colons sont ou des volontaires des guerres balkaniques (de 1912 à

1. Plus les tronçons Skoplié-Katchanik (vers Mitrovitsa) et Bitolj-Négotchani (vers Salonique).

2. Ces différences viennent de ce que dans les calculs on ne fait pas toujours entrer les mêmes éléments, par exemple pâtures, etc..

1918) (23 familles), ou des comitadji serbes des insurrections bosniaques et macédoniennes (185 familles), ou surtout des émigrés d'autres régions iougoslaves. La répartition par année des familles installées et des terres distribuées montre bien cette marée montante de nouveaux colons (v. fig. 21 et carte 2, pl. X-XI) :

| Anciens départements | 1923 | | 1924 | | 1925 | | 1926 | | 1927 | | 1928 | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. | F. | Ha. |
| Koumanovo | 103 | 716 | 157 | 950 | 152 | 1 284 | 172 | 1 355 | 324 | 2 779 | 71 | 648 |
| Skoplié | 66 | 564 | 95 | 576 | 166 | 406 | 555 | 4 914 | 149 | 2 612 | 52 | 560 |
| Tétovo | | | 24 | 295 | 101 | 1 823 | | | | | | |
| Bitolj | 60 | 413 | 111 | 775 | 95 | 539 | 50 | 423 | 67 | 556 | 73 | 3 855 |
| Tikvech | 125 | 1 277 | 198 | 2 011 | 413 | 4 405 | 494 | 4 282 | 204 | 3 309 | 130 | 22 110 |
| Brégalnitsa | 291 | 2 533 | 90 | 1 590 | 94 | 1 585 | 69 | 1 910 | 131 | 2 750 | 71 | 4 800 |
| Total | 645 | 5 503 | 675 | 6 197 | 1 021 | 10 042 | 1 340 | 12 884 | 875 | 12 006 | 397 | 31 973 |

Pendant ces six dernières années, se sont donc établies en Macédoine 4 953 familles d'émigrés, soit près de cinq fois plus que dans les quatre années précédentes (1 126 familles), et elles se mirent à cultiver 78 605 hectares, soit six fois plus que de 1919 à 1922 (13 234 ha.)[1]. Colonisation à peu près égale durant cette période à celle de la Métokhia et du Kossovo (v. fig. 22)[2].

Si l'on observe de près la répartition de ces terres, on constate, comme il est naturel, que la grande masse se trouve dans les plaines : 20 238 hectares dans l'arrondissement de Skoplié, 14 948 dans celui de l'Ovtché polié, 12 848 dans celui de Négotine-sur-Vardar, 11 367 dans celui de Stroumitsa, 9 458 dans celui de Doïrane (Valandovo), 7 921 dans celui de Koumanovo, 7 417 dans celui de Djevdjélia, 5 038 dans celui de Kavadartsi (Tikvech) ; viennent ensuite les arrondissements de Chtip (4 352 ha.), de Prilep (3 731), de Préchévo (2 436), de Bitolj (2 382). Seul fait exception l'arrondissement montagneux du Malech (Bérovo) avec 2 756 hectares : son peuplement s'explique par des raisons stratégiques, la proximité de la frontière bulgare. Ce sont les zones montagneuses, au contraire, qui ont le moins de terres à mettre en culture (49 ha. dans l'arrondissement de Gostivar, 79 dans celui d'Okhrid). Le plus grand nombre de colons immigrés ont pris possession des arrondissements de Koumanovo (569 familles), Skoplié (373), Djevdjélia (236), Doïrane (214), Prilep (166) et l'Ovtché polié (126) ; les deux arrondissements du Tikvech (Négotine et Kavadartsi) ont accueilli 137 familles ; ceux de Bitolj et du Morikhovo 100[3].

Les colonies litchaniennes : les bassins de Koumanovo et de Skoplié. — Une des fautes de la première colonisation avait été d'abandonner au hasard la répartition des colons. On n'avait pas compris le parti à tirer de groupements formés par communautés d'origine. Cette erreur ne pouvait pas être complètement réparée. Les colons d'autrefois restèrent à la place élue. Mais on put diriger vers leurs compatriotes la marée nouvelle des émigrés.

Ce sont les pays les plus pauvres de l'Adriatique, qui ont fait déferler au

1. V. supra, ch. V.

2. Pour une superficie totale légèrement plus faible (20 943 kmq) et une superficie productive un peu plus restreinte (348 414 ha.), les deux plaines de la Métokhia et du Kossovo (anciens départements de Kossovo, Prizren, Zvétchane, Métokhia et Bérané) reçurent de 1919 à 1928 8 379 familles, auxquelles furent distribués 87 495 ha..

3. Nous avons reproduit en annexe les chiffres de 1929.

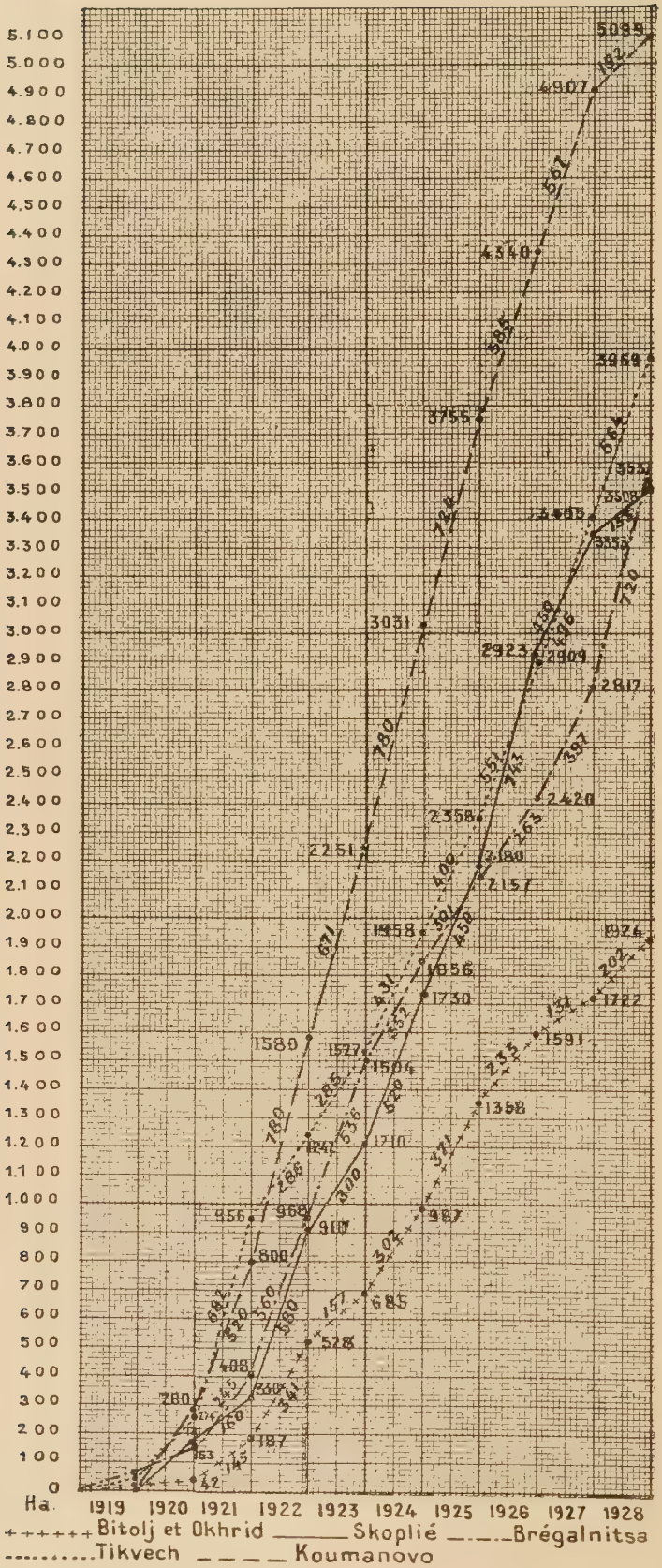



FIG. 21. — Colonisation de la Macédoine iougoslave.

Nombre d'hectares distribués par an, de 1919 à 1928, dans chacun des cinq anciens départements macédoniens.

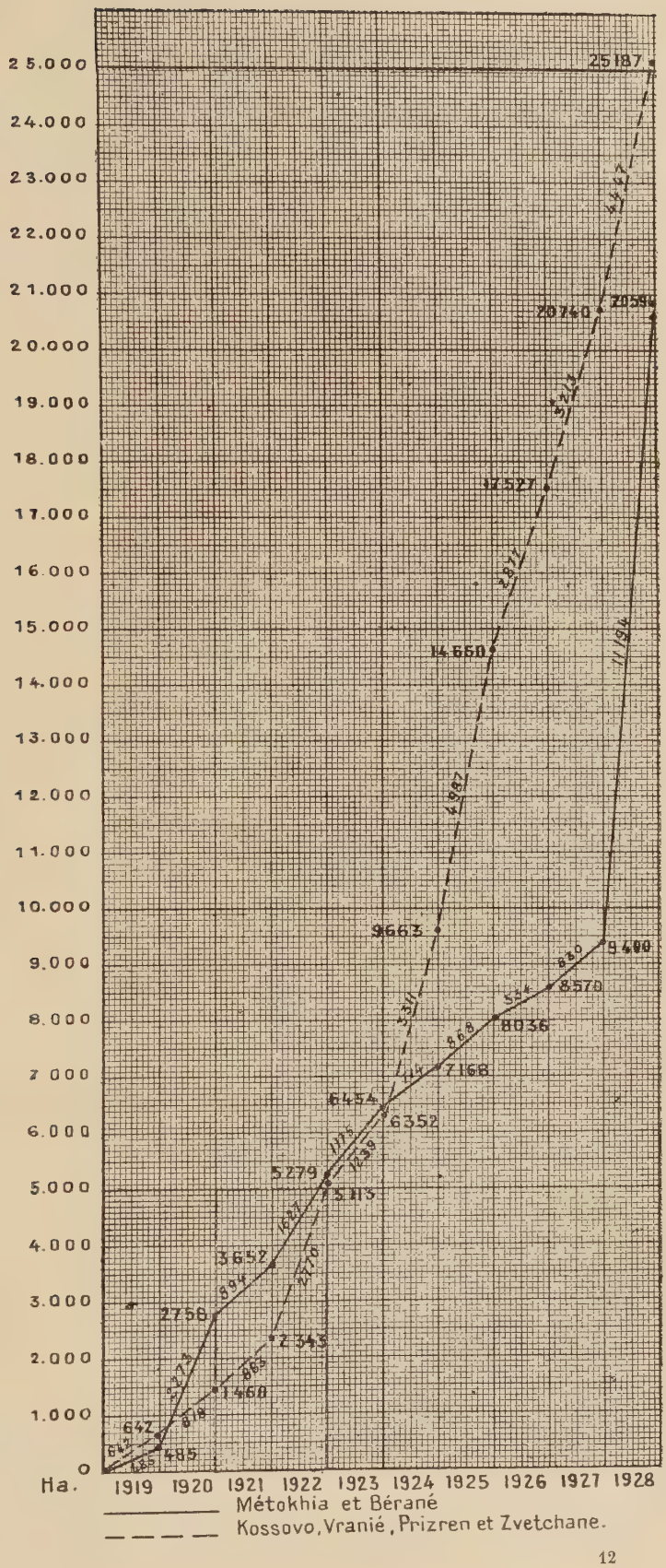



FIG. 22. — Colonisation de la Vieille Serbie.

Nombre d'hectares distribués par an, de 1919 à 1928, dans les anciens départements de Vieille Serbie et l'ancien département de Vranié. — Le graphique montre l'amplitude de cette colonisation, comparée à celle de la Macédoine (fig. 21). — L'échelle des hauteurs est cinq fois plus petite que celle de la figure 21.

XIXe siècle sur les États-Unis d'Amérique une partie de ce flot slave. La zone du karst est ingrate et la mer proche pousse au départ. Là furent jadis les *ouskok*, marins et pirates, qui combattaient contre Venise. De là émigraient de nombreux *petchalbari*, qui allaient chercher fortune en Amérique, mais revenaient au foyer natal. Monténégrins parfois, Herzégoviniens, et surtout Dalmates et *Litchani*, les « hommes de la Lika » de cette Croatie montagneuse de l'Ouest, murée par le Vélébit, striée par la *bora*, sans nulle plaine et sans nul port. Dès 1920 les *Litchani* descendirent sur les plaines macédoniennes. Ces Serbes orthodoxes ont conservé très vif le vieux sentiment national, eux pour qui un fusil se nomme toujours la *kossovka*. Ils apportèrent leurs habitudes : la maison basse — bien que le *vardarats* n'ait pas la violence de la *bora* — ; le large toit en pente — bien que les pluies skopliennes ne soient pas aussi abondantes que celles de l'Adriatique — ; seuls les matériaux diffèrent : la brique crue remplace la pierre du karst ; les tuiles sont subtituées aux dalles plates ; mais souvent, dans ce pays où il y a si peu d'arbres, la couverture est encore en bois. L'aménagement est sommaire : par devant l'entrée et les chambres ; sur la cour, le grenier et la cuisine ; dans la cour même l'étable et le grenier à paille. Naturellement à ce type se mêlent foule d'autres. Les *Litchani* ne sont pas les seuls, et chaque famille de colons apporte le style du pays natal. Voici, aux portes de Koumanovo, Lioubodrag (5 km. S.-O.), où 70 familles de colons, venues de 1922 à 1925, offrent un microcosme de l'unité sudslave : 11 familles de Lika, 8 de Bosnie et d'Herzégovine, 5 de Dalmatie, mais aussi 5 du Srem et 27 de Serbie ; à Oumin dol (9 km. S.-O.), les *Litchani* sont les plus nombreux (35 familles), mais, à côté ont trouvé place, de 1920 à 1925, 3 familles bosniaques, 2 monténégrines, une dalmate, 7 des environs de Belgrade et de Pirot. De même dans le faubourg Sud-Ouest de Koumanovo. Partout le type dinarique de la maison domine. Dans tous les intérieurs, le mobilier, même moderne, de bois travaillé par le paysan lui-même, ajouré, sculpté, rappelle d'autres horizons que la dénudation de ces seuils. Et la colonisation continue régulière dans le seuil de Préchévo, au pied des pentes, de part et d'autre de la grand'route qui unit, par ces bassins fertiles, au Vardar la Morava : les maisons neuves et larges des colons s'accolent aux vieilles maisons étroites des *tchiftchia*, faites de pisé, couvertes généralement de chaume. Une exception : le village tout neuf de Voïnovitchi (11 km. N. de Koumanovo), baptisé du nom du grand poète qui vient de mourir, peuplé de 6 familles de Lika et de 2 de Smédérévo (Serbie), venues de 1921 à 1924. Tout autour, les champs de blé, et quelques rizières au fond des vallées (v. cartes 3 et 4, pl. XIV-XV).

Dans le bassin de Skoplié, autre est le site des villages. La route de Vélès court droite vers le Sud-Est, à travers l'ancienne steppe, transformée en champs de céréales, aux bords des marais, moins vagabonds que jadis, et en maints endroits changés en pâturages et en potagers. En septembre les meules de foin s'alignent, et les carrés de choux énormes, de melons et de piments. Ici pas un ancien village, sinon des maisons des gardiens de buffles et de bœufs d'autrefois. Le vieux village s'est éloigné de la basse plaine inondée, insalubre : il s'est réfugié sur la plus basse des sept terrasses (fluviatiles et lacustres) du rebord Nord ou Sud. Au contraire, le colon s'avance près de la route (sur la rive gauche de la large vallée du Vardar), près du chemin de fer (sur la rive droite). Là où la vallée se resserre et où les routes montent sur la terrasse, un double village, vieux et neuf : tel Gornié Lissitchié (5 km. S.-E. de Skoplié sur la rive droite) ou Douchanovats (5 km. E.

sur la rive gauche) : ici 5 familles de Lika, 3 de Dalmatie, 8 d'Herzégovine se mêlent à 20 de Serbie. Troubarévo (8 km. E.) est un village complètement neuf, bâti sur la route par-dessus des marais asséchés : 32 familles (de Serbie, Bosnie, Herzévovine, Lika et Monténégro associées à des *tchiftchia* de la région) y cultivent, sur une terre humide, le maïs et les légumes. Idrizovo (12 km. E.) est une colonie pénitentiaire, qui a défriché l'ancien marécage. A l'endroit où la vallée se resserre encore, Rjanitchané (18 km. E.), groupe 40 familles indigènes et 38 immigrées, dont 13 de Lika, 5 de Dalmatie, 7 de Serbie ; abritées par les monts que coupe le défilé de Taor, apparaissent quelques vignes et, avec une plus grande densité, la maison à deux étages (v. carte 7, pl. XXI).

Les colonies dalmates de l'Ovtché polié. — L'Ovtché polié, la « plaine des brebis », n'était, il y a dix ans encore, qu'une steppe ondulée et inculte, peuplée de Iourouk (Turcs nomades) et de Valaques, qui n'y passaient que l'hiver ; ils se rendaient l'été dans le Krivi kamen (O. de Kriva Palanka) et sur les pacages de l'Ossogovo avec leurs 25 000 moutons. 120 familles turques sont parties de 1923 à 1927, ont gagné l'Anatolie. Quant aux Valaques, quelques-uns sont restés, mais ont abandonné la transhumance : telles les quatre familles aromounes d'Erdjéliia, qui ont quitté définitivement leurs cabanes d'été de la Brégalnitsa, ont en 1926 acheté la terre des Turcs, fixé leurs 1 060 brebis et leurs 20 chevaux, vivant toujours au reste de la vente des fromages. Tout autour des villages la culture a pris la place des pâturages d'autrefois : blé, orge, avoine surtout poussent à merveille sur la terre noire et, entre les glanes de l'été, le pavot d'opium jette ses notes claires. Le samedi, jour du marché à Svéti Nikola, le chef-lieu de l'Ovtché polié, dont la tour municipale et le clocher orthodoxe dominent seuls, à côté d'un minaret en ruines, la monotonie de ces plaines, de toute la campagne paysans arrivent derrière les petits chevaux et les ânes, chargés de hottes de fruits, de melons et de légumes. Singulière petite ville qui ne s'anime que l'hiver ; les boutiquiers-cultivateurs, qui forment la majorité de 2 370 habitants, ne lèvent leurs auvents qu'aux mauvais jours. Aux beaux jours, on est dans les champs. Et dès les moissons engrangées ou les brebis tondues, marchands de Koumanovo viennent enlever la récolte, envoyer à Salonique les 400 wagons de blé, à Leskovats les 5 wagons de laine qui partent d'ici tous les ans. Les chaumes sèchent sur place. Et les boutiques rouvrent.

Ce sont surtout les petits villages du centre qui ont reçu les colons (v. cartes 5 et 6, pl. XVIII-XIX). Vidés de Turcs, ils se sont repeuplés de Serbes. Sans doute les mécomptes du début ont laissé leurs traces. Nous avons vu que nombre des premiers colons du début, surtout des montagnards slovènes, étaient repartis à jamais. D'autres sont restés et d'autres sont venus encore. Les plus nombreux sont les Dalmates, mêlés au reste à quelques familles de Lika, d'Herzégovine, du Monténégro, de toute la zone karstique du *Primorié*, du « Littoral », dont le calcaire dur et sec n'a guère d'attraits, rend difficile la lutte pour la vie. Tout au plus trouvent-ils ici la même sécheresse dans ce sol sableux. Du jour où l'État a compris la nécessité de donner de l'eau d'abord, la colonisation, incertaine, s'est fixée enfin : il n'a pas fallu moins de 500 000 dinara pour amener de l'eau aux quatre épars de la commune d'Erdjéliia ; on a dû creuser à 68 mètres le puits principal ; même travail pour ouvrir le puits artésien de Svéti Nikola. Une fois l'eau obtenue, la culture est heureuse : le rendement du blé

n'est pas inférieur à 20 quintaux à l'hectare. On se contente d'agrandir le lot paysan : 10 hectares. La terre ne manque pas, en effet. Le Dalmate est un travailleur : il se plaint seulement du vent, qui entrave les arbres fruitiers, que le mur calcaire ou des murettes de pierres protégeaient là-bas de la *bora*.

Tous ces petits villages mi-neufs ont un air de parenté. Erdjéliia (16 km. N.-O. de Chtip) assemble encore 25 familles indigènes, qui ont reçu la terre turque, et 30 familles de colons, dont 11 de Serbie et 14 du karst adriatique. Le village est en ordre dispersé au milieu de la plaine, avec des maisons de tous les styles, où l'on reconnaît les mœurs de tous les coins des pays serbes. Moustafino (14 km. N.-N.-O. de Chtip) a accueilli, de 1922 à 1929, 20 familles de colons, dont 18 de Dalmatie. Le type de la maison dalmate se répète ; mais les matériaux sont d'ici : pisé, recouvert de chaux, toit de tuiles, mais fort en pente ; peu d'ouvertures, comme pour s'abriter du vent. A Kadrifakovo (14 km. 500 N.-O. de Chtip), dont les habitants furent massacrés par les comitadji bulgares, il n'y a que les maisons neuves des 24 familles immigrées : Dalmates et Bosniaques s'équilibrent ; les types de maisons se font vis-à-vis, la demeure dalmate plus haute et plus fermée, la maison bosniaque au toit bas qui avance, à la large véranda ouverte au soleil du midi. Au delà des collines pierreuses et dénudées, dites Iéjévo berdo, « Montagne des hérissons », la petite « Plaine des hérissons » descend vers la Brégalnitsa : ici s'étalent les ruines de Nova Batania, la colonie construite par l'État en 1920, peuplée de Serbes de Hongrie, de la Batania du Nord (Saint-André et Szegedin), abandonnée en 1926. De l'immense village régulier, où s'installèrent 624 familles, il ne reste plus que 15 maisons habitées encore : 8 familles de Serbie, 3 du Banat, 3 de Lika, une de Croatie demeurent attachées à cette glèbe sèche, ont réussi le miracle de rares et maigres champs de blé.

Les colonies dalmates de la Pélagonie du Nord. — La grande plaine de Pélagonie offre un tout autre type de colonies. Les villages y étaient encore plus rares que dans les bassins du Nord. A l'Ouest de Prilep la steppe absolument plate, où de ci de là des marais hivernaux interrompaient la monotonie, n'était parsemée que de rares et gros villages, fermés de leurs murs de boue grise et surmontés tantôt du minaret pointu, tantôt du clocher carré de l'église. La banlieue de Prilep, déserte jadis, est maintenant entièrement couverte de tabac. Plus loin, les chaumes du blé, du seigle, de l'orge, du maïs. Des meules de foin marquent les places où, l'hiver, suintent les marais. Ici sont venus encore des Dalmates, mais en des villages entièrement nouveaux (v. carte 8, pl. XXII).

Les noms au reste sont topiques : les princes serbes les ont baptisés. Voici, à 14 kilomètres Ouest de Prilep, dans les anciens marécages de Choumkovets, à peine drainés par la Sénokochka réka, dans une situation peu propice, imposée, dit-on, par les politiciens locaux, le village d'Alexandrovo, fondé en 1923. 41 familles dalmates (des environs de Split) ont transporté leurs pénates, ce qui n'est pas une façon de parler : car ces 222 colons ont reconstruit leur maison primitive, selon les us, les routines ancestrales. L'État a donné les matériaux, s'est désintéressé du plan même. Des briques crues pour les murs ; des tuiles pour les toits ; mais des chambres au plancher de terre battue, sans cheminée souvent, presque sans lumière ; la bouse sèche au mur en guise de combustible. La cuisine et le pétrin voisinent avec le lit. L'étable est contiguë. Ce sont là des fautes de jadis. Cette année même, avec un crédit de 500 000 dinara, on va déplacer le village, impaludé

A gauche :
FONTAINE PRIMITIVE DES ENVIRONS DE BITOLJ.

Au milieu :
AQUEDUC BYZANTIN AUX ENVIRONS DE SKOPLIÉ.

A droite :
PUITS ARTÉSIEN DE LOJANI (6 km. N. de Strouga)

FONTAINE CONSTRUITE PAR L'INSTITUT D'HYGIÈNE A PIRAVA
(2 km. O. de Valandovo)

PUITS PRIMITIF DE SKOTCHIVIR
(VALLÉE DE LA TSERNA)

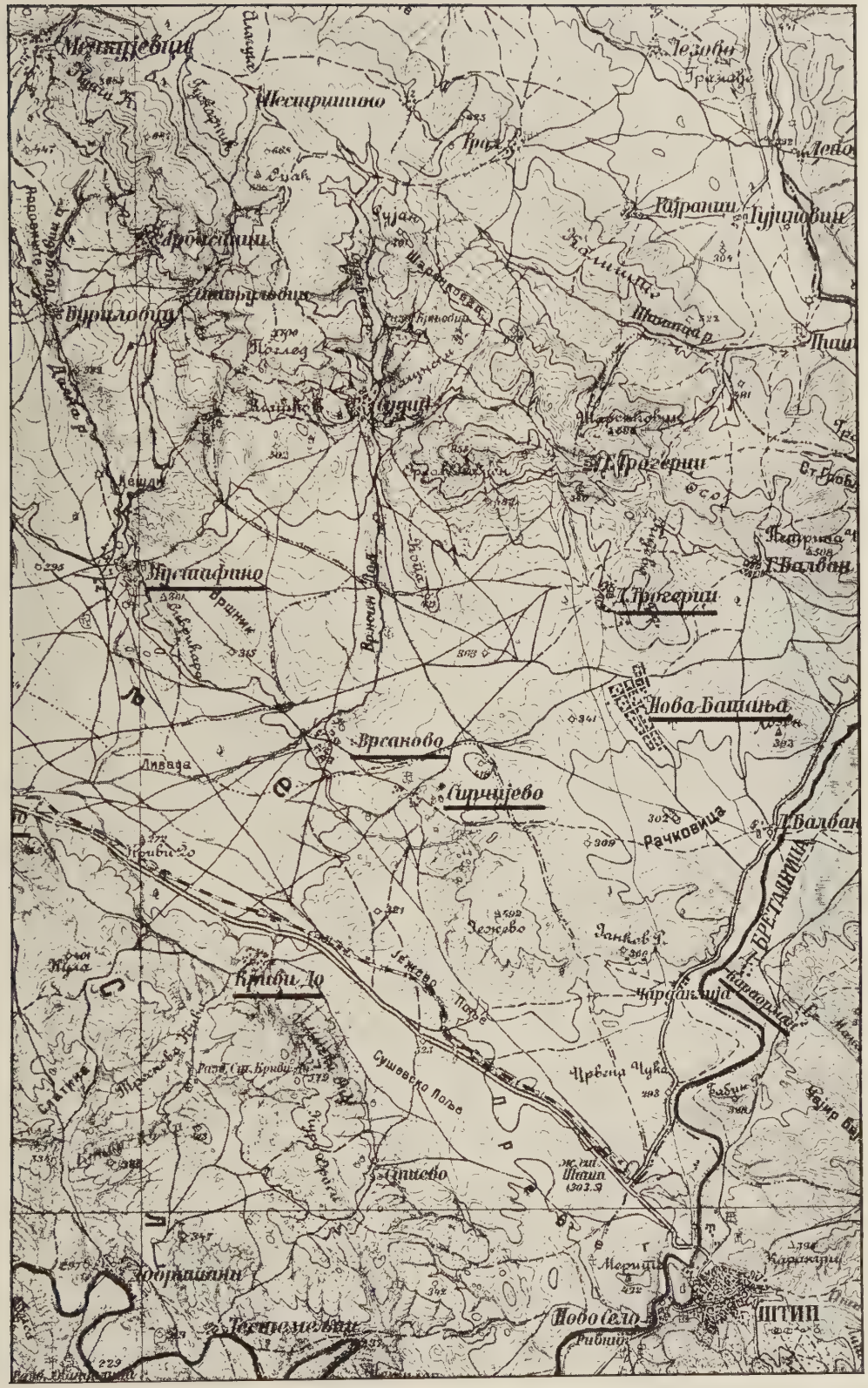
PUITS ARTÉSIEN DE KÉNALI
(15 km. S. S.-E. de Bitolj)

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

Cartes 5 et 6. — Colonisation de l'Ovtché polié.

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Chtip.)

Entre les deux grands centres de Svéti Nikola (au N.-O.) et de Chtip (au S.-E.), l'Ovtché




polié et son prolongement au S.-E., le Iéjévo polié, sont occupés sur leur pourtour ou au pied des ondulations par des villages rénovés de colonisation (noms soulignés) : aux pieds des pentes méridionales Kadrifakovo et Krivi Do, au centre Erdjéliia, aux pieds des pentes septentrionales Moustafino, par exemple. — A l'E., le village neuf, régulier et abandonné de Nova Batania dominant la vallée de la Brégalnitsa, mais dans une région privée d'eau.

La vallée de la Brégalnitsa en amont de Chtip

*Phot. J. Ancel.*

Nova Batania (Iéjévo polié, près de Chtip), septembre 1929

*Phot. J. Ancel.*

Moustafino (Ovtché polié) : maison dalmate, septembre 1929

*Phot. J.Ancel.*

Nova Batania (Iéjévo polié, près de Chtip) : maison encore habitée, septembre 1929

*Phot. J. Ancel.*

Kadrifakovo (Ovtché polié) : maison bosniaque, septembre 1929

Kadrifakovo (Ovtché polié), septembre 1929

*Phot. J. Ancel.*

Erdjéliia (Ovtché polié) : maison de Lika, (au fond, maison de Batchka), septembre 1929

au reste, le reconstruire au kilomètre 13, sur la route de Krouchévo : le service de la colonisation préparera le terrain, les briques cuites, imposera le plan des maisons, construira l'école et l'église. L'expérience a enfin servi.

Du même type, mais plus restreint, est Karadjordjévo, à 1 km. 500 au Nord-Ouest. Il est formé de 14 maisons, peuplé de 13 familles, toutes dalmates (des environs de Sinj), arrivées en 1924. Tous les paysans portent la petite calotte rouge bordée de noir de Dalmatie ou le calot kaki de l'armée serbe. Ici la montagne n'est pas loin : la maison — toujours de même architecture — a un soubassement de schistes, surmonté de briques crues sous un toit de tuiles. Le village s'aligne, un peu irrégulièrement, entre des champs de blé et des prairies, où paissent 120 bœufs, 150 moutons, la vraie fortune. C'est ainsi que vivent aussi les 8 familles dalmates de Milochévo, plus au Sud, au pied des pentes, sur la rive gauche de la Tserna qui va s'étaler dans la plaine. C'est aussi une colonie entièrement neuve que Pétrovo (11 km. S.-O. de Prilep) sur l'ancien marais Sadané : 15 maisons abritent des Dalmates de Benkovats, près de Chibenik, et de Sinj, installés en 1922, 1925 et 1928. Au milieu des champs de seigle et surtout des pâturages, où se promènent 105 bœufs et 250 moutons, de part et d'autre d'un large chemin, s'alignent les masures de pisé, couvertes de tuiles. Chacune d'elles, ou presque, possède son puits. Et le paysan qui, au contraire de ses voisins des autres villages, ne se plaint pas de la terre, se contente de réclamer plus que son lot de 5 hectares,

A 5 km. 500 au S. de Prilep, à 500 mètres de la route de Bitolj, le nouveau village de Novo Lagovo groupe 20 familles dalmates de la région de Knin. Depuis 1922, se sont bâties, toujours de chaque côté de la vaste piste, les 20 maisons de briques crues, enduites de chaux, et de tuiles. Ici encore les paysans souffrent du manque d'eau sur ces terres qui « n'ont pas été labourées depuis cinq cents ans » dit l'un d'eux. Cependant poussent déjà le blé et le maïs, le seigle et l'orge, même le tabac, et, au loin, erre le troupeau du village : 62 bœufs, 120 moutons. Un puits artésien se fore.

L'eau ! c'est le cri général qui s'élève de ces foyers de transplantés. L'eau est difficile encore à atteindre, en tout cas à distribuer. De place en place on rencontre une de ces stations-modèles, que l'Institut d'hygiène de Skoplié, que la « Maison de santé » de Prilep ont fait surgir de cette ancienne désolation. Voici, à 5 kilomètres Ouest de la route de Bitolj (20 km. S.-O. de Prilep), au pied des pentes, dans le village d'Ivanievtsi, entièrement reconstruit de pierres et de tuiles, la source captée, aménagée. Et si les femmes, alourdies de leur robe de bure aux broderies rouges, emmitouflées dans leur coiffe blanche, résistent encore à l'attrait de l'eau, le paysan vient au bain populaire. De bœufs blancs tirent la charrue aux deux roues de bois, mais au soc de fer. Un air d'aisance, tout neuf encore.

Les colonies choumadiennes de la Pélagonie centrale. — Ceux qui ont traversé il y a dix ans la plaine au Sud-Est de Bitolj, steppe déserte près des pentes, nappe fangeuse près de la Tserna, coupée de place en place par de pauvres chaumines de boue et de paille, ne peuvent plus la reconnaître. Certes, les marais subsistent encore. Mais les buffles, qui s'y vautraient, sont moins nombreux aujourd'hui que les bœufs gris et blancs, aux longues cornes d'abondance, importés de Slavonie. Bien des masures en ruines encore, derniers vestiges de la guerre. Mais, à côté, des maisons neuves, de briques, de tuiles, assemblant

dans une union nationale tous les types architecturaux de la Serbie. Vastes villages, cachés dans les arbres, oasis de verdure entre les immenses plants de maïs. Villages mêlés, souvent nœufs d'allure, mais beaucoup moins peuplés qu'autrefois (v. carte 9, pl. XXIII).

Le centre de la Pélagonie fournit en effet un autre exemple de la colonisation iougoslave. Dans ces villages anciens, partie abandonnés des Turcs et partie reconstruits, les colons sont venus s'installer par petits groupes, et surtout de Choumadia. La raison ? Surtout le manque de terres pour les nombreuses familles. Treize personnes devaient manger là-bas sur 2 hectares, dit un paysan de Kravari : ici la famille a reçu 14 hectares et, avec la charrue nouvelle, au soc de fer, parfois même la Brabant, peuvent s'élever les moissons de seigle, de blé, surtout de maïs. A Kravari (5 km. S.-S.-E. de Bitolj), il n'y a que dix maisons neuves, toutes de type choumadien : sur des fondations de granite pris à la montagne, qui ferme à l'Ouest l'horizon, se dresse la maisonnette de briques crues, massive, carrée, coquette, surmontée du toit plat et rouge. La terre nourrit bien plus d'hommes : 45 familles ont ici leurs champs, qui reviennent, le soir, coucher au faubourg Sud de Bitolj, toutes familles serbes, arrivées de 1922 à 1928, de Belgrade, du Timok, surtout de Tchatchak et d'Oujitsé.

Optichari, à 3 kilomètres à l'Est (8 km. S.-E. de Bitolj), très dispersé entre ses arbres, reste plutôt l'ancien village, où de rares maisons neuves font des taches blanches entre le chaume et le pisé. Il y avait, jadis, pas moins de 7 *tchiflik :* les *tchiftchia* ont acheté la terre aux *beg* qui sont partis. 6 familles de colons sont venues en 1929 les rejoindre. La terre est plus humide, au bord des grands marais : des meules de foin, des carrés de légumes, de choux principalement, des chenevières remplacent, autour du village, les champs de maïs. Dès que le sol est sec, le maïs s'en empare, et il est d'un bon rendement (7 qx 5 à l'ha.). L'eau séjourne-t-elle, ce sont des potagers de melons, poireaux, haricots ou piments. Tel est le paysage qui entoure Jabiani (9 km. S.-S.-E. de Bitolj), avec ses petites maisons choumadiennes, que les 7 familles de colons, toutes serbes, ont pu élever, de 1925 à 1929, en granite tiré des pentes de la Baba planina. C'est aussi l'aspect de Medjidli (13 km. S.-E. de Bitolj), où une famille serbe de Dalmatie a introduit la culture des pastèques et des tomates, des paprika et des oignons, tandis que les Turcs, restés au village, sèment plus au large le maïs. Le gros village de Kénali, dont le minaret domine encore la masse ronde, perchée sur une éminence, est resté aussi un village turc : 370 familles y vivent encore dans de basses maisons de pisé et de chaume ; mais bien des demeures sont en ruines, délaissées par les 150 familles qui, dès 1916, ont regagné la Turquie ; à leur place, 10 familles de colons serbes, émigrées en 1924 et 1925, cultivent l'avoine, l'orge et le blé.

Ce sont encore de petits groupes épars, qui se sont établis dans les villages de la zone orientale de Pélagonie : à Djermiian (20 km. E.-S. E. de Bitolj), ce sont 20 familles indigènes, descendues de la montagne, qui ont acheté la terre aux *beg :* mais à côté, à 1 kilomètre au Sud-Ouest, les anciennes écuries royales (non loin de là, à Batch, fut, durant la guerre, le quartier général du prince héritier) ont été transformées, aménagées en habitations pour 17 familles serbes, de Kortchioula, île dalmate, de Kragouiévats et de Pirot : autour de ces longues maisons de briques crues et de tuiles, des légumes et des céréales, et même, abrités par les replis montueux, des vignobles. D'autres Choumadiens, mêlés à quelques Serbes de Pojarévats et de Pirot (en tout 15 familles), ne pouvant vivre sur leur champ

minuscule (1 ha. 1 /2 pour cinq personnes en moyenne), se sont établis en 1924 sur les 9 hectares attribués : c'est le bois du Kaïmaktchalane, dont le profil sombre se dresse à l'Est, qui a servi, avec les briques locales, à édifier la maison neuve. Les émigrés de Novatsi (10 km. E. de Bitolj) — 7 familles surtout choumadiennes — ont pris possession des maisons turques, au reste refaites de briques et tuiles, et ont planté des vignes, qui réussissent, depuis trois ans.

Les colonies du Banat et de la Batchka : le Tikvech. — Sur la terre meuble et sèche — sables argileux, parfois calcaires, du néogène —, de la plaine ondulée du Tikvech, la colonisation n'apparaît pas, de prime abord. Entre les blés, au rendement faible (12 qx à l'ha. maximum), les maisons de pisé gris, reposant sur cailloux roulés, sont toujours celles qui abritaient les Turcs misérables de jadis. Mais les Turcs sont partis. A leur place, au bord des terrasses se sont installés des Serbes des plaines pannoniennes, du Banat et de la Batchka. La terre, chez eux, était trop chère : 40 000 dinara l'hectare. Ici, pour trois fois moins, on acquérait champ et maison. C'est donc un nouveau type de colonisation : une colonisation libre dans les maisons des Turcs (v. cartes 10 et 11, pl. XXIV-XXV).

Ce sont d'immenses villages, groupés, qui se cachent au creux de vallées ravinées, en été à peu près sèches. Aux vieilles cultures de jadis, qui les enserrent encore, l'orge et le seigle, le sésame et l'opium, les gens du Nord ont joint le maïs, qui mûrit en 90 jours, et des plants tout nouveaux, pommes de terre, betteraves, tournesols, qui n'ont point donné de mécompte. Et ces paysans instruits amènent des procédés modernes : les tracteurs labourent la terre ; moissonneuses et batteuses marchent durant l'été. C'est le paysage des alentours de Timianik (2 km. S. de Négotine) où sont arrivées, en 1927 et 1928, 127 familles serbes, dont 109 de « Voïvodina » (Banat et Batchka), et même 18 familles hongroises et 2 familles allemandes, qui ont suivi les émigrés. C'est le paysage de Tremnik (7 km. S.-E. de Négotine), où aux 25 familles turques restées (sur 105) se mêlent, depuis 1928, 4 familles de la Batchka, assez riches pour avoir acheté 80, 100, voire 250 hectares, de Prejdévo (9 km. 5 S.-E.) où 60 familles de *tchiftchia* ont partagé la terre turque avec 21 familles serbes, en majorité arrivées en 1928 et 1929 de la Batchka et du Srem voisin.

Une originale colonisation est celle de la faible partie du Tikvech située sur la rive gauche du Vardar. Pépélichté (face à Krivolak) est une colonie d'intellectuels. 35 familles de colons aisés ont quitté, de 1925 à 1927, la Serbie (6), la Dalmatie (8), surtout le Banat et la Batchka (17). On y rencontre un juge, disciple de Tolstoï, quatre ingénieurs agronomes, qui font des expériences, et jusqu'à deux instituteurs allemands du Banat. 22 familles de Tsiganes demeurées sur place fournissent une partie de la main-d'œuvre. Le blé et le maïs se juxtaposent à l'opium, au ricin, au sésame, à la moutarde ; les essais de coton réussissent, mais, au milieu de ces ondulations rases, pauvres en chaux et en phosphore, menacées par le ruissellement sur les pentes de flysch, le tabac, tenté, est médiocre. Non loin de là, à Voïchantsi, un ingénieur français dirige une exploitation céréalière de 600 hectares, que la loi au reste réduit à 200.

La partie centrale du Tikvech, moins ravinée par l'érosion, conserve bien plus d'humus. Quelques colons ont quitté l'Est pour cette zone plus féconde. Ainsi, à Maréna (3 km. 5 N. de Kavadartsi), où, depuis mars 1929, 28 familles

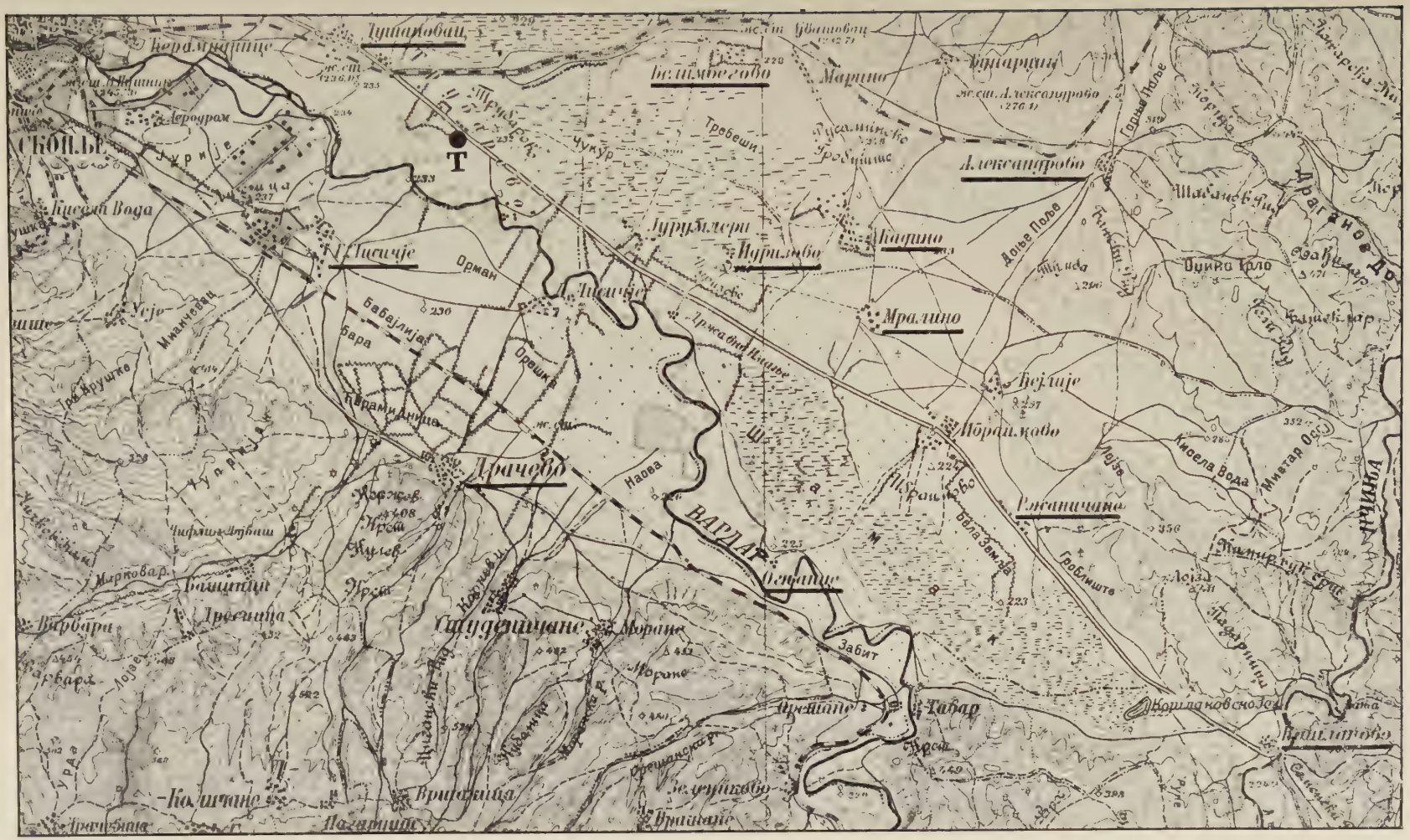
de colons ont pris la place des 40 turques émigrées. Ce sont surtout des Chopi (21 familles de Bossilégrad), des montagnards, qui jadis étaient des *petchalbari*. A Sopot (6 km. N. de Kavadartsi), les deux épars coupés par la rivière ont donné asile à 40 familles, dont 24 du Banat et de la Batchka. Kouria (10 km. N.), dans une oasis d'arbres née de la Kouriantchka réka, petit affluent de droite du Vardar, hospitalise, au lieu des 40 familles musulmanes, 17 familles, surtout de Pirot : les petites maisons de bois et d'osier montrent encore le harem séparé du corps de logis, grillagé, fermé, devenu le grenier à maïs. Sur l'autre rive, un ancien tchiflik, aux longs bâtiments autour de la cour, abrite 20 familles, dont 10 de Pirot. Palikoura (12 km. N.-O. de Kavadartsi) est tout entier un ancien tchiflik, dominant sur une haute falaise la vallée plate de la Tserna : avec les *tchiftchia*, affranchis, lotis, se sont partagé la terre 30 familles de colons (de Nich et de Pirot), dont 4 Russes émigrés de Tchécoslovaquie.

Avec la vallée de la Tserna, basse et marécageuse, nous abordons un troisième aspect du pays : le Tikvech plat et humide. Les villages se succèdent sur les deux rives de la Tserna, zigzaguant en méandres au sortir de ses gorges. Un air de prospérité, qui ne paraît pas ailleurs. Rares sont les petits chevaux qui courent en rond sur l'aire où le grain s'étale. Le bruit des machines à battre sort de l'étuve de la vallée. A côté des vieilles masures de pisé, se dressent des demeures de ciment et de tuiles. Ainsi, à Rossomane (10 km. 5 N.-O. de Kavadartsi), sur la rive gauche, où 40 familles du Nord sont venues, de 1923 à 1925, renforcer les 70 familles turques, qui sont restées (sur 150). A Tersténik (9 km. O.-N.-O. de Kavadartsi), sur la rive droite, le village turc, de boue, en haut, est abandonné ; en bas, proches de l'eau, mais surélevées, en pierres et tuiles, entre des blés et des pavots, les maisons neuves de 16 familles. Là encore la population est entièrement renouvelée.

Ainsi de tous les coins du jeune royaume serbe-croate-slovène — et même parmi les Slaves macédoniens de Grèce — des émigrés sortirent pour mettre en valeur les terres macédoniennes. La Macédoine iougoslave, avec 39 632 colons — dont 26 104 indigènes — se complétait par un microcosme de la nouvelle Iougoslavie (v. tableau-annexe, p. 104).

Les coopératives agraires. — Les raisons de la supériorité de cette seconde colonisation sur la première furent sans doute, au premier chef, la campagne antipaludique, le don de l'eau aux paysans, l'ébauche de groupement des colons par pays d'origine. Une autre cause de ce premier succès — qui suit l'échec — fut cette solidarité rurale, dont l'État fut sans doute l'initiateur, mais qui ne pouvait se manifester que par les colons eux-mêmes. Le mouvement des coopératives agraires, dont nous avons vu les débuts, prit une ampleur nouvelle. Les fautes d'organisation, de gestion avaient été grandes[1] : l'intervention des politiciens transformait ces sociétés de crédit en associations de bienfaisance, qui ne favorisaient évidemment que la clientèle des clubs au pouvoir. Il a fallu un vigoureux redressement pour faire comprendre que le crédit ouvert au colon — et qui se montait parfois à 80 000 dinara — n'était pas une sportule électorale, pour écarter les incapables et les prévaricateurs. L'Union des Coopératives agraires (*Pravila agrarné zaiédnitsé*) fut totalement refondue en 1926. Elle se présenta comme l'intermédiaire entre l'État créancier et les paysans débiteurs.

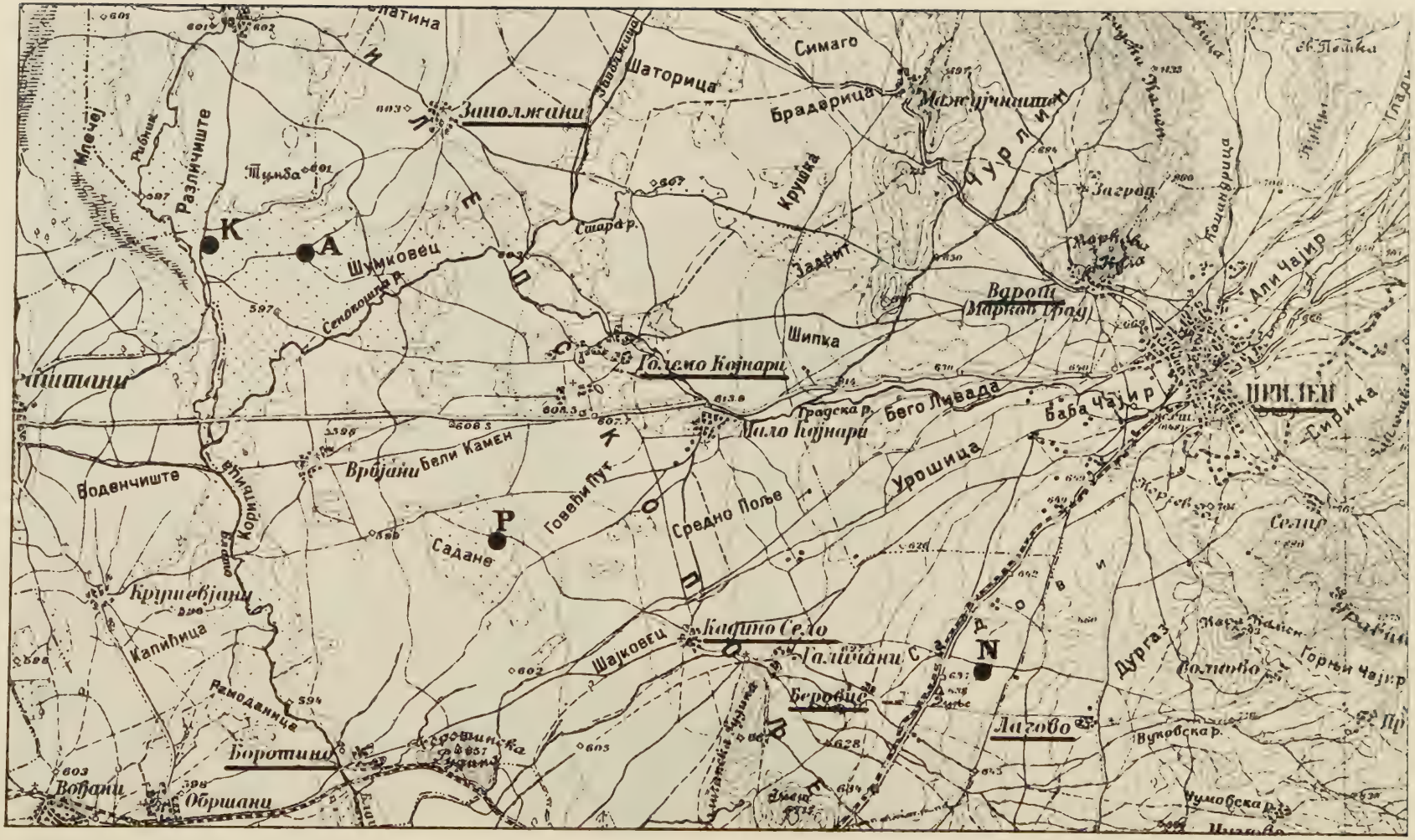
1. Cf. sur ce point Slijpcevic : art. cit. (Nova Evropa, 26 août 1928).




Carte 7. — Colonisation du bassin de Skoplié.

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Skoplié-Vélès.)

Tandis que les anciens villages se sont généralement placés sur la plus basse des terrasses du Sud, à l'exception de Dratchévo (9 km. S.-E. de Skoplié), les villages de colonisation (noms soulignés) se sont agrandis ou créés dans la plaine même, à proximité de la route : sur la rive droite du Vardar, Gornie Lissitchié, sur la rive gauche Douchanovats, le village neuf de Troubarévo (T. de la carte), Idrizovo, Rjanitchané, etc., plus au N. Bélimbégovo, Aleksandrovo et Katlanovo, village double (colons, indigènes) sur la Ptchinia.




Carte 8 — Colonisation de la Pélagonie septentrionale (région de Prilep).

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Prilep-Bitolj.)

La plaine fermée à l'O. de Prilep a reçu des colons dans les quelques villages du pied des pentes (noms soulignés). Des villages complètement neufs ont été créés sur les anciens marais du Choumkovets au N., du Sadané au centre, et sur les basses pentes du S.-E., dites Sadovi : Karadjordjévo (K), Alexandrovo (A), Pétrovo (P), Novo Lagovo (N). Un dernier village neuf, Milochévo, pure colonie dalmate, se trouve hors de la carte, au pied des pentes O., à 4 km. O. de Krouchéviani.

L'État fit remise aux paysans de 40 % de leurs dettes contractées avant 1924, de 30 % des dettes antérieures à 1925, de 13 % des dettes d'avant 1926. En revanche, le solde devait être versé par paiements semestriels échelonnés de 1928 à 1938. Des sommes encaissées l'État reversait 15 % à l'Union, qui se constituait ainsi un fonds de réserve. L'Union devait vendre les récoltes, acheter les engrais, semences, instruments aratoires, etc..

L'Union des Coopératives agraires de Skoplié groupe en 1929 152 coopératives obligatoires (coopératives de colons) (10 026 membres) et 10 coopératives libres de production (1 332 membres). Ces chiffres comprennent toute la « Serbie du Sud ». La Macédoine seule possède 59 coopératives obligatoires (3 290 membres en 1929) et 8 libres. Le budget de l'Union pour 1928 s'équilibre par 2 073 808 dinara de recettes et 722 550 dinara de dépenses, tandis que circulèrent, cette année, dans ses caisses, pas moins de 8 668 359 dinara. Elle acheta et distribua jusqu'en 1929 3 000 charrues, 400 voitures, 150 herses, 7 tracteurs, 60 moissonneuses, 80 vans mécaniques, 2 machines à battre, 100 machines à couper les aliments pour le bétail, 60 wagons de superphosphates.

Les coopératives libres (*zadrougué*) sont récentes : la plupart se fondèrent en 1928 et 1929. Une des premières fut la coopérative de l'eau de Gornié Lissitchié (5 km. S.-E. de Skoplié), créée dès 1927 : le village a établi, pour 40 000 dinara, un canal d'irrigation et les dérivations jusqu'à l'entrée de chaque propriété ; un barrage sur le Vardar règle la distribution de l'eau, 2 mètres cubes par seconde, aux 80 maisons du vieux village et aux 70 familles nouvelles. On a ainsi planté des luzernières, des carrés de choux, tomates, asperges et aubergines, des poiriers, cerisiers, fraisiers. Dans la maison neuve — souvent un cube de béton en terrasse — on prépare, selon les procédés les plus modernes, les conserves de légumes, haricots verts, paprika, tomates, qui serviront pour l'hiver. Non loin de là, sur la rive gauche, la laiterie coopérative de Douchanovats, qui date de 1924, unit 19 colons et débite par jour 350 litres qu'on va vendre à Skoplié : la ferme est d'une propreté méticuleuse ; des femmes lavent à grande eau les bouteilles vides ; à côté, la machine à capsuler les flacons pleins, et l'étable de 49 vaches laitières. A Kotchané, dans la vallée de la Brégalnitsa, fonctionne depuis 1927 une coopérative du riz : 90 paysans se sont groupés, sur l'initiative des colons ; ils ont dressé eux-mêmes le bâtiment de la Coopérative, qui s'élève à l'entrée du bourg, devant les rizières carrées, bordées de canaux d'irrigation et de digues. Elle a un capital propre de 94 000 dinara. L'usine ne décortique pas moins de 5 000 kilogrammes par jour, a livré cette année 3 000 tonnes (alors que la Iougoslavie en reçoit 20 000 de l'étranger). Mais il y a bien d'autres coopératives : près de Krouchévo, la coopérative fromagère de la montagne de Bistra, pour l'envoi direct à Salonique, puis en Égypte, aux États-Unis, du *kachkavalj* renommé ; à Galitchnik, dans les montagnes des Miiatsi, une coopérative du bétail ; à Tétovo, une coopérative de haricots et de pommes ; à Skoplié, une coopérative de la volaille ; à Karadjordjévo (près de Valandovo), une coopérative de l'opium. Les plus prospères sont les *zadrougué* de céréales : celle de Koumanovo a, en 1928, acheté pour 425 170 dinara de céréales (dont 151 329 kgs de blé) et vendu pour 436 992 dinara ; celle du Tikvech a acheté pour 900 000 dinara de blé et d'opium : son blé, acheté 575 000 dinara (250 000 kgs), fut revendu 625 000. Ces chiffres d'affaires témoignent du rôle, de l'importance de ces coopératives dans la renaissance agricole.

Les progrès agricoles : les cultures alimentaires. — Incontestables furent, en quelques années, les progrès de l'agriculture. La simple traversée de ces campagnes à dix ans d'intervalle suffit pour s'en rendre compte. La zone d'inondation du Vardar sous Skoplié transformée en potagers ; les champs de tabac couvrant la terre noire de la banlieue de Prilep ; le maïs s'étalant à l'infini dans la Pélagonie de Bitolj et jusqu'aux bords des marais ; les rizières noyées de la Brégalnitsa ; les touffes de coton blanchissant les plaines de Valandovo ou de Guevguéli ; les tiges ployées du sésame ou les feuilles de betteraves alignées sur le Tikvech : spectacles nouveaux, qui montrent aux moins avertis la résurrection macédonienne. Dans la grande plaine de Skoplié en moiteur, barrée par la pénombre brumeuse et dentelée du Char, derrière ses buffles noirs haut encornés ou ses bœufs blancs de Hongrie, le paysan à la longue chemise blanche, ceinturée de noir, éventre de sa Brabant la terre sombre et fumeuse, qui n'était que marécage à la précédente génération. Ailleurs, les moissons de blé couvrent la steppe ancienne, et des chaumes se contentent les moutons de l'Ovtché polié ou du Tikvech.

Si nous comparons les surfaces cultivées de 1921 et de 1928, quelques chiffres simples illustrent ces progrès. L'étendue des terres cultivées a augmenté de 80 000 hectares (583 640 ha. contre 503 006 en 1922), ce qui représente 22,64 % de la superficie totale des départements macédoniens (en 1922, 18,24 %)[1]. Là-dessus, la proportion des labours est de 13,23 % (341 038 ha.), des pâturages de 6,53 % (168 375 ha.), des marais utilisables de 1,34 (34 751 ha.), des prairies de 1,04 (26 806 ha.), des vignobles de 0,20 (5 368 ha.), des jardins de 0,19 (5 106 ha.), des vergers de 0,08 (2 196 ha.). La proportion des différentes cultures n'est plus la même : au total, les céréales sont en diminution, n'occupant plus que 256 212 hectares, soit 75,12 % des terres labourables (en 1922 84,01 %) ; en revanche, les cultures industrielles passent à 19 098 hectares, soit 5,59 % (en 1922 2,55 %), les cultures maraîchères à 6 783 hectares, soit 1,98 % (en 1922 1,65 %).

C'est en particulier dans la culture des céréales que l'on se rend le mieux compte de la valeur du travail[2] :

| (1928) | Superficie (en ha.) | Production (en qx. mét.) | Rendement (qx. à l'ha.) |
|---|---|---|---|
| Froment | 96 628 | 887 960 | 9,18 |
| Maïs | 47 690 | 322 869 | 6,77 |
| Seigle | 51 240 | 426 125 | 12,02 |
| Orge | 51 055 | 473 742 | 9,27 |
| Avoine | 14 200 | 62 249 | 4,38 |

Sauf pour le maïs et l'avoine, la production a fort augmenté, et surtout le rendement est très supérieur. Le blé tient de beaucoup la première place. L'exposition de Skoplié en septembre 1929, étalant les échantillons produits par les terres à blé des plaines, a été une révélation.

La surface cultivée en pommes de terre n'a pas augmenté (2 032 ha.), la production est également plus faible (45 730 qx.), mais le rendement aussi est

1. Il faut noter que les divisions administratives ont été réduites, depuis 1924, à trois départements (Bitolj, Brégalnitsa et Skoplié), soit une superficie de 25 744 kilomètres carrés.

2. Nous ajoutons aux chiffres des trois départements ceux de l'arrondissement de Kriva Palanka (départ. de Vranié), qui rentre dans les limites de la Macédoine. — V. p. 54 les chiffres de 1921.

meilleur (4,44 à l'hectare au lieu de 3,40). La superficie ensemencée des cultures maraîchères augmente d'un millier d'hectares (5 978 ha. en 1922, 6 901 ha. en 1928). Les prairies fauchées passent de 18 065 à 28 117 hectares, fournissant 429 048 quintaux de foin, sans compter les 171 682 hectares de pâturages de haute montagne. La superficie totale des vignobles a diminué (5 368 ha. en 1928, contre 8 752 en 1921) ; mais la récolte est singulièrement plus abondante : 101 085 hectolitres de vin, au lieu de 77 187, soit une production du tiers supérieure. Le nombre des arbres fruitiers, qui était de 793 256 sept ans auparavant, se chiffre en 1928 à 1 752 086, soit plus du double : pruniers, surtout dans le département de la Brégalnitsa, pommiers et poiriers surtout dans celui de Bitolj, noyers et châtaigniers dans celui de Skoplié.

Ces derniers chiffres montrent bien la nature de ces progrès agricoles. Ce n'est pas tant par la quantité des terres cultivées que la Macédoine de 1928-1929 diffère de celle de l'après-guerre. La culture extensive commence à devenir intensive : le rendement des céréales s'améliore ; la petite agriculture jardinière occupe une place plus grande. Les méthodes sont plus fécondes. Les fermes modèles, comme celles de Gornié Lissitchié (100 ha.) ou d'Idrizovo (50 ha.), près de Skoplié, donnent l'exemple. Et le colon, moins réfractaire que l'indigène, le propage dans le village.

Les cultures industrielles. — La Macédoine n'était guère un pays de cultures industrielles. Hormis le tabac, encouragé par le gouvernement ottoman, il n'y en avait pas avant la guerre. A l'automne, les routes se couvraient de la foule des petits chevaux et des ânes qui portaient, en trottinant, dans leurs hottes, les feuilles vertes et inégales : petites feuilles fines de Stroumitsa, feuilles lancéolées de Prilep, feuilles laurées et sans dentelures de Skoplié, larges et fortes feuilles de Tétovo s'en allaient vers les murs enguirlander au soleil tous ces petits bourgs affairés. C'étaient des sortes orientales, de ce tabac blond, qui a gardé, ici même, les noms des lieux d'origine : car on dit le Xanthi pour le Prilep et le Zichni pour le Skoplié. La Macédoine produit encore la moitié de tout le tabac iougoslave (2 860 tonnes sur 5 871 en 1928, qui fut une mauvaise année). Et l'État en tire un important revenu : le Monopole achète au cultivateur son kilog jauni 10 à 20 dinara (5-10 fr. environ), pour le revendre à Salonique jusque 120 drachmes, soit 40 francs, bénéfice appréciable.

Ce sont les terres fortes qui conviennent au tabac. Ces coteaux à fond de quartz, de granite et de gneiss, triturés par les eaux pluviales, dont les pentes assurent l'écoulement et l'exposition au soleil, sont particulièrement propices. Les années trop sèches sont néfastes au tabac : témoin 1927 et 1928. Le nombre de pieds tomba de 816 millions en 1926 à 390 et 378 les années suivantes. La récolte baissa de moitié.

| Arrondissements | 1926 | 1927 | 1928 |
|---|---|---|---|
| | | (en tonnes) | |
| Prilep | 1 738 | 953 | 851 |
| Skoplié | 1 686 | 978 | 842 |
| Bitolj | 550 | 220 | 120 |
| Tétovo | 649 | 267 | 171 |
| Stroumitsa | 327 | 109 | 153 |
| Radovichté | 324 | 75 | 88 |
| Vélès | 76 | 23 | 9 |
| Total pour la Macédoine iougoslave | 7 735 | 2 942 | 2 860 |

Comme la superficie plantée en tabac était de 4 267 hectares et la récolte de 2 864 tonnes en 1922, la production a donc triplé dans les années moyennes (7 741 ha. plantés et 7 735 tonnes récoltées en 1926), et cependant le travail de la préparation est encore primitif et irrationnel : séchage au mur, manipulation et triage à la maison, bien que la station gouvernementale de Prilep tente de propager de plus modernes méthodes : séchage au cadre, concentration dans des coopératives.

La culture du pavot d'opium est une autre source de richesse. En cette culture encore, la Macédoine a une sorte de monopole dans le royaume iougoslave. Et les progrès sont colossaux : 12 426 hectares ensemencés en 1928, au lieu de 2 704 en 1922 ; 2 705 tonnes de pavots, au lieu de 1 203 (dans toute la Iougoslavie, 13 222 ha. et 3 159 tonnes). La grande zone de production est le département de Bitolj, et principalement de Tikvech, ensuite le bassin de Koumanovo. L'opium est un produit cher, qui s'exporte aussi à Salonique, s'achète de 700 à 850 dinara l'oke (1 280 gr.). Les intermédiaires sont les commerçants juifs. On fait actuellement des tentatives pour se passer de cette coûteuse commission. La Banque nationale a, en 1928, avancé 30 millions de dinara à 3 % aux banques locales, qui assurent, avec 7 % d'intérêt, des crédits aux exportateurs iougoslaves, qui achètent la récolte aux cultivateurs. Naturellement, on proteste contre la main-mise des banques locales. La création récente de la Banque agricole contribuera à résoudre les deux questions, à écarter les deux grands motifs des plaintes rurales : l'opium et le tabac, qui font encore moins la fortune des paysans que celle de marchands avisés.

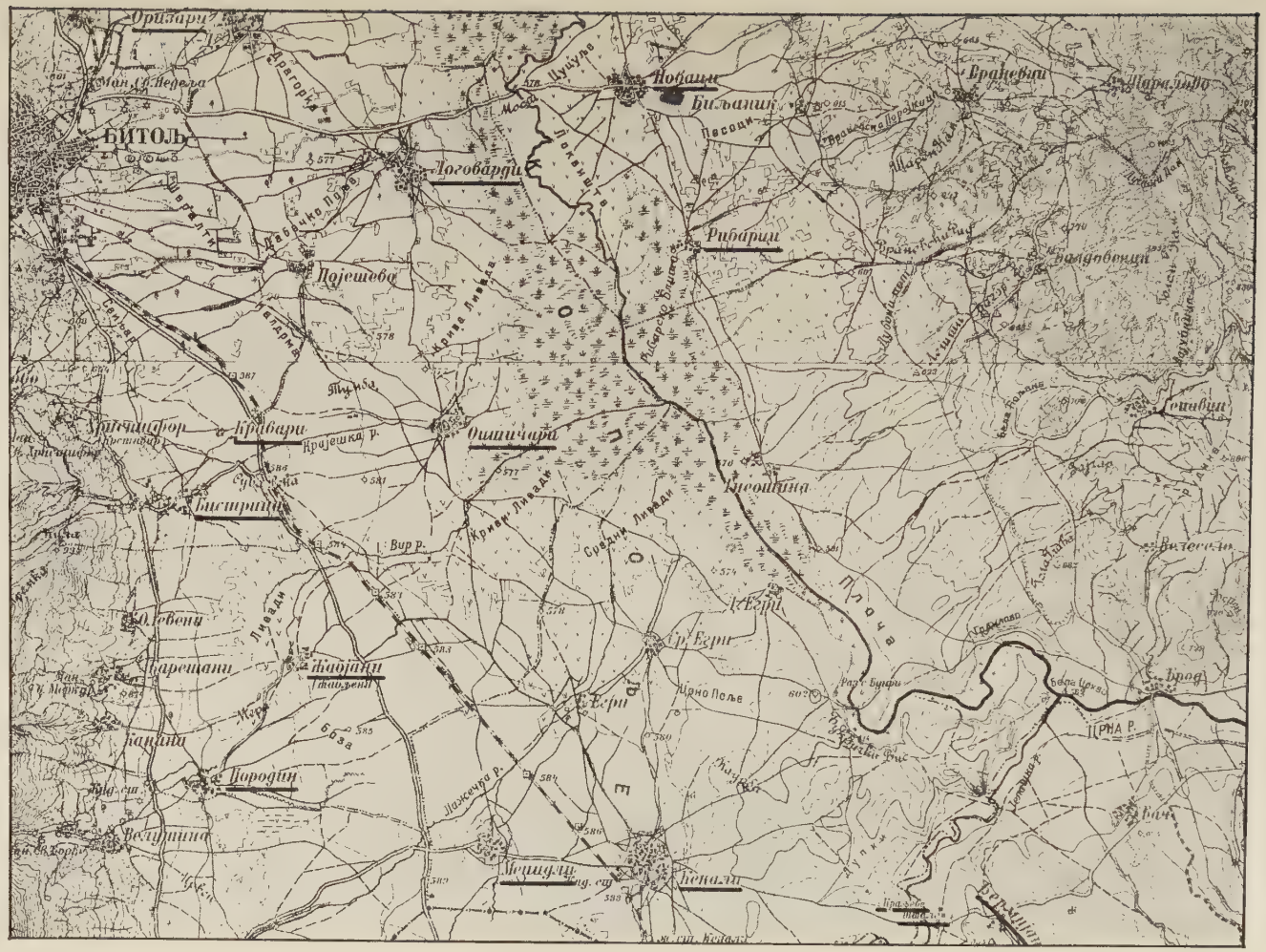
Des nombreuses plantes oléagineuses cultivées en Macédoine, c'est encore le pavot qui fournit le plus d'huile. L'œillette, tirée autrefois surtout de la graine de sésame, s'extrait aujourd'hui davantage du pavot. La production, jadis obtenue de procédés primitifs importés d'Asie par les Turcs, s'est mécanisée dans les usines de Vélès[2]. La Macédoine, enfin, est la seule contrée iougoslave où l'on récolte le coton. La récolte a passé de 173 tonnes sur 576 hectares en 1921 à 419 tonnes sur 830 hectares en 1925, à 157 tonnes sur 707 hectares en 1928. Les fluctuations sont considérables, et, malgré des essais heureux, il ne semble pas que ce cotonnier — de taille médiocre — soit destiné à grand avenir.

Les villes : le commerce macédonien. — La ville profite naturellement de tout effort des campagnes. L'artisan et le marchand naissent de la prospérité rurale. Il serait exagéré de dire que la Macédoine s'industrialise. Pourtant, des industries urbaines se greffent sur l'agriculture renaissante, des industries créées davantage par des immigrés urbains que par des transfuges de la terre macédonienne. Ce sont des gens du Nord, de Vranié, de Leskovats, de Nich, qui s'installent à Skoplié. L'État n'est pour rien dans ces progrès. Les villes elles-mêmes non plus. Pas plus de crédits gouvernementaux que de décharges municipales.

En 1919, il y avait déjà quarante « établissements » industriels. Peu à peu, d'autres fabriques se sont ajoutées aux premières, une quarantaine environ. Ce

1. Cf. Ministère de l'Agriculture. *Superficies productives et rendement des plantes cultivées pour l'année 1928*, Belgrade, 1929, in-folio, 75 p.

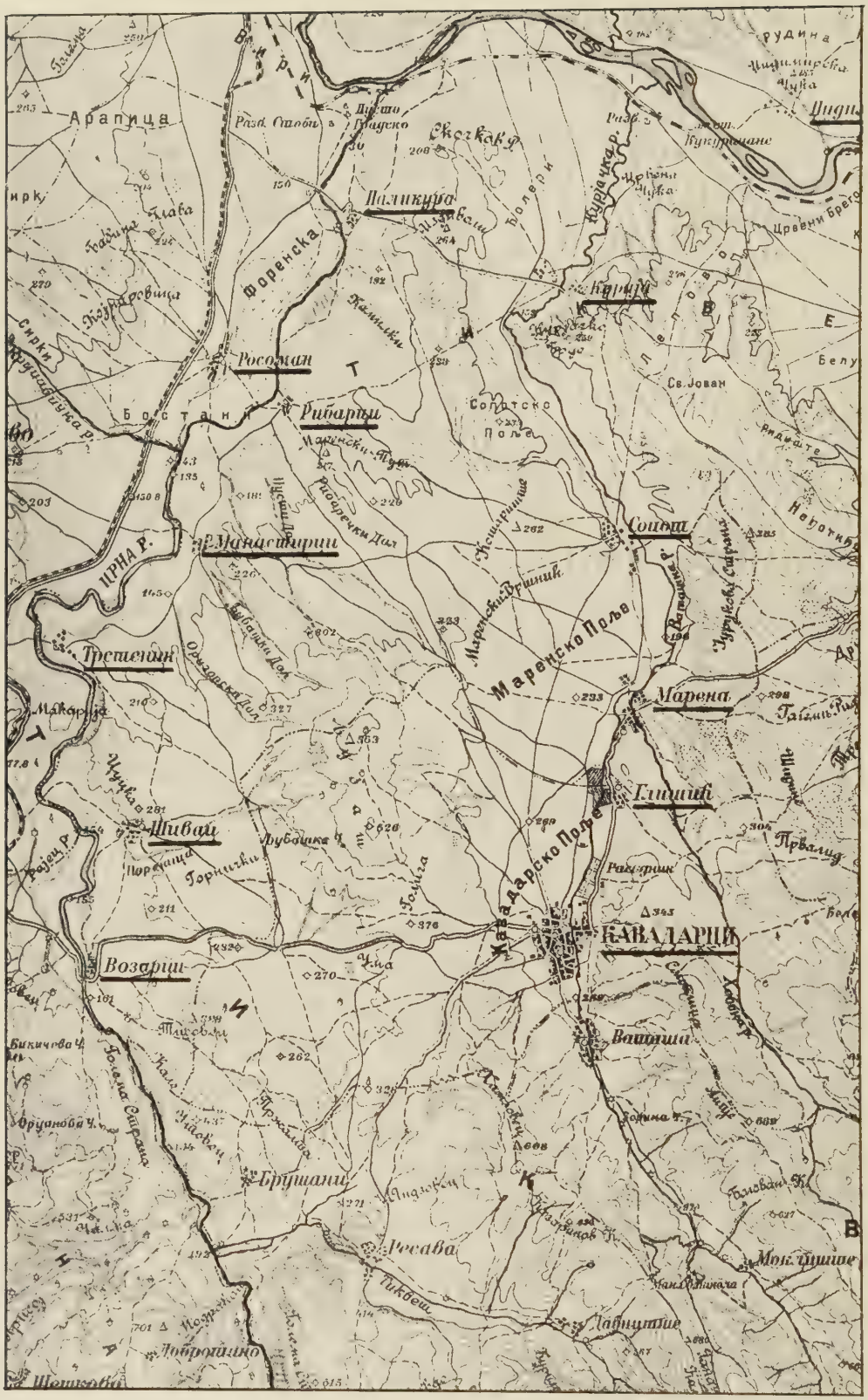
2. Filipovic : *Charlagantsijé ou Velessou* — la fabrication de l'huile d'œillette à Vélès — (Glasnik — Bulletin de la Société scientifique de Skoplié — t. V, 2, Skoplié, 1929, p. 283-294).




Carte 9. — Colonisation de la Pélagonie centrale (région de Bitolj).

(Carte de l'*Institut géographique du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuille de Prilep-Bitolj.)

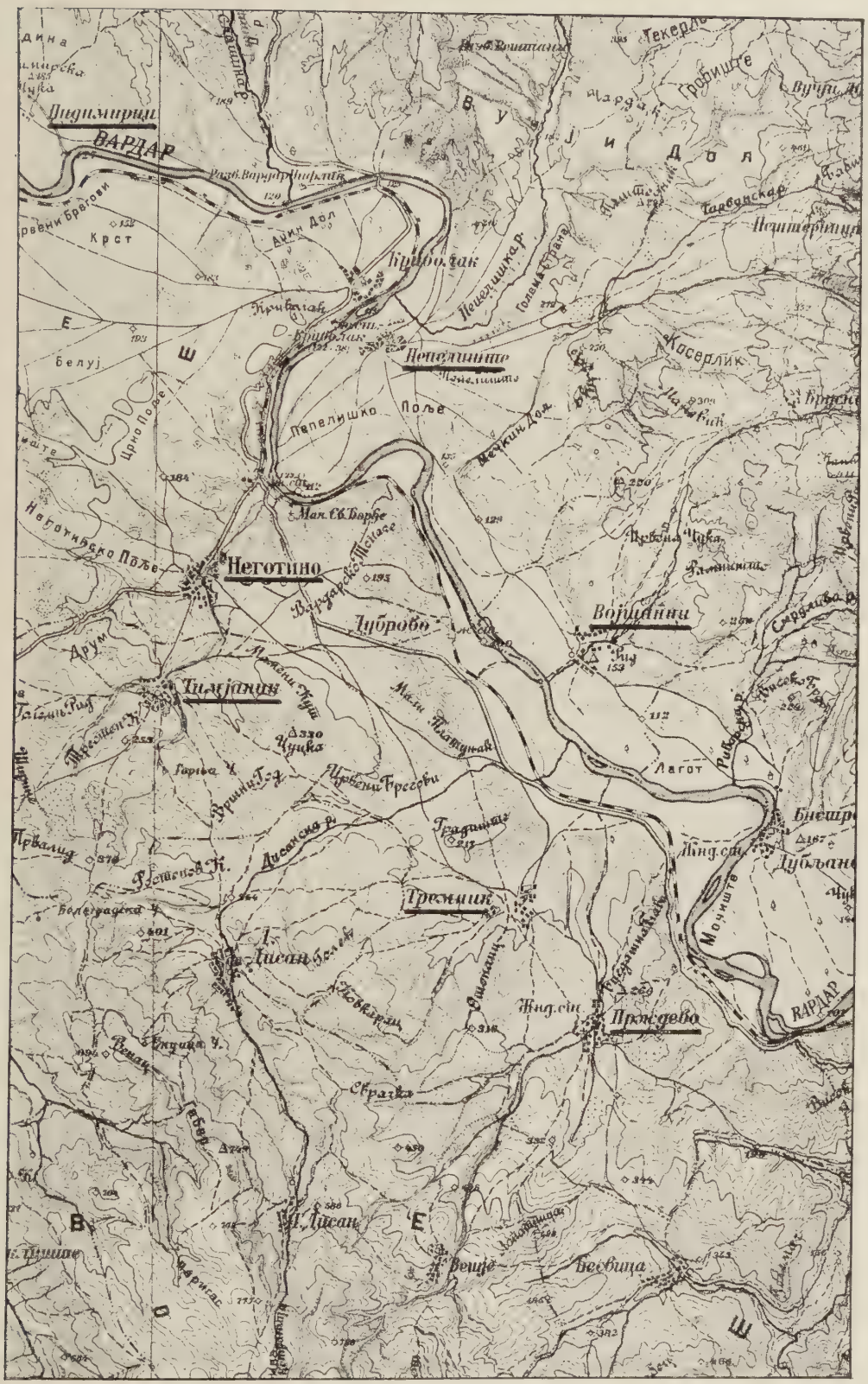
Les marécages de la Tserna, qui occupent tout le centre de la feuille, écartent tous les villages de colonisation (noms soulignés) et les repoussent sur les terres plus sèches qui en marquent le pourtour, mais près des voies de communication, au S.-E. de Bitolj : Logovardi, Novatsi et Ribartsi au N., Optichari, Kravari et Bitritsa à l'O., Jabiani et Porodni au S.-O. de la feuille, Medjidli, Kénali, Djermiian, au S. — Au contraire, les vieux villages d'indigènes sont en général alignés au pied des pentes O. et E.




Cartes 10 et 11. — Colonisation du Tikvech.

(Carte de l'*Institut géographique militaire du royaume S. H. S.* au 1 : 100.000, feuilles de Chtip et de Kavadartsi.)

Les villages du Tikvech, abandonnés par les Turcs, ont été repeuplés par des colons serbes du N. sur trois lignes principales : sur la rive gauche du Vardar (Tsidimirtsi, Pépélichté, Voïchantsi) ; —




sur le rebord de la haute terrasse, de 300 m. environ, qui regarde le Vardar ou la Tserna (Prejdévo, Tremnik, Timianik et Négotino, d'un côté, Kouria, Sopot, Maréna, Glichitch, Kavadartsi de l'autre) ; — enfin rebord de la basse terrasse, de 150 m. environ, sur la rive droite de la Tserna (Palikoura, Rossoman, Ribartsi, Manastirtsi, Tersténik, Chivats, Vozartsi).

ROUTE DU PIED DES PENTES

*Phot. Institut d'hygiène de Skoplié.*

CABANES TEMPORAIRES DE COLONS DANS LA PÉLAGONIE CENTRALE

*Phot. J. Ancel.*

PETROVO (PÉLAGONIE N., 11 km. S.-O. de Prilep) septembre 1929

NOVO LAGOVO (PÉLAGONIE N., 5 km. S. de Prilep) septembre 1929

*Phot. J. Ancel.*

*Phot. J. Ancel.*

ALEXANDROVO (PÉLAGONIE N., 14 km. O. de Prilep)
Partie N.-E., septembre 1929

*Phot. J. Ancel.*

Maison dalmate, septembre 1929

sont des industries nées de l'agriculture. Aux dix moulins à céréales de 1919, dont la capacité était de 134 tonnes de farine par jour, se sont joints seize autres moulins, qui, avec 147 ouvriers, produisent quotidiennement 182 tonnes : le seul moulin de Koumanovo livre 12 tonnes par jour. C'est un progrès de 135 %. Les savonneries ont augmenté leur production de 163 %, avec huit nouvelles. Les fabriques d'huile, modernes, — dont celle de Vélès — sont sorties du néant. L'énumération de ces manufactures est fastidieuse, mais instructive : fabriques de macaroni, de conserves de poissons, de bonbons, de liqueur, deux brasseries, à Skoplié et de Prilep, fabriques de tissus « arabes », de *chamiia* ou châles de tête, tels qu'en portaient les femmes turques, de galons, d'étoffes de laine, trois scieries, trois tuileries et céramiques, quatre mines de plomb ou chrome, deux fonderies, neuf imprimeries, une quincaillerie, deux corroieries. En tout quatre-vingts entreprises, occupant 1 940 ouvriers, utilisant une force de 6 753 CV, disposant d'un capital de 137 millions de dinara.

Une telle industrie n'alimente que les besoins régionaux. Elle est, au reste, on le voit, surtout alimentaire. Dès qu'il s'agit des articles communs, habillement ou outillage, qu'impose la monotonie de la civilisation contemporaine, l'industrie de l'Europe centrale est chargée de les fournir. Les indigènes conservent encore, pour la plupart, le costume macédonien, surtout les femmes, qui tissent toujours chez elles, plus que les hommes, occupés aux travaux des champs. Mais les colons ne gardent guère le costume d'origine. La chemise de couleur, le pantalon long, la casquette ouvrière se substituent à la longue chemise de toile blanche, à la culotte serrée, à la toque brodée, pittoresque. Même les femmes enfouissent dans les coffres la chemise de chanvre brodée de rouge, le tablier multicolore, la robe de bure blanche décorée de métal : vêtements des dimanches et jours de fête. La quincaillerie allemande et autrichienne, la bimbeloterie tchécoslovaque, l'automobile américaine conquièrent ce marché nouveau.

Faute de statistiques régionales nous ne pouvons guère nous rendre compte du trafic de ces pays. La Chambre de Commerce de Skoplié étend son ressort à toute la « Serbie du Sud », ne fait aucune distinction entre Vieille Serbie et Macédoine. On peut admettre *grosso modo*, vu l'intensité de la colonisation au Nord du Char, dans la Métokhia et le Kossovo, que la Macédoine ne fournit que la moitié des articles exportés par la « Serbie du Sud »[1]. Ce sont surtout des produits agricoles. En tête, l'élevage : 1 332 410 moutons, qui vivaient en 1928 sur la terre macédonienne, ne représentaient pas moins de 300 millions de dinara, et les 40 000 bovins 120 millions. Tout l'opium disponible était évalué, en 1928-1929, à 144 millions ; le tabac à 90 millions, la soie (en cocons) à 17.500.000. Ce sont là des matières propres à la Macédoine. La récolte du blé et la farine valait (en septembre 1928) 48 millions, celle de l'orge, du seigle et de l'avoine 57 millions, Les haricots représentent 24 millions, les fromages 22 500 000, dont 16 500 000 pour le seul *kachkavalj*, les peaux 15 500 000, dont 14 pour celles d'agneaux et de chevreaux. Enfin, le minerai de chrome (15 000 t.) est vendu 40 millions. Au total, on peut estimer qu'il passe entre les mains des marchands pour 462 242 000 dinara d'articles macédoniens destinés à l'exportation[2].

1. Nous évaluons la superficie cultivée de la Vieille Serbie (départements de Rachka, Kossovo et Vranié) à 5 710 kilomètres carrés, la superficie cultivée de la Macédoine (départements de Skoplié, Bitolj et Brégalnitsa) à 5 836 kilomètres carrés en 1928.

2. Ces chiffres sont tout à fait approximatifs. Ils nous ont été fournis par la Chambre de Commerce de Skoplié (année fiscale 1928-1929).

Les villes : la croissance urbaine. — Ce commerce a son influence sur le développement des villes. Mais toutes ne croissent pas uniformément. La boutique ou le marché de la petite ville subit inévitablement la concurrence du magasin ou des halles, quand les communications deviennent plus faciles, et c'est le cas en Macédoine. L'irrémédiable décadence de la petite ville s'accentue. Kavadartsi n'a plus que 5 500 habitants, au lieu des 10 000 de jadis, et semble dépeuplé entre ses grands jardins. Stroumitsa, avec ses maisons vides, paraît abandonnée, malgré la richesse qui lui vient du tabac, du coton et de l'opium : sa population est tombée de 25 000 à 5 000 ; les faubourgs sont en ruines, mais le centre s'anime, avec ses boutiques neuves, ses trottoirs de béton. Chtip, dans son cercle de collines échauffées au midi, a recouvert ses pittoresques maisons bleues et jaunes d'un uniforme badigeon de chaux : malgré le départ d'un millier de Turcs, elle a gardé sa densité : 11 662 habitants en 1920, 12 204 en 1928. Prilep aussi est stationnaire, quoique 2 500 musulmans aient émigré : elle a encore 23 000 âmes (22 000 en 1920), dans la plaine riche de tabac. A l'autre extrémité de la Pélagonie, malgré son vieux bazar déserté encore par 5 000 Turcs de 1920 à 1928, mais restaurée de magasins modernes sur la rive droite du Dragor, Bitolj se stabilise à 34 500 habitants (32 000 en 1920). Les bourgades de l'Ouest, non loin de la frontière albanaise, Strouga, Débar, Gostivar, Tétovo, gardent, avec leurs minarets, leurs éventaires de bazar, l'aspect séculaire de gros villages orientaux.

Au contraire, l'ascension de Skoplié continue. Des magasins nouveaux s'ouvrent à chaque printemps : un millier depuis 1919. Des maisons neuves s'édifient chaque été : 144 en 1924, 127 en 1925, 166 en 1926, 230 en 1927, 183 en 1928 ; au total, en dix ans (1918-1928), pas moins de 1 127. La croissance de la population est non moins régulière : 62 432 habitants en 1923, 64 243 en 1924, 66 934 en 1925, 69 269 en 1926, enfin, au recensement des 3-4 août 1929, 73 196. Mais la proportion des langues n'est plus celle d'autrefois : la décadence des « Turcs » s'accélère (26 270 en 1926, 24 789 aujourd'hui) ; les Juifs sont à peu près en nombre fixe (2 507 et 2 417) ; en revanche, comme il convient, les Slaves l'emportent (38 392 et 43 435).

L'affluence se porte sur les points de la ville où jardins et prairies permettaient les constructions. Les vieux quartiers ne bougent guère : à peine ouvre-t-on quelques voies nouvelles, élargit-on le boulevard qui traverse le quartier slave, face au pont de fer sur la rive gauche du Vardar. Les auvents du bazar turc, souvent occupés par des boutiquiers serbes, les maisons fermées du quartier juif ne laissent pas de place aux nouveau venus. Sur le quai même, les bâtiments neufs, l'université, le théâtre, attestent tout au plus dans la ville l'entrée de nouvelles préoccupations. Sur la rive droite, au contraire, la ville neuve s'étend de plus en plus. Au Sud, au delà de la gare, c'est une vague banlieue industrielle, les cheminées de rares usines : les ateliers du chemin de fer, une minoterie, une brasserie, une savonnerie, et, derrière les murs de pisé gris, les manutentions des tabacs. C'est le début d'une transformation que rendait saisissante l'exposition d'échantillons de 1929. A l'Ouest, dans le nouveau quartier de Bouniakouvats, de petites maisons bourgeoises, villas pour une famille, se bâtissent, un peu au hasard sur le tracé des nouvelles rues. Le ciment armé, bon marché, domine. Quand des îlots se sont formés, s'agglutinent les boutiques utiles, les épiceries, les boulangeries. Les rues sont encore pou-

dreuses, de ce terrible sable néogène qui fait en été de Skoplié la ville la plus poussiéreuse dans les Balkans poussiéreux : c'est une brume de poussière qui estompe à l'Ouest la pyramide devinée du Char. L'hiver, les pluies et la neige ont vite fait de changer ces rues en fondrières. Skoplié attend avec impatience son pavage.

Elle attend d'autres transformations encore. Le coup d'État du 6 janvier 1929 a mis à la place de maire un architecte urbaniste, M. Joseph Mikhaïlovitch, avec la mission de faire une ville neuve. La vieille ville avait 436 hectares. Le plan actuel prévoit l'extension sur 1 055 hectares pour 150 000 habitants. Il est tout tracé. La rive gauche sera régularisée, percée de rues rectilignes, qui laisseront au bazar sa place centrale et mèneront au Nord, sur la colline, à une couronne de jardins. Jardins encore à l'Est, à l'orée de la ville, puis au Sud, au delà du chemin de fer, se raccordant avec ceux que l'Institut d'Hygiène a déjà dessinés, plantés. A l'Ouest, où où l'on a arrêté la construction des maisons neuves, on commencera par creuser les égouts, les canalisations d'eau, d'électricité et les autorisations de bâtir ne seront données que conformes au nouveau plan de la ville. A l'extrême Ouest, entre le parc actuel agrandi et le Vardar, des terrains seront réservés au stade de sports et aux jeux (v. carte 12, pl. XXVIII).

Ainsi, dans un dernier avatar, l'évolution de Skoplié, devenue le 3 octobre 1929 chef-lieu de la nouvelle unité, la Banovina du Vardar, en fera la vraie capitale de la Macédoine transformée.

## Tableau par lieu d'origine des Familles dotées de terres dans la Macédoine iougoslave à la fin de 1929

*(Colons et indigènes)*

| | | | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| N° | Arrondissements | Chefs-lieux d'arrondissements | de Serbie | de Croatie | de Slavonie | De Bosnie et d'Herzégovine | | Du Monténégro | | de Dalmatie | de Srem | du Banat | de la Batchka | Optants | | | | | | Indigènes de Macédoine | | Total selon la religion | | Total des familles |
| | | | | | | Chrétiens | Musulmans | Chrétiens | Musulmans | | | | | de Grèce | de Bulgarie | de Roumanie | de Hongrie | d'Autriche | d'Italie | Chrétiens | Musulmans | Chrétiens | Musulmans | |
| **I** | | Département de **SKOPLIÉ** | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| 1 | Préchévo | *Préchévo* | 93 | – | – | 2 | – | 11 | – | 2 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 685 | 6 | 793 | 6 | 799 |
| 2 | Donii-Pologné | *Tétovo* | 24 | – | – | 5 | – | 3 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 51 | – | 83 | – | 83 |
| 3 | Gégliigovo | *Koumanovo* | 148 | 69 | – | 29 | – | 3 | – | 8 | 3 | 17 | – | – | – | – | – | – | – | 408 | 5 | 685 | 5 | 690 |
| 4 | Poretch | *Joujni-Brod* | 3 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 106 | – | 109 | – | 109 |
| 5 | Galitchnik | *Rostoucha* | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – |
| 6 | Katchanik | *Katchanik* | – | 2 | – | 31 | 3 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 33 | 3 | 36 |
| 7 | Kriva Palanka | *Kriva Palanka* | – | – | – | 1 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 125 | – | 126 | – | 126 |
| 8 | Vélès | *Vélès* | 12 | – | – | – | – | – | – | – | 14 | 46 | 5 | – | – | – | – | – | – | 6 | 4 | 83 | 4 | 87 |
| 9 | Kratovo | *Kratovo* | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 25 | – | 25 | – | 25 |
| 10 | Gornii Pologné | *Gostivar* | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 4 | – | 4 | – | 4 |
| 11 | Skoplié | *Skoplié* | 391 | 259 | – | 110 | 3 | 15 | 1 | 46 | – | 3 | 17 | – | – | – | – | – | – | 743 | 39 | 1584 | 43 | 1624 |
| | | | 671 | 330 | – | 178 | 6 | 32 | 1 | 56 | 17 | 66 | 22 | – | – | – | – | – | – | 2153 | 54 | 3.525 | 61 | 3.586 |
| **II** | | Département de la **BRÉGALNITSA** | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| 1 | Tsarévo-Sélo | *Tsarévo-Selo* | 18 | – | – | 1 | – | 1 | – | – | – | – | – | – | 2 | – | – | – | – | 575 | – | 597 | – | 597 |
| 2 | Malech | *Bérovo* | 6 | 1 | – | – | – | 2 | – | – | – | – | – | – | 8 | – | – | – | – | 85 | – | 102 | – | 102 |
| 3 | Ovtché-Polié | *Sveti Nikola* | 33 | 18 | 1 | 10 | – | 4 | – | 35 | – | – | 10 | – | 1 | – | 18 | – | – | 667 | 68 | 797 | 68 | 865 |
| 4 | Radovichté | *Radovichté* | 20 | – | – | – | – | 43 | – | – | – | – | – | – | 2 | – | – | – | – | 135 | 128 | 200 | 128 | 328 |
| 5 | Chtip | *Chtip* | 30 | 10 | – | 34 | – | 6 | – | – | – | 1 | – | – | – | – | – | – | – | 53 | 1 | 134 | 1 | 135 |
| 6 | Kotchané | *Kotchané* | 41 | 27 | – | – | – | – | – | – | 1 | 2 | 3 | – | – | – | – | – | – | 38 | – | 112 | – | 112 |
| | | | 148 | 56 | 1 | 45 | – | 56 | – | 35 | 1 | 3 | 13 | – | 13 | – | 18 | – | – | 1553 | 197 | 1942 | 197 | 2.139 |
| **III** | | Département de **BITOLJ** | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| 1 | Prilep | *Prilep* | 21 | – | – | 7 | – | 1 | – | 106 | – | 1 | – | – | – | – | – | – | – | 370 | – | 506 | – | 506 |
| 2 | Kitchévo | *Kitchévo* | – | – | 1 | – | – | – | – | – | – | 1 | – | – | – | 1 | – | – | – | 11 | 29 | 14 | 29 | 43 |
| 3 | Morikhovo | *Bitolj* | 25 | – | – | 1 | – | – | – | 1 | – | 1 | – | 1 | – | – | – | – | – | 10 | – | 39 | – | 39 |
| 4 | Strouga | *Strouga* | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 23 | – | 23 | – | 23 |
| 5 | Prespa | *Ressan* | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 15 | – | – | – | – | – | – | – | 15 | – | 15 |
| 6 | Gornii-Débar | *Débar* | 2 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 2 | – | 2 |
| 7 | Bitolj | *Bitolj* | 35 | 1 | – | – | – | 1 | – | 2 | – | – | – | 10 | – | – | – | – | – | 887 | 44 | 936 | 44 | 980 |
| 8 | Okhrid | *Okhrid* | – | – | – | – | – | 8 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 8 | – | 8 |
| 9 | Krouchevo | *Krouchévo* | 2 | – | – | 1 | – | – | – | 1 | – | – | – | – | – | – | – | – | – | 17 | – | 21 | – | 21 |
| 10 | Kavadartsi | *Kavadar.* | 53 | – | – | 6 | – | 3 | – | – | 3 | 10 | – | 25 | – | – | – | – | – | 655 | 6 | 755 | 6 | 761 |
| 11 | Négotine | *Négotine-sur-Vardar* | 52 | 1 | – | 11 | – | 4 | – | 8 | 1 | 65 | 40 | – | – | – | – | – | – | 399 | 38 | 581 | 38 | 619 |
| 12 | Djevdjélia | *Djevdjélia* | 19 | – | – | – | – | 1 | – | – | – | – | – | 4 | – | – | – | – | – | 96 | – | 120 | – | 120 |
| 13 | Doïrane | *Valandovo* | 73 | 31 | 2 | 32 | – | 27 | – | 13 | 1 | 2 | – | 3 | – | – | – | – | 1 | 229 | – | 414 | – | 414 |
| 14 | Stroumitsa | *Stroumitsa* | 28 | 1 | – | 6 | – | 10 | – | – | 2 | 1 | – | 459 | 2 | – | – | – | – | 123 | – | 632 | – | 632 |
| | | | 310 | 34 | 3 | 64 | – | 55 | – | 131 | 7 | 81 | 40 | 517 | 2 | 1 | – | – | 1 | 2820 | 117 | 4.066 | 117 | 4.183 |
| | | **RÉCAPITULATION** | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| I | Dépt de Skoplié | | 671 | 330 | – | 178 | 6 | 32 | 1 | 56 | 17 | 66 | 22 | – | – | – | – | – | – | 2153 | 54 | 3.525 | 61 | 3.586 |
| II | — de la Brégalnitsa | | 148 | 56 | 1 | 45 | – | 56 | – | 35 | 1 | 3 | 13 | – | 13 | – | 18 | – | – | 1553 | 197 | 1.942 | 197 | 2.139 |
| III | — de Bitolj | | 310 | 34 | 3 | 64 | – | 55 | – | 131 | 7 | 81 | 40 | 517 | 2 | 1 | – | – | 1 | 2820 | 117 | 4.066 | 117 | 4.183 |
| | Total général | | 1129 | 420 | 4 | 287 | 6 | 143 | 1 | 222 | 25 | 150 | 75 | 517 | 15 | 1 | 18 | – | 1 | 6.526 | 368 | 9.533 | 375 | 9.908 |

(d'après la *Direction agraire de Skoplié*).

Ce tableau — dressé d'après un questionnaire, envoyé sur la demande de l'auteur, au maire de chaque village — montre que la colonisation fut l'œuvre : 1° des indigènes de Macédoine ; 2° de colons venus de « Serbie » (ancien royaume) ; 3° de Slaves macédoniens émigrés de Grèce ; 4° de Serbes et Croates des régions montagneuses dinariques (Croates, Bosniaques, Dalmates, Monténégrins) ; 5° de Serbes de la plaine pannonique du Nord (Banat, Batchka) ; en somme, de colons venus de presque tous les coins de la nouvelle Iougoslavie.

LE VARDAR AU CENTRE DE LA VILLE
(Quartier neuf et vieux quartier franc à gauche ; quartier juif et quartier grec à droite)

LE NOUVEAU QUARTIER DE BOUNIAKOUVATS
(Au premier plan, la rue marchande du « Roi Pierre » ; les villas bourgeoises se bâtissent au milieu des anciennes prairies ; en arrière, le moulin ; au fond, la Vodnjanska planina)

*Phot. Aviation Armée iougoslave.*

Carte 12. — Plan général de régularisation de la ville de Skoplié.

(échelle : 1 : 5.000.)

Sur toute la rive droite du Vardar (S. de la carte) la ville se présente à peu près telle qu'elle est aujourd'hui, la ville moderne du XIX^e^ siècle à l'E., du XX^e^ siècle à l'O. : on y a simplement ajouté une ceinture de jardins se raccordant à ceux de l'Institut d'Hygiène (au S.-O.). — Sur la rive gauche au contraire, entre la citadelle (à l'O.) et le cimetière turc, l'urbaniste compte respecter le quartier slave (à l'E.) et aérer les quartiers tsigane (au N.-O.), juif (au S.-O.), turc (au Centre) avec un grand bazar transformé.

DEUXIÈME PARTIE

# LA NOUVELLE MACÉDOINE HELLÉNIQUE

## CHAPITRE VIII

## LE MILIEU

La basse Macédoine. — La Macédoine est — somme toute — divisée en deux parties, coupée par un demi-cercle montagneux qui, commençant à l'Olympe au Sud-Ouest, finit au Nord par marquer la frontière entre la Grèce d'une part, la Serbie, puis la Bulgarie de l'autre. A l'intérieur de l'hémicycle le plus souvent une brusque descente de 200 mètres vers 30 mètres environ, sur la Campania salonicienne, la vallée du Vardar ou celle de la Strouma. A l'extérieur, au contraire, de hautes plaines fermées, d'une altitude variant entre 500 et 700 mètres et se succédant du Nord au Sud, la Pélagonie de Monastir, la plaine d'Ostrovo et Kaïalar, et plus à l'Ouest encore celles des Lacs. Presque toute cette Macédoine a été recouverte au pliocène par le lac égéen. Celui-ci a laissé foule de marécages et dix-neuf lacs, qu'on peut répartir en six groupes :

1° l'ancien lac des Dessarètes, dont les témoins sont les fosses profondes des lacs d'Okhrid et de Prespa, aux bords encore montagneux, sauf au Nord ;

2° l'ancien lac de Pélagonie, vidé, mais en partie marécageux, surtout dans la zone iougoslave (marais de la Tserna) ;

3° l'ancien lac d'Eordéa, qui a laissé les lacs d'Ostrovo et de Pétersko, les marais du Roudnik et le lac de Castoria ;

4° l'ancien lac d'Axios (nom grec du Vardar), qui est la zone la plus marécageuse de toute la Macédoine, le long du fleuve et des lacs d'Ardjane, d'Amatovo, sur la rive gauche, et l'immense marais de Giannitsa (Iénidjé Vardar) ;

5° l'ancien bras de mer qui réunissait les golfes de Salonique et d'Orfano, et dont il subsiste la série des lacs Ouest-Est du Nord de la Chalcidique, lacs de Langada ou Agios Vassileios (Saint-Basile), Bessikion et Lantsa ;

6° l'ancien lac de Strymon (Strouma), le long du fleuve, dont les témoins

sont les lacs de Boutkovo et d'Achinos (ou Takhinos), traversés par la Strouma, et les marais de Philippes dans la plaine de Drama.

Ainsi dans toutes ces plaines, dépôts lacustres, prédominance de sols argileux, imperméables, qu'une agriculture rudimentaire n'a pu encore transformer. La Macédoine est certainement la région la plus marécageuse de la Grèce : sur une superficie de 34 153 kilomètres carrés, la Macédoine hellénique n'a pas moins de 267 895 hectares en lacs et marais, se répartissant ainsi :

| Départements | Marais | Lacs |
|---|---|---|
| Serrès | 2 858 | 120 000 |
| Salonique | 27 302 | 19 697 |
| Pella | 8 330 | 36 500 |
| Flôrina | 1 551 | 28 400 |
| Drama | 16 487 | 1 600 |
| Cozani | 4 516 | 650 |

La majeure partie des eaux stagnantes se trouve donc dans la Macédoine orientale et la Macédoine centrale. Rien n'est plus caractéristique de ce paysage que les marécages persistants de la Campania, renouvelés par les pluies d'automne, alimentés par les inondations des rivières, qui viennent de la périphérie montagneuse. Le centre, les marais de Giannitsa, forme une immense cuvette, dont les bords sont à peu près à l'altitude du littoral du golfe, 5 à 8 mètres. Les limites en sont variables, formées de boue marécageuse. La profondeur aux basses eaux est de 1 à 2 mètres. Le terrain boueux, qui entoure cette grande lagune permanente, est, en outre, creusé de canaux artificiels, de 2 à 4 mètres de large, de 1 kilomètre de long, distants de 2 kilomètres chacun, parcourus par les barques des pêcheurs, qui, du reste, n'y peuvent passer la nuit, dès juin, vue la quantité de moustiques. Il en est à peu près de même sur les lacs de Chalcidique ; durant 25 kilomètres le long du lac Bessikion, 8 kilomètres le long du lac de Langada, l'eau peu profonde est couverte d'une végétation de joncs. On a pu écrire des bains sulfureux de Langada que les « pauvres baigneurs y échangent leurs rhumatismes ou leur goutte contre les formes les plus graves du paludisme »[1].

Le climat salonicien. — A ces conditions topographiques, si favorables au pullulement des moustiques, s'ajoutent des conditions climatiques également malheureuses. Comparé au climat nettement continental des hautes plaines de la Macédoine septentrionale, les basses plaines de la Macédoine du Sud peuvent constituer une zone de climat spécial, intermédiaire entre le climat continental et le climat méditerranéen. Malgré des traits tout méditerranéens, comme la sécheresse estivale, le froid des hivers y chasse de nombreuses espèces méditerranéennes, comme l'olivier (sauf en Chalcidique). Les moyennes du mois le plus froid à Salonique (janvier) varient entre 4°8 et 5°7 ; celles du mois le plus chaud (juillet) entre 25°9 et 26°9[2].

1. Cardamatis : *Compte rendu sur notre activité pendant la mission de l'été 1926 pour la restriction du paludisme en Thrace et en Macédoine* (in : Ligue antimalarienne hellénique, Athènes, 1929, in-8°, 176 p., pp. 93-121).

2. Eredia : *Sul clima di Salonicco* (Bollettino della Societa geografica italiana, 1916, pp. 986-1006). — Raulin : *Die Regenverteilung auf der Balkanhalbinsel* (Meteorologische Zeitschrift, 1895, pp. 426-431). — Valdiguié : *Contribution à l'étude du climat de Salonique* (Cahiers d'Orient, n° 2, 1er octobre 1918, in-12, 102 p.).

L'hiver est assez variable, souvent très froid quand souffle le mistral de là-bas, le *vardarats*, au reste assainissant. Durant les dix-neuf années d'observations bulgares (1893-1911), les minima entre 0 et — 5° ont été enregistrés dix-neuf fois (neuf fois en décembre, dix en février), les minima entre — 5° et — 10°, treize fois (trois en décembre, cinq en janvrier, cinq en février). Cependant la moyenne mensuelle thermique a varié seulement de 10°6 à 5°2 en décembre, de 9°6 à 1° en janvier, de 10°3 à 2°8 en février. En 1917-1918 les maxima extrêmes ont été de 18°5 (décembre), 17° (janvier), 20° (février), les minima extrêmes de — 4°5 (décembre), — 6°8 (janvier) et — 2° (février). Les pluies tombent nettement en hiver : les mois les plus pluvieux sont novembre (68 mm. 8), décembre (60 mm. 9) pour une moyenne annuelle de 546 mm. 2.

Le printemps est chaud, mais court. Les moyennes de mars, avril et mai sont respectivement de 10°1, 14° et 19°4 ; les maxima de 26°, 29°9 et 35°7 ; les minima de — 3°, 0°6 et 6°7. C'est là que se produit le second maximum de pluies (mai : 59 mm. 9 en dix jours). Ces petites ou moyennes pluies de printemps sont particulièrement dangereuses : elles se prolongent durant des heures, se renouvellent à courts intervalles, multiplient les flaques d'eaux, les mares, terrains propices à la vie des larves de moustiques, qui se développent durant cette saison. Ainsi, après plusieurs années assez sèches, les pluies de printemps 1915 (55 mm. 9), du printemps 1916 (88 mm. 6) favorisèrent une véritable épidémie de paludisme, qui s'abattit sur les armées alliées. Au contraire après le printemps de 1918, par exemple (31 mm. 7 en avril, et 31 mm. 4 en mai), l'été fut plus salubre.

L'été est brûlant et sec. Ce sont les trois mois les plus chauds et les moins humides. En juin, température moyenne de 23°5, maximum absolu de 38°3. En juillet, moyenne de 26°6 et maximum de 39°3. En août, moyenne de 25°8 et maximum de 40°6. Les moyennes mensuelles de certaines années sont souvent plus fortes : par exemple on constate une moyenne de 29°5 en juin 1917, de 28° en juin 1918, de 29°9 en juillet 1918, de 29° en août 1918. Les chutes de pluies sont pour les trois mois d'été de 44 mm. 1 (juin), 25 mm. 4 (juillet), et 31 mm. 3 (août), avec une nébulosité faible (3,3 ; 2,2 ; 2,3). Le nombre de jours pluvieux est de 8,6 en juin, de 5,3 en juillet, et de 4,4 en août. Cette chaleur et cette sécheresse sont particulièrement propices à l'éclosion des œufs d'anophèles, qui ont besoin d'une température minima de 20° pour éclore, et au pullulement de ces moustiques.

L'automne est court. La moyenne mensuelle s'abaisse dès septembre (22°), s'accentue en octobre (17°5) et novembre (11°3). De forts minima apparaissent : 8°, 0°6 et — 4° pour chacun de ces trois mois. Alors recommence la saison pluvieuse (respectivement 40 mm. 1, 53 mm. 1 et 68 mm. 8) ; les trois derniers mois de l'année donnent le tiers de la chute annuelle (182 mm. 8 en moyenne) et parfois en un mois presque cette quantité : une fois 159 mm. 6 en octobre ; une autre 204 mm. 5 en novembre. C'est l'époque des crues torrentielles : les rivières multiples débordent et inondent les terrains bas environnants. Ces mares subsisteront durant tout l'hiver et le printemps et, à moins d'un hiver rigoureux, demeureront des gîtes pour les larves d'anophèles.

Le paludisme en basse Macédoine. — Comme ailleurs, ces conditions naturelles permettent la multiplication des moustiques, entre autres des anophèles. Ce sont les mêmes espèces que dans la haute Macédoine, avec une prépondérance marquée du *maculipennis*, qui préfère — nous l'avons déjà vu — les eaux

stagnantes ou dormantes. Les investigations des médecins envoyés par la S. D. N. ont trouvé surtout ces moustiques. Cependant, durant quelques années, par exemple, lors des épidémies de 1916-1917 ou 1922-1923, on a constaté une invasion de *superpictus*, qui apporte la fièvre tropicale, invasion qui coïncide avec l'arrivée en masse ou de soldats venant de pays paludéens (Dardanelles par exemple) ou de réfugiés d'Asie Mineure. Des médecins grecs ont donné les chiffres — pour toute la Grèce — de 55 % en été, de 73 % en automne pour le *Plasmodium falciparum*, qui donne la *tropica*, et seulement de 34 % en été, de 14 % en automne du *Plasmodium vivax*, vecteur de la *tertiana*[1].

Ce ne sont pas seulement les régions marécageuses qui abritent l'anophélisme : la zone proche du Vardar, des lacs, des marais environnants est particulièrement infestée. Mais la steppe au Nord de Salonique est, elle aussi, remplie de petites mares, d'une vingtaine de mètres de long sur 5 ou 6 de large, de 10 à 20 centimètres de profondeur. Les ravins, les fossés, tels que ceux qui bornent la colline de Toumba au Nord-Est de Salonique et, dans la ville même, les citernes, les puits, mal entretenus, les jardins potagers des faubourgs, les ruisseaux des rues sont autant de gîtes à larves. Les observations faites dans les montagnes, aux monts Khortiatch, (N. de Salonique) à 1 200 mètres, dans les vallées de la Macédoine orientale, y montrent également les anophèles : ainsi dans la haute vallée de la Zélova, qui descend du col de Pissodéri sur l'Haliacmôn, aussi bien à 1 007 mètres au Nord (Zélova) qu'à 750 mètres au Sud (confluent de la Bresnitsa) et sur les rives du lac de Prespa (863 m.) : les berges, les prairies des fonds, les îlots de sable, créent, malgré le courant, foule de réceptacles larvaires d'anophèles.

Cependant les zones basses restent le plus paludéennes. Rien n'est plus topique, par exemple, que la répartition des indices endémiques autour du lac de Castoria (v. fig. 23). Le lac de Castoria, à 687 mètres d'altitude, s'étend entre des montagnes de 8 à 900 mètres au Sud, de 12 à 1 500 mètres au Nord, à l'Est et à l'Ouest : : c'est une mare de 3 000 hectares, aux eaux verdâtres et limoneuses, polluées encore par les détritus de la ville, perchée sur une petite péninsule à l'Ouest. Si l'on trace autour du lac trois cercles concentriques, éloignés respectivement de 500 mètres, 1 et 2 kilomètres, on trouve pour les villages de ces trois zones les indices endémiques suivants :

1re *zone :* localités situées à quelques centaines de mètres aux bords du lac : indices de 31,1 à 21,8 % ;

2e *zone :* villages situés à moins de 1 kilomètre et de 50 mètres d'altitude au-dessus du rivage : indices de 7,2 à 4 % ;

3e *zone :* villages situés à plus de 2 kilomètres du lac : indices de 3,7 à 0 %[2].

Preuve de l'influence du lac sur la répartition du paludisme. Autre exemple : le marais du Roudnik, au Sud-Ouest du lac d'Ostrovo :

1re *zone :* villages distants de moins de 1 500 mètres du marais : indices de 68 à 21 % ;

2e *zone :* villages compris entre 1 500 mètres et 3 kilomètres : indices de 64 à 7 % ;

1. Lacaze : *L'étude des réservoirs de virus malarique indigènes en Macédoine* (Bull. de la Soc. de Path. exot., 9 octobre 1918, pp. 760-772). — Cardamatis : *Le paludisme en Macédoine* (La Grèce médicale, Athènes, juillet-septembre 1918, pp. 21-30).

2. Bussière : *Paludisme et drainage :* travaux exécutés dans la région d'Eksissu, Macédoine occidentale (Bull. de la Soc. de Path. exotique, 12 juin 1918, pp. 517-530).

3e *zone :* villages entre 3 et 5 kilomètres : indices de 39 à 0 %.

Les forts indices de quelques villages éloignés sont dus à la direction des vents. Le vent dominant, Nord-Ouest, qui souffle presque tout le temps, sauf en été, balaie les anophèles, assainit les villages placés dans le vent par rapport au marais.

On peut faire des constatations identiques aux bords des lacs entourés de hautes montagnes, comme le lac de Prespa. Le grand lac est à 858 mètres (cote moyenne du fond) ; le rivage oriental est à plus de 1 700 mètres ; la montagne surplombe directement, mais des infiltrations sourdent presque partout, inondant les villages du littoral, parfois créant des fossés, des chenaux bordés de roseaux et d'herbes, surtout autour du petit lac (Mala Prespa). Ici les indices endémiques sont souvent en fonction de l'altitude : les chiffres extrêmes sont à Bratoutchina, à 1 024 mètres et à 4 kilomètres du lac (indice 0 %) et à Vinéni, à 868 mètres, aux bords mêmes du petit lac (rive occidentale) (indice 22 %) ; les villages situés au bord même du lac ont un indice moyen de 13,7 ; ceux qui sont placés à 3 ou 4 kilomètres, de 10,5 ; les plus élevés, à quelque distance du lac, de 10,7. Le monastère de Doupéni, qui est à 1 000 mètres d'altitude et à 4 kilomètres Est du lac, au milieu de boqueteaux de chênes, a encore un indice de 18,8. De toutes ces observations on déduit que l'altitude ne suffit pas à éliminer le paludisme : bien d'autres causes interviennent, le vent, la végétation, le boisement en particulier. Ainsi dans la vallée de la haute Zélova on trouve l'indice 0 à Roula (800 m.), dont le terrain est incliné et sec, tandis que l'indice 5 se révèle à Ostima (895 m.), aux bords mêmes de la rivière[1]. Mais les observations ont été beaucoup plus rares dans la montagne.

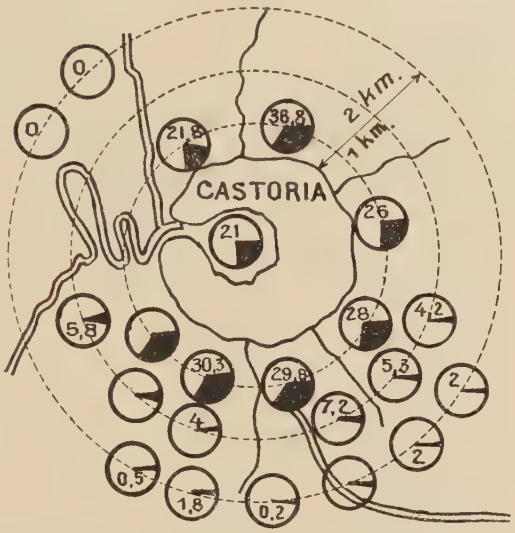



Fig 23. — Influence du lac de Castoria sur la répartition du paludisme (d'après Bussière).

Les chiffres indiquent l'indice endémique des villages, soit le pourcentage des enfants trouvés porteurs de *Plasmodium* dans la localité.

La carte des indices endémiques, dressée pour l'ensemble de la Macédoine hellénique en 1917-1918 (sauf la Macédoine orientale, non occupée par les troupes françaises) (v. fig. 24), divise la Macédoine en trois zones bien nettes :

1° La Campania salonicienne, soit les basses vallées du Gallicos, du Vardar, de l'Haliacmôn et les marais de Giannitsa : l'indice endémique des villages y est généralement compris entre 50 et 100 : 100 % par exemple à Livanovon (6 km. N.-O. de l'embouchure de la Vistritsa), 98,05 à Micros (6 km. N.-E. de Verria), 90 à Vrasta (4 km. Sud de Giannitsa), 77 à Narech dans la vallée du Gallicos, 73,2 à Valgat à 4 kilomètres Ouest du Vardar, 61 à Sedes à 2 kilomètres Est du golfe de Salonique.

1. Delamare et Robin : *Carte du paludisme des confins albano-macédoniens* (Bull. de la Soc. de Pathologie exotique, séance du 12 juin 1918, pp. 483-503).

2° Les plaines de la Macédoine occidentale, le Sud de la Pélagonie (bassin de Monastir), les bassins d'Ostrovo et de Kaïalar (aujourd'hui Ptolémaïs), les bords Est du lac de Castoria : les indices se tiennent entre 5 et 50, avec quelques exceptions supérieures : par exemple 28,2 à Kalénik, dans la plaine de Monastir, au Sud de la frontière serbe ; 40,2 à Sorovitchévo au Sud du lac de Pétersko ; 27 à Kaïalar ; 29,8 à Mavrovo sur la rive Est du lac de Castoria.

3° Les hautes vallées de la Macédoine occidentale : vallées de l'Haliacmôn (Vistritsa) et de ses affluents, ravins affluents des deux lacs de Prespa, vallée du haut Dévoli, qui passe ensuite en Albanie : les indices y sont de 1 à 25, parfois 0 : ainsi à Chroupichta sur l'Haliacmôn (indice : 5,8), à Biklichta sur le Dévoli (indice : 5,7), à Ostima sur la Zélova (indice : 5), à Popli à l'Est du Prespa (indice : 12,2), à Grajden dans la presqu'île de Souhagora (entre les deux lacs Prespa) (indice : 5,6).

Si nous n'avons pas des renseignements aussi précis pour la Macédoine orientale, nous pouvons, à cet égard, nous fier aux observations recueillies par la *Ligue antimalarienne hellénique*, fondée en 1905 et dont l'animateur, le docteur Cardamatis, adressa un questionnaire à tous les médecins de Grèce. Il put ainsi, grâce à ces réponses, dresser des tables de maximum de fréquence et de moyenne de fréquence du paludisme, qui furent publiées en 1924 (pour les années 1915-1919) :

| Départements | Population | Moyenne de fréquence |
|---|---|---|
| Salonique | 407 238 | 32,47 % |
| Serrès | 112 135 | 30,49 % |
| Pella | 97 521 | 29,87 % |
| Drama | 182 593 | 23,41 % |
| Cozani | 163 004 | 17,13 % |
| Flôrina | 127 941 | 16,27 % |

Ainsi la Macédoine orientale et centrale est nettement plus impaludée que la Macédoine occidentale. Or, c'est là que la population est la plus forte, et c'est là que furent établies les plus grandes masses de réfugiés.

La morbidité paludéenne. — Les conséquences démographiques de cette situation sont évidentes. La toponymie macédonienne porte maintes fois la trace de la terreur des populations exposées à ce fléau : un nom turc comme Sari Chaban (Chaban = pâle), des noms grecs, tels que Mavranguéli (l'Ange noir) ou Guéraki (le Faucon, symbole de la mort), par exemple, en témoignent. Le paludisme se développe parfois en véritable épidémie : en 1913, 159 décès pour paludisme dans la seule ville de Salonique ; en 1914, 179 morts pour les 1 697 paludéens entrés dans les hôpitaux de la ville ; en 1923, 90 % des réfugiés atteints de juillet à octobre et 7 % de morts ; en 1924, la mortalité paludéenne est de 6,14 % dans l'arrondissement de Salonique, de 7 % dans celui de Nigrita ; en 1925-1926 les dispensaires du nouveau service de la colonisation enregistrent un pourcentage plus considérable encore : 533,85 % de malades, dont 337 pour paludisme, 8,27 % de morts, dont 1,7 de paludisme :

Juillet, août, septembre : 25 471 paludéens soignés et 121 morts ;
Octobre, novembre, décembre : 19 908 paludéens soignés et 101 morts ;
Janvier, février, mars : 10 128 paludéens soignés et 37 morts ;
Avril, mai, juin : 12 272 paludéens soignés et 58 morts.

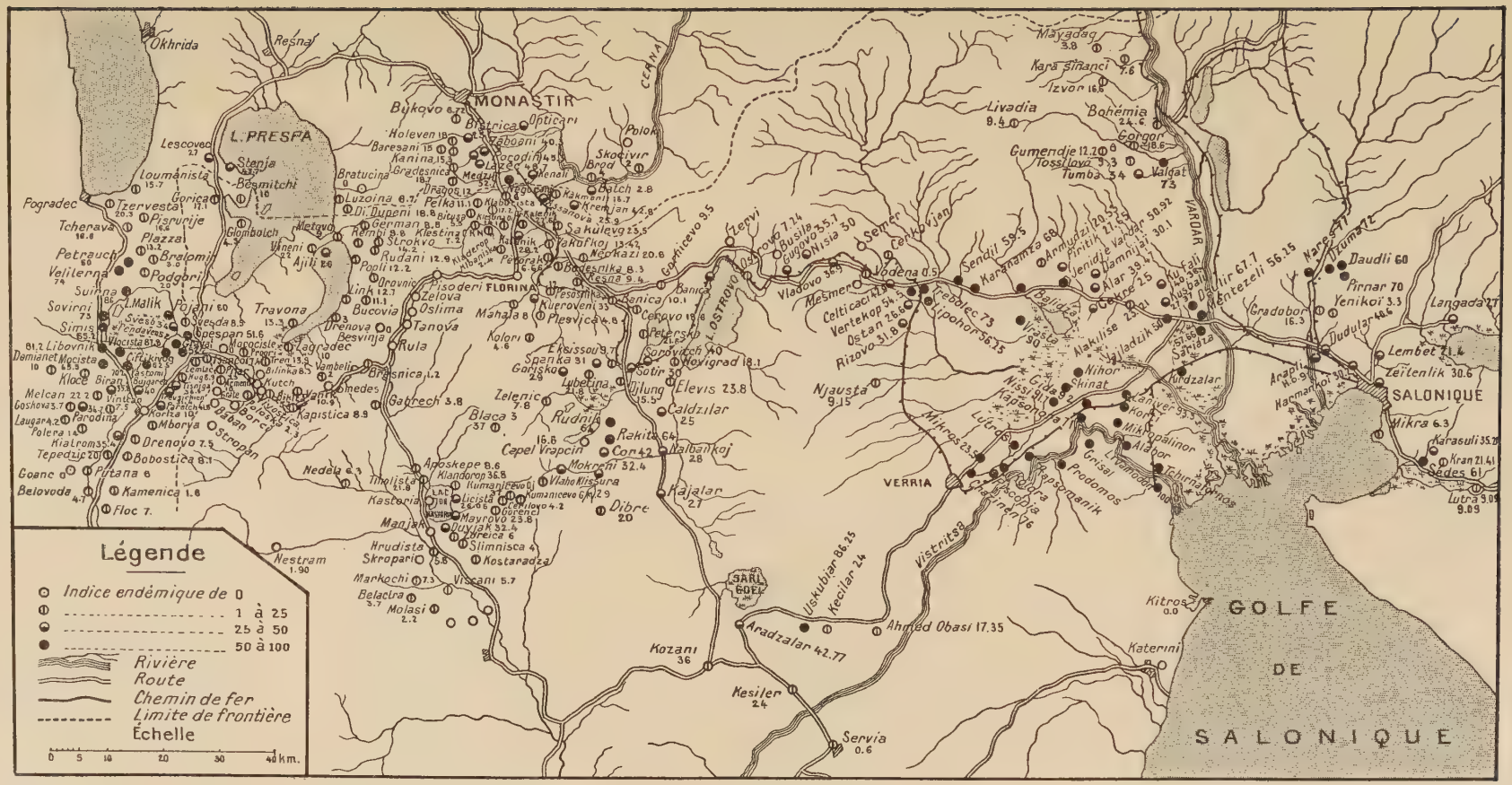



FIG. 24. — Carte des indices endémiques de la Macédoine méridionale en 1917 (d'après la *Mission antipaludique de l'Armée d'Orient*).

Les circonscriptions les plus atteintes sont les zones basses de l'Est et du Centre, sans exclure cependant les arrondissements montagneux. Le pourcentage des malades fut, cette année-là, de :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Cavalla | 939 | Catérini | 409 | Sidirocastron | 196 |
| Chalcidique | 737 | Cozani | 381 | Drama | 155 |
| Kilkis | 586 | Langada | 379 | Voémitsa | 153 |
| Flôrina | 550 | Salonique | 371 | Edessa | 55 |
| Verria | 444 | Serrès | 298 | Castoria | 25 |
| Giannitsa | 443 | | | | |

Si l'on envisage maintenant l'ensemble de la Macédoine, on constate que la morbidité paludéenne y est de 25,51 %, moyenne des années 1913-1922, sur une population de 1 090 432 habitants (1920). La morbidité moyenne est encore plus effroyable par endroits :

| Arrondissements | Population | Morbidité (1) (1915-19) | Arrondissements | Population | Morbidité (1) (1915-19) |
|---|---|---|---|---|---|
| Pravi | 16 434 | 56,36 % | Zichni | 25 151 | 25,80 % |
| Langada | 42 544 | 42,50 | Nestos | 19 487 | 23,12 |
| Gouménitsa | 17 088 | 39,64 | Sidirocastron | 29 929 | 19,83 |
| Nigrita | 19 853 | 39 | Cavalla | 33 575 | 19,20 |
| Salonique | 218 436 | 37,64 | Flôrina | 71 860 | 19,13 |
| Serrès | 37 202 | 37,35 | Drama | 75 722 | 18,70 |
| Thassos | 12 328 | 36,10 | Grévéna | 35 143 | 16,57 |
| Giannitsa | 23 916 | 33,21 | Cozani | 54 735 | 16,30 |
| Edessa | 24 318 | 31,88 | Enôtia | 32 299 | 14,75 |
| Kilkis | 25 727 | 29,87 | Castoria | 56 081 | 13,42 |
| Verria | 39 391 | 28,30 | Zyrnovon | 22 864 | 10,42 |
| Chalcidique | 44 387 | 26,48 | Anassélitsa | 32 783 | 9,63 |
| Kaïalar | 40 343 | 26,05 | | | |

Si l'on ne tient compte que des sept arrondissements les plus atteints, la morbidité moyenne passe à 44,84 % : c'est dire que près de la moitié de la population est hors d'état de travailler. Sans doute ces années sont des années de guerre, anormales. Les années postérieures n'apportèrent nul changement avec cette circonstance aggravante que les réfugiés furent encore plus atteints que les indigènes. Ainsi en 1923-1924 :

| Départements | Morbidité moyenne des indigènes | | Morbidité moyenne des réfugiés | |
|---|---|---|---|---|
| | 1923 | 1924 | 1923 | 1924 |
| Chalcidique | 49,18 | 44,09 | 63,05 | 52 |
| Cozani | 33,14 | 25,84 | 60,19 | 49,90 |
| Cavalla | 34,58 | 30,14 | 59,47 | 60,11 |
| Serrès | 35,41 | 37,12 | 52,17 | 59,06 |
| Salonique | 37,80 | 26,91 | 52,10 | 57,48 |
| Pella | 37,91 | 37,08 | 50 | 53,25 |
| Flôrina | 17,50 | 22 | 32 | 56 |
| Drama | 13,08 | 15,91 | 28,25 | 43,66 |

1. Nous devons ces chiffres aux communications obligeantes du Dr Cardamatis, qui les a publiés dans ses *Tableaux statistiques des marais et fréquence du paludisme en Grèce*, Athènes, Imprimerie Nationale, 1924, in-4° (en grec).

PETIT LAC DE PRESPA
(au fond, la Neretchka planina)

ROUTE D'ENÔTIA (Karadjova)

MARAIS DE LA CARA (Moglénitsa)

LE LOUDIAS, EXUTOIRE DU LAC DE GIANNITSA

LE LAC DE DOÏRANE

LE BAS VARDAR

LA BASSE STROUMA

*Phot. Office autonome.*

Constructions de digues contre les inondations de la Strouma dans les villages de la plaine au S. et à l'O. de Serrès

Route empierrée près de Cavacli (3 km. O. de Serrès)

Le premier puits

Pont sur un affluent de la Strouma a Scoutari

*Phot. Office autonome.*

CHAPITRE IX

# LES CONDITIONS POLITIQUES DE LA COLONISATION

La convention de Lausanne. — Quand les défaites grecques d'Asie Mineure eurent biffé le traité de Sèvres, rendu Smyrne aux Turcs victorieux, jeté bas la Grande Idée, la reconquête de Constantinople, l'unification des terres grecques des deux côtés de l'Égée, le réalisme de Vénisélos voulut faire l'unité hellénique, non en rassemblant les terres, mais en rassemblant les hommes. Tandis que se poursuivaient à Lausanne les négociations en vue de la paix, de l'échange des territoires, le 30 janvier 1923 Vénisélos et Ismet pacha signaient une convention préliminaire « concernant l'échange des populations grecques et turques ».

L'échange est obligatoire dès le 1er mai 1923 entre les « ressortissants turcs de religion grecque orthodoxe établis sur les territoires turcs » et les « ressortissants grecs de religion musulmane établis sur les territoires grecs » (art. 1). Ainsi, la religion seule fait la preuve de la nationalité. De cet échange sont exceptés les habitants grecs de Constantinople (établis avant 1923) et les habitants musulmans de la Thrace occidentale (art. 2) : ainsi, tous les musulmans de Macédoine doivent regagner la Turquie. L'ancienne émigration volontaire est légalisée : celle des Grecs et musulmans qui ont quitté leur patrie depuis le 18 octobre 1912 (début de la guerre balkanique) (art. 3).

Les articles suivants déterminent les modalités de l'échange : on commencera par les hommes valides, dont les familles sont déjà sorties du territoire turc (art. 4) ; nulle réserve aux droits de propriété et aux créances (art. 5) ; nul obstacle au départ même des condamnés, qui seront livrés à la justice de l'autre pays (art. 6) ; autorisation d'emporter les biens meubles, ou obligation d'un d'un inventaire fait sur place (art. 8) ; liquidation des biens immobiliers (art. 9), légitime compensation pour les biens expropriés (art. 10), le tout réglé par une Commission mixte (art. 11), à laquelle ressortiront toutes les mesures d'exécution (art. 12), qui aura tous pouvoirs d'évaluation (art. 13) et dont les travaux se résoudront en un compte des sommes dues l'un à l'autre par les deux gouvernements (art. 14). Aucune entrave ne sera apportée, aucune pression ne sera exercée sur les émigrants pour les contraindre au départ avant la date fixée (art. 16). La convention aura la même force et valeur que le traité de paix définitif (art. 19).

Cette convention d'échange fut complétée le 24 juillet 1923, le jour même de la signature du traité de Lausanne, par une « déclaration relative aux propriétés musulmanes en Grèce » faite par les plénipotentiaires hellènes : les musul-

mans non visés par la convention du 30 janvier conserveront tous leurs droits de propriété, et leurs réclamations seront justiciables de la Commission mixte ; mais vu les difficultés pratiques, le Gouvernement hellénique admet que ces personnes « pourront profiter, si elles le veulent, des bons offices de la Commission mixte précitée pour aliéner leurs propriétés ». Autrement dit, on tente de faire place nette : les « Turcs » de Grèce, dans la mesure du possible, céderont la place aux Grecs de Turquie.

Il n'est pas très facile d'évaluer précisément le nombre des musulmans qui vivaient alors en Grèce. Les résultats du recensement de 1920 (1er janvier 1921), publiés par la Statistique générale de la Grèce, ne font pas connaître la religion. Les tableaux statistiques grecs estiment qu'il y a eu en Grèce 606 946 échangés, « Turcs » et Bulgares, partis du 18 octobre 1912 — début de la guerre balkanique — jusqu'en 1924 — lendemain du traité de Lausanne —. Sur ce nombre, 362 898 venaient de Macédoine entre 1919 et 1924 : 329 098 « Turcs » et 33 800 Bulgares. Ce dernier chiffre est probablement faible : la Commission mixte d'émigration gréco-bulgare s'est arrêtée à 46 878 « Bulgares » de Grèce. Soit un total de 375 976 émigrés de Macédoine. Or le nombre des Grecs « réfugiés » en Macédoine étant de 638 253 (au recensement des 15-16 mai 1928), le chiffre correspond à peu près à l'augmentation globale de la population macédonienne, qui passe de 1 090 432 habitants en 1920 à 1 412 477 en 1928, soit 322 045.

Tels furent les vides.

Le problème consistait donc à établir 638 000 réfugiés, venus de Thrace orientale ou d'Anatolie, au milieu d'une population indigène de 695 000 habitants. Cependant, la densité de la population en Macédoine était faible (31,93 par kilomètre carré en 1920) ; cette population était en majorité rurale (68,07 %), s'adonnait à l'agriculture, l'élevage et la pêche (soit 6,63 agriculteurs et éleveurs au kilomètre carré). La place ne semble pas manquer.

Le protocole de Genève. — Une telle tâche dépassait les capacités financières du gouvernement d'Athènes. Dix ans presque continus de mobilisation et de guerres (1912-1923) avaient vidé les caisses de l'État. L'afflux de 1 221 849 réfugiés, venus de Thrace et d'Asie Mineure, à caser parmi les 5 millions de Grecs, imposait un devoir plus vaste encore que la seule installation de la moitié des immigrés en Macédoine. Les réfugiés de Thrace orientale, partis après l'armistice de Moudania, avaient pu emmener leurs chariots et leurs bêtes. Mais les émigrés d'Asie Mineure, qui avaient, dès 1922, suivi l'armée grecque dans sa retraite, évacué le littoral hellénisé et Smyrne, étaient dans cet état lamentable que décrit en novembre 1922 Nansen, enquêtant pour la Société des Nations : pas d'argent, pas d'abri ; pour tout habit des vêtements légers d'été, à l'approche d'un hiver plus rude dans la Grèce continentale que sur la côte méditerranéenne d'Anatolie : l'aide de la Croix Rouge américaine, qui devait cesser le 30 juin 1923, du *Near East relief* britannique, était tout provisoire.

Dès février 1923, le gouvernement grec sollicite l'appui moral et l'assistance technique de Genève. Le Conseil en accepta le principe par sa résolution du 23 avril ; mais les circonstances politiques n'étaient pas très favorables : les royalistes s'agitaient en Grèce ; les négociations pour la paix traînaient à Lausanne ; l'équilibre budgétaire n'était pas assuré à Athènes, sans compter que certaines grandes Puissances avaient un privilège de garantie des emprunts

antérieurs. Après plusieurs mois de négociations, de conditions posées par le Comité financier, d'études de la situation financière et économique de la Grèce, le Conseil de la S. D. N. approuva, par le protocole du 29 septembre 1923 — amendé par la suite le 19 septembre 1924 — le plan d'établissement et les conditions d'un emprunt, sur lequel la Banque d'Angleterre venait de consentir une avance d'un million de livres.

L'œuvre à entreprendre est strictement limitée : elle ne vise pas la restauration des finances de la Grèce, mais seulement la stabilité d'une situation financière, sur laquelle pèse la charge anormale de l'installation des réfugiés ; ce n'est pas une œuvre d'assistance, mais une tâche limitée, établir un million et quart de Grecs nouveaux. Le plan se borne donc à fournir des garanties pour l'emprunt et pour le contrôle des sommes obtenues.

L'idée originale est la création d'un *Office autonome pour l'établissement des réfugiés*, auquel le gouvernement hellénique donne en toute propriété une étendue de terres d'au moins 500 000 hectares, et auquel la Banque nationale de Grèce fera des avances en vue de procurer aux réfugiés une occupation productive. Le gouvernement hellénique émettra un emprunt de 10 millions de livres au maximum, dont 25 % seront obligatoirement souscrits par les banques et financiers grecs ; le service en sera assuré par la Commission financière internationale (du 26 février 1898) qui disposera d'un certain nombre de recettes fixes : monopoles de la nouvelle Grèce, soit sel, allumettes, cartes à jouer, papier à cigarettes ; recettes douanières de la Canée, de Candie, de Samos, de Chios, de Mytilène et de Syra ; impôt sur le tabac en nouvelle Grèce ; droits de timbre en nouvelle Grèce ; impôt sur l'alcool dans tout l'État hellénique ; soit un montant de revenus libres de 542 257 000 drachmes ; plus les excédents des recettes déjà assignées à la Commission financière internationale, soit 671 717 936 drachmes, au total 1 213 974 936 drachmes, ce qui représente cinq fois les sommes nécessaires au service d'un emprunt de 10 millions de livres, sans oublier la garantie supplémentaire des terrains concédés, estimés à 10 400 000 livres au minimum. Le protocole ajoute des garanties morales : l'engagement pris par le gouvernement grec de ne pas hypothéquer ses revenus en faveur d'emprunts « ne visant pas soit un but productif soit l'exécution des traités de paix » ; l'engagement « d'appliquer, dès maintenant et par la suite, tous ses efforts au rétablissement, dans le plus bref délai possible, d'un équilibre parfait entre les recettes ordinaires et les dépenses de l'État » ; l'engagement d'exonérer l'Office autonome de tous impôts et taxes ; enfin d'accepter le statut de l'Office autonome. Cet office, qui a la « personnalité juridique » et « la plus complète autonomie », est composé d'un président, ressortissant des États-Unis (ce fut l'ambassadeur Morgenthau, puis Charles P. Howland, enfin Charles B. Eddy), d'un membre nommé par le Conseil de la S. D. N. et de deux membres grecs. Il a pour mission « de procurer aux réfugiés une occupation productive en Grèce, agricole ou autre, en utilisant à cet effet les terres qui lui auront été assignées, les fonds qui auront été placés à sa disposition et ses propres revenus » (c'est dire qu'aucune somme ne pourra être utilisée pour des œuvres de secours). L'article XIV du statut précise encore que « les revenus et les fonds de l'Office autonome d'établissement des réfugiés » ne devront pas être employés au soulagement de misères ou à d'autres œuvres charitables, qui ne viseraient pas à procurer une occupation productive aux personnes assistées » ; et le Conseil insista encore dans sa résolution de juillet

1924 : « L'Office doit se borner à procurer aux réfugiés un travail stable et rémunérateur, et il lui est expressément interdit de leur fournir une assistance charitable ». L'Office disposera des terres des Turcs soumis à l'échange, au besoin de terres réquisitionnées ou prises à bail perpétuel par l'État grec. Il possédera les terres remises par le gouvernement hellénique, y installera les réfugiés comme propriétaires ou locataires, pourra les aliéner, mais en employant les sommes à l'amortissement de l'emprunt. Il versera au service de l'emprunt ce qu'il pourra prélever sur ses revenus courants « sans porter préjudice à l'accomplissement de sa mission ». Il pourra développer des installations dans les villes et améliorer « l'état sanitaire des populations ».

Un an après, le président de l'Office, M. Morgenthau, évaluait les terres et immeubles détenus par l'Office à 10 400 000 livres : 7 millions de livres pour les 500 000 hectares donnés par l'État grec, chiffre faible (la Banque nationale de Grèce donne l'estimation de 13 millions de livres), 2 millions 1/2 pour les maisons abandonnées par les Turcs, 900 000 livres pour les terrains des villes et les maisons des faubourgs urbains.

Les émigrés. — La grande majorité des terres furent fournies par les Turcs partis. Sur les 735 673 hectares que le gouvernement hellénique transféra à l'Office, 527 418 étaient laissés par les Turcs échangés. Et ce fut surtout en Macédoine : 562 921 hectares transmis, dont 438 810 ayant appartenu à des Turcs échangés (une faible partie aux Bulgares).

Pour se rendre compte de cet immense exode, qui devait avoir pour conséquence la quasi complète hellénisation de la Macédoine méridionale, nous pouvons comparer la proportion de musulmans en 1912 et en 1926.

| Départements | Arrondissements | Proportion des musulmans en 1912 | Nombre des musulmans en 1926 | |
|---|---|---|---|---|
| | | % | Albanais | Circassiens |
| Chalcidique | Chalcidique, Liarigovi | 7 | | |
| Cavalla | Thassos | 0 | | |
| | Nestos | 98 | | |
| | Cavalla | 69 | | |
| | Pravi | 60 | | |
| Drama | Drama et Zyrnovon | 79 | | |
| Serrès | Sidirocastron | 40 | | |
| | Serrès et Nigrita | 40 | | |
| | Zichni | 17 | | |
| Salonique | Kilkis | 66 | | |
| | Langada | 60 | | |
| | Péonia (Gouménitsa) | 42 | | |
| | Salonique | 23 | 1 500 | 50 |
| | Verria | 20 | | |
| | Piéria (Catérini) | 18 | 57 | |
| Pella | Enôtia | 54 | 4 | 30 |
| | Giannitsa | 39 | | 50 |
| | Edessa | 48 | | |
| Cozani | Eordéa (Kaïalar) | 76 | 2 | 339 |
| | Cozani | 40 | | |
| | Anassélitsa | 25 | 3 | |
| | Grévéna | 18 | | 107 |
| Flôrina | Flôrina | 32 | 27 | |
| | Castoria | 24 | 213 | |
| | | Total | 1 806 | 576 (1) |

1. Une autre statistique donne les chiffres de 1 741 Albanais et de 437 Circassiens, musulmans exemptés de l'échange. La proportion des musulmans en 1926 est donc de 0,1 %.

Il est facile de se rendre compte que les départs ont affecté deux régions géographiques bien nettes : d'une part, la Macédoine orientale (départements de Cavalla, de Drama et de Serrès), d'autre part les plaines marécageuses du centre (Est du département de Salonique, département de Pella, Nord du département de Cozani). Nous remarquerons que ce sont les zones les plus insalubres de la Macédoine.

Cette population qui s'en va, quelle est-elle ? C'est moins la religion ou la langue qui importe, que le genre de vie. Question capitale pour la colonisation à venir, mais à laquelle il est fort difficile de répondre. Cependant, quelques statistiques nous en fournissent des éléments.

Au recensement de 1920, sur 1 090 432 habitants, 544 090 vivaient de l'agriculture, des forêts, de l'élevage, de la chasse et de la pêche, soit 68,07 %, 500 366 agriculteurs, 37 298 éleveurs et chasseurs ; à ce total il faut ajouter 56 266 hommes et femmes adonnés aux industries agricoles (bois, céréales, fruits, raisins, vin, tabac, etc.). Ainsi, environ 600 000 paysans. Tous ceux qui ont séjourné en Macédoine ou parcouru le pays avant l'annexion à la Grèce ont laissé le témoignage du caractère presque exclusivement grec des grandes villes : le Grec est volontiers artisan ou commerçant, à tel point que dans les Balkans le terme de « Grec » désigne plus un genre de vie, le négociant, qu'une nationalité ou une langue. Le Turc, au contraire, est essentiellement un rural. On peut admettre qu'en grande majorité les émigrés furent des paysans.

Or, la densité de la population macédonienne est faible : 31,97 habitants par kilomètre carré. En 1920, dans les six départements qui formaient alors la Macédoine, la densité était la suivante :

| Départements | Population | Superficie en kilomètres carrés | Population par kilomètre carré |
|---|---|---|---|
| Drama | 182 593 | 4 503,30 | 40,55 |
| Serrès | 112 135 | 3 817,20 | 29,38 |
| Salonique | 407 238 | 12 290,20 | 33,14 |
| Pella | 97 521 | 3 335,60 | 29 24 |
| Cozani | 163 004 | 6 487,20 | 25,13 |
| Flôrina | 127 941 | 3 720,40 | 34,39 |

Comparons ses chiffres à ceux du tableau précédent : l'exode musulman le plus fort correspond aux régions où la population est le plus dense (département de Drama : départements actuels de Cavalla et de Drama), autrement dit cette Macédoine orientale, où les conditions de vie — nous l'avons vu au chapitre précédent — sont des plus difficiles.

Enfin, nous observons que les départements de l'Ouest, Cozani et Flôrina, ont perdu brutalement une partie de leur population, sans la recouvrer avec des arrivées de Grecs : le recensement des deux départements en 1926 accuse sur 1920 une diminution de 9 612 et 8 885 habitants. La diminution porte nettement sur les arrondissements les plus paludéens :

| Arrondissements | Population | | Différence |
|---|---|---|---|
| | 1920 | 1926 | en + ou − |
| Anassélitsa | 35 536 | 34 652 | − 884 |
| Grévéna | 40 841 | 42 397 | + 1 556 |
| Eordéa (Kaïalar) | 42 320 | 36 853 | − 5 467 |
| Cozani | 56 438 | 52 621 | − 3 817 |
| Castoria | 61 031 | 55 230 | − 5 801 |
| Flôrina | 73 476 | 70 492 | − 2 984 |

Le seul arrondissement qui ait augmenté sa population est celui de Grévéna, en pleine montagne (haut Haliacmôn) ; la faible diminution de celui d'Anassélitsa (Haliacmôn supérieur, en amont du premier) s'explique par des raisons identiques ; au contraire, ont été délaissées les grandes plaines marécageuses du Centre macédonien.

Ainsi, l'émigration turque n'a pas eu seulement pour résultat de laisser des terres vacantes, de changer la physionomie « ethnique » (c'est-à-dire linguistique) de la Macédoine méridionale. Elle a eu aussi pour conséquence de modifier la répartition de la population. Les agriculteurs partis ont créé des vides dans la Macédoine de l'Ouest. L'effort de colonisation portera surtout sur la Macédoine de l'Est et du Centre[1].

Les terres vacantes. — L'Office autonome fut mis en possession des terres par le décret-loi du 22 mai 1926, qui régularisait une situation de fait. Le gouvernement d'Athènes avait mis à la disposition de l'Office 735 673 hectares, dont 562 921 en Macédoine (chiffres officiels de 1926 : depuis lors, les terres macédoniennes occupées par les réfugiés — de septembre 1922 à décembre 1928 — ont passé à 616 112 ha.). Ces terres se répartissent ainsi :

| | En Grèce (hectares) | En Macédoine (hectares) |
|---|---|---|
| Terres laissées par les Turcs échangés (et une faible partie par les Bulgares) | 527 418 | 438 810 |
| Propriétés privées expropriées ou réquisitionnées (parfois rachetées) | 80 247 | 47 853 |
| Domaines de l'État | 74 646 | 45 799 |
| Terres inaliénables prises à bail (propriétés des couvents de l'Athos) | 14 141 | 13 785 |
| Provenances diverses (communales, etc.) | 39 202 | 16 674 |
| Total | 735 673 | 562 921 |
| dont en terres cultivables | 470 154 | 367 696 |

Le reste en maquis, pâturages, marais et terrains improductifs.

La plupart des terres abandonnées par les Turcs sur les vastes plaines de la Macédoine centrale et orientale (exception faite de la Chalcidique) étaient des *tchiflik*, ces grandes propriétés où le *bey*, le seigneur musulman, réduisait ses paysans à l'état de colons partiaires ou *kollighi* (métayers) : le propriétaire fournissait sans loyer la terre, le logis et la semence, et la récolte était partagée, selon des proportions diverses (la moitié, souvent un tiers au paysan), entre propriétaire et colon[2]. Au contraire, dans la montagne (donc surtout dans la Macédoine occidentale) subsistaient des villages chrétiens libres, les « villages-têtes » (*kefalohoria*).

L'histoire de la conquête des nouvelles provinces grecques est aussi une histoire agraire. La faible étendue relative des superficies cultivables nécessitait le partage des grands domaines. Une des causes de la révolution de 1909 fut le régime social de la Thessalie et la lutte entre les *kollighi* et les *bey*. La Constitution de 1911 édictait, en son article 17, le partage des terres, l'expropriation

1. Un aperçu général de l'effort de colonisation a été esquissé dans le volume : Société des Nations : *L'établissement des Réfugiés en Grèce*, Genève, 1926, in-8°, 233 p., 67 illustrations et deux cartes (dont une ethnographique de la Macédoine) ; on n'y distingue pas les régions géographiques. Cf. également les rapports trimestriels de l'Office à Genève : *Rapport sur les travaux (sur l'œuvre) de l'Office autonome pour l'établissement des réfugiés* (du n° 1, 25 février 1924, au n° 25, 22 février 1930). Le 24e — avant-dernier — rapport veut bien se référer à mes propres impressions générales.

2. Sur les 2 259 *tchiflik* qui existaient encore en Grèce en 1918, la Macédoine, à elle seule, en comptait 818.

des grands domaines, leur répartition entre les métayers. En 1917, la réforme fut étendue à la Macédoine, afin de rallier au régime républicain, vénizéliste, les métayers des nouvelles provinces : les *latifundia* étaient expropriés le propriétaire était indemnisé en obligations d'État à 6 % ; la cession de la terre était faite en principe, non aux colons, mais à des associations *ad hoc*, qui pouvaient partager la terre et devaient acquitter le prix de l'expropriation en trente ans, à raison de 7 %. L'état de guerre empêcha l'application de la loi agraire, complétée par les décrets-lois de 1923, 1924 et 1925. Ceux-ci envisageaient l'expropriation en faveur des réfugiés, fixaient un maximum de tenure (30 ha, sauf en cas de faire-valoir direct, qui admettait un supplément au lot du propriétaire, sans excéder 200 ha.).

Le 19 septembre 1924, l'Office autonome entra en possession de ces terres, ou plus exactement des « domaines agricoles ». Le décret-loi du 15 mai 1926 définit de cette manière les terres « qui, par la nature de leur sol, sont utiles à l'établissement complet de réfugiés cultivateurs de toute catégorie, c'est-à-dire agriculteurs, viticulteurs, arboriculteurs, maraîchers, cultivateurs de tabac et d'oliviers, éleveurs, etc., y compris les pâturages, tant que ceux-ci dépendent des domaines en question ou sont indispensables comme pâtures communales des associations de réfugiés ou indispensables aux éleveurs réfugiés déjà établis, spécialement dans la région-frontière » (art. 1). Sont compris dans ces domaines agricoles les bâtiments d'exploitation, habitations, magasins, granges, celliers, moulins à eau ou à vent, moulins à huile, etc. (art. 2).

La question qui devait donner lieu, par la suite, aux plus nombreuses contestations, fut celle des pâturages, en particulier la vaine pâture nécessaire aux villages de réfugiés comme aux anciennes agglomérations. Finalement, à l'Office, furent attribués les pâturages nécessaires à la vie des colonies, tandis que les autres revinrent à une « Banque des réfugiés », organisme issu de la Banque nationale de Grèce et chargé de constituer, par la vente de biens immobiliers turcs (maisons urbaines, forêts, pêcheries), un fonds pour indemniser les Grecs de la perte de leurs propriétés demeurées en Turquie.

Les immigrés. — Les nouveaux venus ne proviennent pas seulement de l'échange : une faible partie sont des Grecs qui ont cherché asile lors des guerres récentes, en 1913, Grecs fuyant la Bulgarie (environ 40 000), en 1914, Grecs de Thrace orientale et d'Asie Mineure venus de Turquie (environ 150 000), en 1922, Grecs des mêmes régions ayant suivi l'armée vaincue dans sa retraite. Le gros des immigrés est arrivé de 1923 à 1926, soit pour toute la Grèce 1 221 849, répartis à peu près par moitié entre les campagnes (551 936 réfugiés au 30 juin 1926) et les villes (484 747 réfugiés établis au 30 septembre 1927). Mais pour la Macédoine, où furent installés 90 % des colons ruraux, la proportion n'est pas la même : 427 269 réfugiés ruraux et 153 988 réfugiés urbains, soit 581 257. La différence avec le chiffre qui résulte de la comparaison des recensements (638 253), provient d'une immigration volontaire et relativement aisée, dont n'ont eu à s'occuper ni l'Office autonome ni le gouvernement grec.

Les réfugiés ruraux de Macédoine, établis au 31 décembre 1928 (112 111 familles ou 427 297 individus)[1] se répartissaient ainsi selon leur origine :

1. V. en annexe le détail par circonscriptions macédoniennes. — Le recensement calcule sur 4,39 le nombre de membres d'une famille macédonienne.

| Provenance | Familles | Personnes |
|---|---|---|
| Asie mineure (Ionie) | 31 449 | 121 999 |
| Asie mineure (Pont) | 35 536 | 130 281 |
| Caucasie (et Arménie) | 9 146 | 32 598 |
| Thrace orientale | 28 781 | 114 302 |
| Bulgarie | 6 431 | 24 954 |
| Divers | 768 | 3 163 |

Presque tous ces gens sont des campagnards : les Grecs d'Asie mineure, d'ailleurs assez divers, habitant les côtes Ouest et Nord de climat méditerranéen, sont pour la plupart de petits propriétaires, mais qui ne cultivaient pas toujours eux-mêmes ; certains s'embarquaient comme marins sur les petits caïques de la Méditerranée orientale ou devenaient, dans les villes du littoral micrasiatique et à Constantinople, patrons de chaloupes, voituriers, surtout artisans, boutiquiers, petits commerçants, tels qu'épiciers, cabaretiers, etc.. Les cultivateurs se livraient aux travaux méditerranéens : vignobles, oliviers, figuiers en Ionie, culture maraîchère en Propontide, sériciculture dans la région de Brousse, arbres fruitiers et tabac sur les plateaux du Pont ou dans l'arrière-pays de Smyrne, céréales et graines oléagineuses en Thrace. Comme sur tous les bords de la Méditerranée, il n'y a pas de catégorie sociale bien tranchée, le citadin est souvent un agriculteur : petites gens, qui se contentent d'un petit champ, d'une vigne, d'une olivette, mais qui rentrent la nuit au bourg ou y résident durant la mauvaise saison ; ils se nomment eux-mêmes *astogeorghi*, les « citadins-cultivateurs ». D'autres sont des pâtres, en particulier les montagnards du Pont et de la Thrace orientale, qui se fixèrent sur les pentes Sud des Rhodopes près de la frontière bulgare.

Chaque province de la Grèce exotique apportait, certes, son caractère particulier. Les écrivains grecs nous décrivent le Cappadocien entreprenant et débrouillard, l'Ionien (côte Ouest et vallée du Méandre) souple, remuant, loquace, frondeur, Méridional de la Grèce, le Pontien plus fruste, plus austère, plus guerrier dans sa haute stature et son langage antique, l'Arménien de Kars industrieux, le Caucasien de Tiflis subtil, le Thrace laborieux, tenace, lent et réfléchi. Mais tous ont conservé ce trait caractéristique de la nation hellène, l'esprit de collectivité, symbolisé jadis par la divinité poliade, que les colons hellènes emportaient en leurs voyages. Sous la domination turque le villageois a gardé ses coutumes locales, entre autres sa *kinôtis* (communauté) et son conseil de « démogérontes », d'Anciens. Dès que les immigrés arrivent en Grèce, ils se groupent autour d'un *proedros*, d'un « président » qu'ils ont élu : chaque village demeure une petite république, même quand il n'est encore qu'un groupe informe d'êtres, ballottés en haillons, sans abris : c'est l'organisateur, chef de cette communauté, qui va donner au nouveau village le nom de l'ancien abandonné, en y ajoutant le terme de *Néos*, *Néa*, « nouveau » ou « nouvelle ». La plupart des communes de Macédoine ont été rebaptisées, et à tel point que le gouvernement hellénique a dû faire éditer une table de concordance entre les anciennes et les modernes appellations. La maison neuve ne manque pas d'abriter les souvenirs du passé récent : l'icone d'abord, les photographies de la famille endimanchée, un cuivre du Pont, une poterie de Kioutaïah, une soierie de Brousse, un vieux tapis de Smyrne.

Cet afflux des réfugiés eut pour conséquence immédiate l'hellénisation de la Macédoine méridionale : le nombre des Grecs passe de 513 000 environ en 1912

Puits artésien de Scoutari
(8 km. S. de Serrès)

Puits artésien de Comondon
(8 km. S.-O. de Serrès)

Un forage

Fontaine du quartier
agricole de Giannitsa

*Phot. J. Ancel.*

Fontaine de
pella

Monastère de Rôssikon (Chalcidique O.)
transformé en hôpital

Dispensaire rural
près de Verria

*Phot. Office autonome.*

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

GRAND'RUE DE GIANNITSA EN 1918

*Phot. Office autonome.*

MAISON TURQUE OCCUPÉE PAR DES GRECS DE BULGARIE
(AGIA TRIAS, 25 km. S. de Salonique)

*Phot. J. Ancel.*

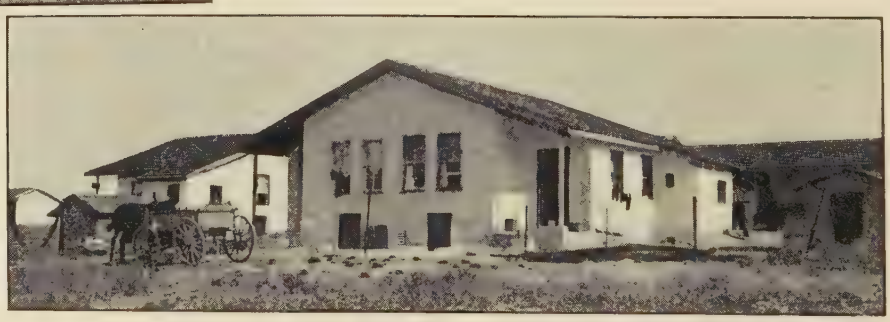
MAISON DE VERRIA

*Phot J. Ancel.*

MAISON NEUVE DE GIANNITSA (par devant une Thrace)

*Phot. Office autonome.*

MAISON NEUVE POUR UNE FAMILLE



*Phot. Office autonome.*

MAISON NEUVE POUR DEUX FAMILLES

à 1 341 000 en 1928, tandis que les Musulmans tombent de 475 000 à 1 800, et les Slaves macédoniens de 119 000 à 77 000. La population totale de la Macédoine s'est, au reste, accrue (entre les recensements de 1920 et de 1928) de 322 045 habitants.

Les résultats complets du recensement de 1928 ne donnent pas la répartition des réfugiés. Pour se rendre compte de la modification précise du peuplement macédonien, nous devons recourir aux statistiques du Gouvernement général de Salonique, parues en 1925, dont les sources sont moins sûres et qui omettent les deux départements de Drama et de Cavalla, rattachés alors à l'administration de la Thrace occidentale. Elles ne portent que sur une population de 1 259 016 habitants (au lieu de 1 412 477 pour la Macédoine entière). Telles quelles, elles sont un témoignage suffisant de cette hellénisation[1].

| Arrondissements | Population totale | Grecs | | Slaves | Valaques | Albanais, Juifs, etc. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | Indigènes | Réfugiés | | | |
| Sidirocastron | 34 129 | 10 234 | 17 156 | 4 543 | 2 066 | » |
| Serrès | 59 676 | 30 419 | 25 022 | 2 376 | 1 158 | » |
| Zichni | 37 069 | 22 353 | 12 902 | 606 | 161 | » |
| Nigrita | 26 085 | 17 984 | 8 054 | » | » | » |
| Chalcidique | 38 354 | 31 552 | 6 741 | » | » | » |
| Liarigovi | 17 320 | 12 800 | 4 500 | » | » | » |
| Kilkis | 35 655 | 374 | 34 870 | 251 | 141 | » |
| Langada | 43 407 | 21 275 | 22 024 | » | » | 65 J. |
| Péonia | 37 579 | 16 103 | 10 478 | 7 075 | 3 918 | » |
| Salonique | 439 627 | 144 462 | 209 659 | 1 664 | 988 | 60 001 J.<br>1 500 A. |
| Verria | 61 124 | 34 050 | 15 660 | 751 | 10 235 | 428 J. |
| Piéria | 39 462 | 24 426 | 9 106 | » | 5 823 | 36 J. 57 A. |
| Enôtia | 32 306 | 5 059 | 20 659 | 5 057 | 348 | » |
| Giannitsa | 49 554 | 1 854 | 25 589 | 22 031 | » | » |
| Edessa | 27 174 | 6 309 | 10 726 | 8 750 | 940 | 4 A. |
| Eordéa (Kaïalar) | 43 596 | 13 092 | 25 668 | 3 449 | 931 | 3 J. 2 A. |
| Cozani | 47 613 | 30 710 | 16 554 | » | » | » |
| Anassélitsa | 32 264 | 27 947 | 3 918 | » | » | 3 A. |
| Grévéna | 49 445 | 32 031 | 5 837 | » | 11 155 | » |
| Flôrina | 58 819 | 13 155 | 7 449 | 34 244 | 3 590 | 349 J. 27 A. |
| Castoria | 48 758 | 25 076 | 5 962 | 14 617 | 2 330 | 525 J. 213 A |

Nous savons que, dans les arrondissements extrême-orientaux, qui manquent à ce tableau, la population grecque est devenue presque exclusive (100 % pour le département de Cavalla, 97 % pour celui de Drama, le surplus étant dû aux Slaves, Bulgares n'ayant pas émigré).

Ainsi la grande majorité des Grecs s'est concentrée dans la Macédoine orientale et centrale : les trois grands groupes d'immigrés sont les plaines de Cavalla, Drama et Serrès, la Campania salonicienne, les bassins fermés du Centre macédonien. Cela correspond à l'accroissement global de la population de 1920 à 1928 : les départements qui ont le plus gagné sont, en effet, ceux de Salonique (gain de 185 827 âmes, dont 66 203 pour la ville de Salonique) et de Serrès (gain de 63 962) ; en second lieu se place le département de Cavalla (gain de 37 340) ; puis se classent les départements de Chalcidique (18 562), de Pella (16 730) et de Drama (16 170). Ce sont là les régions les plus paludéennes, mais formées de grands domaines agricoles abandonnés par les Turcs. Au contraire, les circonscriptions montagneuses de la Macédoine occidentale (départements de Cozani

1. Nous additionnons les chiffres des Grecs dits « indigènes » et « patriarchistes », mais soustrayons ceux des Valaques dits « grécisés » pour les réunir aux autres Valaques.

et de Flôrina), dont la population a au reste diminué de 1920 à 1928, ont reçu relativement peu de réfugiés.

De 1912 à 1928 la proportion des Grecs a passé dans toute la Macédoine du Sud de 42,6 à 88,8 %, tandis que celle des Musulmans (39,4 % avant les guerres balkaniques) a été réduite à néant, ou presque (0,1 %), et que celle des Slaves, autrefois 9,9 %, est passée à une infime minorité, 5,1 %.

Cette subite et pacifique invasion a fait l'unité linguistique de la Macédoine méditerranéenne.

# ANNEXE AU CHAPITRE IX

COMMISSION D'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS

DIRECTION GÉNÉRALE DE LA COLONISATION DE MACÉDOINE

SECTION DE STATISTIQUE

## TABLEAU DES RÉFUGIÉS RURAUX INSTALLÉS AU 31 DÉCEMBRE 1928 (1)

(selon le lieu d'origine)

| BUREAUX DE COLONISATION | ASIE MINEURE (IONIE) | | ASIE MINEURE (PONT) | | THRACE ORIENTALE | | CAUCASIE (ET ARMÉNIE) | | BULGARIE | | DIVERS | | TOTAL | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | F. | P. | F. | P. | F. | P. | F. | P. | F. | P. | F. | P. | F. | P. |
| Axioupolis (Voémitsa) | 1 012 | 3 850 | 1 026 | 3 830 | 897 | 3 573 | 437 | 1 533 | 666 | 2 416 | 35 | 113 | 4 073 | 15 315 |
| Verria | 1 112 | 4 284 | 1 079 | 3 931 | 543 | 2 132 | 707 | 2 679 | 485 | 2 106 | — | — | 3 926 | 15 132 |
| Giannitsa | 1 671 | 6 026 | 783 | 2 668 | 3 062 | 11 162 | 46 | 171 | 1 268 | 4 461 | 24 | 86 | 6 854 | 24 574 |
| Drama | 3 930 | 15 892 | 7 250 | 26 628 | 2 636 | 11 013 | 650 | 2 377 | 654 | 2 708 | 6 | 17 | 15 126 | 58 635 |
| Edessa | 2 408 | 9 538 | 2 229 | 8 837 | 639 | 2 528 | 631 | 2 458 | 4 | 17 | 28 | 120 | 5 939 | 23 498 |
| Eordéa (Kaïalar) | 1 472 | 6 396 | 2 255 | 9 004 | 890 | 3 633 | 580 | 2 203 | — | — | 73 | 307 | 5 270 | 21 543 |
| Saïonique | 3 522 | 13 623 | 902 | 3 207 | 3 563 | 13 826 | 542 | 1 791 | 1 123 | 4 110 | 69 | 298 | 9 721 | 36 855 |
| Cavalla | 3 596 | 13 637 | 2 953 | 10 669 | 3 332 | 13 477 | 17 | 59 | 3 | 10 | — | — | 9 901 | 37 852 |
| Castoria | 448 | 1 911 | 1 401 | 5 326 | 44 | 165 | 25 | 90 | — | — | 29 | 146 | 1 947 | 7 638 |
| Kilkis | 546 | 1 862 | 3 003 | 10 216 | 2 181 | 8 448 | 3 363 | 11 242 | 738 | 3 097 | 283 | 1264 | 10 114 | 36 129 |
| Cozani | 2 299 | 9 176 | 4 867 | 17 585 | 602 | 2 472 | 219 | 898 | — | — | 31 | 81 | 8 018 | 30 213 |
| Langada | 1 875 | 7 187 | 1 860 | 6 846 | 2 607 | 10 194 | 233 | 883 | 240 | 988 | 28 | 111 | 6 843 | 26 209 |
| Piéria (Catérini) | 569 | 2 108 | 942 | 3 874 | 914 | 3 752 | 147 | 560 | 632 | 2 549 | 1 | 3 | 3 205 | 12 846 |
| Serrès | 2 880 | 11 260 | 569 | 2 088 | 3 130 | 13 075 | 344 | 1 305 | 443 | 1 821 | 32 | 148 | 7 398 | 29 697 |
| Sintiki (Sidirocastron) | 701 | 2 786 | 3 626 | 12 562 | 2 390 | 9 765 | 338 | 1 247 | 174 | 668 | 57 | 159 | 7 286 | 27 187 |
| Flôrina | 829 | 3 493 | 729 | 2 769 | 674 | 2 790 | 867 | 3 102 | — | — | 45 | 199 | 3 144 | 12 353 |
| Chalcidique | 2 579 | 8 970 | 62 | 240 | 677 | 2 297 | — | — | 1 | 3 | 27 | 111 | 3 346 | 11 621 |
| TOTAL | 31 449 | 121 999 | 35 536 | 130 281 | 28 781 | 114 302 | 9 146 | 32 598 | 6 431 | 24 954 | 768 | 3 163 | 112 111 | 427 297 |

1. F = familles. — P = personnes.

CHAPITRE X

# LES BASES FINANCIÈRES DE LA COLONISATION

Le coût d'un établissement agricole. — La tâche assumée par le gouvernement hellénique et l'Office autonome d'établissement des réfugiés n'avait été mesurée au point de vue financier que d'une manière toute approximative. Ce fut empiriquement qu'on put peser les dépenses. Selon les directives reçues du Conseil de la S. D. N., l'Office autonome, ne pouvant engager que des dépenses « productives », s'attacha surtout à la colonisation rurale, au moins tout d'abord, laissant à l'État grec le soin de s'occuper des réfugiés urbains. Il fallut donc fixer le coût, même provisoire, d'un établissement agricole. On considère qu'une famille est « sommairement établie » quand elle a reçu de la terre en suffisance, une maison agricole, du bétail, l'outillage agricole, les semences, la première subsistance. Aux réfugiés citadins, l'Office ne cherche qu'à fournir un toit.

L'installation normale d'une famille rurale exige les sommes suivantes :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Maison | 18 000 | drachmes[1] | Harnais | 400 | drachmes |
| Deux bœufs | 8 000 | — | Charrue | 300 | — |
| Charrette | 5 500 | — | Instruments | 200 | — |
| Subsistance | 2 000 | — | Total | 37 400 | — |
| Fourrage | 1 500 | — | Frais généraux | 3 740 | — |
| Semence | 1 500 | — | | 41 140 | — |

En fait, pour réduire les dépenses, on dut se contenter de donner une seule bête de labour par famille et une charrette par quatre familles, ce qui réduisit la prévision à 33 015 drachmes, soit 122 livres. Cette somme fut encore abaissée à 82 livres, en logeant nombre de réfugiés dans les maisons abandonnées par les Turcs, en tenant compte des bêtes, semences et instruments aratoires apportés par les réfugiés venus de Thrace orientale ou de Bulgarie, en faisant entrer en ligne de compte les dépenses faites par l'État grec (£ 1 668 650, portées sur les budgets 1922-1927), etc..

Ces dépenses ne tiennent pas compte des conjonctures anormales, qui furent particulièrement nombreuses : le mauvais état des maisons laissées par les Turcs et les Bulgares, qu'il fallait réparer ; la mortalité des bestiaux due au froid, aux épizooties ; les récoltes déficitaires causées par la sécheresse (la récolte de 1924, que ne purent ni ramasser les Turcs partant ni les Grecs

1. Calculés au taux de £ 1 = 270 drachmes.

arrivant, fut en Macédoine à peu près nulle, ne fournit même pas les semences pour l'année suivante) ; enfin, des cataclysmes imprévus, comme les inondations de l'hiver 1927-1928, chute de neige de février 1928, pluies torrentielles, crues de la Vistritsa (Haliacmôn), du Vardar (Axios) et de la Strouma (Strymôn), qui atteignirent 160 colonies, détériorèrent 7 500 hectares de cultures, firent des dégâts évalués à 52 millions de drachmes.

Une autre source considérable, quoique inévitable, de dépenses, est l'absence de cadastre, à laquelle on obvia ces dernières années tant bien que mal, mais qui créait nombre de difficultés et perdait beaucoup de temps : il fallait parfois six mois, voire un an pour examiner les griefs, les réclamations des propriétaires anciens ou nouveaux. Ce fut particulièrement vif sur les *tchiflik*. Aux termes des lois agraires, la grande propriété devait faire place à la petite propriété, l'ancien possesseur au métayer, au moins pour une part. On se trouvait donc en présence de quatre parties qui réclamaient : le propriétaire, qui voulait conserver la plus grande surface de son bien ; le « métayer », qui voulait garder toute la terre qu'il cultivait ; les petits paysans indigènes qui demandaient leur lot égal, enfin les réfugiés, qui maintes fois avaient commencé à cultiver une terre où ils n'étaient installés que provisoirement encore. Pour les services perte de temps, pour l'Office perte d'argent.

Enfin, les réfugiés eux-mêmes demandaient des dépenses supplémentaires : des écoles en premier lieu — et c'est un coin topique des nouveaux villages que la majestueuse école qui s'élève au centre même, construite maintes fois aux frais des réfugiés eux-mêmes —, des routes, et le besoin s'en fait sentir, un outillage complémentaire, etc..

Les dépenses. — Les bilans de gestion de l'Office autonome permettent de se rendre compte de l'ensemble des dépenses. La Macédoine y figure pour 71,63 % des dépenses agricoles et pour 5,16 % des dépenses urbaines, au total plus d'un milliard et demi de drachmes.

Les dépenses d'établissement agricole pour l'ensemble de la Grèce jusqu'au 31 décembre 1926 furent de plus de deux milliards et demi de drachmes, se répartissant ainsi :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Fournitures (avances aux cultivateurs en espèces et en nature, semences, bêtes de labour, vaches, moutons et chèvres, bêtes de trait, fourrage, charrues, instruments aratoires, charrettes, harnais, engrais chimiques) | 43,71 %, soit | drachmes | 988 675 069 |
| Construction et réparations de maisons | 36,30 %, soit | — | 821 229 194 |
| Dépenses d'utilité publique (canalisations d'eau, irrigations, hygiène, plantations, arpentages et défrichements, défrichements par tracteurs, etc.) | 2,87 %, soit | — | 65 095 372 |
| Divers (avances aux artisans, aux cultivateurs de tabac, médicaments) | 1,62 %, soit | — | 36 674 921 |
| Frais généraux | 7,59 %, soit | — | 171 701 700 |
| Comptes en suspens (comptes à liquider, encaisses des bureaux locaux, avances à régulariser) | 7,91 %, soit | — | 179 020 944 |
| Total | | drachmes | 2 262 397 200 |
| dont pour la Macédoine | | — | 1 620 406 441 |

Les dépenses d'établissement urbain furent, pour la même époque, de près de 300 millions pour la Grèce, dont 15 millions de drachmes seulement pour la Macédoine :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Constructions | 91,25 %, soit | drachmes | 266 394 300 |
| Travaux d'aménagement (égouts, canalisations, voiries) | 3,87 %, soit | — | 11 294 100 |
| Dépenses d'entretien (vidange, nettoyage, etc.) | 4,23 %, soit | — | 12 347 100 |
| Divers | 0,65 %, soit | — | 1 889 100 |
| Total | | drachmes | 291 924 600 |
| dont pour la Macédoine | | — | 15 076 500 |

Ainsi la tâche première de l'Office autonome fut l'installation des réfugiés sur les plaines de la Macédoine : cette œuvre agricole demanda près des 3/4 des dépenses globales. Dans le dernier budget, celui de 1928, sur 245 et 682 millions de drachmes consacrés aux établissements agricoles, la Macédoine en exigea encore 171 500 000 et 479 500 000 [1] :

En revanche, sur ce même budget est prévue une somme de 67 millions de drachmes pour les établissements urbains, dont 55 millions pour les constructions ; là-dessus, la Macédoine n'absorbe que 25 millions de drachmes, environ la moitié, proportion plus forte que les années précédentes, se répartissant entre les villes de :

| | | |
|---|---|---|
| Salonique | 11 100 000 | drachmes |
| Verria | 5 625 000 | — |
| Flôrina | 3 870 000 | — |
| Catérini | 3 750 000 | — |
| Pravi | 3 750 000 | — |
| Chryssoupolis | 1 875 000 | — |

Enfin, il faut compter encore les dépenses faites directement par l'État grec, qui, outre le service annuel de l'emprunt (qui exige par an 292 millions de drachmes), outre le paiement des terrains expropriés (qui coûtèrent, au 1/10 de leur valeur, 57 millions en indemnités aux propriétaires), affecta de 1922 à 1927 une somme de 1 438 millions de drachmes à l'établissement des réfugiés.

L'emprunt de 1928. — Ces dépenses croissantes rendaient insuffisantes les sommes dont l'Office disposait. L'emprunt de 1924, émis en vertu du protocole de Genève, souscrit à la fois à Athènes, Londres et New-York (couvert 5 fois et demi à Athènes, 20 fois à Londres), avait produit net 9 millions de livres, soit (au change de £ = 300 dr.) 2 700 millions de drachmes.

Il n'avait permis d'établir que 147 211 familles rurales, de construire des maisons que pour 24 000 familles urbaines, soit d'installer environ 700 000 réfugiés, les deux tiers (sur un million de réfugiés qui avaient besoin d'une aide). L'œuvre n'était donc pas achevée, à la fin de 1926. D'autant plus que les 7 500 000 livres, consacrées aux établissements agricoles, ne permettaient qu'un secours de £ 51 par famille, somme très inférieure aux besoins mêmes

1. Répartis ainsi. Chiffres du budget provisoire basé sur les disponibilités de l'Office, et du budget définitif, dont l'exécution était subordonnée à la réalisation de l'emprunt nouveau (réalisé en 1928):

| (En millions de drachmes) | Grèce totale | | Macédoine | |
|---|---|---|---|---|
| | Bt provisoire | Bt définitif | Bt provisoire | Bt définitif |
| Bêtes | 56,2 | 160 | 39 | 120 |
| Maisons | 45,6 | 120,1 | 35 | 62 |
| Instruments agricoles | 7,2 | 15,7 | 2 | 9 |
| Prêts en espèces | 52,8 | 70,2 | 41 | 49 |
| Travaux publics | 36,9 | 132,2 | 17,5 | 86,9 |
| Hygiène | 5 | | 5 | |
| Frais généraux | 39,8 | 140,2 | 32 | 109,8 |

d'une installation somm aire (£ 82). La tâche ne pouvait être menée à bonne fin sans un emprunt supplémentaire, qu'en mars 1927 l'Office évaluait à 5 millions de livres.

Cet appel nouveau à l'aide financière des grandes Puissances et à l'appui moral du Comité financier de la Société des Nations finit par se confondre avec une nouvelle demande du gouvernement hellénique, désireux de stabiliser la drachme sur une base de change-or. Les conditions mises par le Comité financier au nouvel emprunt, en particulier l'obligation faite à la Grèce de transformer sa Banque nationale selon des principes modernes, de réduire cette banque commerciale à une simple banque d'émission, nécessitèrent de longs pourparlers à Athènes, à Genève et sur les grands marchés financiers. Le premier, le gouvernement des États-Unis prêta à la Grèce 2.500.000 livres, en échange du règlement des dettes de guerre. On finit par aboutir au second protocole de Genève (15 septembre 1927), qui fixait les conditions du nouvel emprunt de 9 millions de livres : service assuré par le contrôle de la Commission financière internationale, engagement pris par la Grèce d'effectuer la stabilisation légale de sa monnaie, institution d'une banque d'émission, régularisation du budget, en particulier introduction de l'unité budgétaire par la création d'un nouveau système de comptabilité publique.

L'article VI du protocole spécifie que « le tiers du produit de l'emprunt (3 millions de livres) sera utilisé à l'établissement des réfugiés grecs ». La somme sera employée par l'Office autonome selon les stipulations du protocole de 1923 et du statut organique.

Cet emprunt permit d'affecter 347 881 500 drachmes aux établissements agricoles de Macédoine (sur 486 010 459 attribués aux établissements agricoles de Grèce) et 38 982 500 drachmes aux constructions urbaines de Macédoine (sur 180 292 000 pour la Grèce). Il permit en outre de poursuivre, d'intensifier les créations de routes, particulièrement urgentes au fur et à mesure que se fondaient des villages nouveaux. Ainsi 35 425 000 drachmes furent engagées pour la route dite du « Transnestos ».

Instructive pour l'histoire de cette colonisation est l'histoire même de cette route. Proche de la frontière bulgare, dans le département de Drama, au Nord de la Mesta (en grec Nestos), dans une zone mi-montagneuse, mais fertile en tabac, aux eaux abondantes et au climat doux, abrité des vents du Nord, avaient été établies près de 2 000 familles : au début de 1928, il n'en restait qu'un millier. Les colons étaient descendus dans la plaine de Drama, bien plus insalubre. La raison essentielle était la cherté de la vie, due à l'absence des communications (une oke — 1 kg. 28 — de blé, vendue 6 dr. 65 à Drama, coûtait au « Transnestos » 12 dr.). La route de Drama au fleuve est dans un état déplorable ; pas d'autre pont que celui du chemin de fer de Boukia ; le fleuve ne peut être traversé que par des bacs. On dressa les plans d'un nouveau tracé pour la route Drama-Ossénitsa et d'une route Zyrnovon-Borovo sur la rive gauche de la Mesta, avec pont à Borovo. On estimait que 10 000 familles pouvaient trouver place dans la région.

Ainsi, les établissements de première nécessité créés, on put envisager la jonction des colonies nouvelles. C'est une œuvre de longue haleine, qui, dans la plupart des régions, dépasse les capacités, les possibilités de l'Office autonome. C'est à l'État grec lui-même de se mettre à cet égard à l'ouvrage.

L'avoir. — Les recettes provenant des emprunts de 1924 et de 1928 ne sont que des avances. Les biens gérés par l'Office autonome fournissent les garanties. Ils sont de plusieurs sortes.

Tout d'abord les propriétés, rurales et urbaines, cédées à l'Office par l'État. L'État a transmis environ 741 000 hectares de biens-fonds ruraux : l'étendue exacte n'a pu en être vérifiée faute de cadastre. Bien que le service d'arpentage fonctionne, que la levée du cadastre se fasse assez vite, parfois par avion (en Karadjova), elle n'était pas encore achevée, même à la fin de 1928 (693 000 hectares arpentés). On évaluait l'étendue cultivable à 471 800 hectares, le reste en pâturages, bois, maquis, etc. En outre, l'État avait passé à l'Office 69 239 maisons rurales, qui, pour la plupart, avaient appartenu à des Turcs ou à des Bulgares émigrés. Si l'on applique le taux d'expropriation fixé par les lois agraires, soit 1 500 drachmes par hectare, on aboutit à la valeur de 707 700 000 drachmes pour la terre cultivable. Mais ce taux est faible. Si l'on applique les prix du marché moyen (vente de gré à gré des petites propriétés), soit 20 000 drachmes par hectare, on arrive à la somme de 9 milliards 1/2 de drachmes (9 436 millions). L'Office, naturellement, ne peut vendre aux réfugiés ces terres que selon le premier taux.

Les biens-fonds urbains, terrains donnés à l'Office pour la construction de quartiers neufs, généralement faubourgs des villes, et maisons construites, représentent — au prix où l'Office vend ces immeubles aux réfugiés, soit de 8 à 15 drachmes le mètre carré — une valeur de 141 705 440 drachmes, dont une très faible part pour la Macédoine, où fut installée une petite portion des réfugiés urbains (9 292 690 dr., dont 7 594 370 pour les terrains).

D'autre part, depuis 1927, l'Office recouvre la dîme (7 % de la récolte) perçue par l'État grec sur les réfugiés cultivateurs, soit, pour 1926, 53 656 665 drachmes ; là-dessus, la Macédoine a versé la somme de 42 699 395 drachmes, ce qui montre l'importance de ses nouvelles cultures, entreprises par les immigrés. Il faut ajouter 15 981 073 drachmes pour les revenus des jachères, forêts et pâturages (Macédoine : 11 931 255, les 3/4).

L'Office devait naturellement se préoccuper de réaliser ses gages. La terre possédée, les immeubles construits devaient revenir finalement aux réfugiés eux-mêmes. On envisagea donc le rachat de ces biens par les colons sous forme de versements réguliers. Mais la question ne se présentait pas de la même manière dans les colonies rurales et dans les quartiers urbains. Durant les deux premières années, l'Office laissa les réfugiés à leurs seules préoccupations naturelles, installation et remboursement des avances faites par la Banque nationale. Les réfugiés devaient, par des échéances échelonnées sur une période maxima de quinze ans, rembourser toutes les sommes dépensées par l'Office pour leur établissement : mais on attendait qu'ils fussent économiquement en état de payer ces dettes. Les premières rentrées furent faibles. Après la récolte de 1926, particulièrement bonne en Macédoine et en Thrace, l'Office organisa une perception régulière dans les villages. Les versements, qui n'avaient été que de 722 000 drachmes pour le premier trimestre de 1926, passèrent à plus de 3 millions de drachmes pour le même trimestre de 1927, et à 4 250 000 pour celui de 1928, preuve évidente de la prospérité croissante des colonies agricoles. La Macédoine, qui retient les 79 % des familles établies, donna les 67 % des perceptions, ce qui montre les difficultés d'installation en ce pays (par comparaison la Thrace,

avec 11 % des familles, a donné les 24 % des perceptions). Les chiffres par arrondissement sont intéressants : ils montrent la fertilité relative de chacun d'eux.

ENCAISSEMENTS PAR ARRONDISSEMENT ET PAR FAMILLE AU 31 MARS 1927 (en drachmes)

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Castoria | 320 | Salonique | 168 | Flôrina | 148 |
| Drama | 263 | Cavalla | 163 | Edessa | 138 |
| Sidirocastron | 213 | Piéria | 154 | Eordéa | 133 |
| Kilkis | 196 | Péonia | 150 | Giannitsa | 116 |
| Serrès | 194 | Cozani | 148 | Verria | 83 |
| Langada | 174 | | | | |

L'Office eut beaucoup plus de mal à faire rentrer ses créances sur les réfugiés urbains. Il chercha d'abord à percevoir les loyers des maisons cédées par l'État ou construites par lui. Cette exigence provoqua force murmures d'une population très sujette à toute propagande d'agitateurs et qui, en outre, prétendait à un logis gratuit, en compensation des pertes subies dans les pays qu'elle avait quittés. L'Office se décida à percevoir des annuités pour la vente des maisons : il évalua les habitations au prix coûtant en livres sterling et relativement bas : soit à Athènes 100 livres (37 500 dr. en 1928) pour une maison (chambre, cuisine et w.-c.) et le terrain y attenant, le reste à l'avenant ; il fixa à 15 ans la durée du paiement, le taux d'intérêt et d'amortissement à 8 %, l'avance demandée à l'acheteur à 2,5-10 % du prix total. Les familles locataires d'une maison entière s'empressèrent. Les locaux, habités par plus d'une famille et loués par chambres comme par le passé, ne sont guère payés en fait. L'Office s'est décidé à accepter un autre procédé de libération : depuis mars 1927 et en vertu d'un accord avec le gouvernement grec, ses débiteurs peuvent s'acquitter en déposant des bons de la valeur nominale d'une annuité ; l'intérêt des bons, 8 %, est garanti par l'État ; l'amortissement se fait au fur et à mesure de la vente des immeubles des musulmans échangeables, cédés par l'État à la Banque nationale de Grèce en gage de ces bons. Le montant total des bons émis est de 3 milliards de drachmes, garantis par la valeur des immeubles, estimés 4 milliards. Les encaissements, commencés en mai 1927, furent ainsi acceptés par les réfugiés.

Le total des recouvrements annuels ne fit que progresser :

| | NUMÉRAIRE | BONS | TOTAL |
|---|---|---|---|
| | £ | £ | £ |
| 1925 | 21 342 | — | 21 342 |
| 1926 | 81 074 | — | 81 074 |
| 1927 | 41 932 | 106 352 | 148 284 |
| 1928 | 46 590 | 117 591 | 164 181 |
| 1929 | 47 679 | 79 673 | 127 352 |
| | 238 617 | 303 616 | 542 233 |

| | URBAINS | AGRICOLES | TOTAL |
|---|---|---|---|
| | £ | £ | £ |
| 1925 | 16 538 | 4 804 | 21 342 |
| 1926 | 19 847 | 61 227 | 81 074 |
| 1927 | 59 660 | 88 624 | 148 284 |
| 1928 | 42 529 | 121 652 | 164 181 |
| 1929 | 51 189 | 76 163 | 127 352 |
| | 189 763 | 352 470 | 542 233 |

La liquidation des biens turcs. — Pour permettre aux réfugiés de s'acquitter de leurs dettes, il était nécessaire qu'ils pussent être indemnisés pour la perte de leurs biens laissés dans leur ancien pays, Turquie et Bulgarie.

La convention du 7 novembre 1927, conclue entre l'Office et le ministère grec de l'Agriculture, fixe l'indemnité due aux réfugiés agriculteurs à 10 300 000 livres au maximum. Y sont affectés la contre-valeur des maisons agricoles vacantes par l'échange des Turcs et l'émigration bulgare, la contre-valeur des terres cédées ou à céder par l'État à l'Office, les dettes des réfugiés agriculteurs à l'État, une partie des dettes contractées par les réfugiés envers l'Office (£ 2 900 000). Au total, l'Office se désistait d'une somme de 8 700 000 livres. En échange, l'État grec devait verser annuellement à l'Office par le canal de la Commission financière internationale 40 000 livres à titre d'amortissement du premier emprunt des réfugiés (1924).Le ministère de l'Agriculture délivre à chaque intéressé les pièces justificatives de son indemnité, et sur cette base l'Office opère la compensation d'un montant correspondant au compte de l'ayant-droit. En cas d'excédent en faveur du réfugié, l'Office lui délivrera un bon. En cas de solde en faveur de l'Office, le compte débiteur sera amorti par le réfugié en vingt-cinq ans.

Cet accord réduisait de plus de 60 % les dettes des réfugiés agriculteurs, soit envers l'Office, soit envers l'État.

La question était plus complexe pour les réfugiés urbains. La plupart des immigrés des villes se trouvait dans une situation bien plus précaire que celle de leurs congénères des campagnes : d'abord parce que leur métier d'artisans, de boutiquiers leur donnait juste de quoi vivre au jour le jour, sans la perspective du gain net que réalise l'agriculteur, ensuite parce que l'entassement de ces réfugiés dans quelques faubourgs rendait beaucoup plus difficile leur établissement définitif, tandis que le paysan se déplace plus aisément sur la terre qu'on lui assigne, enfin parce que la première et la plus « productive » occupation de l'Office était l'installation des colonies agricoles. Pourtant l'État ne pouvait se désintéresser de cette plèbe, apte à toutes les agitations et qui subissait déjà les effets de la propagande communiste. Le gouvernement hellénique chercha donc à mobiliser la propriété foncière abandonnée par les musulmans selon la convention de Lausanne et à employer ce capital pour indemniser lui-même les réfugiés des villes.

La Banque nationale de Grèce fut chargée de l'administration et de la liquidation d'une partie de la propriété immobilière musulmane (celle qui n'avait pas été utilisée pour l'établissement des réfugiés agricoles). Elle en prit livraison le 15 juillet 1927. Il s'agissait de 54 891 propriétés, dont la majorité en Macédoine : 17 293 propriétés rurales, surtout plantations, pâturages et forêts, et 37 598 immeubles urbains, les plus importants dans les villes de Salonique, Serrès, Drama et Cavalla, le tout d'une valeur de plus de 4 500 millions de drachmes.

Les requêtes sont examinées par des commissions spéciales de réfugiés du même pays que les demandeurs. Les commissions estiment la valeur des biens laissés en Turquie. La Banque verse au réfugié un montant en bons représentant un pourcentage de la somme adjugée, en fait une moyenne de 32 648 drachmes (en bons) par ayant-droit. Le total des bons à émettre pour couvrir les 141 249 indemnités reconnues fondées atteindra 4 600 millions de drachmes,

qui équivaut juste à la valeur totale des propriétés cédées à la Banque par l'État comme garantie. A la fin de 1927, la Banque avait déjà versé 4 120 millions d'indemnités (en bons nominaux de 1 000 drachmes, dont le cours, fin 1927, était de 660-665 drachmes).

Au début de 1928, il restait en suspens 120 000 demandes. Pour les liquider, la Banque, par une nouvelle convention avec l'État (14 avril 1928), fut autorisée à émettre encore 3 milliards de drachmes de bons 8 %, qui auront comme couverture, de même que les bons de la première série, les propriétés turques déjà cédées à la Banque (4 600 millions), d'autres biens fonciers musulmans (320 millions), les sommes à verser éventuellement par les réfugiés en remboursement du capital et des intérêts du second emprunt (1928), une partie de l'avoir de l'Office en Crète, enfin les ressources dont l'État disposera sur le produit de la vente des quartiers urbains ou à construire par lui.

A la fin de 1928 l'indemnisation était achevée.

## ANNEXE AU CHAPITRE X

### COMMISSION D'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS

### BILAN GÉNÉRAL AU 31 DÉCEMBRE 1929 RÉDIGÉ EN LIVRES STERLING

| ACTIF | £ | £ |
|---|---|---|
| DISPONIBILITÉS | | |
| *a*) Auprès de la Bank of England | 246.540. 3. 2 | |
| *b*) Auprès de la Banque Nationale de Grèce | 123.897.17. 2 ½ | |
| *c*) En caisse | 103. 7. 6 ½ | |
| *d*) Auprès de la Banque de Grèce | 810.236. 2. 3 | 1.180.77.10. 2 |
| PORTEFEUILLE TITRES | | |
| Obligations de l'emprunt 8 % 1926 des Échangeables | 136.477.10.— | |
| Obligations de 6 % 1923 des Émigrés de Bulgarie | 163.035.—.— | |
| Obligations de 8 % 1927 des Ressortissants Hellènes | 4.103.15.— | 303.616. 5.— |
| AVANCES A RECOUVRER | | |
| Avances et comptes provisoires | | 10.750.19. 2 ½ |
| DÉPENSES | | |
| *a*) Établissement urbain | 1.752.696. 3. 1 | |
| *b*) Établissement agricole | 10.242.600.16. 7 | |
| *c*) Arts et métiers | 9.461. 1. 3 | |
| *d*) Industrie des tapis | 100.000.—.— | |
| *e*) Administration centrale | 203.709. 3.10 | |
| *f*) Frais d'établissement | 25.328. 0. 3 | |
| *g*) Frais du Service pour l'indemnisation des réfugiés agricoles | 10.710.15. 5 ½ | 12.344.506. 0. 5 ½ |
| SOMMES AFFECTÉES A L'AMORTISSEMENT ADDITIONNEL DE L'EMPRUNT 7 % 1924 | | |
| Sommes versées à la Comm. fin. intern | | 221.554.10.10 |
| SOMMES AFFECTÉES AU SERVICE ORDINAIRE DE L'EMPRUNT 7 % 1924 | | |
| Sommes versées à la Comm. fin. intern. | | |
| COMPTES D'ORDRE | | |
| Valeur de maisons cédées par l'État | 285.357.16. 6 | |
| Sommes à percevoir de la vente de lots à des réfugiés | 62.877. 6.11 | |
| Sommes à percevoir de la vente de lots à des non-réfugiés | 1.391.15.11 | |
| Débiteurs de l'État | 85. 0. 4 | |
| Cautionnements divers | 21.931.11.— | 371.643.10. 8 |
| Total | | 14.572.093.12.6 ½ |

| PASSIF | £ | £ |
|---|---|---|
| Produits de l'emprunt 7 % 1924 | | 9.970.016. 6. 9 |
| Produits de l'emprunt 6 % 1928 | | 499.759.17.— |
| Produits de l'emprunt 4 % 1929 $ 12.167.000 | | 2.498.565. 2.11 |
| TITRES DÉPOSÉS PAR LES RÉFUGIÉS EN COMPTE PROVISOIRE A VALOIR SUR LEURS DETTES | | |
| *a*) Réfugiés urbains | 96.410.—.— | |
| *b*) Réfugiés agricoles | 207.206. 5.— | 303.616. 5.— |
| RECETTES | | |
| Intérêts | 336.007.14. 4 ½ | |
| Cautionnements saisis | 8.417. 1. 3 | |
| Diverses recettes | 66.714.10. 3 | |
| Part de la Comm. d'ét. des réf. sur les versements des réfugiés | 69.373.12. 2 ½ | |
| Dîme payée par les réfugiés agricoles établis sur des terres de la Comm. d'ét. des réf. | 221.554.10.10 | 732.067. 8.11 |
| ENGAGEMENTS | | |
| Part de la Comm. fin. intern. sur les versements des réfugiés | 139.244.16. 2 ½ | |
| Loyers remboursables | 3.192.16.11 | |
| Cautionnements déposés et comptes créditeurs | 53.987. 8. 2 | 196.425. 1. 3 ½ |
| COMPTES D'ORDRE | | |
| Quartiers urbains cédés par l'État | 285.357.16. 6 | |
| Vente de terrains | 64.269. 2.10 | |
| Sommes revenant à l'État sur les dettes des réfugiés | 85. 0. 4 | |
| Cautionnements divers | 21.931.11.— | 371.643.10. 8 |
| Total | | 14. 572. 093. 12 6 ½ |

NOTA. — Les disponibilités et avances à recouvrer sont couvertes, sauf une réserve de £ 100.000, par des engagements et des crédits ouverts sur le budget.

Athènes le 31 Janvier 1930

Pour le Conseil de la Commission d'établissement des réfugiés : A. A. PALLIS

Le Chef Comptable : J. GUEIVELI — Le Chef de la Section du Budget : S. BAROUTSIS

Rapport des Censeurs : Nous certifions l'exactitude du présent Bilan que nous avons trouvé conforme aux écritures et pièces justificatives y relatives. Athènes le 8 Février 1930

Les Censeurs : CHR. DROSSOPOULOS, SP. VARDAKIS

CHAPITRE XI

# LA CAMPAGNE SANITAIRE

La première œuvre d'assistance. — La tâche la plus urgente est de sauver l'homme lui-même. Les réfugiés arrivent misérables, sordides et physiquement délabrés. Beaucoup, au cours des guerres précédentes, avaient été ballottés selon le sort des armes : paysans d'Asie Mineure, qui avaient fui une première fois les Turcs dès 1914, qui étaient retournés chez eux après le traité de Sèvres, octroyant à la Grèce la région de Smyrne ; paysans du Pont (Sinope et Trébizonde), 100 000, dit-on, réfugiés d'abord en Caucasie et en Ukraine, puis s'enfuyant encore à l'approche des armées soviétiques en 1919 ; 52 878 Grecs du Caucase et de Russie débarquèrent ainsi en 1921 à Salonique, amenant leur bétail (7 737 bœufs, sans compter les moutons, les chèvres) et le typhus exanthématique ; Grecs de Nicomédie et d'Aïdine suivant, lors de la grande offensive kémaliste de 1922, l'armée grecque dans sa retraite, d'abord 31 200, parmi lesquels des Arméniens et des Circassiens chrétiens, puis une nouvelle cohue de 19 500.

Ces réfugiés débarqués en hâte, logés à l'improviste, encombraient les villes, Salonique en particulier, qui accueillit alors 150 548 émigrés d'Asie Mineure et de Thrace. L'incendie d'août 1917, qui avait détruit les quartiers du centre, aggravait la situation. On construisit des baraques dans les ruines. On utilisa le quartier de Lembet, créé en 1914 au Nord-Ouest de la ville, faubourg de bois et de tôle. On logea les arrivants sous les tentes laissées par les armées alliées d'Orient, comme le campement de Zeitenlik, à l'Ouest de Salonique, ceux de Karabouroun et de Calamaria, au Sud près de la mer, les baraquements de Toumba au Sud-Est. Le type général d'abri était la grande baraque de bois et de tôle ondulée, de 10 mètres de long, habitée par plusieurs familles, parfois une centaine de personnes, avec cuisine commune et cloisons de draps, de toiles ou de bois mince. Ceux qui ont vu ces premiers réfugiés, comme les enquêteurs de la Commission du paludisme de la S. D. N. en 1924, ne peuvent cacher leur répulsion pour cet entassement, cette saleté, cette promiscuité. Foyer de toutes les maladies. Là sévit la terrible épidémie de paludisme qui, de juillet à octobre 1923, coûta la vie à 7 % des réfugiés de Toumba. A Saloniqve même, où subsistaient 40 000 réfugiés (sur 250 000 habitants), 37 % moururent, surtout des enfants.

Dans la Macédoine orientale, dévastée par la dernière guerre, tour à tour soumise aux Grecs, aux Bulgares et aux Grecs, les ruines étaient immenses.

En 1927, année où nous l'avons parcourue, des quartiers entiers de Drama ou de Serrès croulaient encore, portant les traces des incendies : on devait niveler les décombres avant de rebâtir. 680 maisons de Cavalla avaient été brûlées. Les campagnes en 1920 étaient vides de moissons, du bétail : plantations de tabac détruites, cheptel enlevé par les Bulgares en retraite. Il fallut abriter les réfugiés dans les églises, les mosquées, les dépôts des gares, créer des stations de désinfection pour éviter les ravages menaçants du typhus.

Le ministère de l'Assistance publique de Grèce (transformé en 1921 en ministère de l'Hygiène) s'attela à la première besogne, dépensa 4 millions de drachmes en distribution de secours d'urgence, vivres, vêtements, chaussures : pas moins d'un million de pièces d'habillement, de 150 000 paires de chaussures furent distribués de juin 1919 à juillet 1921. Il installa des fourneaux économiques, versa des allocations en argent (30 lepta par jour pour une personne, 55 pour deux, 80 pour trois, plus 20 lepta par enfant) La dépense fut, pour 1919, de 14 millions de drachmes (dont près de 2 millions pour la Macédoine, 1 630 000 dans la seule ville de Salonique), de 13 millions en 1920 (dont près de 6 millions en Macédoine, 5 570 000 à Salonique). Remarquons qu'il ne s'agit là que des réfugiés urbains. Les prêtres reçurent (à Salonique) un secours spécial de 50 drachmes par mois. Pour les malades, on réquisitionna l'hôpital Théogénion, qui appartenait à la communauté israélite de Salonique : y entrèrent en trois ans pas moins de 13 000 réfugiés ; il en mourut 923, le plus grand nombre de tuberculose (358). Les enfants des réfugiés furent admis gratuitement dans les écoles de l'État. Pour les orphelins, particulièrement nombreux, furent créées des pensions spéciales : l'orphelinat de Drama en recueillit 204, celui de Cavalla 70, celui de Pravi 78, ceux de Serrès 306, celui de Sidirocastron 112, sans compter les œuvres privées. Aux organismes d'État s'ajoutèrent en effet des entreprises particulières, comme l' « Œuvre patriotique d'assistance », alimentée par la charité, fondatrice de crèches, asiles, hôpitaux d'enfants, bureaux de placement, etc..

L'assainissement français de la Macédoine grecque. — Cette œuvre d'assistance était fatalement fragmentaire. Il ne fallait pas songer à établir définitivement les réfugiés sans s'attaquer au grand problème macédonien, celui du paludisme. Le service médical de l'armée française d'Orient avait au reste donné l'exemple : en 1916, 60 000 hommes, la moitié de l'effectif, avaient été impaludés, 20 000 malades avaient dû être rapatriés.

Après une enquête faite par le docteur Edmond Sergent, sous les auspices de l'Institut Pasteur, avait été organisée au début de 1917 une *Mission antipaludique de l'Armée d'Orient*, qui entreprit une lutte aussi systématique que le rendaient possibles les opérations militaires : des cartes d'indices endémiques furent établies (v. fig. 24) et la Macédoine occupée fut divisée en vingt secteurs ; à la tête de chacun d'eux se trouvait un médecin militaire spécialisé. De front furent menées les différentes tâches :

1° *La lutte antilarvaire*, qui employa, selon les besoins ou l'urgence, diverses méthodes : asséchement des mares, par comblement ou déversement (en utilisant des failles naturelles ou des puits artificiels) ; régularisation des cours d'eau, par faucardement des bords et du fond, ou par réfection des berges et du lit ; dérivation des ruisseaux et rivières, momentanée par l'alternance (pour les petits

ruisseaux proches des habitations) ou définitive par canaux ; enfin emploi de larvicides, surtout le pétrolage, au reste variable selon l'intensité du courant.

2° *La lutte contre l'anophèle adulte*, menée parallèlement dans les habitations et à proximité des villages : protection des réservoirs d'eau, puits, récipients, couverts de toile grillagée ; portes garnies de tambours grillagés avec fermeture automatique, fenêtres munies de châssis inamovibles avec toiles métalliques ; obstruction des cheminées par le même grillage métallique ; dans les maisons indigènes aux toits sans plafond, toiles tendues et calfatées d'herbes sèches, bouchant ainsi les fentes du toit ; au besoin, capture des moustiques par filet ou, de préférence, au tube de chloroforme ou de formol, enfin vapeurs de crésyl une ou deux fois par semaine ; le soldat fut souvent protégé par la moustiquaire.

3° *La protection contre le virus* par l'ingestion de quinine (généralement 0 gr. 40 par jour, de préférence le soir) ; les médecins recommandaient la quininisation préventive du 15 avril au 15 novembre afin de mettre l'organisme en meilleur état de résistance et diminuer le nombre des porteurs de germes, la quinine étant considérée comme un véritable poison pour l'hématozoaire.

Toutes ces mesures firent tomber dans l'armée le nombre de paludéens : pour 60 cas en 1916, il n'y en eut plus que 7 en 1917[1].

Le pays lui-même profita de cette organisation. Dans certaines régions, qui s'étaient révélées particulièrement paludéennes, l'œuvre entreprise eut pour résultat une véritable modification de la contrée qui, malheureusement, ne fut pas toujours durable, faute d'un entretien poursuivi selon les mêmes méthodes. Il y eut une amélioration certaine de l'état sanitaire des villages, en particulier des villages d'étapes. Ainsi, dans la zone marécageuse comprise entre les lacs d'Ostrovo et du Roudnik, le comblement des mares, le nettoyage des aqueducs, l'enfouissement des tas de fumiers et surtout le drainage des ruisseaux, entraînant la suppression des méandres, voire du ruisseau lui-même, assainirent tout le pays. On entreprit même l'asséchement du marais (lac temporaire) du Roudnik : les travaux furent faits, en collaboration, par l'armée française et l'administration grecque, de juillet à octobre 1917. L'œuvre était grande : le Roudnik, qui couvre une surface de 40 kilomètres carrés, a sa superficie triplée par le marais qui le prolonge au N.-N.-E. dans la direction du lac d'Ostrovo ; un seuil vers le village de Sotir empêche son écoulement naturel dans le lac de Pétersko. Il fallait abaisser ce seuil. A cet effet, on créa un canal de 1 700 mètres de long, 2 mètres de large au fond, de 1 m. 50 à 4 mètres de profondeur. Le résultat fut le maintien du lac à son niveau d'étiage, soit la suppression de 1 000 hectares de marais. On projetait la création d'un chenal dans le lac lui-même, pour en permettre l'asséchement complet. Mais en 1918 l'avance de l'armée décida d'autres besognes.

Cette amélioration purement locale ne pouvait évidemment suffire. Mais c'était tracer la voie à la vraie méthode, le combat entre le paludisme par la « bonification » du pays.

La lutte antipaludique des organisations grecques. — Dès l'arrivée des réfugiés en Macédoine, les organisations publiques et privées, qui s'étaient

1. Cf. Edm. et Et. Sergent : *Organisation de la lutte antipaludique à l'armée d'Orient en 1917 et 1918* (Archives des Instituts Pasteur de l'Afrique du Nord, t. I, fasc. 3, septembre 1921, pp. 285-323).

déjà préoccupées de la lutte contre le paludisme en Grèce, se mirent à la besogne.

La *Ligue antimalarienne hellénique*, fondée dès 1905, et qui avait déjà fait une vigoureuse propagande, continua ses recherches, ses exposés, ses conférences, sous l'impulsion des Drs Savas et Cardamatis : sa campagne porta surtout sur la nécessité de la prophylaxie quininique, réclamant l'application rigoureuse de la loi « sur la quinine de l'État » (1908), qui assurait la préparation chimiquement pure de la quinine et sa vente sous forme de comprimés de 0 gr. 50 par l'État ; on assurait que la suspension de cette loi durant les années 1915-1919 avait suffi pour accroître la morbidité paludéenne de 27 à 35 % ; cette théorie est cependant combattue par les experts de la Société des Nations, qui constataient en 1924 un véritable gaspillage de quinine et redoutaient les conséquences des trop fortes absorptions, entre autres la formation de races, de parasites quinino-résistantes ; mais ils étaient loin de contester les importants résultats dus à la propagande de la Ligue. Celle-ci réclamait, en outre, le monopole d'État de la quinine[1].

Le *ministère de l'Hygiène*, c'est-à-dire l'organisation sanitaire ordinaire du pays, qui réunit tous les services paludéens épars, fut chargé de la lutte contre le paludisme, avec un personnel légèrement accru. En 1924, il y avait seulement en Macédoine 100 médecins payés par l'État, 10 hôpitaux auxiliaires, 12 dispensaires avec pharmacies ; à Salonique même 36 médecins, dont 3 chefs de service, 10 aides et 4 pharmaciens ; à Langada (40 000 habitants, dont la moitié de réfugiés), 8 médecins et une équipe antipaludéenne, soit un médecin pour plusieurs milliers d'indigènes et de réfugiés dans une région très paludéenne ; à Giannitsa, pour toute la plaine du Vardar, 12 médecins, soit 1 pour 3 000 réfugiés. Un seul hôpital spécialisé, celui d'Harmankoeil aux portes de Salonique (200 lits). Les examens du sang faits très irrégulièrement. Le traitement obéissant à des préférences personnelles très variables. En fin de compte, on finit par créer trois médecins-inspecteurs spécialisés et cent « équipes antipaludéennes », dirigées chacune par un étudiant en médecine avancé ; le personnel recevait un traitement de 50 drachmes pour le chef d'équipe, de 30 drachmes pour les ouvriers, au surplus insuffisant ; ils ne peuvent que prendre des mesures antilarvaires ou antianophéliennes.

Bref, faute de moyens financiers et malgré les dévouements individuels, ces organisations se révélaient comme insuffisantes. Ce fut la conclusion de la commission d'enquête envoyée en 1924 par l'Organisation d'hygiène de la Société des Nations : elle réclamait une base scientifique pour la campagne et démontrait, par les exemples pris en Europe, que cette lutte antipaludique était liée à la colonisation agricole des deux grandes plaines de la Strouma et du Vardar.

L'*Office autonome d'établissement des réfugiés* se chargea, dès qu'il lui fut possible, d'organiser, dans sa direction générale de la colonisation en Macédoine, un service sanitaire spécialisé, et, selon les recommandations de Genève, procéda par ordre, commençant par dresser des statistiques rigoureuses. Il constata

1. Cf. *Ligue antimalarienne hellénique* (1905-1928), Athènes, 1929, in-8°, 176 p.

2. Société des Nations : Organisation d'hygiène, commission du paludisme : *Rapport sur son voyage d'étude dans certains pays d'Europe en 1924*. Annexe 2 ; Pr. Pittaluga : Observations sur le paludisme en Macédoine grecque, pp. 85-104.

qu'en 1923 et dans la première moitié de 1924 il y avait eu trois décès pour une naissance parmi les réfugiés. Certaines régions, Chalcidique, Giannitsa, Kilkis, Catérini, Serrès, perdirent en deux ans le 1/5 de leur population : 25 % des morts de 1923 étaient dues aux infections du système digestif (fièvre typhoïde, paratyphus, dysenterie), 70 % au paludisme (formes malignes telles que fièvre bilieuse, hémoglobinuries), le reste à diverses maladies, surtout à la tuberculose. Toute l'œuvre de l'Office était compromise si on laissait se poursuivre cette cadence des pertes dans les colonies rurales : le paludisme, vite suivi au reste de la tuberculose, ne pouvait être laissé libre de continuer ses destructions.

L'œuvre médicale de l'Office autonome. — L'Office installa ses services sanitaires en juin 1925. La Macédoine fut divisée en 17 bureaux d'hygiène, établis dans les régions paludéennes, avec leurs dispensaires agricoles (au nombre de 59) et un hôpital central spécialisé en Chalcidique (v. fig. 25).

1° Le bureau de Drama pour la vallée de la Mesta (Nestos) : 3 dispensaires sur la rive gauche du fleuve (région dite du « Transnestos »).

2° Le bureau de Cavalla pour le delta de la Mesta (3 dispensaires en plein delta), le littoral du golfe (1 dispensaire sur la côte Ouest), les marais de Pravi et de Philippes (5 dispensaires sur le pourtour de cet immense marécage).

3° Le bureau de Sidirocastron pour la vallée de la Strouma, au Sud du défilé de Roupel et le lac de Boutkovo (3 dispensaires).

4° Le bureau de Serrès pour la zone du lac d'Achinos et la basse vallée de la Strouma (3 dispensaires au Nord du lac et 3 au Sud).

5° Le bureau de Langada pour la zone des lacs Nord de la Chalcidique, avec 2 dispensaires (au Sud du lac Bessikion, le plus étendu, et sur la côte orientale).

6° Le bureau de Néa Moudania (côte Ouest de la Chalcidique) pour le Sud de la Chalcidique, avec 5 dispensaires (2 pour la côte du golfe de Salonique, un pour chacune des trois péninsules).

7° Le bureau de Kilkis pour la vallée du Gallicos et les vallées qui se jettent au Sud du lac de Doïrane (6 dispensaires).

8° Le bureau de Voémitsa pour la vallée du Vardar et la zone des lacs d'Ardjane et d'Amatovo, avec 3 dispensaires dans la zone Sud.

9° Le bureau de Salonique pour la basse Campanie, le delta du Vardar et du Loudias, émissaire des marais de Giannitsa : 6 dispensaires en plein delta.

10° Le bureau de Catérini pour la côte basse occidentale du golfe de Salonique (dite Piéria), avec 3 dispensaires sur la côte même.

11° Le bureau de Giannitsa pour la zone Nord des marais de Iénidjé Vardar (Giannitsa), et ses 2 dispensaires, à l'Ouest des marais.

12° Le bureau de Verria pour la zone Sud de ces marais et la basse vallée de l'Haliacmôn, avec 2 dispensaires au Sud-Ouest des marais.

13° Le bureau d'Edessa pour l'Enôtia (Karadjova) et 2 dispensaires.

14° Le bureau de Kaïalar pour la région des lacs d'Ostrovo, de Pétersko et du Roudnik, zone d'assez faible population (pas de dispensaires en 1927).

15° Le bureau de Cozani pour les marais du Sari goel et la vallée moyenne de l'Haliacmôn, avec, dans la vallée, 2 dispensaires.

16° Le bureau de Castoria pour la zone du lac et l'Annassélitsa, avec 2 dispensaires, un pour la haute vallée de l'Haliacmôn, l'autre à l'Ouest de Castoria.

17° Le bureau de Flôrina pour le Sud de la plaine de Pélagonie, avec, à l'Ouest, un dispensaire.

Toute la Macédoine paludéenne était ainsi surveillée. Pourtant, le dispensaire n'est pas suffisant, car dans la lutte antimalarique, il faut aller au malade. On eut recours à un système ingénieux, qui utilisait les dispositions de solidarité des Grecs d'Anatolie et de Thrace, la *condotta :* une commune ou un village engage un médecin rétribué à parts égales par toutes les familles ; le médecin est tenu de visiter les malades sans autre salaire ; la commune entretient aussi une pharmacie, dirigée le plus souvent par le médecin lui-même. Ce système d'assistance médicale, appliqué durant des siècles aux communes grecques d'Asie Mineure et de Thrace, fut étendu à nombre des colonies nouvelles, mais non aux 1 400. Les autres durent se contenter du médecin du dispensaire. Le dispensaire rural groupe en général 8 à 900 familles de réfugiés. Son médecin doit visiter, au moins une fois par semaine, chaque village de son secteur selon un plan tracé à l'avance ; il en profite pour s'entendre avec le président de la commune, l'instituteur et le pope sur les mesures générales thérapeutiques et sanitaires ; il distribue la quinine (en Macédoine en 1925 pas moins de 15 000 kilogrammes de quinine en tablettes et de 3 millions d'ampoules). Le médecin a sous ses ordres le pharmacien du dispensaire, qui fournit les médicaments au prix de revient (et 15 % gratuitement pour les familles indigentes). Leur habitation est un modèle de maisons hygiéniques pour les régions marécageuses, Les frais de l'assistance médicale sont portés au débit des familles de réfugiés (175 drachmes par famille pour l'exercice 1925-1926). 105 774 familles ont été ainsi soignées.

L'œuvre technique de l'Office autonome. — Le dévouement des médecins — de jeunes gens pour la plupart —, leur activité, leurs déplacements, à pied, en voiture, à mulet, les 150 000 ordonnances signées en un an (juin 1925-1926), les 40 000 vaccinations ne suffisent pas encore. Une des tâches essentielles fut l'alimentation en eau potable des colonies. Ce fut encore le Service sanitaire de l'Office qui l'assura, envoyant sur place des ingénieurs, à la suite des médecins. En six mois, de juin à décembre 1925, ils avaient déjà construit 128 puits artésiens, 335 puits, 80 aqueducs. Durant les deux années qui suivirent, 1926 et 1927, s'ajoutèrent encore 239 puits artésiens, 324 puits et 223 aqueducs. Leur répartition géographique montre encore la portée générale de l'œuvre (v. fig. 26).

La grande masse des puits artésiens (159 pour le bureau de colonisation de Salonique, 50 pour celui de Verria, 19 pour celui de Giannitsa) a été forée autour des marais de Iénidjé Vardar, sous la couche profonde d'alluvions de la Campagne salonicienne. L'autre grand groupe est celui de la vallée de la Strouma (39 dans la circonscription de Sidirocastron, 26 dans celle de Serrès, surtout au Nord du lac d'Achinos). Enfin la zone des lacs de Chalcidique (27 pour le bureau de Langada). Ce sont les régions les plus basses de toute la Macédoine.

Les puits sont répartis un peu partout dans les vallées marécageuses, surtout dans celles du Vardar (circonscription de Salonique : 120 ; de Kilkis : 116) et de la Strouma (Sidirocastron : 52 ; Serrès : 85), puis dans les zones du littoral (Catérini : 53 ; Chalcidique, 22 ; Cavalla : 27) ; il faut ajouter les régions de plaines moyennes, comme la Karadjova aux pieds des monts de la Nitcha (bureau d'Edessa : 34 puits) ou la plaine de Drama (38).

# PALUDISME ET ORGANISATION SANITAIRE DANS LA MACÉDOINE HELLÉNIQUE

(D'APRÈS LA COMMISSION D'ÉTABLISSEMENT DES RÉFUGIÉS — INSPECTION SANITAIRE GÉNÉRALE)

FIG. 25.

Les aqueducs sont bâtis dans les zones mi-montagneuses : littoral occidental du Nord de la Chalcidique (bureau de Salonique : 44) ; le cercle montueux qui borne la Campania au Nord (bureau de Kilkis : 42 ; de Voémitsa : 22) ; le versant Sud de la Bélachitsa planina, proche de la frontière bulgare (bureau de Sidirocastron : 24) ; la côte rocheuse de Cavalla (24).

Presque aucun travail n'a été exécuté à cet égard dans les circonscriptions de l'Ouest (Castoria et Flôrina), où les réfugiés sont au reste moins nombreux.

Ainsi disparurent les longues théories d'ânes et de petits chevaux, qu'on rencontrait jadis sur les chemins de la Macédoine, des villages entiers allant chercher l'eau de source à plusieurs kilomètres parfois. L'eau abondante sourd un peu partout, condition d'une vie plus saine. De plus, elle contribue à l'irrigation des terres autrefois incultes. Durant l'année 1928, les nouveaux travaux entrepris approvisionneront d'eau les steppes sèches : l'aqueduc de Ptolémaïs (Kaïalar), long de 10 kilomètres, qui doit servir aux cultures de 2 000 familles, celui de Boudjakia (18 km.), qui alimentera 1 200 familles, tous en Macédoine occidentale. Les travaux d'Edessa permettront l'irrigation de 2 500 hectares, incultes aux pieds de cascatelles superbes : ils viennent d'être achevés autour de Rizovo, et on a déjà semé des luzernières. On étudie un plan d'irrigation de la plaine d'Enôtia (la Karadjova des Turcs), dont les abondantes sources périphériques peuvent faire de cette conque une oasis.

On songe même à assécher, à rendre à la culture les marais eux-mêmes. Les populations réfugiées se sont révélées si prolifiques que l'on craint dans quelques années le manque de terres. Mais cette lourde tâche dépassait les vues et les forces financières de l'Office autonome. L'État grec se chargea de cette entreprise, ou plutôt passa contrat avec des compagnies étrangères, américaines comme il convient. On songea d'abord à l'asséchement des lacs de la rive gauche du Vardar, lacs d'Amatovo et d'Ardjane, qui devait donner 10 000 nouveaux hectares à la culture : il fut confié à la *Foundation Company* par traité du 7 septembre 1925 ; le coût des travaux était évalué à 600 000 dollars. On se proposa ensuite de drainer les fleuves Gallicos, Vardar et Haliacmôn (Vistritsa), de faire disparaître la majeure partie du marais de Giannitsa, de gagner ainsi 54 000 hectares ; le coût de cette seconde œuvre était estimée à 15 750 000 dollars ; la *Foundation* de New-York en fut encore chargée. Enfin, par contrat du 20 octobre 1928, les sociétés Monks et Ulen, de New-York, eurent mission de régulariser le cours de la Strouma, assécher les lacs de Boutkovo et d'Achinos, les marais de Philippes, de récupérer 160 000 hectares, après une dépense de 17 millions de dollars[1].

L'asséchement des lacs riverains du Vardar. — Au sortir de son dernier défilé, la cluse des Tsiganes, où il descend subitement de 50 à 20 mètres en 10 kilomètres, le Vardar commence à s'étaler dans la plaine salonicienne : il a encore 34 kilomètres à parcourir pour parvenir à la mer. Il s'est étalé, créant des méandres, puis recoupant leurs boucles. Des témoins de ces dérivations subsistent, surtout sur la rive gauche. Les plus grands sont les deux lacs d'Ardjane et d'Amatovo (v. fig. 27).

Il s'agissait à la fois de canaliser le Vardar et d'en rectifier le cours, d'assécher les lacs riverains, de détourner la partie inférieure du fleuve vers l'Ouest, afin de

1. Ellènikè Démocratia : *Ephèméris tès Couvernèséôs :* 8 oct. 1925, 13 nov. 1927, 31 déc. 1928.

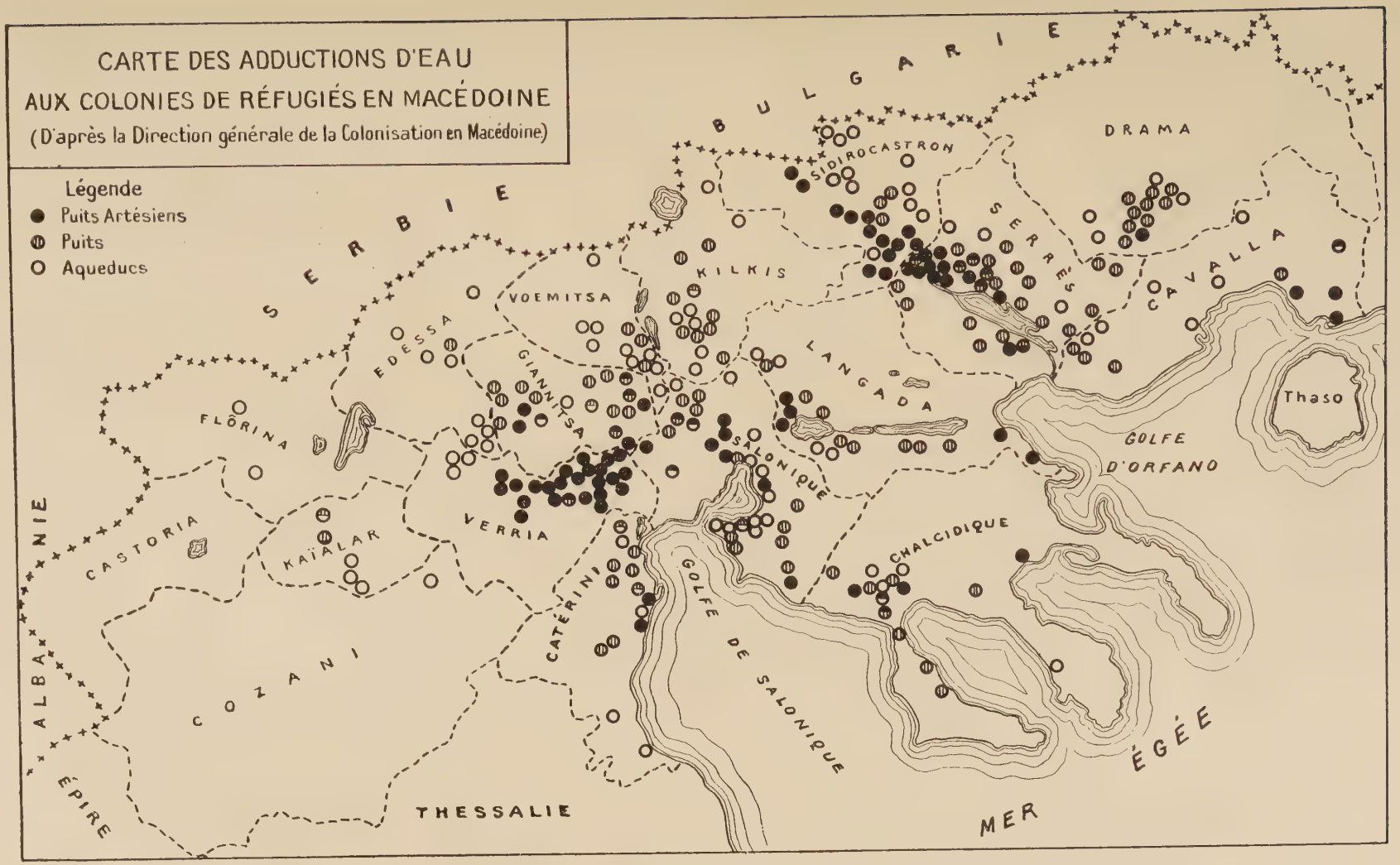



FIG. 26. — La densité la plus forte des puits artésiens correspond aux régions les plus marécageuses (marais de Giannitsa et vallée de la basse Strouma).

combattre l'ensablement du golfe de Salonique devant le port, de rectifier le cours du Gallicos, parallèle au Vardar à l'Est, enfin d'entreprendre l'écoulement du lac-marais de Giannitsa par le Loudias vers la mer, par un canal périphérique vers l'Haliacmôn.

Le premier problème, auquel s'attaqua la *Foundation Company of New York*, adjudicataire de ces travaux, était double : il fallait non seulement déverser les eaux des lacs pour gagner ces terres à la culture — et elle se payait en affermant les sols conquis — mais encore protéger les campagnes voisines, environ 10 000 autres hectares, des inondations du Vardar. Dans cette double vue fut creusé, dans les lacs mêmes, dont le niveau est à 23 mètres, un long canal Nord-Sud de 1 à 3 mètres de profondeur, de 25 kilomètres de long. Au milieu de ce canal, entre les deux lacs, se détache le canal d'écoulement qui, après une courbe de 12 km. 900, grâce à une pente de 1 /10 000, rejoint en aval le Vardar, à Vardaroftsa. Des excavateurs Bucyrus, dont chacun enlève 2 mètres cubes par pelletée, 2 000 mètres cubes en 24 heures, travaillent électriquement nuit et jour : ce canal d'écoulement aura une profondeur de 8 m. 50, une largeur constante au plafond de 12 mètres, une largeur variable à la partie supérieure, 35 mètres au maximum ; il descendra de 26 mètres entre les lacs, à 19 mètres à son embouchure. Deux autres excavateurs sur pontons travaillent dans les lacs. On construit en outre deux barrages : l'un près du débouché du canal à Vardaroftsa, qui doit servir à empêcher les eaux d'inondation de refluer dans le canal ; l'autre à la sortie du canal d'entre les lacs, à Vardina (6 km. N. d'Amatovo) pour régler l'écoulement des eaux issues des lacs.

La seconde besogne est la création d'une digue de 20 kilomètres sur la rive gauche du Vardar, distante de la rive de 500 à 780 mètres, parallèle au fleuve, entre les cotes 32 au Nord et 23 au Sud. La hauteur minima, à l'origine, au Nord, à Mavrossouli (l'ancien Karassouli) au pied des montagnes, est 0. La hauteur maxima est de 4 m. 20 au kilomètre 20 au Sud. C'est une simple digue de terre végétale, recouverte de végétation sur la crête et les talus. Elle coûte de 13 à 16 drachmes par mètre cube. Ensuite on projette de la doubler d'une autre digue sur la rive droite, distante de 1 400 à 1 700 mètres de la première, et de les prolonger jusqu'à la mer. Ce sera la première étape des travaux d'asséchement des marais de Giannitsa : l'État a déjà exproprié pour cela 300 hectares. A la fin de 1927 était dépensé 1 million de dollars.

Les travaux sont menés par un ingénieur en chef anglais. Il s'est créé aux environs d'Amatovo un véritable village où habite le personnel : petites maisons élégantes, bien qu'en briques sèches, mais couvertes de chaux et de tuiles, entourées de jardins fleuris ; là vivent les familles des six employés, des cinq ingénieurs de la compagnie, des trois ingénieurs du contrôle, tous grecs. Non loin, les baraquements des 1 000 ouvriers.

En septembre 1929 étaient achevés les travaux de rectification du cours du Vardar, les digues et les canaux, qui allaient assécher les lacs. Et la compagnie transportait sur d'autres points ses immenses excavateurs. Les travaux de la rive droite commençaient, avec 280 ouvriers en chantier. Ils étaient de quatre sortes :

1° l'élargissement du Vardar au « pont du chemin de fer » (d'Edessa), qui entravait l'écoulement des eaux : les 12 arches doivent être portées à 17, la largeur de 360 à 510 mètres ;

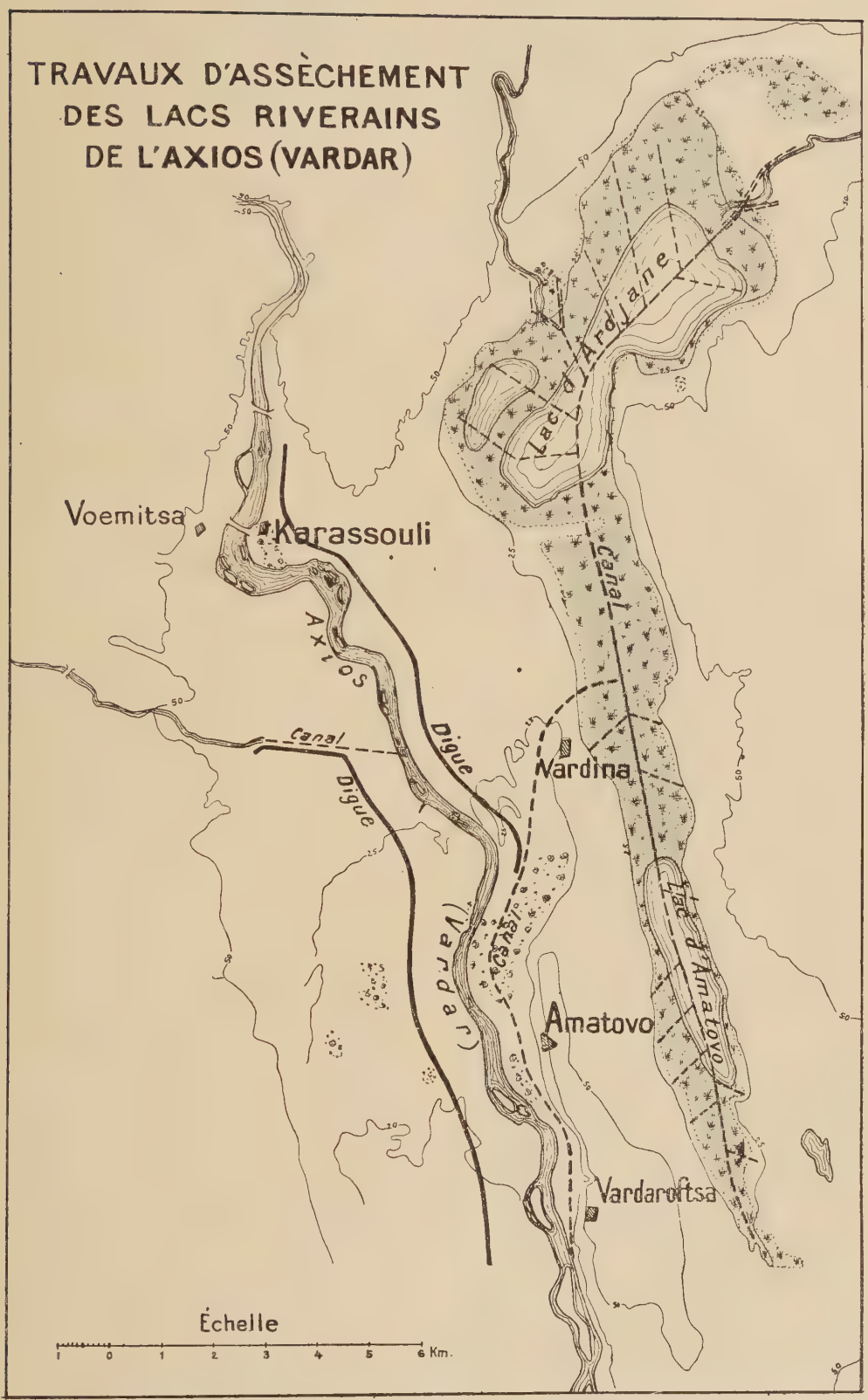



FIG. 27. — (Communiqué par la *Foundation C° of New York*, Salonique 1926.)

2° l'élargissement en canal de la rivière de Plati, rivière instable et temporaire qui écoule dans le lac de Loudias, les eaux du lac de Giannitsa ; le Loudias a 8-9 mètres de profondeur, le lac de Giannitsa 30 mètres au maximum ; puis la création d'un canal de 20 à 22 mètres de profondeur, depuis le lac de Loudias jusqu'à la mer ;

3° la protection des campagnes contre les inondations du Gallicos : deux digues se construisent, une de 7 kilomètres sur la rive droite (depuis le chemin de fer à Guevguéli-Salonique jusqu'à la mer), l'autre de 8 kilomètres sur la rive gauche (du chemin de fer de Doïrane-Salonique à la mer) ; la hauteur est de 1 m. 1 /2 à 4 mètres; la distance entre les digues est de 4 à 500 mètres. Les travaux ont commencé en juin 1929 ; on espère qu'ils seront terminés en septembre 1930 : l'excavateur Bucyrus, qui y travaille, amoncelle par mois 30 000 mètres cubes de terre. Déjà les champs voisins sont protégés : on a pu créer sur la rive gauche, au Sud d'Arapli (Néa Magnésia), de vastes champs de coton ;

4° la création d'un canal général d'écoulement de Coufalia au Vardar : ainsi sera facilité l'asséchement d'une zone argileuse, mais fertile, où séjournent les eaux pluviales.

Enfin, des études sont entreprises pour diriger vers le Sud, sur l'Haliacmôn, toutes les eaux du Vardar. On n'en est encore qu'aux projets. Cette déviation du Vardar, qui doit donner à la culture 8 000 hectares, exige encore une somme de 10 220 000 dollars.

L'assèchement des plaines de Serrès et de Drama. — Ce n'est qu'à la fin de 1928 que furent affermés les travaux de la Macédoine orientale. Ils sont particulièrement difficiles. La plaine de Serrès — 118 000 hectares — est entièrement traversée par la Strouma (Strymôn) qui, avant la gorge d'Amphipolis, s'étale dans le lac d'Achinos (11 000 ha. en été, 14 000 en hiver). La Strouma, dont le cours supérieur et moyen a recueilli foule d'eaux montagneuses, charrie une quantité énorme d'alluvions dans un débit d'eau élevé (3 000 mc. à la sortie des gorges du Roupel) : elle dépose dans la plaine une vase très fine, qui surélève son lit et, dès les premières pluies, la contraint à des débordements, causes de dégâts considérables. De plus, la plaine est toute entourée de montagnes, le plus souvent de granite ou de gneiss : de là descendent des torrents très rapides, qui transportent des sables et des galets. Au moment des pluies d'automne, c'est une autre avalanche qui envahit la plaine cultivée. Sur les 118 000 hectares de la plaine, il n'y en a que 43 700 qui ne soient pas périodiquement inondés. 29 000 hectares sont des marais et des lacs permanents ; 17 000 sont si saturés d'eau qu'ils sont inutilisables à la culture ; 28 300 sont inondés chaque année lors des crues.

Après avoir élaboré plusieurs plans, on s'est arrêté à la création d'un lac artificiel, où l'on rassemblerait les matières détritiques entraînées par le fleuve. Le fleuve lui-même serait détourné vers l'Est, évitant les deux grands détours, qui, au Nord et au Sud de la plaine, ont donné naissance aux lacs de Boutkovo et d'Achinos : par son vieux lit, abandonné, sur 30 kilomètres, il serait déversé directement dans le lac d'Achinos, traversé par un chenal. La Bélitsa, qui recueille les eaux de tous les torrents du Nord-Est, et coule parallèlement à la Strouma dans la plaine, serait rectifiée. Enfin on élargirait la gorge d'Amphipolis, pour permettre vers la mer un écoulement plus facile et plus continu des

eaux. Ainsi 74 300 hectares seraient ou desséchés ou protégés des inondations[1].

La plaine de Drama a un écoulement encore plus difficile. Sur 38 000 hectares, 11 700 ne sont que de la vase et 43 000 autres sont ravagés de périodiques inondations. Au Sud, la montagne, qui abrite la côte rocheuse et découpée de Cavalla, forme une barrière, en arrière de laquelle s'accumulent les eaux stagnantes des marais de Philippes (9 500 ha.). La seule évacuation se fait vers le Sud-Ouest par la rivière Aggistis, née près de Drama, et qui, après avoir recueilli une partie des eaux de la plaine, se dirige vers le lac d'Achinos, vers la vallée de la Strouma. Or, elle s'ensevelit sous ses propres alluvions et par les éboulements des masses sableuses et gréseuses voisines. C'est cette obstruction de l'Aggistis qui a rendu inutilisable toute la partie occidentale de la plaine de Drama, cependant cultivée aux temps antiques. Dès les premières pluies de l'automne l'étroit passage entre les deux plaines, sur les flancs méridionaux du Pangée, devient impraticable : la rivière débordant, les torrents latéraux chargés de boues de toutes sortes envahissent le seuil, changent les routes en pistes fangeuses et détruisent les plantations.

Ici on n'en est encore qu'aux études préliminaires. Le coût de tous ces travaux ne sera pas inférieur à 20 millions de dollars.

Les résultats. — Les effets de cette campagne d'assainissement ne tardèrent pas à se faire sentir. Nous avons vu plus haut que la morbidité paludéenne était restée forte en Macédoine durant es années 1923 et 1924, particulièrement parmi les réfugiés, plus anémiés que les autres habitants. La création du service sanitaire en 1925, la surveillance exercée

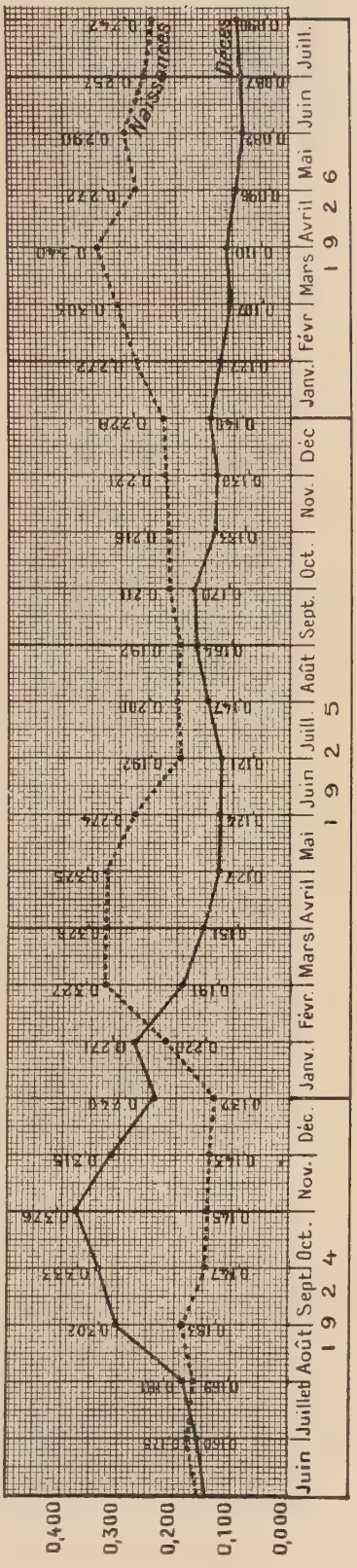



Fig. 28. — Décroissance de la mortalité et progrès de la natalité dans la Macédoine grecque en 1924-25-26.
Pourcentage des décès — trait plein — et des naissances — pointillé — parmi les réfugiés cultivateurs (d'après la *Commission d'établissement des réfugiés, Direction générale de la colonisation en Macédoine, Section statistique*).

1. Cf. *23e Rapport trimestriel de l'Office autonome pour l'établissement des réfugiés.* Athènes, 19 août 1929, in-folio, 23 p. (dactylographiées).

sur 197 474 personnes — immigrés et indigènes des villages de réfugiés —, permirent de constater, sur un nombre de malades plus considérable (non que les maladies fussent plus nombreuses, mais les visites sont plus fréquentes), un pourcentage de morts moins élevé : 121 185 malades en 1927 (626 %) et 2 487 morts (14,76 %) ; 126 189 malades en 1928 (639 %) et 1 950 morts (12, 64 %). Sur ce total, les paludéens furent 56 251 (290 %) en 1927 et 68 508 (346 %) en 1928 ; le nombre des décès pour paludisme passa à 409 (2,42 %) en 1927 et à 345 (2,23 %) en 1928. Quelques exemples précis montreront mieux encore les efforts et les progrès accomplis.

Le dispensaire rural de Catô Thodoraki (secteur de Kilkis) a sous sa dépendance des colonies de montagnards (cotes 600-650), dans lesquelles ont été installées 819 familles du Pont (2 594 colons). Les morts, enregistrées parmi eux, dans le trimestre d'été de 1924 (juillet-septembre) atteignaient le chiffre de 169 : c'étaient des dysenteries, des fièvres typhoïdes et paratyphoïdes, bilieuses, hémoglobinuriques et paludéennes. Durant la même période de 1925, où le dispensaire venait d'être créé, on n'enregistra que 13 décès. Dans la colonie de Guirbatséli (dispensaire d'Armoutsi, secteur de Kilkis), où furent établies 202 familles (666 réfugiés), le nombre des morts, presque toutes dues au paludisme malin, passa durant l'été de 140 en 1924 à 7 en 1925 (ce dernier chiffre comprend même les six autres colonies du dispensaire, soit 891 familles, 2 727 individus).

La mortalité due aux autres maladies n'est pas moins en décroissance :

| | 1927 | | 1928 | |
|---|---|---|---|---|
| | Malades | Morts | Malades | Morts |
| Infections typhiques | 208 | 21 | 136 | 8 |
| Dysenterie | 749 | 25 | 294 | 10 |
| Grippe | 9 208 | 215 | 2 919 | 46 |
| Rougeole | 902 | 20 | 268 | 6 |
| Scarlatine | 107 | 22 | 91 | 13 |
| Diphtérie | 74 | 10 | 49 | 7 |
| Dengue | — | — | 108 | 2 |
| Hémoglobinurie | 253 | 31 | 176 | 27 |
| Tuberculose | 945 | 185 | 855 | 155[1] |

Plus significative encore est la comparaison des naissances et des décès chez les réfugiés agriculteurs de Macédoine. Les mois d'automne sont parmi les plus meurtriers. Or, pour ne s'en tenir qu'aux trois premières années, où les réfugiés ont le plus souffert et où le service sanitaire débute, nous constatons :

| | Personnes | Décès | Naissances |
|---|---|---|---|
| 1924 (septembre-décembre) | 384 402 | 4 480 | 2 009 |
| 1925 (octobre-décembre) | 427 462 | 1 623 | 2 715 |
| 1926 (octobre-décembre) | 435 977 | 1 323 | 3 007 |

Au total, de juin 1924 à juillet 1927, le nombre des décès fut de 22 368 contre 35 511 naissances.

Les régions les plus éprouvées sont moins les zones basses de la Macédoine, où le paludisme est cependant le plus terrible, que celles où la lutte contre le paludisme a été le moins intense. Il est assez symptomatique d'observer que la

1. Metalinos : *Le service sanitaire de la colonisation...* au cours de l'année 1928. Salonique, 15 janvier 1929, folio 14 p.

circonscription de Cozani (30 533 réfugiés ruraux en 1927) eut, durant le semestre février-juillet 1927, plus de morts (303) que la circonscription de Serrès (28 731 réfugiés ruraux et 210 morts). Nous avons vu plus haut qu'ici il avait été installé 6 dispensaires de campagne, et là seulement 2 dispensaires. Dans les zones très paludéennes un travail suivi arrive à juguler le paludisme : au dispensaire de Foustani, au fin fond de la Karadjova, 176 malades, dont 50 paludéens, se font soigner en août 1928; 86 malades, dont 21 paludéens, en août 1929; à l'hôpital de Rôssikon, dans le plateau bas et infesté de la Chaldicique occidentale, les 50 lits sont occupés en septembre 1926 et, dedans, 90 % de paludéens ; en septembre 1929, il n'y a que 4 malades hospitalisés ; dans la région les cas graves sont réduits à 4 %.

Un seul point noir : la tuberculose. La lutte n'est pas encore organisée.

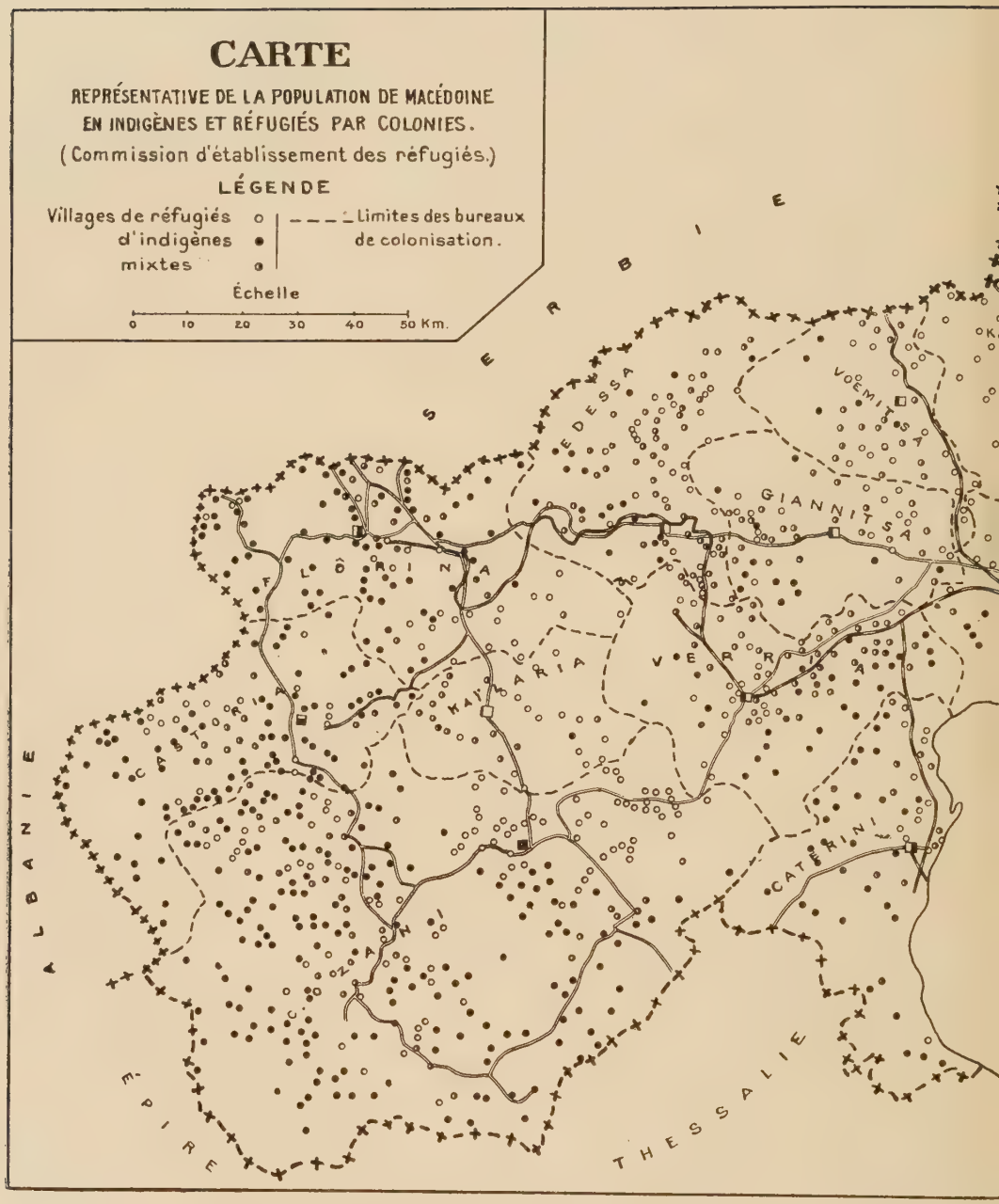
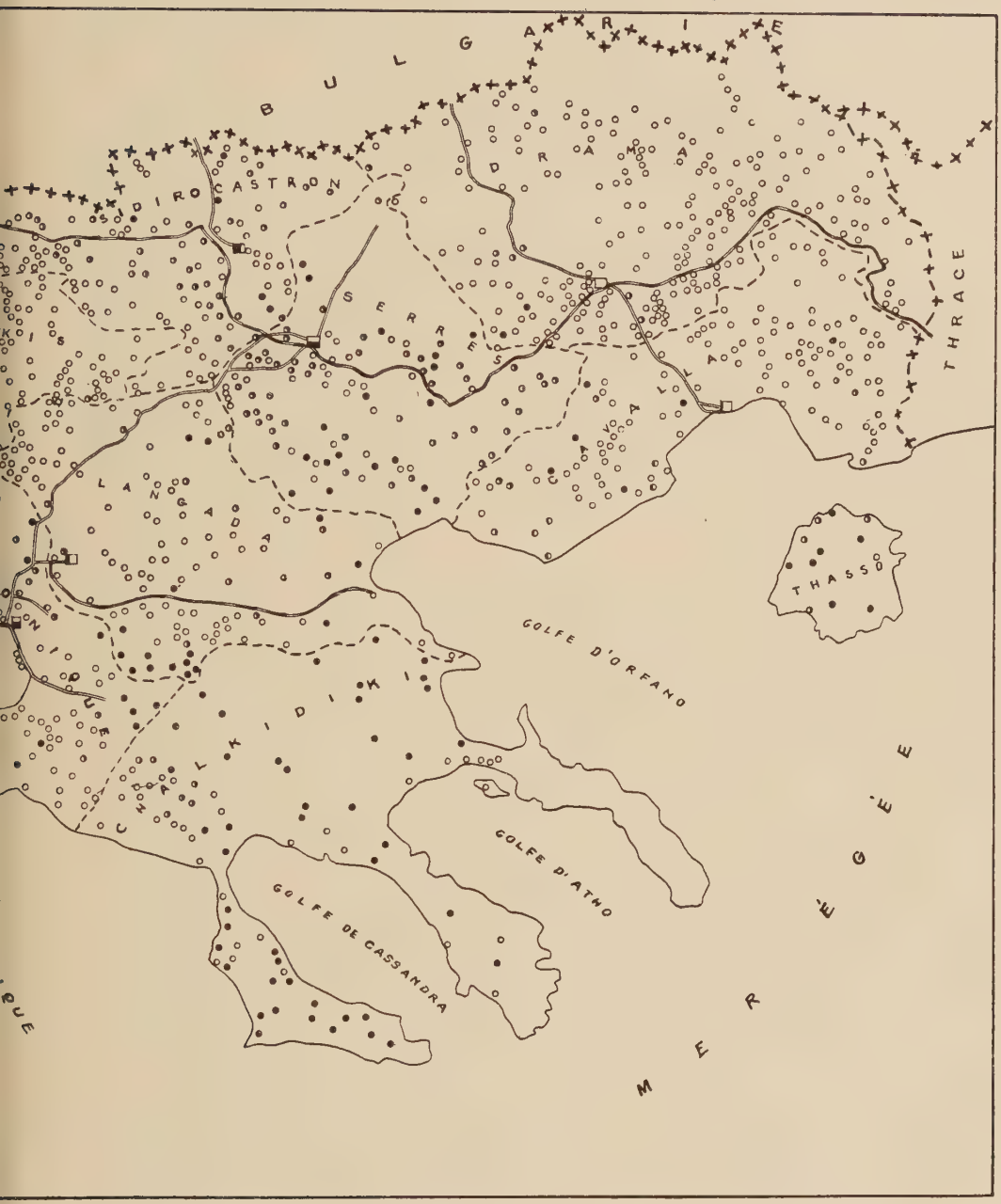



Fig. 29. — La carte montre nettement l'importance de la colonisation de la Macédoine orien
complètement évacués par les Turcs ou les Bulgares et repeuplés de réfugiés. Dans l
lumière la colonisation presque exclusive des plaines agricoles par les immigrés ; les ré




e la Macédoine centrale, parsemées de nouveaux villages : villages entièrement neufs, villages
u contraire, subsistent de nombreux villages anciens d'indigènes. La carte met également en
ntagneuses et pastorales de l'Ouest et du Centre restent peuplées surtout d'indigènes.

CHAPITRE XII

# LES COLONIES RURALES

La répartition générale. — Sur les 638 253 réfugiés en Macédoine[1], les 2/3 furent fixés dans les campagnes. Ce sont les 4/5 des réfugiés agricoles établis dans la Grèce entière (551 936). C'est dire le rôle de la Macédoine dans cette colonisation. Ces colons de Macédoine — 446 560 au 31 décembre 1928 — se répartissent en trois grands groupes, dont deux à peu près égaux.

| Bureaux de colonisation | Régions géographiques | Nombre des colons |
|---|---|---|
| 1° Macédoine orientale (vallée des Mesta, Strouma, zone des lacs de Chalcidique) : | | |
| Drama | Plaine de Drama et monts-frontière | 66 758 |
| Cavalla | Basse Mesta, plaine de Pravi, littoral | 40 252 |
| Serrès | Basse vallée de la Strouma | 32 138 |
| Sintiki (Sidirocastron) | Bélachitsa, moyenne Strouma | 30 152 |
| Langada | Zone des lacs N. de Chalcidique | 27 279 |
| | | 196 579 |
| 2° Macédoine centrale (Campanie salonicienne et pourtour montagneux) : | | |
| Salonique | Delta du Vardar, N.-O. de Chalcidique | 37 743 |
| Kilkis | Rive gauche du Vardar, vallée du Gallicos | 36 837 |
| Giannitsa | Pourtour des marais de Iénidjé-Vardar | 25 955 |
| Edessa | Pentes N. de la plaine, Karadjova | 23 026 |
| Axioupolis (Voémitsa) | Rive droite du Vardar | 15 637 |
| Verria | Basse vallée de l'Haliacmôn (Vistritsa) | 15 899 |
| Piéria (Catérini) | Littoral rocheux O. du golfe de Salonique | 13 217 |
| Chalcidique | Littoral E. du golfe, péninsule intérieure | 12 301 |
| | | 180 615 |
| 3° Macédoine occidentale (hautes plaines, zone des lacs intérieurs) : | | |
| Cozani | Haut et moyen Haliacmôn (Vistritsa) | 28 544 |
| Eordéa (Ptolémaïs) | Bassin de Kaïalar | 20 776 |
| Flôrina | Pélagonie S., bassin d'Ostrovo | 12 548 |
| Castoria | Rives des lacs (Castoria, Prespa), monts | 7 498 |
| | | 69 366 |

Ainsi ce sont les Macédoines de l'Est et du Centre qui ont reçu le plus de réfugiés. Si l'on tient compte de la superficie — environ le double dans le Centre que dans l'Est — le grand effort s'est porté sur les plaines orientales :

1. Réfugiés recensés le 15-16 mai 1928 (*Bulletin mensuel de Statistique*, publié par la Statistique générale de la Grèce, avril 1929, p. 2 — en grec et en français —).

| | Superficie totale (kilomètres carrés)[1] | Hectares distribués |
|---|---|---|
| Macédoine orientale | 8 320 | 195 889 |
| — centrale | 15 625 | 358 995 |
| — occidentale | 10 207 | 107 710 |
| | 34 152 | 662 594 |

Le nombre des colonies rurales était, à la fin de 1928, de 1 388, anciens villages repeuplés, quartiers nouveaux accolés aux vieux villages, villages absolument neufs (v. fig. 29).

639 colonies dans la Macédoine orientale ;

509 colonies dans la Macédoine centrale ;

240 colonies dans la Macédoine occidentale.

Les zones de beaucoup les plus denses sont les zones basses, où nous avons déjà étudié les mesures sanitaires prises : ainsi 205 colonies dans la circonscription de Drama (vallée de basse Mesta et marais de Philippes) en face de 103 colonies seulement dans le district montagneux de Sidirocastron (Démir Hissar) ; 142 colonies dans le secteur de Kilkis (vallée du Gallicos, rives Est du lac Doïrane) contre 39 colonies en Chalcidique, surtout occidentale ; 133 colonies dans la zone de Cozani (vallée de l'Haliacmôn et Sud du bassin de Kaïalar), tandis que la région, presque entièrement montagneuse, de Castoria, n'en aligne que 35.

La naissance des villages : les sites. — Le choix de la colonie est souvent imposé par les conjonctures mêmes de l'échange démographique. Ce sont les terres laissées par les émigrés turcs ou bulgares, qui de beaucoup sont le plus nombreuses, et les nouveaux colons se substituent aux anciens agriculteurs, les villages anciens ne font que changer de population : sur les 662 000 hectares distribués, 482 000 appartenaient aux Turcs ou aux Bulgares. D'autres terres furent expropriées, enlevées aux grands propriétaires grecs (environ 48 500 ha.) ; d'autres vinrent du domaine public (39 000 ha.) ; enfin des terres furent réquisitionnées (26 000 ha.) et même louées (10 500 ha.).

Nous ne pouvons pas étudier tous les sites. Contentons-nous de quelques exemples. Du littoral rocheux qui forme la baie de Cavalla à la plaine de Drama au Nord s'étend une zone montagneuse qui, entre la vallée encaissée de la Mesta (Nestos) et les marais de Philippes, ondule de 300 à 700 mètres, sans que les sommets ne dépassent guère 1 200 mètres (1 194 au S.-E. de Lécanè)[2]. De tout temps, entre la vallée de l'Est, sauvage, torrentueuse, et la plaine impaludée de l'Ouest, les pentes de cette douce montagne, souvent plantée de tabac et de vignes, ont porté de petits villages. Sur les versants exposés au Midi, en plusieurs lignes les villages s'étagent : vers les cotes 200, 300, dominant directement la plaine de Philippes ou la plaine alluviale formée par la basse Mesta ; une seconde bande, plus septentrionale et plus élevée, vers 600, 700 mètres ; enfin, en arrière, en de petits bassins fermés de petits bourgs, comme Lécanè. Là, il n'y a guère de nouveaux groupements : presque tous les villages ont été dépeuplés par le départ des Bulgares et des musulmans, repeu-

1. Chiffres approximatifs, les circonscriptions administratives ne correspondant pas tout à fait avec les bureaux de colonisation. Sauf indications contraires, les chiffres de la colonisation sont tirés des tableaux statistiques dressés par la *Direction générale* en juillet 1929, et arrêtés à la date du 31 décembre 1928, pour la Macédoine et la Thrace. Des totaux nous avons soustrait les quatre circonscriptions de Thrace (Alexandroupolis, Comotini, Xanthi et Orestiados).

2. Service géographique de l'armée hellénique : carte au 1 : 100 000, feuille de Doxaton-Lécanè.

plés par l'arrivée de colons nouveaux ; quelques types neufs, comme Philippes, aux bords mêmes des marais ; sur la côte de l'Égée, les petites anses, séparées par des caps rocheux, ont gardé leurs villages de pêcheurs avec d'autres habitants. Tout au plus des quartiers neufs juxtaposent-ils les réfugiés aux indigènes : ainsi à Néa Carvali (8 km. E. de Cavalla) ou Néa Péramos (14 km. S.- E.).

Si nous nous portons maintenant sur le pourtour de l'immense marais de Giannitsa, la carte (v. pl. XLII-XLIII) semble toute différente : d'abord la platitude monotone, où dominent les cotes de 15 à 25 mètres particulièrement à l'Est entre le Vardar et les marais, au Sud entre les marais, l'Haliacmôn et la mer. Si l'on compare cependant une carte d'avant-guerre, celle de l'État-major autrichien, et une carte d'aujourd'hui, comme celle de l'État-major hellénique, on voit tout de suite la différence. Voici, maintenant, accouplés aux anciens villages, parfois même sur des emplacements totalement vides autrefois, les villages de colons, réguliers, tracés au cordeau : en plein delta, à 12 kilomètres de la mer, le village de Néa Malgara en deux quartiers distincts et nets. Au carrefour de la route qui, de Salonique bifurque soit vers Verria soit vers Giannitsa, dans un endroit jadis désert, s'élève maintenant le village de Filèros. Plus au Nord Anô Coufalia (Coufalia le Haut) sur une petite éminence qui, à 38 mètres, domine la rive droite du Vardar (5 km O. du fleuve), double dans sa régularité le vieil, pauvre et difforme hameau de Catô Coufalia (Coufalia le Bas). Néa Pella, village de colons, s'accote à 3 kilomètres à l'Ouest à la misérable Pella, et ses chaumines, héritières délaissées de la capitale d'Alexandre[1].

Plus au Nord, dans cette conque ruisselante qu'est la Mogléna des Slaves, la Karadjova des Turcs, dont les Grecs ont fait l'arrondissement d'Enôtia (v. pl. XLIV), aux pieds des hautes cimes neigeuses, qui portent des noms devenus célèbres par les combats de 1916-1918, le Kaïmaktchalane, le Dobropolié, mais surmontant la plaine marécageuse, de tout temps encore la terre irriguée donna de bonnes récoltes : maïs, légumes, coton. Partout, aux bords des ruisseaux, des canaux d'irrigation, les villages se disséminent : les noms grecs ont seulement remplacé les noms turcs d'avant 1912 : entre la vallée de la Moglénitsa (Cara) et le lac d'Ostrovo les centres se succèdent sur la trouée de la Voda, profitant des moindres recoins ouverts, évitant les gorges ; au Nord de même, sur toutes les pentes orientées à l'Est et au Sud, les villages s'étagent entre 140 et 300 mètres, conservant la vieille organisation qui se partage régulièrement l'eau descendant des cimes : six jours pour le village de la source, puis six jours pour le village moyen, six jours enfin pour le village d'en bas ; ainsi fait-on du 1er juin au 30 septembre[2].

La transformation est plus saisissante encore dans les environs immédiats des villes. Sans parler des gros bourgs reconstruits de leurs ruines, comme Kilkis, détruit maintes fois durant les guerres balkaniques et qui maintenant masse ses quartiers carrés, comme les faubourgs mêmes de Salonique, la banlieue urbaine est transformée. Le désert marécageux qui jadis s'étalait de tous côtés autour de Salonique est aujourd'hui cultivé, jardiné plus exactement, peuplé. Ainsi, la banlieue Nord-Est qui offrait un site propice. Au Nord-Est, le fond du golfe salonicien est séparé de la zone basse, occupée par les lacs septentrionaux de la Chalcidique, par des ondulations de 200 à 700 mètres, nues sauf les

1. Id. : feuille de Giannitsa.
2. Id. : feuille d'Edessa.

rares pâtures temporaires du printemps, mais affouillées d'une foule de ravins dirigés vers le golfe, vers le Sud-Ouest, et qui sont autant d'abris contre les vents du Nord : il y avait place là pour de nouveaux villages. D'aucuns se contentent de doubler les anciens, mais dans une situation meilleure, plus cachée, plus salubre ; mais d'autres sont flambant neuf. On les reconnaît sur la carte même à leur régularité : Néa Cordélia, Néos Coucloutsas, Polichné au Nord de Salonique, Top Alti, Petzik au Nord-Est, Arsacli, Thermi, Cranmali, Néa Rédaistos à l'Est. Tous sont agrippés aux flancs du Khortiatch, entourés de jardins potagers et de vignes (v. pl. LVIII-LIX).

Dans la Macédoine occidentale, le nouveau peuplement est moins dense : il s'est assez strictement placé dans les conditions anciennes. Sur les hautes plaines, traversées par les grand'routes Nord-Sud, les villages musulmans étaient assez nombreux, contrastant, par leurs maisons grillagées et leurs minarets, avec les villages orthodoxes, les demeures plus ouvertes et les coupoles des églises. Les villages de pisé et de chaume de la Pélagonie du Sud (plaine de Monastir) avaient été détruits pour la plupart par les canons serbes, bulgares ou même alliés durant la guerre. Les populations enfuies, les Grecs nouveau-venus se sont contentés de rebaptiser et de rebâtir. Les noms sont neufs, les sites éternels. Ainsi, dans la région de Flôrina (v. pl. XLI). La partie Sud de la Pélagonie, qui monte lentement du Nord au Sud, de 600 mètres (frontière iougoslave) à 700 mètres, au Sud de la voie ferrée Véni (Banitsa)-Flôrina, a toujours compris deux sortes de villages : ceux de la plaine même, de boue, de torchis, les plus démolis, reconstruits aujourd'hui, surtout les voisins de la route Flôrina-Monastir ou du chemin de fer, parallèle : tels Nikè (l'ancien Négotchani slave), Polyplatanos (l'ancienne Klabouchista), Catô Cleinai (l'ancienne Klestina d'en bas), Anô Calinikè (l'ancien Kalénik d'en haut), Néa Cavcassos, village neuf sur le chemin de fer à 2 kilomètres Sud de la nouvelle frontière, enfin, tout à fait au Sud, le village turc rénové d'Arménochorion (Arménokhor) dans une excellente situation routière, près de la station de Flôrina (5 km. E. de la ville), au carrefour des voies qui viennent du Sud, de la plaine de Kaïalar, de l'Ouest, des confins albanais, de Kortcha (Koritsa), enfin de l'Est, d'Ostrovo et de la plaine salonicienne : c'est là où la *via Egnatia*, quittant la Pélagonie, entrait dans la Nitcha pour déboucher ensuite à Edessa dans la Campania salonicienne. Le second groupe de villages est celui du pied des pentes, surtout des pentes occidentales, qui, exposées à l'Est, traversées de ravins, s'opposent dans leur nudité champêtre aux versants orientaux plus forestiers : là, sur les cônes de déjection des anciennes rivières qui débouchaient dans le lac de Pélagonie, se sont étalés des villages de pierres, jadis slaves, souvent même turcs : les Grecs s'y sont installés à Anô Cleinai (l'ancienne Klestina d'en haut), Anô Névoliani, au Sud de Flôrina, Makhallas où l'on reconnaît le vieux Mahalla des Turcs. De même sur les pentes Nord de la Malaréka, qui, à 1 000 mètres d'altitude, sépare les deux hautes plaines de Pélagonie et de Kaïalar : Plissévitsa, Agia Vardolomaïos, puis le gros bourg de Véni (Banitsa) entre la route egnatienne refaite et le chemin de fer d'Ostrovo.

Murs passés à la chaux, qui contrastent avec les anciens villages gris ou terreux, façades ouvertes au soleil et toits tombant en arrière du côté des vents froids ou des pluies : telles se présentent ces nouvelles colonies blanches, ordonnées sur leurs collines, coupées de larges avenues régulières. Vivant témoignage

de l'œuvre colonisatrice, conçue et achevée — pour les bâtiments au moins — en quatre années.

La naissance des villages : les lots. — Le nouveau village se constitue sur place. Les réfugiés, dont beaucoup viennent du même coin thrace ou asiatique, doivent légalement former un groupe, seul qualifié, d'après le décret-loi du 6 juillet 1923, pour recevoir la terre. Les chefs de famille élisent un conseil, qui représente la communauté nouvelle. Celui-ci vient sur les lieux fixés par les services de la colonisation, qui lui donne la terre, sans arpentage : car il faut se hâter. Le lot est fixé par famille (de quatre personnes, plus un cinquième par individu au-dessus de quatre) ; il dépend naturellement de la valeur de la terre et des nécessités de la culture. Un lot de céréales en Macédoine est de 4 à 6 hectares, de vignobles entre 1,5 et 3 hectares, de culture maraîchère ou de tabac de 0,2 à 2 hectares, de chanvre ou de poivron (en Karadjova par exemple) de 0,6 à 0,7 ; l'étendue des pâturages pour les colonies d'éleveurs est de 8 à 10 hectares en moyenne[1]. Naturellement, foule de facteurs interviennent dans l'attribution : un lot de fruitiers sur les pentes de la Bélachitsa planina ne peut avoir la même valeur qu'un verger de Karadjova : là le transport est difficile, il faut de quinze à vingt heures de mulet pour atteindre le marché le plus proche ; ici, au contraire, les routes descendent vite à la plaine, sont particulièrement denses. Enfin, les artisans des villages, menuisiers, maçons, forgerons, charrons, etc. reçoivent un demi-lot ou un quart. L'ensemble des terres attribué au nouveau village, c'est l'assemblée générale des réfugiés qui procède au tirage au sort. Ensuite, la famille prend possession de son champ.

Le cadastre se fait peu à peu, parfois par avion ; mais au début il n'existait guère, et c'était cause de difficultés. Ou bien les lots sont trop petits : il n'y avait pas dans un pays assez de terres disponibles : voici par exemple un village de la Macédoine occidentale, d'où partirent 80 familles turques et qui reçoit 130 familles de réfugiés. Ou bien il y avait surpeuplement : par exemple, aux bords des marais de Philippes, où le paludisme fit des hécatombes ; dans la Karadjova, la fertilité légendaire du sol avait attiré un nombre démesuré de colons. Alors, on fait usage de divers remèdes : l'éloignement de quelques familles, surtout l'abandon de la jachère, l'apparition de l'assolement à plantes sarclées, enfin la distribution des engrais et un meilleur rendement. Une autre source de réclamations fut la juxtaposition des réfugiés et des indigènes : les lois agraires de partage sont faites, en effet, aussi bien pour les uns que pour les autres ; les seconds ont été servis d'abord, reçurent les meilleures terres, les plus étendues ; parfois un métayer de Macédoine, devenu propriétaire, se fit livrer 20 hectares avant la venue des immigrés, tandis que chaque réfugié ne peut avoir que 5 hectares : celui-ci, réduit à la portion congrue, demande le rétablissement de l'équilibre. Aussi doit fonctionner une commission d'expropriation, qui peut procéder à la révision des attributions, qui cherche à remédier aux inégalités criantes.

Reste à distribuer les instruments de travail.

L'Office autonome a mis à la disposition des colons macédoniens (de septembre 1922 au 31 décembre 1928) 48 987 bovins (dont 46 418 bœufs de labour), 19 712 chevaux et mulets (17 067 chevaux), 4 155 ânes, 65 477 moutons et chèvres. Il a fourni 49 824 charrues, 20 128 charrettes, 121 259 petits outils.

1. Rappelons que la propriété rurale moyenne en France est de 12 hectares.

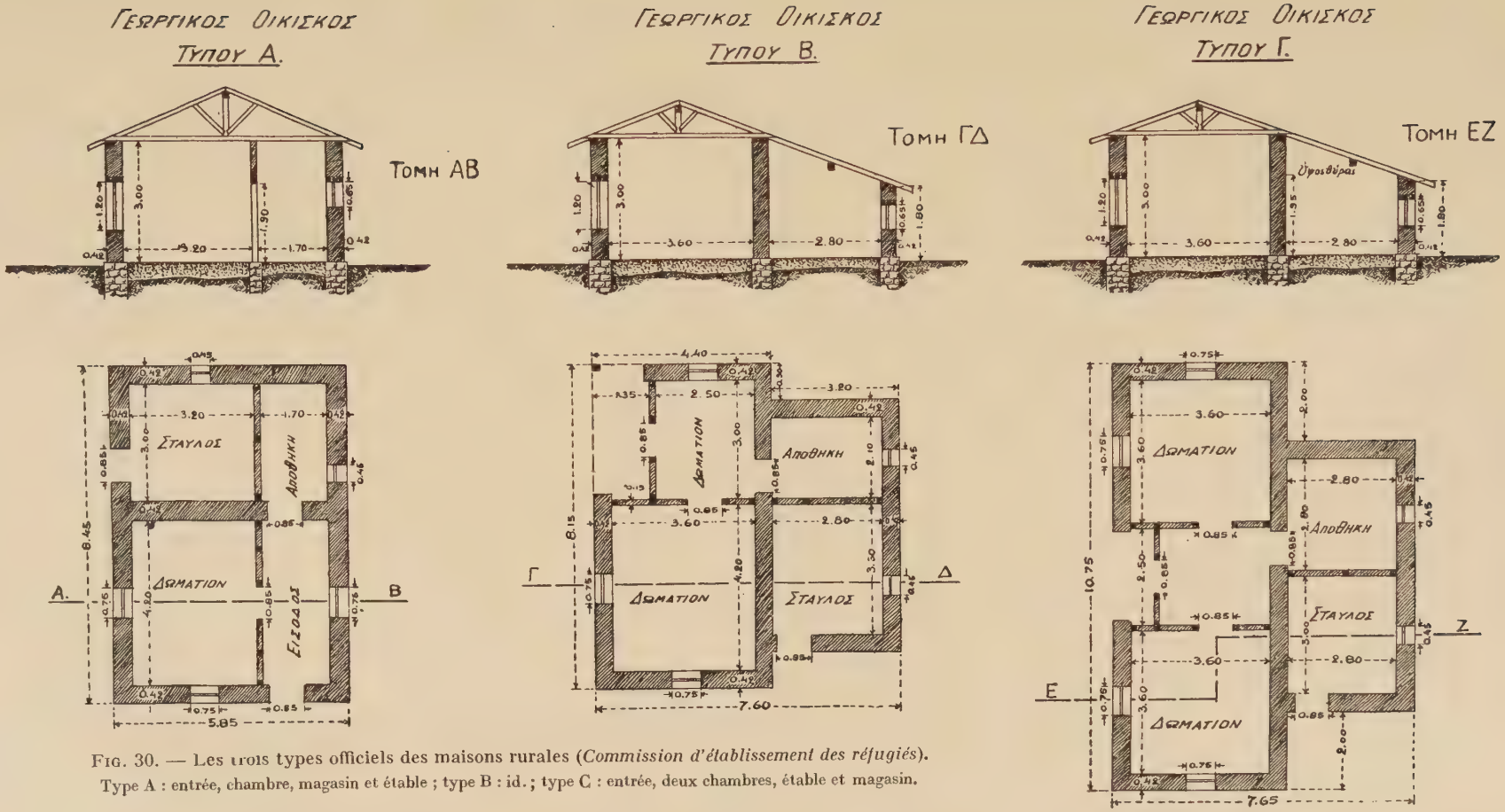



FIG. 30. — Les trois types officiels des maisons rurales (*Commission d'établissement des réfugiés*).
Type A : entrée, chambre, magasin et étable ; type B : id. ; type C : entrée, deux chambres, étable et magasin.

Il faut ajouter encore plus de 17 000 tonnes de semences, plus de 43 000 tonnes de fourrage, plus de 21 000 tonnes de vivres en espèces. Les animaux représentent une dépense de 291 millions de drachmes, les instruments aratoires 87 millions, les semences, fourrages et vivres 213 millions, sans oublier les secours en argent et prêts divers (262 millions). Et, dans ces chiffres, ne sont pas compris animaux ou instruments appartenant en propre aux réfugiés (168 000 têtes de gros bétail, 405 000 têtes de petit, plus de 52 000 outils). Ces chiffres — presque fabuleux — donnent une idée de cet immense effort. Et, cependant, ne sont pas comprises les distributions faites par l'État grec lui-même, en particulier entre septembre 1922 et janvier 1923, encore 57 000 bêtes de labour et de trait, 53 000 moutons et chèvres, 38 000 instruments de culture, 17 563 charrues. Ainsi fut rénové l'outillage.

La motoculture vint enfin aider les laboureurs établis sur les friches : l'État prêta aux colonies 45 tracteurs de 50 CV, qui défrichèrent plus de 1 000 hectares. Peu après, les coopératives agricoles, qui se fondaient, achetaient des machines.

La naissance des villages : les maisons. — Les 113 216 familles de colons agricoles de Macédoine ont reçu soit les 53 476 maisons laissées par les Turcs ou les Bulgares échangés (dont 13 500 furent réparées), soit les 39 077 maisons entièrement construites par l'Office autonome (plus 3 095 bâties par l'État grec)[1]. Le plus grand nombre fut naturellement dans la Macédoine orientale, où Turcs et Bulgares abandonnèrent 23 412 maisons, où furent dressées 14 543 habitations neuves, puis dans la circonscription de Salonique (6 693 demeures nouvelles). Tantôt on eut recours à des entrepreneurs, tantôt — le plus souvent — aux réfugiés eux-mêmes, à qui l'on fournissait du matériel venu de loin, des avances en argent, mais à qui on demandait le transport et la main-d'œuvre, sous la conduite de maçons et de menuisiers. Les statistiques de l'Office nous disent qu'on n'employa pas moins de 107 000 mètres cubes de bois, 621 000 mètres carrés de claies de roseaux, 31 millions de briques, 38 millions de tuiles, le tout d'une valeur de 255 millions de drachmes, de 385 millions, si au matériel on ajoute le coût de la main-d'œuvre.

La maison est simple, mais variée. On emploie de préférence les matériaux trouvés sur place, pierres dans la montagne, briques sèches ou cuites dans les plaines alluviales, voire roseaux près des marais : ainsi, on dresse les murs. Plancher de terre battue. Toit d'ardoises, parfois de chaume, parfois de tôle ou de toile goudronnée, au moins provisoirement. Le coût d'une maison des plus simples, ossature de bois, murs de briques, toit de tuiles, d'une superficie totale de 46 mètres carrés, formant deux chambres, une écurie et une grange, revenait ainsi à 22 200 drachmes, prix du village de Coufalia, dans la plaine du Vardar (5 km. O. de la rive droite, 15 km. E. de Giannitsa). La maison pour une seule famille, type le plus simple, fut souvent doublée pour eux raison d'économie : deux familles accolées y vivent alors. La place le plus souvent est laissée, devant ou derrière, à un jardin potager. Enfin, le type change évidemment avec le genre de vie de qui l'habite. L'agriculteur de céréales a besoin d'une écurie pour son bœuf ou son cheval et d'un grenier pour sa récolte. Au pêcheur du littoral, qui n'utilise ni étable ni grange, il faut un vaste hangar pour ses ustensiles et son poisson. L'éleveur de ver à soie doit posséder une chambre pour étaler les

1. Chiffres arrêtés au 31 décembre 1928.

feuilles de mûrier. Le cultivateur de tabac réclame un séchoir à l'abri de la pluie, au soleil, etc. (v. fig. 30).

Le type le plus simple est la maison pour trois personnes et un cheval, telle que l'Office autonome en dressa le modèle dans la plaine de Drama, où sont en nombre les cultivateurs de tabac : l'Office donne la terre (100 mètres carrés pour la maison et le jardin) ; le paysan, avec ses avances, fait le reste : deux pièces, en arrière, cuisine et écurie, au milieu le séchoir à tabac. Déjà plus imposante est la maison pour six personnes : devant, une véranda avec le four, le métier à tisser et même un bureau pour le chef de famille ; puis la chambre des femmes et celle des hommes ; à côté, un grenier à deux étages ; derrière, une étable d'hiver couverte, à toit incliné ; plus loin, l'étable d'été ouverte, adossée au grenier à paille. Enfin, voici la maison de 1 000 mètres carrés pour neuf personnes : un jardinet ; au premier rang, une antichambre ; de part et d'autre, la chambre à coucher et la chambre au tabac ; en arrière, grenier, four et cuisine ; tout à fait à part, l'étable et l'aire à fumier : installation plus riche, que le réfugié a agrandie de ses deniers et de ses mains.

Les genres de vie. — Cet afflux d'agriculteurs est évidemment susceptible de modifier l'aspect de la Macédoine hellénique. Mais il faut pousser plus loin l'analyse : la répartition est assez différente avant et après l'échange des populations. Malheureusement, pour en juger, nous ne possédons pas des statistiques comparables. Dans le recensement de 1920 ne figurent point ceux qui ont une double profession : or, nombre de cultivateurs de céréales possèdent un jardin potager, un verger, une mûraie, voire (par exemple en Chalcidique) une olivette. Nous ne possédons pas les résultats détaillés du recensement de 1926 (ceux du recensement de 1920 ont paru en 1928 seulement). Les statistiques de l'Office autonome ne comptent que les chefs de famille, au total 113 216 familles agricoles : il nous faut les multiplier par 4 pour avoir un critérium de comparaison. Enfin, nous ignorons d'une manière exacte le nombre des cultivateurs — Turcs et Bulgares — partis : nous admettrons (Cf. chapitre IX) qu'à la suite de ces départs la population macédonienne avait diminué de moitié (695 000 émigrés sur 1 090 432 habitants de 1920). Ces réserves faites, nous obtiendrons les chiffres approximatifs suivants :

| Professions | Nombre en 1920 (recensement) | Nombre des familles réfugiées au 31 déc. 1927 | Nombre total fin 1927[1] |
|---|---|---|---|
| Agriculteurs (en céréales) | 186 131 | 82 679 | 343 000 |
| Cultivateurs en tabac | 15 539 | 15 561 | 69 000 |
| Viticulteurs | 282 | 3 885 | 15 000 |
| Éleveurs (de bétail) | 21 040 | 2 009 | 18 500 |
| Arboriculteurs | 77 | 86 | 380 |
| Pêcheurs ou marins | 2 640 | 2 082 | 9 300 |
| Marchands (divers) | 10 366 | 1 056 | 9 000 |

Ces constatations, au reste, correspondent et aux chiffres des récoltes et aux impressions recueillies sur place. Le nombre des agriculteurs de céréales a doublé, et il faut ajouter tout de suite que les nouveaux instruments aratoires ont favorisé la production dans des proportions plus fortes encore : plus de ces araires au soc de bois, de ces faucilles, de ces vans grossiers ni de ces

1. Chiffres approximatifs, obtenus en additionnant ceux de la seconde colonne, divisés par 2, et ceux de la troisième, multipliés par 4.

aires primitives, battues par les pattes de petits chevaux, que l'on voyait encore il y a dix ans ; maintenant, des charrues occidentales, de larges faux et même des entreprises de battage à vapeur. Le nombre des cultivateurs de tabac a crû dans des proportions considérables, a quadruplé : les champs de tabac ont transformé la vie agraire de la Macédoine. Le nombre des vignerons est multiplié par 15. Les pêcheurs ont passé de 2 000 à 9 000. A l'inverse ont diminué les marchands ruraux, boutiquiers de villages, épiciers, colporteurs, etc. L'évolution régressive la plus intéressante est celle des éleveurs, qui correspond à la diminution du gros et petit bétail, au resserrement des pâturages. Au fur et à mesure que la Macédoine se cultive, il n'y a plus autant de place pour la steppe ni la vaine pâture.

Enfin il est une autre catégorie de gens, qui ne figurent pas dans les statistiques, mais qui ont une place en Macédoine, comme sur toutes les rives de la Méditerranée : ce sont les citadins-cultivateurs. Une grande partie de la population urbaine des pays méditerranéens se retire la nuit dans son bourg, mais va le jour travailler au champ : cela était vrai en particulier des Grecs d'Asie Mineure, du Caucase, du Pont, de l'Ionie habitués à cultiver à proximité des centres leurs jardins maraîchers, leurs olivettes, leurs vignobles. Ils ont transporté en Macédoine leurs habitudes : on évalue à 25 % de la population de la Macédoine occidentale par exemple (19 500 familles en 1926) le nombre des cultivateurs-citadins (50 % d'agriculteurs et 25 % de purs citadins complètent cette population). Les maraîchers, qui habitent la ville, sont aussi nombreux dans la population de Vertécop (sur le lac d'Ostrovo), de Kilkis, de Sidirocastron (l'ancienne Démir Hissar). Il en est de même parfois des pêcheurs, tels que ceux d'Aretsou qui, aux portes de Salonique, ont derechef dressé leurs bateaux et planté leurs vignes. Les pêcheurs de Chalcidique, surtout du Nord de la péninsule de l'Athos, qui viennent du Bosphore et des îles des Princes, ont obtenu, outre leurs chalutiers à voile ou à vapeur, outre l'outillage perfectionné pour la pêche hauturière, un lopin de terre où ils ont planté vignes, potagers ou vergers.

Les agriculteurs de céréales sont le plus répandus, uniformément dans toutes les plaines macédoniennes ; mais ils sont surtout installés dans la Macédoine centrale, aux plaines basses et vastes, où le climat plus rude qu'à l'Est exclut les cultures difficiles ou, pour le moins, leur laisse une place plus mesurée.

| Bureaux de colonisation | Nombre total des familles réfugiées | Nombre des familles cultivant les céréales |
|---|---|---|
| Cozani | 8 018 | 7 678 |
| Kilkis | 10 114 | 7 302 |
| Giannitsa | 6 854 | 6 618 |
| Salonique | 9 721 | 6 595 |
| Serrès | 7 398 | 6 483 |
| Langada | 6 843 | 6 421 |
| Cavalla | 9 901 | 6 144 |
| Sidirocastron | 7 286 | 5 498 |
| Edessa | 5 939 | 5 040 |
| Drama | 15 126 | 4 487 |

Les viticulteurs sont surtout à l'Est et au Centre, mais dans les zones plus maritimes ou protégées des vents du Nord. Ce sont aussi les régions de pêcheurs.

| Bureaux | Total | Familles | |
|---|---|---|---|
| | | de vignerons | de pêcheurs |
| Salonique | 9 721 | 1 400 | 877 |
| Cavalla | 9 901 | 1 256 | 970 |

Il est naturellement impossible d'énumérer tous les genres de vie : des cultivateurs, plus jardiniers que laboureurs, se spécialisent dans la culture des mûriers (Voémitsa, Verria, Edessa, Enôtia (Karadjova) et Flôrina) ; d'autres, dans les roseraies et la fabrication de l'essence de roses, émigrés de Bulgarie et d'Asie Mineure (à Verria, Edessa, Drama), dans la culture des fruits (Ossénitsa), dans celle du chanvre (Giannitsa). C'est le tabac qui occupe la plus grande partie des spécialistes, surtout dans la Macédoine orientale :

| Bureaux | Total | Familles cultivant le tabac |
|---|---|---|
| Drama | 15 126 | 9 653 |
| Kilkis | 10 114 | 1 571 |
| Sidirocastron | 7 286 | 1 525 |

Naturellement, toutes ces colonies ne sont pas également prospères. Certains colons, surtout les cultivateurs de tabac, ont déjà une certaine aisance : à la fin de 1927, on estimait à un tiers les riches établissements agricoles. On les reconnaissait de loin au silence des jours ouvrables : en été, tout le monde est au champ ; la steppe des environs de Salonique où, il y a dix ans encore, on ne rencontrait guère que le berger classique, drapé dans sa houppelande et guêtré de cnémides de laine, est transformée en un immense jardin maraîcher, où les légumes de toutes sortes alternent avec les céréales. Quand on pénètre dans ces villages, on ne rencontre que de rares vieilles femmes qui boulangent, filent leur quenouille ou tissent la laine au métier.

D'autres colonies présentent un aspect moins florissant : 40 % environ vivent encore d'une vie étriquée ; ici l'effort n'a pas toujours été à la hauteur des ressources fournies. Certains colons d'Asie Mineure, habitués à une vie facile, à un labour aisé sur des terres fertilisées par le travail des générations, ont trouvé une plus dure besogne. Ce sont gens qui se pressent encore aux bureaux de la colonisation, qui réclament des prêts supplémentaires, le défrichage d'un coin du maquis, des bêtes de trait et de labour à remplacer ou à soigner : l'adaptation n'est pas faite encore, mais de jour en jour se poursuit.

Enfin, d'autres ne sont pas sortis de la mauvaise période initiale : ils n'ont pas réagi encore, ont laissé accumuler les dettes du début, n'ont entretenu ni maisons ni champs. Il s'agit d'une minorité, petite mais réelle. Ce sont, le plus souvent, des citadins qui n'ont pu s'adapter à la vie rurale. C'est à eux qu'est dû le déchet des statistiques. Le nombre des familles installées sur la terre a subi, en effet, une légère diminution de 1926 à 1928 :

| | Familles rurales | Réfugiés établis |
|---|---|---|
| au 30 juin 1926 | 116 403 | 430 295 |
| au 31 juillet 1927 | 115 828 | 436 675 |
| au 31 décembre 1928 | 113 216 | 446 560 |

perte inévitable et insignifiante, compensée au reste par l'accroissement des naissances.

Les céréales. — Sur les 662 596 hectares cédés aux réfugiés agricoles, il n'y avait que 414 632 hectares cultivables, le reste étant des bois, des maquis, des steppes de plaines et pâtures de montagnes. Dès la première année, 150 000 hectares furent cultivés, 178 000 la seconde, et, depuis, environ 194 000. La

superficie cultivée de la Macédoine a doublé (en 1927-1928, aux 196 132 ha. cultivés par les indigènes s'ajoutent 238 824 ha. cultivés par les réfugiés). Les céréales prennent la première place : le blé augmente dès 1924-1925 de 70,5 %, l'orge de 162,2 %, l'avoine de 135,5 %, le seigle de 128,6 %, le maïs de 45,8 %, le millet de 43,2 %. Les progrès se manifestent d'année en année, sauf cependant en 1926-1927, où la sécheresse précoce, le *livas*, vent chaud printanier, désastreux pour l'épi, compromit la récolte.

D'abord, l'étendue des surfaces cultivées par les réfugiés suit une ascension régulière :

| (en hectares) | 1923–24 | 1924–25 | 1925–26 | 1926–27 | 1927–28 |
|---|---|---|---|---|---|
| Blé | 31 329 | 48 896 | 51 011 | 50 867 | 64 635 |
| Orge | 16 601 | 36 475 | 42 267 | 40 975 | 51 430 |
| Maïs | 27 789 | 36 981 | 35 751 | 30 869 | 29 017 |
| Seigle | 4 768 | 9 856 | 16 647 | 15 300 | 21 602 |
| Avoine | 2 510 | 4 809 | 5 860 | 7 234 | 13 318 |
| Millet | 1 306 | 1 592 | 1 442 | 1 144 | 938 |

En second lieu, progrès dans les récoltes (production en 1 000 okes)[1] :

| | 1924–25 | 1925–26 | 1926–27 | 1927–28 |
|---|---|---|---|---|
| Blé | 34 252 | 33 737 | 34 528 | 44 980 |
| Orge | 31 079 | 33 949 | 33 011 | 39 112 |
| Maïs | 27 226 | 32 474 | 20 122 | 20 476 |
| Seigle | 7 193 | 12 397 | 9 589 | 15 517 |
| Avoine | 3 680 | 3 594 | 4 905 | 8 400 |
| Millet | 679 | 815 | 467 | 320 |

Les vieilles céréales orientales (maïs, millet) sont de plus en plus remplacées par les céréales plus nutritives d'Europe.

La comparaison des surfaces cultivées par les indigènes et les réfugiés montre le rôle de ces derniers dans la nouvelle économie rurale (v. fig. 31) :

| (en hectares) | 1925–1926 | | 1927–1928 | |
|---|---|---|---|---|
| | Indigènes | Réfugiés | Indigènes | Réfugiés |
| Blé | 58 166 | 50 745 | 61 499 | 64 635 |
| Orge | 32 572 | 42 267 | 33 042 | 51 430 |
| Maïs | 28 505 | 35 751 | 27 622 | 29 017 |
| Seigle | 16 552 | 16 647 | 14 708 | 21 602 |
| Avoine | 13 876 | 5 860 | 16 908 | 13 318 |

Ce sont les grandes plaines assez sèches qui sont aptes à la culture du blé (districts de Serrès, Cozani, Kilkis et Salonique), avec l'orge dans les zones plus humides (Salonique, Serrès, Giannitsa) ou l'avoine (surtout Salonique), le seigle sur les pentes des montagnes ou dans les hautes vallées (Serrès, Langada, Kilkis et Sidirocastron), le maïs dans les bassins fermés, surchauffés l'été (zones de Cozani, Edessa, Ptolémaïs-Kaïalar, Verria, et, à l'E., Drama et Serrès). Les colons ont doublé l'étendue de la surface cultivée en céréales dans la Macédoine hellénique (exception faite de l'avoine, diminution qui correspond à la diminution du bétail)[2].

1. 1 oke = 1 kg. 28.

2. En 1928 (tonnes métriques) :

| | Blé | Orge | Seigle | Avoine |
|---|---|---|---|---|
| Macédoine | 134 102 | 110 477 | 41 179 | 35 837 |
| Cf. Grèce entière | 426 689 | 236 496 | 53 952 | 127 222 |

Fig. 31. — Graphique comparé des superficies cultivées par les réfugiés (en grisé) et les indigènes (en noir) en Macédoine grecque (circonscriptions de Drama et Cavalla exceptées) de 1925-1926 à 1927-1928. — Échelle : 1 cm. = 3.000 ha.

Les colons sont meilleurs cultivateurs que les indigènes, moins routiniers et plus experts : ils ont perfectionné, avec l'aide des agronomes de l'Office — nombre d'élèves de Grignon — les méthodes. On a créé des stations d'essai, des champs de démonstration et d'expérience, qui ont permis d'améliorer le rendement. Ainsi, après la récolte déficitaire de 1926-1927, on a introduit des blés italiens, d'un rendement de 40 % à celui des blés locaux, et surtout des blés australiens *Canberra* qui, mûrissant vite, sont à l'abri des coups de *livas*, qui brûle. Puis ce fut la substitution à la jachère, encore en vigueur, des assolements, l'introduction des plantes fourragères, des légumineuses : la production de la vesce, naguère presque inconnue, augmente de 193 % entre 1924 et 1925, celle du trèfle de 134 %.

| (en hectares) | 1923–24 | 1924–25 | 1925–26 | 1926–27 | 1927–28 |
|---|---|---|---|---|---|
| Ers | 959 | 3 209 | 3 975 | 5 527 | 5 416 |
| Vesce | — | 539 | 486 | 803 | 1 119 |
| Trèfle | 4 | 208 | 98 | 134 | 438 |

Ici encore, on peut voir l'importance du travail des réfugiés :

| (en hectares) | 1925–1926 | | 1927–1928 | |
|---|---|---|---|---|
| | Indigènes | Réfugiés | Indigènes | Réfugiés |
| Ers | 2 952 | 3 975 | 3 507 | 5 416 |
| Vesce | 205 | 486 | 320 | 1 119 |
| Trèfle | 140 | 98 | 295 | 438 |
| Légumineuses diverses | 3 381 | 4 548 | 3 182 | 4 010 |

Enfin les colons nouveaux apportent d'autres traditions, l'entr'aide. Au contraire des indigènes, longtemps isolés sur les *tchiflik*, les réfugiés avaient des habitudes de solidarité, importées des communautés d'Asie, et que l'Office favorisa. On forma même, pour éduquer les dirigeants des syndicats nouveaux, une école de coopératisme à Salonique. A la fin de 1927, il n'y avait pas moins de 656 coopératives agricoles, groupant le quart des réfugiés, 44 815 membres, soit autant de familles, tandis que dans toute la Grèce on en comptait encore seulement 4 481. C'étaient surtout des coopératives de crédit, chargées d'emprunter à la Banque nationale afin d'édifier de nouveaux locaux, granges, hangars, magasins de vente, ou acheter de nouveaux instruments aratoires. Le capital de ces associations rurales passe de 7 976 000 drachmes en 1925 à 20 635 000 en 1926 et 33 millions en 1927. Les emprunts se sont élevés à 82 107 212 millions de drachmes en moyenne pour chacune de ces trois années. Tel est le syndicat agricole de Mégali Vrissi (Armoutsi) près de Kilkis, 140 familles de laboureurs, qui a acquis de ses deniers une batteuse avec moteur Diesel de 35 CV, 12 moissonneuses-lieuses, une presse à paille, un moulin, un pressoir à graines de sésame et de soleil. D'autres coopératives s'occupent d'exploitation en commun.

Si l'on songe que la production totale du blé en Grèce a passé de 245 540 tonnes (tonnes de 1 280 kgs) en 1922 à 450 200 tonnes en 1928, que les importations nécessaires sont, selon les années, de 300 à 400 tonnes, on peut juger du rôle du blé macédonien dans l'économie nationale : jointes aux 41 220 tonnes de la production indigène, les 44 980 tonnes, fournies par la culture des réfugiés, permettent de supprimer environ le quart des importations.

Les cultures arbustives. — Tous ces Grecs, venus d'Asie Mineure, sont habitués aux cultures jardinières des pentes littorales de la Méditerranée. Si les oliviers ne poussent qu'exceptionnellement, dans de rares coins de la Macédoine, le climat se prête parfaitement à la vigne et au mûrier.

A la suite de l'invasion du phylloxéra, la vigne disparaissait de Macédoine. Il y a quelques années, on voyait encore des pentes entières, jadis couvertes de ceps, délaissées. Les réfugiés, surtout les Grecs de Bulgarie, des bords de la mer Noire, puis de Brousse et de Smyrne, viticulteurs de profession, firent de nouvelles plantations. L'Office autonome commanda en France 5 millions de ceps américains, 1 250 000 boutures racinées, 395 000 plants greffés. L'État grec avança aux vignerons des sommes importantes, pas moins de 5 millions de drachmes pour la seule région de Salonique. En 1927, les colons reçurent encore 5 620 586 boutures. Les indigènes suivirent. La culture fit des sauts prodigieux :

| (en hectares) | 1925–1926 | | 1927–1928 | |
|---|---|---|---|---|
| | Indigènes | Réfugiés | Indigènes | Réfugiés |
| Vignes | 3 820 | 1 639 | 9 518 | 3 771 |

La production indigène doubla (12 259 tonnes de vin en 1925-1926, 23 447 en 1927-1928); celle des réfugiés augmenta d'un tiers (19 401 tonnes en 1925-1926, 31 145 en 1927-1928). Ce sont surtout les pentes montagneuses, exposées à l'Est, qui portent les vignobles nouveaux : les districts de Cozani, Flôrina, Castoria dans la Macédoine occidentale, pentes de la Baba et vallées abritées ; le pourtour des plaines de Salonique et de Drama ; enfin, les basses pentes de la Nitcha sur la Campania, les alentours de Verria, Naoussa, Edessa ; enfin, quelques coins de la Chalcidique qui regardent vers le Midi.

La culture du mûrier prospérait déjà en Macédoine : en 1927-1928, les indigènes ne possédaient pas moins de 1 331 745 mûriers, dont 379 830 dans le district d'Axioupolis (plaine de Voémitsa sur le Vardar), 328 050 en Chalcidique, 264 675 dans le district de Verria.

| Bureaux de colonisation | Nombre de mûriers en 1927-1928 | | Total |
|---|---|---|---|
| | aux indigènes | aux réfugiés | |
| Axioupolis (Voémitsa) | 379 830 | 458 401 | 838 231 |
| Edessa | 184 000 | 550 000 | 734 000 |
| Verria | 264 675 | 312 420 | 577 095 |
| Chalcidique | 328 050 | 15 803 | 343 853 |
| Sidirocastron | 9 700 | 114 300 | 124 000 |
| Kilkis | — | 62 846 | 62 846 |
| Salonique | 53 010 | 1 485 | 54 496 |
| Ptolémaïs (Kaïalar) | — | 41 200 | 41 200 |

Les réfugiés sont familiarisés avec l'élève des vers à soie. Néanmoins, l'Office installe des pépinières, des magnaneries, des étouffoirs-modèles, entre autres dans cette conque chaude de la Karadjova (Enôtia), protégée du Nord par son demi-cercle de montagnes. C'est là, à Ardéa, que fut créée en 1927 une grande coconnière-modèle pour 100 000 okes de cocons. Nombre de colons d'Asie sont des graineurs expérimentés, et la production des « graines » (œufs) passe, grâce à eux, en Grèce, de 50 000 boîtes en 1922 (boîtes de 25 gr.) à 230 000 boîtes, dont 160 000 remplies par les réfugiés. 150 000 nouveaux plants de mûriers en 1925, 635 000 en 1926, 1 200 000 en 1927 vinrent faire de la Macédoine la première province séricicole de la Grèce. Aux mûriers des indigènes se joignirent,

en 1927-1928, 1 674 037 mûriers possédés par les réfugiés : c'est la circonscription d'Edessa, à laquelle ressortit la Karadjova, qui vient en tête avec plus de 550 000 arbres, puis celle d'Axioupolis (Voémitsa), qui en compte 458 401, enfin celle de Verria, qui contient la vallée bien abritée de l'Haliacmôn moyen, avec 312 420 mûriers.

En revanche, les réfugiés n'ont guère planté d'oliviers. Dans les seuls districts macédoniens où pousse l'olivier, la Chalcidique et les bords du lac de Castoria, se sont installés des laboureurs et des pêcheurs. En Chalcidique, il n'y a que 112 435 oliviers qui appartiennent aux réfugiés (arbres déjà plantés par les moines ou les possesseurs de *tchiflik*), contre 631 549, propriétés des indigènes. Les nouveau-venus ont développé les vergers, déjà existants : en 1927-1928, les indigènes cultivaient 209 820 arbres fruitiers et les réfugiés 95 798, surtout dans les environs de Salonique et au pied des montagnes qui ceignent la Campania.

A toutes ces cultures viennent s'adjoindre quelques cultures industrielles, et tout d'abord les textiles. Le lin n'existait pas en Macédoine : il fait son apparition avec les immigrés (85 ha. et 19 060 okes en 1927-1928), presque exclusivement dans les zones humides de la vallée du Vardar (circonscription de Kilkis). Le chanvre était fort rare : aux 4 hectares indigènes, produisant 2 300 okes, s'ajoutent les 9 hectares des colons, fournissant 1 465 okes, surtout dans le secteur marécageux de Giannitsa et dans la région de Kilkis. Le coton était déjà cultivé dans certaines zones abritées : 2 954 hectares indigènes dans les vallées abritées, les petits bassins surchauffés des secteurs de Salonique, de Sidirocastron et de Serrès, produisant encore en 1927-1928 1 928 tonnes (de 1 280 kgs) : maigres gousses au reste, duvet assez fin, mais court. Les réfugiés ont planté encore 2 542 hectares, surtout vers Sidirocastron, puis Salonique et Serrès, et leur récolte fut de 1 822 tonnes.

Quelques plantes à huile (outre l'olivier) prennent de plus en plus de place. La principale est le sésame. Les 3 552 hectares indigènes (901 391 okes) se doublent des 2 941 hectares des immigrés (697 441 okes).

La grande culture industrielle est le tabac. C'est elle qui a complètement transformé la Macédoine, sauvé les agriculteurs et redressé leur fortune. A côté des 15 475 hectares anciens, 33 096 nouveaux hectares. En plus des 9 millions d'okes, que fournissent les indigènes, 16 millions d'autres, présentés par les réfugiés. Une richesse incomparable.

Le cheptel et la régression du nomadisme pastoral. — La question de l'élevage est complexe en Macédoine. La Macédoine d'autrefois par excellence était un pays pastoral, où les steppes d'hiver alternaient avec les alpages, les pâtures d'été. Quelle que soit sa langue, roumaine, grecque ou slave, le berger « valaque » formait des tribus, des villages à part, ne se souciait pas des frontières. Les hautes plaines de la Macédoine hellénique, la Campania salonicienne recevaient aussi bien en hiver les Saractsani, Vlaques de langue grecque d'Epire, les Miiatsi, Vlaques de langue slave du Stogovo, que les nombreux Aroumains ou Koutso-Valaques de langue roumaine.

Les éleveurs réfugiés sont relativement peu nombreux : 2 009 familles, placées surtout dans les zones montagneuses des circonscriptions de Cavalla (361), Salonique (318), Verria (267), Ptolémaïs (Kaïalar) (206) et Cozani (204) ;

plus nombreux furent les petits cultivateurs qui à une terre médiocre pouvaient ajouter les ressources subsidiaires de l'élevage. Aux colons des districts montagneux de la frontière, et qui arrivaient sans bétail, l'Office fournit 20 brebis par famille (22 972 têtes dans la circonscription de Drama, 13 036 dans celle de Sidirocastron). Aux autres, mi-cultivateurs mi-pasteurs, on donna de 6 à 10 têtes (4 892 têtes dans le district de Cozani, 4 657 dans celui de Cavalla, 4 050 dans celui d'Axioupolis-Voémitsa). On alla chercher les brebis dans les pays voisins, Bulgarie, Iougoslavie : l'Office distribua 57 709 brebis et chèvres, l'État grec 53 298.

La distribution du gros bétail était indispensable à la culture. Ce cheptel avait été très éprouvé par les guerres balkaniques, les dix ans de guerre précédentes. Il fallait donc le reconstituer. On alla se ravitailler dans les pays les plus proches, bœufs de Iougoslavie ou de Turquie, chevaux de Hongrie, d'Albanie, de Slavonie et de Bosnie, ânes et mulets d'Italie et de Chypre. L'Office ne distribua pas moins de 630 775 bêtes en Macédoine : 58 894 animaux de labour, bœufs, buffles et chevaux, 10 073 bêtes de somme, petits chevaux, ânes et mulets; on doit y joindre les 57 903 animaux de trait ou de labour acquis par l'État hellénique, livrés aux colons macédoniens. On chercha à procurer deux bêtes par famille de cultivateurs[1].

On voulut en même temps profiter de ce repeuplement en bétail de la Macédoine pour améliorer les races : d'abord par l'extension des cultures fourragères, entre autres le trèfle et la luzerne, dont nous savons le rôle comme plantes d'assolement des céréales ; une luzernière de 500 hectares est créée à Rizovo, près d'Edessa, dans une région d'irrigation facile aux pieds mêmes de la Nitcha. Ensuite, on institua des fermes-modèles, à Salonique pour la Macédoine centrale, à Cozani pour l'Ouest, à Pravi pour l'Est. Celle de Pravi renfermait en 1927 un cheval hongrois, un âne cypriote, un taureau métis de Jersey, trois taureaux pur sang bretons, un taureau pur sang limousin : à côté de la station d'étalons, les champs d'expérience des cultures fourragères, trèfle, luzerne, et de plantes à pulpes pour la nourriture du bétail. Enfin, on établit des sous-stations moins importantes, à Menvi (dans la presqu'île de Cassandra), Langada, Giannitsa, Verria, Grévéna et Névoliani (1 km. S. de Flôrina). Une « caisse de protection de l'élevage » créa un laboratoire de microbiologie, qui étudie et combat les épizooties, répand l'usage de vaccins et de sérums : charbon et gale des brebis, gourme des chevaux, peste bovine, qui fit deux fois son apparition. La grande étable de Salonique concentre le bétail importé et malade : par exemple, en 1925, 1 632 animaux, sur lesquels 1 418 furent guéris.

Pour éviter une mortalité excessive du bétail, pour pousser les paysans à des soins plus assidus, l'Office a préféré encourager l'élevage sédentaire : on traca dans certaines zones, région de Kilkis ou Chalcidique, des parcs d'élevage où l'on concentrait des troupeaux déterminés ; on invita les réfugiés à ne pas étendre la pâture même sur les terres incultivables, qui n'occupaient pas moins de 227 352 hectares ; mais aussi, on dut lutter pour éviter l'accaparement des prairies par les cultivateurs, installés déjà à demeure, et qui ont vite tendance à agrandir par des fumures leur domaine à défricher. Nous touchons ici à un épisode de ces luttes séculaires entre l'agriculteur sédentaire et le berger.

1. Le nombre des bœufs servant au labour passe ainsi en Macédoine de 93 402 en 1923 à 165 621 en 1927 ; des chevaux de 9 532 en 1923 à 31 306 en 1927 ; des vaches de ferme de 24 972 à 47 526 ; des porcs de 31 700 à 97 450.

Tandis que le cheptel de ferme est reconstitué, s'accroît même, l'élevage nomade subit une crise. Elle a été provoquée non par la colonisation même, mais par les conjonctures politiques, surtout la guerre qui a sévi presque sans arrêt, de 1912 à 1918, sur le sol de la Macédoine hellénique. Mais la colonisation n'a pu arrêter cette décadence. Il est très difficile de s'en rendre compte par les chiffres, car les statistiques ne séparent guère les animaux transhumants des animaux de ferme, surtout en ce qui concerne les bovins. La crise apparaît plus nette pour les moutons et les chèvres. Il faut ajouter que les troupeaux nomades échappent par définition aux recensements et que le berger a conservé l'habitude, prise du temps des Turcs qui percevaient un impôt sur les moutons, de restreindre le nombre des bêtes. Ces réserves faites, les statistiques officielles grecques donnent les chiffres suivants, défalcation faite des animaux servant au labour : nous nous contentons des années caractéristiques, 1914 (époque cependant où le bétail avait subi déjà la diminution des réquisitions et des restrictions des deux guerres balkaniques), 1918 (fin de la guerre européenne), 1922 (année qui précéda le départ des Turcs échangés), 1923 (année de l'arrivée des premiers réfugiés grecs), 1927 (qui montre la situation actuelle) :

| | 1914 | 1918 | 1922 | 1923 | 1927 |
|---|---|---|---|---|---|
| Bovins | 261 394 | 89 745 | 157 501 | 97 298 | 195 785 |
| Chevalins | 43 013 | 24 221 | 34 658 | 20 831 | 35 583 |
| Ovins | 1 650 421 | 824 580 | 1 446 397 | 974 768 | 1 530 528 |
| Caprins | 1 091 138 | 439 491 | 979 525 | 532 661 | 892 092 |

Aucun chiffre ne nous renseigne sur les troupeaux étrangers qui venaient jadis hiverner sur les plaines basses de la Macédoine salonicienne et qui remontaient en été sur les alpages septentrionaux, les Rhodopes, le Char et au delà même. Le partage de l'Empire ottoman ne favorise guère ces migrations saisonnières à travers les frontières fermées. Ce sont plutôt les changements de paysage qui nous édifient à ce point de vue. Les steppes de la Campania cultivées, asséchées ou irriguées ne sont point aptes à recevoir, même sur les chaumes de l'automne, les millions de moutons nomades (que l'on évaluait jadis à 2 millions et demi pour la Grèce seule). Les 194 000 nouveaux hectares défrichés, semés par les réfugiés de Macédoine, sont autant de terres retirées au nomadisme exotique, à la transhumance nationale. Il y a plus. Ce sont les plaintes des voisins qui nous permettent aussi de conclure à cette modification profonde de la Macédoine grecque. Je me souviens d'une conversation, en septembre 1928, avec le pope, chef de la communauté koutso-valaque de Gorna Djoumaïa, dans la vallée de la Strouma bulgare : 300 familles koutso-valaques, qui avaient l'habitude de conduire leurs moutons l'hiver sur les plaines grecques de Serrès et de Drama, de retourner l'été dans les montagnes bulgares, trouvaient la frontière fermée, leurs pâtures ordinaires occupées par des cultivateurs, ne savaient plus comment nourrir leurs 20 000 moutons, leurs 5 000 brebis laitières ; elles étaient contraintes d'emmagasiner du foin. J'ai entendu les mêmes misères s'exhaler dans la haute vallée du Vardar, sur les montagnes de Galitchnik, naguère célèbres par leurs troupeaux, leurs laitages, leurs fromages. Le résultat, au reste, ne se fait pas attendre. Tous ces Aroumains, jadis nomades par excellence, restent en Bulgarie, en Iougoslavie, se font sédentaires à leur tour : et, voyant la richesse des nouveaux cultivateurs de tabac, ils suivent, partout où c'est possible, leur encourageant et rémunérateur exemple.

Ainsi se transforme de fond en comble la Macédoine, qui n'est plus le pays-type des bergers.

Vue d'ensemble sur la colonisation rurale. — Les chiffres ne disent pas tout. Les observations directes, les conversations particulières sont instructives. L'impression générale est que les réfugiés s'enracinent, ont pris confiance. Le plus pressé fut de donner un toit et de faire vivre. Aujourd'hui, la maison est construite, le cadastre se fait : le réfugié a conscience de sa propriété. Ce n'est plus du provisoire. Cette famille de cinq personnes, qui a vécu cinq ans dans un wagon abandonné, a maintenant son foyer. Telle autre ajoute à la maison-type un étage. Ici on met des rideaux brodés aux fenêtres, et là des fleurs, des plates-bandes. L'idée de la sécurité, du définitif, est entrée dans les esprits.

Aussi bien la mortalité a diminué et la natalité augmente. Au début, la natalité ne dépassait pas 12 °/₀₀, la mortalité atteignait des sommets, 35 ou 36 °/₀₀. Maintenant, la proportion est entièrement renversée : la natalité moyenne est de 33 °/₀₀ et la mortalité ne dépasse pas 14 °/₀₀. La sécurité a engendré non seulement le souci de la santé, mais les préoccupations d'avenir.

Ce qui a sauvé ces paysans, c'est la petite culture intensive. Raisons de climat et de sol. Raisons de psychologie aussi. Le pays, certes, s'adonne à la culture des céréales, mais pour sa nourriture propre. Jamais il ne pourra lutter, pour l'exportation, contre la concurrence des grandes terres propices, le Canada ou l'Argentine. Mais aussi le Grec du dehors, arrivé sur cette terre neuve, travailleur, patient, intelligent, se soucie peu de cette grande culture mécanique. Il aime particulièrement soigner sa terre, résoudre les problèmes, toujours nouveaux, qui se posent chaque jour, observer les résultats, les progrès. Aussi a-t-il transformé ce pays par l'introduction de cultures neuves, que l'Office a imposées et qu'il a fini, après quelques résistances, par accepter, par soigner. Le coton a pris à droite, à gauche une extension nouvelle. Le mûrier a été planté et a réussi. Ici des jardins potagers, avec oignons, choux, aulx, etc.. Là des betteraves fourragères pour la nourriture du bétail ou des prairies artificielles dans ce pays au foin rare. La pomme de terre est toute nouvelle. Nouvelles aussi les plantes à huile, qui prospèrent, comme le sésame, mais aussi des importées, comme le soja ou l'arachide. Même des textiles inconnus ici, tels que le chanvre indien.

Or, pour une telle œuvre — l'établissement des réfugiés ruraux et urbains — l'Office autonome, qui va se dissoudre[1] ayant achevé sa tâche, n'a pas dépensé plus de 11 millions de livres sterling[2]. En Palestine, chaque maison juive a coûté en moyenne dix fois plus que cette maison grecque. Et le paysan commence à rembourser : autre preuve de sécurité. Certes on ne le presse pas, et jusqu'à présent les remboursements d'avances n'atteignent que 500 000 livres. Mais l'élan est donné : à l'Office, on estime qu'il se continuera au rythme de 500 000 livres par an.

Cette œuvre, étayée par la Société des Nations, financée par elle, dirigée par un Américain et un Anglais, le président et le vice-président de l'Office,

1. Au 1er janvier 1930, la plupart de ses services ont été transférés aux ministères de l'Agriculture et de l'Hygiène, et la liquidation de la Direction générale de la colonisation de Macédoine se poursuit.

2. Dépenses d'établissement agricole des réfugiés du 1er janvier 1924 au 31 décembre 1928 : pour la Grèce entière 9 117 362 livres, dont 6 921 173 pour la seule Macédoine (non compris les circonscriptions de Drama et Cavalla, qui ont absorbé environ 200 000 livres).

est cependant, dans son travail propre, une œuvre purement hellénique. Les dirigeants ont compris la nécessité d'intéresser le pays entier à cette tâche et de ne pas fournir des motifs d'affaires aux compagnies étrangères, déjà toutes prêtes à cet égard. A l'exception d'une compagnie allemande, qui a l'adjudication d'un certain nombre de maisonnettes de ciment, tous les entrepreneurs, ouvriers, employés, fonctionnaires de l'Office sont Hellènes. Sous l'égide de la Société des Nations, s'est accomplie, en sept années, une œuvre toute nationale. Mais l'œuvre matérielle n'est pas tout.

Le paysan et la culture grecque. — Il y a quelques mois, au milieu de la plaine de Serrès, des chaumes du maïs où séchaient les dernières feuilles, des plants de tabac rétrécis aux pousses supérieures. Les dômes du Pangée rougeoient encore. Les eaux calmes et grasses du lac d'Achinos scintillent sous le brouillard matinal. Sur un monticule une masse blanche, que domine le carré blanc et rouge d'un palais. La petite voiture s'approche du village. Les buffles se sauvent et les chiens accourent, courroucés devant l'étranger. Nous mettons pied à terre devant le palais de chaux et de briques. Un chœur d'enfants s'élève. Ce palais est une école.

Ce spectacle de Néos Scopos, on l'a mille fois répété dans les plaines monotones de Macédoine, où les champs antiques ressuscitent, où les villages sortent de terre. La Société des Nations, l'État hellénique ont fait des prodiges d'économie pour installer sur les terres grecques, vieilles et abandonnées, repeuplées et fertilisées, le million et quart de refugiés de Thrace orientale, d'Anatolie turque. Les ingénieurs agronomes ont guidé la reconstruction, l'engraissement des terres, les semailles nouvelles. Mais l'argent indispensable pour les abris, pour les cultures, manque pour le superflu, si le superflu est l'instruction. Alors le village, immigré, sorti des cendres ioniennes, rassemble les drachmes et les bras. Sur la motte qui domine la plaine, au beau milieu des fermes, sans aide, le paysan construit son école.

Jadis après les invasions, on dressait le château fort. Plus près de nous, après les guerres fratricides, qui ont ravagé la péninsule, on rebâtissait l'église. L'église neuve a encore sa place : elle est là, minuscule, modeste, basse, couvrant sa nudité du manteau de ses tuiles pauvres. Voisin, l'orgueil de l'école, avec la commisération d'une fille émancipée, lui mesure une place suffisante, mais parcimonieuse. Et sur le tertre, à l'heure de l'office, les clameurs des enfants, qui jouent, couvrent la psalmodie du *pappas*, qui approuve.

L'école, faite des deniers des pauvres. L'école, premier autel dressé aux plus durs moments d'un exil, simulacre de la patrie emportée à la semelle des souliers. Aux temps héroïques de la colonisation grecque, le fondateur emmenait les dieux immortels de la cité, les divinités protectrices de la pérennité, de cette civilisation, qui ne veut pas mourir. Maintenant de Smyrne incendiée, de Brousse dévastée, qui ne ressurgiront plus jamais des flammes éteintes ou des pillages, les colons ont enlevé ce seul symbole moderne de la patrie, temple de l'alphabet, conservatoire des Anciens. La culture grecque ne peut mourir : elle est aux mains de la masse rurale.

Petit jardinier, penché sur son carré d'oignons, d'aulx et de fèves ; ménagère au fichu noué qui abrite mal du soleil, cueillant avec lenteur et méthode les feuilles larges, vertes, du tabac nouveau ; bambin à l'œil noir, au malicieux

sourire, qui trotte derrière les hottes de raisins, les ânes gris, les petits chevaux blancs ; vieillard majestueux dans cette peau de mouton le drapant encore comme un héros d'Homère, qui paît paisible ses brebis blanches, ses bœufs gris et ses buffles noirs ; mâle basané qui pousse sur l'humus fécond la charrue moderne où, durant des générations, passa le primitif araire. Les voici tous qui lâchent, pour un répit utile, la tâche quotidienne, quand ronfle la petite auto, où roule le Dieu terre à terre du jour. Écoutons-les qui souhaitent la bienvenue à l'ingénieur du district, à l'agronome, venu avec eux d'au delà des îles et de la mer, pour créer sur ces molles et mornes platitudes une neuve et riche patrie. En voici un qui réclame des conseils pour le chanvre, dont le champ modèle fait luire au loin les brillantes tiges. Un autre demande des semences choisies pour son blé ou pour son orge. Un autre souhaite profiter de l'étalon, enfermé dans l'étable du district, ou de l'engrais synthétique, qu'on a promis de faire venir. Quelle curiosité, qui sait unir l'amour de sa terre adoptée à l'appât de la nouveauté, à l'intelligence du progrès utile !

« La Terre, dit Socrate dans l'*Economique* de Xénophon, donne aux âmes attentives des leçons de justice ».

CHAPITRE XIII

# LE TABAC

Les conditions de la culture. — La production du tabac dans les colonies de Macédoine a non seulement transformé l'économie du pays, mais encore celle de la Grèce entière. La production du tabac grec passe de 25 000 tonnes en 1922 à 50 000 en 1924, première année de culture en grand par les nouveaux colons, à 80 000 tonnes en 1929 : sur cette quantité globale la Macédoine a causé elle seule un saut de 36 000 tonnes (11 000 en 1922 ; 47 000 en 1929).

Cette transformation est due sans doute d'abord aux aptitudes spéciales des immigrés, venus d'Asie, de Thrace orientale, de Bulgarie même. Parmi les réfugiés, les cultivateurs de tabac forment le second groupe en importance : 15 561 familles sur 112 111, et la plupart furent installés dans la région de Drama, apte aux plantations de tabac : 9 653 familles. Ils apportaient non seulement des traditions, mais encore des graines de ces plants réputés de l'Asie turque, qui se mêlèrent aux plants déjà connus de Doxaton, Drama, Cavalla, Pravista (Pravi), Iénidjé (Giannitsa), aux feuilles petites, mais aromatiques et fines.

Les conditions naturelles se prêtent merveilleusement à cette culture. Le climat des plaines macédoniennes lui est propice : les pluies d'hiver, qui se prolongent jusqu'en avril, favorisent les semailles, tandis que la sécheresse de l'été, qui se marie avec une température de 20° jusqu'en septembre, est utile à la plante même. Le tabac qui, dans ces régions, ne reste pas plus de trois mois sur pied, a besoin de conditions optima pendant sa courte période végétative, en particulier d'un minimum d'humidité durant sa maturité. Il a besoin aussi d'un sol adéquat : une terre mi-calcaire, mi-argileuse, assez profonde, à cause de la nécessité, en vue d'une croissance rapide, d'émettre d'abondantes racines, et parce que ces terres, retenant mieux l'humidité à l'époque du repiquage, permettent la plantation à plat. Mais il faut aussi qu'ensuite le drainage soit suffisant : aussi les coteaux d'éboulis conviennent-ils parfaitement, surtout s'ils s'étalent en pente douce. Les terres trop calcaires, parce que trop sèches, trop argileuses, parce que marécageuses, ne sont pas bonnes. Nous n'avons pas besoin de remarquer que les plaines macédoniennes, généralement fermées par des montagnes, abritées des vents froids du Nord, sols d'alluvions argileuses, mélangés de débris calcaires ou schisteux, à l'exception des zones de marais, sont tout à

fait aptes à cette culture. Les tabacs les meilleurs de Macédoine sont ceux des pentes un peu pierreuses, potassiques, pas très profondes : on préfère gêner quelque peu l'expansion des racines, pour avoir des feuilles petites, un tissu fin, un goût léger. Les terres qui proviennent du défrichement du maquis y laissent un engrais naturel ; ajoutent encore à cette fertilité spéciale l'urine et les déjections des moutons. Cela explique que toutes ces anciennes pâtures aient fourni des sols si favorables à la culture du tabac[1].

Le travail est minutieux : le planteur ne chôme guère durant les 90 ou 100 jours que dure cette culture, brève, mais qu'il faut soigner de près. Sur ces terrains de pentes ou d'alluvions, bien préparés par les labours d'automne et par les pluies d'hiver, la vraie besogne ne commence qu'au printemps (fin février, mars). C'est l'époque où, à la fois, on sème en pépinières (*haslamades*), et ailleurs on prépare la terre pour le futur repiquage. Les semailles sont difficiles, car la graine est ténue (de 5 000 à 12 000 graines par gramme) : il faut la mêler à des cendres de bois ou du sable fin. Huit à quinze jours après, le plant lève. Les pluies de printemps sont utiles ; sinon, il faut irriguer, arroser, aérer, et toujours sarcler et éclaircir. Quand vers le milieu de mai le plant atteint 0 m. 10 environ, il est bon à repiquer : cela demande un mois, un mois et demi environ ; nous sommes alors en juin, au début de l'été, la saison sèche. Cependant, on a préparé le champ de transplantation : c'est là que l'on repique les plants les mieux venus. Les sillons doivent être droits, les plants bien espacés, de 0 m. 50 × 0 m. 20, soit une « compacité » (nombre de pieds à l'hectare) de 80 000 à 150 000 (en effet, pour avoir les feuilles petites et aromatiques, on diminue la faculté de nutrition de la plante et on augmente la « compacité » : la « compacité » du Maryland est de 20 à 30 000 pieds à l'hectare, celle du tabac français de 35 à 40 000). Ensuite, il faut « butter », soit ameublir et aérer le sol, « épamprer », c'est-à-dire supprimer les feuilles sans avenir de la partie inférieure de la plante. Au contraire de ce que l'on fait ailleurs, on n' « écime » pas, car il s'agit toujours ici de diminuer la vigueur de la plante afin d'obtenir des feuilles moins développées mais plus aromatiques. Quand les feuilles vertes (14 à 16 par plant) commencent à prendre des marbrures jaunâtres, elles sont mûres. La cueillette attend une maturité bien accusée. Vers le 15 juillet, parfois un peu plus tard, commence la « récolte précoce », celle des feuilles inférieures, verdâtres, faibles et sans grand arome : elles donneront les qualités les plus basses, peu lisses et dures. Ensuite a lieu la cueillette des feuilles médianes. La récolte se poursuit, « récolte tardive », jusqu'au 15 septembre, parfois en octobre, celle des feuilles supérieures, petites, grasses, pleines de saveur. Enfin, on prend même les folioles et rejetons, et les fleurs blanches de la cime, qui portent les semences de l'an prochain. Les feuilles sont mises en javelles durant un jour, puis on prépare la dessiccation.

Le séchage est une opération délicate, qui demande à être faite avant les premières pluies de l'automne. C'est le paysan lui-même qui s'en charge avec sa famille. Il faut trier les feuilles, les enfiler selon la grosseur dans des fils de chanvre ou de fer. Les guirlandes sont exposées au soleil, toujours à l'Est ou au Midi, soit à la façade de la maison, soit le long d'un mur, ou bien parfois sur des séchoirs spéciaux. Toutes les maisons villageoises des régions de

1. Cf. Capus, Leulliot et Foex : *Le tabac*, Paris, 1929, 2 vol. in-8°, 418 et 430 p., t. I : Origine, histoire, classification, chimie, culture, récolte, génétique; t. II : Pathologie, dessiccation, préparation.

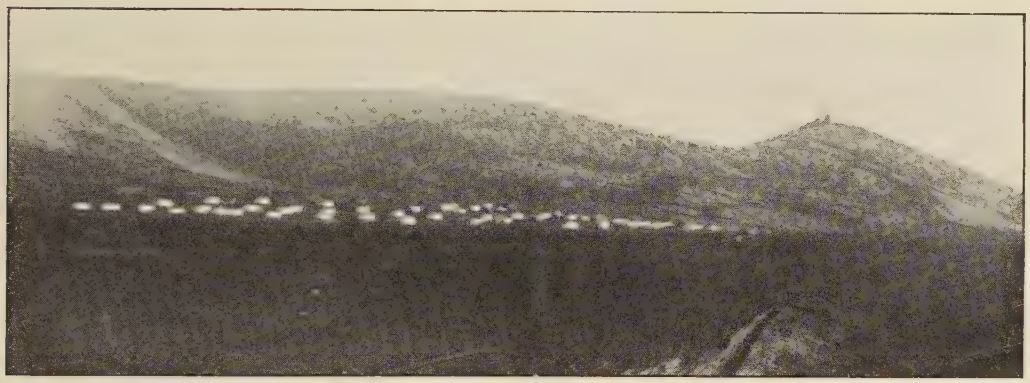
tabac se couvrent ainsi au début de l'automne de ces feuilles larges et vertes, qui deviennent brunes, puis jaunes. Les coopératives, qui se sont vite créées parmi les réfugiés, se sont construit ou des séchoirs à plat ou des claies verticales. Une fois les feuilles séchées à point, on les empaquette dans des « balles paysannes ». C'est d'après ce conditionnement que l'on distingue les deux grandes espèces marchandes, les *basma*, aux petites feuilles ovales, au limbe et aux nervures fines, célèbres par leur saveur, les *bachibagli*, à feuilles pédonculées, en forme de cœur et plus grandes et plus rudes, recherchés néanmoins dans l'Europe centrale. C'est ainsi que les balles partent, vers la fin de l'année, dans les manufactures où se font la visite, le triage, puis l'aération, enfin, après complète fermentation, ou le travail industriel, émiettement, cigarettes, etc., ou l'expédition dans les ports.

Tout ce travail, qui, somme toute, se poursuit de mars à décembre, tant sur la terre qu'à la maison, montre qu'il faut à la culture du tabac une abondante main-d'œuvre. Les conditions physiques ne suffisent point à expliquer la répartition de cette culture : elle n'est possible que dans un pays de population assez dense. Avant l'arrivée des colons, la culture du tabac n'était répandue que dans le département de Drama (départements actuels de Drama et Cavalla), où la densité dépassait 40 habitants au kilomètre carré, et se trouvait, à un degré au reste déjà moindre, dans les départements de Salonique et de Flôrina, où la densité était environ de 30. La manipulation après la récolte réclame, dans un grand centre comme Cavalla, plus de 7 500 personnes (chiffre de la main-d'œuvre ouvrière des manufactures de Cavalla en décembre 1928, mois de triage et d'emballage), dans des centres plus petits, tels que Drama, plus de 2 200 ouvriers, ou encore 770 à Serrès, 650 à Pravi. Les cultivateurs, au reste, ne vendent pas toujours immédiatement leurs récoltes : ils stockent, attendent parfois le début de l'été, quand ils ont besoin de place et se rendent compte de l'importance de la nouvelle récolte. Aussi la main-d'œuvre urbaine de tri et d'expédition a pu s'élever parfois à plus de 12 500 à Cavalla, plus de 2 000 à Serrès (en juin 1928). Il y a, dans l'emploi de cette main-d'œuvre, un élément d'incertitude, et les industriels du tabac, en particulier l'État grec, s'efforcent d'obtenir des cultivateurs une plus grande régularité dans les ventes. Beaucoup de villages enfin construisent à leurs frais des entrepôts, où les tabacs séchés et mis à l'abri des fermentations peuvent attendre, sans craindre les intempéries, des offres favorables.

Les progrès de la technique agricole, industrielle et commerciale. — La culture du tabac — on le voit par ce qui précède — représente des frais énormes. Et surtout, là où elle est une véritable monoculture. Le réfugié de la Macédoine orientale a reçu souvent sa part entière en des champs propres au tabac, a immédiatement semé, planté les variétés de tabacs fins importées d'Asie Mineure : deux hectares parfois d'un seul tenant. Double désavantage : d'une part, le rendement de ces espèces est faible (de 600 à 700 kgs par hectare) et les frais de culture sont considérables (de 20 à 70 000 drachmes à l'hectare) ; d'autre part, le paysan, dans les années mauvaises, comme fut l'année 1924 trop sèche, ne pouvait se rattraper sur un autre produit, évidents méfaits de la monoculture. Au contraire, dans les Macédoines occidentale et centrale, le colon n'a guère reçu que 3 ha. 5 en moyenne à planter en tabac ; il trouve, à

Néa Philadelphia (anc$^{t}$. Narés) (20 km. N.-N.-O. de Salonique sur le Vardar)

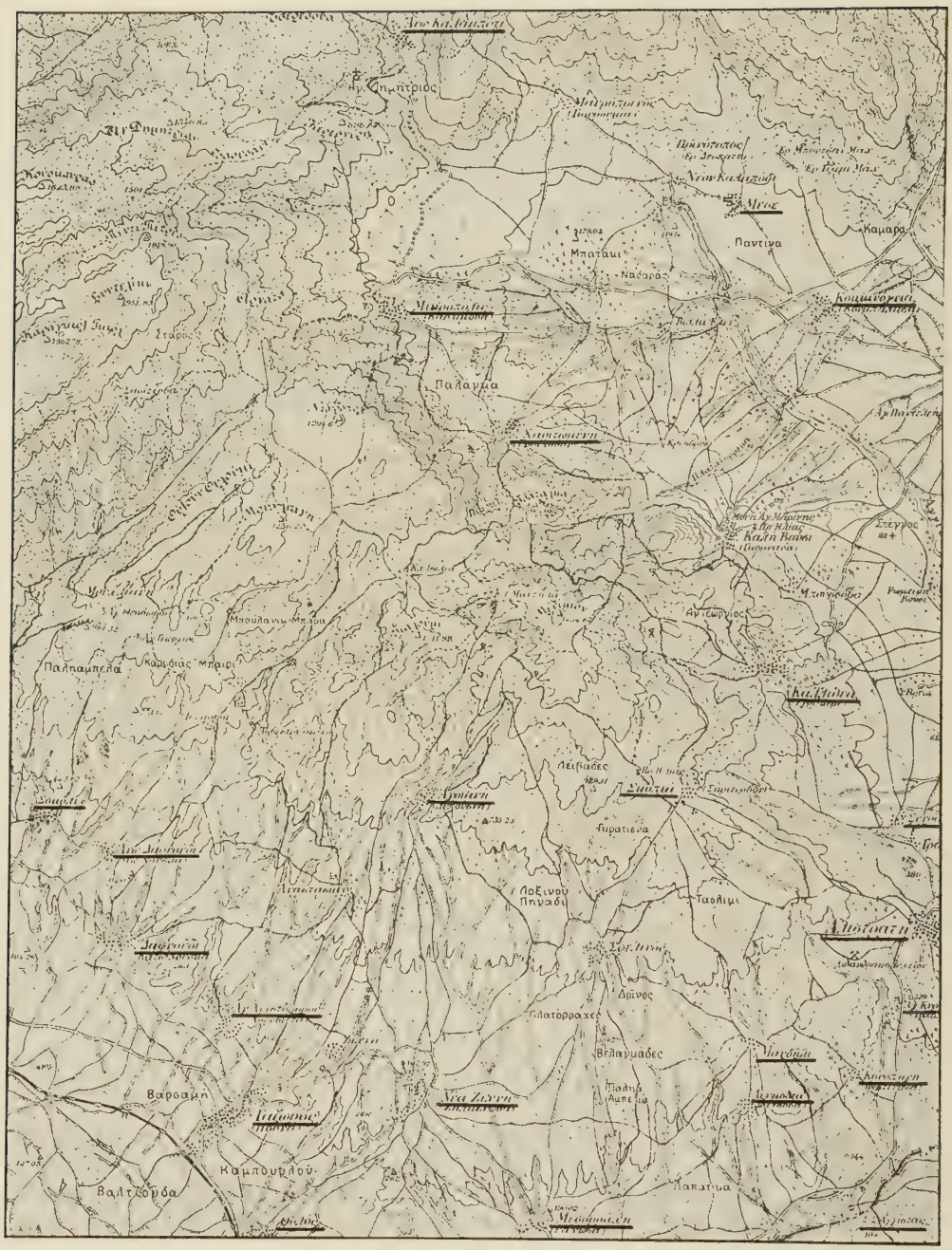
Mavronéri (anc$^{t}$. Karabounar) (12 km. S.-S.-O. de Kilkis)



La nouvelle Philippes

Une colonie de pêcheurs : Néa Carvali (7 km. E. de Cavalla)

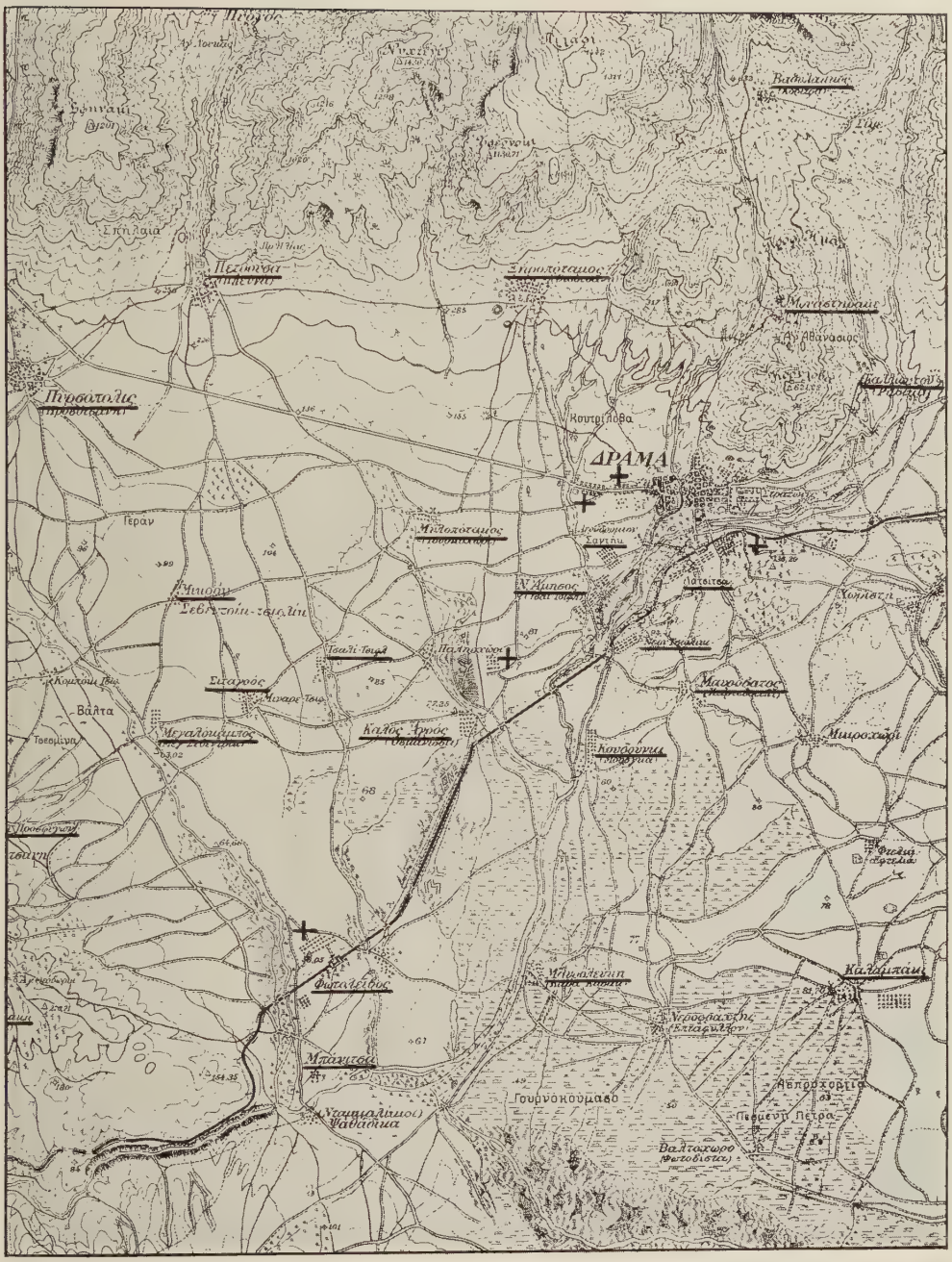
*Phot. Office autonome.*




Cartes 13 et 14. — Colonisation de la plaine de Drama et de son encadrement N. et O.

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuille de Drama, tirage de 1928.)

La plaine de Drama est un bassin à peu près fermé, au N. et à l'O., par les contreforts du Rhodope et du Pirin, occupé au S. par les marais de Philippes. Les pentes, et en particulier les cônes de déjection des torrents, sont occupés par d'anciens villages, qui ont reçu des réfugiés : ainsi Alistrati sur les dernières pentes S.-E. du Pirin. Au contraire, la plaine même est




occupée par des villages entièrement neufs, qui se sont partagé les terres des tchiflik : Pyrsopolis, Sitagros, Calos Agros, à l'O. de Drama. La banlieue même de Drama est couverte de ces villages, dont quelques-uns (marqués d'une croix) étaient encore anonymes il y a deux ans. Au S., la trouée de l'Aggistis, qui se déverse dans la Strouma : basse, mais d'argiles, sables et cailloux, parfois encaissée (gorges d'Amphipolis), elle est presque déserte ; les villages se réfugient sur les pentes ensoleillées de la montagne. Au S.-O., villages de colons sur les pentes de la plaine de Serrès, à l'écart des inondations du lac d'Achinos. Les noms des villages de colonisation sont soulignés.

NEA CALLICRATEIA
(33 km. S.-E de Salonique)

NEA FLOGITA
(54 km. S.-E. de Salonique)

NEA POTIDAIA
(isthme de Cassandra)

*Phot. Office autonome*

côté, d'autres ressources dans ses légumineuses et ses céréales. Celui-ci arrive, avec peu de frais, à vendre son tabac 40 drachmes l'oke (en 1925), tandis que le propriétaire de Macédoine orientale, qui a des frais énormes, le vend au minimum 50 drachmes, au maximum 90, tabac moyen. Que dire des qualités inférieures ? Ainsi, en 1924, le *bachibagli* de Drama était acheté, demi-manipulé, par les manufactures, de 25 à 35 drachmes l'oke, en 1925 de 22 à 38 : le producteur y perdait.

La question prenait donc une importance toute particulière avec les réfugiés, qui recevaient les avances de fonds de l'Office, et qui ne devaient pas s'endetter. Il s'agissait et d'améliorer le rendement et d'assurer des prix rémunérateurs. Y coopérèrent l'État grec, l'Office autonome et des organisations particulières. La loi de 1922, qui interdisait l'exportation des tabacs non manipulés, fut abrogée, et le producteur trouva sur les marchés étrangers des prix meilleurs. La conséquence de cette mesure se fit immédiatement sentir : 800 cultivateurs de tabac, qui avaient quitté la terre pour trouver du travail dans les manufactures de Cavalla, se remirent en 1926 à la culture dans la région de Sari-Chaban (basse vallée de la Mesta).

Il s'est créé en Grèce, dans les trois ports d'exportation essentiels, Volo, Salonique et Cavalla, des Offices pour la protection du tabac hellénique. La Ligue, qui unit ces offices, a publié tout un programme de « politique tobacconiste » : grands travaux hydrauliques, entre autres, installation de réservoirs, qui seront remplis en hiver de l'eau qui irriguera en mai et juin ; établissement de dessiccateurs avec châssis mobiles ; création de dépôts de tabac qui permettent aux cultivateurs d'emmagasiner leurs récoltes et de les écouler peu à peu dans l'année. C'est aussi dans cette vue que le décret du 11 juillet 1925 vint permettre dans les régions productrices la circulation du tabac jusqu'au 1er mars de chaque année : les producteurs étaient ainsi contraints de faire leurs manipulations eux-mêmes et était facilité le contrôle des « chapelets » (*armatha*) de feuilles apportées aux manufactures : le tabac en chapelets déjà triés est offert à de meilleurs prix que le tabac vendu en balles ; la production augmenta dans les districts de Nigrita, de Sidirocastron, de Drama, où les producteurs prirent cette habitude, tandis qu'elle restait stationnaire dans la région de Serrès, où l'usage des « balles paysannes » persistait[1].

Une dernière catégorie de mesures, et non des moindres, est la protection des ouvriers. Sur les 40 000 ouvriers en tabac de Grèce (1927), la Macédoine en compte 16 650, près de la moitié, dont 13 594 en Macédoine orientale, surtout à Cavalla. Parmi ceux-ci, 5 000 à peine sont des professionnels. Les autres sont des cultivateurs, surtout des réfugiés, qui s'engagent périodiquement comme saisonniers, ou des citadins sans travail. Un ouvrier ou une ouvrière en tabac ne travaille guère que 300 à 330 jours par an[2] (pour un salaire moyen de 157 drachmes, soit environ 52 francs par jour). D'où la création d'une Caisse d'assurance des ouvriers en tabac qui, non seulement distribue des secours de chômage, mais encore paie les frais de voyage des ouvriers qui veulent trouver du travail à la campagne, qui a besoin de main-d'œuvre, et peu coûteuse : elle a créé une assistance médicale, un sanatorium, des maisons de convalescence,

1. Cf. *Tabacs helléniques*, publication mensuelle (depuis mars 1928) à Cavalla.

2. Nombre de jours de chômage pour 13 594 ouvriers : 395 597 en 1927, soit environ 30 jours par ouvrier.

envoie des enfants dans des colonies de vacances. Le but essentiel est de décongestionner les villes d'un prolétariat trop nombreux pour un travail irrégulier, de faire refluer sur les campagnes une population, main-d'œuvre d'une culture délicate, qui ne deviendra rémunératrice qu'au jour où les frais de production décroîtront.

Enfin, là encore, comme dans tous les domaines agricoles, l'esprit coopératif est venu au secours des cultivateurs. Dans la Macédoine orientale, la grande zone du tabac, il y a trois fédérations coopératives, qui groupent 229 associations agricoles, plus de 31 000 membres, plus de 28 millions de drachmes de capital. Ces coopératives se font prêter de l'argent par la Banque nationale en guise d'avances, ou au moment de la plantation (printemps), ou au moment de la manipulation villageoise (automne) : ainsi furent prêtés en 1926 plus de 155 millions de drachmes, en 1927 plus de 315 millions. De telles opérations permettent aux cultivateurs de recruter la main-d'œuvre nécessaire, d'entreposer leur tabac — opération essentielle puisque le tabac ne se vend qu'après complète fermentation —, d'attendre les offres des acheteurs grecs, et surtout étrangers. Notons que les salaires des ouvriers se montent à 238 millions de drachmes (1927), dont 190 millions pour la seule Macédoine orientale.

Les progrès de la production. — Ce sont ces efforts si divers qui ont permis de venir à bout des difficultés soit physiques, soit sociales. Dans l'ensemble la production macédonienne n'a cessé de croître, et elle a pris une place de plus en plus importante dans la surface cultivée et la production du tabac grec. De 1926 à 1929, la production macédonienne a augmenté de 124 %.

Les étendues cultivées en tabac par les seuls immigrés de Macédoine passent de 9 372 hectares en 1923-1924 à 20 106 en 1925-1926, soit un pourcentage d'augmentation de 146 %, et les progrès continuent les années suivantes, l'exemple étant au surplus suivi par les agriculteurs indigènes :

| (en hectares) | 1925-1926 | | | 1927-1928 | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Grèce | Macédoine | | Grèce | Macédoine | |
| | | Indigènes | Réfugiés | | Indigènes | Réfugiés |
| Étendue cultivée. . . . | 61 579 | 9 627 | 20 106 | 83 813 | 15 475 | 33 096 |

Les résultats apparaissent plus nettement encore, si l'on compare la production des années d'avant-guerre et des années récentes :

| (en tonnes) | 1910 | 1912 | 1920 | 1922 | 1925 | 1926 | 1927 | 1928 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Grèce. . . . . | 28 208 | 24 517 | 31 562 | 25 306 | 65 461 | 55 534 | 62 852 | 54 180 |
| Macédoine. . . . . | 13 593 | 9 483 | 12 851 | 11 443 | 19 814 | 25 862 | 31 447 | 29 704 |

Ce sont surtout les districts de la Macédoine orientale qui ont attiré le plus les nouveaux planteurs, moins les secteurs montueux (Sidirocastron) ou trop humides (Chryssoupolis dans le delta de la Mesta) que les steppes d'autrefois, les pentes basses de la vallée de la Strouma, par exemple celles qui entourent le lac d'Achinos, les trois districts de Serrès, de Nigrita et de Zichni, là où les éboulis donnent une terre formée de débris calcaires et schisteux, enrichie d'oxydes de fer, où l'exposition au Midi est la plus fréquente, où enfin le vent marin empêche le soleil de dessécher la plante.

| Arrondissements | Nombre des producteurs | | % d'augm. | Étendue cultivée | | % d'augm. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1926 | 1929 | | 1926 | 1929 | |
| Cavalla | 1 766 | 2 124 | 20 | 861 | 1 201 | 39 |
| Pravi | 4 272 | 4 836 | 13 | 1 962 | 2 864 | 45 |
| Drama | 13 305 | 12 806 | – 3 | 6 068 | 12 537 | 106 |
| Nigrita | 4 169 | 4 758 | 14 | 1 232 | 3 947 | 220 |
| Serrès | 3 576 | 4 698 | 31 | 1 654 | 4 049 | 144 |
| Zichni | 5 931 | 7 402 | 24 | 1 900 | 4 476 | 135 |
| Sidirocastron | 3 694 | 4 759 | 28 | 1 263 | 2 291 | 81 |
| Chryssoupolis | 3 332 | 3 732 | 12 | 1 977 | 2 576 | 3 |
| Thassos | 131 | 204 | 55 | 25 | 29 | 16 |
| Macédoine orientale | 40 176 | 45 319 | 12 | 16 946 | 33 974 | 100 |

Cependant, la croissance générale atteint aussi bien les deux autres parties de la Macédoine, bien que leur récolte soit bien plus faible :

| (en tonnes) | 1923 | 1924 | 1925 | 1926 | 1927 | 1928 | 1929[1] |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Macédoine orientale | 16 505 | 12 012 | 15 979 | 16 749 | 21 895 | 18 932 | 28 019 |
| Macédoine centrale et occidentale | 2 506 | 2 273 | 3 834 | 4 463 | 9 551 | 10 771 | 19 433 |
| Total | 19 011 | 14 285 | 19 813 | 21 212 | 31 446 | 29 703 | 47 452 |

La répartition de la production. — Quelle est, dans cette production, la part respective des régions macédoniennes ? La grande place est prise par la Macédoine orientale. Le nombre des cultivateurs n'y est pas beaucoup moins considérable que dans les deux autres parties de la Macédoine — au surplus autrement vastes — : en 1929 48 985 contre 49 214. Mais déjà l'étendue du tabac cultivé est plus forte (36 239 ha. contre 29 073). Et surtout la production est près du double (21 885 000 okes contre 12 760 000).

En tête vient l'arrondissement de Drama, plaine chaude entourée au Nord, au Sud, à l'Ouest de montagnes, pas toujours élevées, mais qui la protègent des vents froids ou asséchants, redoutables pour le tabac. Ensuite se classent les arrondissements, abrités aussi et en pentes, mais dont le sol, parfois marécageux, ne se prête en maints coins à la culture qu'après travaux et assèchement, ceux qui entourent le lac d'Achinos : Zichni au Nord-Est, Nigrita au Sud-Ouest et Serrès au Nord. En troisième lieu, les arrondissements qui offrent de faibles pentes montueuses : Pravi à l'Ouest, le Sintiki (Sidirocastron) au Nord, Nestos (ou Chryssoupolis) à l'Est, le premier couvert en partie par les marais mi-asséchés de Philippes, le troisième par les alluvions du bas Nestos (Mesta). Enfin, se placent les arrondissements plus montagneux de Zyrnovon et de Cavalla.

| Arrondissements (1929) | Cultivateurs (nombre) | Étendue cultivée (en hectares) | Production (en 1 000 okes) |
|---|---|---|---|
| Drama | 12 774 | 12 537 | 6 664 |
| Zichni | 7 614 | 4 646 | 3 213 |
| Nigrita | 5 743 | 4 782 | 2 717 |
| Serrès | 4 666 | 4 050 | 2 594 |
| Pravi | 4 780 | 2 907 | 2 273 |
| Sintiki | 4 829 | 2 292 | 1 444 |
| Nestos | 3 763 | 2 576 | 1 349 |
| Zyrnovon | 2 575 | 1 219 | 939 |
| Cavalla | 2 080 | 1 201 | 684 |
| Thassos | 161 | 29 | 8 |
| Total | 48 985 | 36 239 | 21 885 |

1. Pour 1929 la récolte totale de la Grèce est de 79 263 tonnes.

La Macédoine centrale et occidentale offre au tabac surtout les piémonts de ses plaines ou ses bassins, élevés, mais bien fermés : en tête, l'arrondissement de la Piéria (Catérini), dernières pentes de l'Olympe aux bords du golfe salonicien ; puis les arrondissements de Kilkis et Salonique, plaines chaudes du Vardar, propres encore aux *basma* recherchés; viennent ensuite ceux d'Eordéa, de Cozani (hautes plaines de l'Ouest) et de Langada (pentes N. de la Chalcidique). Les derniers classés sont les arrondissements montagneux. Au reste, la production de ces régions est beaucoup plus irrégulière que celle de la Macédoine orientale. Il suffit d'une sécheresse prolongée ou de pluies précoces (avant la cueillette, comme celles du début de septembre 1929) pour compromettre la récolte, sinon en quantité, mais en qualité.

| Arrondissements (1929) | Cultivateurs (nombre) | Étendue cultivée (en hectares) | Production (en 1 000 okes) |
|---|---|---|---|
| Piéria (Catérini) | 5 464 | 6 663 | 3 484 |
| Kilkis | 6 890 | 4 536 | 2 126 |
| Salonique | 5 601 | 3 855 | 1 399 |
| Eordéa (Kaïalar) | 5 280 | 3 328 | 1 285 |
| Langada | 3 765 | 1 821 | 905 |
| Cozani | 2 664 | 1 527 | 426 |
| Giannitsa | 2 636 | 875 | 415 |
| Péonia (Gouménitsa) | 1 894 | 507 | 390 |
| Verria | 1 582 | 817 | 359 |
| Almopia (Karadjova) | 2 076 | 620 | 343 |
| Chalcidique | 2 011 | 787 | 322 |
| Edessa | 1 373 | 545 | 295 |
| Flôrina | 941 | 298 | 267 |
| Castoria | 1 807 | 622 | 181 |
| Servia | 1 142 | 352 | 167 |
| Anassélitsa | 1 652 | 797 | 140 |
| Siatista | 1 014 | 713 | 135 |
| Grévéna | 1 422 | 402 | 121 |
| Total | 49 214 | 29 073 | 12 760 |

Reste à savoir, dans cette production macédonienne, la moitié de la production totale de la Grèce, quelle est la part des indigènes et des réfugiés. La proportion de la production des colons n'a cessé de croître : ils donnaient un tiers en plus en 1926-1927 (13 472 tonnes contre 9 126) (tonnes de 1 280 kgs) ; 1927-1928, ils en fournissaient près du double (16 222 tonnes contre 9 293). Ici encore, nous constatons la prépondérance de la Macédoine orientale : ce n'est pas une nouveauté sans doute, mais la quantité y est accrue :

| Bureaux de colonisation | Production du tabac (en 1 000 okes) | |
|---|---|---|
| | Indigènes | Réfugiés |
| Drama | 1 621 | 4 064 |
| Cavalla | 432 | 2 446 |
| Serrès | 4 262 | 1 555 |
| Sintiki | 376 | 1 023 |
| Langada | 699 | 1 361 |

Dans la Macédoine centrale et occidentale, ce fut presque une innovation. Sur ces plaines, la production du tabac était autrefois fort faible, sinon nulle. L'introduction de cette culture amena en maints endroits une vraie révolution.

| Bureaux de colonisation | Production du tabac (en 1 000 okes) | |
|---|---|---|
| | Indigènes | Réfugiés |
| Piéria (Catérini) | 816 | 1 629 |
| Kilkis | 8 | 1 018 |
| Eordéa (Kaïalar) | 22 | 648 |
| Salonique | 262 | 646 |
| Cozani | 338 | 397 |
| Edessa | 17 | 329 |
| Verria | 65 | 259 |
| Flôrina | 47 | 216 |
| Axioupolis (Voémitsa) | 33 | 206 |
| Giannitsa | 22 | 185 |
| Chalcidique | 174 | 142 |
| Castoria | 91 | 89 |

Petit à petit également, l'élaboration commerciale du tabac, qui dure plusieurs mois après la récolte et qui était naguère réservée aux entrepôts de la Macédoine orientale et aux manufactures de Cavalla, s'étendit aux centres provinciaux de l'Ouest et du Centre, en particulier à Salonique. L'exportation du tabac était jadis le monopole de Cavalla. Du temps de l'Empire ottoman ou après les guerres balkaniques, la concurrence de Salonique est insignifiante :

| (en tonnes) | 1909-1910 | 1910-1911 | 1911-1912 | 1912-1913[1] |
|---|---|---|---|---|
| Cavalla | 13 074 | 9 180 | 12 180 | 13 304 |
| Salonique | 3 014 | 1 800 | 4 106 | 3 520 |

Sous le régime grec, la situation relative reste à peu près la même ; mais, depuis l'installation des réfugiés et la création de la zone franche du port, l'exportation par Salonique croît constamment : elle rejoint presque celle de Cavalla. Si Cavalla l'emporte encore, Salonique prend une place plus marquée de jour en jour :

| (en tonnes) | 1923 | 1924 | 1925 | 1926 | 1927 | 1928 | 1929 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Cavalla | 4 132 | 9 184 | 10 426 | 11 326 | 13 498 | 10 092 | 16 347 |
| Salonique | 3 359 | 5 980 | 6 020 | 6 826 | 8 746 | 9 851 | 11 297 |

Durant les mois principaux de l'exportation (novembre-février), ces tabacs s'en vont surtout en Allemagne, aux États-Unis, en Italie. Ainsi, en janvier 1929, les États-Unis ont acheté en Macédoine 1 618 tonnes, dont 995 à Cavalla et 536 à Salonique, l'Allemagne 1 438 tonnes, dont 1 280 à Cavalla et 158 à Salonique.

La culture du tabac a pris une extension telle qu'on manifeste parfois des craintes de surproduction. Pourtant, elle est peu probable. Tout le tabac d'Orient ne représente que 8 % de la production mondiale, tout le tabac grec que 5 % : la Macédoine et la Thrace ne donnent jamais que 2 1/2 à 3 % de la récolte mondiale, et ce tabac supérieur, demandé pour les cigarettes, a une consommation accrue par la clientèle féminine. Le tabac, culture riche, a sauvé le nouveau Macédonien.

1. Chiffres de l'exportation supérieurs aux chiffres de la production de la Macédoine hellénique, car à Cavalla et à Salonique s'embarquaient aussi les tabacs de la Macédoine bulgare ou serbe, des centres de Névrokop, Melnik, Stroumitsa, Vélès, Prilep, Skoplié, etc..

CHAPITRE XIV

# LA MACÉDOINE ORIENTALE

C'est la Macédoine orientale qui est le plus dense foyer de colonisation macédonienne. Elle seule retient autant de colons que la Macédoine centrale, deux fois plus vaste. Dans toute la Macédoine le nombre des villages a passé de 757 en 1920 à 873 en 1926 ; dans la Macédoine orientale seule (départements de Drama, Cavalla et Serrès) le nombre des villages a doublé dans le même temps : au lieu de 138 avant l'immigration, 317 aujourd'hui. Et si l'on ajoute les colonies de Chalcidique, de Langada, de l'Est du département de Salonique, qui s'y rattachent géographiquement, on peut considérer qu'une large moitié des colons est installée dans la zone orientale de la Macédoine hellénique. A côté des nouvelles communes, villages neufs, il y a aussi les villages anciens, qui ont reçu un apport nouveau : or, sur les 1 387 colonies, qui ressortissent à l'Office autonome, 781 se trouvent dans les bureaux de colonisation de Drama, Cavalla, Serrès, Sidirocastron et Chalcidique ; à quoi on peut adjoindre encore environ la moitié des 76 colonies du ressort du bureau de Salonique, qui s'étend sur la banlieue Nord et Est de la ville et le coin Nord-Ouest de la Chalcidique.

La plaine de Drama et son pourtour. — Les départements de Drama et de Cavalla sont ceux qui comptent le plus de réfugiés : ici 9 901 familles et là 15 126. L'un et l'autre nous présentent plusieurs types de colonies : celles de la montagne, des pentes et de la plaine, sans oublier les colonies urbaines, nombreuses autour des deux villes, surtout dans les faubourgs de Cavalla.

La plaine de Drama semble fermée partout par des murailles, tantôt rudes et boisées vers le Nord, tantôt vers le Sud et l'Ouest coteaux assouplis et nus, qui mènent soit vers la côte rocheuse de Cavalla soit vers la plaine jumelle de Serrès. Au Nord les premiers contreforts du Rhodope, que la Mesta (Nestos) coupe plus à l'Est en gorges : massif usé aux formes rondes, couverts de pacages peu touffus. Les gneiss et les granites des pentes prennent des formes heurtées. Quelques pitons herbeux aux cimes rondes, mais culminantes; des vallées serrées avec quelques arbres, encombrées de chaos de granite, portant de petits villages ombragés et arrosés où, parmi les rochers et les eaux vives, les femmes lavent le linge en robe de bure, coiffées de l'édifice immense du hennin rouge. De temps à autre, de plus larges plateaux permettent des cultures. Telle la haute plaine de Zyrnovon à 660 mètres, dominée par les ouvrages les plus orientaux du Roupel, le fort de Lyssé, à 10 kilomètres de la frontière bulgare. Tout autour

de cette haute plaine les villages de réfugiés : Lyssé qui regarde l'Ouest, Coumanitsa exposée au midi, et, plus au Nord, Vesmi sur la route de Névrokop. Ce sont des villages de garde-frontière, cultivateurs et bergers de chèvres, réfugiés du Pont. Cette plaine, déserte naguère, est maintenant couverte de tabac (dont la « récolte tardive » se fait ici en octobre), de maïs, de seigle, d'avoine, de haricots, de pommes de terre, sans compter les pâturages. Le bourg de Zyrnovon, qui se cache dans ses bosquets, montre encore des débris des guerres récentes. On y a établi, dans les maisons mêmes abandonnées par 100 familles bulgares, 105 familles de réfugiés qui sont venues s'accoler aux 255 familles indigènes : maisons de pierre, trapues, solides, isolées. Chaque famille a reçu 0 ha. 75 de terres cultivables et 0 ha. 50 de prairies à foin, sans compter l'usage des pacages communaux. Des bœufs y paissent. Type de colonisation de montagne.

Quand on descend de la montagne vers la plaine même de Drama, on voit avec netteté les deux autres types de villages (v. cartes 13 et 14, p. XXXIV-XXXV). Sur les cônes de déjection des torrents qui, du Nord ou de l'Ouest descendent vers l'Aggistis (avant qu'il ne se jette dans le lac d'Achinos), d'anciens et sombres villages ont reçu des réfugiés. Ainsi, au Sud-Ouest, aux pieds du Pirin, qui profile sa silhouette droite et noire, un peu à l'écart des boues et des inondations de l'Aggistis, le village d'Alistrati : à côté des 750 familles indigènes se sont installées, dans les vieilles demeures de pierres, dans de neuves habitations de briques, 325 familles de réfugiés d'Asie Mineure, des bords de la mer Noire et de Thrace : à l'automne les murs exposés au soleil sont tapissés de feuilles de tabac ; à l'entour pourrissent les chaumes du maïs. Au loin la cadence monotone des métiers qui tissent la laine.

Dans la plaine même s'étalent des villages entièrement neufs. On les devine de loin à leur forme régulière, carrée et, quand les arbres qui les cachent parfois le permettent, à leur couleur rouge qui contraste avec le gris des villages des pentes. Tel, à 11 kilomètres S.-O. de Drama, Sitagros, nom récent, qui cache celui de Minaré tchiflik : il s'agit en effet d'un ancien *tchiflik* turc, où ont pris place 200 familles, toutes réfugiées : immense village flambant neuf dans ses briques rosées et ses toits rouges, coupé en deux par une longue rue, dominé par les deux installations modernes, nécessaires à cette vie dans la steppe de jadis : le puits artésien, profond de 30 mètres, et le moulin à pétrole. Voici encore, à 14 kilomètres O. de Drama, le gros village de Pyrsopolis (ancien Prossotsani), qui abrite 1 800 familles, Calos Agros (ancienne Osmanissa) à 7 kilomètres S.-S.-O. de Drama sur le chemin de fer qui vient de Serrès. La banlieue même de Drama s'allonge en faubourgs de cultivateurs : à toutes les sorties de la petite ville, qui s'étale de plus en plus sur la plaine, quittant les bords mêmes, les contreforts du Rhodope où elle défia longtemps les envahisseurs, les maisons se posent en deux files rectilignes, parfois en trois, en quatre : ainsi au Sud-Ouest, à l'arrivée de la route et du chemin de fer de Serrès ; sur 1 km. 500, en plusieurs groupes se serrent les cubes de briques grises, crues, plus rarement de bois, de ciment, des cultivateurs de tabac. Ces faubourgs se sont installés sur les terres d'anciens *tchiflik*, qui ont été morcelées, distribuées : le nom des *tchiflik* figure encore sur les cartes anciennes ; ce sont maintenant des alignements disciplinés de colonies.

De ces trois types de villages, les plus nombreux sont ceux des pentes. Dans la partie méridionale de la plaine, que les marais de Philippes couvrent presque entièrement, les nouveaux villages ont naturellement été construits sur les

pentes. Voici au Sud-Est les anciennes fortifications, les ruines de Philippi, la ville de Philippe de Macédoine : c'est sur la plaine même, mi-ensevelies par les marais, que surgissent les décombres. Mais le service de la colonisation a ressuscité Philippes : dans une conque, abritée d'un contrefort, entre 200 et 300 mètres, s'étagent les 75 maisons blanches de réfugiés de Thrace : simples rez-de-chaussée de pierres blanchies à la chaux, aux toits de tuiles plates ; chacune a coûté 12 500 drachmes. Un peu plus au Sud, à Amigdalôna (ancien Badem tchiflik), à 6 kilomètres N.-O. de Cavalla, sur les pentes intérieures de la montagne littorale, sont établies 130 familles du Pont, cultivateurs de blé, de maïs, de melons et d'oignons, de quelque peu de tabac : les maisons de pierre à un étage se disséminent sur le versant ; maisons simples, qui ont coûté de 13 à 15 000 drachmes chacune : d'un côté le vaste grenier, de l'autre la cuisine et la chambre ; mais le paysan les embellit : il se construit par exemple une étable au sous-sol (rez-de-chaussée en avant), et sous le toit un grenier supérieur où sèchent les feuilles de tabac (v. fig. 32 et 33).

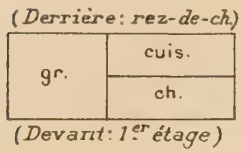



Fig. 32. — Type de maison simple pour réfugiés dans la plaine de Drama.

Non loin de là, Pravi, sur les bords S.-O. des marais, mais aggripé au Pangée, est devenue une station modèle : dans le bourg même la station d'amélioration

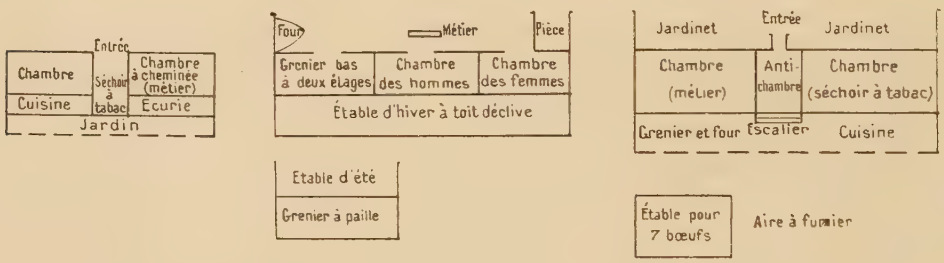
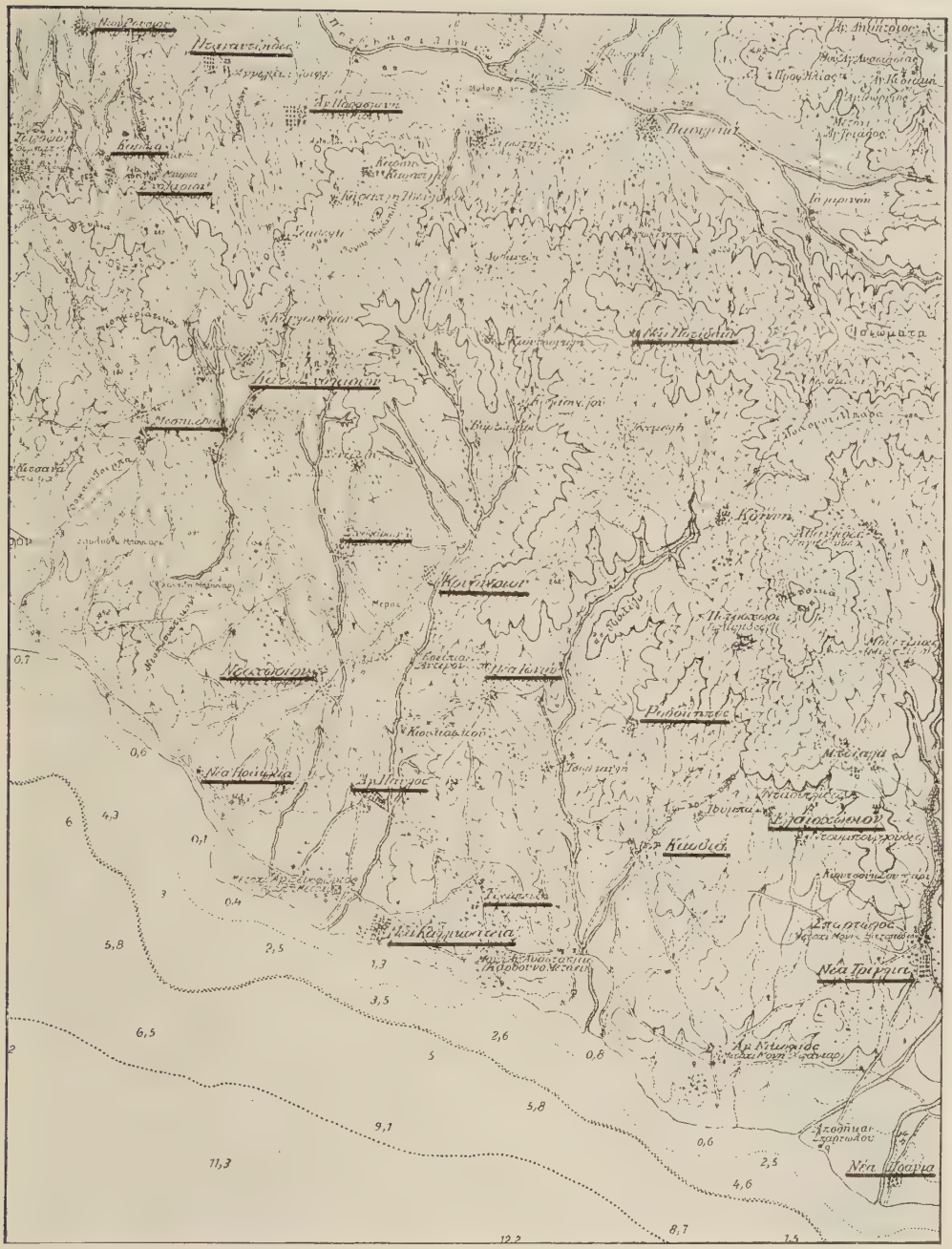



Fig. 33. — Quelques types de maisons paysannes pour réfugiés dans la plaine de Drama.

du bétail, avec les étalons étrangers, qui reposent à l'étable. A côté les champs d'expérience des nouvelles cultures, des plantes fourragères, trèfle et luzerne, le chanvre, dont les tiges montent à quatre mètres, l'élianthe, la betterave.

Les projets sont plus grandioses encore : à travers la montagne, qui sépare la plaine de Drama du littoral de Cavalla, on veut établir en tunnel un immense canal de déversement des eaux stagnantes de Philippes ; ce canal, qui percera la montagne depuis le village de Bretzova jusqu'à la falaise côtière, sur 4 kilomètres de long, aboutira à la mer à 4 kilomètres S.-O. de Cavalla par une chute d'eau de 30 mètres. Il permettra la mise en culture de 12 000 nouveaux hectares, sans compter l'utilisation de l'énergie hydro-électrique. Déjà, c'est sur le versant Nord, à Tekké Bounar ( « Monastère de la Source » ), à 7 kilomètres N.-O. de Cavalla, que, pour amener l'eau à la ville, on a foré quatre puits artésiens de 50 mètres : l'eau est concentrée dans une conduite commune, amenée par deux pompes à pétrole, mues par deux machines de 200 CV, qui débitent par minute 4 mc. 1/2. On a dépensé 35 millions de drachmes pour fournir à Cavalla l'eau potable qui lui est nécessaire, soit 600 mètres cubes par 24 heures. Exemple de transformation de la Macédoine par les ingénieurs modernes.

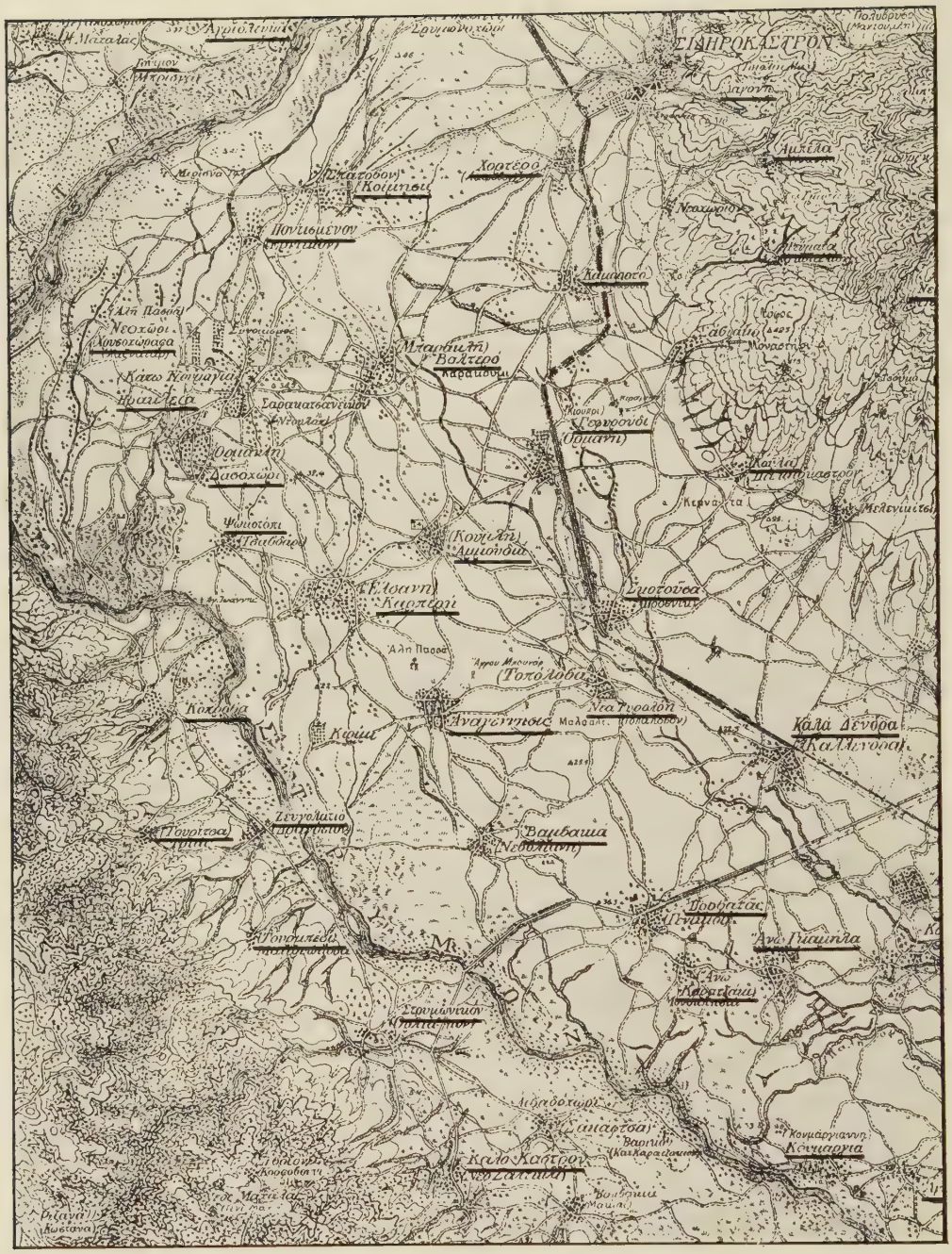



Carte 15. — Colonisation de la Chalcidique nord-occidentale.

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuille de Epanômi-Karabouroun, tirage de 1927).

La Chalcidique du N.-O. n'était jadis occupée que par des tchiflik, des monastères et leurs succursales ou métochies (Metochi). Les terres ont été partagées et partout sur les pentes descendant vers la mer se sont créés des villages neufs (noms soulignés), reconnaissables souvent à leur forme géométrique, portant soit le nom du saint protecteur du monastère (Agia...), soit le nom de la ville d'Asie Mineure ou de Thrace quittée (Néa...). Ainsi Agia Trias, Néa Kirassia, Néa Michaniôna, près du cap de Karabouroun (au N.-O., hors de la carte), Néa Héracleia, Néa Callicrateia, Néa Pragia, et jusqu'à Néa Moudania et Agios Pavlos dans la presqu'île de Cassandra (hors des limites de la carte, v. fig. 25, p. 139).

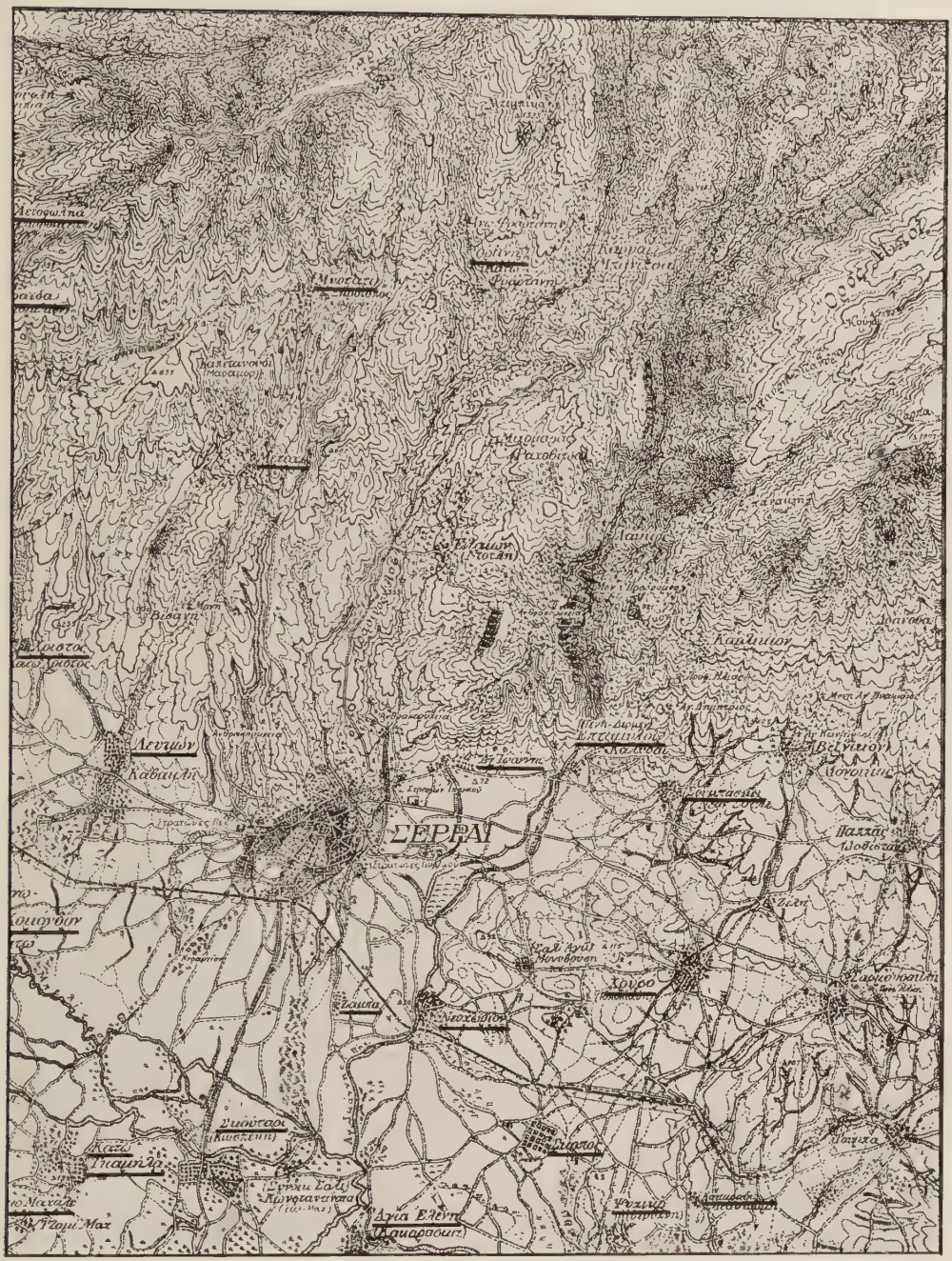
*j*




Cartes 16 et 17. — Colonisation de la plaine de Serrès et des pentes S. du Pirin.

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuille de Serrès, tirage de 1927.)

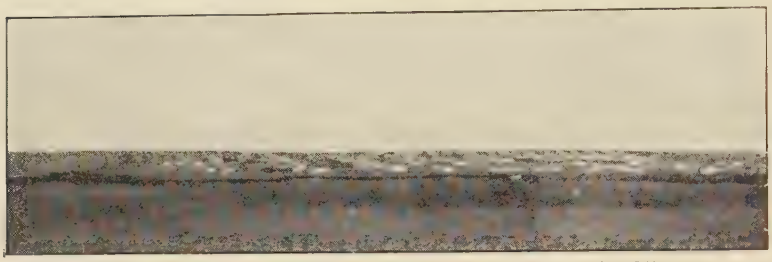
La basse plaine de Serrès et son pourtour présentent deux types de villages de colonisation (noms soulignés). Dans les vallées du Pirin (au N.-E.) et sur les pentes, surtout anciens villages turcs, que les Turcs ont quittés, que les réfugiés ont repeuplés : par exemple, Néa Zichni, Gazôros, etc., la rangée régulière des colonies qui suivent à peu près la courbe de 200 m.




(carte 13), et les villages des toutes premières pentes, soit de Serrès à Sidirocastron, soit sur la rive droite de la Strouma. — Sur la plaine même, que l'on draine, assainit et cultive, des villages tout neufs, comme le montre sur la carte leur forme géométrique : ainsi Scopos, au S.-E. de Serrès, Scoutari — village double — au S., Comondon à l'O., etc. — La ville de Serrès, jadis sur un éperon rocheux du Pirin, est descendue vers la plaine et les routes, a lancé vers le S.-O. et le S.-E. des tentacules agricoles, faubourgs neufs de réfugiés.

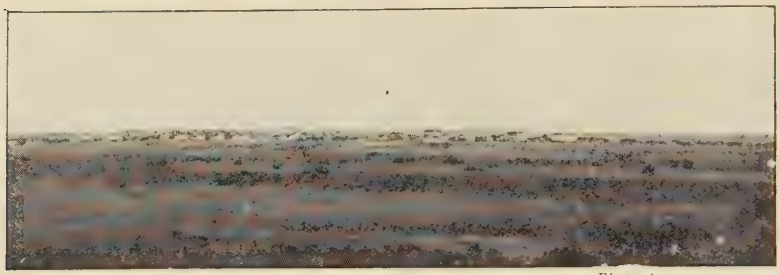
Phot. Office autonome.

Résurrection de la capitale d'Alexandre : le site de Pella



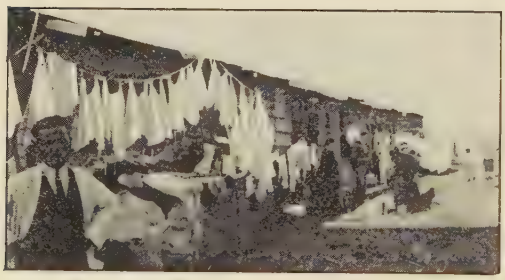
Phot. Office autonome

Nea Pella (7 km. E. de Giannitsa)



Phot. Office autonome.

Coufalia (14 km. E. de Giannitsa)



Phot. Office autonome.

Baraquements aux portes de Salonique

Phot. J. Ancel.

Quartier agricole de Giannitsa

Phot. Office autonome

Nea Moudania (Chalcidique) (60 km. S.-E. de Salonique)

La plaine de Serrès et du lac d'Achinos. — La plaine de Serrès est beaucoup plus basse que celle de Drama : tandis que l'altitude de celle-ci varie entre 60 mètres au Sud et 150 mètres au Nord, la plaine de Serrès s'étend infiniment plate, montant lentement de 10 mètres, aux abords du lac d'Achinos, à 20 mètres à l'Est aux portes de Serrès et jusqu'à 46 mètres au Nord en face de Sidirocastron (Démir-Hissar). La Strouma y assure un écoulement insuffisant encore, mais très supérieur à celui du bassin fermé de Drama. Les alluvions s'y étalent, de plus en plus sèches à mesure qu'on s'écarte du fleuve. De partout, tant l'horizon est vaste, on voit scintiller sous le soleil les eaux calmes du lac d'Achinos. Les villages sont plus nombreux et plus serrés que dans la plaine voisine, soit sur les pentes montagneuses de l'Ouest ou de l'Est, soit sur ces légères éminences qui, parsemant la plaine basse, sont à l'abri des inondations de l'automne. Ici, sur la rive gauche de la Strouma, les roselières ; ensuite la zone sèche, seulement inondée l'hiver ; enfin, dans toute la partie du Centre et de l'Est, les immenses labours. Au fond à l'Est, derrière sa colline, agrippée à la montagne et exposée au Midi, se cache Serrès (v. cartes 16 et 17, pl. XXXVIII-XXXIX).

Le passage de la plaine de Drama à celle de Serrès se fait par la trouée que se crée l'Aggistis et dont se sert la voie ferrée : entre le Pangée et les derniers contreforts granitiques du Pirin, monts de 800 mètres au Sud, de 1 400 mètres au Nord, les sables, grès et conglomérats du défilé, qui n'est plus qu'à une centaine de mètres, portent quelques cultures : céréales, tabac, voire rosiers dans les sites abrités du Nord, de rares villages agricoles et marchands. Telle Aggista, jadis simple station de chemin de fer, aujourd'hui bourg commerçant, avec auberges et magasins, où se sont installées 50 familles du Caucase et 20 de Thrace, cultivatrices et artisanes. Sur les pentes Nord du Pangée s'alignent huit villages neufs, où 1 500 familles réfugiées, jointes aux 3 000 familles indigènes du versant, cultivent exclusivement le tabac, dont les plants réguliers et verts font une tache sombre sur les flancs nus. En face, exposés au Midi, sur les pentes du Pirin, de plus gros villages encore : Dimitri (ancien Tsépeltjé), où 200 familles caucasiennes ont importé la culture des roses ; Mésorrachi (ancien Rachova), où sont 30 familles de Thrace. A 200 mètres, dominant la plaine, sur un ravin dont les murs de plus de 300 mètres l'assombrissent, la vieille ville byzantine en ruines et la petite sous-préfecture de Zichni : à côté, dans un site plus ensoleillé, la Néa Zichni (l'ancienne Ziliachôva rénovée) ; dans le vieux quartier turc, qui a conservé ses maisons plates largement ouvertes, 300 familles réfugiées de Thrace et de Césarée d'Anatolie sont venues se juxtaposer aux 300 familles indigènes pour cultiver le tabac, qui prospère au Midi. Un peu plus bas, vers la plaine, et s'étirant vers le chemin de fer, Gazôros (jadis Porna) paraît, au sortir de la steppe, une véritable oasis avec ses arbres fruitiers : dans les maisons abandonnées par les musulmans se sont fixées, à côté des 30 familles de vieille souche grecque, 10 familles thraces de boutiquiers et 115 familles d'arboriculteurs, de cultivateurs de céréales et de tabac. A l'opposé de ces villages, jadis mixtes, les villages purement grecs n'ont pas de réfugiés : tel Sarmoussakli (12 km. S.-E. de Serrès), où 450 familles indigènes logent dans de hautes maisons à deux ou trois étages, aux vérandas ouvertes au Sud, qui se garnissent à l'automne des feuilles jaunies du tabac.

Très différentes de ces villages rénovés des pentes sont les colonies de la plaine même. Au milieu de la zone basse, où courent les pistes multiples, tantôt

caillouteuses et tantôt boueuses, qui, en été, suivent le lit sec des torrents, les colonies, neuves, frappent sur leurs petites buttes, où grisaillent les briques et rougeoient les tuiles, et que domine, comme l'église dans les villages anciens, le bâtiment rutilant et majestueux de l'école. Ainsi Néos Scopos, à 8 kilomètres S.-E.-S. de Serrès, surplombant de son tertre bas les marais qui, au Nord, prolongent le lac d'Achinos. Un gros village neuf, qui s'affirme dans son carré impeccable. Les maisons s'alignent régulières, de briques séchées, couvertes de tuiles. Aux pieds, la tache claire du lac. 406 familles de Thrace, les plus pauvres de Scopos, près de de Kirk-kilissé : 1 365 habitants et 2 000 bestiaux, qui croissent. On a lutté contre le paludisme et, de 1923 à 1927, il n'y eut que 70 morts, contre 130 naissances. De son immense bâtiment de briques, s'élevant orgueilleusement à côté d'une modeste église, basse et humble, sur la place centrale, l'école abrite 230 enfants. Le village possède un moulin, trois forgerons, deux maréchaux ferrants, un tailleur, un cordonnier, quatre coiffeurs, deux magasins d'étoffes, un bazar, dix épiciers, sept cafés, un dispensaire sanitaire. L'Office autonome s'est contenté ici de fournir les matériaux de construction. Ce sont les colons eux-mêmes qui ont bâti leurs demeures, sur un plan fixé. Au moment où j'ai visité la colonie, le 3 octobre 1927, on procédait au partage définitif des terres : le sol avait été découpé en carrés réguliers de 1/4 d'hectare ; chaque carré est classé dans une catégorie selon sa valeur, terre à tabac, terre à blé, à orge, à maïs, etc. On tire au sort le nom du réfugié et on lui attribue un lot de chaque sorte. Durant l'année agricole 1926-1927 le village a récolté 10 tonnes d'orge, 2 tonnes 1/2 de maïs, 1 tonne 1/4 de tabac.

Scoutari (l'ancien Kis-péki), à 8 kilomètres S. de Serrès, est, au contraire, un village double : le vieux village immense, s'étalant à la mode des mahalla turcs, et la colonie à l'Ouest, plus régulière et plus massive. Nous sommes ici sur des terres plus sablonneuses. Il y faut lutter contre la sécheresse : les familles — 350 des environs d'Andrinople — se sont associées deux à deux pour construire des puits artésiens. Elles ont reçu un plus grand lot, deux hectares outre la part coutumière. Elles sont spécialisées dans les cultures potagères : choux, piments, haricots, oignons, aubergines. Deux moulins à pétrole fonctionnent pour la farine. Ce sont de riches cultivateurs, qui utilisent leurs deniers acquis à la construction d'œuvres agricoles, voire sociales. L'État grec ayant donné 100 000 drachmes pour bâtir une école, les villageois ont ajouté 300 000 drachmes pour embellir l'édifice, acheter des livres, etc. Du même type mixte est le village de Camila (10 km. S.-S.-O. de Serrès), divisé en trois parties : au Nord les réfugiés de Thrace ; au centre les indigènes; au Sud-Est les réfugiés de Brousse, reconnaissables au fichu jaune dont les femmes s'enroulent la tête. Devant la petite église — c'est un dimanche — pieds nus et se tenant toutes par la main, les jeunes filles, aux colliers d'or, dansent la ronde nationale. Les Thraces ont apporté le chanvre. Les gens de Brousse ont introduit les arbres fruitiers, pêchers, pruniers, abricotiers, cognassiers, s'apprêtent à planter des mûriers. Malgré le dimanche, les hommes travaillent : ils firent eux-mêmes un puits artésien de 36 mètres. Les paysans se félicitent des conseils de l'ingénieur agronome, qui m'accompagne, et l'un d'eux lui apporte une immense pastèque en témoignage de gratitude. Ils se réjouissent aussi de la nouvelle installation médicale. Jadis il fallait payer 1 500 drachmes le médecin que l'on faisait venir de Serrès.

Aujourd'hui chaque famille donne 175 drachmes par an au médecin du dispensaire (1 399 familles), et celui-ci fait régulièrement des tournées à cheval pour soigner les 6 054 personnes de son ressort.

A 8 kilomètres S.-O. de Serrès, le village de Comondon est complètement habité par des colons : 250 familles de Thrace et d'Andrinople, qui occupent 200 maisons neuves. Au milieu de la plaine labourée, au centre des pâturages réservés, où paissent de beaux bœufs gris, des moutons, noirs ou blancs, à longue laine, c'est une immense agglomération de maisons en ordre. Au milieu, l'église, petite, et l'école, grande, sur le champ de foire. A la périphérie deux puits artésiens et deux moulins à pétrole. Les paysans, de forts Thraces à la belle barbe brune, serrés dans leur pantalon de bure noire et leur ceinture rouge, très intéressés par ma venue, demandent si en France on a vu des choses pareilles : un village là où, trois ans auparavant, il y avait que de l'herbe. On a fait venir l'eau (la couche artésienne est à 43-70 m.). A côté de quelques rares maisons anciennes, de pisé et de chaume, abandonnées par des échangés, on a construit des bâtisses neuves, de briques crues et de tuiles. Le paysan a reçu 5 hectares pour sa famille : il cultive le blé, l'orge, le seigle, le maïs et le coton. Le village possède un troupeau de 1 600 bovins, de 8 000 moutons. Et les habitants ont formé une coopérative de vente. C'est avec leurs bénéfices que l'on a construit l'école.

Jusque dans les faubourgs immédiats de Serrès se casent les réfugiés agricoles. Tout le quartier Est est une grande bourgade qu'habitent 200 familles de colons qui, le jour, vont travailler leurs champs à 6, à 8 kilomètres : sériciculteurs à leurs mûriers, jardiniers sur leurs potagers. La plaine entière, autrefois steppe inculte, est maintenant toute labourée.

Le littoral de Chalcidique. — La Chalcidique n'a guère reçu d'immigrés que sur son littoral occidental. Un petit groupe de colonies de pêcheurs, à l'attache continentale de la presqu'île de l'Athos, végète en attendant que les ingénieurs, reprenant l'entreprise de Xerxès, coupent l'isthme et relient ce monde au golfe de Cavalla. Le rassemblement s'est fait sur les hautes terres de l'Ouest entre la péninsule de Cassandra et la banlieue de Salonique.

La Chalcidique occidentale était, jadis, une Thébaïde. Des basses falaises marines aux flancs de la montagne qui niche Polygyros, au milieu d'un ras maquis ou sur les steppes qui s'étalent, ce n'étaient que de place en place de rares *tchiflik*, ou bien des monastères et leurs métochies, leurs succursales. On les voit encore, forteresses de pierres imposantes qui dominent le plateau. Au creux d'un ravin, la fontaine pour les pèlerins, l'abreuvoir et l'écurie pour les chevaux. Plus haut, le couvent, avec ses bâtiments en carré, groupé autour d'un donjon de pierres. Mais les moines sont partis.

Sur les 46 villages actuels de la circonscription « Chalcidique » (qui ne comprend pas le Nord-Ouest, rattaché à Salonique), il y en a 20 absolument neufs (v. carte 15, pl. XXXVII). La plupart des autres ne figuraient sur la carte que sous forme d'un *konak*, d'un *tchiflik* ou d'un monastère. Des 3 670 familles de ce secteur, 223 seules sont indigènes. Toutes les autres (3 447) sont réfugiées. La terre, vaine pâture autour des monastères, autour des couvents, a été distribuée et mise en culture. Des villages, réguliers, ordonnés, étincelants au loin avec leurs petites maisons blanches aux toits rouges, se sont construits de lieu

en lieu. Aux environs, des champs de blé, d'orge, d'avoine, des plants de tabac, de coton, des vignes, des mûriers, enfin des olivettes, qui font ainsi leur apparition en Macédoine. La terre ne manque et le maquis subsiste, ou les steppes parsemées de-ci de-là de poiriers sauvages, aujourd'hui greffés d'espèces cultivées. Parfois des troupeaux de moutons ou de chèvres. Dans la presqu'île de Cassandra, des bois de pins, d'une tranche crue entre le ciel pâle et la mer indigo. Mais dès que l'on approche d'un village, la culture prend possession de ces terres calcaro-sableuses, pourtant malaisées à féconder. La ténacité de ces paysans d'Anatolie — beaucoup de pêcheurs mués ici en cultivateurs — a fait merveille. Et les petites villes d'Asie ressuscitent en Chalcidique : les *Néa* témoignent de la perpétuité de la race laborieuse. De ci de là un monastère se fait le guide agricole. Dans la péninsule de Cassandra, au milieu du maquis de Karacallon, le couvent de Menvi est transformé en station d'élevage modèle : tous les bâtiments, qui entourent le donjon des moines, ont été changés en écuries ou étables pour les 18 juments, 3 étalons et 13 poulains, les 22 ânes et 6 mulets, les 25 chèvres maltaises et les 100 moutons mérinos de Hongrie. Au Nord, au milieu du groupe de villages qui descendent les pentes vers la mer, le monastère de Rôssikon, transformé par des Américaines en hôpital, a été repris par les services de la colonisation. Vers sa grande bâtisse carrée, à l'air de citadelle, entourée de constructions plus basses, aux balcons ajourés, dominant de loin le paysage mi-montueux et mi-marin, les paysans accourent, de 20, de 30 kilomètres, parfois même de 60, de l'Athos, qui profile à l'Est sa cime aiguë et boisée : dispensaire, clinique d'accouchements, maternité, salle de chirurgie, ici ont passé en trois ans plus de 1 000 malades, sans compter les 5 000 que le médecin court soigner dehors. Ainsi hôpital ou station agricole modèle, le monastère de jadis a modifié son destin. Tout cela, au prix de combien d'efforts ! Il a fallu créer partout des puits, car il n'y avait pas d'eau en Chalcidique. Il a fallu créer aux bords de la mer de petites jetées pour permettre aux barques d'accoster l'hiver : car, dès que les pluies d'automne commencent, nulle autre communication que la voie marine.

Tandis que les terres des *tchiflik* et des monastères étaient partagées, que quelques familles d'immigrés s'installaient dans les pauvres fermes qui en dépendaient, sur les dernières pentes exposées au Midi, voire dans les *kalyvia*, ou cabanes de bergers, les villages neufs s'édifiaient sur une ligne — vers 100 mètres — au-dessus de la falaise qui domine l'Égée. Ce sont des colonies originales de pêcheurs et d'agriculteurs mêlés, mais où les pêcheurs sont l'exception.

Dans le golfe abrité de Salonique, les villages qui regardent le Nord-Ouest sont encore des villages mixtes. Tels ils apparaissent, au-dessus de la falaise de 40 mètres, qui se termine parfois sur de petites baies basses, portant encore quelques salines. Ainsi Péraïa (16 km. S. de Salonique), où se sont réfugiées 186 familles de la périphérie de Smyrne, professionnelles du tabac et du raisin, et de Gallipoli, spécialistes du blé ; un atelier de tissage, créé par le *Friends Council International Service* de Londres, y fait travailler 50 ouvrières avec le coton sorti des filatures de Naoussa ou d'Edessa. Néoi Épivatai (23 km. S. de Salonique) est nettement double : en bas, face au Nord, le village de pêcheurs et ses 30 familles, dont chacune a reçu 1/2 hectare ; en haut, le village d'agriculteurs, 128 familles, qui ont eu 4 hectares chacune, spécialisées dans la culture de ces melons oblongs, jaunes et parfumés, dont tout le pays est couvert, dont l'odeur, en juillet, se sent à plusieurs lieues à la ronde. Autres villages mixtes, Agia Trias

(la « Sainte Trinité ») (25 km. de Salonique) et ses 117 familles thraces, Néa Kirassia (le « Cerisier nouveau »), constitué sur l'ancien *tchiflik* de Karabouroun avec 77 familles d'Anatolie et de Thrace : la maison commune et l'école s'y trouvent encore dans la demeure du *bey*. Au delà du « grand cap », sur les terres du *tchiflik*, surtout steppe à moutons, a été fondée en 1923 par 371 familles de Michaniôna d'Asie (en face de Constantinople) et 70 autres de Thrace la Néa Michaniôna. On a foré les puits (dont un de 28 m.), installé des moteurs à vent, construit des maisonnettes de ciment, trois pièces, dont le coût fut de 15 000 drachmes en moyenne, uniformes, crépies et blanches, le toit en pente sur le derrière, l'ouverture face à la mer. L'État a donné à chaque famille de pêcheurs (100) 10 000 drachmes pour acheter engins et filets, plus un chalutier pour 6 ou 8 familles, enfin un petit lot de terre, de 0,5 à 1 hectare. A chaque famille de laboureurs l'État a fait cadeau d'un lot plus vaste — 4 hectares, d'une bête de somme, d'une charrette et d'une charrue, sans oublier ustensiles ni semences. Le remboursement doit se faire en vingt ans. On a planté des raisins de Smyrne et de Samsoun, du tabac et du coton, des mûriers et des figuiers : on assole les cultures de printemps (maïs, tabac, coton, sésame), les cultures d'automne (blé, orge) et les champs ont réussi.

Tous ces villages se suivent et se ressemblent : petites maisons de briques enduites de chaux, aux toits relevés en avant, laissant une véranda ouverte, sur une pente exposée à l'Est ou au Sud-Est, ou sur la falaise, dominant la mer inutilisée. Néa Hèracléia (31 km. S.-E. de Salonique), face à l'Olympe, n'a que 55 familles, toutes cultivatrices. A Néa Callicratéia (33 km. S.-E.), 336 familles (dont 246 de Callicratéia en Thrace, habituées au grand labour) se sont partagé les 1 100 hectares du monastère Xénophôn : même les pêcheurs d'origine se sont faits agriculteurs ; après des déboires, dus au paludisme, le blé, d'origine australienne, a fini par prendre. Néa Pragia, entre des champs de tabac, est peuplée de 158 familles de Tchataldja, cultivant les céréales, le tabac et la vigne. Néa Flogita (54 km. S.-E.), de part et d'autre d'une petite plage, n'a cependant aussi que des laboureurs : 210 familles de Koniah, qui ont semé 770 hectares de tabac. A l'intérieur, sur les pentes, au soleil, des coteaux, quelques villages neufs ont conservé les noms anciens : Zôgraphos, où 93 familles de Koniah cultivent en blé, en orge, en avoine, les 350 hectares de la métochie dont les bâtiments dominent ; Agios Dionysos, où 145 familles, surtout thraces, ont planté du blé Canberra, des melons et des vignes. Néa Moudania, à l'entrée de la péninsule de Cassandra, devenue le chef-lieu administratif, supplantant Polygyros, incommode dans la montagne, n'est qu'un village du type commun, mais plus grand : 418 familles de Moudania, sur la mer de Marmara, jadis pêcheurs ou marins, devenus ici cultivateurs. La colline, qui abrite le bourg du Nord et de l'Ouest, est, depuis vingt ans, plantée de 31 600 oliviers : on en a donné 75 par famille ; en avant, la terre sableuse permet les primeurs, melons et pastèques, les vignes et les blés. A côté des 325 familles d'agriculteurs (qui ont reçu chacune 1 ha. 8 de terre), des 21 de vignerons, vivent là 13 familles de pêcheurs (qui ont reçu 15 000 drachmes), vendent à Salonique dorades et rougets ; enfin 43 familles de commerçants ont obtenu un peu de terre et 50 oliviers chacune.

Les trois branches de la Chalcidique se profilent en trois plans : sur le plus bas, la Cassandra, les colonies se poursuivent : à l'isthme même, à côté des ruines de l'antique Potidée, se distribuent les maisons de pisé et de tuiles de Néa Poti-

daïa, qui descendent le long des deux versants vers la mer sombre : 162 familles de Thrace sont venues ressusciter la vieille colonie athénienne. Mais la terre est pauvre (le lot de base est de 4 ha.) et l'eau rare : il y a pourtant blé, vigne, tabac, et une seule famille de pêcheurs. Au delà, c'est le maquis : quelques pins parasols ; on croise des charrettes, qui amènent du bois coupé, spectacle nouveau depuis Salonique ; de rares cyprès. Sur une petite crique, que commande le vieux couvent fortifié d'Agios Pavlos Pyrgou, la Néa Fôcaïa : mais ces Phocéens (176 familles sur 181) sont devenus agriculteurs ; chacun a planté sur 1 hectare ses vignes et sur 1 ha. 1 /2 son tabac.

CHAPITRE XV

# LA MACÉDOINE DE L'OUEST ET DU CENTRE

La Macédoine orientale est, sans conteste, devenue la plus riche contrée du Nord de la Grèce : en 1927-1928, le revenu des 189 communes de la Macédoine orientale (départements de Serrès, Drama et Cavalla) était de 40 908 000 drachmes ; les 564 communes du reste de la Macédoine ne déclaraient que 29 080 000 drachmes. Ici, la colonisation, moins dense, y a poursuivi un plus tardif effort. Mais elle s'est faite peut-être, l'expérience aidant, avec plus de méthode. Ce sont des colons, venus de tous les coins d'Asie Mineure ou de Thrace, qui ont occupé les terres riches, fertiles en tabac de l'Est. Au contraire, le Centre, ce sont les marais du Vardar, et l'Ouest de hautes plaines froides, ceintes de montagnes. La population turque, plus nombreuse qu'ailleurs sur les grandes routes Nord-Sud, est partie en masse. La terre était vaste et les maisons vides. On a pu ici faire un effort de groupement national, qui n'avait été tenté qu'imparfaitement ailleurs. A l'Est, les villages neufs, pimpants sur les monticules ensoleillés des plaines, frappent davantage les regards. A l'Ouest, il faut pénétrer dans les villages, turcs jadis, pour s'apercevoir des profonds avatars. Et, dans ces vieilles demeures retapées, ce sont, transplantés, des morceaux entiers de la Grèce paysanne d'Asie.

Les Piémonts et Montagnes de l'Ouest : colonies dispersées et mêlées. — Le contraste est vif, dès que l'on arrive par exemple dans la Pélagonie méridionale, entre les deux extrémités de la Macédoine (v. carte 18, pl. XLI). Ici, au Sud de la frontière serbe, la plaine, cultivée en tabac, en maïs, très différente de la steppe inculte de jadis, ne montre cependant qu'un gros village neuf : Néa Cavcassos, face à la Kénali iougoslave, assemble sur son éminence, autour du grand bâtiment blanc de l'école, selon le type de la Macédoine orientale, 154 familles du « Caucase », c'est-à-dire de l'Arménie russe cédée à la Turquie par le traité de Brest-Litovsk. Partout ailleurs, ce sont les villages turcs, qui ont changé de nom et quelque peu d'aspect. Les misérables chaumines, de boue et de paille de jadis, encore plus délabrées ou lendemain des guerres, sont reconstruites en briques crues, recouvertes de tuiles, blanchie à la chaux, bien alignées sur des rues larges. Ainsi, Arménochorion (ancienne Arménokhor (1 km. E. de Flôrina), qui a accueilli 38 familles du Pont, presque tous cultivateurs de tabac ; le village dit « Station de Flôrina », baraquements de bois et de briques créés pour abriter 38 autres familles de Grecs d'Arménie ; Tripotamon (ancien

Pétorak), qui a reçu 43 familles arméniennes, cultivateurs de tabac et de maïs. Tous se ressemblent, avec leurs petites maisons en ordre, basses et coiffées de toits rouges retombant.

Cependant, il faut la présence du chemin de fer pour maintenir en plaine ces villages. La plupart — comme jadis — se sont réfugiés aux pieds des pentes, des pentes regardant l'Est, surtout, exposées au soleil. Anô et Catô Caliniki (les anciennes Kalénik, du haut et du bas) (9 et 10 km. N.-E. de Flôrina) sont encore dans la plaine, avec le tabac que cultivent 26 familles du Pont. Mais Anô et Catô Cleinai (les anciennes Klechtina du haut et du bas) (7 km. N. de Flôrina) sont au débouché d'un torrent qui dévale de la montagne et au milieu de vergers : ici 86 familles et là 78 familles de réfugiés de Thrace, logées dans les vieilles maisons turques, de bois et de pierres, réparées parfois par les services de la colonisation.

Dès que la montagne abrite des vents et offre ses eaux abondantes, le paysage se transforme, s'est transformé en dix ans. Les petites vallées, jadis boueuses ou pierreuses, quand les eaux sont abandonnées à leur fantaisie, se disciplinent dès qu'on les surveille. Ainsi la vallée, plus large, qui vient du col de Pissodéri et des confins albanais, qui débouche à Flôrina dans la plaine. Ce coin presque inculte est devenu un verger. Les nouveaux propriétaires montrent avec orgueil les fruits magnifiques, les énormes pommes et les muscats rouges, presque tous les arbres de l'Occident. Une station agricole modèle a donné le branle et l'exemple : les paysans y amènent leurs bêtes pour les croisements et viennent y chercher les greffes fruitières. Dans Flôrina même, dépeuplée de ses 5 000 Turcs, mais repeuplée de 10 585 Grecs purs, les constructions sont nombreuses : 100 maisons de briques neuves dans le faubourg Nord pour petits artisans — de tapis d'Orient entre autres — et petits commerçants ; et, dans le centre, un quartier tout nouveau, avec ses cafés et ses hôtels. Au delà de la plaine, tandis que le vieux village de Banitsa, mi-caché dans la montagne, défend la *via Egnatia*, et la passe de Gornitchévo, à 4 kilomètres au Sud, proche du chemin de fer, le village neuf, « station de Véni » aligne ses maisons régulières habitées par 37 familles du « Caucase ».

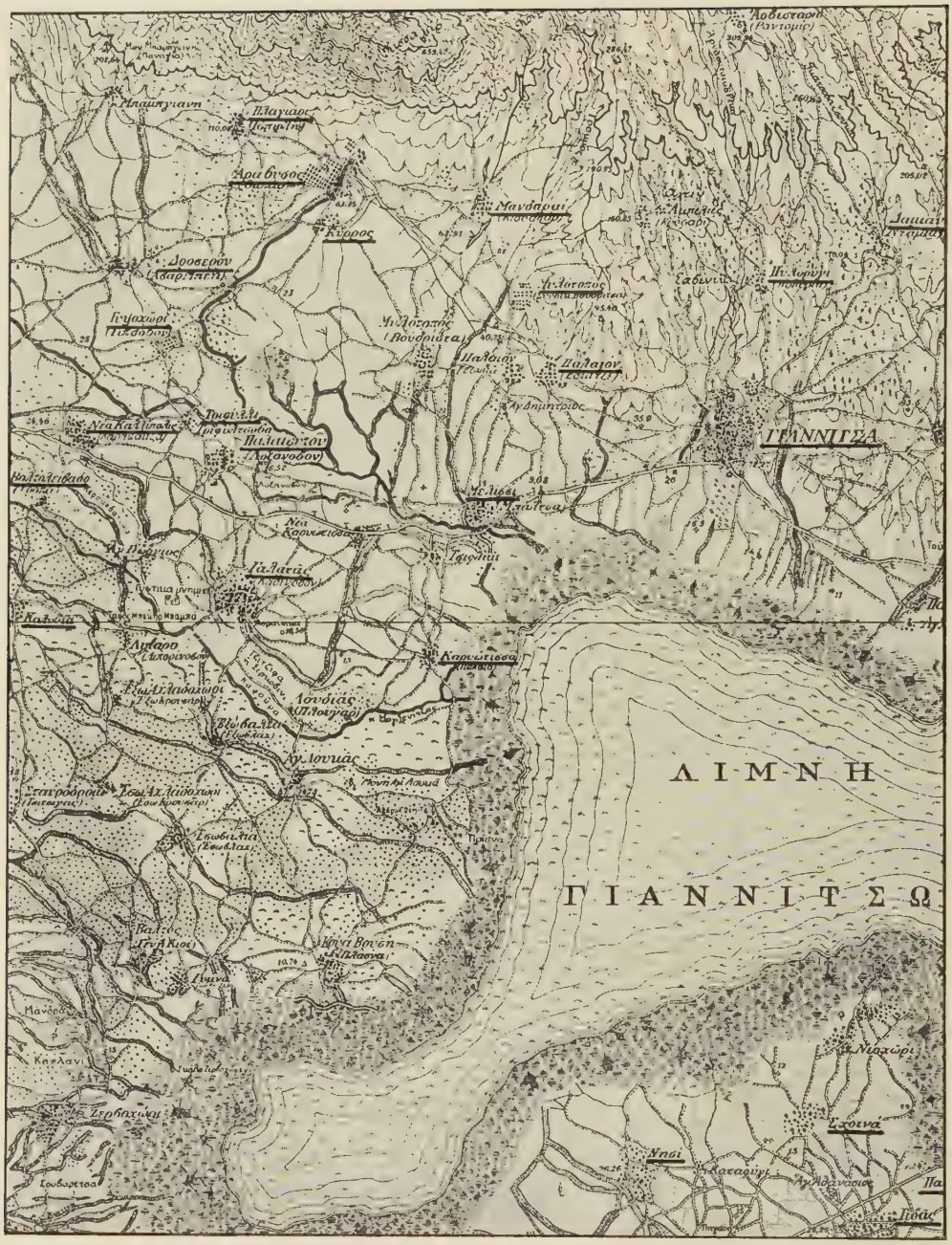
La montagne, au reste nue et rocailleuse, ferme toute la Pélagonie au Sud. Les pistes, qui escaladent la menue Malaréka, retombent sur la plaine d'Ostrovo et du Roudnik. Entre les pentes et les marais du bas, pas un carré de terre qui soit perdu pour la culture : maïs, blé, seigle, orge, tabac, sans compter les pacages inondés, où paissent bœufs et moutons. Les villages ici sont mixtes, et parmi les réfugiés, les Caucasiens du Nord ont fait une place aux gens du Pont : tel Roudnik, ou plutôt Anargyros, occupé en partie par 61 familles des environs de Trébizonde : leurs petites maisons régulières, souvent colorées de bleu, contrastent avec le vieux village, plus à l'Ouest, mi-effondré, de briques rouges.

A l'Ouest, la Neretchka planina présente son écran boisé et brumeux, jusqu'à 1 600 mètres d'altitude. Les bourgs perchés sur les ravins, comme Klissoura (la « Cluse »), la Vlakhoklissoura d'autrefois, à 1 230 mètres, gardent leur vieille population valaque, serrée dans de hautes maisons de pierres et de bois. Il faut redescendre sur la plaine de Castoria pour rencontrer des immigrés avec la réapparition des sols faciles et des cultures. Les Turcs sont partis. Les réfugiés leur ont succédé, ajoutant le plus souvent aux céréales maigres, seigle et orge, les

Carte 18. — Colonisation de la Pélagonie méridionale (région de Flôrina).

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuille de Flôrina, tirage de 1928.)

La plaine de Flôrina, jadis important passage routier, était peuplée de villages turcs, en deux lignes, le long des pentes occidentales et le long de la chaussée N.-O.-S.-E. qui est la *via Egnatia*. Les Grecs se sont installés dans les villages abandonnés par les Turcs (noms soulignés), souvent débaptisés (Niki, près de la frontière iougoslave), au N.-O. et au S.-E. de Flôrina. Il n'y a que trois villages entièrement neufs (noms encadrés) : Néa Caycassos (nouveau Caucase), « Commune de la station de Flôrina », « Commune de la station de Véni » sur le chemin de fer Bitolj-Salonique.




Cartes 19 et 20. — Colonisation de la Campanie salonicienne.

(Région du lac de Giannitsa et du Vardar.)

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuille de Giannitsa, tirage de 1928.)

C'est la zone la plus marécageuse de toute la plaine de Salonique. Il n'y avait autrefois que quelques villages misérables — huttes de pêcheurs surtout — reconnaissables sur la carte par leur forme irrégulière autour du lac de Giannitsa (Iénidjé Vardar) et sur les terrasses de la vallée de l'Axios (Vardar). Les Turcs partis, les réfugiés grecs ont pris possession de ces sites.

Τσαΐρια
Γιαλί
Καρά Ογλού
Καρά Ογλού
Καζα Κουφάλια
Παλαιόπελα
Παλαιάμπελια
Μερά
Ερημιώτης
Καλλιθέα
Καλλιθέα
Καλλιθέα
Πλάτη
Πλάτη
Πλάτη
Καλοδιτσίου
Ποταμός
Ποταμός
Ποταμός

Carte 21. — Colonisation de l'Enôtia (Karadjova).

(Carte de l'*Etat-major hellénique* au 1 : 100.000, feuilles d'Enôtia-Kafadar et d'Edessa, tirage de 1928.)

La plaine d'Enôtia (Karadjova des Turcs, Mogléna des Slaves) est un bassin complètement fermé de montagnes, serre chaude, parsemée des rivières descendant des hautes montagnes — la Nitcha — du N. L'irrigation facile l'a transformée en un vaste jardin (la carte indique les vergers). Les nombreux villages, jadis peuplés de Turcs (noms soulignés) sont aujourd'hui occupés par les réfugiés grecs, surtout aux débouchés des torrents dans la plaine. Un grand marché central, Ardéa. L'ancien chef-lieu, Enôtia (Nonté), au N.-E., sur une pente bien exposée au Midi, mais dans la montagne, a gardé sa richesse agricole, a perdu son rôle administratif.

plantations des pentes caillouteuses, mais ensoleillées et arrosées. C'est entre les vignes et les tabacs, dévalant vers le lac, dont scintillent au loin les eaux claires, que se niche, sur la pente Ouest, Coryssos (la Gorentsi de jadis) (9 km. E. de Castoria) : 90 familles de Brousse s'y partagent une terre sableuse et peu féconde, et l'on n'a pu leur donner par foyer que 17 ares fertiles.

Castoria fut toujours une petite ville grecque. Sa longue file de maisons blanches, qui se mirent en gradins dans les doubles eaux du lac, coupé par la presqu'île, est toujours dominée par les ruines rouges de ses 72 églises byzantines. Les « Américains », c'est-à-dire les émigrés, la dotaient de sources, d'hôpitaux, d'écoles, continuent à enrichir la petite patrie prospère, ont envoyé 65 000 dollars depuis 1918. La petite ville, à l'étroit déjà avec ses 7 777 habitants de 1920, en a reçu cependant, en dépit du départ de 150 familles turques, 11 736 autres. Pour les 150 familles réfugiées, entre autres les pêcheurs d'Apollonias sur la mer de Marmara, on a dû construire un faubourg neuf, à l'Ouest, sur l'isthme rocheux, qui rattache la langue péninsulaire à la terre ferme (43 maisons et 16 en construction). Pour les autres, on a réparé 1 260 demeures. Ces réfugiés de cette petite ville sont surtout des paysans : 60 familles de pêcheurs, 20 de laboureurs, 10 de jardiniers-potagers ; en outre, 60 familles d'artisans. Les 1 940 familles réfugiées de la plaine, qui s'étend surtout à l'Ouest du lac, se sont installées dans 35 villages ; la culture du tabac y règne en souveraine ; la manipulation et la vente sont centralisées par l'Union des coopératives de Chroupichta ; elle rapporte par an 40 millions de drachmes. Ce sont surtout des « Micrasiatiques » (de Smyrne) (460 familles) et des Pontiens (1 397 familles). Il y a dans ce coin une concentration des origines et des efforts.

Dès qu'on rentre à nouveau dans les montagnes du Sud, la colonisation n'existe plus que par bribes. Toute l'Anassélitsa (vallée de l'Haliacmôn supérieur) n'a accueilli que 1 412 familles, extrêmement dispersées. Ce sont les petits bourgs qui en abritent le plus grand nombre : la vallée s'élargit, et, sur ses terres meubles, au reste ravinées à l'excès par l'érosion, il y a place pour des vignes, des champs de maïs et de tabac. Ainsi, à Lipsista (ou Anassélitsa), dominée par sa Coopérative des tabacs, s'enracinent 1 350 réfugiés du Pont ou de Brousse (sur 1 913 habitants) ; ce petit bourg turc, dépeuplé par le départ de 300 familles musulmanes, s'est reconstitué avec 250 familles d'immigrés. On a reconstruit pour elles le quartier S.-E. de la ville, bien exposé sur le versant de la vallée : 72 maisons carrées de pierres — de 24 000, 18 000 ou 12 000 drachmes chacune — s'alignent en sept rangs disciplinés ; au delà, les champs de tabac qui ici encore, ont sauvé les colons.

Le petit bassin de Grévéna, aux pieds de Pinde, n'hospitalise que 1 656 familles nouvelles, et par petits groupes, d'une vingtaine souvent, de moins maintes fois. Ce sont les petits villages du centre routier, vidés par le départ des Turcs, repeuplés de cultivateurs de tabac : ainsi Dovratovon (10 km. N. de Grévéna) et ses 80 familles grecques, Kivôtos, l'ancienne Criftsi (14 km. N.) et ses 237 familles réfugiées, toutes deux sur les larges plateaux dominant les falaises de l'Haliacmôn encaissé. Au contraire, les villages du versant Est du Pinde sont restés valaques. A Grévéna même, tandis que la population indigène se livre toujours à l'élevage, vide le bourg durant l'été, les 14 familles de réfugiés, venues de Kaïsareh dans le nouveau faubourg de briques, qui s'élève à l'entrée Sud, sont des laboureurs de blé.

Les hautes plaines occidentales : les colonies d'Asie. — Entre ses montagnes, la Macédoine est une succession de hautes plaines, où passent la grand' route Nord-Sud qui évite les gorges du Vardar et la grande transversale, la *via Egnatia*. Ainsi, au Sud de la Pélagonie, la grande plaine de Cozani-Kaïalar, que les Grecs d'aujourd'hui ont rebaptisée Eordéa. En deçà des hautes montagnes de la Nitcha, qui marquent la frontière actuelle gréco-serbe, un haut bassin presque fermé, la Karadjova des Turcs, continue ces zones mi-hautes. Partout, sur les routes ou sur les bastions, les établissements turcs étaient nombreux. Les sols plats, moins humides qu'ailleurs, sont fertiles. Les immigrés trouvaient là des maisons et des terres vides. Les cultivateurs des steppes anatoliennes n'y étaient pas dépaysés. Ainsi s'installèrent ici surtout des « Micrasiatiques », c'est-à-dire du pays de Smyrne, et des « Pontiens », du Nord de l'Anatolie. Sur les 19 227 familles de réfugiés établis dans les trois circonscriptions de Cozani, de Ptolémaïs (Kaïalar) et d'Edessa, il y en a 15 530 d'origine d'Asie Mineure (6 179 d'Ionie et 9 351 du Pont). Ces colons logent dans 15 664 maisons abandonnées par les Turcs (quelques-unes par les Bulgares) et dans 2 928 maisons neuves, construites depuis leur arrivée par l'Office autonome. Ainsi il n'y a, dans cette zone de hautes plaines, que substitution d'une population à une autre.

La transformation des campagnes n'est pas moins frappante que dans la Pélagonie. Devant la petite ville de Cozani, appuyant ses maisons blanches et bleues sur les pentes occidentales, vers 700 et 800 mètres, s'étale la plaine vaste, dont le Sud est occupé par le marais de Sari goel. C'était, il y a dix ans encore, une steppe mi-délaissée. Aujourd'hui, entre les montagnes nues, qui se rejoignent en angle vers le Sud-Est, et le fond du bassin où, entre les roseaux, scintillent les vestiges du lac, les versants, très aplanis, sont couverts de tabac ou de maïs, qui alternent par assolement. Sur ces pentes se pressent les villages de pierres, les maisons basses, grises et rouges, peuplés jadis de Turcs, débaptisés, hellénisés maintenant. Ainsi l'ancien Karadjilar, le Drépanon actuel, au pied même des coteaux rocheux, derrière lesquels s'abrite Cozani : les maisons turques, refaites, entre les vergers, et, plus loin, les céréales, sont peuplées de 243 familles, venues de Brousse et du Pont. Et tous ces villages du pied des pentes se ressemblent, distants d'un ou deux kilomètres à peine, depuis Agios Dimitrios (Topsilar) jusqu'à Agios Charalampos (Ichiklar) au Nord, depuis Coïlada (Uskublar) jusqu'à Agios Théôdoros (Oktsilar) au Sud. La population est au reste très inégale, selon la place disponible : Agios Dimitrios a reçu 239 familles grecques et Agios Theôdoros 8 seulement. Dès que la plaine cesse, au défilé de Castania, sur la montagne, un peu boisée en pinèdes, les cultivateurs cèdent la place aux éleveurs de bétail : telles les 89 familles du Pont, installées à Polimilo (l'ancien Khadovo).

Nous retrouvons le même aspect dans les villages, plus distants, alignés, au Nord du Sari goel, dans la large plaine qui unit Cozani à Kaïalar. La steppe d'autrefois est entièrement cultivée. Le pied des pentes est semé de ces vieux villages turcs, maintenant hellénisés : Mavrodendri (Karagats) (10 km. N. de Cozani) est double : en bas, l'ancien village musulman, détruit ou à peu près ; un peu plus haut, sur les pentes exposées à l'Est, le village neuf, petites maisons de pierres et de tuiles, aux murs desquelles, à l'automne, pendent les feuilles de tabac. Là se sont fixées 267 familles du Pont, de Smyrne et du Caucase. A

Pontocômi (Erdomouch) (14 km. N. de Cozani), le village turc, en ruines, domine le nouveau village grec, peuplé de 299 familles pontiennes, qui lui ont donné son nom moderne. Les réfugiés du Pont forment 80 % de la population nouvelle. La plaine, ondulée, s'étale, large : en bas, les prés, plus haut les labours. Tandis que les vieux villages turcs occupent le pied des deux pentes, sur les quelques collines, qui parsèment le centre, siègent les anciens centres grecs, aujourd'hui dédoublés, et qui ont gardé leur nom. Tel Comanon (18 km. N. de Cozani) : de part et d'autre d'un ravin, vers l'Est, l'ancien village, et, vers l'Ouest, le nouveau, aux petites maisons propres et régulières en briques crues, où habitent 39 familles. Ce sont encore des réfugiés cultivateurs — 1 396 familles, sur 1 424 qui habitent la ville — qui habitent les petites maisons basses, de pierres, disséminées dans les jardins, de la vieille petite ville de Kaïalar, vidée de Turcs, devenue Ptolémaïs : le puits moderne, qui lui donne son eau, doit la chercher à 257 mètres. On le voit, à la sortie Nord du bourg, tandis que s'étalent d'immenses champs neufs de tabac.

Mais bientôt la steppe reprend ses droits : ce ne sont plus que de vastes pacages parcourus de troupeaux de moutons. Les villages s'espacent, se réfugient aux ressauts de la plaine. Sur le seuil, qui sépare le bassin de Kaïalar de celui d'Ostrovo, le nouveau Perdicas (l'ancien Nalbankœil) : au Nord les vieilles maisons turques, décombres depuis la guerre ; au delà du ravin, au Sud, 200 maisonnettes de briques crues et de tuiles, entourées de leurs potagers, s'exposent sur la pente méridionale. Sur les 244 familles, 175 arrivent du Pont et de Thrace : elles ont bâti cette petite église bleue, qui se fait modeste, un peu à l'écart, cette immense école, massif bâtiment de pierres blanches, double symbole de la nouvelle Grèce.

Au delà de la Nitcha, qui interpose son rempart forestier entre ces plaines découvertes et les pentes ombreuses, verdoyantes et humides qui descendent sur la Campanie salonicienne, coïncée à l'extrême Nord-Ouest de cette campagne, la petite et haute plaine d'Enôtia (Karadjova). C'est un bassin presque fermé, entre 200 et 400 mètres dont les fonds ont moins de 100 mètres parfois, que domine la chaîne géante de près de 2 000 mètres de la frontière, depuis le noir Kaïmaktchalane jusqu'au Scra di Leguen découvert, en passant par le plateau du Dobropolié et la pyramide aiguë du Koziak. Petit bastion fortifié, qui dominait la Campagne. Oasis de verdure par toutes les eaux ruisselantes, bien qu'étouffée par sa ceinture montueuse (v. carte 21, pl. XLIV).

Dès l'entrée, sur le seuil des collines qui ferment le bassin au Sud, entre les ravins caillouteux de la Moglénitsa (Cara) et du Guénits, le premier village de colonisation : Néa Zôï, la « Nouvelle Vie », entre des arbres fruitiers et des champs de céréales, groupe 51 familles du « Caucase » et 21 du Pont dans ses maisonnettes alignées.

En général ce sont d'anciens villages turcs qui abritent les réfugiés : maisons éparses, cachées sous les arbres de ce vaste jardin mi-cultivé. Les eaux qui sourdent de toutes parts, qui errent entre les cailloux et les sables, permettent le tabac, le coton, le sésame, régulièrement irrigués. Là travaillent les 298 familles d'Apsalos (la Dragoumanitsa d'autrefois), dont 240 sont venues du Pont, les 150 de Xiphônéia (la Koustouriani), dont 97 ont émigré de Thrace, et même les 325 familles — 194 réfugiées — du petit bourg d'Ardéa, l'ancienne Soubosko, le chef-lieu de l'Enôtia. Tout le vieux système d'irrigation a été maintenu par

les colons. Mais maintenant la population a augmenté et la quantité d'eau est devenue insuffisante ; chaque famille ne peut guère irriguer qu'un hectare sur les deux qui forment son lot. La petite plaine n'a que 10 000 hectares, la moitié de sa superficie, fécondée. Elle paraît cependant comme une oasis : ses 42 villages ont donné, en 1928, 200 tonnes de soie grège, 400 tonnes de tabac, 500 000 kilogs de piments, des haricots blancs, du sésame, sans oublier le blé, dont le rendement est de 12 quintaux à l'hectare. Au début de l'automne, les larges feuilles de mûriers assombrissent les pistes et cachent les villages. Les petites feuilles vertes du tabac sont surmontées de la fleur mauve, que respectent les arracheuses. Des choux immenses s'alignent dans les potagers. Pourtant, entre les mûraies et les champs, des vides : les pistes traversent des torrents, sages alors, mais qui inondent périodiquement les fonds, ou lancent sur les cultures des avalanches de sables et de pierres. La nature n'est pas partout disciplinée encore.

Plus on avance dans le fond de la conque, plus la végétation envahit la plaine : sorte de fourré épais, qui succède aux champs ou aux pâtures. Les figuiers y forment des bois touffus, entourant parfois de petits plants de tabac. Les villages — jadis turcs ou slaves — n'apparaissent que par place entre leurs murs de pierres : à Exaplatanos, les « Six platanes », 411 familles, de Smyrne et de Thrace, ont planté, à côté des 32 indigènes qui restent, leurs choux et leurs mûriers ; puis Côstantia, totalement colonisée par 165 familles, Ida, qui accole 32 familles réfugiées aux 84 indigènes, Néromoli (ou Hydromilos) et Prodromos, entièrement repeuplées (52 et 54 familles). C'est dans une forêt de platanes que l'on atteint l'ultime village, aux pieds mêmes du Séréna, de la chaîne-frontière. Un petit cône de déjection, assombri d'un fouillis de mûriers, le porte. C'est Eurôpos (Foustani), petit chef-lieu, au moins médical, dans ce coin paludéen : 226 familles de réfugiés (sur 236 au total), surtout de Smyrne (154), sont logées dans les vieilles maisons turques ou slaves, dispersées à l'infini entre des potagers, des vergers de pêches, de poires, des vignobles aux gros muscats. Au delà, c'est la montagne : les réfugiés montent encore à l'assaut ; à Enôtia, qui se plaque à 606 mètres en plein midi sur un gradin de la Dzéna, les 180 familles de colons sont la population entière.

La Campanie salonicienne : les colonies de Thrace. — Dans les plaines basses, les conditions sont toutes différentes. La Campanie de Salonique, traversée par le Vardar, laissant sur place de nombreux marais, ressemble aux campagnes de Drama et de Serrès. La population antérieure y était relativement faible. D'immenses étendues incultes couvraient cette plaine basse (v. cartes 19 et 20, pl. XLII-XLIII). Ici, il fallait tout créer, terres fertiles, maisons habitables. Nous y retrouvons le type de colonisation oriental, avec cette différence que la population, d'une commune origine, est plus groupée et plus unie. Si des gens d'Asie Mineure se sont aussi installés sur ces sols presque vierges, et surtout vers l'Ouest, entre Edessa et Giannitsa, entre cette petite ville et Salonique, ce sont surtout des Thraces, mêlés à des Grecs de Bulgarie, qui ont pris possession des champs, ont, de toutes pièces, construit les villages. Dans la circonscription de Giannitsa, qui occupe tout le centre de la Campanie, au Nord et à l'Est du lac, il y avait, l'an dernier, 7 114 familles réfugiées et seulement 1 838 indigènes ; plus de la moitié des colons venaient de Thrace (4 187) et de Bulgarie (1 283) ; des 6 679 mai-

sons où étaient logés les immigrés, 4 084 avaient été construites à leur intention, 2 595 seulement avaient appartenu à des Turcs échangeables. Dans la circonscription de Salonique, on comptait 11 206 familles réfugiées en face de 7 291 indigènes : au moins le tiers sortait de Thrace orientale et de Bulgarie.

Dès que l'on descend, à travers les vergers, les potagers, les pentes fraîches du Vermion Oros, que s'estompent les chutes et les moulins d'Edessa, des *tchiflik* ont pris possession de la steppe de jadis : sur celui de Tripolis (la Trempolets ancienne) (10 km. E. d'Edessa), un nouveau village abrite, en des maisons de briques crues à deux étages, 43 familles réfugiées, à côté des 21 des *tchiftchia* indigènes. Ce sont encore des Pontiens. De même origine sont les colons de ces villages tout neufs, qui s'échelonnent sur la route de Edessa à Giannitsa entre les chaumes de blé et de maïs, tandis que les grands troupeaux de buffles et de bœufs gris ruminent au loin sur les pâtures, et que, plus loin encore, miroitent les eaux basses du lac-marais de Giannitsa : Valtoleivado (15 km. E. d'Edessa et 15 km. O. de Giannitsa), qui tient 36 familles de réfugiés sur 27, Trifylli (11 km. 500 de Giannitsa), qui en abrite 64, Cariôtissa (7 km. S.-O.), qui a groupé 250 familles de Thrace sur la route même, dans des maisons de béton, fournies par l'Allemagne, tandis que le vieux village abandonné demeure en ruines près du marais.

Les Thraces font leur apparition dans Giannitsa même et son faubourg de réfugiés. Le gros bourg ne ressemble guère à la petite ville turque, boueuse et sombre, que l'on a connue autrefois. Sur sa colline allongée au-dessus de la plaine (174 m. en haut et 14 en bas), elle montre encore des vestiges de jadis. Au Sud, l'ancienne ville, très étalée dans ses arbres, en décombres, avec un dernier minaret debout encore. Au centre les cubes gris en construction du nouveau quartier urbain, cent une maisons ouvrières, descendent la pente vers le Sud-Ouest. Au Nord, sur la même pente, un quartier entier, très ramassé, de maisons blanches : c'est la colonie, toute agricole, de Thraces. Sur 9 128 habitants, 5 383 réfugiés, dont 4 501 cultivateurs. Turcs et « Bulgares » sont tous partis en 1924-1925. Les gens de la Thrace orientale, qui portent encore la culotte bouffante brune, serrée aux chevilles, la ceinture rouge, le gilet et la courte veste de bure brune, sont de robustes planteurs de tabac, maïs et vignes. Les femmes, qui se pressent à la fontaine neuve, ont gardé le pittoresque costume : robes noires à broderies jaunes, tablier rouge, coiffe noire qui laisse passer l'amulette du front, le napoléon d'or. Sur les deux pentes Est et Ouest, deux cent trente maisons de béton barbelé et de tuiles s'ordonnent le long des rues, d'une méticuleuse propreté.

A l'Est de Giannitsa les potagers ceignent les villages et, au delà, les champs d'orge et de blé. Partout, sur de légères éminences, les villages neufs, tous thraces : Néa Pella (7 km. E. de Giannitsa), massant ses 212 familles thraces autour du grand bâtiment carré de son école, tandis qu'à côté (10 km.), Pella, proche des ruines d'Alexandre, présente, découvert, le village neuf (186 familles) au-dessus du vieux village indigène, mi-caché dans quelques arbres ; Néa Chalkidôn (ancien Iéladjik (17 km. E.) au carrefour des deux routes de Verria et d'Edessa, offre le même contraste entre le village turc, mesquin et effrité, et l'autre, battant neuf de ses 340 familles. Coufalia (14 km.), un peu plus au Nord, est un village immense, peuplé de 1 030 familles de réfugiés, dont 760 colons de Thrace : de grandes rues parallèles, des maisons basses de béton ou de briques groupées

autour du marché, entre les potagers, les vignes, les tabacs, les chaumes de blé, d'orge, de maïs.

En se rapprochant de Salonique, dans la grande banlieue, si l'on peut dire (v. cartes 26 et 27, pl. LVIII-LIX), les types de villages se précisent. Les hommes se spécialisent davantage : ils se groupent en compatriotes, mais aussi en professionnels.

Avec les Thraces, des agriculteurs en grand, nous avons été en présence d'un premier type, qui se prolonge dans toute la Campanie. Ce sont le plus souvent des villages serrés et doubles : la colonie s'est mise au contact du village indigène, reste d'un *tchiflik* démoli et partagé, mais s'est formée sur un plan plus régulier, plus conforme aux exigences modernes. Ainsi l'ancien Topsin, aujourd'hui Guéfoura (23 km. N.-O. de Salonique), a gardé ses maisons basses de boue et de roseaux ; mais le *tchiflik*, de 3 000 hectares, a donné naissance à deux villages neufs, pimpants sous leurs toits rouges, Néa Métraï (nom grec de Tchataldja), où résident 230 familles de cultivateurs thraces, Néa Sozoupolis, avec 300 familles de vignerons de Bulgarie. Sur le même plan, sont bâtis Agios Athanassios (Cavacli) (19 km. N.-O.) où sont 458 familles, toutes thraces, Diavata (Doudoular) (8 km. N.-O.) avec 204, toutes thraces aussi.

Les vignerons nous offrent un second type : ce sont généralement des Grecs de Bulgarie. Les vignobles-plants américains, sur lesquels on greffe des raisins indigènes, s'étalent autour des petites éminences de la Campagne salonicienne, ne redoutant ni la lumière ni le soleil et, comme partout en Grèce, ne s'arrosant jamais. Pour ne pas perdre un carré de sol utile, le petit village se serre, minuscule, presque enfoui sous les pampres : ainsi se massent les 300 familles de Néa Sozoupolis, les 262 familles de Néa Anchialos ou Anchialos Makédonias (l'ancienne Igglis, 15 km. N.-O. de Salonique), dont le nom rappelle les fameux massacres de Bulgarie en 1906, les 60 familles de viticulteurs, qui forment comme un quartier à part de Néo Cordélio (4 km. N.-O.).

Les villages de tabac montrent un troisième type, surtout fourni par des Smyrniotes : les colons ont apporté semences et méthodes, mais aussi mode de construction des villages, bien étalés sur les pentes. On a profité des collines, d'une centaine de mètres parfois, qui suivent la rive gauche du Vardar. Ainsi, à 25 kilomètres Nord-Nord-Ouest de Salonique, au vieux hameau de Vathilak s'est substitué le Néo Sebdikioi et ses 243 familles de Smyrne. En janvier 1924, ces Smyrniotes arrivaient quasi nus, vêtus des bienfaits de la Croix-Rouge. Aujourd'hui ce sont des richards : certains ne gagnent pas moins de 150 à 200 000 drachmes. La production annuelle du tabac du village est de 7 millions de drachmes, qui, en impôts, ont rapporté 1 million à l'État grec.

Enfin, autre type : les maraîchers. Tandis que la zone des collines, entre 50 et 150 mètres, se couvre de vignes ou de labours, sur les zones plus basses, de 7 à 30 mètres, jusque vers 15 kilomètres de la ville, se pressent plus de 350 potagers : pommes de terre, choux, haricots, piments prennent le chemin de Salonique, et, déjà, de l'exportation. Autres villages, très au large, qui se dispersent au milieu des jardins. Telle Néa Magnésia (Arapli) (9 km. N.-O. de Salonique), peuplé de 425 familles d'Ionie, dont 200 maraîchères ; tel encore Néo Cordélio, qui abrite, outre ses vignerons, 60 familles de maraîchers de Smyrne.

Ainsi la Campanie de Salonique est complètement bouleversée. A côté des 5 395 familles d'agriculteurs, qui vivaient déjà dans ce district, il a fallu donner

des terres et du travail à 8 958 familles de cultivateurs nouveaux. Il a fallu créer de toutes pièces ou rénover 76 villages. Les vignes et les potagers pouvaient devenir une fortune. Mais il restait seulement 200 hectares de vignes au lieu des 1 300 plantés avant le phylloxéra et la guerre : les réfugiés vignerons — environ 1 400 familles — ont planté 1 430 hectares nouveaux. Il y avait 200 jardins maraîchers avant la venue des réfugiés : les spécialistes de cette culture — environ 350 familles — en ont créé 300 autres. L'étendue cultivée du district, qui était de 26 500 hectares, est passée à 46 000. Et partout, près de chaque village, fut fondé un champ d'expériences, avec engrais, semences choisies, pour provoquer une maturité du blé un peu plus rapide, qui éviterait les pertes causées par les premières sécheresses estivales. Telle fut l'œuvre des ingénieurs agronomes du service de la colonisation. Ce fut un peu une œuvre française, car nombre d'entre eux sortent de Grignon.

CHAPITRE XVI

# LES COLONIES URBAINES

Le problème social. — Tandis que la Macédoine absorbait les 4/5 des colons ruraux de la Grèce entière, elle recevait à peine 1/3 des immigrés urbains : 153 988 sur 484 747 à la fin de 1927. Le problème est tout différent.

Les campagnes macédoniennes manquaient de bras, comme disent les rapports de l'Office autonome. Les réfugiés ruraux arrivaient sur des terres vacantes, sans abri : la première tâche était de les installer avec ce minimum de confort, qui les empêchât d'affluer vers les villes. Aussi bien c'était, d'après sa charte constitutive, le devoir essentiel de l'Office. Au contraire la surpopulation des villes n'était pas à désirer. L'établissement d'un réfugié, qui a l'habitude de mener une vie citadine, est bien plus difficile, bien plus coûteux que l'établissement d'un agriculteur, installé dès qu'il a reçu sa terre, sa maison, ses moyens de culture, sa subsistance jusqu'à la récolte prochaine. Un citadin doit être mis en état d'exercer une profession, et les émigrés de Turquie n'avaient guère d'autres métiers que ceux qu'accaparaient déjà les citadins grecs de Grèce. La main-d'œuvre rurale en Macédoine n'est jamais pléthorique. La main-d'œuvre urbaine, dans un pays de petite industrie, si elle devient trop abondante, risque de provoquer le chômage et tous les désordres qui peuvent suivre. Bref, le dosage s'impose ici.

D'autre part le citadin est certainement plus débrouillard : il peut subvenir à ses besoins plus vite que le paysan. Les facilités qu'offre la charité locale grecque ou étrangère, telle que l' « Union de secours aux enfants », la « Croix-Rouge », etc., aident encore à procurer une subsistance temporaire. Enfin les relations furent de tout temps actives entre Grecs d'Asie et Grecs d'Europe : relations d'affaires ou de famille. Le nouvel arrivant se déplace, s'enquïert des situations possibles, visite les villes de Grèce, entreprend mainte correspondance et maint voyage. Durant trois ans le monde des réfugiés urbains a été constamment nomade. Ce n'est que peu à peu que le tassement s'opéra.

Alors seulement purent entrer en action l'État grec et l'Office autonome. L'État s'était occupé de bonne heure des immigrés urbains : il les avait logés provisoirement dans des baraquements, naguère militaires, dans les quartiers abandonnés par les Turcs et les Bulgares, dans des immeubles réquisitionnés, écoles, églises et mosquées, casernes, hôpitaux, dépôts d'usines à gaz, voitures de chemins de fer. La majeure partie fut répartie hors de Macédoine. Pourtant les faubourgs de Salonique offraient des tentes, des baraques de tôle, voire des

huttes de roseaux, utilisées par les armées, et un peu partout les Turcs échangés laissaient des maisons vides.

Quand l'Office autonome prit la charge de l'établissement des réfugiés, il se donna pour tâche de diriger sur la campagne tous ceux qui étaient susceptibles de devenir des laboureurs : si eux-mêmes ne réussissent pas toujours, leurs enfants seront sans doute plus dociles, accoutumés. Les grands travaux d'assèchement entrepris devaient en particulier donner des terres au surcroît de la population urbaine. Il est vrai qu'en revanche d'anciens cultivateurs, ayant quitté leurs terres d'Asie, s'étaient fixés dans les villes, n'en voulaient point déguerpir : pas moins de 44 419 indéracinables dans toute la Grèce urbaine. Pour le reste, l'Office n'avait pas le choix ; les grandes villes surtout attiraient les réfugiés, en particulier Athènes, le Pirée et Salonique, qui retinrent 60 % des immigrés citadins ; de plus l'installation n'était possible qu'au fur et à mesure que l'État remettait à l'Office les terres nécessaires ; ces terres, dans les banlieues, devaient être expropriées, et ce fut une source de difficultés juridiques. L'article 119 de la Constitution de 1927 permettait de déroger pour cinq ans à l'article 19, qui proclamait l'inviolabilité de la propriété : « Pour l'établissement des réfugiés urbains, il est loisible de procéder à l'expropriation et à l'occupation avant indemnisation des terrains vagues pour y construire des quartiers d'au moins 20 maisons ». Mais sont exceptées « les petites propriétés cultivées personnellement par le propriétaire et sa famille », et les vignes, olivettes, vergers, etc.. D'où discussions entre les paysans, qui prétendent conserver le caractère rural aux terrains inclus dans le plan des villes, et les municipalités, qui veulent étendre les faubourgs. Ces procès contraignent à l'attente.

Le problème financier. — Ce ne fut donc qu'au milieu de 1925 que l'Office autonome établit le premier budget de son « département urbain ». Il était de plus d'un million de livres sterling (£ 1 080 000), dont seulement £ 396 000 pour la Macédoine : il prévoyait la construction de 3 300 habitations (à £ 120 chacune) à Verria (200), Naoussa (100), Edessa (200), Flôrina (100), Cozani (100), Giannitsa (100), Catérini (50), Serrès (650), Drəma (850), Cavalla (900) et Pravi (50). Mais des difficultés financières, le coût plus considérable des installations agricoles, des difficultés politiques, l'assaut des maisons de l'Office dans les quartiers neufs d'Athènes par des réfugiés mécontents, qui en revendiquaient la jouissance gratuite à l'instar de celles de l'État (juin 1925), l'instabilité gouvernementale et le coup d'État de Pangalos, tout cela contraignit l'Office de surseoir à son programme, sauf cependant à Edessa. En 1926, le quartier mi-agricole mi-urbain de Néa Carvali (7 km. E. de Cavalla), les quartiers de Cavalla et de Serrès furent cependant mis en chantiers.

L'Office devait trouver des ressources complémentaires dans les loyers de ses logements, ce contre quoi protestaient les réfugiés d'Athènes. Le loyer est calculé sur 8 % par an de la valeur des immeubles, c'est-à-dire du coût de la construction, plus une part des frais communs, distribution d'eau, drainage, communications, etc.. Les locaux destinés au commerce, auvents, boutiques, etc., sont mis aux enchères, loués au plus offrant. Les locataires peuvent acquérir leur logement par acomptes, en payant en plus par an 6 % de la valeur, mais en moins 2 % sur les 8 % de location (ces 2 % représentant les frais d'entretien) : en douze ans un locataire peut ainsi devenir propriétaire. Le premier résultat ne fut pas

brillant : en 1925-1926 les locataires n'avaient payé que 150 000 drachmes (£ 5 000), ancrés dans cette idée fixe qu'ils ne devaient rien du tout. Naturellement les familles indigentes (environ 10 %) étaient exemptées de tout loyer. On dut recourir à un autre système.

Par la loi du 12 septembre 1924, l'État grec avait créé une *Banque des réfugiés*, destinée à consentir des prêts aux immigrés urbains : le capital de cette banque était fourni par les biens immobiliers urbains, les forêts, pâturages et pêcheries des musulmans échangeables[1]. Ce fut encore un sujet de discussions, l'Office revendiquant toutes les terres « cultivables », y compris forêts et prairies. Il fallut renoncer à cette création. Alors le gouvernement grec, par la convention du 5 mai 1925, chargea des prêts la *Banque nationale* de Grèce, et lui transféra tous ses droits sur les biens urbains des musulmans partis. La Banque émit des obligations d'indemnité, soit des titres à valoir sur les indemnités payées par les Turcs en vertu de la convention d'échange; ces obligations portent intérêt à 8 % et ont pour garantie les biens abandonnés par les musulmans ; elles sont amorties au fur et à mesure que sont liquidés ces biens. L'Office autonome accepta ces obligations comme sûreté pour le paiement des dettes des réfugiés, renonçant au recouvrement en espèces des annuités, des loyers à percevoir, et portant au crédit des réfugiés le montant des intérêts produits par les obligations. Il posa seulement comme conditions qu'il n'était tenu de recevoir en paiement ces obligations que quand leur valeur nominale couvrirait l'amortissement dû en cinq ans pour cette dette, que l'on donnerait toujours la préférence dans la location des maisons au réfugié qui s'engagerait à acheter son logement, et que le gouvernement seconderait l'Office dans le recouvrement des loyers dus en espèces.

La *Banque nationale* se chargea d'une autre besogne : ce fut d'ouvrir des crédits pour les établissements professionnels. Le réfugié ne doit pas seulement se loger : il faut qu'il exerce son métier, et il n'a pas de fonds d'avance. La Banque avança aux petits marchands et aux petits artisans, non isolés, mais groupés en associations professionnelles, les sommes nécessaires : pas moins de 138 millions de drachmes à 21 886 commerçants ou industriels en 1924 et 1925. Sans grands risques, d'ailleurs : au 31 décembre 1925 les recouvrements atteignaient déjà 33 millions de drachmes. Ainsi furent arrachés à la misère commerçants-détaillants et artisans en chambre.

Dégagés de ces soucis, avec leurs ressources, limitées au reste par le programme d'ensemble, les services de la colonisation purent s'adonner au problème capital : celui du logement des citadins.

Les logements. — On ouvrit d'abord les locaux vides. Le recensement de 1927, effectué dans les villes par les soins de l'Office, classe ces locaux d'après leur degré de conservation : habitations durables et salubres, donc définitives ; baraques en bois et maisons d'échangeables qui peuvent servir durant deux ans au maximum ; demeures délabrées, en ruines, tentes, boutiques ou établissements publics provisoirement réquisitionnés ; enfin locations particulières. Des 40 696 familles réfugiées dans les villes macédoniennes (153 988 personnes), un

1. Les propriétés des « Turcs » échangeables qui passèrent sous la gestion de la *Banque nationale* de Grèce étaient, au 31 décembre 1928, 60 169 (d'une valeur cadastrale de 4 659 239 641 drachmes), dont 30 956 en Macédoine (valant 3 022 619 750 drachmes).

tiers seulement était installé dans des quartiers neufs, construits par l'État ou par l'Office.

| | |
|---|---|
| Familles habitant les quartiers neufs ..... | 13 168 |
| Familles habitant des logements provisoires, en bon état ..... | 7 482 |
| Familles habitant des locaux insuffisants (maisons construites par les réfugiés eux-mêmes, maisons de l'État ou de l'Office ayant des familles en surnombre, immeubles réquisitionnés et maisons délabrées des Turcs échangeables, dépôts, magasins, casernes, écoles, églises, auberges, hôpitaux, tentes, taudis) au total ..... | 17 264 |
| Familles louant des chambres ou des maisons en ville ..... | 2 782 |
| | 40 696 |

De nombreuses familles logent encore dans des conditions d'hygiène déplorables. Beaucoup d'immeubles laissés par les Turcs sont en ruines. L'entassement y est fréquent : on compte en moyenne une famille par chambre. A Salonique il y a 4 027 maisons de chambre, soit 11 987 chambres, occupées par 11 179 familles. Dans les autres villes macédoniennes, 7 255 maisons demeurent en cet état.

Typique est la situation des réfugiés de Servia.

La petite ville de Servia, au milieu des platanes, se colle aux granites déchiquetés qui séparent la Macédoine de la Thessalie, face au Nord, sur la rive droite de l'Haliacmôn. Elle offrait aux réfugiés ses maisons, ou plutôt ses décombres des guerres. Car cette sentinelle des confins de la Macédoine fut sans cesse prise, perdue, reprise et maintes fois bombardée. La moitié des 3 250 habitants sont des réfugiés agriculteurs. Il est parti 450 familles turques. Il semblerait aisé d'y loger 300 familles immigrées. Pourtant la question est moins simple. La Banque nationale a, en effet, reçu les maisons turques en garantie de ses emprunts, qui se montent à plus de 6 milliards de drachmes. En paiement de leurs biens d'Asie, l'État a donné aux réfugiés des bons sur la Banque, portant 8 % d'intérêt. Mais la Banque refuse de se dessaisir de ses immeubles et les loue. Il y a donc parfois dans une maison plusieurs occupants à titres divers : le réfugié qui a reçu un titre et doit occuper la maison, et le locataire de la Banque. Nul n'est sûr de rester, ne veut effectuer les réparations nécessaires. Et les maisons tombent en ruines.

Tout l'Est de la ville, sur une terrasse, qui domine la vallée, entre les champs de tabac et de maïs, est formé de ces maisons turques, en ruines. Ici, dans le konak d'un bey, se sont installées sept familles, dont chacune paie par mois à la Banque un loyer de 50 drachmes. La Banque demande le prix exorbitant de 400 000 drachmes pour céder l'immeuble à l'État. Ailleurs cinq familles, en tout 20 personnes, logent dans une ruine de deux étages, le toit mi-effondré, les fenêtres absentes : l'État a donné aux unes un titre de propriété ; la Banque a loué aux autres.

La situation est la même dans presque toutes ces petites villes de la Macédoine occidentale, qu'ont quittées les Turcs et qui gardent des maisons. A Verria, à Flôrina, il nous a été donné d'entendre les mêmes plaintes. Si bien que l'Office autonome qui, à l'origine, n'avait pour tâche que l'établissement des ruraux, a été

contraint par les circonstances à s'intéresser aux urbains. Mais, tandis qu'il avait dépensé en 1929 11 millions de livres sterling pour les premiers, il n'avait eu pour les seconds que 2 millions 1/2 de livres.

Si malheureuses que soient ces gens, il en est encore de plus misérables. 65 % des urbains vivent de petits métiers, marchands ou artisans. 25 % sont des manœuvres, sans profession précise, qui louent leurs bras. Ce manœuvre, cet homme de peine, cet *ergatis*, comme on dit en Grèce, où l'ouvrier qualifié prend le titre, plus noble, de *technitis*, vit au jour le jour, ne mange pas toujours à sa faim, s'entasse dans les villes, prolétaire accessible à toutes les sollicitations, comme lors des émeutes de juin 1925, à toutes les propagandes, à celle des communistes, qui recrutent leurs adhérents, outre les villes de la Grèce propre, à Salonique, à Cavalla.

Pour ces pauvres gens le problème du logement est évidemment le premier de tous. « Il y a de ces camps, dit un rapport de l'Office, où l'assemblage des constructions donne plutôt l'impression d'un vaste chenil que celle d'un établissement humain. On voit des habitations en torchis et en planches, qui n'ont quelquefois pas plus de 4 ou 5 mètres de superficie. Il y a des toitures recouvertes de débris de bidons d'essence ou de papier soi-disant goudronné, qui laissent librement pénétrer la pluie, et c'est dans ces conditions, c'est sur la terre battue que trois, quatre, parfois cinq ou six personnes s'entassent pour passer la nuit. Il y a des quartiers dans lesquels les boyaux tortueux, qui servent à la circulation, sont coupés d'infectes sentines, où les eaux, chargées d'immondices, croupissent à ciel ouvert. » Certains coins de la banlieue Ouest de Salonique présentent encore ce spectacle, qu'on se propose de faire disparaître peu à peu.

C'est précisément pour cette tourbe qu'un programme de constructions neuves s'imposait. C'est d'elle surtout que l'État grec et l'Office autonome se soucient présentement.

Les constructions neuves. — Dans le plan général de construction des quartiers neufs, la Macédoine occupe une place assez restreinte. A la fin de 1926 l'État grec avait bâti 22 337 maisons, dont 6 000 environ à Salonique, et l'Office autonome, pour sa part, 16 700, dont 1 426 en Macédoine. Le programme fut, il est vrai, accéléré au cours des années suivantes : l'État ajouta 3 576 maisons, en cours d'exécution à l'heure actuelle ; à la fin de 1928 l'Office avait édifié 21 195 maisons, dont 2 812 en Macédoine[1], et il projetait pour 1929 1 533 autres, dont 217 pour la Macédoine. Les réfugiés des faubourgs d'Athènes sont servis d'abord parce que les plus nombreux, les plus remuants aussi.

Les types d'habitation varient à l'infini, surtout dans les quartiers que l'État

1. Ces maisons se répartissaient ainsi au 31 décembre 1928 (1 = bâties ; 2 = en construction) :

| | 1 | 2 | | 1 | 2 |
|---|---|---|---|---|---|
| Verria | 61 | 150 | Salonique : Calamaria | | 300 |
| Vertécop | 30 | 25 | — Trôados | | 110 |
| Edessa | 388 | 50 | — Catirli | 106 | 100 |
| Giannitsa | | 44 | Langada | 78 | |
| Naoussa | 102 | 100 | Ziliachôva | | 27 |
| Flôrina | | 100 | Serrès | 409 | |
| Castoria | | 16 | Nigrita | | 66 |
| Catérini | | 100 | Pravi | | 100 |
| Kilkis | 100 | 100 | Cavalla | 100 | |
| | | | Chryssoupolis | | 50 |

élève. Maintes fois il s'est contenté d'aller au plus pressé et de bâtir en planches. Les immigrés, au reste, ne répugnent pas aux maisons de bois, bien que petites et, l'été, ravagées de punaises. D'autres maisons sont de pisé, argile mêlée de paille, qui donne souvent une protection suffisante dans ces pays de climat sec, pourvu que l'on assoie les murs sur des fondations de maçonnerie, que l'on couvre les parties supérieures en tuiles, et qu'on crépisse de chaux tous les deux ans. Quelques maisons de ciment, dont la qualité, loin d'être parfaite, donna naissance à des plaintes nombreuses de la part des habitants. Enfin là où la pierre se trouvait à pied d'œuvre, on l'employa naturellement. Ainsi sont bâtis de granite les nouveaux immeubles des faubourgs de Cavalla.

Après avoir longtemps erré, hésité entre différents modèles, l'Office finit par s'arrêter à un type simple, uniforme. C'est une maison de maçonnerie, d'environ 36 mètres carrés de surface, couverte en tuiles, qui se compose de deux pièces, un vestibule, une cuisine, une chambre, et un w.-c. Une telle construction revient à £ 80, en réalité à £ 100, car il faut charger la maison des frais généraux du quartier, soit les dépenses de terrassements, d'adduction d'eau, des fosses d'aisance, des rues, de l'éclairage, etc. Ce type simple est susceptible d'améliorations. L'Office a voulu parfois éviter la monotonie des alignements et même des constructions : il y a des maisons de trois pièces, qui coûtent 52 000 drachmes (au lieu de 37 500). Souvent aussi le futur propriétaire aide et embellit son foyer; mais c'est surtout en Thrace qu'est répandue cette variété : on s'est contenté de fournir argent et matériaux, laissant au réfugié le soin de diriger l'édification de sa demeure.

La maison faubourienne de la Macédoine se présente en général sous trois formes assez monotones. Le « type du service » (de la colonisation) est le simple rez-de-chaussée mentionné plus haut, mais double, parfois entouré de jardin : chaque bâtiment, qui abrite donc deux familles, occupe, avec le jardin, 300 mètres carrés, et, tout de pierres, à Cavalla par exemple, a coûté 54 000 drachmes. Le « type du service amélioré » a été transformé ou agrandi au choix de l'habitant. Enfin, la « maison simple » est une petite villa à un étage pour gens plus aisés : à Cavalla elle a coûté 65 000 drachmes. Nous rencontrons ces trois modèles dans les faubourgs Ouest de Cavalla. Au contraire, dans les faubourgs Est, pour loger les ouvriers en tabac, l'État grec a élevé sur la presqu'île granitique des casernes de pierre solide, à deux étages, à quatre familles : sous leurs toits rutilants de tuiles dans ces cases régulières, de trois pièces chacune, en tout 500 maisons, habitent 6 000 habitants.

Les villes. — Dans presque toutes les villes macédoniennes les réfugiés se groupèrent, mais préférèrent comme de coutume les plus grandes :

| Départements | Population en 1920 | Population en 1926 | Réfugiés urbains en 1927 |
|---|---|---|---|
| Salonique | 407 238 | 539 986 | 99 937 |
| Cavalla | | 119 140 | 22 445 |
| Drama | 182 593 | 111 572 | 14 374 |
| Serrès | 112 135 | 182 710 | 7 617 |
| Pella | 97 521 | 97 167 | 7 556 |
| Flôrina | 127 941 | 125 722 | 1 307 |
| Cozani | 163 004 | 166 523 | 752 |

Si nous mettons à part Salonique, sur laquelle nous reviendrons, et qui à elle seule retint les 2/3 de cette population immigrée, ces villes peuvent se diviser

en trois masses bien inégales : celles qui sont éparses sur les hautes plaines de l'Ouest, les villes de petite industrie des Piémonts de la Campanie salonicienne, les villes du tabac de la Macédoine orientale.

1° Les villes de la Macédoine occidentale gardaient jadis, du temps des Ottomans, les grands passages vers l'Albanie et les grand'routes Nord-Sud. Les musulmans y étaient nombreux, formant le « quartier turc » de l'Ouest, avec ses mosquées et son bazar. Telle Flôrina, allongeant ses faubourgs le long de l'étroite vallée qui, descendue du col de Pissodéri, débouche au Sud-Ouest de la plaine de Monastir. Ces faubourgs, ce sont, tous semblables, les villages voisins : un boqueteau enfouissant des murs gris ou rougeâtres d'argile ; un ruisseau qui le coupe; à l'orée, les pierres tombales semées sur une colline. Ce paysage ne change guère. Mais l'intérieur n'a plus les mêmes hommes. Les treilles forment toujours aux rues un plafond ombreux, reposant. C'est toujours, entre la plaine ensoleillée, poudreuse ou boueuse, et la montagne de granite nu, une oasis accueillante. Mais entre ses maisons, peintes en bleu, la foire de la place d'Hermès n'est plus ce caravansérail de turbans et de fez, mêlés aux toques de feutre blanc, de voiles noirs et de pantalons serrés des femmes turques, noyées dans les chemises brodées de vert de rouge, aux larges manches, aux tabliers épais des Slaves. Flôrina, qui avait encore 12 513 habitants en 1920, malgré les réfugiés logés dans les maisons turques, aux moucharabié grillagés, n'en a plus aujourd'hui que 10 585.

A l'avenant, les autres cités, qui, plus à l'Est, gardaient la grande voie des caravanes de petits chevaux et ânes, passant au large de la vallée du Vardar. Naguère Kaïalar ou Cozani étaient des corps de garde et des marchés turcs sur la route relativement facile, droite et plate qui menait de Prilep et des foires du Nord, des pâtures d'été du Char vers les plaines d'hiver de la Campania ou de Thessalie. C'est encore dans les maisons abandonnées par les Turcs que les Grecs d'Asie se sont installés : maisons de briques crues de Kaïalar, débaptisée en Ptolémaïs, avec 6 642 habitants ; maisons de bois aux auvents achalandés de Cozani, qui domine son bassin sur une légère éminence, et qui a passé en six ans de 10 334 à 12 702 âmes : petit marché local, où le paysan serré dans son jupon court plissé, ses bas de laine blanche et sa tunique noire, étale ses maigres fruits et légumes, olives, oignons, piments entre les pavés pointus.

2° Au contraire, les petites villes, hissées sur les pentes rocheuses et arrosées, où les torrents déversent des cascades avant de s'étaler dans les marais de la Campagne, ont su de bonne heure utiliser l'eau vive pour irriguer leurs jardins, faire tourner les roues des moulins, des métiers à tisser la laine, le coton, la soie [1]. C'est dans ces bourgades industrieuses que l'État grec et l'Office ont construit les quartiers neufs, faubourgs de pierres monotones, qui dévalent dans la plaine entre les vignes et les mûriers. Verria, sentinelle de l'Haliacmôn sur la plaine, dont les minarets et les dômes d'églises grimpent sur les cascatelles et les gorges, n'a pas conservé le chatoiement des couleurs et le charivari des langues : les *Deunmeh*, Juives converties à l'Islam, toutes emmitouflées de noir, voire les foustanelles de toile blanche, les dalmatiques de laine noire des Grecs, qui ont perdu leur originalité pittoresque en hospitalisant les immigrés. L'usine électrique, qui trans-

1. La force hydraulique des pentes Ouest de la Campanie est estimée à 200 000 CV : Vladovo (23 000), Edessa (30 000), Naoussa (22 000), Haliacmôn [Vistritsa] inférieur (123 000). Les travaux actuels portent le rendement des chutes de Vladovo de 5 250 à 14 650, d'Edessa de 6 000 à 16 700, au total de 17 250 à 37 350 CV.

forme la houille blanche, s'apprête à tuer les moulins. De 1920 à 1926 elle a gagné un millier d'hommes (13 349 en 1920, 14 589 en 1926). Sur les flancs du Vermion Oros, Naoussa (10 250 hab.), grâce à ses chutes d'eau, ouvre de nouveaux ateliers de filature et irrigue ses vergers. Vertécop, un peu plus au Nord, sur le chemin de fer de Salonique-Monastir, simple village il y a dix ans, se transforme de même manière. Mais les grands progrès sont ceux d'Edessa[1].

3° Ce sont surtout les villes de la Macédoine orientale qui ont attiré les réfugiés. Dépeuplées des Turcs et des Bulgares, entourées de champs de tabac, qui exigent en ville la manutention ouvrière, commerçante, et le travail du banquier auquel sont particulièrement aptes les Grecs émigrés d'Asie, Serrès, Drama, Cavalla, redressent les ruines des guerres proches : de 1920 à 1926 elles doublent leur population. Serrès passe de 14 486 à 29 640 habitants, Drama de 15 263 à 29 339, Cavalla dans un élan encore plus rapide, de 22 939 à 49 980. De même les autres villes du tabac, Nigrita qui monte à 7 199, Sidirocastron (l'ancienne Démir Hissar) qui atteint 6 349, et jusqu'à Langada, un peu plus à l'Ouest, qui, avec 5 152 citadins, participe à cette croissance. De simples bourgades deviennent des villes, s'annexent des faubourgs ouvriers : ainsi Pravi et Chrysoupolis (dans la plaine inférieure deltaïque de la Mesta), où les logements construits par l'Office pour les planteurs de tabac, citadins-cultivateurs, reçurent le trop-plein de Salonique et Cavalla.

Serrès n'est plus reconnaissable. Les ruines, vestiges des incendies bulgares de 1912, sont en train de disparaître : c'était le quartier grec. A leur place, sur les décombres à l'Est de la ville, s'élèvent de coquettes villas en terrasse, à deux étages : maisons bourgeoises de plaisance, air de petits palais ceints de jardins. A la sortie de la ville, deux grands bâtiments : l'un flambant neuf, sorte de caserne à deux étages, est la colonie agricole, où logent 400 familles réfugiées de Koniah, de Smyrne et de Kars ; l'autre est l'ancien hôpital turc, devenu une école d'apprentissage, dont les immenses dortoirs, les ateliers de menuisiers, cordonniers, tapissiers, tailleurs, hébergent 170 orphelins d'Asie Mineure. Les réfugiés de Serrès même ont été divisés en trois classes : les riches, auxquels on a donné la terre, se sont construit des villas en bordure du « boulevard central », qui, du Sud de la ville mène à la gare ; les moyens ont obtenu terre et matériel ; les pauvres, qui ont reçu, en outre, de 6 à 10 000 drachmes. Ce sont ceux-ci qui habitent le nouveau faubourg Sud, 150 maisons alignées de deux étages, peuplées de sériciculteurs. Ce sont eux encore qui ont élu domicile, à l'extrême Est, à 3 km. 5 de la ville, que séparent 20 hectares de jardins potagers : il y a là 1 200 familles qui vont travailler le jour dans le centre.

Les réfugiés font la nouvelle fortune de ces villes : à Drama, c'est au moins la moitié de la population qui est nouvelle : aux pieds du Rhodope, à l'entrée Ouest de la ville, sur 1 km. 500, de part et d'autre de la route, les maisons carrées des cultivateurs de tabac se pressent en deux lignes ; de même, à l'Est, se prolonge le faubourg monotone. La petite ville se modernise avec ses boutiques brillantes et ses rues électrifiées, que dominent les hautes bâtisses des manipulations de tabac. De l'ouvrier de banlieue au commerçant, qui a pignon sur la rue centrale, les cours du tabac imposent la cadence de la vie.

1. A ces villes des pentes, il faut ajouter de rares villes de la Campagne même, qui offraient les locaux vides, habités jadis par les Turcs, surtout Giannitsa (Iénidjé Vardar), qui, malgré ses 9 128 habitants, ne montre encore que les maisons de briques d'un gros village (8 683 en 1920).

Cavalla. — Cavalla est un exemple topique de la résurrection de ces cités : elle avait 22 939 habitants en 1920, en avait perdu 439 depuis 1913 ; elle en comptait en 1928 49 980 (50 582 avec les faubourgs) et, parmi eux, plus de 35 000 réfugiés. La ville apparaît toujours dans sa situation pittoresque, qui a fait la fortune de cette « Échelle », serrés sur les pentes granitiques qui descendent à l'Égée. En face la montagne aiguë qu'est Thassos. A l'Ouest, les presqu'îles plus basses, qui avancent l'une derrière l'autre, de la Chalcidique et, dans les nuages, l'Athos. Au centre, la vieille ville, presque détachée de la terre ferme sur sa péninsule, encerclée par la mer, ceinte encore de sa muraille crénelée du temps de Gênes, reliée au monde par l'imposant aqueduc génois. En bas, le port, les antiques rues du bazar oriental, où déjà de neuves boutiques de ciment, occupées par les réfugiés, s'alignent à côté des éventaires de bois tradition-

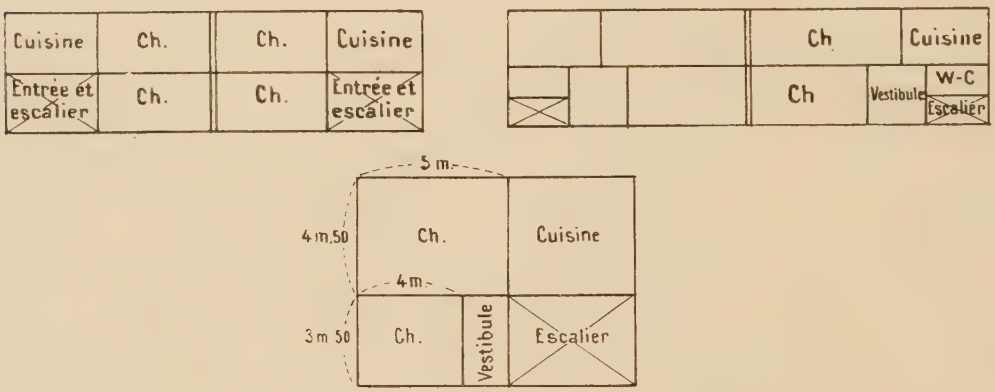



Fig. 34. — Types de maisons de réfugiés à Cavalla.

En haut et à gauche : maison ouvrière, construite par l'État grec dans le faubourg d'Agia Varvara. — En haut et à droite : maison bourgeoise, construite par l'État grec dans le faubourg de Kurchuk Orman. — En bas : maison bourgeoise, construite par l'Office autonome à Kutchuk Orman.

nels. Plus haut, les maisons, blanches et bleues, les villas, flambant neuf, des riches marchands de tabac s'étagent. Puis les rues étroites, assombries par les manufactures, les manipulations des tabacs. Mais à chaque bout, les faubourgs nouveaux doublent l'étendue de Cavalla.

Cinq colonies urbaines sont installées à Cavalla, quatre créées aux frais de l'État, une due à l'Office autonome.

A l'entrée Nord-Est, sur un rocher de granite qui surveille la mer vers le large, Agia Varvara (« Sainte Barbe ») est, à elle seule, une petite ville de 6 000 habitants. Autour d'une rue en croissant, les hautes maisons se dressent : faubourg ouvrier où sont logés la main-d'œuvre des tabacs, les artisans des métiers urbains. Chaque maison, à deux étages, de 15 mètres sur 9 mètres, élève ses toits rouges sur des murs de granite, blanchis d'un crépissage de chaux, solides sur le roc de granit même. Quatre familles par maisons: chacune d'elles dispose d'une cuisine, de deux chambres (v. fig. p. 34).

A l'opposé à l'Ouest, Kutchuk Orman est, au contraire, le quartier des petits bourgeois, commerçants ou intellectuels. Les trois colonies nouvelles du faubourg, qui se sont élevées de toutes pièces en 1926 et 1927, dans une conque naturelle qui, de la mer, monte lentement jusque vers 150 mètres d'altitude. L'État grec y a donné la terre et a construit les logements sur

un type uniforme : chaque maison, de granite couvert de tuiles, sur 164 mètres carrés, peut abriter, dans ses deux étages, de 2 à 4 familles. 800 maisons sont construites, pour l'instant abritant plus de 1 000 foyers (v. fig. 34).

L'État a dépensé 35 millions de drachmes pour le faubourg ouvrier de l'Est, 20 millions pour le faubourg bourgeois. De plus, sur les hauteurs mêmes de Kutchuk Orman, l'Office autonome, à son tour, a construit pour 100 familles les trois types de maisonnettes, qui se succèdent de l'Est à l'Ouest, que nous avons décrits plus haut.

Cavalla est aujourd'hui par sa richesse la seconde ville de Macédoine : ses revenus se chiffrent à 16 687 000 drachmes en 1927-1928, contre 14 720 000 drachmes de dépenses. L'exportation du tabac est la source de cette fortune. A peu près le quart des tabacs sortis de Grèce passe par le port de Cavalla :

| (en 1 000 okes) | Exportations de Grèce | Exportations de Cavalla |
|---|---|---|
| 1926. . . . . | 43 221 | 11 326 |
| 1927. . . . . | 41 734 | 13 498 |
| 1928. . . . . | 36 183 | 9 877 |
| 1929. . . . . | 37 045 | 16 347 |

Dans l'hiver, les grands mois de manutention, c'est parfois même le tiers du trafic des tabacs grecs que Cavalla accapare. Ainsi 2 828 000 okes sur 5 390 000 furent expédiés par Cavalla dans le seul mois de janvier 1928, ou 3 338 000 okes en janvier 1929, tandis que Salonique n'exportait que 1 812 000 okes. C'est là que viennent s'approvisionner les grandes compagnies, allemandes, américaines, qui fixent au reste les prix. L'Allemagne à elle seule prend le quart, parfois la moitié des sorties du port (4 365 000 en 1927, 4 819 000 en 1928), les États-Unis un autre quart (3 751 000 en 1927, 2 580 000 en 1928). Vient ensuite l'Italie (1 015 000 okes) ; mais l'importation de Trieste (739 000) alimente en réalité une réexportation vers l'Europe centrale.

Ainsi l'installation des réfugiés a fait de Cavalla le grand fournisseur des tabacs d'Orient à l'Europe continentale et à l'Amérique du Nord. La gigantesque et sombre manufacture, qui se dresse en pleine ville, en est l'imposant témoignage.

Edessa. — Au delà de la Campanie salonicienne, Edessa est un autre exemple de ces petites villes transformées. Site privilégié, s'il en fut : entre le Vermion Oros, boisé et vert, qui monte à 691 mètres au Sud, à 606 mètres au Nord, et la plaine découverte et nue, qui s'étale à 55 mètres sur les pentes, entre 310 et 175 mètres, au milieu des eaux vives, chutes, cascatelles, rigoles d'irrigation, qui dévalent avec la Voda, s'étage Vodéna, la « Ville des eaux » des Slaves, qui a repris son vieux nom antique et chrétien d'Edessa. Quand on arrive de l'Ouest de la montagne de gneiss dénudé ou de calcaire démantelé qui barre le lac d'Ostrovo au Nord, c'est une soudaine vie méditerranéenne qui se montre en amont, avec les fruitiers, les vignobles, les figuiers et les platanes, avec les moulins et les premières usines. Quand on vient de l'Est, de la plaine monotone, qui s'est poursuivie sans accidents, entre d'implacables moissons ou des pacages jaunis, depuis Giannitsa et ses marais, autre impression de fraîcheur, de repos sous les premiers arbres. La *via Egnatia* descendait là jadis sur la Campagne de Salonique, et aujourd'hui lui succèdent et la route et la voie ferrée.

En 1920 les 9 441 habitants d'Edessa s'éparpillaient au large dans les ruelles couvertes de pruneraies et de vignes. On en comptait 13 115 en 1928, et, dans ce nombre, 7 000 réfugiés. Le centre n'a guère changé avec ses rues étroites, escaladant les rigoles, les branches multiples de la rivière, tournant autour des places ensoleillées, tassant les boutiques aux multiples éventaires du commerce balkanique. De part et d'autre de la ville, au contraire, de nombreuses transformations, fabriques qui s'élèvent, profitant des eaux, quartiers nouveaux surtout, où s'abritent les réfugiés.

Au Nord-Ouest, le quartier urbain bourgeois, où ont trouvé place 280 familles, dont les deux tiers viennent de Smyrne, les autres de Trébizonde ou d'Andrinople, des petites villes du Pont, de Thrace : des fonctionnaires, des avocats, des médecins, des professeurs qui continuent leurs anciens métiers. L'Office autonome a construit pour eux en 1925 et 1926, 512 maisons de 30 000 drachmes chacune : le nouveau venu verse en entrant la faible somme de 3 000 drachmes, s'engage à verser le solde dans un délai de dix à quinze ans. Parfois il agrandit, il améliore sa demeure, ajoute des pièces, soigne un ver-

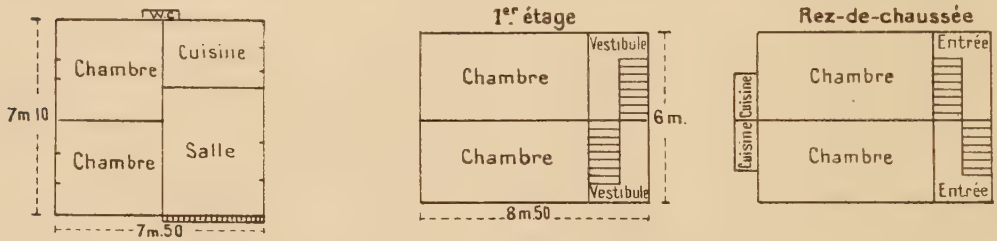



Fig. 35. — Types de maisons de réfugiés à Edessa.
A gauche : maison bourgeoise du quartier du N.-O. — A droite, maison ouvrière à étage, pour quatre familles, du quartier du S.-E.

ger, un potager. L'Office se propose encore de construire 50 maisons de 33 000 drachmes. C'est un faubourg de plaisance, où les maisonnettes, gaies sous leur crépissage de chaux et leurs toits de tuiles rouges, s'ordonnent de part et d'autre de rues propres et de jardins (v. fig. 35).

A l'autre bout de la ville, et regardant la plaine, au Sud-Est, est le quartier ouvrier. Ici ont été bâties 64 maisons de quatre familles chacune. 256 familles y habitent aujourd'hui, 150 émigrées de Smyrne, 50 du Pont, 56 de Thrace. On a dû aller vite, en 1924, pour abriter de pauvres gens. Les maisons de briques, enfouies dans les arbres fruitiers, sont sommaires : briques posées à la hâte, enduites de chaux, toits de tuiles et parois minces (v. fig. 35). Ce sont des habitations modestes et banales, comprenant une chambre, une cuisine et w.-c., d'une surface totale de 21 mètres carrés, qui reviennent à 10 625 drachmes (environ £ 37). Chacune des nouvelles maisons, dont la façade rouge est coupée de diagonales blanches, abrite quatre familles en quatre logements et deux étages : la plate et laide banlieue européenne a fait son apparition dans la fraîche petite ville bleue d'antan.

Les fabriques ne sont pas loin, à toutes les portes de la ville. Les nouvelles ont dressé des métiers de tapis anatoliens. Trois d'entre elles occupent 370 ouvriers, dont seulement 30 indigènes, fabriquent par an 16 000 mètres carrés. Mais, depuis que la Turquie s'est remise au travail et qu'il est néces-

saire d'importer des laines d'Asie Mineure, une crise de mévente s'annonce, qui n'est pas sans préoccuper du lendemain.

L'INDUSTRIE. — Les immigrés urbains en Macédoine introduisirent, une industrie en un milieu, alors exclusivement rural et commerçant. Jusque ces dernières années, les seules industries macédoniennes étaient ou l'artisanat rural (et l'on continue, certes, à filer, voire tisser la toile, la laine nécessaires aux vêtements, à les orner de ces broderies pittoresques, générales aux Balkaniques), ou l'industrie agricole, dont la plus importante est la manipulation du tabac. Les Grecs d'Asie importèrent l'industrie manufacturière au sens propre de ce terme : les Pontiens travaillaient le cuivre, les Ioniens les poteries, les Caucasiens étaient des orfèvres d'argent, des repousseurs de cuir, les gens de Brousse tissaient les soies, ceux de Smyrne et de l'intérieur les tapis de laine. Toute cette industrie, qui fit la fortune de la Turquie d'Asie, passa, dans les bagages des réfugiés, en Europe, en Grèce. Dans les faubourgs des petites villes, on entend parfois le martelage d'un atelier pontien, on voit ce matériel rudimentaire, tour, étau, cisaille, pince et lime, pour fondre, rougir, forger le cuivre, à l'instar des chaudronniers. Ou bien ce sont les potiers de Kioutaïah ou Brousse, qui façonnent ces faïences émaillées, dont les verts, les rouges, les bleus, les ors ne sont point rivaux de ceux de Turquie, car les kaolins ne s'exportent pas, mais qui, tâtonnant encore, poursuivent la tradition nationale. Pour fixer la part de la Macédoine dans cette industrie nouvelle, il suffira de citer ce chiffre : à la foire internationale de Salonique, qui donna, en 1927, des échantillons de toute la production industrielle de la Grèce, coupes, amphores et lampes de cuivre, carreaux et vases de faïences, voiles de soie bariolée et *kilim* de laine vive, cigarettes et raisins secs, sur 336 exposants hellènes, 193 étaient des réfugiés de Macédoine.

Toute cette fabrique est disséminée dans les petites villes. La seule, qui soit groupée en fabriques, est l'industrie textile. Le Piémont de la Campagne salonicienne, Verria, Naoussa, Edessa, etc., est bordé de chutes d'eau, de moulins, de filatures pour la laine, le coton, la soie. Les seuls produits textiles macédoniens et thraces (les statistiques ne les séparent pas) rapportèrent en 1928 534 200 drachmes sur 1 222 156 drachmes, valeur des produits industriels de Macédoine et de Thrace : 148 350 drachmes de fils de coton, 210 000 drachmes d'étoffes de laine, 31 600 drachmes de soieries, 36 000 drachmes de tapis.

Le tapis — à côté de cette industrie ancienne et disséminée — forme une industrie neuve, importée et concentrée. Les « tapis de Smyrne », c'est-à-dire exportés de Smyrne, ont émigré à Salonique. Ce sont toutes les qualités d'Asie Mineure, surtout les fins Sivas (193 600 points au mètre carré), les Sparta de Pisidie, dont la trame est moins serrée (85 600 points) et, en outre, une qualité nouvelle, plus grossière, spécialement fabriquée en Grèce pour le marché américain, les Seldjouk. Les couleurs — chimiques — sont transportables. Laines et fils sont du terroir. Par dessus tout, le savoir-faire s'est exilé — les dessinateurs grecs ont emporté leurs secrets — et fait prime, maintenant au détriment des Turcs, sur les marchés de Londres, de New-York. Celui-ci absorbe 70 % de la production grecque, 250 000 mètres carrés.

Ce sont les petites villes qui ont été choisies par l'Office autonome, afin de combattre la surpopulation des autres. Il consacra £ 100 000 à installer cette industrie des tapis, 5 600 métiers, 11 000 ouvriers pour la Grèce. Il aida la coopé-

rative de Vatéron (Kotza Matli, 4 km. O. de Cozani) à acheter une vingtaine de métiers. Il créa à ses frais les ateliers d'Araboussos (Obar, 10 km. N.-E. de Giannitsa), de Poroïa (20 km. E. du lac Doïrane, proche de la frontière), de Granitis (Iouredjik, 24 km. N.-N.-O. de Drama), de Néa Carvali (sur la côte, 8 km. E. de Cavalla), qui occupent chacun entre 150 et 300 ouvriers, voire le dernier 500. La société, qui a pris la haute main sur ces fabriques, rembourse les dépenses de l'Office sur les bénéfices annuels. L'État a suivi cet exemple : il a fondé à Toumba, faubourg Sud-Est de Salonique, un autre atelier de tapis d'Orient : 200 ouvriers et ouvrières livrent quatre tapis par semaine (à 8 000 drachmes chaque), gagnent 40 drachmes par jour (2 dr. 50 par 1 000 nœuds). On entre : les métiers à main claquent ; les doigts agiles amènent la laine de couleur sur la trame de fils tendus, devant des dessins adressés de Paris ou de Londres.

Si la prospérité de l'Anatolie était due à ses habitants, ceux-ci, maintenant, font la fortune de la Grèce, de l'agglomération athénienne, des fabriques dispersées en Macédoine. Ainsi la révocation de l'édit de Nantes porta-t-elle, jadis, l'industrie française aux Pays-Bas et en Prusse.

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

VERRIA : L'ANCIEN QUARTIER TURC

*Phot. Service photographique Armée d'Orient.*

EDESSA : LA VILLE HAUTE ET LES CHUTES DE LA VODA

*Phot. J Ancel.*

FLÔRINA : LA PLACE D'HERMÈS

*Phot. J. Ancel.*

FLÔRINA : LE QUAI

FLÔRINA : VUE DE LA VILLE

*Phot. J. Ancel.*

BOULANGERIE

*l*

*Phot. Office autonome.*

VERRIA :
MAISONS TURQUES OCCUPÉES
PAR LES RÉFUGIÉS

*Phot. J. Ancel.*

EDESSA. — QUARTIER BOURGEOIS

*Phot. J. Ancel.*

EDESSA. — QUARTIER OUVRIER

*Phot. Office autonome.*

FAUBOURG URBAIN DE LANGADA

*Phot. Office autonome.*

KUTCHUK ORMAN : QUARTIER BOURGEOIS DE CAVALLA CONSTRUIT PAR L'ETAT GREC
(au fond la vieille ville dans la presqu'île)

TROISIÈME PARTIE

# LA MACÉDOINE BULGARE ET LES MACÉDONIENS EN BULGARIE

## CHAPITRE XVII

## LA PREMIÈRE MIGRATION MACÉDONIENNE

La liberté d'émigration. — L'afflux des Macédoniens, qui se considéraient comme Bulgares en Bulgarie, commence dès 1913, dès le traité de Bucarest et le partage de la Macédoine. Le mouvement, arrêté pendant la guerre européenne, reprend dès 1919. Il est réglé par la Convention gréco-bulgare, signée le même jour que le traité de Neuilly, le 27 novembre 1919. L'article 1er de cette *Convention de Neuilly* reconnaît aux « minorités ethniques, de religion ou de langue, le droit d'émigrer librement » ; les deux États promettent de n'apporter « aucune entrave à la liberté d'émigration nonobstant les lois ou règlements contraires » (art. 2) ; nul obstacle au départ d'un émigrant, sauf pour crime de droit commun (art. 3) ; le droit d'émigration pourra être exercé dans un délai de deux ans (art. 4) ; l'émigrant pourra emporter ses biens meubles (art. 6) ; les biens immobiliers seront liquidés (art. 7) par les soins d'une *Commission mixte* (art. 8), qui aura, en outre, dans ses attributions, le soin « de surveiller et de faciliter l'émigration volontaire » (art. 9), qui procédera à l'estimation des biens (art. 10), avancera aux émigrants la valeur de leurs biens immobiliers (art. 11) ; les anciens émigrants auront droit à la valeur des biens laissés par eux dans le pays qu'ils ont quitté (art. 12) ; la législation des États sera mise en conformité avec ces engagements (art. 15).

Il ne s'agit que d'une émigration volontaire et la *Commission mixte*, créée à Neuilly, composée de neutres, se donna pour première tâche de contrecarrer toute émigration forcée. « La question de la liberté de détermination fournissait à la Commission ses préoccupations principales » : ainsi s'exprime le rapport

d'ensemble. Cependant cette liberté était précisément difficile à obtenir. Le premier obstacle fut l'interprétation de l'article 12 de la Convention : « Les personnes qui, avant la mise en vigueur de la Convention, auraient quitté le territoire d'un des États contractants et se seraient déjà établies sur le territoire de l'État dont elles relèvent au point de vue ethnique, de la religion ou de la langue, auront droit à la valeur des biens laissés par elles dans le pays qu'elles ont quitté, telle que cette valeur résultera de la liquidation qui en sera faite par la Commission mixte ». Il fallut entamer des négociations avec les deux États, leur demander d'abroger les lois d'exception concernant les minorités, frappant les biens grecs en Bulgarie et les biens bulgares en Grèce : ce fut l'objet des lois du 27 juillet 1921 en Bulgarie et du 2-15 juin 1922 en Grèce. La Commission délivra des certificats à 236 Grecs (de Bulgarie) et à 2 577 Bulgares (de Grèce) leur permettant de reprendre leurs biens malgré leur émigration [1].

L'émigration fut-elle vraiment volontaire ? « La situation des candidats émigrants dans l'un et l'autre pays est nettement malheureuse », constate encore la Commission. « Depuis le début des travaux de la Commission mixte elle a été empirant progressivement ». En 1921 et 1922 l'émigration est encore sporadique : ne quittent la Grèce que des femmes, des enfants, des parents âgés, qui veulent rejoindre le soutien de famille ; en revanche de plus nombreux Grecs de Bulgarie partent, attirés par les riches terres de la Thrace orientale et fuyant les expropriations agrariennes de Stamboliiski. Mais tout change en 1923. Alors le désastre grec d'Asie Mineure entraîne d'abord des mesures stratégiques de la Grèce aux frontières et dans les zones voisines : nombre de Bulgares de Macédoine orientale et centrale furent déportés. Puis l'afflux des Grecs arrivant d'Asie Mineure, l'abondance de la main-d'œuvre fournie par eux, réduisirent d'autant le gagne-pain des journaliers et artisans bulgares. Les fugitifs se pressèrent aux frontières bulgares ; quand les déportés furent rapatriés en automne 1923, ces malheureux, ne retrouvant que leurs maisons vides, demandèrent encore à la Bulgarie d'ouvrir sa frontière. Enfin la grande immigration grecque de 1923-1926 provoqua fatalement un nouvel exode. Ce départ n'affecta pas également toutes les parties de la Macédoine.

Ce fut surtout — nous l'avons constaté déjà — la Macédoine centrale et orientale qui reçut le plus grand nombre de réfugiés grecs d'Asie Mineure. Malgré les efforts du gouvernement hellénique pour que l'installation se fît de manière équitable, les circonstances étaient trop anormales pour qu'il n'y eût pas de souffrances réelles. Ici les réfugiés ne furent établis que dans les maisons abandonnées par les émigrés turcs ou bulgares; ailleurs l'installation fut faite avec ménagements ; mais parfois elle fut aussi accompagnée de rigueurs, que constatèrent les sous-commissions de la Commission mixte. Des conflits d'intérêts ne pouvaient manquer de surgir entre les Bulgares et les nouveau-venus : le réfugié apportait la conscience que, Grec, il était chez soi, tandis que le Bulgare n'était qu'un indésirable, et, malgré les ordres des autorités supérieures, les administrations locales étaient acquises aux réfugiés. Ainsi, à Voémitsa, la sous-commission constate qu'en mai 1924 les réfugiés se sont emparés des champs, des jardins, des mûraies ; dans les villages voisins de Giannitsa (Iénidjé Vardar), les candidats-émigrants se plaignent de l'éphore financier, qui veut percevoir les impôts de

1. Cf. *Exposé sur la mission et les travaux de la Commission mixte d'émigration gréco-bulgare*, mai 1929 (Athènes, le 16 mai 1929), in-folio, 46 p. et 12 annexes, cartes et graphiques (dactylographié).

l'année courante, les fixe à un taux trop élevé, avant de délivrer le certificat de non-imposition, qui permet de partir ; dans les villages proches de la frontière bulgare, ce sont les autorités militaires qui sont l'objet des réclamations, les mesures prises par elles restreignant la liberté de déplacement, imposant des corvées pour la construction des postes de garde et des routes, et ceci en dépit des ordres formels du général commandant le corps d'armée. Il faut dire que l'on trouve les mêmes plaintes dans les rapports qui concernent les Grecs désireux d'émigrer de Bulgarie.

En fait, l'arrivée des réfugiés d'Asie Mineure impliquait la nécessité pour les Bulgares de céder la place : environ 50 000 Bulgares de Thrace et de Macédoine se résolurent à l'émigration, une partie métayers, une bonne moitié composée de propriétaires qui durent abandonner leurs biens — pas encore liquidés — et en tout cas leurs moissons. Les services bulgares furent surpris de cette invasion. En principe, ils devaient répartir les immigrants dans tout le pays, là où il y avait des terres vacantes. En pratique, les arrivants quittèrent les quartiers d'installation qui leur avaient été affectés et se dirigèrent, de leur propre chef, vers les localités qui les attiraient, soit que des immigrés y fussent déjà, soit qu'y fussent installés des Grecs, qui durent céder la place à leur tour. Le mouvement inverse se dessina, et environ 25 000 Grecs de Bulgarie se hâtèrent de gagner la Grèce. La Commission mixte les dirigea.

Enfin, à toutes ces causes, qui créèrent un va-et-vient entre la Bulgarie et la Grèce, il faut ajouter l'action de ceux que les rapports officiels nomment pudiquement les « facteurs irresponsables », c'est-à-dire *l'Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne*. En Grèce — c'est la Commission mixte, par la voix du colonel de Roover — un Néerlandais — et du colonel Corfe — Néo-Zélandais —, qui le constate — la force armée est nombreuse et le dernier mot reste toujours aux autorités : l'action des comitadji y est donc à peu près nulle. En Bulgarie au contraire, l'*Organisation intérieure* est la maîtresse de certains dis» tricts, surtout des plus voisins de la frontière, et ordonne contre les Grecs des actes de terrorisme, en face du gouvernement bulgare, peut-être anxieux, en tout cas désarmé. Il en résulta au reste même en Grèce une sorte de hantise du « comitadji », surtout de la part des gendarmes, souvent très jeunes et inexpérimentés. Ce sont des conditions psychologiques, qui expliquent les difficultés de cette première migration.

Cette *phase politique* de l'émigration macédonienne dura jusqu'au moment où la Commission mixte put procéder aux évaluations des biens laissés par les émigrés de part et d'autre de la frontière : en janvier 1924 seulement, elle porta à la connaissance des intéressés les bases et les méthodes d'après lesquelles leurs propriétés seraient évaluées et payées. Dès lors on pouvait enregistrer des déclarations d'émigration faites en connaissance de cause. A la phase politique succédait la *phase économique* de l'émigration, à l'émigration libre, donc désordonnée, voire anarchique, une émigration réglementée, efficace et stable.

La répartition provisoire des Macédoniens en Bulgarie. — Évaluer le total des réfugiés macédoniens en Bulgarie est presque impossible. Les statistiques bulgares fixent à 700 000 (depuis 1878), à 221 191 (entre 1913 et 1925), le nombre des Bulgares émigrés, à la fois de Thrace, de Dobrodgea et de Macédoine. Les services, qui fonctionnent sous l'égide de la Société des Nations, ont

des bureaux de statistique, mais leurs calculs s'exercent sur des données trop différentes pour qu'on les puisse comparer. La *Commision mixte d'émigration gréco-bulgare*, créé en 1919, compte 138 000 ressortissants, dont 92 000 « Bulgares de Grèce », c'est-à-dire Bulgares ayant quitté la Macédoine méridionale et la Thrace occidentale. Le *Commissariat de la Société des Nations pour l'établissement des réfugiés bulgares* donne le chiffre de 133 987 émigrés ruraux de Macédoine et de Thrace. Si, de ce nombre, l'on soustrait les Thraces et l'on ajoute les Macédoniens venus de Iougoslavie, on arrive au chiffre de 56 833 émigrants de la Macédoine qui ont passé les frontières bulgares, se répartissant ainsi :

46 878 originaires de la Macédoine grecque ;

3 214 originaires de la Macédoine iougoslave[1] ;

6 741 originaires des « Territoires de l'Ouest », soit des régions-frontières de Tsaribrod (qu'on ne peut englober dans la Macédoine), de Bossilégrad et de Stroumitsa, que le traité de Neuilly retira à la Bulgarie.

Nul chiffre précis pour les réfugiés urbains, dont l'installation n'incombe pas aux services organisés par Genève.

Où s'établirent donc d'abord ces Macédoniens ?

Pour déterminer cet établissement provisoire, nous pouvons prendre comme date terminale l'année 1926. Alors avaient émigré tous ceux qui voulurent se prévaloir des conventions d'émigration, aussi bien de celle du 27 novembre 1919, signée à Neuilly entre la Bulgarie et la Grèce, que de celle du 26 novembre 1923, conclue entre la Bulgarie et la Iougoslavie. D'autre part, ce n'est que le 18 décembre 1926 qu'entra en application la loi votée le 14 par le *Sobranié* bulgare, qui permit au *Commissariat* de la Société des Nations de se saisir des réfugiés. En 1926 il ne s'agit donc encore que d'une émigration provisoire, qu'elle ait été volontaire ou imposée aux intéressés.

Outre les villes, ces réfugiés ont élu domicile dans les parties de la Bulgarie proches de leur patrie d'émigration[2] (v. carte 23, pl. XLVIII-XLIX). Le groupe le plus fort se trouve dans la Macédoine bulgare, dans les vallées de la Mesta et de la Strouma, distribué ainsi :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Arrondissement de | Névrokop | 25 | centres |
| — | Razlog | 6 | — |
| — | Pétritch | 58 | — |
| — | Gorna Djoumaïa | 8 | — |
| — | Doupnitsa | 1 | — |
| — | Kioustendil | 4 | — |

Nous ne possédons pas le recensement des réfugiés mêmes, mais des familles. La plupart des centres ont reçu entre 10 et 100 familles[3], plus rarement 200. Les deux plus forts groupements se trouvaient à Névrokop (1 001 familles) et dans deux villages voisins, Moukomouchté à 5 kilomètres Sud (231 familles), Dolna Singartia à 20 kilomètres Sud-Est (259 familles) dans la vallée de la Mesta, et, d'autre part, à Svéti Vratch, sur la Strouma moyenne, avec 341 familles. Quel-

1. La statistique officielle bulgare (Bulletin mensuel de Statistique, année XIV, n° 9, septembre 1925) donne le chiffre de 10 244 Bulgares émigrés de la Macédoine iougoslave de 1912 au 31 décembre 1920.

2. V. en annexe p. 259 la population comparée en 1920 et 1926 des deux départements-frontière de Pétritch et de Kioustendil.

3. Les calculs bulgares sont faits sur la base de 5 habitants par famille, ceux du *Commissariat*, plus exacts, sur la base de 4 habitants par famille.

Carte 22. — La Macédoine bulgare.

(Echelle : 1 : 1.000.000)

Echelle des teintes : blanc = 0-500 m. ; — gris clair = 500-1.500 m. ; — gris sombre = 1.500-2.000 m. ; — noir = + 2.000 m. Les points noirs désignent les localités impaludées ; — les cercles rayés d'une croix désignent les chefs-lieux de secteurs sanitaires.

Entre les monts de la frontière bulgaro-iougoslave, l'Ossogovo (Ossogova planina) et les ramifications de la Platchkovitsa pl., d'une part, et, d'autre part, les Rhodopes, la vallée de la Strouma présente une succession de bassins (Kioustendil, Gorna Djoumaïa, Pétritch, et plus au S., Serrès) entrecoupés de gorges, comme celles de Kresna, puis du Roupel à la frontière bulgaro-grecque. Entre le Pirin (Pirin planina) à l'O., la Rila planina au N., le Rhodope à l'E., la vallée de la Mesta (Razlog-Névrokop) est un vrai cul-de-sac. Les hauteurs sont couvertes de pâturages au sommet et de forêts sur les pentes ; mais la fermeture des frontières rend difficile le maintien d'une vie pastorale transhumante. Les versants des vallées ont des vergers et des tabacs ; mais le fond des vallées et malsain : le paludisme y sévit, endémique. C'est le lieu de refuge des Macédoniens émigrés de Grèce ou de Iougoslavie, le centre de résistance de l'*Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne*. Le nombre des réfugiés bulgares y est évalué à 34.900 dans le département de Pétritch, à 2.377 dans celui de Kioustendil.

Carte 23. — Colonis

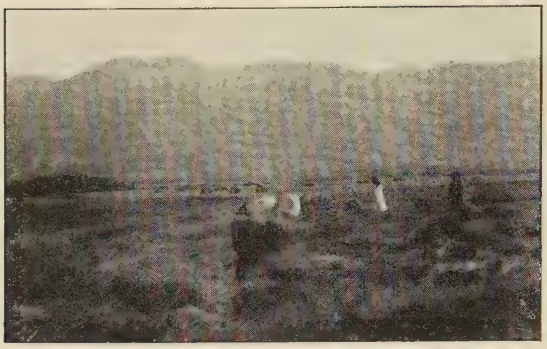
(Fond de carte : Carte du *K. u. K. militär-geographisches Institut* (Vienne) au 1 : 200.000, feuilles de D
*des Nations pour l'é*

La carte donne la répartition à la fin de 1929 des réfugiés dotés de terres (en noir les chiffres indiquent le nombre des familles réfugiées installées à demeure. On rema affluents de gauche de la Strouma et Mesta, en particulier sur les versants expos

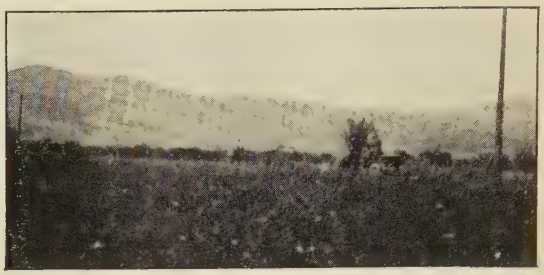
LA MACÉDOINE BULGARE

ionique et Philippopoli. — Frontières rectifiées. — Indications reportées par le *Commissariat de la Société des réfugiés bulgares.*)

es de la Macédoine grecque, en gris les originaires de la Macédoine iougoslave) ; les nsité de la nouvelle population sur les versants des vallées, Strouma, Stroumitsa, i ou à l'Ouest : ce sont les plantations de tabac qui ont permis à ces colons de vivre.



Vallée de la Mesta
(au premier plan, rizières ; au fond le Pirin)



Bassin de Valandovo (Iougoslavie)
(au premier plan, champs de coton ; au fond la Bélachitsa planina)

Maison de Topolnitsa (9 km. E. de Pétritch)
(l'enfant porte un amulette préservatif de la fièvre)

Maison de Doupnitsa (fg. N.)
occupée par 11 personnes (8 enfants, 2 malades)

Maisons de réfugiés de Doupnitsa

Maison de réfugiés a Koloucha
(fg. O. de Kioustendil, occupée par 6 personnes)

Kioustendil, marché aux légumes et marché aux poteries

*Phot. J. Ancel.*

ques familles, installées de façon stable, resteront dans ces régions : au 15 février 1930 demeuraient encore dans le département de Pétritch (vallée de la Strouma) 4 869 familles, installées sur 10 845 hectares, et que le *Commissariat* laisse sur place. Fin 1928 devaient se déplacer encore 1 029 familles de la zone qui longe la frontière serbe et 442 familles de la zone proche de la Grèce. Groupés dans leurs *bratsva* (« fraternités »), organisations d'assistance et associations patriotiques, ces Macédoniens, aux portes de leur patrie, sont assez réfractaires à une nouvelle transplantation. Dans quelle situation se trouvent-ils ?

La vallée de la Strouma moyenne. — Quand, au sortir de Pétritch, on gagne à travers la basse montagne la large vallée de la Strouma, le fleuve s'étale entre cailloux et marais avant de s'engouffrer dans les gorges du Roupel, dont on aperçoit au midi le noirâtre étranglement. C'est là, à la frontière même gréco-bulgare, qu'il faut voir les premières installations de réfugiés (v. carte 23, pl. XLVIII-XLIX). Pauvres villages de pêcheurs, dont le type est Topolnitsa (10 km. S.-E. de Pétritch). Bâti — si l'on peut employer ce mot — en deux quartiers sur la rive droite du fleuve, Topolnitsa est formé de 92 maisons, chaumines faudrait-il mieux dire : cahutes de bois et de pisé, au toit de chaume, souvent de branchages ; une sorte d'auvent protège du soleil. Deux pièces de 4 mètres carrés à peine chacune ; l'une sert de chambre : en voici qui abrite l'homme, la femme et quatre enfants ; l'autre sert de grenier : y sèchent quelques feuilles de mauvais tabac et quelques graines de maïs. Devant l'entrée, le primitif métier à tisser ; l'homme porte dans ses bras un enfant malade ; sur le front de la petite, un amulette, seul remède connu contre le paludisme, qui sévit dans ces marais (voir fig. 36). Partout des réfugiés, venus de la Macédoine grecque, de Sidirocastron (Démir Hissar), principalement. Même spectacle dans toutes les pauvres agglomérations voisines.

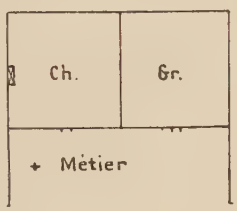



Fig. 36. — Type de maison de Topolnitsa (10 km. S.-E. de Pétritch).

Dans le département de Pétritch, sur 186 000 habitants, il y avait 34 900 réfugiés en 1925. Mais beaucoup ont émigré dès 1913. Des commissions locales, établies au hasard, donnaient quelques terres, prises sur les *tchiflik* abandonnés des musulmans, 1, 2 ou 3 hectares par famille, parfois aussi 10 hectares. On se mettait à cultiver le tabac, qui devait rapporter une fortune. Les plus habiles, ceux qui avaient pu venir avec un petit capital, s'en tiraient. A Pétritch même, où les maisons neuves de briques s'élèvent à côté des vieilles masures de bois, les réfugiés sont plus de 4 000 sur 8 380, presque tous enrichis par le coton, par le tabac. Mais cette aisance est l'exception. A Melnik, la ville morte aux quarante églises byzantines qui n'offrent plus que des peintures salies et des pans croulants sur les falaises, entre les ruisseaux qui servent de rues, il n'y a plus que 722 habitants, logés dans les ruines, misérables qui remplacent les grands de Byzance, que les Empereurs exilaient jadis dans ce vallon dantesque : entre les immenses murailles sableuses, que l'érosion a découpées en piliers, en pyramides surmontées de murs écroulés, où la pluie a lavé les fresques multicolores, un Enfer paludéen.

Voici de nouveau le contraste entre les réfugiés urbains et les ruraux. A 29 kilomètres Nord-Nord-Est de Pétritch, la petite ville neuve de Svéti Vratch.

Elle avait 500 habitants en 1920 : elle en a maintenant 3 200. De chaque côté de la grand'rue boueuse, qui est la route de Pétritch à Sofia, les briques s'élèvent en deux étages. Les trois quarts des indigènes sont des réfugiés de Serrès, de Sidirocastron, de Stroumitsa, qui ont eu la bonne fortune de recevoir 650 hectares des bonnes terres alluviales de la vallée (2 ha. 1 /2 par famille). Mais ces riches terres sont aussi les plus paludéennes. Et contre le paludisme, la lutte est à peine organisée (v. carte 22, pl. XLVII).

Il est à peu près impossible de chiffrer de manière précise les ravages du paludisme dans ce secteur. Les conclusions de la *Commission du paludisme* de la Société des Nations, qui a visité cette région, comme les autres parties de la Bulgarie, en 1924, sont assez sévères. Bien qu'une inspection de la malaria ait été créée en 1922, il ne semble pas qu'on ait fait grand'chose, et les statistiques préalables, bases de tout sérieux travail, sont à peu près inexistantes. Le docteur Markof, inspecteur général de la malaria en Bulgarie, se contente de fournir les chiffres suivants pour le secteur de Gorna Djoumaïa (qui comprend toute la Bulgarie du Sud-Ouest) : sur les 23 963 habitants de la zone dite « impaludée », on a traité 2 161 personnes (9 %) ; la mortalité paludique serait de 0,10 % ; l'examen des rates des enfants des écoles a révélé 50 % d'impaludés ; aucune analyse du sang ne figure dans ce secteur[1]. Inutile de relever l'insuffisance de ce point de départ.

Depuis cette date il ne paraît pas que l'on ait fait grand'chose. Les moyens sont insuffisants. Le zèle des médecins, qui ont bénéficié des bourses Rockefeller, se sont initiés dans les grands centres européens, Paris, Hambourg, ne peut suppléer au manque de personnel : un médecin chef du secteur, deux en sous-ordre, à Svéti Vratch et à Névrokop. Dans les deux vallées de la Strouma et de la Mesta on a déclaré seulement 57 villages « malariques » (sur 120) : là un instituteur, un secrétaire de mairie, voire un fermier intelligent est transformé en *kininar*, distributeur de quinine. Le manque de médecins ruraux — fait commun à la Bulgarie tout entière — oblige à confier les soins à de simples infirmiers, les *Feldscher*. Ces soins se réduisent au minimum. On dit que la mortalité a diminué, sans, au reste, donner de chiffres. Le seul que j'aie pu obtenir est celui de Simitli (village au confluent de la Strouma et de l'Ossenovska, qui monte vers Razlog) : sur 400 habitants il y eut 22 cas mortels de paludisme durant l'été 1925 (les mois dangereux sont juillet, août, septembre, octobre), 2 cas seulement en 1927. On distribua de la quinine. On commença un assainissement plus méthodique : canaux collecteurs pour les eaux stagnantes, canaux de drainage, plantation de 5 000 acacias. Il n'y a pas encore d'organisation rationnelle. La Fondation Rockefeller a créé à Pétritch un Institut antipaludique, le Commissariat de la Société des Nations y adjoignit un centre antipaludique à Svéti Vratch, qui commença à fonctionner au début de 1929. Les premières constatations révélèrent une situation sanitaire des plus mauvaises ; 25,41 % d'impaludés sur les examens faits en mai, 22,65 % pour les examens faits en juin.

Là comme ailleurs le véritable remède contre le paludisme est la richesse. Or, le long de toute la vallée, frappant est toujours le contraste entre les planteurs de tabac, qui s'installent dans les petites villes, et les réfugiés récents, qui s'entassent dans les faubourgs. On vous montre orgueilleusement les coopératives,

1. Société des Nations. Organisation d'hygiène. Commission du paludisme. *Rapport sur son voyage d'étude dans certains pays d'Europe en 1924*, Genève, 26 mars 1925, in-folio, 205 p. — MARKOFF : *Malaria in Bulgaria*, pp. 109-118.

les entrepôts, magasins de briques superbes, qui dominent l'entrée de chaque ville. Dès que la vallée principale s'élargit, dès que les vallées affluentes forment, de part et d'autre des confluents, de petits bassins aux terres molles, le tabac grimpe sur les premières pentes, remplaçant les vignes dévastées par le phylloxéra. Ainsi, en amont des gorges de Kresna, au fond de la conque, où Gorna Djoumaïa, sortant de ses vergers, domine les pentes de la rive gauche. De-ci de-là, des villages rénovés, comme Kroupnik ou Simitli : les chaumines sont abandonnées, et les cultivateurs enrichis (le tabac se vendait à l'automne de 1928, 130 à 140 leva le kilog) construisent des maisons flambant rouge. A Gorna Djoumaïa (Djoumaïa la Haute) et dans les neuf villages de la commune, on récolte 820 000 kilos de tabac par an, le quart de la production du département (environ 3 000 tonnes). La petite ville peut payer un impôt de 12 à 15 000 leva par tête, sans compter les contributions exigées par l'O. R. I. M.. Cette prospérité, récente, s'affiche dans la ville même : partout des maisons neuves ; il s'en est élevé 540 en deux ans (1927 et 1928) ; parfois un seul étage, qui attend le suivant. Le propriétaire en effet bâtit sur les bénéfices de la récolte : d'année en année le bénéfice croît. Dans cette population heureuse, 12 600 pour la commune, le tiers est fait de réfugiés. Ils semblent fixés pour la plupart.

Ces réfugiés de Grèce se sont adaptés à une vie nouvelle. A Gorna Djoumaïa (9 384 habitants) toute une communauté koutso-valaque, 300 familles, un millier de personnes, la plupart sujets roumains, vit très isolée avec ses prêtres, son église, ses écoles. Or la plupart furent des bergers : ils avaient jadis l'habitude d'hiverner dans les plaines de Salonique, de Drama, remontant avec leurs troupeaux sur les pâturages d'été des Rhodopes. Mais la transhumance est devenue difficile : les terrains de parcours se sont clos ; les frontières mêmes se sont fermées, politiquement, sanitairement : les bergers refusent de se soumettre aux quarantaines rigoureuses. Aussi on ne conduit plus les troupeaux que sur les terres vacantes des zones de Pétritch, voire d'Andrinople; ou bien on nourrit l'hiver le bétail avec du foin. L'élevage se meurt : les Koutso-Valaques de Djoumaïa ne possèdent plus que 20 000 moutons, dont 5 000 brebis laitières. Ces nomades se font sédentaires. Ces pasteurs deviennent des cultivateurs de tabac.

De Gorna Djoumaïa, qui de sa conque, traversée par la Bistritsa, surplombe la vallée même de la Strouma, toute marécageuse, on suit les lacets de la route du Nord : tour à tour on traverse les champs de tabac, en automne dépouillés de leurs feuilles ou ne portant qu'un panache sombre, et en bas les rizières pauvres, cernant les cahutes quasi-africaines du village de Djoumaïa la Basse.

Les vallées du Djermen et de la haute Strouma. — A travers les collines, plantées de tabac et de vignes, dominées vers l'Est par la masse sombre de la Rila, aux hêtraies épaisses, on parvient à une autre petite cité d'indigènes et de réfugiés, Doupnitsa (v. carte 23, pl. XLVIII-XLIX). La longue rue coutumière. Le contraste coutumier. Les riches maisons des cultivateurs de tabac, qui ont vendu cher leur récolte (80 à 90 leva le kilog en cet an de grâce 1928), qui la monnaient en constructions. Mais en revanche la terre est coûteuse. Les nouveau venus ne peuvent guère payer 20 000 leva le décare, voire 60 000 (comme dans la basse vallée de la Rilska réka, autour du village de Kotcharinovo). Les réfugiés sont donc peu nombreux : 2 000 sur les 15 044 habitants de Doupnitsa. Ce sont de pauvres gens, ouvriers de la manutention de tabac

(où les hommes gagnent 65 leva pour 8 heures, les femmes 40), charretiers, artisans de toutes sortes. Ils sont parqués hors la ville, dans le faubourg du Nord : petites maisons de pisé, parfois baraques de bois, souvent seulement couvertes de tôle ondulée. Voici un taudis de 5 mètres carrés, une unique chambre, où logent 11 personnes, dont 8 enfants, plusieurs malades de paludisme. En hiver, quand la manipulation du tabac est arrêtée, toute cette population chôme ou presque. Elle est à charge à la municipalité, qui se plaint, aidée au reste tant soit peu des secours, que distribuent les riches moines du couvent de la Rila, la vieille capitale intellectuelle bulgare.

De la vallée du Djermen à la vallée de la Strouma supérieure, c'est toujours le même pays ondulé, planté de tabac, couvert de chaumes, où paissent moutons, bœufs et porcs. Un seul escarpement granitique, qui limite les deux bassins. La route serrée laisse passer les petits chevaux et les ânes, qui emportent la récolte de prunes. Voici un autre paysage : les pruneraies sans fin de la plaine de Kioustendil. Un autre genre de vie aussi.

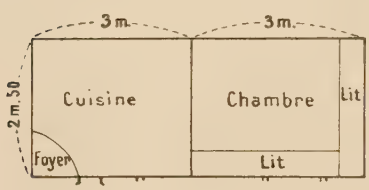



Fig. 37. — Type de maison rurale du faubourg Sud de Kioustendil.

Les réfugiés à Kioustendil sont 2 377 sur 15 440 : une proportion importante. Ils viennent surtout de la Macédoine serbe, de Kratovo, de Chtip, de Vélès. La plupart ont quitté le pays avant 1912. Quelques-uns ont suivi dans leur retraite les troupes bulgares en 1918. D'autres enfin, en petit nombre, sont de Tsarévo Sélo. Petites gens encore, sans fortune, qui sont ici marchands, vendeurs de melons et de prunes. Les bras, qui ailleurs se louent pour le travail du tabac, se louent ici pour la récolte des prunes, la fabrication de la *slivovitsa*, l'eau-de-vie. La grand'place s'orne du monument de Todor Alexandrof, le révolutionnaire macédonien assassiné, martyr de la « cause ». Nous sommes hors de Macédoine, mais la question macédonienne reste posée comme plus au Sud : elle est, dans ce mausolée, toute politique pour certains esprits, qui n'abandonnent pas l'espoir de retourner dans leur village, où les femmes sont restées parfois. Elle est aussi tout économique, en ces taudis où, dans les faubourgs de la ville, s'entassent par centaines les réfugiés. Ce sont les journaliers qui, selon la saison, coupent le bois de l'Ossogovo voisin ou ramassent les prunes dans la plaine. Ils gagnent au plus 30 leva par jour, et 20 le plus souvent. Ils paient un logement 250 leva par mois. Tels ceux du faubourg Sud, adossé aux pentes de l'Hissarlak. Voici une chambre de 3 mètres sur 2 m. 50, d'une hauteur de 2 mètres, où vit dans une effroyable promiscuité une famille de 10 personnes, le père, la mère, le fils, la bru, six jeunes garçons. La maison est de bois, couverte généralement de tuiles. Les lits sont de simples planches de bois, au-dessus desquelles est fixée l'icone. Les punaises grouillent dans ces taudis (v. fig. 37). Et, dans la banlieue Ouest, au faubourg de Koloucha, les cahutes sont plus misérables encore : chaumines de torchis, chambres basses, où toute la famille, 9, 8, 10 personnes, dort sur le sol même, sans planches, sans matelas.

Tous sont persuadés qu'ils sont là provisoirement, attendent le retour dans leur patrie.

Le tirage au sort des lots de terre

Chariot et attelage : premier modèle

Chariot et attelage : modèle définitif

Reconnaissance par la population des lots affectés

*Phot. Commissariat de la S. D. N*

*Phot. Commissariat de la S. D. N.*

*Phot. Commissariat de la S. D. N.*

Maisons anciennes occupées

*Phot J. Ancel.*

Baraques d'ankhialo (fg. de l'O.)

*Phot. J. Ancel.*

Fileuses d'Aladji (40 km. E. de Iambol)

*Phot. Commissariat de la S. D. N.*

Maison-type de la Direction générale pour l'établissement des réfugiés

*Phot. J. Ancel.*

Maisons d'Atolovo (23 km. N.-E. de Iambol)

*Phot. J. Ancel*

Maison du pope d'Atolovo

*Phot. Commissariat de la S. D. N.*

Village de Sinapli (32 km. S.-E. de Iambol)

La transformation de l'immigration macédonienne. — L'installation des Macédoniens émigrés dans la Macédoine bulgare constituait un double danger : matériel et politique.

Ce fut naturellement sans se préoccuper des conditions sanitaires que les réfugiés de Iougoslavie et de Grèce s'étaient installés dans les vallées de la Mesta et de la Strouma. Nous y avons déjà étudié les conditions géographiques. Le paludisme y est à l'état endémique. Les rivières, peu profondes, creusées en terrain meuble, souvent à moins d'un mètre, lentes et sinueuses dès qu'elles rencontrent la moindre platitude, débordant aux premières crues de printemps, créent partout de vastes surfaces marécageuses. Les zones montagneuses ne sont pas moins paludéennes : ou la dissémination de la maladie a été facilitée par les bergers transhumants ; ou plutôt, puisqu'on le constate surtout dans les années de sécheresse, le ruissellement propage le paludisme, retenant lors des années sèches les larves d'anophèles, les entraînant dans les plaines durant les années humides. Ainsi le département de Pétritch (vallée de la Strouma), avec 156 458 habitants (recensement de 1920), avait 3 317 décès en 1921, 3 998 en 1923, tandis que le département montagneux et sain de Mastanli (Rhodope), avec un chiffre d'habitants à peu près égal (155 869), ne comptait que 1 435 morts en 1921, 1 731 en 1923.

L'été est la saison paludéenne par excellence. Pour nous en tenir au seul arrondissement de Gorna Djoumaïa (23 963 habitants), les 2 161 paludéens traités se répartissent ainsi : 262 en juillet, 597 en août, 625 en septembre, 677 en octobre. Mais ce sont les facteurs sociaux qui jouent le plus grand rôle. Le paludisme est presque nul dans la plupart des villes. Il sévit au contraire dans les campagnes, dans ces maisons rurales primitives, obscures, où tout procure aux moustiques un repaire favorable : les poutres, utilisées pour accumuler les provisions, le bétail logé contre la maison, sinon dans la maison même, et qui y entretient une température élevée ; les cuisines confondues avec les chambres ; un mauvais éclairage; une absence presque totale de ventilation. Dans ces conditions les habitants sont infestés.

Or, les experts sont d'accord : le facteur social est au premier plan pour la propagation du paludisme. « La Commission, dit un rapport à la Société des Nations, attache le plus d'importance aux plans généraux qui tendent à améliorer la situation économique et sociale des habitants, à augmenter leur bien-être et à relever leur niveau d'existence. » C'est un des plus efficaces « moyens indirects » qu'elle préconise pour lutter contre le paludisme[1].

L'autre danger est un péril politique. L'accumulation de ces réfugiés si près des frontières bulgares, si près des terres quittées non sans esprit de retour, ne contribue pas à la stabilisation, à la tranquillité de ces pays. Les revendications bulgares, qui guettent les territoires perdus, trouvent dans ces misérables sans foyers stables une armée à peine démobilisée. Les chefs des associations de bienfaisance, qui fonctionnent dans toutes les petites villes de ces deux vallées macédoniennes de Bulgarie, n'encouragent pas les déclarations d'émigration volontaire, prévues par les conventions, qui doivent faciliter la transplantation définitive.

Sous cet enracinement au sol macédonien, qui s'explique par maintes

1. Société des Nations. Organisation d'hygiène. *Principes et méthodes de lutte antipaludique en Europe.* 2e rapport d'ensemble de la Commission du paludisme. Genève, juillet 1927, in-4°, 100 p.

raisons morales, il y a aussi le désir de faire jouer un rôle politique à ces 56 800 immigrés.

Aussi, lorsque la Société des Nations se saisit en 1926 de l'établissement des réfugiés bulgares, elle décida qu'en principe on ne pourrait les installer à moins de 50 kilomètres des frontières, à l'exception toutefois des zones où les obstacles naturels forment une suffisante protection (bords du Danube, massif du Rhodope au N. de la Thrace occidentale). Cette règle, dite « des 50 kilomètres », devait donc être appliquée à toute la Macédoine bulgare : nul rempart suffisant ni du côté iougoslave ni au voisinage de la Grèce ; un exemple récent, l'incident de frontière de 1925, justifiait encore cette mesure de précaution. Dans la pratique furent soustraits à la règle les villages où les réfugiés étaient peu nombreux, les installations stables, dont les propriétaires pouvaient être considérés comme fixés définitivement. Les autres réfugiés durent partir. Ainsi à la période d'émigration spontanée ou politique, succédait un période d'émigration organisée, de transplantation méthodique des Macédoniens hors de Macédoine.

CHAPITRE XVIII

# LA LIQUIDATION DES BIENS

L'ÉMIGRATION ORGANISÉE. — Une émigration d'un pays à l'autre n'est susceptible d'engendrer la paix que si les émigrants n'ont pas d'arrière-pensée politique, partent sans esprit de retour. La solution de la question macédonienne résidait donc en grande partie dans l' « émigration volontaire », autrement dit l'échange libre des populations. Dès la fin de la guerre le traité de Neuilly s'en préoccupa, et c'est pourquoi son article 56 obligea la Bulgarie « à reconnaître les dispositions que les principales puissances alliées et associées jugeront opportunes relativement à l'émigration réciproque et volontaire des minorités ethniques ». Dans cette vue fut conclue la Convention du 27 novembre 1919 et fut créée la *Commission mixte d'émigration gréco-bulgare.*

La Société des Nations en nomma les membres : un Bulgare, un Grec et deux neutres, qui occupent à tour de rôle, semestriellement, les fonctions de président : ce furent d'abord un Néerlandais et un Néo-Zélandais; aujourd'hui le colonel Corfe, Néo-Zélandais, alterne avec le colonel de Reynier, de l'armée suisse. La Commission se divisa en sous-commissions, qui devaient traiter en première instance toutes les questions individuelles, puis créa un Comité rapporteur, chargé de la tâche principale, la liquidation des biens, présidé par le membre neutre qui n'assume pas les fonctions de président de la Commission. Elle est assistée d'équipes d'évaluation des biens, d'architectes, d'arpenteurs, d'experts neutres. Ses services, dirigés par un secrétaire général (Belge), sont répartis en trois centres, Macédoine, Thrace et Bulgarie, siégent à Salonique, Comotini et Sofia. La Commission elle-même se réunit alternativement à Sofia et à Athènes.

La première tâche incombe aux sous-commissions. Ce sont elles qui vérifient les déclarations d'émigration, la propriété de chaque émigrant sur les biens dont il demande la liquidation. Pour statuer en connaissance de cause, elles sont aidées par des équipes d'évaluation des biens ruraux, formées d'experts agronomes (une d'experts forestiers), un neutre, qui préside, un Bulgare et un Grec : ces équipes classent les terres d'un village ou d'un lieu-dit selon un barème déterminé ; les architectse (tous neutres) font de même pour les maisons ; les évaluations peuvent être soumises en appel à des experts (neutres). En fin de compte la sous-commission statue, décide du droit de propriété et de la valeur des biens expertisés. Les éléments fournis dans chaque centre sont réunis par le service « constitution des dossiers ». Le dossier, dont la pièce essentielle est un

« feuillet-liquidation », est envoyé à la Commission mixte, examiné par son Comité rapporteur, enfin la Commission elle-même se prononce et donne le bon à liquider.

Or, les conditions de travail ne furent point faciles. D'abord les sous-commissons opéraient souvent dans des localités dévastées, où la population indigène avait fui, et malaisé était l'assemblage des témoignages. En second lieu, il n'y avait nulle part de registres de propriété foncière : dans les Balkans la propriété paysanne est rarement d'un seul tenant ; le paysan possède ici un lot de céréales, là un lopin de vignes, ailleurs un peu de maïs, ailleurs encore un verger ; il n'est pas rare de trouver un propriétaire de dix parcelles séparées et distinctes, dont il lui est à peu près impossible d'indiquer les limites exactes ; les titres de propriétés, souvent turcs, sont fréquemment contestables et évidemment contestés ; certains, qui habitent la ville, banquiers ou usuriers, présentent des titres, peut-être donnés en gages, mais ne peuvent décrire une terre, qu'ils n'ont probablement jamais vue. Enfin, il y eut souvent une hostilité ouverte de la part des indigènes, regardant fort mal les nouveau venus et peu disposés à faciliter la liquidation des biens de ceux qui ont quitté le village. Grecs et Bulgares opposèrent toutes sortes d'obstacles à la recherche des titres de propriété des Bulgares ou des Grecs, voire menaces contre ceux qui facilitaient la tâche des enquêteurs. Tel cet arpenteur russe, employé par la Commission à Melnik, qui est, un beau jour, arrêté par les gendarmes bulgares, mené en prison : derrière les barreaux, il reconnaît un de ses aides indigènes : « Voilà de quelle manière, dit le représentant de la force publique, nous traitons ceux qui trahissent nos secrets ! »

On mesure, par de tels incidents, toute la difficulté de la tâche.

Il fallut longtemps pour persuader les bénéficiaires de profiter des avantages qu'offraient les services de la *Commission mixte*. Pour les raisons que nous avons indiquées plus haut, les uns se considéraient comme destinés à revenir sur leurs anciennes terres et les autres, se prévalant des articles des traités, qui protégeaient les minorités, s'ancraient tant en Bulgarie qu'en Grèce. Même en 1928, interrogeant des réfugiés bulgares de la vallée de la Strouma, il nous a été donné d'entendre les arguments de jadis. Mais deux conjonctures contribuèrent à les faire changer d'avis, la grande migration grecque d'Anatolie en Macédoine et la pression des nouveaux arrivants sur les populations bulgares de Macédoine, puis l'incident de la frontière bulgaro-grecque de 1925, qui poussa le Conseil de la Société des Nations à proroger les délais de signature d'émigration volontaire : le terme du 31 décembre 1924, auparavant fixé, fut reporté au 15 décembre 1926, et l'on fit savoir aux intéressés que les biens, dont ils demanderaient la liquidation, seraient évalués selon un « barème généreux ».

Aussitôt les candidats-émigrants se présentèrent en masse. Tandis que la *Commission mixte* n'avait, jusqu'alors, enregistré pas une seule déclaration des Bulgares de Grèce, elle eut soudain en deux ans à régler les intérêts de 92 000 Bulgares : ils s'ajoutaient aux 46 000 Grecs émigrés en Grèce, qui avaient réclamé la liquidation de leurs biens.

Les statistiques de la Commission se faisant non par individus, mais par dossiers de liquidation, il est assez difficile d'évaluer exactement le nombre des bénéficiaires. Mais la progression du travail est assez topique. La Commission avait liquidé d'année en année :

| | | |
|---|---|---|
| fin 1924 | 6 | dossiers ; |
| — 1925 | 73 | — |
| — 1926 | 2 492 | — |
| — 1927 | 14 789 | — |
| — 1928 | 31 569 | — |
| — 1929 | 45 976 | — |

Le 1er janvier 1930, il ne restait plus que 3 381 dossiers à examiner. C'est dire que les revendications des émigrants donnèrent lieu à la constitution de quelque 49 357 dossiers. La valeur des liquidations faites se monta à près de 8 millions de dollars pour les Grecs ayant quitté la Bulgarie, à plus de 19 millions de dollars pour les Bulgares partis de Grèce[1]. Sur ce montant total des créances, 5 millions de dollars pour les premiers, plus de 15 millions pour les seconds sont représentés par des titres des emprunts helléniques 6 % 1923 (dont l'obligation cote environ 56 %). Les intéressés avaient donc entre leurs mains des instruments de paiement solides. D'autre part la Banque Nationale de Bulgarie avait effectivement payé aux émigrés 1 707 782 dollars le 31 décembre 1929, et la Banque Nationale de Grèce, de son côté, avait payé 1 727 270 dollars à la même date.

Ces chiffres englobent aussi bien les Bulgares qui ont émigré de Thrace que ceux qui ont quitté la Macédoine hellénique. On peut évaluer à peu près à la moitié de ces nombres les dossiers et la valeur des créances des Bulgares de la Macédoine grecque. Il y avait, liquidés ou en instance, 20 845 dossiers de Macédoine le 31 décembre 1929. Cela représentait environ la liquidation des biens de 55 000 émigrés macédoniens.

Les terres. — Pour indemniser les émigrés, il faut fixer la valeur des terres. La valeur d'une terre est fonction de foule d'éléments, qui ne sont pas tous faciles à discerner. Le climat local est un des plus utiles, et l'on manque d'observations précises. Les conditions générales sont plus favorables en Bulgarie qu'en Macédoine grecque : toute la différence d'un climat continental, qui arrose en été des terres alluviales, à un climat méditerranéen, qui n'offre en été qu'un ciel serein au-dessus d'un sol sec, souvent calcaire. Enneigement plus long sur les plaines bulgares, couvrant donc les semailles, tandis que dans la Macédoine les céréales d'hiver sont exposées aux vents desséchants du Nord (*vardarats*). Printemps et début de l'été pluvieux en Bulgarie, tandis que la Macédoine reçoit le *livas* (sirocco), qui exclut parfois les céréales de printemps, contraint même le cultivateur à reprendre les semis de maïs ou de tabac.

Pour le sol même on manque d'analyses chimiques. Les enquêteurs se sont contentés de classer les terres en cinq qualités, depuis la plus fertile (argilo-sableuse) jusqu'à la moins productive (calcaire).

Plus précises sont les données économiques. Le système de culture n'est pas du tout le même. La Bulgarie, cultivée de bonne heure, par un petit propriétaire, qui fit à la fois l'apprentissage de la liberté politique et de la propriété privée, est sans doute dans un état supérieur. Mais les charrues sont rares encore. Le *ralo*, le primitif araire de bois, règne dans la plupart des campagnes. Il en est de même au reste de l'autre côté des frontières. En revanche les paysans pra-

1. Exactement au 31 mars 1930 : 7 834 559 dollars pour les biens grecs de Bulgarie ; 19 590 329 dollars pour les biens bulgares de Grèce.

tiquent couramment la rotation des cultures, l'assolement quadriennal pour les bonnes terres (blé, avoine, cultures sarclées, jachère), triennal pour les mauvaises (céréales d'hiver, maïs, jachère), exceptionnellement biennal. Dans les régions qui nous intéressent, c'est-à-dire où se rendent les émigrés, Plovdiv, Bourgas, Varna, Mastanli, Pachmakli, Stara Zagora, Pétritch, la jachère occupe 38 % de l'étendue cultivée, soit en chiffres ronds les 2/5. En Macédoine, au contraire, le système est plus arriéré : avant la grande immigration micrasiatique, on pratiquait surtout la culture biennale (blé, jachère), comme dans la Campania de Salonique, plus rarement triennale (cultures sarclées, blé, jachère), comme sur les bonnes terres de Serrès, Flôrina ou Castoria ; l'assolement des quatre ans ne se rencontre guère que dans la zone très favorisée de la Karadjova, abritée du Nord, parcourue d'eau, irriguée, grâce à son rempart de hautes montagnes. La jachère occupe le tiers de la surface cultivée.

Il faudrait faire entrer en ligne de compte cette jachère pour apprécier le rendement des terres macédoniennes et bulgares. C'est ce que ne semble pas avoir fait le comité chargé d'élaborer un barême des terres. Naturellement les délégués, grecs et bulgares, lui ont fourni des chiffres aussi différents que possible. Mais, sans tenir compte de l'immensité des marais macédoniens, il a accepté ceux qui ne paraissent être vrais que pour les terres cultivées, autant qu'on puisse faire des moyennes en ces matières. Les experts donnent donc les chiffres suivants pour le rendement des céréales et des légumineuses (en kilogs, par hectare) :

| | Bulgarie | Macédoine grecque |
|---|---|---|
| Froment | 810 | 1 010 |
| Maïs | 700 | 1 240 |
| Orge | 830 | 1 230 |
| Seigle | 750 | 920 |
| Haricots | 480 | 770 [1] |

Pour les pâturages, on admet trois catégories :
prairies irriguées (deux coupes par an) : 5 000 kilogs par hectare ;
prairies non irriguées (une coupe) : 2 800 kilogs par hectare ;
prairies marécageuses (mauvais foin) : 3 500 kilogs par hectare.

Enfin foule de terres présentent des conditions spéciales : celles qui sont réservées à la culture du tabac, introduit au reste par les réfugiés dans des régions macédoniennes où il n'avait pas été cultivé encore (Chalcidique, vallée du Vardar, et, en général, dans les *tchiflik*) ; les vignes, soit anciennes, soit américaines ou hongroises ; les mûraies et les vergers ; enfin les plantations de petits chênes, qui ne servent guère qu'à procurer du bois de chauffage ou du charbon.

Les prix moyens des récoltes sont évalués d'après les informations courantes de la Banque nationale bulgare et de la Chambre de Commerce de Salonique. En 1924, année qui précède celle des estimations, on payait le kilog de céréales[2] :

| | Bulgarie | Macédoine grecque |
|---|---|---|
| Froment | 1 fr. 35 | 1 fr. 69 |
| Maïs | 0 fr. 86 | 1 fr. 07 |
| Orge | 1 fr. | 1 fr. 21 |
| Seigle | 0 fr. 77 | 1 fr. 13 |

1. Chiffres établis à l'aide des statistiques de 1917, 1918, 1920, 1921.

2. Les prix, indiqués dans les sources, sont naturellement établis soit en leva, soit en drachmes. Nous avons fait la conversion sur la base de 1 franc pour 5 leva ou pour 3 drachmes.

Enfin interviennent les prix de la journée de travail : une journée d'un ouvrier agricole oscille autour de 30 à 50 drachmes en Grèce, de 70 à 80 leva en Bulgarie. Une journée de femme pour la cueillette des fruits, noix, olives, etc., est estimée 30 drachmes.

Avec les éléments ci-dessus on peut déterminer la productivité, donc la valeur des terres. En fait la Commission parvint à dresser une échelle, qui comprenait 60 postes. Les villages furent classés d'après leurs facilités de communications, leur proximité des grands centres, centres moyens, petits centres et petits centres éloignés. Dans chaque centre les terres furent réparties en trois grandes catégories. Dans chaque catégorie on fit intervenir le rendement, le prix de la récolte, l'étendue des jachères, le revenu net, enfin la production au kilomètre carré.Ainsi une terre donnant à l'hectare 2 000 kilogs de grain (à 6 leva le kilog) ayant 1 /4 en jachère, procurant un revenu net de 40%, est évaluée pour un grand centre à 4 leva 13 le mètre carré. Une autre, fournissant 700 kilogs à l'hectare (à 5 leva 3 le kilog), procurant un revenu net de 25% avec une moitié en jachère, est, dans un petit centre éloigné, taxé à 0 leva 23 le mètre carré.

Il ne s'agissait plus maintenant que de déterminer le coefficient de transformation des prix de Bulgarie en Grèce. On admit 650 drachmes, 630 et 600 pour 1 000 leva respectivement sur les terres de première, seconde et troisième catégories. On se trouvait donc en présence d'un barême relativement aisé, qui pouvait comprendre la totalité des terres quittées par les Bulgares en Grèce et les Grecs en Bulgarie.

De la théorie, il fallait ensuite passer à la pratique, au travail sur le terrain. Une sous-commission, composée d'un président neutre, d'un membre hellène et d'un membre bulgare, en présence des représentants grecs en Bulgarie, bulgares en Grèce et du maire de la commune, procède à l'établissement des droits de propriété, soit par preuve testimoniale, soit par présentation de documents, comme les actes notariés turcs. Les délégués grecs ou bulgares ont les procurations des émigrants et peuvent ou désigner les biens ou montrer les titres, au reste très rares. Les biens déclarés sont examinés un à un, et l'on établit un procès-verbal, base du droit de propriété, à Sofia pour les Grecs ayant quitté la Bulgarie, à Salonique pour les Bulgares partis de Grèce.

L' « équipe d'évaluation des biens ruraux », présidée aussi par un neutre, arbitre entre le Grec et le Bulgare, possède les copies de toutes les déclarations des émigrants ; elle se rend sur l'emplacement des biens et procède à l'évaluation selon le barême. Pour les biens urbains, on dresse une liste descriptive des immeubles et terrains déclarés et reconnus, remise à un architecte expert, qui procède à l'évaluation ; en cas de contestation, on a recours à des arbitres. Une « équipe forestière » évalue les forêts, qui sont parfois propriétés collectives. Enfin vient l'arpentage : l'équipe d'arpenteurs, toujours en présence de délégués grecs ou bulgares, de représentants de la commune, selon la description des biens reconnus, procède à la triangulation, relève des plans, établit des extraits cadastraux qui mentionnent les superficies exactes de chaque parcelle mesurée.

Une sous-commission en campagne établit en moyenne 25 dossiers individuels par jour. La première documentation est réunie.

Les personnes. — Essayons maintenant de suivre un de ces émigrés, qui accepte la liquidation de ses biens, dans ses avatars bureaucratiques.

1° La première pièce à fournir est un *certificat de membre de minorité ethnique*. Il est délivré soit aux candidats émigrants, soit aux émigrés ou réfugiés par le maire de la commune où ils ont encore leur domicile. Le terme de « minorité ethnique », difficile théoriquement à définir, est pratiquement assimilé à minorité de religion ou, le plus fréquemment, de langue. En fait, pour les Bulgares passés en Bulgarie ou en instance d'émigrés, ni le maire bulgare — qui aide ses compatriotes — ni le maire grec — qui désire plutôt se débarrasser des Bulgares — ne refuse ce certificat, délivré gratuitement.

2° L'émigré doit ensuite signer une *déclaration d'émigration*, rédigée soit en grec, soit en bulgare (pour les Macédoniens établis en Bulgarie), ou même en français : « Je soussigné déclare vouloir émigrer de... et m'établir en..., en me prévalant de la Convention sur l'émigration réciproque entre la Grèce et la Bulgarie, signée à Neuilly-sur-Seine, le 27 novembre 1919, en foi de quoi je dépose à la Commission la présente déclaration ».

Suivent les renseignements nécessaires à l'identification. D'abord l'état civil du déclarant (nom et prénoms, lieu et date de naissance, langue maternelle, religion, profession, domicile et résidence actuels, sujétion actuelle, sujétion au moment où le déclarant a quitté son pays d'origine). Un second paragraphe concerne les membres de la famille : femme, enfants de moins de dix-huit ans, qui ont suivi le père où sont restés au pays d'origine. Dans un troisième paragraphe, description générale des biens immobiliers du déclarant, laissés dans le pays d'origine : pour les biens urbains, nature, situation du bâtiment, valeur estimée ; en outre, pour les biens ruraux, superficie en céréales, vignes, tabac, forêts et pâturages. Un quatrième paragraphe résume les « intentions du déclarant relatives au sort desdits biens immobiliers » : veut-il disposer soi-même de la totalité ou d'une partie, veut-il les vendre soi-même ou en demander la liquidation à la Commission mixte ? Enfin désignation d'un mandataire : procuration est donnée à un habitant, resté sur place ou qui peut se rendre sur les lieux, pour représenter l'émigré en cas de besoin.

3° L'émigré a introduit une *demande en liquidation :*

« Je soussigné, ayant acquis le bénéfice de tous les droits découlant de la Convention d'émigration par la remise à la Commission mixte de la déclaration d'émigration rappelée ci-dessous, prie ladite Commission mixte de procéder à la liquidation à mon profit de la propriété immobilière ci-dessous désignée, conformément au règlement sur l'émigration réciproque et volontaire des minorités ethniques grecques et bulgares ».

Cette demande indique l'identité du requérant (nom, prénoms, adresse, profession), la déclaration d'émigration (date et numéro d'enregistrement), enfin, désigne et décrit le bien à liquider. Cette description doit être aussi détaillée que possible : indication des limites, des voisins, superficie totale, superficie en céréales, en vignes, en tabac, en forêts, en pâturages, superficie des bâtiments, nombre d'étages, état des lieux ; si possible, est joint un extrait cadastral ; enfin le requérant doit dire s'il est encore en possession de son bien ou, quand il en a perdu la possession, s'il a fait des démarches antérieures pour le recouvrer, quels titres ou autres preuves pourra-t-il produire, à quel prix estime-t-il la totalité ou les parcelles de son bien. Et il désigne un mandataire éventuel.

4° Lorsque la sous-commission et l'équipe d'évaluation ont procédé aux vérifications sur le terrain, comme nous l'avons vu plus haut, le dossier est cen-

tralisé à Sofia (pour les Grecs venus de Bulgarie en Grèce), Salonique (pour les Bulgares de Macédoine installés en Bulgarie) ou Comotini (pour les Bulgares de Thrace émigrés en Bulgarie. On établit alors, au nom de l'émigré, un *feuillet-liquidation.*

Ce feuillet individuel résume les droits de propriété, énumère les lieux-dits où sont situés les fonds, la nature et la surface de ces biens, établit pour chaque parcelle le prix unitaire (d'après le barème indiqué plus haut), enfin, le montant total de la créance. On en soustrait les dettes, par exemple les emprunts faits aux banques nationales, agricoles ou autres. Pour les bâtiments, on joint un rapport spécial, avec plan, description sommaire, indication de la valeur

Voici, par exemple, un dossier qui se solde par une créance de 92 305 leva. Ce sont des champs divers, d'une étendue de 6 ha. 57, répartis en 16 parcelles, portant, entre autres, 81 mûriers et 12 arbres fruitiers, qui les font bénéficier d'une plus-value notable. La maison a une superficie de 225 mètres carrés, est construite en pans de bois, comprend un rez-de-chaussée surélevé sur écurie, trois chambres, plus une écurie, une cuisine et un hangar. La maison est évaluée 22 450 leva. Le mètre carré de terre cultivée ressortit à 10 leva 78, environ 50 francs.

5° Le dossier enregistré passe au « Comité rapporteur » qui confronte les pièces, expertises et rapports, présente la décision par villages à la Commission mixte. Celle-ci statue sur les réclamations, qui sont nombreuses. Les intéressés ne s'en privent pas. La plupart des droits de propriété reposent sur des témoignages, qui peuvent être contestés. Certaines requêtes montrent nettement les difficultés auxquelles se heurtèrent les malheureux émigrés pour faire valoir leurs droits. Tel Dimitri Anguélof, originaire de Krouchovo (arrondissement de Démir Hissar), établi à Bélachtitsa (arrondissement de Plovdiv), qui adresse la pétition suivante :

« Au mois de mai 1916, on me réquisitionna 42 brebis, dont 36 laitières, 2 béliers et 4 brebis stériles, 32 agneaux, 15 chèvres dont 12 laitières et 3 stériles, 11 chevreaux. Cette réquisition fut faite par le capitaine grec..... du ..... régiment d'infanterie, ..... division de..... Je reçus (en restitution) seulement 9 brebis et 2 chèvres. Les autres avaient été égarées par les autorités grecques. » (Suivent les noms de deux témoins, également émigrés.)

Voici une femme, illettrée, Christova Drougomarliéva, pour laquelle signe un témoin (illisible), réfugiée d'Orizartsi (arrondissement de Gouménitsa) et résidant à Bania (arrondissement d'Ankhialo, sur la mer Noire), qui accuse son frère de l'avoir frustrée de sa quote-part de l'héritage paternel « quoiqu'elle soit petite ». Voici un nommé Ivan Vassilef Vanguélof, originaire de Skrijévo (arrondissement de Zichni, E. de Serrès) et réfugié à Svéti Vratch, qui se plaint d'un de ses concitoyens : celui-ci aurait inscrit dans sa propre déclaration une terre qu'il avait jadis vendue au père du plaignant. C'est par centaines qu'on peut lire de pareilles revendications. Il faut se rendre compte de la psychologie des réfugiés pour comprendre comme il fut difficile de leur faire admettre la liquidation de leurs biens, donc la renonciation au retour.

Ces pétitions examinées, la Commission mixte donne le *bon à liquider.*

Les créances. — L'évaluation des biens de l'émigré une fois faite, il faut que celui-ci touche sa créance. Ici intervient le « service des liquidations ». Toutes

les indications nécessaires à l'établissement de la créance de l'émigrant sont extraites du feuillet-liquidation et reportées sur la *feuille de calcul*. Cette feuille comporte deux parties, établissement et règlement de la créance.

1° *Etablissement de la créance.* — La créance-capital de l'émigré, à laquelle s'ajoute éventuellement une indemnité spéciale de 12 %, octroyée pour pertes de récoltes, est convertie en dollars. Le cours de conversion représente pour les biens ruraux la moyenne des cours moyens des six mois qui ont précédé l'élaboration du barême des terres, pour les biens bâtis le taux moyen des six mois qui ont précédé la visite de l'expert. En fait la conversion se fait, pour les Bulgares émigrés de Grèce (créance en drachmes), au taux de 60 (biens ruraux) ou de 70 (biens urbains) drachmes pour 1 dollar, et, pour les Grecs sortis de Bulgarie (créance en leva), au taux de 138 leva 10 pour 1 dollar (août 1925).

A cette créance-capital s'ajoute une créance-intérêts. La Commission mixte a en effet adopté le principe que l'émigrant a droit à un intérêt de 6 % sur sa créance depuis la transmission de sa propriété à l'État (en fait à partir du 1er du mois suivant) jusqu'à la liquidation par la Commission mixte (plus exactement jusqu'au début du semestre au cours duquel la liquidation a lieu) ; l'intérêt est payé sous forme de coupon attaché au titre qui est délivré à l'émigré. La conversion en dollars a lieu au cours moyen des six mois qui précèdent le mois pendant lequel le *bon à liquider* a été donné.

Pour prendre un exemple concret, voici la *feuille de calcul* d'un Bulgare, émigré de Thrace occidentale, Savof (Stoïan Konstantinof), qui a obtenu la liquidation de ses biens sis à Obalar (Apalos), arrondissement d'Alexandroupolis (autrefois Dédéagatch). La propriété de ses immeubles a été transmise à l'État grec le 2 février 1925. La liquidation date du 28 mars 1929. La créance-capital a été évaluée à 25 628 drachmes, l'indemnité spéciale de 12 % à 3 075 drachmes 36, au total 28 704 drachmes. Après calcul des intérêts à 6 % et conversion en dollars, le total de la créance est établi à 2 989,29 (2 524,68+464,61 : capital et intérêts).

2° *Règlement de la créance.* — On commence par déduire de la créance totale les dettes de l'ayant-droit en faveur de l'État où sont situés les biens, qui sont considérées en principe comme incontestables et converties en dollars au même cours de change que la créance. Le reste de la créance est divisé en deux parts.

De la première part — 10 % — on déduit les sommes à payer par l'État où sont situés les biens aux autres créanciers de l'émigré (dettes envers les communes pour impôts, amendes, etc., dettes envers les banques, nationale ou agricoles, dettes envers les avocats, etc.). On effectue comme précédemment la conversion en dollars. Si le montant des dettes privées est supérieur à la somme payable au comptant, c'est-à-dire quand ces 10 % ne couvrent pas les dettes privées, cette part de 10 % est augmentée d'autant au détriment de la seconde part.

La seconde part — 90 % — représente le montant à payer à l'émigré au comptant. Pour le règlement, la Commission mixte émet un mandat de paiement sur la Banque nationale de l'État où sont situés les biens. Ces mandats peuvent être indistinctement encaissés aux banques nationales de Bulgarie ou de Grèce, de sorte que l'émigrant peut toucher aisément son dû. Les comptes des banques, dans lesquels on puise pour faire face à ces paiements, sont alimentés par le

Trésor des deux États. Les deux banques établissent leur décompte tous les quinze jours et un système de compensation fonctionne entre elles.

Pour reprendre la *feuille de calcul* de notre émigré, nous y lisons que le montant à compenser avec les dettes envers l'État de situation des biens (la Grèce), d'après un certificat de l'éphorie financière, est de 2 600 drachmes ou $ 43,33. Après déduction de cette somme de la créance-capital, le reste de la créance s'établit à $ 2 481,35. On soustrait encore le 1/10, soit $ 248,13. Les 9/10 restants, soit $ 2 233,22, sont à payer à l'émigré au comptant et, convertis en leva, arrondis, s'arrêtent à la somme de 310 000 leva. C'est ce que la Banque nationale de Bulgarie versera à l'émigré Savof, la plus grande part sous forme de titres provisoires et négociables.

Ce sont les organes des deux gouvernements qui distribuent aux ayants-droit les mandats de paiement (10%) et les obligations (90 %) ; en Grèce l'Administration générale de l'établissement des réfugiés, en Bulgarie, la Dette publique bulgare. Ces administrations, avisées par les services de la Commission mixte, reçoivent les feuilles de calcul, rassemblées en *bordereaux de liquidation*, la copie du feuillet-liquidation, une lettre formulaire adressée à l'intéressé, le mandat de paiement pour la partie comptant (10 % dans les circonstances normales), libellé en dollars, mais payable en monnaie nationale (leva ou drachmes), enfin un avis de remettre à l'émigré, pour la partie terme (90 %), un certain nombre de titres de l'emprunt 6 % 1923. En Bulgarie les mandats aux Bulgares immigrés sont remis par l'intermédiaire des mairies et les obligations par les soins de la Banque nationale ou de ses succursales. En Grèce, mandats et obligations sont transmis par l'Administration de l'établissement des réfugiés à Salonique ou dans les villages. En même temps les deux États reçoivent de la Commission mixte tous les documents nécessaires à l'enregistrement des propriétés liquidées et à l'extinction des dettes.

Reste le contrôle des paiements. Cette dernière étape de cette minutieuse administration est surveillée par le « service des reçus et statistiques » de la Commission mixte. Il reçoit deux des trois reçus que doit signer l'émigré pourvu. Chaque émigré figure sur le bordereau des comptes de liquidation (par village), qui porte, d'une part, l'établissement de la créance (en drachmes et en dollars pour les Bulgares émigrés de Grèce), d'autre part, le règlement de la créance. Le service annote sur les bordereaux tous les reçus rentrés des mandats et des obligations délivrés et des mandats payés.

On aura une idée de l'importance des liquidations effectuées en faveur des Bulgares émigrés de Grèce (Thrace et Macédoine) par le tableau suivant :

| | 1924-1926 | 1927 | 1928 | 1929 | Total |
|---|---|---|---|---|---|
| Nombre de dossiers. . . . . | 1 434 | 8 331 | 12 100 | 4 876 | 26 741 |
| Liquidations effectuées en $) : | | | | | |
| Comptant . . . . . | 96 272 | 721 887 | 816 330 | 284 491 | 1 918 980 |
| Terme. . . . . | 888 793 | 6 554 678 | 7 470 728 | 2 573 302 | 17 487 501 |
| Instruments de paiement remis aux intéressés : | | | | | |
| Comptant (mandats) ($). | 94 080 | 700 418 | 771 914 | 141 367 | 1 707 779 |
| Terme (leva). . . . . | 111 287 000 | 800 897 000 | 621 793 500 | 82 423 500 | 1 616 401 000 |
| Mandats payés par la Banque de Grèce ($). . . . . | 94 114 | 703 810 | 775 724 | 153 621 | 1 727 279 |

Les États. — Ce sont les deux États, Grèce et Bulgarie, qui se rendent acquéreurs des biens laissés chez eux par les émigrés, Bulgares ou Grecs. C'est,

par exemple, la Grèce qui acquiert les propriétés ainsi liquidées, qui doivent être payées aux anciens possesseurs, Bulgares de Macédoine et de Thrace.

En vertu de la Convention même de Neuilly, les paiements de liquidation devaient se faire au comptant. Nous avons vu, au contraire, que 90 % de la valeur des biens se payaient à terme. Les difficultés financières de l'après-guerre avaient contraint la Commission mixte à accepter ce mode de paiement. Et comme, au moment de la liquidation, les émigrants avaient déjà gagné leur nouveau domicile, leur patrie linguistique, il fallut en outre recourir à la subrogation mutuelle des deux États dans ces paiements à terme, donc ouvrir entre les deux gouvernements de Sofia et d'Athènes un compte de compensation.

Ici les difficultés commencent. Un *plan de paiements* fut élaboré par la Commission mixte (8 décembre 1922) et transformé en loi dans les deux pays. Comme on ne pouvait fixer *a priori* la valeur des biens, qui seraient liquidés de part et d'autre, il prévoyait des garanties provisoires qui devaient, après achèvement des liquidations, être remplacées par des revenus certains et suffisants pour éteindre les dettes éventuelles de chaque État. Ce plan de paiements fut remanié maintes fois de 1922 à 1926. Alors le mouvement d'émigration prenait une ampleur qu'on ne pouvait prévoir au début, et, en même temps, croissaient les sommes nécessaires à la liquidation des biens ; sans oublier que les deux gouvernements, pour faire face aux besoins urgents nés de l'installation des réfugiés nouveaux, avaient affecté les terres, garanties du paiement des liquidations, à la couverture d'autres dettes. Enfin la compensation ne se faisait pas dans la pratique, parce que les Grecs venus de Bulgarie en Grèce — 46 000, selon les chiffres de la Commission mixte, — sont bien moins nombreux que les Bulgares émigrés de Grèce en Bulgarie —, selon la Commission, 92 000. De sorte que, en fin de compte, l'État bulgare se trouvait créancier de l'État hellène pour $ 987 240 au 30 septembre 1928, et la créance devait s'accroître de $ 8 494 124, soit, en chiffres ronds, 9 millions 1/2 de dollars; et il restait encore à cette date le tiers des liquidations à effectuer, qui devait, faite dans les mêmes proportions, augmenter encore de 3 millions de dollars la dette de la Grèce envers la Bulgarie.

La Commission mixte sollicita le concours de la Société des Nations et de ses organes techniques (novembre 1926) et se mit d'accord avec le Comité financier (mars 1927). Le Conseil de la Société des Nations prêta son appui (résolution du 16 juin 1927) et renvoya l'affaire au Comité financier (septembre 1927). Les négociations menées entre les deux gouvernements grec et bulgare, suivies de près par le Comité financier de la Société des Nations et par les membres neutres de la Commission mixte, aboutirent à la conclusion à Genève le 9 décembre 1927 d'un accord, dit *accord Mollof-Cafandaris*, du nom des deux ministres des Finances signataires.

Cet accord est une convention financière technique : les titres émis, libellés en leva ou en drachmes, seront nets de tous impôts bulgares ou helléniques, porteront intérêt à 6 %, et seront remboursables au moyen d'un fonds d'amortissement ; les deux gouvernements consacreront à l'achat des titres, en vue de leur annulation, une somme équivalant à 1/60 de la valeur nominale du total de tous les titres émis ; le remboursement au pair se fera par tirage au sort par les soins des Dettes publiques, publiés au *Journal officiel* et affichés ; chaque gouvernement pourra, avec préavis d'un mois, rembourser au pair la totalité ou une fraction des titres émis dans sa propre monnaie (art. 1er). Chaque semestre, depuis le 31 dé-

cembre 1927, la Commission mixte fixera, d'accord avec les deux ministères des Finances, la valeur nominale totale des titres ; elle « confrontera les totaux ainsi émis en leva et en drachmes respectivement, en convertissant la monnaie du pays débiteur au cours moyen sur le pays créancier, qui a été pratiqué pendant le dernier des six mois ; le gouvernement, qui, à la suite de cette comparaison, se trouvera alors débiteur de l'autre gouvernement, devra, immédiatement (et en tout cas, au plus tard un mois après la fin du semestre), verser au gouvernement créancier, dans la monnaie dudit gouvernement, une somme représentant l'intérêt semestriel afférent au montant des titres équivalant à sa dette, ainsi que l'amortissement, dû, le cas échéant, sur ces titres » ( art. 4). Dès l'émission de tous les titres définitifs, « la Commission mixte fixera le total du solde dû par l'État débiteur (calculé comme il est dit à l'article précédent). La Commission mixte calculera le service semestriel (intérêt et amortissement) afférent au total ci-dessus, et l'État débiteur remettra à une banque neutre, que le Conseil de la Société des Nations désignera comme son mandataire, des effets portant respectivement la date du 15 décembre et du 15 juin, payables dans la monnaie du pays créancier. Le mandataire présentera ces effets, lors de leur échéance, à l'État débiteur et remettra les sommes reçues au gouvernement créancier... » (art. 5). Tout différend relatif à cet accord sera tranché par le Conseil de la Société des Nations (art. 8). En somme l'*accord Mollof-Cafandaris* précisait des garanties nouvelles à donner par les deux États en couverture de leurs obligations financières et plaçait les paiements découlant des liquidations des biens sous le contrôle de la Commission mixte, donc moralement de la Société des Nations. Il prévoyait l'amortissement des dettes des États envers leurs nouveaux ressortissants, des dettes d'un État vis-à-vis du voisin par suite de la subrogation des paiements. Il assurait un paiement régulier de la fraction comptant. Ainsi il devenait un nouveau gage de paix.

Le *Sobranié* bulgare commença par ratifier l'accord (3 avril 1928), et en juillet, le gouvernement de Sofia fit renouveler la distribution des « titres provisoires » de l'emprunt 6 % 1923, qui devait servir à couvrir les dépenses de l'immigration et qui avait été détourné de cet emploi. La Dette publique bulgare n'avait encore distribué (au 1er août 1928) que 249 millions de leva de « titres provisoires », au lieu des 1 636 millions, qui eussent dû être distribués en contre-valeur des biens liquidés par la Commission mixte à cette date.

Quant à la Grèce, elle ne ratifiait pas l'accord, qui eût dû fonctionner le 1er juillet 1928. Toute la liquidation pécuniaire s'en trouvait donc coincée. Chaque État devait en effet déposer à sa Banque nationale tous les six mois le 1/60 des sommes à amortir, et la Banque était tenue d'aviser le Comité financier de la Société des Nations que les fonds, réclamés par la Commission mixte, étaient versés au service des obligations. De plus, tous les semestres, la Grèce — en tant que pays débiteur — devait déposer à la Banque nationale suisse, désignée par le Conseil de la Société des Nations, un effet, qui devait être mis en circulation si, dans l'échéance de six mois, n'avaient pas été payées à la Bulgarie — pays créancier — les sommes qui lui revenaient. Tout était en suspens. La Commission mixte, qui avait transféré les propriétés aux États, mais ne parvenait pas à faire payer les États, menaça de suspendre les décisions de liquidation. Le Comité financier de la Société des Nations, puis le Conseil, dans sa session de septembre 1928, invitèrent les deux États à se conformer aux termes de l'accord Mollof-

Cafandaris. La Grèce prétendait joindre d'autres questions financières, le règlement des réparations bulgares, à la ratification de l'accord. Il fallut l'arrivée au pouvoir de M. Vénisélos, qui comprenait la nécessité de sacrifices afin d'arriver à un accord général, pour amener la *Vouli* d'Athènes à la ratification (9 décembre 1928).

Les instruments de ratification déposés au Secrétariat de la Société des Nations (22 février et 8 mars 1929), l'accord entra en vigueur : dès lors, les émigrés purent toucher leurs créances.

La Commission mixte a arrêté les comptes au 31 décembre 1928 :

| | Leva | Échéance |
|---|---|---|
| Intérêts : au 31 décembre 1927 | 18 607 922 | janv. 1928 |
| — au 30 juin 1928 | 35 459 344 | juill. 1928 |
| Amortissement du capital au 30 juin 1928 (1/60 sur balance de leva 933 544 418) | 15 559 074 | juill. 1928 |
| Intérêts au 31 décembre 1928 | 46 821 198 | janv. 1929 |
| Amortissement du capital au 31 décembre 1928 (1/60 sur balance de leva 1 427 245 561) | 23 787 426 | janv. 1929 |
| Total au 31 décembre 1928 | 140 235 034 | |
| soit, pour intérêts | 100 888 534 | |
| soit, pour capital | 39 346 500 | |
| | 140 235 034 | |

Ce sont les sommes à verser à l'État créancier — la Bulgarie en l'occurence.

CHAPITRE XIX

# LES CONDITIONS DE L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF

Les réfugiés. — Lorsqu'en mai 1923 le gouvernement bulgare, s'apercevant que la situation de ses réfugiés était « devenue plus critique », appela à l'aide la Société des Nations, il se contentait d'invoquer « les grandes souffrances », « l'énorme mortalité » des émigrés, ces « foyers de misère et de mécontentement », et demandait un emprunt[1]. La Société des Nations fit faire une enquête sommaire, et cette enquête, menée par M. René Charron, aboutit à un avis favorable du Comité financier (juin) puis du Conseil (septembre), et à un protocole, par lequel le représentant du gouvernement bulgare, le ministre des Finances, M. Mollof, acceptait les conditions posées par la Société des Nations (8 septembre 1926). Le *Commissaire de la Société des Nations pour l'établissement des réfugiés bulgares*, M. René Charron, procéda à une enquête plus approfondie, d'où sortit un plan d'établissement (5 octobre 1926)[2].

On considéra comme réfugiés les Bulgares immigrés depuis 1913. Le gouvernement bulgare donnait le chiffre de 221 191 personnes, dont 115 782 en état de travailler. Mais beaucoup formaient une population mouvante, difficile à suivre, établie déjà pour une part définitivement, surtout dans les villes, petits artisans et ouvriers. On s'en tint finalement au chiffre de 138 000 réfugiés environ, dont 20 000 urbains. Le Commissariat ne s'occupait pas de ceux-ci, sinon pour les aider pécuniairement à se pourvoir d'une installation permanente.

Les 118 000 réfugiés ruraux, il fallait les établir, et parfois les transplanter (au delà des zones de 50 kilomètres proches des frontières, à quelques exceptions près). En chiffres ronds on adopta le nombre de 33 000 familles, dont les 2/3 vivaient en Bulgarie depuis plusieurs années. Les deux années suivantes augmentèrent un peu ce chiffre : on arriva à 38 151 familles (162 779 personnes)[3].

Toutes n'étaient pas dénuées de tout. Les autorités bulgares ont classé ainsi les 30 180 familles (chiffre théorique) :

27 % ont une maison et un mobilier ;

17 % ont une maison seulement ;

1. Lettre du chargé d'affaires bulgare à Berne au Secrétariat général de la S. D. N. le 3 mai 1926.

2. Société des Nations. *Plan d'établissement des réfugiés bulgares :* exposé général et documents principaux. Genève, le 5 octobre 1926, in-folio, 43 p.

3. Ce chiffre ne comprend que les familles régulièrement inscrites dans les registres de la Direction générale bulgare : réfugiés ruraux, ayant souscrit la déclaration de nationalité. Le chiffre total des réfugiés bulgares ressortit à 87 700 familles (350 000 personnes). Sur les 38 151 familles visées, il n'y en a que 11 450 originaires de Macédoine. Mais il est impossible de les suivre seules.

20 % n'ont les moyens de vivre que durant quelques mois ;

36 % sont dépourvus de tout.

Or à une famille paysanne un minimum est indispensable : une maison, un bœuf ou une vache (en distribuant ces animaux de telle sorte que, dans une colonie, on puisse réunir les attelages nécessaires au défrichement, à la culture, et ceux qui doivent servir au ravitaillement en lait), une charrue (pour deux familles), une charrette (pour deux familles), une herse (pour quatre familles), de petits outils, les semences, enfin la subsistance pour 8 à 9 mois. Rien que pour assurer la récolte de l'été 1927, il fallut dès octobre 1926 distribuer les semences, soit 99 529 kilogs de froment, 20 890 kilogs de blé dur, 9 300 kilogs de seigle, 56 685 kilogs d'orge, 230 kilogs de graines diverses.

Le coût de cette installation fut évaluée à plus d'un milliard de leva (1 088 millions), soit, au cours du change de 1926, à 1 625 000 livres. Si l'on ajoutait à cette somme 150 000 livres pour les 5 000 familles urbaines, il ne fallait pas moins de 1 800 000 livres pour couvrir ces frais.

Il faut remarquer que la population de la Bulgarie, 5 480 000 habitants, offre une densité assez faible : 46,8 par kilomètre carré, et même 37,6 par kilomètre carré si l'on ne compte que la population rurale. Le problème se présente donc beaucoup plus simple qu'en Grèce à cet égard. Mais les difficultés sont d'un autre ordre. Tandis qu'en Grèce il a fallu faire face soudain à un afflux énorme de réfugiés, ici il fallait stabiliser une population précaire, créer une répartition nouvelle. Vu la structure économique de la Bulgarie, sans industrie, le problème de l'assimilation n'est qu'une question de terres.

Les terres. — Le problème bulgare est celui de la terre. En Grèce on avait des terres disponibles. Ici on avait affaire à un pays relativement cultivé et peuplé. Aucune analogie avec la Macédoine grecque, où les espaces vides étaient nombreux. Les réfugiés vont ici de préférence dans les villes, attirés entre autres par le commerce du tabac et par les secours municipaux. Durant plusieurs années, l'État bulgare avait tenté un dérivatif vers les campagnes, avait dépensé beaucoup d'argent (160 millions de leva) et sans résultats. Le réfugié fuyait les campagnes mortelles, malgré les efforts de la Croix-Rouge bulgare pour combattre l'immense mortalité infantile.

Le gouvernement agrarien de Stamboliiski tenta une réforme agraire en faisant disparaître les propriétés communales (anciens *tchiflik* du temps des Turcs) et les propriétés individuelles de plus de 10 hectares. Ces terres, jointes aux « forêts » (broussailles plutôt), aux terres sans propriétaires et à celles des couvents, devait constituer un « fonds agraire » et doter les indigènes qui n'auraient pas leur minimum, c'est-à-dire 5 hectares. Mais les communes résistèrent : les biens communaux formaient la grande masse des terres disponibles, et la réforme échoua. Après le coup d'État de juin 1923, l' « Entente démocratique », le parti gouvernemental, n'osa pas l'enterrer. La loi du 1er août 1924, sur « la propriété foncière basée sur le travail », fait de la famille paysanne le facteur capital du régime foncier : elle doit tenir sa terre et l'exploiter elle-même. Chaque paysan ne peut posséder plus de 30 hectares cultivables (+ 5 hectares par enfant en sus du troisième), et moins de 5 hectares. Appliquée aux réfugiés, cette loi donnait un minimum de 5 hectares à chaque famille. 10 % des familles seront installées dans des zones de culture intensive, vignes, vergers, tabac,

mûraies, et n'y recevront que 2 ha. 1/2. En outre, les familles d'émigrés devaient avoir la libre disposition des pâturages communaux dans les villages anciens; pour les villages neufs, les pâturages proches deviendraient biens communaux. Il fallait ainsi trouver 132 000 hectares.

Où les prendre ?

Théoriquement, l'Administration bulgare dressa un tableau impressionnant. Elle se faisait fort de découvrir 156 897 hectares, répartis ainsi :

21 000 hectares en alluvions rendues à la culture par l'asséchement des marais, sur la rive droite du Danube (Korabiia, Nikopol et Svichtov) et dans le département de Bourgas (Straldja, Karnobat, Mandra, Messemvria), tant sur le littoral qu'à l'intérieur ;

6 000 hectares en terrains forestiers, dévastés par les animaux et déjà mis en culture ;

48 000 hectares en forêts d'État ou communales, qu'on peut convertir en exploitations agricoles (en fait ce sont ces bois nains, de petits chênes ou de noisetiers, nombreux dans le paysage balkanique — le *chibliak* — ; il nous a même été donné de voir dans les environs de Bourgas des espaces absolument nus, que la carte étiquetait bois) ;

10 000 hectares de pâturages communaux ;

6 500 hectares de terres libres appartenant à l'État ;

35 000 hectares de terres abandonnées par les Turcs (le plateau aux pieds du Rhodope oriental et sur le littoral de la mer Noire) ;

25 897 hectares de terres appartenant aux Grecs ayant quitté la Bulgarie (vallée de la Maritsa) ;

4 500 hectares de terres de Serbes et de Roumains émigrés en Serbie ou Roumanie (régions-frontières), dont la moitié en friche.

En fait, la « Direction de la propriété foncière basée sur le travail », qui disposait du « fonds agraire » constitué par la loi de 1924, transmit sur le papier 175 000 hectares, mais en pratique 70 000 hectares, les seuls dûment enregistrés. Pas de cadastre. Le plus souvent les biens figuraient sur une simple liste, sans plan, parfois sans titres de propriété. Cette difficulté d'exécution n'est pas la seule. Deux autres sont bien plus considérables. Les terres disponibles sont surtout sur des marais, du Danube et du littoral pontique, dans les montagnes des Rhodopes. Pour loger, il faut construire, et pour construire, il faut des moyens de communications faciles : c'est une des premières tâches urgentes. Pour loger il faut aussi permettre de vivre, donc assainir. Il fallut donc s'atteler à ces deux besognes, les routes et les chemins de fer d'une part, la lutte contre le paludisme de l'autre.

Les bases financières. — Le coût de l'établissement prévu, installations, expropriations, défrichement (sur 36 000 ha.), asséchement (de 21 000 ha.), communications, est évalué à £ 2 650 000. L'emprunt, que sollicite le gouvernement bulgare, ne fournira en réalité que £ 2 250 000, après rabattement du Comité financier de la Société des Nations. Le tiers doit en être gagé par des recettes du gouvernement bulgare, droits d'accise sur le sel et sur l'alcool, recettes nettes du monopole des allumettes. Le reste doit être garanti par une première hypothèque sur toutes les sommes reçues après le 1er septembre 1928 pour loyers ou intérêts dus avec les réfugiés. L'emprunt sera amorti avec les sommes versées par les réfugiés en paiement pour achat de terres, de bâtiment, de matériel ou en

remboursement d'avances. Il faut remarquer que le budget bulgare, en équilibre depuis 1922, peut supporter ce poids. Cependant le Comité financier de la Société des Nations exigea deux précautions supplémentaires : une modification des pouvoirs de la Banque nationale pour en mettre les statuts en conformité de ceux qui régissent les banques centrales[1] ; une entente avec la Commission des Réparations afin que la stabilité monétaire de la Bulgarie ne fût point compromise : désormais les paiements des réparations seront contrôlés, dans l'intérêt de la stabilité du change, par un Comité des transferts. Ainsi on accorda à la Bulgarie la fourniture d'argent frais, dont elle avait besoin, sous la forme d'un emprunt international.

Le statut de l'œuvre nouvelle fut le Protocole du 8 septembre 1926. Ses dispositions essentielles sont les suivantes :

1° Le gouvernement bulgare est autorisé à émettre un emprunt de £ 2 250 000, défalcation faite de £ 625 000, dette bulgare d'avant-guerre.

2° L'emploi des sommes provenant de cet emprunt sera soumis à l'approbation d'un *Commissaire*, résidant à Sofia (M. René Charron), dont les fonctions ne prendront fin que quand le produit de l'emprunt sera dépensé pour les fins envisagées, soit :

livraison aux réfugiés de matériel agricole ;

fourniture de maisons ;

drainage, et, en général, aménagement des terres des réfugiés ;

amélioration des communications nécessaires aux réfugiés ;

dans des cas exceptionnels, prêts en espèces aux réfugiés en vue de faciliter leur établissement ;

dépenses d'ordre général ou social pour favoriser le développement des colonies de réfugiés : les secours devront être accordés dans des conditions impliquant le remboursement ultérieur ; aucune dépense ne pourra être faite pour l'acquisition de terres.

3° Le gouvernement bulgare centralisera en une direction unique les services et organisations chargés de l'établissement des réfugiés de manière à créer l'organe chargé de l'utilisation des fonds de l'emprunt.

4° Le gouvernement bulgare s'engage à fournir 132 000 hectares de terres arables dont la nature et la situation seront approuvées par le commissaire. Ces terres doivent être ou la propriété du gouvernement bulgare ou acquises par lui.

5° Le gouvernement bulgare certifiera que les personnes bénéficiant de l'emprunt sont des ressortissants bulgares, et celles-ci devront déclarer par écrit qu'elles se considèrent désormais comme telles.

En donnant son approbation morale aux résolutions du Conseil, approuvant le Protocole et les décisions du Comité financier, l'Assemblée de la Société des Nations résumait, dans sa résolution du 24 septembre 1926, les espoirs : « Exprime la conviction que l'exécution de ce plan permettra non seulement de soulager de nombreuses souffrances, mais encore de favoriser l'ordre économique et social à l'intérieur de la Bulgarie, et de consolider et d'améliorer les relations politiques de la Bulgarie avec les États voisins. »

1. Le but réel était de rendre la Banque nationale de Bulgarie moins dépendante des influences politiques et des interventions gouvernementales et de lui retirer les fonctions incompatibles avec son rôle d'institut d'émission et de régulateur des changes, telles que le crédit hypothécaire, les emprunts à longue échéance aux départements et aux communes. Ce fut l'objet de la loi du 5 novembre 1926, nouveau statut de la Banque.

La Banque d'Angleterre versa un acompte de £ 400 000. L'emprunt fut émis simultanément à Londres et à New-York le 21 décembre 1926 et rapporta £ 2 873 091.

Les mesures législatives. — La loi du 14 décembre 1926, préparée par le Commissariat, votée par le *Sobranié*, assura l'application des dispositions essentielles du Protocole : elle créait l'organisme bulgare chargé de l'établissement des réfugiés ruraux et le mécanisme des opérations.

L'article 4 définit le « réfugié » : « Sont considérés comme réfugiés et peuvent bénéficier de l'assistance fournie au moyen de l'emprunt toutes les personnes de nationalité bulgare originaires de la Macédoine, de la Thrace, de la Dobroudja et des territoires de l'Ouest cédés au royaume des Serbes, Croates et Slovènes, ainsi que de l'Asie Mineure, qui ont émigré en Bulgarie par suite des événements politiques survenus dans ces territoires après 1922 et qui se trouvent à l'heure actuelle en Bulgarie ; elles doivent en outre :

» *a*) fournir une déclaration attestant qu'elles sont sujets bulgares et se considéreront à l'avenir exclusivement comme tels ;

» *b*) être agriculteurs de profession ou aptes à le devenir. Cette désignation comprend également les réfugiés qui se trouvent en ce moment dans les villes, faute d'avoir pu déjà s'installer sur la terre.

» Ne pourront bénéficier de l'assistance fournie au moyen de l'emprunt les réfugiés qui ont quitté leur région d'origine pour mener, en Bulgarie, une existence plus facile, ou ceux qui disposent de moyens leur permettant de s'établir et de pourvoir seuls à leur entretien et à celui de leur famille ».

La déclaration à la Commission mixte, dont nous avons parlé plus haut, tient lieu de déclaration de nationalité. D'autre part, seront installés aussi « quelques artisans dont les métiers sont destinés à favoriser le développement » des villages. Enfin les réfugiés pêcheurs recevront, au lieu de fournitures agricoles, des engins appropriés.

La Direction de la propriété foncière est dépossédée des questions touchant les réfugiés. Celles-ci ressortiront à une Direction unique, subordonnée directement au président du Conseil, ayant son budget autonome. Suivent les détails de l'organisation du service central. L'exécution est confiée à des commissions d'arrondissement (sous-préfet, directeur de l'agence de la Banque agricole, percepteur et un représentant des réfugiés) et des commissions communales (secrétaire de mairie, instituteur, un représentant des réfugiés).

Un plan général d'établissement portera sur la répartition des réfugiés par village et la répartition par village des 132 000 hectares, sur le programme des constructions par village, sur la distribution du matériel et des semences, sur les travaux d'amélioration des terres et des voies de communication.

Chaque réfugié recevra une parcelle de 4 hectares en moyenne (la limite prévue de 5 hectares fut supprimée par une loi du 26 mars 1927, vu le peu de fertilité de certaines terres). La Direction affectera les pâturages communaux nécessaires à chaque village.

D'autres stipulations de cette loi ne sont plus en vigueur, ayant été simplifiées dans la pratique. En fait, dans chaque arrondissement les semences et le bétail sont achetés par des « commissions d'achat », qui fonctionnent les jours de foire sur la grand'place, où se tient le marché aux grains, aux bestiaux, tout comme en

France. Les achats sont remis à la « commission d'arrondissement », qui les passe à la « commission communale », qui en assure la distribution. Le matériel agricole (ou piscicole) est commandé aux fournisseurs, reçu par des commissions *ad hoc*, distribué de la même manière. Les maisons sont construites par entreprises, selon des types courants locaux, compte tenu de l'hygiène, de la solidité, du confort.

Terres et maisons sont estimées, celles-là suivant un classement, celles-ci sur la base des dépenses. Les réfugiés s'engagent à en rembourser la valeur à l'État, qui reçoit une hypothèque contractuelle. Ils rembourseront également les autres secours. La valeur des fournitures est grevée jusqu'à remboursement d'un intérêt de 7 % (+ 1 % pour le « fonds de créances douteuses » et 1 1 /2 % pour la rémunération de la Banque agricole). Les remboursements en capital ont lieu au cours de la troisième année pour les semences, en 5 annuités à partir de la quatrième année pour le matériel et le bétail, en 15 annuités à partir de la neuvième année pour les maisons, en un nombre d'annuités qui sera ultérieurement fixé pour les terres (50 ans au plus). Les sommes versées sont destinées, les intérêts au service normal de l'emprunt, les remboursements en capital à son amortissement accéléré.

Les communications. — Dans les zones où les terres sont disponibles, pour les charrois indispensables, transport des matériaux et enlèvement des récoltes, les voies de communication sont mauvaises, souvent l'hiver impossibles. Il faut avoir traversé les steppes de la Bulgarie orientale pour se rendre compte, même après deux ans d'efforts, de l'état du réseau routier. Aveuglantes de poussière durant l'été, fondrières boueuses dès les premières pluies d'automne, les routes bulgares ne méritent plus leur réputation d'autrefois. La guerre a passé, et aussi les difficultés financières. La circulation se détourne de ces pistes pour emprunter les terrains voisins. L'ingénieur Regnoul, chargé d'une enquête en 1928, concluait que les 5 /10 des routes seulement étaient normales, que le 1 /10 était impraticable, et, dans ce cas, les grandes artères Sofia-Svilengrad (frontière turque, sur la Maritsa) et Sofia-Varna. La plupart des ponts, en bois, ne supportaient pas la charge des camions automobiles, nécessaires aux transports[1].

L'emprunt « des réfugiés » ne permettait pas d'entreprendre la réfection d'un réseau routier de 8 000 kilomètres. Il fallut attendre l'emprunt « de stabilisation », accordé à la Bulgarie à Genève le 10 mars 1928, sur lequel on préleva £ 1 250 000 pour le travail des communications, chemins de fer, ports et routes. Le premier effort se porta sur les zones où les réfugiés s'installaient, particulièrement en Bulgarie orientale : routes menant à Varna, à Bourgas, à Ortakoeil (frontière turque, au S. de l'Arda), et, par ailleurs, à Nevrokop sur la Mesta : 105 kilomètres à construire de toutes pièces, vu le mauvais état ; d'autre part, réfection de 130 kilomètres vers Varna, entre Plovdiv et Pachmakli (au S., dans le Rhodope), enfin de Névrokop à Biélovo.

Le réseau ferré n'est pas en moins mauvais état. Jusqu'alors au reste le trafic commercial était assez faible : 233 490 voyageurs-kilométriques et 208 260 tonnes-kilométriques de marchandises en 1925 (Belgique : respecti-

1. Société des Nations. *Amélioration des moyens de communication en Bulgarie*, Genève, 25 mai 1928, in-folio, 23 p.

vement 1 292 000 et 1 728 000). Le trafic-marchandises est formé de 18 % de combustibles, de 26 % de matériaux de construction, de 27 % de produits de l'agriculture et de l'élevage. Le premier élément (surtout lignites) restera stationnaire. Mais les deux autres sont appelés à se développer au fur et à mesure de la colonisation. Or les fortes déclivités du réseau (15 à 25 mm. sur 15 % de la longueur du réseau), les courbes à faibles rayons (275 et 300 m.), les rails légers (31 kilogs), le ballast de qualité inférieure, l'outillage sommaire des gares, sont des obstacles à l'augmentation du trafic, et le mauvais état de l'entretien se marque par la fréquence des accidents (191 en 1925) et la lenteur de l'acheminement des trains.

Outre les travaux nécessaires à un rendement meilleur, il fallait entreprendre la construction de voies nouvelles. Elles étaient particulièrement urgentes dans les régions du Sud-Est, le large plateau qui s'abaisse du Rhodope à la Maritsa et la plaine du littoral, où les terres disponibles permettaient l'installation. Les matériaux de construction existent, bois et pierre. Mais le ravitaillement est difficile. La région du piémont rhodopien est surtout riche en vergers, rosiers, tabac, mais pauvre en céréales. Il faut faire venir la farine à dos de mulets, et le pain y coûte deux fois plus cher qu'à Sofia. Partant de l'artère Sofia-Svilengrad (Andrinople), un chemin de fer devait y pénétrer. De Rakovski (station dite aussi de Haskovo, sur la grande ligne, à 77 km. de Plovdiv) un tronçon existait déjà jusqu'à la ville de Haskovo. Il fallait prolonger la ligne vers le Sud, jusqu'à Mastanli, au pied du Rhodope, sur 99 kilomètres, dont 53 en montagne, avec des ouvrages d'art et sept tunnels de plus de 2 kilomètres. Le coût est évalué à 3 millions de leva au kilomètre. Depuis décembre 1928, la ligne est ouverte au public sur 41 kilomètres et les travaux étaient achevés jusqu'au kilomètre 52, à l'entrée du premier tunnel.

D'autres lignes furent comprises dans le programme des travaux de l'emprunt de 1928 : ce furent surtout des remplacements de voies de 0 m. 60 par des voies normales, entre autres la ligne de Radomir à Doupnitsa, puis de Doupnitsa à Pétritch (tronçon du futur chemin de fer de Sofia de Salonique par la vallée de la Strouma), la ligne de Iambol à Elhovo (Bulgarie du S.-E.), actuellement encore desservie par un tramway à cheval dans une région particulièrement fertile en céréales, et dont la construction, commencée en 1922, fut interrompue faute d'argent.

Pour tous ces travaux à venir, la main-d'œuvre ne coûte rien : elle est, en effet, fournie par les *troudovatsi*, les jeunes gens assujettis au travail obligatoire. Ce service tout pacifique permet pour le moins les terrassements, la préparation de la plate-forme. Pourtant, il est assez lent.

Le paludisme. — Le second obstacle d'importance à l'établissement des réfugiés est le paludisme. Les terres données par l'État bulgare se trouvent toutes dans les régions infestées. Les réfugiés ne l'ignorent pas : ils savent que la mortalité y est grande ; ils sont épouvantés à l'idée de s'installer dans ces régions. L'enquête de la *Commission du paludisme* de la Société des Nations porte que 30 % de la population des districts visités en 1924 (369 763 habitants) sont impaludés, et les seuls malades recensés ceux qui se sont présentés à la consultation spontanément. Les statistiques sont insuffisantes. Les rares que l'on possède sont éloquentes : sur une population de 353 967 des 11 districts

palustres de Bulgarie, et une population scolaire de 23 863 enfants, 8 839, soit 37 %, présentaient la rate anormale des paludéens ; sur 39 379 analyses du sang faites dans ces secteurs, 10 906 étaient positives.

Pour nous en tenir à la vallée de la Maritsa et au littoral de la mer Noire, où s'installeront les réfugiés originaires de Macédoine (districts de Tatar Pazardjik, Plovdiv, Iambol, Aïtos, Bourgas et Varna) sur 321 villages visités en 1922, 145 étaient fortement malariques et 128 moyennement. La mortalité paludéenne était de 0,46 % dans le district de Bourgas, de 0,10 % dans celui d'Aïtos, voisin, de 0,09 % dans celui de Varna. Autour de Bourgas, des lagunes littorales très étendues, les lacs Atanaskoeil, au Nord de Bourgas, Vaiakoeil à l'Ouest et Mandra au Sud-Ouest, et au Sud-Ouest de Varna les lagunes Varna, Guébedjé et Sultanlar sont encore bordés d'immenses marécages couverts de végétation palustre. Ailleurs ce sont des rizières, au reste mal entretenues. Partout d'innombrables flaques d'eau. Ce sont là des foyers d'anophèles. Il y en a au reste bien d'autres : en particulier, l'hivernage des larves est favorisé par les étables, les caves, jusqu'aux égouts de la ville de Bourgas.

Un spécialiste, le professeur néerlandais Swellengrebel, envoyé sur place par la Société des Nations, ne put qu'indiquer les procédés généraux de lutte, les trois moyens essentiels pour combattre le paludisme : traiter le malade par la quinine, détruire le moustique transmetteur, et surtout renforcer la résistance corporelle de la population. Le premier est simple : on renforça les distributions de quinine. Le second implique d'immenses dépenses pour des résultats souvent médiocres : « Nous nous refusons, écrit la Commission du paludisme de la Société des Nations, à encourager l'idée qui persiste dans certains pays et selon laquelle le genre de travaux de drainage nécessaires pour la mise en valeur agricole du sol constitue une mesure importante au point de vue de la lutte contre les moustiques. Il est prouvé, en effet, de façon incontestable, que les fossés et canaux à ciel ouvert qui servent au drainage des marais et des marécages, creusés en vue des travaux agricoles, constituent souvent des gîtes d'éclosion d'anophèles, plus féconds que n'étaient les anciens marécages eux-mêmes »[1]. Aussi fut-il conseillé de se restreindre à quelques localités bien choisies, comme les lacs de Straldja (E. de Iambol) et de Messemvria (N. de Bourgas). Le troisième procédé est le plus efficace : on l'applique par toutes les mesures qui améliorent les habitations, défrichent les terres, même construisent des routes, puisqu'on amène une nourriture plus abondante et plus saine. Ce sont ces travaux, dits en Italie de « bonification », qui donnent le plus de résultats. « La Commission fait observer, disait-elle encore dans ce rapport, que le véritable facteur antipaludique... est constitué par la modification des conditions d'existence des habitants ».

On limita donc l'effort aux deux arrondissements les plus peuplés de réfugiés, ceux de Bourgas et d'Elhovo. D'une part, programme d'asséchement des marais : Straldja et Karnobat à l'intérieur des terres, et les lagunes littorales de Vaiakoeil, Mandra et Messemvria ; un ingénieur italien fut appelé à approuver les plans. D'autre part, programme rationnel de lutte antipaludique, dirigée par un Institut antimalarique, créé à Bourgas.

1. Société des Nations. Organisation d'hygiène. *Principes et méthodes de lutte antipaludique en Europe.* Genève, 1927, in-8°, 100 p., p. 31.

2. Ibid., p. 32. Cf. en outre : Société des Nations. Établissement des réfugiés bulgares. *Troisième rapport du commissaire de la Société des Nations.* Genève, le 25 mai 1927, p. 5.

Le transfert des réfugiés. — Une étude précise de la transplantation est impossible, faute de statistiques complètes. La plupart concernent les réfugiés en général, sans se préoccuper de leur origine. Cherchons cependant à voir dans quelles régions s'installent de préférence les Macédoniens d'origine. Nous connaissons le nom des centres qui les accueillent : il y a eu quelques villages nouveaux, mais exceptionnellement. Le plus souvent ce sont des villages anciens qui reçoivent un nouvel apport, un nouveau quartier, pas toujours contigu. La plupart ouvrent leurs champs à peu de familles, de 10 à 50 ; quelques-uns reçoivent 100 familles, très peu 200 ou davantage. En laissant de côté les villages de la Macédoine bulgare (départements de Névrokop, Pétritch et Kioustendil), on peut tracer sur la carte la répartition approximative suivante des réfugiés macédoniens :

1) *Plaine de la Bulgarie danubienne :*

| | | |
|---|---|---|
| Département de Vidine. . . . . | 25 | centres |
| — — Vratsa. . . . . | 33 | — |
| — — Pléven. . . . . | 44 | — |
| — — Ternovo. . . . . | 27 | — |
| — — Roussé . . . . . | 9 | — |
| — — Choumen . . . . . | 28 | — |

La plupart de ces centres — sauf les villes — n'ont pas reçu plus de 50 familles.

2) *Plaine du littoral de la mer Noire :*

| | | |
|---|---|---|
| Département de Varna. . . . . | 28 | centres |
| — — Bourgas . . . . . | 76 | — |

C'est la zone qui a reçu le plus de réfugiés : nombre de villages absorbent de 50 à 100 familles ; quelques ports en ont accueilli davantage, tels Biala, au Nord du Balkan, qui reçoit 319 familles, Messemvria, au Sud, qui en reçoit 210 : ce sont de petits ports de pêche, évacués par des Grecs, qui peuvent abriter, dans leurs maisons vides, des pêcheurs bulgares de la côte de l'Egée.

3) *Couloir intrabalkanique et pied de la Srednia Gora :*

Département de Stara Zagora . . . . . 17 centres, tous petits.

4) *Bassin de Sofia :*

Département de Sofia . . . . . 8 centres.

Il faut mettre à part la grosse agglomération de Sofia, avec ses 14 315 Macédoniens, établis depuis longtemps à demeure[1] ; des sept villages, un seul est

1. Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier l'installation des Macédoniens de Sofia. Il convient pourtant de noter que le nombre des récents immigrants est moins considérable qu'on ne le répète communément. Sur 213 002 habitants (recensement du 31 décembre 1926), Sofia ne compte que 19 146 réfugiés et immigrants bulgares, dont 14 315 venus de Macédoine de 1912 à 1926, la moitié durant les guerres (8 356 de la Macédoine grecque, 5 959 de la Macédoine iougoslave). Les chiffres annuels montrent la faible importance de cette immigration urbaine durant ces dernières années :

| | de Macédoine grecque | de Macédoine iougoslave |
|---|---|---|
| 1912-1914 . . . . . | 5 771 | 1 262 |
| 1915-1919 . . . . . | 775 | 1 971 |
| 1920 . . . . . | 216 | 429 |
| 1921-1923 . . . . . | 769 | 1 160 |
| 1924 . . . . . | 306 | 342 |
| 1925 . . . . . | 219 | 383 |
| 1926 . . . . . | 76 | 392 |

Cf. *Bulletin mensuel de Statistique* de la Direction générale de la statistique du royaume de Bulgarie, XVIIIe année (1929), no 8, août, p. 5 (en bulgare et en français).

situé hors de la zone-frontière des 50 kilomètres, où subsiste l'interdiction d'installations permanentes.

5) *Vallée de la Maritsa :*

Département de Plovdiv . . . . . 85 centres
— — Haskovo . . . . . 30 —

Ces villages sont nombreux, mais peu importants : la plupart n'ont reçu que 50 familles au maximum ; une exception pour le gros village de Stanimaka (20 km. S. E. de Plovdiv), dans un pays riche par ses vergers et ses tabacs, qui a reçu un groupe de 407 familles.

6) *Rhodope :*

Département de Pachmakli . . . . . 10 centres
— — Mastanli . . . . . 13 —

petits villages très épars dans les vallées du flanc Nord de la montagne.

Un an après l'installation effective du Commissariat de la Société des Nations, au 1er novembre 1927, on avait distribué la terre à 7 552 familles, dont 3 075 dans le département de Bourgas, 941 dans celui de Haskovo : au total 26 099 hectares, dont 12 686 dans le seul département de Bourgas, 4 839 dans celui de Haskovo, le reste dans les départements de la Bulgarie danubienne (sauf les familles restées dans le département de Pétritch).

Au 15 février 1930 étaient installées 28 249 familles sur 100 875 hectares, dont 11 996 familles sur 49 060 hectares dans le seul département de Bourgas, puis 2 984 familles sur 12 975 hectares dans le département de Haskovo.

Ainsi à lui seul le département de Bourgas (plaine de la Bulgarie du Sud) fournit la subsistance à près de la moitié des réfugiés.

CHAPITRE XX

# LES MÉTHODES DE LA COLONISATION

La distribution des terres et la mise en culture. — Quand le Commissaire de la Société des Nations prit, à la fin de décembre 1926, la direction effective de la colonisation nouvelle, il se heurtait à des difficultés sans nombre, que n'avaient pas aplanies les mesures préalables, financières ou législatives. Mais M. René Charron, choisi par le Conseil genevois, pour avoir déjà donné ses preuves dans le ravitaillement de l'Autriche et dans le redressement, le sauvetage financier de la Hongrie, est un réalisateur. Quoique jeune — il est né en 1894 — il sait le prix du temps. Malgré des hostilités, bulgares et parfois, hélas, françaises, il se voua à cette œuvre et il ne lui fallut que deux ans pour en asseoir le succès sur des bases solides. A pied d'œuvre, seulement des papiers et des mains[1].

Si théoriquement il possédait les terres, l'indispensable travail préalable n'était pas fait encore. Pas de cadastre. On trouva pour le dresser l'Institut géographique bulgare : malgré l'hiver, les difficultés des communications, la défiance, sinon l'hostilité ouverte, des paysans indigènes, les levés furent effectués rapidement dans le département de Bourgas et dans les départements du Danube; les plans cadastraux levés, on en laisse copie dans chaque commune et l'on procède au bornage ; enfin on remet aux réfugiés leurs titres de propriété. Il faut avoir assisté à une de ces cérémonies simples, autour de la table de la Commission, pour comprendre la portée humaine de tout ce premier travail. Des malheureux, ballottés parfois depuis dix ans de village en village, touchent enfin la terre, sur laquelle s'édifiera la maison définitive. Beaucoup n'en croient pas leurs yeux. Comme je demandais à l'un d'eux s'il comptait encore revoir sa patrie ancienne, il me répondait, avec le fatalisme oriental, mais avec la ferveur paysanne de la terre : « Ce sont les États qui arrangent ces choses ». La politique importe moins à ce laborieux que le travail auquel il se donne. Et, maintes fois, dès le lendemain, sans même attendre la charrue à vapeur, promise pour défricher ces terres lourdes, l'homme s'est mis seul à l'ouvrage. La cahute reste là, souvent une hutte de sauvage. Il fait foin du confort promis. Tout entier il s'adonne à la culture et néglige sa maison. Comme je manifestais encore un étonnement d'enquêteur, ce paysan de Messemvria réplique avec bon sens : « S'il y a du pain, on peut vivre ».

1. Cf. les rapports trimestriels de M. René Charron à Genève : Société des Nations. Établissement des réfugiés bulgares. *Rapport du Commissaire de la Société des Nations* (du n° 1, 23 novembre 1926, au n° 14, 12 mars 1930).

Ces terres en friche sont fertiles, certes : l'humus noir sort de tous les sillons. Mais ce sont des terres argileuses et pénibles à travailler. Ou bien c'est la steppe même, une mince couche de gazon, dépourvue de racines, qui repose sur l'argile dure. Ou bien ce sont les collines d'argile plus légère, mais couverte de bruyères ou de ces petits buissons de chênes, nombreux dans les Balkans, dont les racines multiples rendent malaisé le défrichement. Des tracteurs à vapeur en défoncent quelques-unes : mais ils ne sont pas nombreux. De plus, les deux années 1926 et 1927 ont été des années pluvieuses et l'humidité exagérée du sol a rendu difficile le travail des charrues mécaniques. Les réfugiés eux-mêmes s'occupent à débroussailler durant la mauvaise saison.

Les terres neuves proviennent de l'asséchement des marais. L'évaluation des dépenses, faites par un expert, l'ingénieur italien Fornari, rendait ce travail impossible dans un court délai : pas moins de 234 millions de leva. On dut renoncer à l'assèchement prévu du marais de Karnobat (O. de Bourgas), qui eût coûté 48 millions pour récupérer seulement 390 hectares : le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais on se préoccupa de la construction d'une digue aux bords du Danube (qui n'intéressait que les émigrés bulgares de la Dobrodgea établis plus en amont) et de l'asséchement des étangs de la mer Noire. On confia à l'entreprise la conquête des marais de Straldja (E. de Iambol) et de Messemvria (N. de Bourgas), pour 15 et 12 millions 1/2 de leva. A l'automne 1928 les machines étaient installées dans le premier ; les travaux du second n'étaient pas encore en train.

Ainsi pouvait-on établir les colons. Le 1er février 1929 on avait arpenté 112 124 hectares (sur les 175 000 que la loi mettait à la disposition des réfugiés) ; on en avait distribué 86 307, soit une moyenne de 3 ha. 52 par famille. Ces terres se trouvent (à l'exception du département de Pétritch, où l'on stabilisa les émigrés) exclusivement dans les plaines du Danube, de la Maritsa et du littoral pontique, sols fertiles s'il en fut. 90 % des réfugiés ont maintenant leur terre : la question des terres est pratiquement résolue.

La seconde tâche est la distribution des semences, du bétail, du matériel agricole. Ce sont des commissions locales qui achètent les graines, le bétail aux foires, des commissions communales qui en assurent la répartition.

Voici par exemple à l'œuvre, le 5 octobre 1928, la commission d'achat du cheptel à la foire d'Aïtos, petite ville de 8 000 habitants dans un dernier recoin du Balkan oriental, au Nord de la plaine de Bourgas. La grande foire bisannuelle y dure trois jours. Dans l'enceinte réservée au bétail, aux portes Nord du bourg, les bœufs gris, les buffles noirs, les petits chevaux se juxtaposent. Ici le turban des « Turcs » et là le kalpak de fourrure des Bulgares. Les tabliers bigarrés, aux laines rutilantes ou dorées des paysannes aux longs cheveux. La musique criarde des joueurs de flageolets ambulants. Les marchands de *kébab* pétrissent les saucisses de mouton. Dans ce tohu-bohu siège la commission : le réfugié, un vétérinaire, le directeur de la succursale de la Banque agricole. Celui-ci paie comptant. Les achats sont remis à la commission municipale ; le colon signe le contrat de remboursement. Chaque réfugié a droit à un train de labour, deux bœufs (pour la plaine), deux chevaux (pour la montagne). Une paire de bœufs se vend de 12 à 10 000 leva, ce qui est cher : il paraît que le fourrage est rare. Deux petits chevaux (de 1 m. 35) se paient, harnais compris, 26 000 leva. Aujourd'hui la commission achète entre 60 et 70 têtes. Chaque bête a son certificat, remis en dépôt à la

Banque agricole : le colon ne peut vendre son bétail. En outre la Direction des réfugiés a institué un fonds d'assurance, qu'elle gère elle-même et qui est fait des primes que verse obligatoirement l'émigré : c'est que la mortalité du bétail atteint cette année — épidémie de fièvre aphteuse — plus de 3 %.

On a distribué en deux ans plus de 19 000 têtes de bétail, surtout bœufs et chevaux, puis buffles et vaches. De la même manière a lieu l'achat et la distribution des semences. Chaque famille, installée dans la première saison (printemps 1927) a reçu 338 kilogs de graines. Ce sont surtout des céréales — blé tendre et orge surtout — : le réfugié pourra avoir, dès la première récolte, des aliments pour soi et pour son bétail. On chercha aussi à fournir des graines sélectionnées : la terre a besoin alors d'une préparation spéciale ; on se contenta de donner 200 000 kilogs de blé dur en l'automne 1928, sous la direction des agronomes. Au total furent répartis, au printemps 1927, 1 782 323 kilogs de graines, dont 978 863 de blé tendre et 561 495 d'orge, puis du blé dur, du seigle, de l'avoine, du maïs, des vesces et des haricots. A l'automne 1927 et au printemps 1928 furent encore remis aux mains des réfugiés 1 945 904 kilogs, surtout froment et orge, puis seigle et maïs. Les surfaces ensemencées de céréales, les récoltes s'accroissent d'année en année en Bulgarie ; les nouveaux colons y sont pour quelque chose :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 1926 | : | 2 335 000 | hectares et | 2 344 000 | tonnes ; |
| 1927 | : | 2 430 000 | — | 2 349 000 | — ; |
| 1928 | : | 2 468 000 | — | 2 623 000 | — ; |
| 1929 | : | 2 568 000 | — | 2 542 000 | — ; |

La livraison du matériel réclamait d'autres méthodes. Il fallait assurer aux colons des charrues, herses et chariots, sans compter les petits instruments et les bateaux de pêche, attribués aux réfugiés du littoral. Pour donner du travail aux petits artisans, pour être certain de fournir des outils parfaitement adaptés aux besoins et aux habitudes locales, on pensa les commander aux artisans ruraux. Mais groupés par les Banques populaires, ils imposèrent de tels prix que le Commissariat, économe des deniers de l'emprunt, refusa de les suivre. On en passa en Bulgarie par adjudication ou à l'étranger la commande : les herses furent fabriquées par un industriel bulgare ; les charrues vinrent de Tchécoslovaquie et servirent de modèles à nombre d'indigènes, qui utilisaient encore les rudimentaires araires de bois ; les barques de pêche, imitées des grecques, furent souvent construites sur place ; les filets et engins spéciaux pour la mer Noire furent cherchés à Constantinople. Seuls les chars et chariots à quatre roues lourdes furent laissées à la main-d'œuvre indigène ; dans presque tous les villages les menuisiers ne chôment pas, et l'on voit partout aux portes ces voitures neuves, que les paysans appellent les « Charron », du nom du Commissaire qui les leur donne. En novembre 1928, 6 353 voitures, 9 232 charrues, 2 207 herses étaient livrées aux agriculteurs ; 48 bateaux à la proue relevée pour fendre les hautes vagues de la mer Noire, 7 456 kilogs de filets à harengs ou accessoires allaient être accordés pour la saison de pêche aux coopératives de réfugiés du littoral.

La construction des maisons et le site des villages. — Le nombre des maisons à construire — 16 000 environ — est inférieur à celui des parcelles distribuées. Les réfugiés sont en effet arrivés peu à peu, et beaucoup possédaient déjà un foyer rudimentaire, tout construit de leurs mains. Aussi s'agissait-il

souvent non de coloniser de toutes pièces, mais de compléter, d'améliorer ce qui existait déjà. Nous avons remarqué plus haut que le paysan se soucie peu de son confort, voire de l'hygiène, qu'il est bien plus préoccupé de son lopin de terre que de son installation : il préfère souvent garder sa masure pour s'adonner à sa culture, qu'il estime plus urgente.

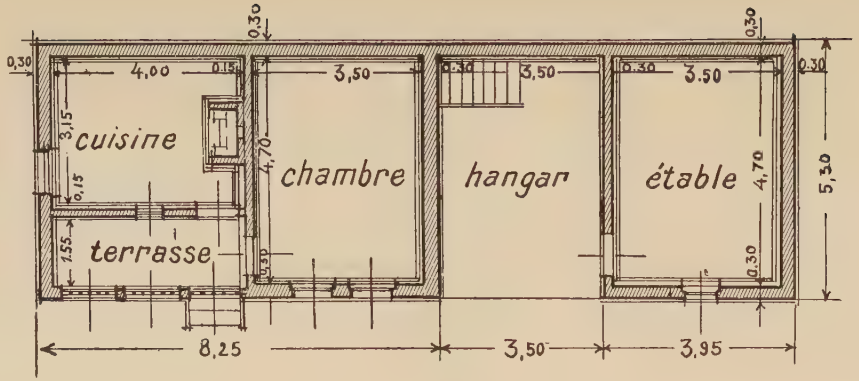
La loi du 14 décembre 1926, charte de la colonisation, fixait le but à atteindre : « Il s'agit en l'espèce de petites maisons d'habitation avec cour attenante. Ces maisons ne doivent pas différer sensiblement du type courant des maisons locales, mais doivent cependant répondre suffisamment aux conditions d'hygiène, de confort et de solidité » (art. 47).

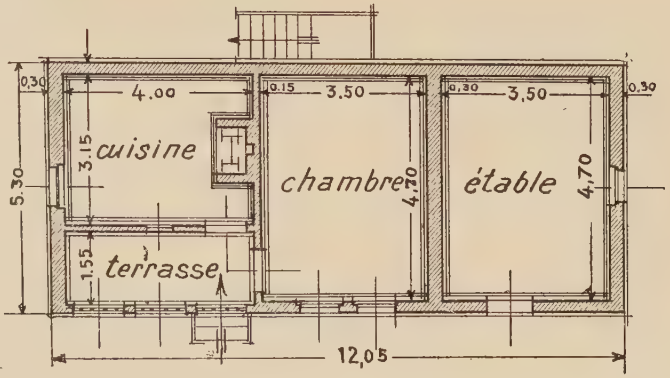
Les services techniques ont dressé plusieurs types, auxquels doivent se conformer les entrepreneurs (v. fig. 38).

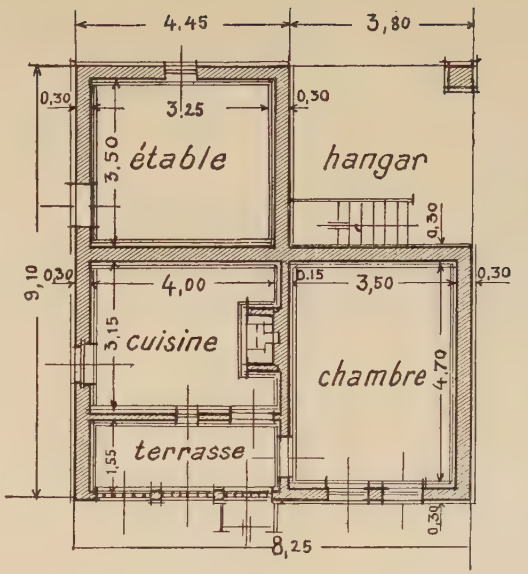
La maison agricole se présente en quatre modèles selon l'importance de la famille. Le type le plus simple n'a que deux pièces en rez-de-chaussée : une cuisine de 3 m. 15 sur 4 m. ; une chambre de 4 m. 70 sur 3 m. 50 ; l'entrée est formée par une terrasse surélevée, semblable à celle de nombreuses demeures balkaniques, où l'on peut accrocher et faire sécher les épis de maïs et les légumes, bases de la nourriture paysanne. Le second type ajoute une étable, de 4 m. 70 sur 3 m. 50, sur le même plan que l'habitation. Un troisième n'apporte qu'une variante à la disposition primitive ; l'étable se juxtapose en profondeur, et à côté il y a place pour un hangar attenant. Enfin un quatrième type réédite le second, mais interpose un hangar entre la chambre et l'étable. Les matériaux sont pris sur place : autant que possible le soubassement est en pierres : les maisons de la plaine — les plus nombreuses — sont en briques cuites, couvertes de tuiles ; seules sont en torchis, blanchi à la chaux, les cloisons intérieures ; dans la montagne le bois s'impose ; le nombre de ces bâtisses en est pourtant restreint.

Pour les éleveurs de vers à soie et les producteurs de tabac, on a prévu une maison spéciale, qui s'adapte à leurs besoins : elle comporte une pièce de plus, où l'on étale les feuilles de mûriers pour la nourriture des vers, où l'on enfile les feuilles de tabac pour les sécher après la récolte, avant la manutention. Ces maisons ne se trouvent guère que dans les vallées abritées de la Bulgarie du Sud, vallées de la haute Toundja, de la Maritsa moyenne, de la Mesta et de la Strouma. Elles sont assez exceptionnelles.

Au début les contrats furent passés avec des entrepreneurs, qui s'engageaient à employer de préférence la main-d'œuvre des réfugiés, les matériaux déjà accumulés sur place par les réfugiés eux-mêmes. Les prix furent fixés entre 26 000 et 36 000 leva, plus 50 % pour l'étable et le hangar que presque tous les colons réclament, soit en moyenne 44 200 leva. Mais ce système d'adjudication amena vite des déboires : l'entrepreneur se « débrouillait » ; les malfaçons n'étaient pas rares ; des circonstances imprévues obligeaient les soumissionnaires à élever leurs prétentions. Enfin les tremblements de terre, qui en avril 1928 dévastèrent la Bulgarie du Sud, jetèrent bas 17 000 maisons, en détériorèrent plus de 20 000, amenèrent une hausse considérable de la main-d'œuvre (20 à 30 %), l'exode de tous les entrepreneurs et ouvriers dans la région de Plovdiv, à la quête d'un travail abondant et mieux rétribué. Il faut ajouter la mauvaise volonté de certains services, comme le Ministère de l'Agriculture, en conflit avec la Direction bulgare des réfugiés, qui n'autorisait pas l'exploitation des forêts domaniales,



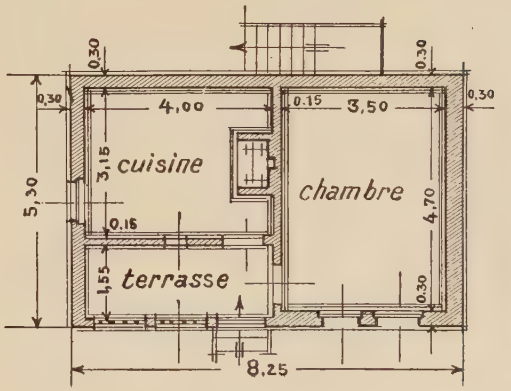




FIG. 38. — Maisons rurales pour colons. (*Commissariat de la Société des Nations pour l'établissement des réfugiés bulgares.*)

En haut et à gauche : maison complète en ligne (habitation, hangar et étable). — En haut et à droite : maison-bloc (habitation, hangar et étable). — En bas et à gauche : maison simple en ligne (habitation et étable). — En bas et à droite : maison minime (habitation seule). — Types établis par l'architecte BARNEF.

cependant nombreuses et bien entretenues. De telle sorte que le Commissariat dut imposer au gouvernement bulgare l'octroi en franchise de bois de construction étrangers, de Roumanie par exemple. Immédiatement le prix de revient d'une maison fut abaissé de 4 %.

Un second mode de construction est le travail du réfugié lui-même. Le bureau d'architectes de la Direction a standardisé les types ; le personnel de la Direction, les inspecteurs locaux, surveillent la construction. Mais c'est le réfugié qui se met à l'ouvrage. Le seul désavantage est que le colon, pour son approvisionnement, est à la merci du marché local. Il faut souvent en outre lui apprendre à bâtir : il a, par exemple, l'habitude de construire en briques séchées, suivant la coutume indigène, mais ces briques de torchis ne sont solides que quand la terre s'y prête, quand la fabrication est très soignée. Après expérience le Commissariat a décidé de n'autoriser que la construction en briques cuites au four ou en pierres, d'un prix de revient sans doute supérieur, mais d'une solidité sans conteste. Le plus grand avantage de cette méthode est d'éviter les longs et durs charrois : la plupart des villages, où les maisons s'ajoutent, sont loin des grandes voies ; les années pluvieuses ont encore augmenté les difficultés habituelles.

Le 15 février 1930, en plein hiver, saison où les constructions sont en général arrêtées, étaient achevées 3 731 maisons (dont 3 246 par des entrepreneurs privés), 2 869 hangars (dont 2 490 par les entrepreneurs), 3 257 étables (dont 2 824 par les entrepreneurs) ; étaient en cours de construction 1 962 maisons (1 207 à l'entreprise), 1 468 hangars (890) et 1 736 étables (1 094).

Ces maisons sont construites en général dans des villages anciens, plus exactement à leurs portes. Ce sont des quartiers neufs qui s'élèvent, parfois dans une situation meilleure que l'ancienne agglomération, sur une légère éminence, avec une exposition mieux choisie. Les vieux villages bulgares ont tendance à se cacher dans les fonds des vallées humides. Les quartiers, qui flambent neuf sous leur blanc crépissage, ont été établis dans des sites plus sains, pourtant à proximité des indigènes, pour bénéficier des routes, assez malaisées à construire déjà. Ou bien ce sont simplement deux ou trois maisons qui s'ajoutent à l'ancien village. Ainsi dans le département de Bourgas, qui reçut plus de la moitié des constructions prévues pour toute la Bulgarie, ces habitations sont réparties entre 307 villages existants ; on n'y a créé que 19 villages de colons nouveaux.

Le premier village de cette sorte, inauguré dès novembre 1926 et fondé au reste par des ressources spéciales, est le village d'Athollovo (Atolovo). A 23 kilomètres Nord-Est de Iambol, à 2 kilomètres Est du vieux village de Straldja, sur une partie desséchée du marais de Straldja se dressent les maisons blanches, alignées, souvent dos à dos, les terrasses exposées au midi, entre des champs d'orge, de maïs, de betteraves. Les marais de Straldja s'étendaient sur 4 800 hectares. On en a asséché 1 960. Deux canaux, de 8 et de 5 kilomètres, ont été creusés par les *troudovatsi*, la main-d'œuvre du travail obligatoire. Il est vrai que ce travail, commencé par les ingénieurs bulgares, a été mal mené : on a négligé le ruissellement des dernières pentes du Balkan proche ; dès 1928 le canal d'assèchement menaçait de disparaître ; les berges s'écroulent et tout va à vau l'eau. Le village a été bâti sur l'initiative du *Save the children*, la société de bienfaisance anglaise, présidée par lord Atholl, qui y a dépensé 6 750 000 leva

( £ 10 000) ; chacune des maisons a coûté 130 000 ou 80 000 leva, selon qu'il s'agissait d'une maison double (pour deux familles) ou simple, de 7 mètres sur 8, de 5 mètres de haut, avec grenier et étable. On y logea 90 familles dans 60 maisons (30 doubles), la moitié venue de Thrace et l'autre de Macédoine. Ce sont des Macédoniens des environs de Serrès, cultivateurs de blé, de sésame, de coton, surtout de tabac. Ils se sont installés dans ces maisons pimpantes, où les épis de maïs sèchent sur la terrasse au soleil. Le *Save the children fund* leur a procuré encore des tracteurs, rouleaux, charrues et chariots. Une grande maison commune groupe au centre les services utiles, école, salle de lecture. Un agronome est spécialement attaché à Athollovo pour guider la culture rationnelle de la betterave, toute nouvelle, et qui prospère sur ces terres noires. Chaque famille l'an dernier a retiré un bénéfice de 25 à 30 000 leva. Lorsque les travaux d'assèchement seront terminés, elle compte sur 60 à 70 000 leva par récolte, par 5 hectares, lot de chacune. Outre les subsides britanniques, l'État bulgare a dépensé, pour le matériel et le transport, 3 350 000 leva. Le Commissariat prévoit encore 20 millions de leva pour réparer, entretenir, achever les travaux de desséchement. Ce sera l'œuvre de demain.

L'Institut malariologique de Bourgas et la lutte contre le paludisme. — Nous l'avons vu plus haut : le grand obstacle à la colonisation dans les plaines bulgares était le paludisme. Nous avons vu aussi quelles méthodes de lutte étaient préconisées en théorie. Dans la pratique, que fut-il fait durant les deux premières années de la colonisation nouvelle, 1927 et 1928 ?

Dès 1918 la Bulgarie avait été divisée en douze secteurs, dont quatre dans le seul département de Bourgas, un des plus impaludés : chaque secteur, dirigé par un inspecteur, possédait un conducteur des travaux pour l'assèchement des marais, un spécialiste du microscope pour l'examen du sang et, dans chaque village, un quininaire, distributeur de quinine. Chaque inspecteur contrôlait de 50 à 80 villages ! Avec une telle dispersion des forces, le résultat pratique fut nul.

L'organisation nouvelle, adoptée en 1926 après la visite du professeur Swellengrebel, concentra la plus grande partie des efforts sur le département de Bourgas où se trouvait le tiers des réfugiés de la Bulgarie tout entière. La direction fut confiée au directeur de l'Institut malariologique de Bourgas, le docteur Drenski, un Russe émigré, actif et précis. Il est assisté de deux médecins-inspecteurs (Bourgas et Elhovo), ayant sous leurs ordres quatorze médecins ou six aides-médecins. Le département est divisé en vingt-trois secteurs malariques ; mais la lutte est circonscrite aux zones dangereuses, la côte et la vallée de la Toundja : là dix-huit secteurs dans les arrondissements littoraux de Messemvria, Bourgas et Akhtopol, ici cinq secteurs dans l'arrondissement d'Elhovo. Chaque secteur ne comprend que trois ou quatre villages, de ces immenses villages de la plaine, agglomérés en masse compacte, mais éloignés les uns des autres. Chaque village possède son *kininar*, simple paysan rétribué : on ne distribue pas moins de 750 kilogs de quinine par an. En outre, sont établies quatre stations-laboratoires, centres d'analyse pour la recherche, le dépistage des malades (à Bourgas, Messemvria, Vassiliko sur la côte, à Elhovo pour la vallée de la Toundja) (v. carte 24, pl. LIII).

La lutte contre la maladie déclarée est une véritable campagne. Des bri-

gades antilarvaires commencent par parcourir les secteurs à la recherche des gîtes d'anophèles, *superpictus* et *maculipennis*, qui est ici le porteur essentiel de la maladie. Ce sont des équipes spéciales ou bien, le plus souvent, les *troudovatsi*, ces conscrits du travail obligatoire qui a remplacé en Bulgarie le service militaire : ils travaillent au reste sous la direction des médecins de Bourgas. On détruit les nids reconnus. On détruit les larves en arrosant les eaux stagnantes de pétrole, ou mieux, de cette solution arsenicale, connue sous le nom de « vert de Paris ». On enlève la végétation des marais, on draine, on remplit les excavations. Les résultats acquis dans cette lutte antilarvaire — sur laquelle les experts de la Commission du paludisme de la Société des Nations étaient d'abord sceptiques — ont dépassé l'attente, non seulement au point de vue de la mortalité, mais encore eu égard à la morbidité paludéenne. Quelques chiffres sont éloquents[1].

En trois ans, la mortalité a décru dans des proportions fantastiques. Dans huit villages au Nord de Bourgas (6 061 habitants), choisis comme témoins, moururent de paludisme en 1927 228 habitants ; il n'en est mort que 66 en 1928, et exclusivement de mai à août. Dans huit villages au Sud de Bourgas (1 569 habitants), beaucoup plus impaludés à cause des nombreux marécages, avaient succombé en 1927 364 habitants : il n'en mourut que 68 en 1928, et encore exclusivement durant les mois d'été.

La morbidité paludéenne diminue aussi : dans les 8 villages de la zone Nord on a successivement trouvé 28 % d'infectés parmi les 684 personnes examinées (août 1926), 12 % sur les 1 183 examinés (août 1927), 5 % sur les 2 303 examinés (août 1928) ; dans les villages de la zone Sud, durant les mêmes mois, la proportion de l'infection fut de 16 % (sur 629 examens), 31 % (sur 1 043 examens), 9 % (sur 1 443). En d'autres périodes, le succès fut plus net encore :

| | Mai | | | Juin | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Examens | Cas positifs | % | Examens | Cas positifs | % |
| 1927 | 3 555 | 599 | 16,9 | 4 204 | 742 | 17,6 |
| 1928 | 13 697 | 1 257 | 9,2 | 9 109 | 723 | 7,9 |

Les villages, où fut menée énergiquement cette lutte antilarvaire, ont vu tomber d'une année à l'autre les cas de maladie de 40-50 % parfois à 2-3 %.

Le second moyen de lutte est la distribution de la quinine. Il est indispensable quand la situation est trop mauvaise pour permettre la lutte directe contre le moustique. La volonté avec laquelle on fait la propagande et avec laquelle on impose la quininisation est un facteur de succès. Dans chaque village où travaille le *kininar* — pour le modique salaire de 500 leva par an — la quinine est mise dans la bouche même du paysan. Parfois c'est le médecin lui-même qui s'impose cette besogne au cours de sa visite, par exemple dans les champs au moment de la moisson, là où il est sûr de trouver tout son monde, ou parfois à la maison dans la soirée. Le villageois, d'abord défiant, s'est finalement laissé faire. Ainsi, tandis que les médecins n'avaient examiné que 4 170 per-

1. Société des Nations. Organisation d'hygiène. Commission du paludisme. N. H. Swellengrebel : *Troisième rapport sur la situation des réfugiés bulgares dans le gouvernement de Bourgas, au point de vue du paludisme*, Genève, octobre 1928, in-4°, 21 p.

sonnes en juin et juillet 1926 dans l'arrondissement de Bourgas, ils purent en voir 10 110 durant la même période de 1927 : tous les malades furent traités soit par l'absorption de quinine, soit par injections intraveineuses. Au village d'Indjékoeil (N.-O. de Messemvria), sur 448 habitants, il y avait eu 281 malades en 1927 ; il n'y en eut que 5 en 1928 : de l'avis des médecins, ce résultat est dû presque uniquement à l'ingestion de la quinine.

Les dépenses furent relativement minimes : 5 702 938 leva pour les deux premières années de lutte (1927 et 1928), 2 821 600 leva pour l'année 1929.

Ni la lutte antilarvaire ni la quininisation méthodique ne peuvent amener la disparition totale de la maladie. Ce sont des éléments de succès, certes. Mais seule l'hygiène générale donne des résultats définitifs. On remarque que les districts du Nord du département de Bourgas ont été assainis plus rapidement que ceux du Sud : le dépistage des gîtes de moustiques, la distribution de la quinine y ont été aussi réguliers ; on a même soumis à un traitement intensif cinq villages de l'arrondissement de Bourgas, deux de l'arrondissement d'Ankhialo, plus proches des marais du littoral. Ce sont seulement les travaux de colonisation, les colonies elles-mêmes, plus nombreuses dans le Nord que dans le Sud, qui ont obtenu les plus durables résultats. C'est la conclusion que tire deses enquêtes le professeur Swellengrebel, qui écrivait dans un de ses rapports : « Les mesures prises l'ont été avec un plein succès dans les régions où le travail économique de votre Commissariat a été le plus actif. L'intérêt plus grand donné à la vie par la possession de terres, maisons, bétail, instruments de culture, engendre en soi le désir de travailler et, par conséquent, de se maintenir en bonne santé, même au prix d'inconvénients personnels. Ceci démontre combien il est important que la lutte contre la malaria et les travaux ayant un but économique soient effectués en liaison étroite. Là où ces travaux précèdent la lutte antimalarique, de bons résultats seront certainement obtenus ; mais il est difficile de faire beaucoup de progrès là où les habitants sont mal logés et nourris »[1]. Et il terminait un autre rapport à la Société des Nations : « L'idéal à atteindre n'est pas un service antipaludique spécialisé, mais un service d'hygiène rurale générale »[2]. Autrement dit, ce sera la prospérité, la civilisation, qui fera disparaître le paludisme.

1. Société des Nations. Établissement des réfugiés bulgares. *Cinquième rapport du Commissaire de la Société des Nations*, Genève, 21 novembre 1927, p. 6.

2. *Id. : Neuvième rapport...*, Genève, 21 novembre 1928, p. 6.

CHAPITRE XXI

# LA PLAINE DE BOURGAS

Vue d'ensemble. — Le département de Bourgas — 484 028 habitants au recensement de 1926 — doit accueillir à lui seul 60 655 réfugiés, soit à peu près le tiers des réfugiés ruraux établis dans la Bulgarie entière, 193 404. Sur ses 454 villages, 318 ont dû faire place aux nouveau-venus. Sur les 16 019 maisons du plan d'établissement, 9 535, plus de la moitié, doivent y être construites. Pas moins de 12 823 têtes de bétail, de 11 051 charrues, de 8 558 voitures doivent contribuer à mettre en valeur les 64 694 hectares destinés aux colons. C'est dire la place que la région occupe dans cette colonisation d'immigrés, Thraces et Macédoniens. L'installation s'est faite en deux ans : 1927 et 1928[1].

Le département ne constitue pas une région naturelle (v. carte 24, pl. LIII). Ce n'est que la fin de la vaste plaine qui s'étale dans toute la Bulgarie du Sud, encadrée au Nord par le Balkan, au Sud par le plateau de Strandja, qui continue vers la Thrace, restée sous la domination turque. Au Nord, la ligne unie du Balkan, peu élevée certes — 500, 600 mètres, voire 800 mètres à l'Ouest —, mais tombant presque à pic sur la mer Noire, barre l'horizon, méritant bien son nom turc de « Montagne». Au Sud les collines thraces, avec leur fouillis de petits chênes en grisaille, fourrés mamelonnés, entre 200 et 400 mètres, arrivent doucement presque jusqu'aux portes de Bourgas : du fond du golfe, on aperçoit les dernières pointes de la côte rocheuse qui termine la Strandja ; quelques vallons les entaillent, plus abrités et plus doux, comme celui d'Elhovo, qui cultive les rosiers, extrait l'essence de rose.

Ces paysages extrêmes sont cependant l'exception. Cette fin des terres européennes a déjà quelque chose d'asiatique par son immensité. Plus à l'Ouest, la Bulgarie maritséenne est beaucoup plus accueillante. Ici ses couloirs resserrés, échauffés, se sont élargis, refroidis à l'approche de la mer, sous les vents glacés du Nord-Est. Le sillon d'entre Balkan et « moyenne montagne », *Srednia Gora*, a disparu. La Toundja, qui s'en est échappé à Sliven pour prendre la direction du Sud, s'étale à Iambol dans ses premiers marécages, où les buffles boueux piétinent les roseaux. Les précoces labours de l'automne rejettent des sillons cette terre noire, épaisse et grasse, que l'humus des steppes millénaires a fini par rendre fertile. Partout, de Iambol à Bourgas vers l'Est, à Kavakli vers le Sud, c'est l'immense steppe en effet, dont de rares ondulations interrompent

1. En août 1929, sur 92 579 hectares distribués aux réfugiés, 44 401 l'avaient été dans le seul départements de Bourgas.

seules la monotonie implacable. Pas d'arbres. Des villages lointains. A l'automne, les moutons s'emparent des chaumes. On court, durant 20 kilomètres, parfois sans apercevoir d'autres silhouettes que la vaste houppelande d'hiver où le berger s'enveloppe déjà. Les vagues pâtures communales sont immenses, conservées avec un soin jaloux. Les friches s'étendent à l'infini, de part et d'autre de la piste poudreuse, qui noie l'auto dans son tourbillon. Quelques acacias apparaissent, puis, quand une ondulation recèle un abri contre le vent du large, des vignes assez étriquées. A l'extrême Est, ce sont des chardons qui règnent sur cette désolation temporaire, interrompus par les marécages, qui semblent de petites mers. Les collines régulières et brillantes de sel. Puis les vagues vert-sombre sous le ciel gris de la mer Noire.

La place ne manque pas pour les hommes, On est à la fois surpris par la richesse de la terre noire et par l'absence des récoltes, par la faible étendue des chaumes comparée à la surface du sol fertile, par les méthodes rudimentaires de culture, qui contraint à la jachère tous les deux ans. Le tiers du département était improductif il y a deux ans encore. Il faut dire que les marais sont nombreux ; les terres salées du littoral ne sont favorables aux cultures qu'après une lente, une méthodique préparation. Cependant, le paysan bulgare est enraciné sur la terre. Il fait des kilomètres matin et soir pour rejoindre son champ. Dès qu'il possède un lopin, il se met à le défricher. Maintes fois, son lot attribué, racontent les organisateurs de la colonisation nouvelle, il n'attend pas le tracteur, la charrue à vapeur qui défoncera le champ : le paysan s'empare de ses outils et, en hâte, se met au labeur. Sa demeure, il la néglige : tels ces paysans de Paparos sur le golfe de Bourgas, qui logent encore dans de véritables tanières, malgré les objurgations des fonctionnaires, en dépit des menaces de retrait de la terre s'ils n'améliorent pas leurs maisons ; ils sont riches cependant, placent de l'argent dans les banques. Mais le confort est leur moindre souci : ils n'ont que la passion de la terre.

La répartition des réfugiés. — Si l'on jette les yeux sur une carte du département de Bourgas (v. carte 24, pl. LIII), on voit qu'il se divise en trois parties, inégales au reste, mais d'une parfaite netteté. Au Nord, les pentes Sud du Balkan, une première chaîne, et un long sillon longitudinal, où coule la vallée de la Louda Kamtchiia qui, sortant de son couloir, se jette dans la mer Noire au Sud de Varna : cette vallée Ouest-Est et, entre Sliven et Messemvria, tout le piémont exposé au midi sont couverts de villages où les forestiers, les bergers, les artisans de laine se mêlent aux cultivateurs des pentes. Au Sud, bande étroite au Sud-Ouest, largement étalée au Sud-Est, les mamelons buissonneux et boisés, d'une topographie confuse, de la Strandja planina, qui s'étend bien au delà de la frontière ; les pentes Ouest et Nord, vers Elhovo ou vers Bourgas, sont fouillées de ravins multiples, dont les têtes remontent jusqu'à la frontière : là encore, mais en ordre dispersé, une multitude de petits villages, où vit ce *bakhtchivanine*, le jardinier bulgare, mêlant sur les versants, abrités des vents pontiques, les roseraies, les mûraies, les vergers de prunes. Au centre enfin, dans la vallée de la Toundja et l'ancienne vallée, large plaine qui s'étale de Iambol à la mer, de gros villages, souvent énormes agglomérations entourées de leur mur de terre battue. Faisons une place à la côte, tantôt basse au Centre, tantôt rocheuse au Nord et au Sud, et, sur chaque pointe qui s'avance entre

les falaises ou les marais salants, les petits bourgs, ports de pêche surtout : Messemvria jetée en avant comme une île, Ankhialo au milieu des amas de sel, Sozopol sur son acropole, Vassiliko et Akhtopol, enfin Bourgas, le port des blés.

Les réfugiés se sont strictement répartis dans ces trois grands groupes, dans ces quatre, si l'on ajoute les bourgs pêcheurs du littoral. A la fin de décembre 1929, les 12 298 familles de réfugiés du département étaient distribuées ainsi (v. carte 25, pl. LIV-LV) :

| Régions naturelles | Arrondissements | Familles dotées de terres | Familles à établir |
|---|---|---|---|
| Vallée balkanique de la Louda Kamtchiia et plaine | Aïtos | 687 | 61 |
| Pentes Sud-Est du Balkan, plaine ; | Karnobat | 672 | 10 |
| — | Ankhialo | 1 549 | 316 |
| Vallée de la Toundja (plaine) | Sliven | 102 | |
| Plaine | Iambol | 896 | |
| Vallée de la Toundja (pentes) | Elhovo | 3 476 | 544 |
| Plaine | Bourgas | 1 540 | 270 |
| Collines thraces (pentes N.-O.) | Karabounar | 553 | 25 |
| — (intérieur) | Malko Ternovo | 420 | 59 |
| — (pentes E.) | Vassiliko | 1 156 | 64 |
| Total | | 11 051 | 1 349 |

La grande majorité des immigrés prend donc possession de la plaine même, des pentes du Balkan aux pentes de la Strandja (collines thraces).

1° Le long du Balkan, les deux lignes de villages sont occupées par les réfugiés, celle du sillon où coule la Louda Kamtchiia et celle du pied des pentes : mais là, parmi les 145 familles établies et les 37 à établir encore, il y a peu de Macédoniens ; ici, au contraire (N. des arrondissements de Karnobat, Aïtos et Ankhialo) ils sont épars par petits groupes de familles — une dizaine au plus — au Nord de la voie ferrée ; le groupe le plus fort est celui de Bania (137 familles macédoniennes) dans le Balkan extrême-oriental.

2° Dans la plaine centrale, on peut distinguer deux groupes :

L'Ouest, c'est-à-dire la large vallée de la Toundja, tant dans sa direction Ouest-Est quand elle suit encore le pied du Balkan que dans sa direction Sud-Nord (Sud de l'arrondissement de Sliven, arrondissement de Iambol, Nord-Ouest de l'arrondissement d'Elhovo) : les villages sont en foule, mais inégalement répartis. Dans la vallée Ouest-Est les villages, mis en culture, en jardinage plutôt, sont aussi nombreux que ceux des pentes balkaniques qui les regardent : ils ont accueilli des réfugiés, les Macédoniens dans ceux des fonds, les Thraces plutôt sur les pentes, sans doute à cause des aptitudes différentes, maraîchères ou pastorales. Dans la vallée méridienne, au contraire, grandes différences : les fonds sont encore marécageux, simples pâtures dans les étés secs, que signalent de loin les rideaux de peupliers et de saules ; les villages y sont fort rares ; les seuls réfugiés qui s'y trouvent — de 10 à 20 familles, moins parfois — sont encore des Macédoniens ; mais ce sont les versants qui sont le plus peuplés, à l'Est les dernières pentes de la Strandja, à l'Ouest cette rangée de collines — 200 à 300 mètres qu'on nomme le *Svéto Ilijinski vrhové*, puis, plus au Sud, 600 mètres au *Monastirski vrhové* — ; les réfugiés y

Carte 24. — La plaine de Bourgas.

(Echelle : 1 : 835.000.)

Echelle de teintes : blanc = 0-500 m. ; — gris clair = 500-1.500 m. ; — gris sombre = 1.500-2.000 m. ; — noir = + 2.000 m. Les points noirs désignent les localités impaludées ; — les cercles rayés d'une croix désignent les chefs-lieux de secteurs sanitaires

La plaine de Bourgas, extrémité orientale de la Bulgarie méridionale, est nettement délimitée au N. par le Balkan, au S. par le plateau de Strandja. La majeure partie en est occupée par des marais : au N. la vallée de la Louda Kamtchija dans le Balkan ; à l'O., la vallée de la Toundja, d'abord Ouest-Est (sillon continué, dans l'ancienne vallée de la Toundja, par les marais de Straldja et de Karnobat), puis Nord-Sud ; au Centre, par ceux de Karabounar, plus ou moins drainés vers la mer Noire ; à l'E., les lagunes littorales, qui s'échelonnent de Messemvria au S. de Bourgas, et qui réapparaissent entre les éperons de la côte rocheuse au S. de Sozopol. Tout un travail d'assainissement doit marcher de pair avec la colonisation.

Carte 25. — Colonis

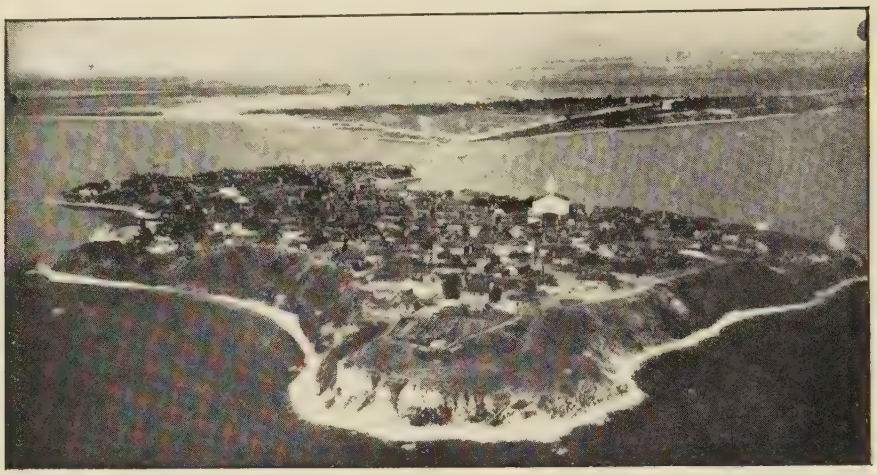
(Fond de carte : Carte du *K. u. K. militär-geographisches Institut* (Vienne) au 1 : 200.000, feuilles de Sliven, Andrinop

La carte donne la répartition à la fin de 1927 des réfugiés, originaires de Macédoine et de Thrace
des points est proportionnelle au nombre des familles réfugiées (de moins de 50 familles à plus d
sites évitent les zones les plus basses pour se tenir sur les pentes. On peut cependant distinguer qu
mer Noire) : — 2° à l'O. de part et d'autre de la large vallée de la Toundja, de Iambol à Elhovo, le
villages beaucoup plus clairsemés — les petites vallées qui découpent les collines thraces ; — 4° à
promontoires de la côte rocheuse (Messemvria, Ankhialo au

PLAINE DE BOURGAS.

Bourgas. — Indications reportées par le *Commissariat de la Société des Nations pour l'établissement des réfugiés bulgares.*)

nombreux) : en noir, les réfugiés dotés de terres, en gris, les réfugiés non encore pourvus. La grandeur remarque la répartition à peu près uniforme : on a accolé les colonies aux villages anciens, dont les principaux : 1° au N., le Balkan (versants du sillon de la Louda Kamtchia et pentes S., de Sliven à la ki vrhové sur la rive droite, l'avancée de la Strandja planina sur la rive gauche ; — 3° au S., — es basses défrichées autour des lagunes (Vaïakoeil et Mandra, près de Bourgas) et les ports, sis sur les de Bourgas, Svéti Nikola, Sozopol, Vassiliko et Akhtopol au S.).



*Phot. Gradinarov, Messemvria.*

PANORAMA DE MESSEMVRIA

*Phot. J Ancel.*

FAUBOURG DES RÉFUGIÉS A ANKHIALO
(entrée O. ; au premier plan, marais salants)

*Phot. Commissariat de la S. D. N.*

BARQUE DU « TYPE DE CONSTANTINOPLE », ATTRIBUÉE A DES RÉFUGIÉS

sont en nombre, mais peu de Macédoniens, sauf au Sud (deux villages, Goliam Monastir et Malak Monastir — grand et petit Monastir —, abritent 212 et 121 familles, la plupart de Macédoine ; sur les 326 familles de réfugiés de Sinapli, les 113 de Douganovo, les 237 de Kozloudja, les 1 344 du gros bourg de Kavakli, les Macédoniens sont encore en nombre).

Le centre même du département (Est de l'arrondissement de Iambol, Sud des arrondissements de Karnobat et d'Aïtos, enfin celui de Bourgas tout entier à l'exception du Sud), c'est précisément cette grande plaine monotone dont nous parlions plus haut. Elle est peuplée de ces gros villages qui se cachent au fond de l'ancienne vallée de la Toundja, où coulent encore l'Amak déré, son affluent de gauche, et les rivières qui se terminent dans les étangs proches du golfe de Bourgas. Les réfugiés y sont partout par petits groupes. Quelques familles macédoniennes, éparses, rassemblées cependant dans la petite ville de Karnobat (249 familles de réfugiés).

3° Le fouillis buissonneux de la Strandja planina n'est pas moins confus du point de vue humain (arrondissements de Vassiliko, de Malko Ternovo et de Karabounar en entier, Sud de l'arrondissement de Bourgas, Est de celui d'Elhovo) ; mais il faut distinguer l'intérieur, plus sauvage et plus vide, et la périphérie peuplée. Les croupes atteignent 500 et 600 mètres aux approches de la frontière turque : là les anciens *tchiflik* sont nombreux ; aussi a-t-on pu, dans ces solitudes, établir des réfugiés, malgré la rareté des villages ; ils sont surtout dans la vallée encaissée de la Vélika, qui débouche à Akhtopol : ce sont des Thraces, comme il convient. Les pentes Nord et Ouest sont plus humanisées : les fréquents vallons qui les découpent ont leurs villages, parfois à 200, 300 mètres d'altitude : mais là encore, à peu d'exceptions près, ce sont des Thraces, qui ont remplacé les émigrés grecs ou musulmans ; les Macédoniens y sont plus rares : on les trouve par exemple dans les deux gros bourgs de Goliam Boïalik et de Mouradanli (305 et 156 familles), proches d'Elhovo et de la plaine.

4° Dans les petits ports de la côte, les Macédoniens sont plus nombreux. Le Bulgare, venu de Macédoine, pourtant n'a guère connu la mer. Bien de ces ports, peuplés de Grecs jadis, semblent morts aujourd'hui. Telle la petite ville de Messemvria, qui flotte, si l'on peut dire, dans ses remparts trop larges et dont les hautes maisons de pierres — la place dans cette presqu'île était mesurée naguère — tombent maintenant en ruines. C'est cependant un des lieux de la côte où les Macédoniens doivent prendre place : 210 familles, sur 308 de réfugiés. Il en est de même, un peu plus au Nord, du petit port de Biala (département de Varna), où est prévue l'installation de 319 familles macédoniennes, sur les 328 familles de réfugiés attendus. D'autres petits ports reçoivent encore ces nouveaux pêcheurs, qui s'adaptent, les jeunes gens surtout : la plupart des familles (103) établies à Svéti Vlas (Nord de Messemvria), arrivées à Ravda (134) et Tchimous (115), au Sud-Ouest de Messemvria, installées provisoirement dans les baraquements devant ou dans Ankhialo (271) ou dans les chaumines de Paparos (146), d'Atanaskoeil (101), de Vaïakoeil (155) autour de Bourgas, enfin beaucoup de familles parmi les 235 de Ravadinovo, près de Sozopol, et les 27 de Kioupria sur la côte rocheuse du Sud sont venues de Macédoine. Tous, au reste, ne sont pas marins ni pêcheurs : il y a aussi des artisans, des commerçants, ces « hommes à casquettes », peu paysans, peu soumis à leur destin, et qui se plaignent de leur sort.

Les agriculteurs de la plaine. — C'est entre Iambol et Bourgas que la colonisation est le plus dense. Quand on quitte la sous-préfecture de Iambol (23 037 habitants), encombrée dans ses rues étroites par les carrioles lentes et les buffles placides, pour s'en aller vers le Sud, c'est le plus monotone paysage qui vous puisse rassasier : dès qu'on a traversé la fangeuse Toundja et le rideau de peupliers, borne de la rivière encore sèche à la fin de l'été, on court sur la steppe nue, sans un arbre ; au loin, de très rares villages enfermés dans leurs murs gris. Il faut arriver aux pieds des coteaux de Saint-Élie (Svéto Ilijinski vrhové) pour qu'aux vaines pâtures succèdent des collines plus douces. Un village s'y accote, Ak bounar (19 km. S.-O. de Iambol) entre des champs de maïs et des potagers : là 122 maisons de réfugiés se joignent aux 300 maisons indigènes, 1 800 nouveaux venus aux 2 200 paysans enracinés. Le vieux village est dans la plaine ; le neuf, au contraire, grimpe sur la colline exposée au Sud-Est ; les maisons régulières s'y alignent en briques cuites, couvertes de tuiles, la terrasse largement ouverte, où la femme fait mouvoir le primitif métier à laine. 60 maisons ont été bâties par les réfugiés eux-mêmes ; les autres sont d'anciennes demeures de Grecs, qui ont quitté le village ; chaque maison neuve a coûté 38 920 leva.

Délaissant la basse vallée de la Toundja, enfoncée dans ses berges profondes, la route de Iambol à Kavakli, piste poudreuse qui se tient à 200 mètres d'altitude et que fait construire le Commissariat, atteint, 30 kilomètres plus au Sud, le village de Sinapli. Voici en élaboration un hameau de réfugiés. Toujours la double agglomération. L'ancienne se terre près d'un ruisseau, affluent de droite de la Toundja, cahutes de boue et de paille, à peine visibles entre les pentes argileuses de la vallée. Des potagers, où les choux dominent. Plus haut, de vastes chaumes, qui furent des champs de maïs. Là, sur une colline, bien exposée au midi, les constructions neuves : 92 maisons sont bâties et alignées, et l'on commence les fondations, légères, de 48 à élever, de quoi loger 1 236 réfugiés, Macédoniens et Thraces. On est en plein travail préalable, et on avance avec lenteur : c'est que la route n'est pas faite encore ; la voie ferrée est à 50 kilomètres ; la tonne de transport revient à 600 leva. Une maison — 1 200 mètres carrés avec sa cour —, murs de briques blanchis et toits de tuiles, coûte 57 800 leva. Il faut, pour l'édifier, trois ouvriers à 80 jours de travail. L'entrepreneur, qui s'est chargé de la bâtisse, est réglé en trois étapes : après les fondations, avant la toiture, lors de l'achèvement complet. Le nouveau propriétaire s'acquittera par échelons en quarante ans : remboursement des semences, du matériel agricole, du bétail, puis de la maison, de la terre enfin.

A Elhovo (4 038 habitants), marché rural aux larges rues faites pour les charrois, on traverse la Toundja. La route, qui remonte la rive gauche, demeure dans la plaine, vers les 100 mètres, mais suit le pied des collines thraces, de la Strandja, qui lentement s'elève à l'Est. Dominant légèrement la plaine, dans des abris ravinés, que le ruissellement découpe à l'infini en l'absence d'arbres, d'autres villages abritent des réfugiés. Mais la répartition s'est faite sur un autre type. La topographie commandait le strict mélange. Ainsi à Moursatli (26 km. S.-S.-E. de Iambol), les 30 maisons des immigrés se juxtaposent aux anciennes, simplement un peu à l'écart : le village n'a au reste reçu que 172 réfugiés parmi ses 3 500 habitants. Maisons du type le plus simple, auquel le paysan, à l'aide d'un prêt — 12 000 leva — ajoute lui-même une étable. Chacun a obtenu un

champ à planter en maïs, quelques vignes et un jardin. Il s'est mis de bonne heure à la besogne, sans attendre, pour le défrichement, pour le labour, le tracteur à vapeur, qu'on voit à l'œuvre à l'orée même du village. Et dès l'an passé la récolte du maïs a rapporté à un de ces rudes Thraces basanés, qui nous parle, la coquette somme de 50 000 leva.

De Iambol vers l'Est, c'est la plaine qui reprend dans toute sa monotonie. Au Nord, l'horizon est barré par les pentes douces, les sommets arrondis et dénudés du Balkan, qui s'abaisse de plus en plus. Au Sud les collines du Babadjik — dernières avancées de la Strandja — montrent leurs bois qui cachent les monastères. Mais vers l'Est c'est la parfaite platitude. De temps à autre, un immense village : tel Straldja (23 km. N.-E. de Iambol), à côté duquel — 2 kilomètres — est bâtie la colonie d'Athollovo, que nous avons décrite d'autre part : pimpantes maisons doubles qui dominent les anciens marais et le Marach canalisé. La moitié des 90 familles est formée de Macédoniens de Serrès, chassés en 1924 par des émigrés d'Asie Mineure : cultivateurs, ils sont restés cultivateurs, mais se sont mis à la betterave, qui convenait à ces alluvions. De l'autre côté du marais, à 5 kilomètres Nord de Straldja, au pied même du Balkan, Seïmen est un type de village mixte : 1 000 habitants, dont 450 réfugiés ; les parties hautes du marais asséché ont fourni les terres, près desquelles s'élèvent 15 maisons neuves et qui attendent 27 autres. Les hommes se plaignent plutôt de la richesse de la terre, qui doit porter quatre ou cinq ans du tournesol, de la betterave avant de tenir le maïs ou le blé. Non loin de là, sept tracteurs Fordson avec charrue défrichent la terre, entre 4 et 20 hectares par jour. On a ainsi défoncé, labouré 4 000 nouveaux hectares.

Le gros bourg de Karnobat — sous-préfecture de 8 944 âmes — a recueilli un millier de réfugiés (249 familles). Le nouveau faubourg agricole élève ses petites maisons blanches sur une éminence isolée à l'entrée Ouest de la ville. Il n'y a pas ici pourtant seulement des agriculteurs. Des artisans se sont installés dans la petite ville, une quarantaine de Macédoniens de Ienidjé Vardar, Kitchévo, Débar (Dibra), partis de là-bas dès 1921. Avec eux on saisit la différence entre l'esprit du paysan et celui du citadin. Le président du *bratsvo* de bienfaisance attend un « changement de régime » pour retourner à Kostour (Castoria), son ancienne patrie : là, de 1912 à 1917, il avait suivi les classes de l'école bulgare ; il s'est enfui durant la guerre à Cavalla, puis à Bourgas. Il est ici pâtissier. Il est tout à fait déraciné, sans nulle attache avec la terre.

La route file droit vers le Nord-Est. Après Aïtos, autre sous-préfecture de 8 480 habitants, grand marché abrité dans un recoin du Balkan juste devant la plaine, le paysage reprend son ampleur nue : 30 kilomètres entre les chaumes jaunies ou les frais labours, les sillons tout noirs. Puis, de toutes parts, les nappes des étangs. Au bord des plus lointains brillent les amas de sel. La courbe harmonieuse du golfe de Bourgas, ouvert au Sud-Est : la côte Nord est plate jusqu'à la pointe d'Ankhialo, toute blanche, sauf les levées grises des digues des marais salants ; le Sud, montueux, est bleui par la nuit qui tombe.

Nous sommes dans la région maudite du paludisme. La route, qui sort de Bourgas vers le Sud-Ouest, est cernée par les deux étangs de Vaïakoeil et de Mandra, qu'on se propose d'endiguer, de drainer, d'assécher partiellement. Mais le travail n'est pas commencé encore. Des ondulations couvertes de chardons, seule végétation de ces coins mornes. De petits hameaux misérables dans des vallons

boueux : tel Kara tépé — en turc la « Colline noire » — (12 km. S.-O. de Bourgas), où 250 réfugiés coudoient 523 indigènes. Installations toutes provisoires : chaumines couvertes de paille ou même de branchages, maisons de pisé dressées par les habitants eux-mêmes. Puis, au milieu des fourrés de chênes minuscules — que la carte nomme forêt —, le village de Konstantinovo (ou Mandra : 16 km. S.-O. de Bourgas), évacué par les Turcs, abrite exclusivement ses 620 réfugiés. Pauvres gens que ces Macédoniens des abords de Démir Hissar ou de Serrès, de Kitchévo aussi! Là-bas, en Grèce, en Iougoslavie, ils avaient de bonnes terres, cultivaient de l'opium, du sésame, du coton, bref de riches produits, du blé et du maïs. Ils se plaignent amèrement de ces terres salées, qui donnent une mauvaise orge, parfois du maïs : la récolte ne procure, bon an mal an, qu'un bénéfice de 15 000 leva, notoirement insuffisant pour nourrir la famille et payer l'avance. Mais il faut quatre à cinq ans de culture pour améliorer ces sols, tout imbus encore de sel. Pourtant l'effort se montre. Abandonnant les cahutes du bas, où la Mandra coule paresseuse parmi des jardins potagers, les réfugiés ont établi leurs demeures sur une colline pierreuse et dénudée, qui surmonte les bois de la Strandja jusqu'à la frontière turque qu'on devine. Le colon modèle ses briques, bâtit son mur, pose le toit de chaume. Trois pièces, dont un foyer : au-dessus de la cheminée une frise de melons et le *fly tox*, le « pistolet aux moustiques » ; les murs sont crépis à la chaux, très propres. L'étang, dont on doit baisser d'un mètre le niveau, donnera encore les terres nécessaires : car chacun n'a reçu que 1 ha. 6 ou 7 sur les 4 hectares promis par la loi. Les vieux n'oublient pas les misères passées : « Ils nous battaient, dit l'un d'eux, et nous avons fui la mort ». Ils se disent « Macédoniens »; mais, « par l'église, nous étions Bulgares ». Les jeunes se mettent au travail et semblent espérer une nouvelle vie.

Même contraste au Sud de l'étang de Mandra : ici les chaumines misérables, couvertes de branches, de Skef, au milieu des terres mal asséchées encore. Puis, à travers les petits bois de chênes, sur les terres plus hautes de la Strandja finissant au littoral rocheux, on gagne les champs de maïs qui s'épanouissent sur la falaise et, face à Bourgas, les maisons blanches, aux toits rouges, du petit port de Kafka.

Les vignerons et les pêcheurs de la côte. — La région au Sud de Bourgas est, sauf exception, fort pauvre, parmi les dures terres buissonneuses des confins thraces ou les molles terres salées des approches de la mer. La région au Nord de la baie a un aspect bien différent. L'incertitude des étangs du Sud, où l'on ne saisit les limites de l'eau boueuse et du sol mouvant, est remplacée par les lignes droites, les digues plates et unies qui enceignent les marais salants. Le long de la courbe harmonieuse, que trace le golfe de Bourgas, fermé au Nord par la langue péninsulaire qui porte le bourg d'Ankhialo, la route passe à travers les lagunes et les cônes de sel. Mais, non loin, les premiers moutonnements, qui annoncent le Balkan, barrant l'horizon de ses formes noires, introduisent les cadres d'une nature plus amenuisée, plus facile. Les vignes s'emparent de ce sol plus rocailleux déjà : les plants bas, encore verts en cette arrière-saison d'automne, les grappes qui s'y réfugient, font contraste avec les friches et les aunes, qu'on vient de traverser dans la plaine toute nue. Foule de ruisseaux, à l'eau claire, raient les pentes de ce bref piémont, qui au midi ou à

l'Est se chauffe au dernier soleil. De tout temps, entre la plaine et la mer, dans ce coin moins boisé aujourd'hui qu'il ne fut jadis (nombre de villages portent encore le nom turc de *kara* ou noir), on chercha un refuge contre le soleil de la platitude ou le vent froid venu du large : il y a là, entre 200 et 300 mètres, toute une mosaïque de noms ethniques : Tatarkoeil, Arnaoutkoeil, Osmankoeil, village des Tatars, des Albanais, des Ottomans, etc.. On conçoit que les réfugiés y aient trouvé place à leur tour.

Le littoral est bien moins plat que ne laisse supposer sa forme, les arcs réguliers qui s'y succèdent, de Bourgas à Ankhialo, d'Ankhialo à Messemvria. Derrière le cordon sableux, au reste haussé en petites dunes, le relief se maintient entre 50-70 mètres, voire à 100 mètres au Nord. De temps à autre, une falaise interrompt la côte rectiligne : des champs de maïs, de blé ou d'orge, même parfois des vignobles. Ainsi, à Paparos (10 km. N.-N.-E. de Bourgas), où ces riches paysans — au reste Thraces —, qui ont planté là des vignes et économisent tous les ans, s'obstinent à habiter des chaumines, des tanières, se refusent obstinément à améliorer la demeure. Encore des marais salants et des vignes et l'on gagne la pittoresque Ankhialo, dont les maisons miroitent sur les eaux qui l'enserrent.

Ankhialo (20 km. N.-E. de Bourgas) a 4 327 habitants, viticulteurs, mariniers, pêcheurs et, parmi ses 1 300 réfugiés, un millier de Macédoniens. Ceux-ci attendent encore la maison, mais ont la terre. Provisoirement, ils sont logés à l'entrée de la ville, dans les baraques de bois qui ont abrité les sinistrés de l'incendie de 1906, quand le Sultan rouge lançait les Bulgares au pillage, au massacre des Hellènes. Ces Macédoniens exarchistes, de Iénidjé Vardar ou d'Okhrid, victimes à leur tour des Grecs, ont échoué dans ce port grec, dont ils font une ville bulgare. Ils furent chez eux viticulteurs, et ils le sont demeurés. Ils ne paraissent pas regretter leur sort. L'un d'eux, qui a obtenu 3 ha. 1 /2, sur lesquels il a semé maïs et orge, dit avoir vendu l'an passé sa récolte 15 000 leva : « Cela suffit pour se nourrir, mais non pour l'habillement et les autres besoins ». Sa baraque est bien tenue : au-dessus du lit, une balle de laine ; à côté, un coffre qui recèle la récolte d'orge ; une machine à coudre fait vis-à-vis à la malle ancestrale, garnie de ferrures et de fourrures. Un second, qui a obtenu seulement 0 ha. 3 de vignoble, prétend en tirer 15 à 20 000 leva par an : « Je peux gagner ma vie pour manger », dit-il. Et il ajoute, par une allusion aux misères de son passé : « Plutôt mener une vie de vagabond que de retourner sous ce régime... Maintenant, nous gagnons, quoique ce soit peu, et nous pouvons vivre ». Il est vrai qu'il conclut, songeant à cette expatriation involontaire : « Le XX^e^ siècle ne devrait pas être un siècle de Barbares ».

La route continue vers le Nord entre les marais salants, les vignes, dans un paysage qui rappellerait le Bas-Languedoc, n'était la couleur sombre de la « mer Noire ». A 10 kilomètres d'Ankhialo, sur une nouvelle éminence qui tombe en falaise sur le large, les villages jumeaux de Tchimous et de Ravda sont occupés, entre autres, par 150 familles de Iénidjé Vardar ou environs, venus en 1924 sous la conduite de leur pope. Le village neuf, construit par le Commissariat, aligne au soleil ses toits rouges, ses façades blanches, égayées par les grappes de poivrons et de maïs, suspendues sous la véranda. Dans la petite pièce de la maison sèche le reste de la récolte, grains de blé, épis de maïs et quelques touffes de coton. Pourtant, la moisson a été mauvaise, vu la sécheresse de cet été : un

colon n'a gagné, sur ses 4 hectares, que 5 000 leva. Cependant, il ne se plaint pas : « Dans ma patrie, en Macédoine, dit-il, j'étais plus content matériellement. Ici, je suis plus content, parce que je ne risque pas ma vie ». Il se préoccupe des années à venir, constate que sa femme, ses enfants ne sont plus malades du paludisme, réclame de l'eau potable, pour laquelle le Commissariat a commencé des travaux. Un autre s'est construit lui-même, adossée à sa maison, une étable : murs de pisé, toits de tuiles, lui ont coûté 500 leva ; il y met deux bœufs, une vache, deux veaux; mais il demande la pâture : « Nous avons la terre, mais pas de quoi nourrir le bétail ». Mais il ajoute aussitôt : « Quand il y a du pain, on peut vivre ».

De nouveau des vignes étalées, que le mur du Balkan, qui se précise, protège. On redescend sur la plage, traverse le cordon de dunes. Au delà de sa digue, recroquevillée sur son île rocheuse, la petite ville de Messemvria. Avec ses maisons de bois délabré, ses étages qui s'effondrent, ses églises byzantines de briques écroulées, le bourg, naguère tout grec, a un air mort. Il n'avait plus que 582 habitants, quand y échouèrent, en 1924, 1 500 réfugiés de la Macédoine grecque, jardiniers de Iénidjé Vardar ou pêcheurs de la côte. Le conseiller municipal, qui nous accueille, est venu de Vodéna dès 1913 : il a reçu, comme chaque réfugié, un hectare de vignoble; mais il a fait fortune en petit industriel (huilerie, tannerie), en commerçant de froment, de cocons, et en loueur de filets. Les vignes ici ont rapporté gros : cette année, 25 000 leva par famille. Mais d'autres n'ont point de terres encore : installés dans les maisons grecques, ils se contentent de louer leurs chambres aux baigneurs durant l'été : 850 familles de touristes sont accourus dans ce pittoresque bain de mer durant les mois les plus chauds. Cependant, le Commissariat fait assécher l'étang du Nord, veut établir ces paysans sur les nouvelles terres fertiles. Ceux-ci, familiarisés avec l'exploitation de l'étranger, refusent de partir ailleurs : ces anciens paysans ne veulent plus être paysans.

D'autres réfugiés vivent aussi des touristes : ce sont les pêcheurs qui chôment après la campagne de printemps, avant la pêche de l'automne. Ils ont un bateau pour quatre, les filets et accessoires. Ils vont pêcher le hareng surtout, et, l'été, promènent les étrangers en barque. Certains ont été pêcheurs dans la Méditerranée. Pas tous : d'aucuns se sont adaptés à cette vie nouvelle, particulièrement les jeunes gens. Voici un menuisier de Flôrina, qui s'est converti à l'existence marine, et est assez satisfait. Dans cette petite citadelle, que viennent battre les flots, la mer attire. Les nouveau-venus n'échappent point à cette destinée du site[1].

De toute cette colonisation, Bourgas aussi profite. La ville — 31 428 habitants — ne loge elle-même que peu de réfugiés. Mais le mouvement y est intense : dans ses halles superbes — que pourraient envier bien de nos petites villes françaises —, d'une méticuleuse propreté, les poissons de toutes sortes voisinent avec les légumes du voisinage, poivrons, tomates et oignons surtout, avec les poires et les pêches des jardins environnants. Dans ses larges rues pavées, qui mènent au port, les chars attelés de buffles traînent les sacs de farine. Le port n'est pas très actif, sans doute, mais prospère, croît d'année en année. Il l'emporte maintenant sur Varna, trop proche de la frontière, menacé par la

1. Nombre de maisons construites par le Commissariat dans les localités de la côte au printemps 1929 : 351 à Biala, 125 à Paparos, 246 à Ankhialo, 345 à Vassiliko et Akhtopol.

concurrence de Constantsa et du Danube. Les maïs de toute la Bulgarie du Sud prennent le chemin de Bourgas : ils constituent une bonne part des 112 000 tonnes de son exportation, des 227 000 tonnes de son trafic total. En revanche, les blés restent dans le pays, nécessaires à l'alimentation d'une population qui croît. Les sucreries de Kaïali, près de Bourgas, livrent 4 160 tonnes sur les 31 700 tonnes de la production sucrière bulgare. Sans que l'on puisse fixer la part de la nouvelle main-d'œuvre, nul doute que la mise en valeur récente des terres attribuées aux émigrés n'ait contribué à ce modeste mais utile essor.

## ANNEXE A LA TROISIÈME PARTIE

### POPULATION DES DÉPARTEMENTS DE PÉTRITCH, DE KIOUSTENDIL ET DE BOURGAS

(d'après les recensements de 1920 et 1925 [1])

| Départements | Arrondissements | Population de fait | | Densité au kilomètre carré | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | 1920 | 1926 | 1920 | 1926 |
| Pétritch | Gorna Djoumaïa | 31 994 | 38 896 | 23,5 | 28,6 |
| | Névrokop | 42 584 | 50 778 | 22,4 | 26,7 |
| | Pétritch | 28 465 | 32 744 | 28,6 | 32,9 |
| | Razlog (Méhomia) | 28 082 | 32 141 | 22,1 | 25,3 |
| | Sv. Vratch (Melnik) | 25 333 | 31 608 | 19,9 | 24,8 |
| Total | | 156 458 | 186 167 | 23 | 27,4 |
| Kioustendil | Doupnitsa | 72 573 | 81 531 | 52,8 | 59,4 |
| | Kioustendil | 85 847 | 92 027 | 51,1 | 54,8 |
| | Radomir | 64 486 | 70 019 | 70,2 | 76,3 |
| Total | | 222 906 | 243 577 | 56,1 | 61,4 |
| Bourgas | Aïtos | 39 756 | 45 717 | 33,8 | 38,9 |
| | Ankhialo | 31 283 | 34 546 | 30,8 | 34 |
| | Bourgas (urbain) | 21 170 | 32 170 | 39 | 50,8 |
| | Bourgas (rural) | 32 642 | 37 891 | | |
| | Vassiliko | 7 207 | 7 196 | 11,1 | 11,1 |
| | Elhovo (Kazil-Agatch) | 65 952 | 70 312 | 29 | 30,9 |
| | Karabounar | 24 404 | 26 634 | 23,9 | 26,1 |
| | Karnobat | 49 473 | 54 217 | 34,2 | 37,5 |
| | Kotel | 17 605 | 17 828 | 20,1 | 20,4 |
| | Malko Ternovo | 9 614 | 9 513 | 11,4 | 11,3 |
| | Sliven | 58 290 | 62 643 | 53,3 | 57,3 |
| | Iambol | 75 359 | 85 361 | 40,8 | 46,2 |
| Total | | 432 755 | 484 028 | 31,8 | 35,5 |

1. *Annuaire statistique du royaume de Bulgarie*, XVIIIe, année, 1926. Sofia, 1927, in-4°, 584 p., p. 24.

QUATRIÈME PARTIE

# SALONIQUE

## CHAPITRE XXII

## LE DOMAINE COMMERCIAL MACÉDONIEN

Les foires macédoniennes. — Salonique vit de la mer.

Depuis le *hamal* qui, en haillons, le matelas sur le dos, courbé, attend devant le port le déchargement des navires, jusqu'au banquier qui, assis dans son office moderne de la rue Vénisélos, ne perd pas des yeux le rouleau télégraphique où s'inscrivent les cours du pétrole de la *Standard*, du café de Santos, du tabac des États-Unis, toute la vie salonicienne est suspendue à la rade, aux arrivées et aux départs.

Des deux côtés, les Montagnes saintes circonscrivent l'horizon du golfe. Ici l'Olympe, qui ne sort guère de ses mystères nuageux. Là l'Athos, pointe extrême de la Chalcidique, où la douceur méditerranéenne conserve l'olivier au monde macédonien. L'Égée se ferme par son cercle coutumier d'Échelles, rocheuses et urbaines, liens naturels de la langue grecque, qui préludèrent commercialement à l'unité de la Nation. Mais ici la périphérie montagneuse est reculée de 100 kilomètres, laissant aux fleuves, le Vardar (Axios), la Vistritsa (Haliacmôn), la place d'étaler leurs alluvions malsaines, mais fécondes, permettant à ces vallées de mener vers l'intérieur. Là est la croisée des grands chemins balkaniques : la route Sud-Nord du Vardar remonté, de la Morava descendue, qui amène au Danube, à 500 kilomètres seulement du golfe méditerranéen, la voie la plus courte vers l'Europe centrale ; la route Est-Ouest, qui joint l'Archipel à l'Adriatique. A Salonique même, la « rue Egnatia » témoigne de la persistance de la voie romaine, qui passait précisément sous l'arc de Galère encore debout à l'extrémité Est de la rue, de la vieille ville.

Le marché de Salonique a suivi l'histoire de la ville. Avec elle, il descendit vers la mer et se développa vers l'Est, zone plus rocheuse et plus saine, tandis

que l'Ouest fut longtemps compromis par les marais du Vardar. Les « Actes de Saint Dimitrios » mentionnent un marché à l'époque romaine, et les fouilles archéologiques en ont retrouvé les vestiges au voisinage de la *via Egnatia* et de l'arc de Galère. A l'époque byzantine, il descendit vers le centre de la ville, là où fut, jusqu'à l'incendie de 1917, le *tcharchi* turc.

Au moyen âge, Salonique était la place des Balkans favorite des acheteurs vénitiens. En vain, Gênes à Cavalla tenta-t-elle un moment de leur faire concurrence. Dans la débâcle de l'Empire byzantin, Venise ramassait les places de commerce, et elle s'installa même politiquement à Salonique, de 1423 à 1430, date où les Turcs s'y établirent. Cependant, tant que dura l'Empire ottoman, Venise continua à y trouver des fournisseurs : elle y achetait les rudes tapis, fabriqués par les Vlaques de Macédoine avec les longues laines de leurs moutons et appelés *tzergai* par les Grecs (en roumain *cergi*), les laines et les cotons, les peaux, les tabacs, voire les cires et les blés. Les relations étaient si suivies que les négociants de Salonique envoyaient leurs enfants à des correspondants de Venise, priant ceux-ci d'inculquer à ces jeunes gens, non sans sévérité, les saines pratiques commerciales[1]. La grande émigration juive du XVI^e^ siècle ajouta un avatar : les Juifs persécutés importèrent leur langue, le judéo-espagnol, y accaparèrent le petit commerce et le commerce de l'argent. Mais les Vénitiens gardèrent le commerce intérieur, partageant les grandes affaires avec d'autres citadins de la Méditerranée occidentale ; entre autres Marseille, de 1783 à 1792, fit avec les deux ports macédoniens de Cavalla et de Salonique un commerce de plus de 6 millions de francs, tant à l'exportation qu'à l'importation. Cela dura jusqu'au début du XIX^e^ siècle : alors l'anarchie ottomane suscitait des chefs de bandes, comme Ali de Tépéléni en Albanie ou Pasvane Oglou en Bulgarie, et rendait les routes peu sûres.

Enfin Salonique, marché permanent, jouait encore le rôle d'étape vers les grandes foires de Macédoine. Aux portes des montagnes de l'intérieur, les foires médiévales et modernes recevaient d'elle les produits qui leur permettaient de ravitailler les régions hautes de l'hinterland, Vieille Serbie, Albanie, Bulgarie. A Cozani, de façon à peu près permanente affluaient, au printemps et en été, les caravanes de ces petits chevaux macédoniens — les bêtes de somme locales —, 100 ou 200, menés par les *kiridji*, qui apportaient de Thessalonique les chargements de sel, d'huile ou de blé à destination de l'Albanie ou de l'Épire. Dans son *kourchoumli khan*, son auberge encore intacte, près de sa *sakhat koula*, sa « tour de l'horloge », ce beffroi des villes slaves, Prilep était le rendez-vous des marchands qui, de Doubrovnik (Raguse) comme de Salonique, venaient au début de septembre s'y approvisionner de blé, de laine, de fromages ; aujourd'hui encore, Prilep a gardé une partie de ce rôle, réduit au jour du marché hebdomadaire, le samedi ; au pied de la route, qui descend de la Babouna pour gagner la plaine et les marchés du Midi, la petite ville s'anime autour de ses *satchak*, boutiques de plein air, qui, au printemps, se garnissent de fruits, de légumes, et à l'automne de tabac. Dans ses cinquante hôtelleries, qu'on estimait trop petites, du 10 février au 10 mars, Serrès était fréquentée aussi bien par les gens du Danube et de Vienne que par ceux de l'Égée, de Constantinople et d'Athènes.

Au milieu du XIX^e^ siècle, Salonique à peu près seule reste une grande place

1. Cf. Iorga : *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient à l'époque moderne*, P., Gamber, 1925, in-8°, 120 p.

de négoce. Les navires de l'Occident, surtout de France et d'Angleterre, viennent en 1854 y chercher du blé, de la laine, apportée des steppes de Iénidjé, de Stroumitsa, de Doïrane, tandis que les troupeaux qui les fournissent vont estiver en Albanie, ou le coton de la région de Serrès. En échange, la Grande-Bretagne y débarque son fer, son plomb, son fer-blanc, ses montres et ses pendules, ses bijoux et ses étoffes ; la France envoie ses casquettes, son papier et foule de produits coloniaux, café, sucre, indigo, poivre, etc. ; l'Allemagne, l'Italie expédient des étoffes, des porcelaines et des verreries ; de Russie viennent des fourrures et d'Égypte les gommes, l'encens et le café d'Arabie[1]. Dix ans après, il semble que ce soient les soies qui l'emportent dans le commerce d'exportation de la Macédoine : la France développe son industrie lyonnaise, et elle va chercher, partout où elle la trouve, la matière textile, puisque sa propre soie grège ne suffit plus à ses besoins; elle demande à Salonique des cocons, des « graines » de vers à soie.

Le marché de Salonique demeure en dépit des vicissitudes politiques. Malgré une industrie naissante, au surplus plus artisane encore que capitaliste, son arrière-pays reste essentiellement agricole, ne saurait se passer des matières premières, des objets manufacturés du dehors. Ces besoins ont donné naissance aux foires annuelles d'échantillons, qui, depuis 1926, se tiennent chaque automne à Salonique même, à l'Est de la vieille ville, au delà des murs byzantins, au large dans la vaste place du Champ de Mars, entre les casernes et la mer. Comme la ville même, la foire s'est déplacée vers la mer et vers l'Orient.

Le catalogue de ces foires présentes montre clairement l'étendue du domaine commercial de Salonique. Les commerçants indigènes viennent y exposer les produits agricoles du crû : bétail, farines et huiles, pâtes alimentaires, figues, raisins et olives, tabacs et cigarettes, poteries et savons, broderies soyeuses et cotonnières, tricots et cordes, tapis surtout, l'industrie nouvelle par excellence. Ce ne sont pas seulement des particuliers qui tiennent boutique, mais encore les coopératives et les communes villageoises : ainsi les coopératives agricoles de Drama, de Catérini étalent leurs tabacs en feuilles, les municipalités de Siatista, d'Edessa, de Cozani, de Flôrina, de Drama leurs raisins, leurs fruits secs, les produits de leur élevage. D'autre part, les marchands étrangers de toute l'Europe centrale, iougoslave, hongroise et surtout allemande, enfin ceux d'Amérique, viennent offrir tous les objets manufacturés possibles : porcelaines et céramiques, outils et bicyclettes, automobiles, machines variées depuis l'humble machine à coudre jusqu'au tracteur agricole, fils, vêtements, parfumerie et articles pharmaceutiques, etc., etc[2]. Une visite à la foire de Salonique de ces dernières années donne l'impression d'un pays en transformation et qui s'équipe : c'est une clientèle nouvelle que l'industrie européenne aperçoit maintenant en Macédoine.

Salonique se présente ainsi dans son double rôle commercial qui, au reste, n'est pas le seul. Salonique est surtout un marché local d'exportation et un marché international d'importation et de distribution. Nous verrons plus loin son troisième rôle, celui de marché de réexportation.

1. Lewis Farley : *The resources of Turkey*, Londres, Longman, Robert et Green, 1863 (in *Bulletin commercial de Macédoine*, n° 14, 1er décembre 1927).

2. *Odègos tès III diethnous ekthéséôs Thessalonikès* (Guide de la IIIe Foire internationale de Salonique), 30 septembre-14 octobre 1928, Salonique, typ. Akouaronè, in-16, 315 p.

Le marché d'exportation. — L'instabilité politique des pays balkaniques durant les premières années du XX^e siècle ne pouvait pas faire de Salonique un grand marché d'exportation. Sous la domination ottomane l'exportation ne représentait guère que 61 780 tonnes (sur un trafic total de 457 807 tonnes, chiffre de 1911) et en valeur £ 1 350 892). Rattachée à la Grèce, n'ayant pas fixé encore ses rapports avec ses voisins, notamment avec la Iougoslavie, Salonique ne fut pas un port d'exportation qui comptait : le progrès est à peine sensible : 93 286 tonnes, sur un trafic total de 316 006 tonnes, en 1914.

Ce sont naturellement les produits agricoles qui tiennent la plus grande place : farines et céréales (22 000 t.), « comestibles naturels et industriels » (ce mot, quelque peu effrayant, ne désigne que la confiserie, le miel, les pâtes, les conserves, le sucre, la margarine et les poissons salés : au total, 18 800 t.), les fruits frais, les fruits secs et les légumes (9 400 t.), les bois (6 600 t.), le tabac (5 900 t.), la soie (3 200 t.), les peaux et les cuirs (1 800 t.), les produits laitiers (1 000 t.), des produits agricoles divers (6 000 t.); il faut y ajouter les pierres, terres et verreries (8 900 t.). Les acheteurs étaient alors la Turquie pour les farines, les pays de bière, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la Belgique pour l'orge, l'Allemagne encore et l'Autriche pour les peaux et les tabacs, l'Italie pour les cocons de soie.

Les matières non pondéreuses, comme la soie et le tabac, sont celles qui rapportaient le plus : sur un total de £ 1 350 892, le tabac à lui seul donnait plus de £ 400 000, et la soie plus de £ 300 000 (en 1911). Presque toute la production de cocons de Macédoine (2 310 tonnes : moyenne 1908-1912) partait par Salonique : la soie de Guevguéli, de Langada, de Chalcidique, de Serrès, de Verria, Servia et Castoria. Les négociants de Salonique achetaient les cocons « en race », sans triage ; installés dans les centres séricicoles, ils louaient les coconnières pour la saison, puis, après triage, ils expédiaient les cocons sur la « condition » de Milan (qui avait détrôné Lyon, depuis 1890 environ).

L'exportation du tabac, au contraire, se partageait entre Cavalla et Salonique, inégalement au reste, la Macédoine orientale produisant 7 300 tonnes (1913-1914), contre 900 tonnes seulement pour les Macédoines centrale et occicentale, dont Salonique est le débouché. Salonique n'employait que 2 000 ouvriers à la manipulation du tabac (15 000 environ à Cavalla). Au tabac grec s'ajoutaient les tabacs bulgares (Névrokop, Melnik et Stroumitsa), les tabacs serbes (Vélès, Skoplié et Prilep).

Au total, Salonique exportait entre 3 et 4 000 tonnes (3 520 en 1912-1913) contre 13 000 tonnes environ, qui s'embarquaient à Cavalla (13 300 en 1912-1913). L'Allemagne et l'Autriche absorbaient à elles seules 75 % de la production du tabac macédonien.

Quelques autres cultures chères alimentaient encore le commerce salonicien. L'opium (de Kilkis et de Langada), très recherché pour la fabrication de la morphine, fournissait 160 tonnes (1912). Le coton qui, vers 1800, avait couvert toute la plaine de Serrès, et, réparti entre 305 villages et 10 *agalik*, reliés par un réseau routier *ad hoc*, avait donné 16 000 tonnes, avait été tué depuis lors par la concurrence américaine. Il était réduit à la Mogléna et à la Chalcidique. Pourtant avaient subsisté les filatures, installées sur les torrents qui dévalaient les pentes de la Campagne (61 500 broches en 1913 à Naoussa, Edessa, Verria et à Salonique). Les filés n'étaient, au reste, qu'exportés irrégulièrement. Le safran, de

Cozani, safran rouge et safran jaune, était acheté entièrement par les Saloniciens et expédié en France.

Tel était ce petit commerce d'exportation local, lorsque survint la guerre, portée en ces lieux en 1915. Jusqu'en 1919, l'exportation fut totalement arrêtée : on ne signale aux sorties de 1918 par exemple (à côté d'une forte importation) qu'un millier de tonnes au total, de figues et de mastic (résine de lentisque et eau-de-vie), n'alimentant donc que la consommation de la Grèce, et quelque faible quantité de tabac.

Le mouvement du port ne reprit véritablement qu'avec la stabilité politique, et surtout depuis l'ouverture de la *zone franche*, le 19 octobre 1925. Mais la zone franche a accaparé tout le commerce de transit, ne laissant au port même que l'exportation des produits indigènes, au total 33 724 tonnes (en 1928), consistant surtout en tabac (12 602 t.), puis en minerais et marbres, cuirs bruts, vins et oignons. Tous produits destinés à la Grèce même. Or, Salonique ne dessert plus seulement la Grèce.

Le marché d'importation. — De tous temps, Salonique fut un port d'importation, plus importante que l'exportation, tant que cette exportation n'était que locale. Devant un vaste pays d'une agriculture rudimentaire et d'industrie inexistante, cette porte balkanique devait recevoir le complément de la nourriture et les produits industriels nécessaires à l'hinterland.

Chose naturelle : c'était déjà le caractère du port de Salonique au milieu du siècle précédent. Les négociants britanniques sont attentifs à ce marché tout trouvé pour leur charbon ou leurs objets manufacturés. Mais les pays d'Orient, qui regorgent de matières alimentaires ou qui les exportent — comme la Russie — pour des raisons surtout fiscales, peuvent écouler leurs blés ou leurs produits subtropicaux. Dès 1863, dans l'étude approfondie qu'il y consacre, *The resources of Turkey*, Lewis Farley, directeur à Alexandrie de la Société financière d'Égypte, montre la large place prise dans l'importation salonicienne par les marchandises anglaises. L'importation vers cette époque monte à £ 433 919 (en 1851), à £ 754 074 (en 1854). Ce commerce ne fit que croître au cours de ce demi-siècle, où les industries neuves de l'Europe occidentale cherchent naturellement des débouchés : en 1911, l'importation salonicienne atteignait £ 3 583 333.

L'importation dépassait de beaucoup l'exportation : en 1914, sur le trafic total de 316 006 tonnes, l'importation fournissait les trois quarts, 222 720 tonnes. L'analyse en est intéressante. On trouve en tête les produits alimentaires, puis les combustibles (charbon surtout), ensuite les minéraux, les métaux et les « produits industriels », ceux-ci relativement faibles :

| Articles | Tonnage en 1914 | Observations |
|---|---|---|
| Comestibles | 59 086 | dont 10 375 t. de sucre |
| Céréales et farines | 31 031 | de Roumanie et Bulgarie |
| Boissons | 8 367 | |
| Fruits et légumes | 12 489 | |
| Combustibles | 46 784 | dont 38 673 t. de charbon |
| Pierres et terres | 13 182 | |
| Bois et produits | 15 570 | de Roumanie surtout |
| Métaux | 8 865 | |
| Produits industriels | 9 229 | |
| Produits chimiques | 6 011 | |

La liste des fournisseurs n'est pas moins topique. Elle illustre par un exemple la situation économique générale de l'Europe. La Grande-Bretagne industrielle ne vient en tête (pour la valeur) qu'avec ses produits traditionnels, les cotonnades (£ 296 350)[1] et les lainages (£ 94 000), les machines (£ 116 079), les sacs de jute (£ 108 000 y compris l'Inde). Mais voici l'Allemagne qui lui fait une rude concurrence, même pour le charbon (£ 20 000, contre £ 30 000), qui lui ravit la majeure partie de la clientèle pour les produits chimiques (£ 85 000), les vêtements (£ 22 000 et l'Autriche-Hongrie £ 26 000), les objets en fer (£ 88 000), les métaux (£ 60 000), les peaux et les cuirs (£ 50 000), qui la serre de près pour les lainages (£ 91 000).

La Guerre n'est point défavorable, en dépit de la situation générale, à ce commerce d'importation. Salonique devient une base pour les armées alliées, qui débarquent en octobre 1915. L'armée d'Orient est évidemment une grosse consommatrice, et le principal fournisseur devient alors l'Italie : celle-ci est la grande pourvoyeuse des aliments et des boissons, des vêtements, des objets de toutes sortes. Dans la liste des marchandises importées à Salonique durant le premier semestre 1918, nous trouvons plus de 573 000 okes[2] de riz, plus de 508 000 okes de vin, plus de 980 000 okes de fruits secs, plus de 96 000 okes de légumes, plus de 31 000 okes de conserves (sans compter 40 000 boîtes). La population prend sa part, à côté de l'armée : on trouve par exemple 46 000 okes d'oignons, 21 000 chapeaux, 268 000 mètres de cotonnades, 13 000 mètres de tissus de soie, etc. Une note du Bureau commercial de l'Armée française d'Orient signalait la nécessité d'expédier pour la population civile des légumes secs, des vêtements et des étoffes, des cuirs pour chaussures, du papier, des matériaux de construction, des sacs pour le tabac et les raisins secs, de la droguerie, etc..

C'est dire qu'après la Guerre se posait, ici comme en maints endroits de l'Europe, le problème du ravitaillement. Dès l'effondrement de la Bulgarie et la réouverture de l'arrière-pays macédonien, on voit affluer au port de Salonique d'immenses quantités de produits : par exemple pour le seul mois d'octobre 1918 (le premier mois de paix pour ces régions), 6 788 688 okes de blé, 567 629 okes d'autres céréales et 1 773 869 okes de farine, 42 252 okes de draps de coton et 14 816 okes de vêtements de coton, 22 643 okes de papier, et le reste à l'avenant.

Un tel mouvement, exceptionnel, ne pouvait se maintenir. L'afflux des réfugiés allait cependant lui donner un nouvel essor : presque tout l'outillage nécessaire à la construction des nouveaux villages, qui n'était pas pris sur place, arriva à Salonique ; presque tout le cheptel de reconstitution était amené par la même voie. Nous avons vu, par ailleurs, l'importance de ce matériel et de ce bétail. Au fur et à mesure que la colonisation se faisait stable, les besoins anormaux disparaissaient, mais les réfugiés devenaient des clients pour les fournisseurs du dehors. Dès que fut créée la *zone franche*, le port de Salonique faisait une singulière fortune. Pourtant le marché local restait approvisionné d'une autre manière. Il faut donc distinguer dans les statistiques les matières destinées à la spéculation commerciale et celles qui sont réclamées par la consommation urbaine ou régionale, et ce n'est pas toujours commode. D'une façon générale, on peut considérer comme ces dernières les marchandises déchargées et dédoua-

1. Chiffres de 1911.
2. 1 oke = 1 kg. 28.

nées dans la Douane de la gare (sans passer par la zone franche) : ces importations n'ont pas pris le même chemin que celles qui vinrent avant et pendant la guerre ; elles sont presque toutes de provenance iougoslave. En 1928, elles se chiffraient ainsi :

| Articles | Tonnage en 1928 | Observations |
|---|---|---|
| Bois de construction | 37 408 | |
| Bois de chauffage | 38 942 | |
| Charbon de bois | 11 973 | |
| Tuiles | 9 027 | |
| Douves de tonneaux | 2 958 | |
| Minerais | 580 | |
| Foin | 581 | |
| Divers | 3 643 | |
| Bœufs et buffles | 4 519 | soit 15 163 têtes |
| Moutons et chèvres | 22 444 | — 897 750 — |
| Porcs | 156 | — 1 887 — |
| Chevaux | 3 791 | — 9 478 — |
| Anes et mulets | 107 | — 307 — |
| Importation totale | 136 129 | |

Remarquons que ce chiffre est faible par rapport aux importations de la zone franche (483 370 tonnes en 1928), importations qui ne restent pas toutes à Salonique, que nous étudierons plus loin. Il s'agit surtout ici des produits demandés par les colons de la Macédoine hellénique, tant pour la construction de leurs maisons que pour la constitution de leurs troupeaux.

Ainsi les besoins du monde, dont Salonique est la porte proche, ont singulièrement varié. Si l'on n'envisageait que ce monde macédonien, Salonique apparaîtrait comme un petit port d'exportation agricole, comme un petit port d'importation de produits de première nécessité. Jadis, ouverture de l'Empire ottoman, le marché d'exportation, le marché d'importation étaient singulièrement plus larges. Le rétrécissement de ce double marché a conduit certains observateurs à conclure, un peu rapidement, à la décadence de Salonique[1].

Le renouveau du trafic macédonien : les voies ferrées. — Ce sont précisément ces conditions nouvelles, la colonisation, qui vont rendre aux vieilles voies ferrées une fortune inconnue depuis longtemps. Le réseau macédonien, si longtemps déficitaire, voit soudain les années heureuses :

| | Recettes d'exploitation (en millions de drachmes) | Dépenses d'exploitation (en millions de drachmes) |
|---|---|---|
| Année (avril-mars) 1924-1925 | 173 | 107 |
| — 1925-1926 | 163 | 125 |
| — 1926-1927 | 189 | 156 |
| — 1927-1928 | 196 | 149 |

Le nombre des voyageurs transportés, qui était de 1 059 078 en 1922-1923, est passé à 2 503 182 en 1927-1928 ; le transport des marchandises, qui était en 1922-1923 de 169 227 tonnes, est monté en 1927-1928 à 735 107 tonnes[2].

Cependant ce réseau ferré demeure celui qui fut conçu pour d'autres besoins. Construit par bribes à l'époque turque, répondant à des nécessités plus straté-

1. Cf. Schultze Jena : *Makedonien*, Jena, Fischer, 1927, in-8°, 250 p. Malgré la date, le livre est vieux de dix ans et n'a guère, du point de vue économique, qu'une valeur documentaire.

2. Sidèrodromoi tou Ellènikou kratou — Chemins de fer de l'État hellénique — *Statistikè* chrèsis 1927-1928 — Statistique exercice 1927-1928, Athènes, 1929, in-8°, 217 p.

giques que commerciales, il était divisé avant la guerre entre deux compagnies étrangères. La Compagnie austro-allemande des « Chemins de fer orientaux » exploitait le tronçon Salonique-Guevguéli (79 km.) et la ligne Salonique-Monastir (218 km. jusqu'à Kénali, gare-frontière gréco-serbe). La Société française de « Jonction Salonique-Constantinople » possédait la voie Salonique-Dédéagatch (442 km., dont 232 en Macédoine). Ces lignes furent réquisitionnées, puis rachetées par l'État grec, en 1920 la première, en 1925 la seconde. Il faut y ajouter la voie étroite Langada-Stavros (67 km.), construite en 1918 par les Alliés, rétrocédée depuis à la Grèce.

Toutes ces voies ferrées, qui partent en rayonnant de Salonique, sont techniquement assez bonnes, surtout si on les compare aux autres chemins de fer grecs. Établies presque toutes en plaine, elles montent lentement sur les hautes plaines de l'intérieur, ne présentent guère de rampes supérieures à 22 p. 1 000 (en Macédoine orientale), d'altitudes dépassant 258 mètres (près de Drama) sur la ligne de Jonction, ou 681 mètres (à la station Flôrina) sur la ligne de Monastir. Mais ces chemins de fer sont d'un rendement faible, à ligne unique, faisant de vastes détours pour joindre les villages ou rocader le long des frontières, évitant, par crainte des bombardements, le littoral. Telle la ligne qui s'en va vers la Thrace et Alexandroupolis (nom actuel de Dédéagatch) : elle fait un immense détour vers le Nord et Doïrane, avant de gagner Serrès. Celle de Bitolj (Monastir), qui unit Salonique à une ville sise en terre étrangère, proche de la frontière, à un coin isolé de Iougoslavie, ne peut jouer le rôle qu'elle tenait jadis.

Les trois lignes transportent aujourd'hui 69 253 291 tonnes-kilomètres, soit une densité de 1 014 tonnes par kilomètre exploité. Mais elles sont fort inégales : tandis que la ligne d'Alexandroupolis et celle de Bitolj sont de moyen trafic (689 t. par kilomètre pour la première, 981 t. par kilomètre pour la seconde), la ligne du Vardar (2 973 km.) a un trafic plus intense. A quoi servent-elles surtout ?

Si l'on compare les expéditions de la gare de Salonique — 252 669 tonnes — aux arrivages des principales autres gares macédoniennes de ces trois lignes — 163 373 tonnes — on voit déjà la direction du trafic essentiel. Ce sont des marchandises destinées surtout à la colonisation nouvelle. Sur les 46 986 tonnes, qui prennent le chemin de fer de Guevguéli, 38 572 tonnes sont débarquées entre les km. 40 et 79, c'est-à-dire dans la zone dense des colonies de la vallée du Vardar[1]. Sur les 55 386 tonnes, qui prennent la route de Bitolj (Flôrina), 26 344 sont débarquées entre les km. 218 et 150, soit dans la plaine de Pélagonie, et 15 665 entre les km. 100 et 50, soit dans la Campanie salonicienne. Sur les 107 593 tonnes qui vont vers l'Est par la ligne d'Alexandroupolis, 57 357 tonnes sont débarquées entre les km. 250 et 150, soit dans les plaines de Drama et de Serrès. Les deux grandes catégories de marchandises sont les matériaux de construction (39 283 t. de « boiserie », 11 082 t. de pierres, 4 298 t. de ciment) et les denrées alimentaires (34 234 t. de céréales, 14 980 t. de farines), enfin les combustibles, bois à brûler (25 646 t.), pétrole (7 616 t.) et charbon (7 115 t.). C'est là la caractéristique d'un trafic né des besoins de la colonisation macédonienne.

1. Le trafic principal de cette ligne est naturellement en sens inverse (124 762 t. débarquées à Salonique sur les 127 207 venues de la frontière serbe).

CHAPITRE XXIII

# LE PORT BALKANIQUE

Le golfe thermaïque. — Quand le vapeur a quitté les horizons bornés et les rocs gris des Sporades, il n'a pas longtemps à glisser sur une mer large ; bientôt, tandis qu'à l'Ouest s'accumulent les visions des cimes boisées, le Pélion (1 620 m.), puis l'Ossa (1 965 m.), enfin le géant de l'Olympe (2 975 m.), à l'Est les noires et basses ondulations de la péninsule de Cassandra, qui ne dépasse guère 300 mètres (323 m.), limitent également la vue. Entre le Pélion et la pointe extrême de Cassandra cesse la mer bleue, agitée, profonde : on aborde la plate-forme sous-marine de 200 mètres. Bientôt, le maquis olympien s'abaisse sur les plages de Piérie, tandis que la presqu'île de Chalcidique se démantèle à l'isthme de Potidée, reprend ses vieilles formes massives où, au-dessus des falaises, se groupent les nouveaux villages de pêcheurs. Le golfe, devenu verdâtre, boueux, mais aussi lisse et paisible, se resserre encore. C'est maintenant, à l'Ouest, la côte basse et deltaïque du Vardar : les lagunes scintillent, coupées de roselières ; en avant, barrant l'entrée de la baie, un bras du fleuve lance un « épi », une pointe alluviale et marécageuse ; de l'autre côté — 6 kilomètres à peine —, la table de Chalcidique, haute de 20 à 30 mètres, dresse sa falaise gazonnée. Les fonds montent à 30 mètres. Le navire met la barre au Nord-Est, et la ville blanche, escaladant sa montagne, encore encerclée des murailles byzantines, paraît à l'extrémité du golfe[1] (v. cartes 26 et 27, pl. LVIII-LIX).

La « baie de Salonique », qui termine le golfe, donne presque partout des mouillages. Elle n'a que 6 milles de large au maximum, mais en son centre un chenal, de 29 à 20 mètres, conduit face même à la ville. Devant la ville encore 13 mètres de profondeur. La côte Nord-Est y forme un rentrant marqué entre les deux caps, le « grand Karabouroun » au Sud, le « petit Karabouroun », ou « Micra », tout simplement, au Nord-Est, avant les faubourgs de la ville. La côte Nord-Ouest, au contraire, reste basse, marécageuse, bordée de grands bancs, qui se déplacent parfois. De temps à autre, l'eau boueuse, venant du Vardar et des débouchés des lagunes, s'avance presque jusqu'à la rive orientale, à la rencontre du « grand cap ». Cette partie occidentale est la plus dangereuse, la plus instable : certains hauts fonds disparaissent, réapparaissent selon les années. Mais le courant du Vardar semble assez fort pour déblayer, pour entraîner les

1. *Instructions nautiques*, n° 967 : Bassin oriental de la Méditerranée, 2e volume, P., Imprimerie Nationale, 1913, tirage de 1915, in-8°, 629 p. (fascicule de correction du 1er janvier 1928), pp. 179-187. — Carte marine n° 4785, levé de 1893, édition de 1905.

alluvions vers le Sud. Le fond même de la baie maintient sa profondeur entre 20 et 10 mètres, et, avec quelques dragages, le port n'est pas du tout menacé d'ensablement.

Le mouillage des navires est donc relativement aisé. Il se fait devant la ville par des fonds de 16 à 13 mètres. Quelques précautions restent à prendre, vu les changements de fonds, surtout au Nord-Ouest, vu aussi les vents du Sud-Ouest, avec lesquels la mer se lève et qui rendent difficiles alors les débarquements. Aussi, à la place de se contenter, comme jadis, de débarquements à l'aide des *mahonadji*, dont seules les barques, sculptées en poupe, accostaient devant la ville, on a fini par construire un port, plus à l'Ouest, d'une profondeur de 8 m. 50 (8 m. devant les quais), avec un brise-lames orienté Nord-Ouest-Sud-Est, pour protéger contre le vent dominant, et long de 560 mètres, avec un quai de 400 mètres de long, de 130 mètres de large, enfin deux môles perpendiculaires au quai et au brise-lames. Les travaux, entrepris par une société française en 1896, étaient achevés en 1903.

Le port est établi à l'Ouest de la ville, devant le quartier du « Vardar », soit aux endroits où aboutissent les lignes ferrées de l'Ouest (vers Kénali et Monastir) ou du Nord (vers Guevguéli ou Doïrane). La position même de Salonique, adossée à sa montagne massive, qui, entre 400 et 700 mètres, barre, au Nord-Est de la ville, la zone des lacs de Chalcidique. A l'Ouest, au contraire, commence la *Campania*, les platitudes steppiques ou marécageuses, dont la transformation commence au point de vue agricole, mais qui fut de tout temps la grande région de passage. Évitant la direction du Nord même, cependant marquée par la ligne du Vardar, mais interrompue maintes fois par les gorges de la moyenne vallée, la grand'route, romaine, byzantine ou turque, rejoignait à travers la « Campagne salonicienne », puis les passes aisées du Vermion Oros, les hautes plaines macédoniennes et la grande voie Nord-Sud, qui gagnait le haut Vardar. Ainsi, la route marine se raccorde aux routes terrestres, et Salonique apparaît comme un port balkanique autant que macédonien.

La zone franche : l'organisation. — L'idée de transformer le trafic de Salonique, jusqu'alors surtout port d'importation pour la Macédoine, en un commerce de transit et d'entrepôt pour la péninsule balkanique entière, devait tenter les responsables de la prospérité de la ville, privée dès 1913, par des frontières douanières, de l'arrière-pays, jadis ottoman. La conception d'une « zone franche » fut émise par M. Cofinas, directeur des Services de Trésorerie de Macédoine, en 1914. Il fallait soustraire Salonique au régime douanier et protecteur de la Grèce. Vénisélos l'adopta et la loi 390, votée par la Chambre hellénique le 17 novembre 1914, créait « une zone franche, détachée du territoire douanier, qui s'étend sur le reste du port de Salonique » (art. 1er). Le décret royal du 28 septembre 1915 en fixa les limites. La question, interrompue par la Guerre, fut reprise en 1923, sous l'impulsion de M. Cofinas, devenu ministre des Finances. Après consultation de la Chambre de commerce de Salonique, le 15 février 1923, un nouveau décret instituait un « Commissariat de la zone franche », organisme autonome chargé, au lieu de l'État grec, de l'administration du nouveau port. Il était composé d'un représentant de la ville, de deux délégués de la Chambre de commerce, d'un délégué du Syllogue commercial, d'un délégué de l'Association des industriels. A côté, des représentants du gouverne-

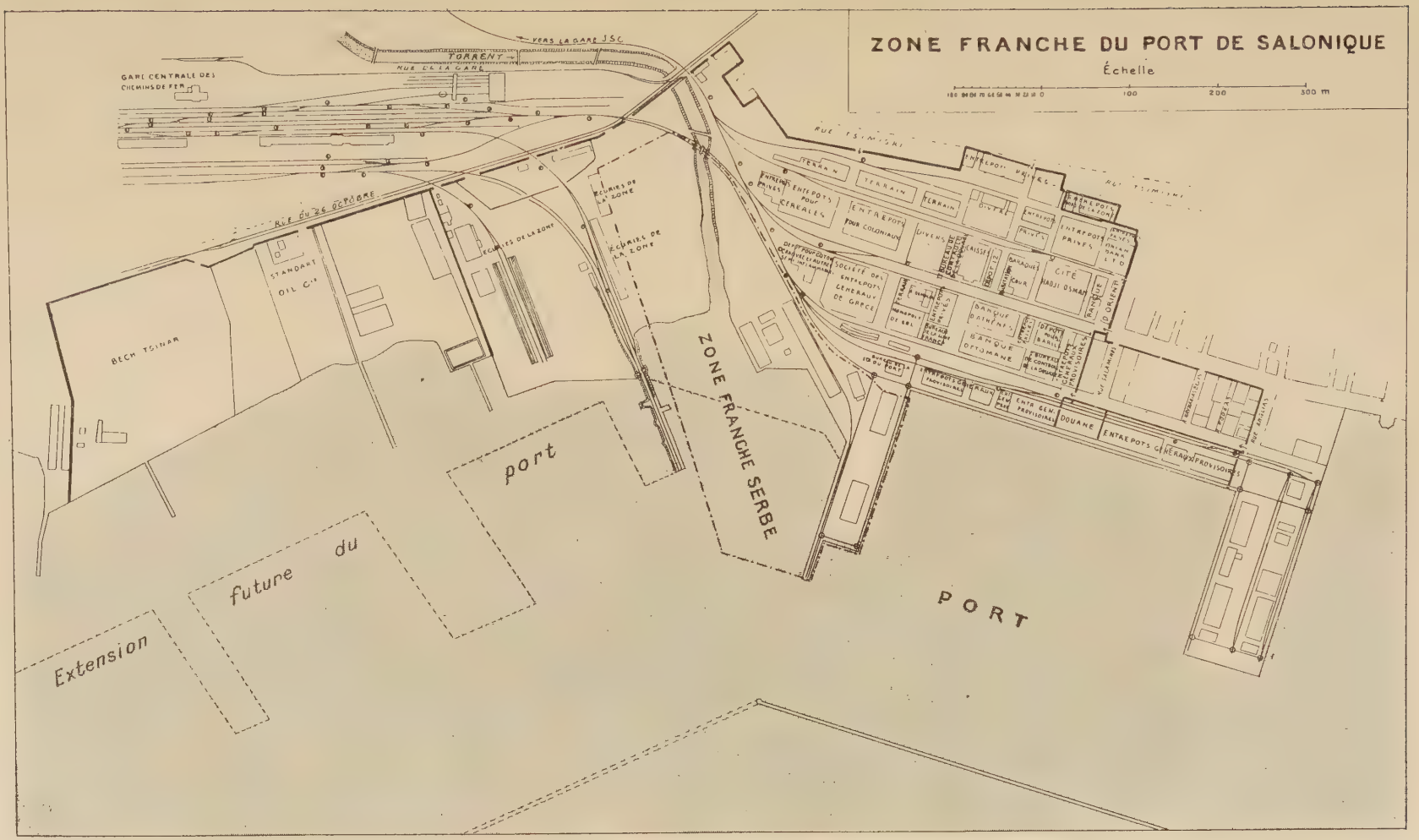



Fig. 39. — Plan de la zone franche. (Communiqué par le *Commissariat de la zone franche*).

ment, directeur de la Douane, capitaine du port, inspecteur des Travaux publics, commissaire gouvernemental des Chemins de fer de Macédoine ; enfin y siège le directeur de la succursale salonicienne de la Banque nationale de Grèce. La zone franche fut ouverte le 19 octobre 1925.

La zone franche embrasse la plus grande partie du port construit en 1903, laisse en dehors d'elle le port non abrité qui s'étend le long de la ville et est surtout fréquenté par les *mahonnes*, barques à voiles. Sa superficie première était de 158 000 mètres carrés sur mer et de 178 400 mètres carrés sur terre. Ces derniers furent portés en 1928 à 193 000 mètres carrés (v. fig. 39). La zone est contiguë aux gares de marchandises, établies à l'Ouest de Salonique, au Sud du quartier « du Vardar ». Une série de lois exproprièrent les maisons de commerce privées qui se trouvaient dans l'enceinte. Un emprunt de 10 millions de drachmes, consenti par la Banque nationale, permit de construire dès 1925 de nouveaux hangars, de commencer des hangars métalliques, de refaire les entrepôts délabrés, de poser de nouvelles lignes de chemins de fer : aux 2 350 mètres de voies ferrées existant dans l'enceinte, s'ajoutèrent 1 520 mètres nouveaux. En trois années, les entrepôts furent portés à 71 171 mètres carrés, dont 28 232 loués à des particuliers.

Devant le port règne la plus grande activité. Peu à peu, on modernise les vieux bâtiments turcs, où s'est installée la direction de la zone et quelques magasins spéciaux, pour les étoffes, les huiles, les fers, les légumes, surtout les pommes de terre. C'est surtout vers l'Ouest, sur les terrains libres, que la zone développe ses hangars et ses services. Au delà de la « zone libre serbe » — dont nous parlerons plus loin —, au reste à peu près vide, s'élèvent les bâtiments neufs, tout en ciment et en asphalte. Là sont les écuries et étables ultra-modernes : une première, à trois étages en béton armé, d'un modèle qui rappelle un peu les fermes normandes avec leurs bois apparent et leur toiture de tuiles rouges, est à la fois une étable et un grenier. En haut, sous la toiture, dépôt de foin et de fourrage, enlevé par des grues, transporté aux crèches par des wagonnets électriques. Au second étage, les animaux sont amenés par des planchers inclinés : ici les moutons (il y a mille places), parqués en neuf compartiments, séparés par des grillages mobiles, munis chacun de crèche et d'abreuvoir à eau courante ; par le plancher incliné, les urines et liquides sont automatiquement conduits à un collecteur général, tandis que le fumier est déversé par des ouvertures *ad hoc* sur les wagons qui le transportent au loin; là l'étable à bœufs (pour cent têtes), agencée de même. Enfin, au premier étage, deux étables à bœufs de 100 places chacune, une écurie à chevaux de trente-deux boxes, munis de murs bas et mobiles, une étable à taureaux de douze boxes. Le nettoyage rapide est assuré par des conduites d'eau à grande pression. Le tout est éclairé à l'électricité. Un peu plus loin, isolée, l'étable à porcs, divisée en huit compartiments de quarante places chacun. A côté, le dispensaire vétérinaire.

Au delà encore, vers l'Ouest, les immenses citernes à pétrole de la *Standard*. De ce côté on projette, pour agrandir le port, devenu trop étroit, la construction de trois nouveaux bassins, dont les dépenses sont évaluées à 500 millions de drachmes : il est prévu un nouveau quai de 300 à 350 mètres de longueur, un troisième môle de 300 mètres sur 150 (on arriverait ainsi à une longueur totale de quais de 1 500 mètres) ; on doit bâtir encore 15 000 mètres carrés d'entrepôts, d'abord à un étage, à deux étages par la suite. On doit y faire accéder de nouvelles voies ferrées.

Un navire, sous la conduite du bateau-pilote, qui est allé le chercher à un mille environ du port, entre dans la zone franche : son capitaine est tenu de déposer, en double, un manifeste détaillé de sa cargaison. Alors, il décharge ses marchandises dans les magasins généraux provisoires ( « docks »), qui occupent une surface de 13 142 mètres carrés. Ou bien les marchandises sont retirées immédiatement par le destinataire, ou bien elles sont déposées dans les entrepôts communs ou privés. Quand il s'agit d'une arrivée par voie de terre, tout train entrant dans la zone franche est muni d'une déclaration établie à la frontière sur la base de ses lettres de voiture ; les wagons scellés entrent dans la zone franche. Le destinataire a un délai de dix heures pour en prendre livraison. La réexportation des marchandises se fait en présence d'un agent de la zone ; si les marchandises embarquées sont importantes au point de vue fiscal, on exige un acte de garantie signé de deux personnes notables, attestant qu'elles fourniront, dans un délai de trois mois, un certificat du port de débarquement, visé par l'autorité consulaire hellénique (ainsi pour les soieries) ; le transit par chemin de fer se fait en wagons plombés, assemblés en train spécial, confié par le service de la zone au service central des chemins de fer. Somme toute, les formalités sont réduites au minimum.

Les droits sont de différentes sortes. Il y a d'abord les droits de factage, selon la catégorie de marchandises et la manière de débarquement et d'embarquement. Les objets sont classés en trois grandes catégories : produits de première nécessité (farines et céréales, terres et pierres, papiers, bois, engrais, légumes secs, etc.), matières premières ou objets ouvrés (liste des plus longues), enfin marchandises de luxe. Les droits de factage varient entre 6 et 56 drachmes par tonne, selon la marchandise et le mode de manutention ; il y a un tarif unique pour les marchandises en transit, variant de 5 à 40 drachmes. Les droits d'entrepôt dans les docks sont assez faibles : au delà des cinq premiers jours (sans frais), ils s'étagent de 0,15 par 100 kilogs et par jour (ainsi terres ou céréales) à 1 dr. 50 (articles d'habillement), exceptionnellement à 3 drachmes (objets de luxe, tels que parfums, spiritueux ou pelleteries). Les frais d'entrepôt dans les entrepôts communs de la zone franche sont encore moins élevés (de 0,35 à 5 drachmes par 100 kilogs et par 10 jours). Les animaux paient une taxe de logement (0,20 par tête pour le petit bétail, 2 dr. pour les bovins, 5 dr. pour les équidés). A cela enfin s'ajoute le droit de manutention perçu par les agents maritimes, naturellement, l'assurance, au reste libre (la prime est de 6,25 à 15 pour 1 000), le droit de pilotage des navires, le droit de port, les droits sanitaires, les droits de phares et de mouillage (perçus par la Société française des Phares jusqu'au 31 décembre 1928, et, depuis, par la Capitainerie du port). Le nombre est assez impressionnant. Le total n'est pas considérable.

Dernière remarque. L'intensité du trafic permet d'abaisser sans cesse les droits. Ainsi, les droits de factage ont été réduits en trois ans de 20 à 200 % : par exemple, les farines de consommation locale payaient (réception des quais) 10 drachmes par tonne en 1925-1926 et 6 drachmes en 1927-1928, les articles de luxe 24 dr. 75 en 1925-1926 et 10 drachmes en 1927-1928 ; les farines en transit passent de 22 drachmes à 12 drachmes, les laines brutes en transit de 23 dr. 50 à 12 drachmes, les articles de luxe en transit de 36 dr. 75 à 12 drachmes. D'autre part, les frais d'entrepôt sont diminués de 50 % pour toutes les marchandises en transit.

Outre la manutention nécessaire, déchargement, embarquement, etc., sont autorisées dans l'intérieur de la zone franche toutes les opérations purement commerciales, c'est-à-dire les manipulations qui ne modifient pas la nature primitive des marchandises : vente, transfert, mise en gage, pesage, prélèvement d'échantillons, etc.. Ainsi quelques industries se sont installées dans la zone franche : ce sont des travaux de première nécessité, qui ne peuvent attendre, triage et emballage de cocons de soie, d'opium, de fruits, noix et amandes. On projette la construction de grands magasins de tabacs.

Ainsi — sur le modèle des grandes zones franches européennes, Anvers, Hambourg — la zone franche de Salonique fait la fortune de la ville. Ses recettes pour 1928 ne furent pas inférieures à 14 millions de drachmes (14 383 893), dont plus de 6 millions payés pour prix de transport des marchandises et plus de 5 millions de droits d'entrepôt. C'est en étudiant son trafic que l'on se rend compte de son rôle.

La zone franche : le trafic. — C'est la zone franche qui accapare presque tout le commerce d'importation de la ville : sur 1 631 navires, entrés dans le port en 1928, la zone franche en a reçu 1 183. En revanche, l'exportation est relativement minime : sur 1 597 navires, sortis cette même année, 964 seulement prirent la mer de la zone franche. C'est le commerce par mer qui fait toute l'importance : à peine 150 000 tonnes par voie ferrée, entrées ou sorties, contre près de 800 000 tonnes, arrivées ou parties par mer (en 1927, 794 281 tonnes au total par vapeurs et 249 tonnes par voiliers).

Depuis la création de la zone, le progrès du trafic est régulier. Mais il faut une analyse minutieuse pour se rendre compte du rôle des importations maritimes dans le commerce de la zone franche.

| | Importations (en tonnes) | | | Exportations (en tonnes) | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | par mer | par fer | totales | par mer | par fer | totales |
| 1926 | 320 111 | 125 476 | 445 597 | 55 891 | 54 771 | 80 662 |
| 1927 | 366 751 | 91 117 | 457 928 | 39 890 | 39 007 | 78 897 |
| 1928 | 424 538 | 58 832 | 483 370 | 35 287 | 50 313 | 85 600 [1] |
| 1929 | 457 279 | 42 507 | 587 578 | 39 169 | 64 022 | 103 191 |

Ainsi, les seuls progrès sont ceux des importations par mer ; les importations par voie ferrée sont en constant recul ; les exportations sont stationnaires et celles qui prennent la voie marine sont plutôt en régression. Les causes sont surtout tarifaires. Nous reviendrons sur ce point en étudiant la question serbe.

La grosse importation est faite de produits alimentaires : le blé (108 292 t. en 1929) et les farines (16 505 t.) et céréales donnent la plus forte masse. La seconde place est prise par les combustibles, le charbon (108 529 t.) et le pétrole (44 174 t.). Puis se classent les minéraux et métaux bruts (47 117 t.) et ouvrés (57 288 t.), le ciment (31 364 t.) et le bois (55 470 t., à quoi il faut ajouter 42 433 mc). Dernière grande catégorie : les produits alimentaires, sucres (et confiserie : ensemble 17 763 t., venant surtout de Tchécoslovaquie), pommes de terre (10 452 t.).

1. Chiffres du *Bulletin annuel* de la zone franche de Salonique, 1928. La Statistique générale de la Grèce (*Bulletin mensuel de statistique*, février 1929) donne des chiffres un peu différents pour cette même année : 487 554 tonnes aux importations et 84 238 tonnes aux exportations. A ces chiffres, il faut ajouter encore les bois de construction, calculés en mètres cubes (25 032 aux entrées, 37 291 aux sorties), et 25 391 tonnes d'animaux de boucherie vivants entrés dans les écuries de la zone franche, destinés à la consommation locale (14 950 bovins, 845 985 têtes de menu bétail, 2 070 porcs, 3 013 têtes de volaille).

Cette liste montre suffisamment les besoins d'un pays neuf, qui se peuple et construit ses nouveaux villages. Le commerce de la zone franche réédite — en les multipliant — les traits du commerce général de la Macédoine : un afflux de produits alimentaires ou de matériaux de construction, dû à la colonisation neuve. Entre 1925 et 1928, ç'a été le grand effort d'établissement des réfugiés. Une grande partie de ces importations — nous le verrons — ne vont pas loin.

Les premiers fournisseurs sont les pays qui peuvent offrir cette nourriture, ces matières premières. La Grande-Bretagne donne son charbon (101 264 t. de charbon sur 113 997 t. d'importations venues d'Angleterre et d'Écosse). Les États-Unis donnent leur blé et leur farine (54 683 t. de blé et farine sur les 69 932 t. de l'importation des États-Unis), et le Canada n'est pas loin avec 23 091 tonnes de blé, totalité de ses envois. En 1929 s'est classée en tête la Iougoslavie (127 803 t.) avec foule de marchandises, en premier lieu les bois (53 972 t.), puis le ciment (12 405 t.) et les minéraux (13 995 t.). Derrière, la Roumanie (46 463 t.) avec son pétrole (34 729 t.), la Russie (30 185 t.) avec du ciment (17 101 t.) et les pétroles (6 880 t.). Enfin l'Italie expédie 24 387 tonnes, de sucres, confiserie et fruits surtout ; la France 13 017 tonnes, surtout des métaux bruts (fer) et ouvrés. Tel est le marché d'importation de la zone franche : les Balkans y sont donc en bonne place : on peut y joindre la Bulgarie, qui envoie du blé, et au delà des terres balkaniques, la Hongrie (10 961 t., dont 7 902 de pommes de terre).

Que deviennent ces importations ?

La majeure partie en est débarquée à Salonique même : pas moins de 363 624 tonnes en 1927, 388 755 tonnes en 1928[1], 481 492 tonnes en 1929. L'analyse de ces sorties de la zone franche vers la ville montre bien le rôle de ce marché salonicien d'importation.

La grosse masse de 1929 est fournie par le charbon (102 244 t.), le pétrole (44 993 t.) et le ciment (27 635 t.), bref les combustibles et les matériaux de construction, à quoi on peut ajouter les « minéraux et métaux bruts » (28 634 t.), rubrique qui comprend surtout le fer semi-ouvré ; enfin les métaux ouvrés (44 661 t.) et les bois (46 779 t. + 43 937 mc. de bois de construction). La seconde masse est due au blé (93 046 t.), aux farines (13 124 t.) et aux sucres (13 233 t.), bref aux produits alimentaires de première nécessité. Il faut placer ensuite les viandes de boucherie, le gros bétail, le menu bétail, plus quelques porcs et volailles.

Bref, il s'agit bien d'un marché qui absorbe surtout les produits nécessaires à la consommation, à la construction d'un pays en transformation. On peut dire que c'est la colonisation macédonienne qui fait la fortune de la zone franche.

Cependant une autre partie de ces importations — et c'est l'objet propre de la zone franche — passe en transit. Ce sont les « chargements » des statistiques et, avec eux, Salonique joue le rôle de marché de réexportation, de redistribution soit vers l'intérieur (chargements des wagons), soit outre-mer (chargements des bateaux). Ce rôle est encore faible : ce sont surtout des causes politiques qui ont contrecarré cette évolution.

Le total de ces réexportations ne s'est élevé pour 1929 qu'à 103 191 tonnes. La tête est prise par les « minéraux et métaux bruts » (19 872 t.), puis par le blé

1. Le *Bulletin de statistique* de la Grèce donne encore ici un chiffre un peu plus faible, 382 737 tonnes en 1928. Nous prenons les chiffres inscrits sous la rubrique « Exportations en ville », terme qui se rapporte seulement aux marchandises dédouanées, sorties de la zone franche vers Salonique, donc en fait importations.

(12 935 t.) et les farines (5 747 t.). Les autres matières, produits alimentaires, ont un tonnage très inférieur : l'orge (3 772 t.) et autres céréales (3 089 t.), les légumes (3 230 t.) et les pommes de terre (1 599 t.), les huiles (3 592 t.) et les sucres (4 537 t.) ; les métaux ouvrés (6 845 t.). A qui sont destinés ces articles ?

Le client essentiel est la Iougoslavie. Chose curieuse, la Iougoslavie utilise peu la « zone libre serbe ». qui lui fut concédée à l'intérieur de la zone franche (et avant la création de la zone). Quand nous la visitâmes en octobre 1927, en septembre 1929, elle était à peu près vide : l'immense silo à grains ne servait pas, et sauf quelques tas de bois et un troupeau de moutons noirs, errant dans l'immensité, on ne voyait pas une marchandise. Le commerce iougoslave se faisait par la zone franche. C'est par la zone franche que la Iougoslavie recevait les « minéraux et métaux bruts » (2 543 t.), les huiles et substances oléagineuses (2 333 t.), articles « confectionnés » (1 328 t.), surtout textiles. Au total la Iougoslavie absorbait 14 402 t. sur les 103 191 t. des réexportations.

C'est du Nord aussi, de Iougoslavie, que vient, en sens inverse, le mouvement principal de la zone franche. Les wagons déchargent les petits animaux qui se pressent, qu'on dénombre, qu'on pèse, qui passent un examen de santé. Les étables à l'automne sont pleines : chèvres, béliers et moutons. C'est par l'organisation de ses étables, par son service vétérinaire, par l'inspection minutieuse, par la confiance qu'elle inspire, que la zone franche est devenue un véritable marché, une Bourse du bétail. Jadis le bétail était voituré, manipulé, perdait en route poids et qualité. Aujourd'hui les quarantaines sont supprimées, les visites écartent tout de suite les animaux suspects. Aussi, dès que le début de l'automne fait descendre les animaux de la montagne, durant neuf mois, c'est la zone franche qui devient l'arbitre des transactions entre vendeurs, Serbes ou Bulgares, et acheteurs, les Grecs. Déjà le bétail bulgare, les vaches grises laitières de Pléven, prennent l'habitude de cette route, malgré les difficultés du chemin : voie ferrée étroite jusqu'à la frontière, les pistes qui gagnent Sidirocastron (Démir Hissar), puis le chemin de fer vers Salonique. On espère beaucoup de la construction de la voie normale qui se poursuit, entre Sofia et Salonique, en évitant Doïrane.

En 1929 la zone franche a vu passer 770 210 têtes de petit bétail, 24 863 têtes de gros ruminants, 7 628 porcs, 536 chevaux, et 1 827 têtes de volaille. Le tout d'une valeur totale de 700 millions de drachmes.

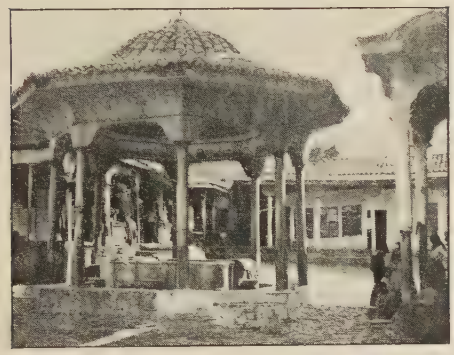
L'autre nouveauté est l'arrivée du blé iougoslave.

Jusqu'alors, le blé n'arrivait guère que d'Amérique : chaque mois un bateau de 5 à 8 000 tonnes. En 1928 on avait débarqué 97 000 tonnes. Or, les céréales de la récolte 1929 commencent par arriver en wagons de Iougoslavie. Ce ne sont certes pas des exportations pour l'Europe, le fret restant trop cher : les compagnies anglaises demandent 16 shillings par tonne (au départ de Varna, 11 sh. 1/2). Mais à l'automne les entrepôts sont pleins : les sacs de blé, d'orge s'accumulent, attendant les acheteurs de demain[1].

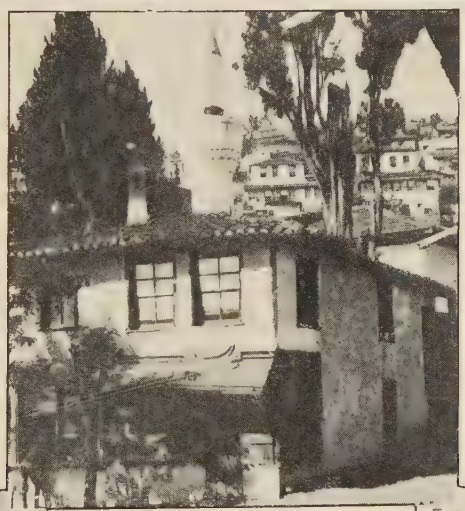
1. L'évolution qui se dessine — conséquence des dernières conventions gréco-iougoslaves — se montre bien dans les chiffres d'importation de la zone franche durant les mois d'été 1929 (en tonnes):

| | Blé | Orge | Seigle | Haricots | Chrome | Tuiles | Bois de constr. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Juillet . . . . . | 585 | 10 | 395 | | 988 | 706 | 8 786 |
| Août . . . . . | 3 241 | 975 | 139 | 309 | 445 | 1 137 | 4 137 |
| Septembre (jusqu'au 24). | 3 292 | 1 978 | 70 | 965 | 60 | 521 | 3 551 |
| | 7 218 | 2 963 | 604 | 1 274 | 1 493 | 2 364 | 16 474 |

La citadelle

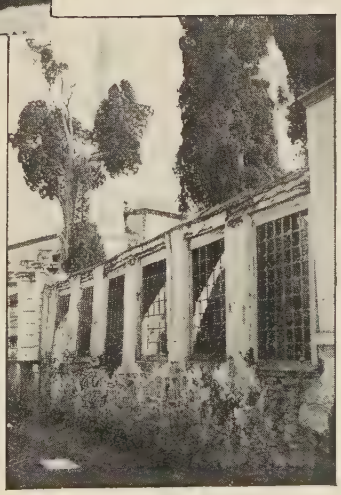


Tekké (monastère) des derviches tourneurs



Un coin de la ville haute

Cimetière et mosquée au N.-O.



*Phot. Service photographique Armée d'Orient*

LES QUAIS

LA ZONE FRANCHE : LES BASSINS

LA ZONE FRANCHE : LES ENTREPÔTS

L' « AVENUE DE LA VICTOIRE » ET LES QUAI SURÉLEVÉS

*Phot. Lykides, Salonique.*

La Iougoslavie a envoyé par chemin de fer dans la zone franche en 1929 116 459 tonnes de marchandises. La Grèce, principal client, absorbe 69 909 tonnes en farines et blé surtout, et aussi métaux ouvrés, sucre, pommes de terre, charbon et bois. Au total, jusqu'à présent, un marché assez faible. Les arrivées iougoslaves se traduisent surtout par des réexportations, à destination de la France (5 802 t. en 1928 surtout minéraux et métaux, 3 548 t.), de l'Allemagne (5 072 t., dont 4 186 t. de minéraux et métaux), enfin, de l'Albanie (4 126 t.), des Pays-Bas (3 162 t., minéraux et métaux), de la Belgique (2 564 t., surtout de l'orge).

La zone franche apparaît donc, pour le moment, moins comme un grand port balkanique, que comme le déversoir sur la Macédoine rénovée des produits alimentaires et des matériaux de construction des grands fournisseurs mondiaux, surtout Empire britannique et États-Unis. Son exemple est une illustration — entre tant d'autres — de la vive concurrence des deux grands groupes commerciaux[1].

L'accès de la Iougoslavie a la mer Égée. — La création de la zone franche par elle-même ne résolvait pas tous les problèmes du transit. La position géographique de Salonique, rattachée à la Grèce comme le commandaient les rapports linguistiques et les liens maritimes, mais détachée du Centre balkanique, de la grande voie Morava-Vardar, implique toujours que le port est l'unique débouché de la « Serbie du Sud », soit de la Vieille Serbie et de la Macédoine du Nord. Le problème économique subsistait. La faible importation venue de Iougoslavie (seulement 53 400 t. en 1928), la plus faible encore exportation vers la Iougoslavie de la zone franche (20 090 t.), démontraient suffisamment que le courant naturel était entravé par les conjonctures. La question politique dominait donc la question économique. Il est nécessaire d'en dire un mot.

Il faut remonter loin dans le passé pour la comprendre. Elle naît de la conjonction des deux routes, dont nous avons parlé dans notre Introduction. La route maritime — le périple égéen — est grecque. La route terrestre — Morava-Vardar — est balkanique. La petite Serbie d'autrefois, d'avant 1912, ne l'empruntait guère : ses exportations s'en allaient plutôt vers le Nord, vers l'Autriche-Hongrie, qui prenait, en 1875, 25 millions de francs sur les 35 millions de l'exportation serbe, 21 millions de francs sur 31 de l'importation, en 1895, 38 millions sur 43 de l'exportation, 16 millions sur 28 de l'importation, en 1905, 64 millions sur 72 de l'exportation et 33 millions sur 55 de l'importation. Mais en 1906, l'Autriche-Hongrie, poursuivant sa politique de domination sur les Serbes, fermait sa frontière afin d'imposer le traité de commerce qu'elle exigeait. Cette « guerre des porcs » — le bétail était en tête des exportations serbes — eut le résultat inverse de celui qu'escomptaient la ferme hongroise et l'usine viennoise : il créa tout de suite un mouvement commercial vers le Sud, voire une modification des habitudes commerçantes des Serbes : on créa des abattoirs, on remplaça la vente du bétail sur pied par celle des viandes, la sortie des blés par celle des

1. Le cahier des charges du 8 / 20 juillet 1896 et la convention du 18 / 31 décembre 1904 avaient chargé de l'exploitation du port une société française, la *Société franco-hellénique d'exploitation du port de Salonique*, qui, sous l'Empire ottoman, avait entrepris les premiers travaux. A cette société la convention du 30 janvier 1930, conclue entre elle et la Commission du port de Salonique, substitue une caisse portuaire, administrée par le Commissariat de la zone franche. Le but principal de la caisse est la construction d'un bassin de 258 000 mq., profond de 10 m., formé de deux jetées de 370 et 400 m., avec des quais de 1 400 m., permettant à 15 bateaux environ d'accoster.

farines, tous produits qui pouvaient prendre sans danger des routes plus longues. Quand la guerre douanière cessa (1911), de nouvelles habitudes étaient prises. En 1911, sur les 116 millions de francs, par lesquels se chiffrait l'exportation serbe, l'Autriche-Hongrie devait se contenter de moins de la moitié (48 millions) et la Turquie en absorbait déjà 12 ; à l'importation l'Autriche-Hongrie industrielle gardait sa supériorité (47 millions sur 115), étayée par la production allemande (31 millions). L'exportation était tout agricole (céréales, produits animaux et fruits : 103 millions sur 116). L'importation était surtout industrielle (30 millions de textiles, 11 millions de machines, 8 millions de produits chimiques), mais quelque peu agricole (22 millions dont 10 de produits d'élevage)[1].

Telle était la physionomie du commerce serbe avant la Guerre.

Après la Guerre reprirent les exportations par le Sud, c'est-à-dire vers la Grèce. Elles ne cessent d'abord de croître en tonnage (43 700 t. en 1922, 141 150 t. en 1924) et en valeur :

| | Exportations totales de Iougoslavie (en 1 000 dinara) | Exportations en Grèce (en 1 000 dinara) | % |
|---|---|---|---|
| 1921 | 2 460 737 | 127 649 | 5,19 |
| 1922 | 3 691 166 | 172 320 | 4,67 |
| 1923 | 8 048 843 | 462 334 | 5,74 |
| 1924 | 9 538 774 | 676 169 | 7,09 |

Puis la situation reste stationnaire, voire recule, sinon en tonnage (103 684 tonnes en 1926, 194 029 tonnes en 1927, 221 552 tonnes en 1928, du moins en valeur :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1925 | 8 904 539 | 658 466 | 7,40 |
| 1926 | 7 818 180 | 578 027 | 7,39 |
| 1927 | 6 400 153 | 619 800 | 9,68 |
| 1928 | 6 444 700 | 535 011 | 8,30[2] |

Sur les 535 millions de dinara, que valent les exportations de 1928 vers la Grèce, la plus grosse part (206 millions) est fournie par le bétail vivant, soit la quantité de 1 028 276 têtes ; au second rang le bois et produits forestiers (153 millions) ; les comestibles donnent 38 millions (1 585 t.), les produits animaux — laines, peaux, cocons, etc. — 32 millions, les légumes 26 millions (3 866 t.), les terres et pierres 13 millions (36 726 t.), les céréales exceptionnellement 14 millions seulement (5 913 t.), tandis qu'en 1927 leur valeur était de 92 millions (76 683 t.). Autrement dit, ce grand pays rural qu'est la Iougoslavie expédie par son chemin de fer et ses routes, vers Salonique surtout, ses seuls produits agricoles.

Il est très diffficile, sinon impossible, de déterminer dans ce trafic la part des produits macédoniens. Les seules statistiques que nous possédions à cet égard sont établies par la Chambre de Commerce de Skoplié, qui a dans son ressort toute la Serbie du Sud (Macédoine du Nord et Vieille Serbie), et les calculs sont assez approximatifs. Durant l'année 1928-1929 (septembre à septembre), on chiffrait à 924 millions de dinara la valeur des marchandises de la Serbie du Sud

1. Cf. les tableaux de la brochure de Stoyanovitch (ministre du Commerce) : *Le mouvement commercial de la Serbie*, P., Imprimerie graphique, 1919, in-16, 30 p.

2. *Statistique du commerce extérieur du royaume des Serbes, Croates et Slovènes* pendant l'année 1928, Belgrade, mars 1929, in-4°, 636 p. — Renseignements fournis par la Chambre de Commerce de Skoplié et la Chambre de commerce et d'industrie S. H. S. de Salonique.

disponibles pour l'exportation : en tête les animaux (300 millions pour les ovins et caprins, 120 millions pour les bovins) ; en second lieu les récoltes chères, l'opium (154 millions), le tabac (90 millions), les cocons de soie (17 millions 1/2) ; venaient ensuite les céréales (105 millions) et les légumes (26 millions) ; enfin, le minerai de chrome (40 millions), les peaux (18 millions 1/2), les fromages (16 millions 1/2). A l'exception du chrome (surtout de Valandovo), ce sont là encore des matières agricoles.

Le courant inverse est plus irrégulier. Les importations en Iougoslavie venues de Grèce ont subi deux étapes de décadence. Elles diminuent d'abord de 1921 à 1923 avec lenteur, mais constance :

| | Importations totales en Iougoslavie (en 1 000 dinara) | Importations de Grèce (en 1 000 dinara) | % |
|---|---|---|---|
| 1921 | 4 122 097 | 242 557 | 5,89 |
| 1922 | 6 441 876 | 181 519 | 2,82 |
| 1923 | 8 309 635 | 169 399 | 2,04 |

Les causes en sont d'ordre technique et politique : nous les verrons plus loin. En 1923 les deux États signent une nouvelle convention pour régler le transit par Salonique (10 mai). Les importations remontent et se maintiennent durant deux ans :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1924 | 8 221 743 | 265 447 | 3,23 |
| 1925 | 8 752 879 | 261 249 | 2,98 |

Mais, de nouveau, elles retombent et non pour des raisons uniquement financières : la décroissance du tonnage est réelle : ainsi 16 266 tonnes en 1926, 11 450 tonnes en 1927, 9 230 tonnes en 1928 ; baissent surtout les sommes dépensées en achats :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1926 | 7 631 779 | 147 813 | 1,94 |
| 1927 | 7 286 290 | 102 311 | 1,41 |
| 1928 | 7 835 326 | 100 456 | 1,28 |

La chute graduelle du pourcentage, qui se poursuit depuis 1924 et qui, depuis 1926, n'est pas proportionnelle à la baisse des importations iougoslaves, montre que la Iougoslavie cherche d'un autre côté les articles qui venaient du Sud et dont elle a besoin.

Sur les 100 millions de dinara, que représentent les importations de Grèce en 1928, la somme principale provient des achats faits hors de Grèce : tout d'abord les textiles, coton (35 797 000), laine — et autres poils textiles — (23 289 000), forment, de beaucoup, les plus importantes entrées. Quelques articles agricoles, surtout les fruits (16 millions), les farines (3 millions), les légumes (3 millions). Les autres produits industriels sont insignifiants à côté des textiles : 2 613 000 pour le fer et les articles en fer. Tout ceci n'a point l'importance du commerce d'exportation. Les objets manufacturés, que la Iougoslavie demande à l'Europe, arrivent par une autre voie, celle du Nord. Sur des recettes douanières de 1 625 millions de dinara pour toute la Iougoslavie (1928), les bureaux de douane de Skoplié, Bitolj et Djevdjélia (Guevguéli) n'ont enregistré respectivement que 47,14 et 11 millions.

Ces chiffres viennent donc corroborer ceux qui nous sont apparus de l'autre côté de la frontière, dans l'étude de la zone franche. Ici encore Salonique n'apparaissait plus comme la porte balkanique, paraissait se rétrécir à son rôle macé-

donien. Cette situation est-elle le résultat de nouvelles conditions économiques ou la conséquence d'un état politique, donc passagère ? C'est ce qu'il convient d'examiner maintenant.

Les conventions du transit. — L'analyse du commerce iougoslave, comme celui de la zone franche salonicienne, révèle donc un état qui peut sembler anormal. On dit, un peu trop souvent aujourd'hui, que l'économie commande la politique. La politique prend souvent sa revanche. Et c'est dans des avatars, qui n'ont rien d'économique, que l'on trouve la clé de ce complexe problème salonicien.

Durant la première guerre balkanique, Salonique avait été la « ville convoitée » par les trois alliés. La menace bulgare contraignit les Serbes et les Grecs à se faire des concessions mutuelles et à signer le traité d'alliance du 1er juin 1913. L'article 7 spécifiait : « S. M. le roi des Hellènes s'engage à ce que son gouvernement donne toutes les facilités nécessaires et garantisse pour une période de cinquante ans la pleine liberté du commerce d'exportation et d'importation serbe par le port de Salonique et les lignes de chemins de fer vers Skoplié et Monastir. Cette liberté sera aussi large que possible, pourvu seulement qu'elle soit compatible avec l'exercice plein et entier de la souveraineté hellénique ». En vertu de cette promesse, les deux gouvernements conclurent la convention du 23 mai 1914 : « Le gouvernement hellénique affecte une étendue dans le port de Salonique pour une période de cinquante ans au transit direct des marchandises de provenance et de destination serbe » (art. 1er) : cette étendue est administrée par les autorités helléniques, mais soustraite à l'administration douanière ; la Grèce y fera, à ses frais, les installations nécessaires pour assurer le transit serbe, percevra le loyer des constructions et les droits du port actuel ; les navires serbes jouiront des droits de la nation la plus favorisée, de tous les privilèges accordés aux tiers dans la future zone franche ; les contestations seront soumises à un tribunal arbitral.

Vint la Guerre. Cette convention fut appliquée dans la mesure où les circonstances le permirent. Elle servit, dans un certain sens, de modèle aux articles du traité de Versailles qui créait des zones franches à Hambourg et à Stettin au bénéfice de la Tchécoslovaquie, à Danzig au bénéfice de la Pologne. Elle devait être reprise et précisée par la suite. Ce fut la seconde convention, signée le 10 mai 1923 : « Le gouvernement hellénique cède pour une période de cinquante ans au royaume des Serbes, Croates et Slovènes un emplacement dans le port de Salonique, qui sera affecté à son usage et placé sous son administration douanière. Cet emplacement dénommé *zone libre serbe* s'étend... sur une surface de 94 000 mètres carrés environ... » (art. 1er). Cette zone est située au beau milieu du port, intercalée dans la future *zone franche*, comprenant le môle Ouest du port, un silo, des étables, des magasins. « Toute marchandise expédiée de la station frontière pour la zone libre serbe et inversement, sera considérée au point de vue grec comme une marchandise de transit » (art. 5). Aucune entrave ne sera apportée à ce transit. Toutes les constructions seront élevées aux frais du gouvernement iougoslave et les droits pour leur usage seront perçus pour le fisc serbe-croate-slovène. La zone franche sera ouverte au trafic serbe (les marchandises sont traitées de la même manière dans les deux zones). Suit la description du terrain cédé. Furent signés le même jour trois protocoles

annexes relatifs au service vétérinaire du port (protocole B), à la procédure douanière des gares frontières (protocole C). Le plus important (protocole A) a trait au trafic par voie ferrée entre Salonique et les gares frontières, Djevdjélia (Guevguéli) sur le chemin de Skoplié, Kénali sur la ligne de Bitolj (Monastir) : convention technique, dont l'article essentiel (art. 8) vise les délais de transport sur la voie principale (Salonique-Guevguéli), 12 heures pour les marchandises périssables en grande vitesse, 36 heures pour toutes les autres (la distance est de 79 km.) ; en cas de défaillance des chemins de fer helléniques, le personnel et le matériel iougoslaves pourront se substituer à eux ; les communications écrites se feront entre les deux administrations en français. Le protocole C prévoit (art. 10) que les mêmes facilités seront accordées au transit fluvial dans le cas d'un aménagement du Vardar[1].

Le point délicat était l'exploitation du chemin de fer. Les Grecs mettaient en avant la nécessité de conserver leur souveraineté sur le tronçon de ligne Salonique-Guevguéli. De Belgrade on réclamait « l'unité technique des chemins de fer » et, pour y arriver, la cession du tronçon. Une nouvelle convention (17 août 1926), signée par le dictateur grec Pangalos, ne fut jamais ratifiée : le Parlement grec considéra l'accord comme attentatoire à la souveraineté hellénique et le rejeta après la chute de Pangalos, le 27 août 1927. Ces disputes restaient toutes théoriques : les Grecs faisaient remarquer la faiblesse du trafic iougoslave par Salonique, comme nous l'avons vu plus haut, et paraissaient craindre de vagues visées politiques sur la ville même. Les Serbes se plaignaient de ce que la zone libre fût sacrifiée, emprisonnée dans la zone franche. Au reste, importateurs et exportateurs iougoslaves empruntaient la voie de la zone franche organisée (depuis octobre 1925) et abandonnaient le chemin de la zone libre serbe. De telles discussions, mêlées d'arrières-pensées, entretenues par les politiciens, eussent pu s'éterniser.

Un fait brutal vint montrer la nécessité de l'entente. L'économie, négligée, reprenait ses droits. C'est la chute des importations dans la zone franche des marchandises iougoslaves.

| | Nombre des wagons | Poids total (tonnes) | Quantités pour l'étranger | Quantités pour la Grèce |
|---|---|---|---|---|
| 1926. . . . . | 9 150 | 103 684 | 35 907 | 56 598 |
| 1927. . . . . | 6 863 | 73 414 | 23 640 | 44 389 |
| 1928. . . . . | 4 120 | 44 596 | 17 102 | 20 819 |

Nous avons vu plus haut que ce courant avait été toujours été assez faible. Mais c'était la prospérité de Salonique menacée à brève échéance, Salonique cessant d'être un débouché pour les pays plus au Nord.

Les conversations, reprises, devaient aboutir le jour où elles passaient des disputes des politiciens aux coopérations des hommes d'État. Le retour au pouvoir de Vénisélos, initiateur de la Ligue balkanique de 1912, la prise du pouvoir par Alexandre Ier lui-même, qui écarte les *stranké*, les clans, le 6 janvier 1929, amenaient la conclusion à Belgrade le 27 mars 1929 d'un « pacte d'amitié, de conciliation et règlement judiciaire » entre les deux pays. Dans les négociations

1. L'analyse juridique de la convention de 1923 a été faite par Vilimanovitch : *La zone libre serbe à Salonique*, P., Rousseau, 1926, in-8°, 130 p., dans un sens serbe. Les textes des conventions de 1914,1923 et 1929 ont été publiés dans *l'Europe nouvelle* des 16 août 1924, 20 août 1927 et 20 avril 1929.

furent abordés les problèmes du débouché à Salonique, et à Genève, le 17 mars 1929, furent signés six protocoles et une convention ferroviaire : protocoles sur les services vétérinaire, postal, douanier, ferroviaire, etc. ; le plus important, le « protocole du service du port de Salonique, ayant pour but de préciser la manière d'appliquer les dispositions de la convention du 10 mai (v. s.) 1923 concernant la zone libre serbe », est la mise au point des conventions, dont les difficultés ou les lacunes s'étaient révélées à l'usage. Le « protocole final » réduit les formalités à celles qu'imposait l'accord de 1923, fixe les expropriations nécessaires à la circulation de la zone libre ; « la zone libre serbe ne pourra être utilisée pour que le transit et le trafic serbe-croate-slovène à l'exclusion de toutes marchandises de provenance ou à destination d'autres pays » (art. 3) ; est précisée la procédure arbitrale ; est accordé le libre usage de la zone franche de ou pour la Iougoslavie, etc...

La « convention relative à la ligne Salonique-Guevgueli » met fin à une question irritante : un groupe iougoslave, le *Syndicat national des Chemins de fer*, avait le 15 juillet 1923 racheté à la vieille *Compagnie des Chemins de fer orientaux* les droits de cette compagnie sur le tronçon de ligne ; le gouvernement grec rachète ces droits pour 20 millions de francs français papier (10 millions à verser en mai 1929 et 10 millions, portant intérêt à 6 %, à verser en mars 1930) ; les deux États renoncent à faire valoir toute autre réclamation.

Les difficultés politiques aplanies, le trafic reprend soudain :

| | | | Quantités | |
|---|---|---|---|---|
| | Nombre de wagons | Poids total (tonnes) | Pour l'étranger | Pour la Grèce |
| 1928 . . . . . | 4 120 | 44 596 | 17 102 | 20 819 |
| 1929 . . . . . | 9 858 | 116 459 | 6 723 | 69 909 |

La décadence des exportations iougoslaves en Grèce s'arrête net, et elles repartent de plus belle (342 897 tonnes en 1929) ; en revanche, les importations de Grèce restent faibles (11 220 tonnes en 1929) :

| (en 1.000 dinara) | Exportations totales de Iougoslavie | Exportations en Grèce | % | Importations totales en Iougoslavie | Importations de Grèce | % |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1929 ..... | 7 921 708 | 584 456 | 7,38 | 7 594 750 | 73 289 | 0,96[1] |

Naturellement, la réponse définitive est au temps seul. Le traité de commerce gréco-iougoslave du 23 novembre 1927 accordait des facilités douanières, abaissait les droits sur le bétail, les fourrages, les bois et les charbons, les engrais, les farines et céréales, les légumes, le beurre et les fromages iougoslaves, les fruits, l'huile, les vins et les raisins de Grèce. Le pavillon iougoslave fut le quatrième dans les sorties de Salonique avec 78 navires (1928), loin derrière les bateaux grecs (1 295 navires à vapeur), mais près des italiens (252) et des anglais (165), et c'est le seul qui a marqué un progrès, dépassant l'allemand. Salonique, port macédonien, peut devenir la capitale économique des Balkans.

1. Les exportations sont caractéristiques de l'économie iougoslave : en têtes le bétail, ovins (110 millions), bœufs (33 millions), chevaux (15 millions), puis les bois (68 millions). Les importations sont essentiellement des produits industriels (filés de coton : 22 millions). (*Statistique du commerce extérieur du royaume de Yougoslavie* pendant l'année 1929. Belgrade, mars 1930, in-4°, 608 p. et 8 graphiques).

CHAPITRE XXIV

# LA VILLE GRECQUE, JUIVE ET MUSULMANE

La topographie de l'ancienne Salonique. — Que le site de Salonique ait été recherché dès l'antiquité la plus haute, c'est ce qu'attestent les nombreux *tumuli*, les collines préhistoriques de la *Campania* des alentours. Toutes les buttes-habitats de la « Campagne », *toumbès* coniques ou *sédès* tabulaires, ou encore ces cônes sur tables, si topiques de la région qu'on les appelle *vardarovtsi*, ont livré foule de tessons de toutes époques, néolithiques, énéolithiques, mycéniens, postmycéniens. Ces *tépé* (c'est le nom turc), souvent les seuls accidents de la plaine, sont surtout abondants dans la vallée du bas Vardar (le delta nouveau excepté, naturellement), dans celle du Gallicos, se ramassent encore plus denses sur toute la côte du fond du golfe, dans la banlieue même de Salonique. Un faubourg même de la ville, à 3 kilomètres Est de la vieille enceinte, porte encore le nom de *Toumba*[1].

C'est dans ce site choisi que s'éleva la métropole macédonienne. Sur la rive orientale de la baie, à l'écart des alluvions du Vardar, elle s'adosse à la montagne du Khortiatch granitique. Cette dernière apparition des Rhodopes amène les eaux dans ce pays sec. Le ruissellement, l'érosion ont découpé la montagne en foule de petits vallons, boisés ou couverts de maquis. Les dislocations du vieux massif et du golfe ont donné le jour à des sources thermales, auxquelles l'antique Thermé, ancêtre de Thessalonique, et le « golfe Thermaïque » doivent leur nom. Le massif cristallin, qui monte à 1 200 mètres entre la mer et les lacs de Chalcidique, s'abaisse ici à 400 mètres, puis à 125 mètres, au coin Nord-Est des antiques remparts. Ici est l'Acropole, chère à toutes les villes méditerranéennes. En bas, au Nord du port actuel, là où sont installées aujourd'hui les usines de Top Hané (près des gares), était le vieux port. Voilà la combinaison, citadelle et marine, qui a donné naissance, comme en bien des coins de vieille Grèce, à la première ville[2] (v. cartes 26 et 27, pl. LVIII-LIX).

1. Cf. Testis (Thureau-Dangin) : *Les sites préhistoriques de la région de Salonique* (Revue franco-macédonienne, 1917). — Rey (Léon) : *Observations sur les premiers habitats de la Macédoine* (Bulletin de correspondance hellénique, 1917-1919).

2. Nous voulons seulement marquer ici les facteurs stables de la géographie historique de Salonique. L'archéologie salonicienne a été minutieusement exposée par Tafrali : *Topographie de Thessalonique* (P., Geuthner, 1912, in-4°, 214 p. et 22 pl.), et *Thessalonique, des origines du XIV^e siècle* (P., Leroux, 1919, in-4°, 544 p.). Cf. aussi Lavedan (Pierre) : *Introduction à une histoire de l'architecture urbaine* (P., Laurens, 1926, in-8°, 269 p.) et *Histoire de l'urbanisme : antiquité, moyen âge* (P., Laurens, 1926, in-4°, 520 p.). Enfin, sur les fouilles de la Thessalonique romaine cf. : Hébrard (Ernest) : *Les travaux du service archéologique de l'Armée d'Orient à l'Arc de Triomphe « de Galère » et à l'église Saint-Georges de Salonique* (Bulletin de correspondance hellénique, janvier-juin 1920, p. 5-40, pl. I-VIII).

Entre l' « Echelle » et le port, on retrouve encore aujourd'hui le dessin de la ville hellénistique. C'est là qu'en 316, dit-on, le roi Cassandre fonda la cité sur l'emplacement des petites cités grecques de Thermé et de Halia et par la réunion de vingt-six bourgades voisines. Ce qu'il faut noter, c'est que la nouvelle ville fut construite d'un seul jet, dans la situation qu'elle garda durant des siècles, et selon les plans favoris des architectes grecs, qui tenaient compte de l'exposition et de la direction des vents. On la prémunissait contre ces deux incommodités du site, le soleil du Midi trop ardent et le vent du Nord, le vent « du Vardar ». Aussi nulle façade au Midi ni au Nord. Les rues sont tout de suite orientées Nord-Ouest-Sud-Est, parallèles à la mer, Nord-Est-Sud-Ouest, perpendiculaires au rivage. Le dessin en échiquier se reconnaît dans les six artères parallèles, placées à égale distance, 90 mètres (les rues Egnatia, Ptolémée, Philippe, Saint Dimitrios, Alexandre et Cassandre), traversées à angle droit par une quinzaine de rues, distantes de 50 mètres : en somme, quatre-ving-dix à cent îlots de superficie égale. Au Sud de la rue Egnatia se trouvaient les *agorai*, sur l'emplacement des bazars turcs et actuels.

A l'époque romaine, au IIIe siècle de notre ère, la ville s'étendit vers l'Est, sur 300 hectares (2 km. de large sur 1 km. 5 à 2 km., de profondeur), jusqu'aux remparts d'aujourd'hui. La grande époque fut le IVe siècle. Au début du siècle s'y place le martyre de Saint Dimitrios, patron de la ville (vers 306). C'est le moment où l'empereur Galère, vainqueur des Gots, fait de Thessalonique sa capitale. A l'Est de la ville, au carrefour de deux grandes voies, dont la *via Egnatia*, il construit cet ensemble, aujourd'hui séparé, qu'on appelle l' « arc de triomphe de Galère » et la « rotonde de Saint Georges » : de ces deux monuments, jadis réunis, l'un est mutilé (il ne reste plus que deux piliers sur quatre, avec, sur les pieds-droits sculptés, des scènes religieuses ou militaires) et l'autre est défiguré par toute une architecture adventice, chapelles et minaret. Au Sud de l'Arc était l'Hippodrome, et non loin le Stade; près de la rotonde, le Forum. De la fin du IVe siècle, sans doute de l'époque de Constantin, qui à Thessalonique se convertit au christianisme, datent les remparts de briques, qui ceignaient la ville, laissant seulement en dehors le port (on a retrouvé le tracé des murs au Nord de l'ancien port), et, lors des sièges, on fermait le bassin par des navires coulés et des chaînes. Les auteurs byzantins nous montrent une ville très verte, enfouie dans les jardins, comme nombre de petites villes macédoniennes actuelles. Des fontaines devant les églises ; une canalisation d'eau, que Michel Comnène remit en état au XIIe siècle ; des bains publics qui, plus tard, au XIVe siècle, étaient même trop nombreux pour la population. Des arbres isolés, surtout des platanes, motif habituel des villes de l'Est méditerranéen. Des maisons grimpant jusqu'à l'Acropole (les maisons actuelles de l'ancien « quartier turc « ont encore des soubassements byzantins). Et, au centre la *via Egnatia*, déjà tumultueuse et passagère, dallée de marbre. Ailleurs, des rues à portiques, comme le « Portique des Forgerons ». Des éventaires nombreux, encombrant la voie publique, si bien qu'un magistrat spécial, l'*astynomos*, est chargé de veiller à l'application des règlements de l'étalage. Déjà des quartiers particuliers, le « quartier des marins », le « quartier des Juifs » : ceux-ci tendent à se mêler au reste de la ville, et sont rappelés à l'ordre par les protestations des archevêques. Enfin, l'époque byzantine est celle des grandes églises, qui font de Salonique une « ville d'art » célèbre : la basilique à coupoles de Sainte Sophie et ses mosaï-

ques or ; la grande salle basilicale à deux étages et colonnades de l'ancienne « Église de la Vierge », qui, depuis les Turcs, a conservé son nom d'*Agia Paraskévi* (Saint Vendredi, en turc *Eski Djouma* ou Vendredi ancien) ; le bijou de briques des Douze Apôtres, aux cinq coupoles ; et, presque au sommet de la ville, l'église patronale, la basilique à cinq nefs de Saint Dimitrios, dont les fins chapiteaux et les mosaïques parlantes ont été la proie des flammes lors du dernier incendie.

Durant le moyen âge, Salonique subit foule de cataclysmes. A vrai dire, des villes successives, toujours rebâties sur des décombres, se superposèrent : le sol y est surtout formé aujourd'hui de remblais, profonds de cinq à six mètres, mêlés de matériaux de construction ; on se contentait de niveler, de reconstituer à la même place. Secousses sismiques (en 52, en 677, en 1430, etc.). Incendies (on n'en compte pas moins de quatorze, qui rasèrent en partie la ville, rien que depuis 1545). Et aussi, Thessalonique, qui commande le carrefour des routes terrestres et maritimes des Balkans, fut assiégée, fut saccagée par tous les peuples qui se pressaient aux portes de l'Empire. Ce fut le siège des Avars. Ce furent les sièges des Slaves, cinq fois depuis la fin du VI^e^ siècle jusqu'en 634. Les Sarrasins prirent et mirent à sac la ville en 904. Les Normands s'en emparèrent en 1185. Après la quatrième croisade, elle devint la capitale du royaume franc, fondé par Boniface de Montferrat (1204-1223), puis du despotat d'Épire des l'Ange, qui reconquirent sur l'Empire latin cette parcelle de terres grecques (1223-1246).) Quand l'Empire grec fut reconstitué, il dut compter avec les ambitions des républiques marchandes d'Italie, de Gênes, qui s'installa d'abord à Salonique, puis de Venise : en 1265, Michel Paléologue signa avec les Vénitiens un traité, qui leur donna, entre autres, le droit de marché, une agence commerciale et un consulat à Thessalonique ; en 1277, le traité fut renouvelé et étendu ; Venise acquit le droit de construire des églises et d'avoir un quartier spécial : ce fut le *francomachalas*, le « quartier franc », dont le nom se retrouve dans celui de la « rue Franque », la grande rue commerçante à l'Ouest des bazars. Déjà, depuis 1205 (mais par intermittences), Venise était installée à Durazzo : elle tenait ainsi les deux extrémités de la *via Egnatia*, demeurée la grand'route marchande de l'Empire oriental. C'est là que Venise débarque ses draps de laine, ses soieries, ses brocarts et sa mercerie, ses verreries. C'est là qu'elle vient chercher les conserves de viande, les peaux, les cordes, et surtout le blé des plaines danubiennes, dont elle a besoin. Les Grecs devenaient les disciples des Vénitiens, et bientôt, ce furent les « Levantins », les Grecs, qui, dans tous les Balkans soumis aux Turcs, allaient être les intermédiaires obligés.

L'IMMIGRATION TURQUE ET JUIVE : L'EXTENSION URBAINE. — L'arrivée brutale des Ottomans en 1431 est aussi une apparition de colons nouveaux. Venus d'Asie par les Dardanelles et les routes terrestres, ils firent de Salonique le point d'appui de leur conquête vers le Nord et derechef vers l'Est, vers Byzance. L'Acropole leur servit de forteresse ; les murs byzantins furent leur défense ; ils y ajoutèrent à l'Est d'autres tours d'enceinte, comme la « Tour Blanche », et la « Tour Ronde », debout encore aujourd'hui : grâce à sa couleur, la première est utilisée comme amer par les navigateurs du golfe. Les églises furent transformées en mosquées par l'adjonction des minarets usuels. Le *konak*, siège du pouvoir, resta également au Nord. En général, les nouveau-venus occupèrent la ville

haute, se contentant de glisser leurs bazars vers le Centre. Surtout la masse des artisans se poussa dans la plaine. Délaissant les rues rocailleuses et étroites de l'Est et du Centre, ils affluèrent dans le nouveau quartier occidental, dit « du Vardar » : faubourg populaire par excellence, où dans les boutiques de bois travaillent, sous les yeux du public, les marteleurs de cuivre, les corroyeurs, les fabricants de bâts, de selles, d'équipements de voyage, s'entassent les grains, les farines, les légumes secs, les fruits, dont ont besoin les caravanes qui partent vers le Nord macédonien, vers l'Ouest albanais ou en arrivent. Là encore sont les auberges, les hôtelleries sordides que furent longtemps les *khan* balkaniques. Là encore, au delà des remparts, dans de rares coins d'ombre, les refuges de solitude, les *tekké*, les monastères des derviches musulmans.

A la fin du XV^e^ siècle, dès 1492, et au début du XVI^e^, seconde invasion, plus pacifique. Ce sont les Juifs, chassés d'Espagne par les rigueurs de l'Inquisition. On dit que la ville avait été vidée de Grecs par la courte domination vénitienne (1423-1431), puis par la conquête turque. Ce n'est pas absolument sûr. Sans doute nombre avaient fui, car 20 000 Juifs trouvèrent place dans la ville. Ceux-ci s'installèrent surtout dans la ville basse, intermédiaires qui s'imposèrent entre les navires arrivants et les bazars du *tcharchi* turc. Ils imposèrent à la communauté israélite leur idiome espagnol (écrit en lettres hébraïques) ; ils s'emparèrent de presque tout le commerce de détail et du commerce de l'argent. Mais ils laissèrent peu de traces dans l'architecture de la ville même. Seuls les Juifs enrichis, quand ils n'émigraient pas à leur tour dans d'autres villes méditerranéennes, se bâtissaient des maisons de plaisance dans le quartier « des Campagnes », au Sud-Est, au delà de la « Tour Blanche », dans ce faubourg de Calamaria, le « Bel endroit », qui aligne ses villas aux bords de la mer dans la direction du cap Micra : autre extension de la ville qui, des deux côtés, déborde de sa primitive enceinte.

Ce fut un incendie qui, comme toujours dans les vieilles villes de l'Empire ottoman, remplaça les travaux de voirie, de réfection indispensables. En 1890, tout le quartier oriental, au Sud de Sainte-Sophie, fut détruit. Le gouvernement convertit ce coin, jusqu'aux boulevards de l'Est, en une série d'îlots d'habitations, carrés, serrés, sans grand souci d'urbanisme. Mais s'élevèrent des maisons plus vastes, des immeubles plus modernes. Les remparts furent détruits au Sud-Est, le long de la mer et à l'Ouest. Alors, en effet, une compagnie française obtenait la construction du port et des docks (1896-1903). C'était aussi l'époque de la construction des voies ferrées, des « Chemins de fer Orientaux » vers Monastir, de « Jonction » vers Constantinople (1892) : ces entreprises aboutissaient à la construction de gares dans la plaine basse, au Sud-Ouest de Salonique, non loin des bureaux de la « Compagnie du Port ». Tout cela fut bâti sans plan d'ensemble, sans travaux préalables et rendit encore plus malsain le bas quartier « du Vardar ». Au centre, devant la mer, la disparition de la muraille permit de construire le « boulevard Hamidié » (aujourd'hui avenue *Niké*, de « la Victoire »), tandis que, de chaque côté de la « rue Sabri pacha » (aujourd'hui « rue Vénisélos »), perpendiculaire au quai, en plein centre commerçant, se groupaient les cafés, les hôtels, les boutiques modernes. C'est dans ce coin qu'en 1903 l'« Organisation révolutionnaire macédonienne » fit sauter la Banque ottomane et la poste turque : prélude de la révolution macédonienne et, peut-on dire, de la chute de l'Empire ottoman. De là sortit aussi le trio jeune turc, qui devait prendre l'initiative de

la révolution de 1908 : le professeur Djavid bey, un *Deunmé* (Juif converti à l'Islam, membre de cette petite colonie hérétique, fondée à Salonique en 1655), l'employé des postes Talaat, un Tsigane, et le capitaine d'État-major Enver bey.

Telle fut Salonique jusqu'à l'incendie du 18 août 1917 (v. carte 28, pl. LXIII).

Coup d'œil sur la vieille ville. — Ainsi toutes les civilisations se sont accumulées dans la plus cosmopolite des villes. Les minarets blancs s'y dressent, collés aux petites églises rougeâtres. L'immense *konak*, carré et blanc, impose sa masse rébarbative aux ruines du quartier juif incendié : murs écroulés à demi, briques entassées, fers tortus, qui voisinent avec de noirs cyprès solitaires, de blanches pierres tombales enturbannées. Vers le bas, les décombres s'étagent. Vers le haut, le quartier turc, respecté, piquette la colline de ses cases blanches, bleues ou roses. Les colonnes de Saint Dimitrios détruit ne portent plus que de rares peintures, léchées et atténuées par les flammes : de la grille fermée, on aperçoit l'immense profondeur de la vieille cathédrale, la voûte mi-effondrée qui surplombe de ses dernières mosaïques le chœur vide et désolé. En face, l'oasis fraîche du *tekké* des derviches hurleurs offre, au milieu de ce spectacle de mort, le repos de sa fontaine, de ses arbres où s'accrochent les panses lourdes et jaunes des courges, de son verger où les rosiers s'alignent entre les fèves et les piments. Des pauvresses, toutes vêtues et voilées de noir, ployant sous le faix du *ténéké*, du bidon, qui est l'amphore moderne, font la queue devant la vasque où l'eau claire rebondit ; de petites filles, roses, blanches, aux yeux gris et verts, aux culottes roses bouffantes, traînent vers la source des poteries rouges. Le derviche, en chemise longue, en turban blanc, cueille les roses au milieu des stèles des imam. De la terrasse du monastère, le soleil couchant rougeoie, au delà de la *Campania*, le Vermion Oros lointain, la forêt des cheminées et des mâts, fixés sur la nappe limpide du golfe. Et, par devant, jusqu'au quai, les décombres, rouges ou gris, de ce que fut Salonique. Et, montrant la ville, qui ne ressuscite pas encore de ses cendres, au pied de son minaret, seul vestige de ce coin turc, avec le sourire absent du fataliste, le derviche, survivant de cette civilisation disparue, zézaie : « Salonique : finie ! »

Tout au bout de la ville, au delà des remparts qui serpentent, enceignant de leurs briques les dernières petites maisons aux tons pâles, aux modestes assises, surgissant au milieu des collines pelées, quelques platanes, quelques peupliers, un figuier au bord d'une fontaine, offrent sans prétention leur ombre à une autre Thébaïde. C'est le *tekké* des derviches tourneurs, un autre coin de vieille Turquie. Quand nous le vîmes en 1918, deux derviches à la robe noire, à l'immense fez jaune, haut et conique, étaient les derniers contemplateurs. Une ombreuse terrasse qui, à l'unique étage, s'avance par dessus la colonnade de bois et le toit rutilant de tuiles. On franchit la porte basse. Dans la cour, grouillant pêle-mêle, des poules, des poussins, des chats, de jeunes et vieilles femmes dépenaillées, lavant le linge, épouillant les gosses. Les hommes, en guenilles et nonchalants, s'allongent sous les arcades qui contournent la cour. Spectacle banal à Salonique que des réfugiés sans gîte, entassés dans des locaux épargnés. Mais, derrière les oripeaux, les linges étalés, les couvertures qui sèchent au soleil, voici un merveilleux et surprenant décor : un kiosque — abritant la vasque aux ablutions — que supportent de minces colonnes de bois, aux chapiteaux simples ; des fleurs, peintes sur le mur, semblent s'échapper de leurs

vases ; au plafond, des tableautins aux tons de pastel montrent des maisons, des ponts à dos d'âne rouge brique, des oliviers et des cyprès bleu foncé, des voiliers aux trois mâts blancs voguant sur la mer bleu clair : plus d'arbres, plus d'ombre, plus d'eau que de coutume dans la désolation macédonienne. Dans l'église ronde voisine, les rescapés de l'incendie ont tendu des parois de toiles, ont amassé des grabats souillés, où s'étale, inconsciente, une promiscuité toute orientale. Là encore, le même contraste. Autour de ce remue-ménage de cases entoilées, des piliers de bois frustes portent une galerie circulaire. Les bois s'effritent et disparaissent dans les sommaires fourneaux de cuisine. Mais dans les reflets brillants du plafond verni éclatent des gerbes, des couronnes de fleurs ciselées ; sur la voûte centrale, dans des cadres d'entrelacs fleuris, des palais, des arcades, des vasques d'un jaune fané ; d'immenses arbres vert-de-gris, de ce vert poussiéreux des campagnes balkaniques ; des nuages rougeâtres du soleil couchant, se détachant sur les ciels d'un bleu sombre ; à la clé de voûte, le soleil qui éclaire ces tableaux. Au fond du chœur, d'autres fresques : mosquées, palais immenses, et d'autres paysages encore, coupés d'étoiles d'or, d'arbres verts, de bateaux voguant sur les flots tranquilles d'azur, miroitant sous le vernis.

Nous rentrons en deçà des murs. La rue Saint Dimitrios déjà se rebâtit, s'anime : aux balcons, toujours roses, bleus ou jaunes, qui s'avancent au devant l'un de l'autre dans cette rue étroite, des robes prennent le frais. Des Turques passent, emmitouflées des pieds à la tête dans leur voile, leur mante, leur longue jupe noire. Des *Deunmés* élégantes ne gardent que la coupe du vêtement traditionnel : le voile, qu'on peut relever, est diaphane, de gaze fine ; la mante, courte, laisse passer le bras aux attaches légères et blanches ; la jupe, courte, ne cèle point les chevilles gainées de bas soyeux ; et la sombre couleur a fait place à une chatoyante soie bleue. Voici des Juives pesantes, la petite coiffure jaune posée sur la tête longue ; la chevelure, coupée après le mariage, est cachée sous un coussin de soie vert criard ; les seins abondants roulent sous le corsage blanc ; le tablier court, aux fleurs voyantes, s'étale sur un ventre plein de promesses, et le tout s'enveloppe à demi dans le riche manteau de soie, aux rayures bleues et blanches, au cintre évasé, aux manches élargies. Les Grecques, aux cheveux plats et noirs, en robes de lingerie blanche, trottent seules dans une mode moderne. Kaléidoscope de toutes les civilisations de l'Orient.

L'incendie du 18 août 1917 a dévasté plus de cent hectares, détruisant tout le quartier juif, gagnant, à l'Ouest, le « quartier franc », le quartier du commerce, enfouissant, outre les églises byzantines, presque toutes les synagogues, des écoles, la poste, l'hôtel de ville, réduisant en cendres le logement de 72 000 personnes. Là ne sont plus que murs noircis, tas de pierres écroulées. Mais les flammes ont épargné la ville haute, le quartier turc. Les petites maisons fermées paisibles, entourées de leurs jardinets clos ; les cafés sales, regorgeant de consommateurs ; les femmes voilées, noires, se hâtant, toujours altérées, vers les fontaines : le spectacle n'a pas changé, répété sans cesse dans toutes les villes de l'Orient. Comme barrières au Nord, les hautes murailles rouges, aux créneaux, aux merlons effrités, aux tours mi-démantelées. Derrière, l'âpre pays, mouvementé et nu, coupé de ravineaux, laissant paraître le roc pelé, sur lequel des enfants paissent quelques chèvres, fillettes en culottes, garçons au fez rouge. De là, la vue immense de la rade, qui, entre l'Olympe, coiffé de nuages, et la péninsule

VUE D'ENSEMBLE

(Au premier plan à droite, le quartier ouvrier du Vardar, puis la ville entourée de remparts et la partie brûlée ; au fond le Champ de Mars et le quartier bourgeois des « Campagnes » orienté à l'Ouest).

LA PARTIE NORD

(Au premier plan, l'hôpital turc (aujourd'hui l'Université), la rotonde de Saint-Georges et une partie de la ville haute ; la zone incendiée est coupée de part en part par la rue Egnatia ; au fond les collines du Nord-Ouest).

*Phot. Aviation Armées alliées en Orient.*

## La partie Ouest

(A l'arrière plan à droite le quartier du Vardar; à gauche le port moderne ; au premier plan les quais des bateaux de pêche et à voiles, une partie de la zone incendiée, et, derrière celle-ci, le quartier des affaires jusqu'à la rue Egnatia.)

## La partie Sud-Est

(Au premier plan le quartier relativement neuf de la Tour Blanche (à gauche) à Saint-Georges (à droite) ; au fond le quai des bateaux à voiles, une partie de la zone incendiée jusqu'à Saint Dimitrios et les maisons du quartier juif.)

*Phot. Aviation Armées alliées en Orient.*

aiguë du Karabouroun, emprisonne dans son demi-cercle les navires aux orgueilleux pavillons divers et les humbles caïques de pêcheurs, amarrés et alignés.

Nous descendons à travers « Salonique la Blanche », qui offre maintenant le trou béant et noir de ses décombres. En bas, le long du quai, une vision moderne. Les violons de la « Tour Blanche », devenue lieu de plaisir. Les cris des camelots, des chargeurs, des débardeurs. Des bottes de foin, des amphores d'huiles, des ballots de paille, hissés à dos de mulets ou à dos d'hommes. Des tramways électriques qui grincent le long des berges. De vulgaires fiacres d'Occident vous transportent dans ce caravansérail. Et le pourboire, que je tends au gamin qui frotte mes chaussures poussiéreuses, un noble mendiant s'en empare, qui s'est contenté d'un coup de chapeau. Ici encore, le vieil Orient se révèle.

Quelques mois après, le 2 novembre 1918. La guerre orientale est terminée et la ville se reprend à vivre. A la synagogue, simple et nue, les Juifs fêtent la déclaration anglaise sur le « foyer juif » de Palestine. Le grand rabbin officie, entouré des représentants des armées victorieuses et du métropolite orthodoxe. Sa majestueuse barbe blanche descend sur la longue, sur la vaste robe de satin blanc ; le fez rouge, entouré du turban vert sur la tête vénérable, il tire le rideau du tabernacle, il baise la Loi cachée aux regards par son fourreau de velours, par sa chape à clochettes d'argent. En anglais, puis en français, les membres du Consistoire disent leur gratitude aux armées libératrices, et terminent leur discours par le cri de joie, qui n'est plus une prière rituelle, qui est devenu l'espoir réalisable et proche : « L'an prochain à Jérusalem ! »

La vieille Salonique s'en va.

La naissance de la vie industrielle. — Toute la Salonique d'autrefois n'était pas cependant enclose entre la mer et la montagne, entre ses nouveaux quais et ses antiques remparts. Dès la fin du XIX^e siècle, au Nord-Ouest, hors des murs et dans la plaine, se montaient des usines. Salonique était gagnée par l'industrie européenne.

Cette industrie n'était guère qu'une transformation des produits fournis par la culture macédonienne, et un peu par l'importation. En 1914, il n'y avait encore que trente-cinq usines d'une force motrice totale de 4 764 CV, y compris les usines du gaz, de l'électricité, des eaux de la ville. Une petite industrie agricole, jointe à une petite industrie de peaux et de tissus[1].

Salonique, qui exportait la plupart des céréales macédoniennes ou celles qui venaient de Serbie, qui en importait d'autre part de Bulgarie, de Roumanie, d'Amérique, en conservait une faible part : son moulin donnait annuellement 35 000 tonnes de farine ; une fabrique de pâtes alimentaires livrait environ 600 tonnes de macaronis. A côté, moulin à huile de sésame (400 t.), fabriques de vins et spiritueux (environ 80 900 hl.). La plus importante de ces industries alimentaires était la brasserie : deux établissements produisaient 70 000 hectolitres avant la Guerre, puis, durant la Guerre, près de 200 000 hectolitres. Il n'y avait pas moins de dix savonneries, qui faisaient venir leur huile de Mitylène, de Crète et de Corfou, qui fabriquaient près de 4 000 tonnes de savon vert, exporté surtout dans les pays balkaniques, Serbie, Bulgarie et Roumanie. Les tanneries sont nombreuses : les unes sont primitives, bassins ouverts pour

1. Cf. *Bulletin commercial de Macédoine*, publié par le Bureau commercial de l'Armée d'Orient, n° 1-21 (septembre 1916-octobre 1918), passim.

tremper les peaux, bicoques de bois comme ateliers, avec, pour broyer les écorces de tannage, de simples meules posées sur le sol ; une autre est installée à la moderne, important les extraits de châtaignier, de chêne, de mimosa et de quebracho, surtout de France, et utilisant aussi la vallonnée de Vieille Grèce. La tannerie salonicienne ne consommait pas moins de 75 000 peaux par an, chèvres, moutons et buffles indigènes, qui servaient surtout à la confection de l'*opinga* ou *tcharik*, la sandale à courroies, la vraie chaussure macédonienne, bœufs ou vaches déjà tannés et importés de Belgique, d'Égypte, d'Autriche et de France.

Les industries textiles tenaient aussi quelque place. D'abord des industries qui travaillaient pour l'agriculture. Tels les tissus, les sacs de jute, réclamés pour le transport des tabacs, des cocons de soie et des laines. Les tabacs macédoniens avaient besoin de 1 750 000 mètres de bandes (soit 375 t.), de 1 400 000 mètres de toiles d'emballage (soit 130 t.) ; les cocons de soie exigeaient 150 000 mètres (68 t.), les laines 22 000 mètres (10 t.), au total, si l'on ajoute les besoins de la savonnerie, de la minoterie, 1 159 tonnes de sacs de jute : les filés étaient importés de Dundee. A cette industrie se rattache celle des cordes et des ficelles, les unes en jute, employées surtout pour le tabac, les autres en chanvre. Les filatures de coton de Salonique consommaient 1 600 tonnes de coton (sur les 4 050 consommées par les filatures de Macédoine), employaient 480 ouvriers (sur 1 270), faisaient mouvoir 21 000 broches (sur 61 500) ; les trois filatures saloniciennes (comme les 7 autres de Macédoine) faisaient venir leur matière première de Smyrne, d'Adana, d'Alexandrette, exportaient leur fil en Turquie, Bulgarie, Serbie. Enfin, si la production séricicole était, sans conteste, la plus importante de Macédoine par la valeur des produits, à l'exception d'une fabrique de passementerie, la soie macédonienne n'était pas filée sur place et le seul rôle de Salonique à cet égard était l'usage de ses entrepôts et de ses banques, qui aidaient à l'exportation.

Nous abordons ainsi un coin de la vie salonicienne, qui n'est pas le moins important de tous. Comme presque toutes les banques locales d'Orient, celles de Salonique, généralement entre les mains des Israélites, pratiquaient le crédit à découvert. De plus, elles faisaient l'office de magasins généraux : la plus grande partie du commerce de réexportation de Salonique devait faire usage de ces « entrepôts réels ». Ce sont les entrepôts privés qui sauvèrent Salonique d'un désastre économique, lorsque les circonstances politiques privèrent le port de son arrière-pays lointain. 90 % des affaires d'entrepôt passées en douane étaient traités par les banques. Mais, depuis la Guerre et l'incendie, le commerce qui dut faire face à d'autres demandes, transforma son organisation.

L'émigration des « Turcs » et des Juifs. — L'après-guerre vit une véritable révolution dans la population salonicienne. Nous voudrions d'abord tenter de l'évaluer en quantité.

Rien n'est plus difficile dans ces pays balkaniques que d'avoir de sûres statistiques de la population urbaine. Et, dans ces années particulièrement bouleversées depuis 1912, suivre le mouvement de la population est une entreprise hasardeuse. Ce n'est pas que les chiffres manquent. Mais toutes les statistiques du temps ottoman, administratives ou diocésaines, à bases le plus souvent religieuses, sont des instruments de propagande. La « ville convoitée » était revendiquée par les voisins, surtout Bulgares et Grecs, qui prétendaient

pour leurs coreligionnaires, « exarchistes » ou « patriarchistes », à la supériorité linguistique. Remarquons seulement que la statistique grecque de 1913 — date à laquelle Salonique entre dans le royaume — donne la majorité à la population juive (61 439), qui devance les musulmans, dits « Turcs » (45 867), les Grecs (39 956) et quelques Slaves (6 263).

En 1920 — au sortir de la Guerre et avant la grande immigration micrasiatique — la population de Salonique était passée à 174 390 habitants : augmentation insignifiante de 16 501. Mais les services officiels ignorent dès lors les religions, en fait les langues. Nous savons seulement qu'à cette date les « réfugiés arrivés avant le désastre d'Asie Mineure » étaient dans la ville 20 016. La croissance de la population est donc due tout entière à l'afflux des premiers immigrés, à cet exode volontaire d'Anatolie qui précéda les défaites de 1922. Alors des familles vinrent au complet à Salonique, et maintes riches spécialement : 9 974 hommes et 10 042 femmes.

Survint la convention de Lausanne et l'immigration contrainte. Depuis 1923 jusqu'au recensement de 1928, 97 025 nouveaux réfugiés s'installèrent à Salonique. Les femmes — 52 903 — l'emportent nettement sur les hommes — 41 122. C'est que le déchet des morts dans la nouvelle guerre, des captifs gardés par les Turcs, fut assez imposant, et il débarqua en majorité des enfants et des vieillards. En 1928, la population salonicienne bondit au chiffre de 244 680 habitants : augmentation importante de 70 090 sur 1920, mais beaucoup moins forte que les chiffres, mis bénévolement en circulation, pouvaient le laisser croire. N'avait-on pas parlé de 600 000 habitants ? La différence entre les arrivées (97 025 au minimum) et la croissance nette (70 290) vient évidemment des départs : « Turcs », renvoyés en Turquie en vertu de la convention d'échange du 30 janvier 1923 ; mais aussi Juifs, quittant spontanément Salonique, surtout pour la Palestine sioniste.

Une question demeure : celle de la proportion des différentes langues dans la Salonique nouvelle. Il y a d'abord une masse de 117 041 réfugiés urbains, tous Grecs. Il faut y joindre au minimum environ 40 000 anciens. Le nombre des Juifs est bien plus difficile à discerner en l'absence de documents précis. Les évaluations — assez vagues — font tomber la proportion des Juifs de 45 % en 1913 (les Grecs donnaient alors 38 %) à 20 % aujourd'hui, soit à peu près 48 000. La communauté israélite donne le nombre de 48 078. La plupart des émigrés juifs pauvres ont gagné le « foyer national » de Palestine ; cependant, un petit nombre a émigré dans les villes macédoniennes les plus proches ; on en compte par exemple entre 2 et 3 000 à Skoplié. Les riches, privilégiés, purent liquider leurs biens, s'expatrièrent dans les grandes villes méditerranéennes, Naples, Milan, Barcelone, Marseille, voire Paris. Les Slaves et les musulmans forment le surplus, assez maigre.

Cette population, devenue en majeure partie homogène, hellène, s'accroît très régulièrement. Ces petites gens des faubourgs sont prolifiques, malgré leur misère, réelle bien souvent. L'excédent des naissances sur les décès a été, pour la ville, de 1 727 en l'année 1927, et de 2 184 en l'an 1928. Et pourtant, en dépit des efforts sanitaires, les conditions d'hygiène ne sont guère bonnes : pour le seul mois de janvier 1929, il y a eu à Salonique 456 décès, dont 151 de maladies des voies respiratoires (60 de pneumonie, 35 de « phtisie »), donc, pour une large part, de maladies de la misère. C'est que le grand effort des services

grecs a porté d'abord sur les installations rurales ; l'*Office* de la Société des Nations n'avait pas de fonds pour les citadins, dont beaucoup refusaient de quitter les taudis des villes. Mais déjà un autre effort s'annonce : à Toumba, ville provisoire de 23 500 habitants, faubourg Nord-Est de Salonique, à côté des 2 000 baraques de bois et de tôle, legs des armées, où logent les nouveaux venus, s'édifient 2 000 maisonnettes neuves, de briques ou de ciment. Pourtant, en 1927, il y avait encore 100 familles sous la tente. Ce sont des malheureux qui attendent. Mais Salonique se rebâtit.

CHAPITRE XXV

# LES CONDITIONS DE LA RECONSTRUCTION

Les données du problème. — Problème vraiment colossal, à la fois démographique, économique, technique et social.

L'incendie de 1917 a jeté sur le pavé 72 000 sinistrés. La nouvelle guerre contre la Turquie amène à Salonique 20 000 réfugiés d'Asie ou de Thrace. La convention de Lausanne a pour résultat l'afflux de 97 000 autres émigrés. Retranchons environ 40 000 musulmans, qui regagnèrent la Turquie anatolienne. Il restait environ 150 000 personnes sans abri, les 3/5 de la population salonicienne. Telles sont les données statistiques de ce problème du logement.

La surface totale de la zone brûlée était de 128 hectares (dont 99 sans compter l'emplacement des rues) : c'était — nous l'avons vu — tout le centre de la ville, la partie la plus commerçante, avec les banques, les bazars, une série d'entrepôts. Le noyau même de Salonique est à refaire. Une table rase. Des circonstances, cependant néfastes, une amélioration peut jaillir. Rarement les temps actuels donnèrent aux urbanistes de la vieille Europe un pareil champ d'expérience.

C'est d'abord une ville ancienne à respecter, ses éternelles bases géographiques, ses vestiges historiques aussi. Ce n'est pas sans raisons que cet amphithéâtre urbain s'étage aux flancs du Khortiatch et face au soleil couchant. Ce n'est pas sans cause que le site choisi est la partie la plus resserrée du golfe, aux eaux calmes et délivrées des boues alluvionnaires du Vardar. Le site salonicien ne peut être que conservé. Et le passé de la ville, ces monuments romains, byzantins, musulmans qui en font un trésor d'art, doit être sauvegardé, au besoin mis en valeur, dégagé des masures qui emprisonnaient ces bijoux, et, dans la mesure du tact et du possible, garé des outrages du temps. Voici encore le genre de vie méditerranéen qui impose ses exigences : ce ciel impitoyablement, ensoleillé l'été, ne veut point des larges avenues sans ombre, telles que peuvent les concevoir les architectes de l'école des paysages nuageux ; ce Midi réclame pour le moins des arcades. Enfin, cette grande ville commerciale a ses mouvements réglés par avance : sa circulation reste essentiellement Ouest-Est ; son port, au premier chef de distribution macédonienne, de réexportation balka-

1. Ce chapitre et le suivant doivent beaucoup aux entretiens et aux papiers de M. Ernest Hébrard. La restauration de Salonique est l'œuvre de ce grand urbaniste. Non content de nous accueillir à Paris et dans son domaine, il a bien voulu mettre à la disposition de notre curiosité sa volumineuse documentation et nous autoriser à reproduire ses minutes. Qu'il veuille trouver ici l'expression de notre admiration pour son œuvre et de notre gratitude pour son aide.

nique, a besoin d'entrepôts vastes : il y a tout un paysage économique à canaliser peut-être, mais à maintenir assurément.

C'est enfin une ville moderne qui a ses exigences, inconnues au bon vieux temps. Les quais, qui datent d'hier pourtant, sont trop bas, envahis, en cas de gros temps, par la houle marine. Les torrents de l'hiver, qui naissent autour de l'Acropole, dévalent par les venelles, les ruelles de la ville haute. Les bas quartiers sont, durant les pluies automnales, des cloaques où l'Européen ne se risquait pas il y a dix ans encore. L'été, toute voiture qui court enveloppe d'un nuage poudreux. Deux seules lignes de tramways pour une ville qui, d'un faubourg à l'autre, s'étire sur douze kilomètres en contournant la baie. Une gare unique et en cul-de-sac, à un bout de la ville. Les rues servant d'égouts à ciel ouvert. Pas d'éclairage hors des grandes artères du centre. Et, dans ce pays sec, guère d'eau.

Cependant, la population est déjà ordonnée dans ses grandes lignes. Il faut en profiter pour aérer, pour réduire la densité au Centre, qui ne peut loger les 150 000 gens sans abri. Le quartier du Vardar — à l'Ouest — doit retenir, près de ses usines neuves, la plus grande part des ouvriers. Le quartier de Calamaria ou des « Campagnes » — au Sud-Est — continuera à recevoir les riches, en ces villas qui s'alignent le long du littoral. Un peu plus au Nord, les baraques, laissées par les armées alliées, abritent provisoirement les réfugiés pauvres, pourront faire place à un quartier neuf, excentrique, celui de Toumba. Dans la banlieue, enfin, d'autres baraquements, occupés à nouveau, comme ceux d'Eucarpia (Lembet) (4 km. N. de la gare de Salonique), donneront naissance à des villages, peuplés des urbains qui consentent à quitter la ville pour gagner définitivement les champs.

Telle était la besogne titanesque qui s'imposait.

Les expropriations. — Le gouvernement grec comprit très vite la nécessité de procéder selon un plan d'ensemble Dès 1917, l'intelligence aiguisée de Vénisélos refusa de se plier aux règles habituelles et, en dépit des réclamations nombreuses, il imposa une table rase pour la future reconstruction : interdiction de rebâtir les maisons et les magasins détruits dans la partie incendiée ; logements provisoires constitués aux portes de la ville pour les sinistrés, au reste placés près des lieux de travail de ces artisans, non loin du port ou des lignes de chemins de fer, donc dans la zone occidentale.

Dès le lendemain de l'incendie, on s'attela à la tâche la plus urgente, les levés topographiques et cadastraux, nécessaires au plan d'ensemble. La partie incendiée fut dressée au 1 : 500, et le reste de la ville au 1 : 2 500. En même temps, on vérifiait les titres des anciennes propriétés. La loi 1122 du 4 janvier 1918 imposa le jalonnement des propriétés par des comités, composés chacun d'un ingénieur, d'un juge et d'un fonctionnaire des finances ; le comité convoquait le propriétaire et ses témoins, examinait ses titres, cadastrait son lot ; les géomètres faisaient sur place l'arpentage. En deux cents jours, cinq comités et sept compagnies d'arpenteurs dressèrent le cadastre d'environ 4 000 propriétés.

La zone incendiée appartenait à 4 101 propriétaires, dont chacun possédait en moyenne 242 mètres carrés ; le mètre carré valait en moyenne 114 dr. 17, prix variant entre 15 et 1 000 drachmes, selon l'emplacement, la

construction. La valeur des terrains n'était pas inférieure à 97 500 000 drachmes, celle des bâtiments à abattre à 16 millions : au total, une somme de 113 500 000 drachmes à débourser, à une époque où les réfugiés commençaient à affluer en Macédoine. Ainsi, aux difficultés purement matérielles — 100 hectares à déblayer — s'ajoutaient les exigences financières. Outre la somme globale à trouver, il fallait verser les indemnités et, auparavant, les évaluer : entreprise qui n'est point facile en général, mais qui, dans un État neuf, où les intérêts privés tiennent encore mille rouages, est spécialement malaisée.

Il fallait faire admettre le principe de l'intérêt général. La technique des expropriations dans l'Europe occidentale est d'attribuer aux propriétaires des indemnités pour la seule portion de leurs immeubles cédés au domaine public pour des mesures d'utilité générale. S'engager dans cette voie c'était sacrifier le plan d'ensemble, autoriser sur les propriétés restantes des constructions particulières. Les sinistrés n'avaient que trop tendance à bâtir sur les vieux emplacements des habitations même provisoires. On adopta la conception la plus révolutionnaire : on décida que la valeur des propriétés, accrue considérablement par le nouveau plan de la ville, appartient à la communauté, qui en dispose. Autrement dit, ce fut l'expropriation générale. Le principe proclamé, la rigueur de la mesure fut atténuée dans l'application : après avoir prélevé une part proportionnelle aux futures dépenses, l'État attribua aux propriétaires une portion de la valeur (accrue) du bien-fonds.

Ce fut l'objet de la loi 1394 du 3 mai (v. s.) 1918. Elle est divisée en six parties :

1° *Estimation des propriétés anciennes.* On prit pour base la valeur de la propriété cinq ans (plus tard trois ans) avant l'incendie, terrain et bâtiments élevés et utilisés avant l'incendie. Une commission se réfère au cadastre, puis fait une estimation. Le président du tribunal de première instance fixe l'indemnité. De ce jour, la propriété passe au « groupe immobilier », pourvu de la personnalité civile et représentant l'ensemble des propriétaires de la zone à reconstruire.

2° *Emission de titres cadastraux.* Tout propriétaire d'un immeuble transféré reçoit une obligation foncière, un bon représentant la valeur nominale de son ancienne propriété. Il ne peut s'en dessaisir (en 1920 une nouvelle loi autorisa la vente des bons de plus de 30 000 drachmes, dont la vente dut alors se faire par acte notarié). Il peut cependant avec ce bon emprunter en banque, pour un maximum des 3/4 de la valeur. Ainsi, on empêche les jeux de bourse ou la monopolisation des bons.

3° *Lotissement en nouveaux terrains.* Une commission de cinq membres, ingénieurs et architectes, est chargée d'établir, sur la base du nouveau plan de la ville, le lotissement des étendues transférées au « groupe immobilier ». C'est ici que commence le rôle de nos urbanistes. La place prépondérante fut occupée par l'architecte français Ernest Hébrard, grand prix de Rome, qui s'était déjà signalé par la reconstitution archéologique du palais de Dioclétien, à Spalato, et qui, mobilisé à l'armée d'Orient, eut le privilège d'être écouté, soutenu par Vénisélos, et l'énergie de triompher en quelques années de toutes les difficultés. M. Hébrard sut imposer son programme, la reconstruction totale du centre de la ville. Nous l'étudierons plus loin. Ainsi, le lotissement se modela sur le nouveau plan de Salonique.

4° *Evaluation des terrains.* Un comité, quatre ingénieurs ou architectes et un propriétaire, sociétaire du « groupe immobilier », muni du plan cadastral et des anciennes estimations, fixe la « mise à prix » des nouveaux lots ou, plus exactement, le prix minimum ; il se base sur la valeur des terrains, le 1/3 du devis approximatif des dépenses pour les rues et les égouts à construire, le prix des bâtiments non brûlés mais à démolir, la diminution de surface des maisons sur le nouveau plan, les avantages donnés aux terrains par le nouveau plan.

Pratiquement, les calculs aboutirent à fixer à 144 930 000 drachmes le prix minimum de la surface du nouveau plan, soit un minimum moyen de 225 drachmes par mètre carré. Or, le prix moyen des anciens terrains était de 98 drachmes par mètre carré. Enfin, le comité, s'occupant du nouveau tracé de la ville, répartit les terrains selon les avantages de leur situation : l'adjudication des plus avantageux devait avoir lieu sans condition, celles des autres sur un prix ne dépassant pas 75,50 ou 25 % de l'évaluation. Il était, en effet, indispensable à la vie de Salonique que de trop hauts prix ne retardassent pas la reconstruction.

5° *Aliénation publique des terrains.* La répartition des terrains ainsi estimés se fait par adjudication, sauf les parties destinées à des immeubles d'utilité publique et dont le gouvernement peut disposer en en payant la valeur. Les anciens propriétaires réclamaient un droit de préemption. On se contenta de leur donner, à prix égal, la préférence. Mais on limita ce droit à deux propriétés et on interdit durant un an la revente des terrains. Pour favoriser les constructions futures, le gouvernement promit aux acheteurs de terrains l'importation en franchise des matériaux de construction, l'exemption d'impôts sur la valeur accrue des immeubles pendant quinze ans, l'exemption des impôts de construction pendant quinze ans. En outre, la Banque nationale, puis une Banque hypothécaire spéciale purent avancer la moitié de la somme nécessaire aux achats. Les obligations foncières devaient être acceptées en paiement au pair de leur valeur. Et une grande compagnie de constructions se forma pour accorder des facilités de bâtir.

6° *Répartition des bénéfices ou des pertes.* Les ventes faites, les excédents des recettes sont partagés en deux moitiés, l'une servant à couvrir les dépenses d'intérêt commun (chaussées, travaux souterrains, etc.) et attribuée à la municipalité de Salonique, l'autre revenant aux propriétaires sociétaires du « groupe immobilier », répartie en proportion du nombre d'obligations foncières que chacun possède. Dans le cas d'un déficit, au contraire, chaque propriétaire subit une baisse de taux proportionnelle à la valeur de ses bons. Enfin, si les terrains vendus augmentaient de valeur par la suite, chaque propriétaire nouveau devait céder la moitié du prix accru au gouvernement, qui disposait de ces sommes pour les routes, puis à la municipalité pour l'édification des bâtiments communaux. En dernier lieu, une série de sanctions sont prévues.

Naturellement, l'application de cette loi n'alla pas sans opposition. Elle fut surtout l'œuvre des Juifs de Salonique, qui formaient les 9/10 des anciens propriétaires. Ils prétendirent voir dans la loi de 1918 une expropriation forcée, une tentative d'helléniser la partie juive de Salonique. Cette idée ne fut pas étrangère à l'exode d'un certain nombre. Elle se traduisit en tout cas par une campagne de la presse juive salonicienne, par la carence des propriétaires devant

Carte 28. — Plan de Salonique en 1917 (Communiqué par E. Hébrard)

Devant la mer, la ville moderne. — Au centre, la ville juive — en grande partie incendiée. — En haut, la ville turque. — A l'Ouest, le quartier ouvrier du « Vardar ». — Au Sud-Est, au delà du Champ de Mars, le faubourg des « Campagnes ».

La rue Sainte-Sophie
(au fond,
la ville haute, intacte)

La partie centrale
de la
rue Egnatia reconstruite

Une rue neuve et large :
la rue Tsimiski
et ses magasins

Un coin du bazar restauré

*Phot. Lykides, Salonique*

les commissions cadastrales, et surtout par le boycott des lots mis en adjudication. Il y eut donc une abstention systématique du « groupe immobilier », avec l'espoir de provoquer une baisse et d'obtenir le rachat à de meilleures conditions. Mais le gouvernement répliquait, par l'organe de son représentant dans la commission, l'architecte Kitsikis, qu'il n'hésiterait pas « à appliquer son programme au prix de tous les sacrifices, du moment qu'il s'agit de poser des fondations aussi belles à la reconstruction d'une ville de l'importance de Salonique et d'assurer ainsi le bien-être des générations, qui sont l'avenir de la ville ».

Les adjudications. — Cette obstruction d'une partie des propriétaires juifs de Salonique fut bientôt accaparée par les adversaires des « libéraux », c'est-à-dire de Vénisélos. Elle ne fut pas étrangère à la défaite de celui-ci aux élections du 14 novembre 1920, ni au rappel du roi Constantin par le plébiscite du 5 décembre. Le ministre royaliste Gounaris s'empressa de déclarer qu'il considérait la loi de 1918 comme lettre morte et annonça dans une dépêche aux Saloniciens qu'il acceptait leurs principaux griefs (10 janvier 1921) : on regrouperait les terrains en secteurs ; les rues et places publiques seront ramenées de 52 % à 40 % de la superficie brûlée ; la zone non incendiée de l'Ouest sera exclue du nouveau plan ; les propriétaires rebâtiront à leur guise sans restrictions ni servitudes. Bref, les intérêts privés reprenaient le dessus. C'était une revanche de la politique des clans, de ces *kommata*, dont Vénisélos avait été provisoirement vainqueur.

Ces promesses électorales, il était impossible de les tenir sans compromettre le sort de la ville future. M. Hébrard, chargé d'élaborer un plan nouveau, ou, pour mieux dire, de modifier son programme primitif, eut l'habileté de convaincre la population israélite et d'accepter seulement les doléances qui ne compromettaient pas l'harmonie urbaine. Ainsi on décida, d'un commun accord, de ramener à 42 % le pourcentage des espaces libres, de porter le nombre des lots de 1 300 à 2 600, pour permettre à la majorité des propriétaires de racheter leur part (à l'exception des lots ridiculement exigus), de repousser vers l'Est la limite de la zone *ædificandi*, de dégrever des prix d'achat les frais de nivellement ou de voirie, d'augmenter la valeur d'estimation des terrains (de 50 à 75 %) ; les petits propriétaires pouvaient grouper leurs bons pour des achats en commun ; la Banque nationale devait avancer les fonds nécessaires. Désireux de collaborer avec les propriétaires eux-mêmes, l'architecte transforma en conséquence le plan de reconstruction.

Ces négociations aboutirent à la loi 2633 du 30 juillet 1921 « sur la disposition des terrains compris dans le nouveau plan de la zone incendiée de Salonique ». Fort longue, elle codifie et précise, plutôt qu'elle ne modifie, les dispositions principales de la loi de 1918. Elle n'innove qu'en matière de lotissements et d'adjudications. Elle groupe les réformes sous quatre chefs.

1° *Lotissement et estimation des terrains.* Le « groupe immobilier » subsiste, mais est divisé en secteurs, puis en lots, en nombre le plus élevé possible. Il est créé une « commission du plan de Salonique », formée de trois fonctionnaires techniques, de deux représentants de la municipalité, d'un ou deux représentants de chaque secteur, élus parmi les possesseurs de titres cadastraux. C'est le « groupe immobilier », jusqu'à concurrence d'un million, puis la commune de Salonique,

qui paieront les indemnités dues pour les immeubles utilisables mis à l'alignement. C'est la « commission du plan de Salonique » qui estime les terrains ; la valeur minima totale des terrains d'un secteur doit être calculée de manière à couvrir : le total des valeurs des terrains, évalués selon la procédure fixée par la loi de 1918, et majorée de 50 % ; la quote-part des charges incombant au secteur (indemnités diverses plus augmentation de 25 % de la valeur des terrains inférieurs à 150 mètres carrés et à 10 000 drachmes).

2° *Vente des immeubles.* La valeur des terrains ainsi estimés est représentée par les bons, tant que ces bons sont utilisés par le propriétaire pour l'acquisition des terrains cédés ; le prix non acquitté par des bons est majoré de 50 % pour les terrains de plus de 10 000 drachmes, de 75 % pour les terrains de moins de 10 000 drachmes ; même augmentation pour l'achat avec des bons négociés et parvenus de nouveau à leurs propriétaires primitifs. Les bons peuvent être ou groupés ou subdivisés en bons partiels (dans le seul cas d'un terrain donnant sur deux rues différentes), après avis de la « commission du plan de Salonique ». Les immeubles de chaque secteur sont vendus publiquement aux enchères, à l'exception de ceux destinés à des collectivités, et par catégories de valeur. Les immeubles invendus sont ensuite groupés dans une adjudication générale. Les acheteurs ont le droit d'acheter sans adjudication les terrains attenant à l'immeuble adjugé. Les bons dont on n'a pas disposé sont remboursés soit au comptant, soit par échange des propriétés invendues. Les recettes appartiennent au « groupe immobilier », qui doit effectuer sur elles les paiements qui lui incombent ; le solde sert aux paiements d'un intérêt de 6 % (du 1er janvier 1918) sur les bons cadastraux du groupe.

3° *Extension du nouveau plan.* La loi prévoit l'application du nouveau plan de reconstruction en dehors des limites du « groupe immobilier ». Elle exclut de toute indemnité les propriétaires expropriés pour moins de 27 % de la surface de leurs immeubles ; pour les autres l'indemnité est payée par la commune. Si, par suite d'une redistribution, une propriété bénéficie d'une plus-value au détriment d'une autre, le propriétaire de la première est tenu de payer une indemnité au propriétaire de la seconde.

4° *Prescriptions transitoires.* Attributions et compétence de la « commission du plan de Salonique ». Annulation des achats effectués en vertu de la loi de 1918 : mais exception est faite pour les terrains sur lesquels on a commencé à bâtir. Enfin les bons sont considérés comme des valeurs négociables : cependant la vente des bons inférieurs à 30 000 drachmes « peut être interdite en général ou pendant un laps de temps déterminé ». Les prescriptions non abrogées de la loi de 1918 resteront en vigueur.

Telle est cette nouvelle charte de la reconstruction de Salonique. Somme toute, elle ne détruisait pas l'œuvre législative antérieure, y apportait quelques aménagements et cherchait surtout, comme la première, à décourager les spéculateurs. Elle devait porter ses fruits rapidement.

Immédiatement les adjudications commencèrent (7 décembre — v. s. — 1921). Dès la première semaine on mit en vente des lots assez divers, d'une superficie variant de 179 à 1 619 mètres carrés, d'un prix de 71 664 à 647 904 drachmes. Au total, pour ces débuts, 36 lots d'une superficie de 136 hectares, mis à prix pour 7 473 255 drachmes. Non seulement ils trouvèrent tous preneurs, mais encore les surenchères — 645 444 drachmes, soit 9 % — poussèrent

la vente à 8 118 701 drachmes, dont 3 736 627 drachmes furent déposés en bons. L'opération s'annonçait bien[1].

La vente continua régulièrement. De 1920 à 1926 furent adjugés 2 368 lots. Les uns devaient recevoir des immeubles à étages : 1 852. Les autres, au Centre même de la zone incendiée, où devait se reconstruire le bazar imposé par la vie de toute ville balkanique, ne devaient contenir que des boutiques, au reste d'un modèle déterminé : 516. Lors de la grande immigration de 1923, on dut entreprendre d'autres constructions neuves pour loger les réfugiés. La ville les édifia dans le quartier des « Campagnes », au Sud-Est. Toutes ces bâtisses s'élevaient simultanément. En 1926 étaient achevées 821 maisons à appartements dans la zone incendiée, 510 boutiques à la place de l'ancien bazar, 974 maisons dans les « Campagnes », au total 2 305 immeubles neufs. Les deux premiers types avaient coûté 641 215 000 drachmes, l'autre 184 003 000. Donc, au total une dépense de 825 215 000 drachmes, soit, en tenant compte de la variation de la drachme en ces années difficiles, 3 270 217 livres sterling. On peut mesurer par ces chiffres l'effort financier accompli.

Ainsi cette œuvre était rendue possible par la collaboration des autorités, des techniciens et des intéressés. Le terrain était déblayé pour la reconstruction selon les règles d'un urbanisme, non théorique, mais adapté aux conditions de temps et de lieu. Les intérêts généraux étaient sauvegardés par l'adoption du plan d'ensemble (légèrement modifié en mai 1921). Les intérêts particuliers des propriétaires anciens étaient respectés par la classification des lots en catégories et en secteurs, les bons n'étant acceptés en paiement que pour le secteur et catégorie dont faisait partie l'ancienne propriété. Les petits mêmes, trop pauvres, purent, en groupant leurs bons, se porter acquéreurs de lots. Et, à la place des rues étroites et tortueuses de l'ancienne Salonique — où les espaces libres n'occupaient que 22,5 % de la surface — allait s'élever une Salonique aérée, hygiénique sans être dévorée par le soleil, monumentale sans cesser d'être pratique ni commerçante.

Les problèmes d'urbanisme technique. — Une ville, ce ne sont pas seulement des maisons. Sur le problème de la construction proprement dite se greffent foule de problèmes techniques, qui sont surtout du ressort de l'ingénieur. Ce fut un Français encore, l'ingénieur Pleyber, qui, d'accord avec l'auteur du nouveau plan, M. Hébrard, fut chargé de les résoudre. Ils se ramenaient à quatre essentiels : la voirie, l'évacuation des eaux insalubres, l'alimentation en eau potable, la distribution de l'éclairage et de la force motrice[2].

La question de la voirie dépend pour une large part du caractère de la ville. Salonique est une ville éminemment commerçante. Il y faut donc une circulation rapide et facile. Mais Salonique est une « Échelle », et à pente raide si l'on peut dire. Il faut donc, avant toute chose, pour permettre les communications aisées, corriger la raideur naturelle des pentes, aménager des gradins entre les différences

1. *Bulletin de la reconstruction de Salonique*, édité par le Bureau civil de la Reconstruction (organisme privé fondé pour assumer la défense des sinistrés) : n° 1, janvier 1922. — Un premier exposé d'ensemble a été présenté par Lavedan (Pierre) : *Un problème d'urbanisme : la reconstruction de Salonique* (Gazette des Beaux-Arts, septembre-octobre 1922, p. 231-248). Les plans et dessins ont été publiés par le créateur de la nouvelle Salonique lui-même : Ernest-M. Hébrard et R. Dreyfus : *La reconstruction de Salonique*, in-4°, s. l. n. d. (mars 1927), 10 p. et 10 fig.

2. M. Pleyber a exposé son plan dans une conférence de la *Mission laïque française*, reproduite dans *l'Opinion* (de Salonique) des 4-10 avril 1921, sous le titre : *La Salonique future*.

hypsométriques, qui vont du niveau de la mer aux 125 mètres de la Citadelle, sans compter les dénivellations intermédiaires. Salonique est aussi traversée par les grand'routes balkaniques, et il ne faut pas que la nouvelle ville — centrale — soit étouffée par les voies étroites de la périphérie : on est donc conduit à prolonger les travaux du centre dans les quartiers suburbains. Enfin Salonique est naturellement une cité essentiellement maritime : son quai — de 20 mètres de largeur et de 0 m. 90 de hauteur au-dessus du niveau marin — était manifestement insuffisant et pour la circulation même et comme protection contre les inondations hivernales ; sans oublier que la faible altitude rendait impossible la création de caves, cependant indispensables aux grands magasins de ce quai. Aussi décida-t-on d'élargir le quai à 40 mètres, en deux niveaux (le premier de 20 mètres, correspondant à l'ancien), et de l'exhausser à 1 m. 90. Travail relativement facile, puisque les terres sont à portée, prises aux décombres de la ville incendiée, qu'il était nécessaire de niveler avant de reconstruire. Le travail en est, à l'heure actuelle, achevé.

La circulation salonicienne se fait surtout dans le sens Ouest-Est, puis Nord-Ouest — Sud-Est, soit parallèlement à la mer. Nous étudierons plus loin la disposition des rues, qui se rattache au plan architectonique général : chaussées larges dans les rues parallèles à la mer ; rues plus étroites, quand elles sont perpendiculaires à la mer, afin d'éviter le soleil méridional, mais avec larges trottoirs (à arcades pour l'ombre dans les rues commerçantes du centre). Les premières ont 24 mètres de large avec des chaussées de 14 mètres ; la plus importante, la rue Egnatia, a 36 mètres ; quelques autres 28 m. 50, avec chaussées de 16 m. 50.

Toute cette circulation aboutit au port. Il était certainement insuffisant pour le trafic grandissant de la zone franche. Impossible de l'étendre vers l'Est, sans compromettre l'admirable perspective du « Quai de la Victoire », charmant lieu de promenade, d'où l'on devait éloigner la saleté inévitable, au moins le désordre des docks et entrepôts. La solution, selon le projet de M. Guinis, directeur de l'École Polytechnique d'Athènes, consista à étendre les bassins vers le Sud-Ouest. Le port actuel devenant le bassin n° 1, on projette de construire cinq nouveaux bassins, dont les deux plus vastes seront réservés à la « zone franche » rejetée au Sud-Ouest, donc aux marchandises de transit, tandis que le dernier bassin sera affecté au nettoyage et aux réparations des navires. Enfin, la gare actuelle, dite « des Orientaux », devant le port, sera seulement une gare de marchandises. En arrière sera construite une gare de triage. Quant à la gare des voyageurs, elle doit être réédifiée au Nord de la ville, moins à l'écart, ce qui permettra ultérieurement d'amorcer une nouvelle voie ferrée, qui irait rejoindre Serrès et la Macédoine orientale sans faire l'immense détour par la vallée du Gallicos et Doïrane. Les conceptions purement commerciales doivent aujourd'hui l'emporter sur les conceptions stratégiques qui, au temps d'Abd ul Hamid, avaient imposé le tracé des chemins de fer actuels.

Tels sont les principes qui présidèrent à la nouvelle voirie salonicienne. Œuvre de longue haleine, qui est commencée pour la circulation proprement dite, qui nécessite de nombreux travaux d'approche, expropriations en particulier, en ce qui concerne le port et les gares. La « zone franche », qui élève cette année un silo flottant et un dépôt frigorifique, n'a pas encore les fonds nécessaires pour la construction des nouveaux bassins.

Le second problème consiste à assainir la ville. Les causes d'insalubrité des

villes orientales sont nombreuses ; elles le sont peut-être encore davantage à Salonique, ville située en partie sur des terrains d'apports récents, bas et marécageux, où les torrents dévalent en hiver, où les eaux stagnent en été, où les rues servent d'égouts et où le drainage vers la mer se fait mal. Il faut donc s'attaquer à la fois aux eaux superficielles et aux eaux résiduelles. Les torrents, qui, dévalant de la montagne, débouchent dans la ville même, doivent être endigués, canalisés, et surtout, pour diminuer leur état de torrentialité très prononcée, il faut mettre en culture le plus possible les zones de ruissellement, qui sont aux portes mêmes de la ville, vers le Nord-Est en particulier ; il faut aussi recueillir les eaux superficielles dans des égouts secondaires et dans un grand collecteur.

D'autre part au « tout à l'égout » unique on préféra le « système séparé » : il présente le grand avantage de ne pas tout envoyer et perdre dans la mer. Les eaux superficielles, anodines, peuvent y être amenées. Les eaux résiduelles, on en doit tirer un autre parti. On cherchera donc à construire un réseau spécial pour les matières et liquides infectieux, qui doivent être évacués hors de la ville, à grande distance, épurés dans des usines, et, abandonnant les eaux, peuvent, répandus sur un sol de drainage facile, transformer les terres infécondes. Or, les environs Ouest de Salonique, entre les embouchures du Gallicos et du Vardar, formés d'alluvions sableuses, donc perméables, peuvent constituer d'admirables champs d'épandage, et ces mauvaises terres peuvent devenir de merveilleux jardins maraîchers. Les débuts de cette expérience ont été topiques : la banlieue Ouest de Salonique, il y a dix ans steppe sablonneuse, entrecoupée de marais, produit aujourd'hui tous les légumes nécessaires à l'alimentation de la ville, se met en quête de marchés d'exportation.

Le troisième problème — celui de l'alimentation en eau — n'est pas le plus difficile. Aux pieds de massif granitique, Salonique fut toujours pourvue d'eau potable et l'aqueduc de Kirechkœil, venu à peu de distance du Nord, aboutit à l'enceinte septentrionale de la ville. Mais il ne donne que 10 litres par tête et par jour, ce qui est évidemment insuffisant pour les besoins hygiéniques, pour les usages industriels d'une ville de 244 000 habitants. Or, les réserves d'eau de la Macédoine centrale sont énormes, et peuvent parfaitement fournir à Salonique les 300 à 400 litres qui sont nécessaires quotidiennement à chacun de ses citadin. Les calculs de M. Pleyber estiment que, pour commencer, il suffirait de capter les sources du lit sablonneux du Gallicos moyen : on obtiendrait ainsi 50 000 mètres cubes par jour. Plus tard, on pourrait amener par aqueduc les eaux excellentes du lac de Doïrane, distribuer de cette manière pas moins de 150 000 mètres cubes par jour. Il est vrai que le gouvernement, à cet égard, a reculé devant la dépense.

Dernier problème, celui de l'énergie électrique. L'usine du gaz existe, mais les canalisations, au reste en partie détruites par l'incendie, sont notoirement insuffisantes. On peut à la fois donner à la ville l'éclairage et la force électriques, qui lui manquent. La commission de spécialistes, nommée aux fins d'études, a conclu au captage des chutes d'eau du pourtour de la *Campania* salonicienne, en particulier des chutes de Vladovo et d'Edessa. Ces deux chutes, d'un débit minimum, estival, de 15 et de 21 centimètres cubes, peuvent fournir 53 000 CV, 100 millions annuels de kilowatts-heures. Les frais d'installation sont évalués sur place à 11 millions de drachmes-or, à quoi il faut ajouter le transport de la force à distance, à Salonique. Ce sont de forts débours, mais qui ne sont pas impos-

sibles. La richesse même de la ville de Salonique peut lui permettre de contracter les indispensables emprunts.

Tous ces travaux dépendent en effet de la situation financière de la ville. Or, Salonique est à cet égard dans un état satisfaisant. Elle est la seconde ville de Grèce par l'importance de ses revenus (59 509 000 drachmes) et, malgré les dépenses d'assistance aux réfugiés, en cette année fiscale 1927-1928 les dépenses sont inférieures (57 227 000 drachmes). Durant ce même exercice, le budget d'Athènes était en déficit de 10 millions de drachmes. Sans exagérer la prospérité de Salonique, on peut dire qu'elle peut contracter les emprunts nécessaires à sa transformation en ville moderne.

CHAPITRE XXVI

# LA NOUVELLE SALONIQUE

Le plan d'ensemble. — Créer une ville neuve, tout en conservant les courants de l'ancienne, élaguer les obstacles mais respecter les souvenirs historiques, les habitudes économiques et sociales : telle est la tâche de l'urbaniste. Ce fut l'œuvre entreprise par M. Ernest Hébrard. A la commission de spécialistes, nommée par Vénisélos, composée d'un urbaniste anglais illustre, Th. Mawson, de son fils et de quelques Hellènes, MM. Kitisikis et Guinis, le plan français s'imposa par son ordonnance toute classique qui, cependant, ne bouleversait pas la ville, adaptait les nécessités modernes au site géographique et aux établissements humains. Le gouvernement grec adopta l'esquisse, et, avec quelques remaniements de détail, chargea l'auteur d'en suivre le développement, l'application. La nouvelle Salonique est donc une œuvre française, fondée par notre école d'architectes urbanistes. Et, peu à peu, c'est une Salonique tout autre — grecque et moderne — qui ressuscite des cendres de la ville « turque » et juive.

Déjà les siècles avaient réussi un agencement assez clair. Nous avons vu que Salonique s'ordonnait naturellement en trois zones : le Centre, les bazars et le Konak, commerçant et administratif ; l'Ouest, le quartier populeux, ouvrier du « Vardar » ; le Sud-Est, le quartier élégant, bourgeois de « Calamaria ». Ce plan général est conservé, et l'incendie permet de le systématiser, si l'on peut dire. Le plan Hébrard comporte essentiellement la division en trois zones, groupant les différents quartiers, englobant d'avance la future extension de la ville.

1° Au Centre, les quartiers des affaires : le commerce de luxe et de détail, avec ses formes locales et pittoresques, les traditionnels bazars ; mais aussi les affaires administratives, les établissements publics, mairie, tribunaux, préfecture, bureaux des services ministériels, etc.. Ce double bloc, en bas, le « centre du commerce » ; en haut le « centre officiel », forme un quadrilatère irrégulier de 1 km. 300, le long de la mer, sur 1 kilomètre, de la mer à la ville haute. C'est à peu près toute la partie brûlée, dont la reconstruction est le plus facile.

2° A l'Ouest, les quartiers du grand commerce et de l'industrie. Ici encore deux centres qui se juxtaposent : près de la mer, le long du port et de l'extension projetée du port le « centre des entrepôts », qui peut, selon les besoins, s'étendre indéfiniment sur le littoral ; plus au Nord, le « centre des habitations ouvrières » — c'est le vieux faubourg du « Vardar » — et il se prolongera vers le Nord-Ouest par de futurs logements ouvriers et le « centre des usines » que l'on cherche à regrouper.

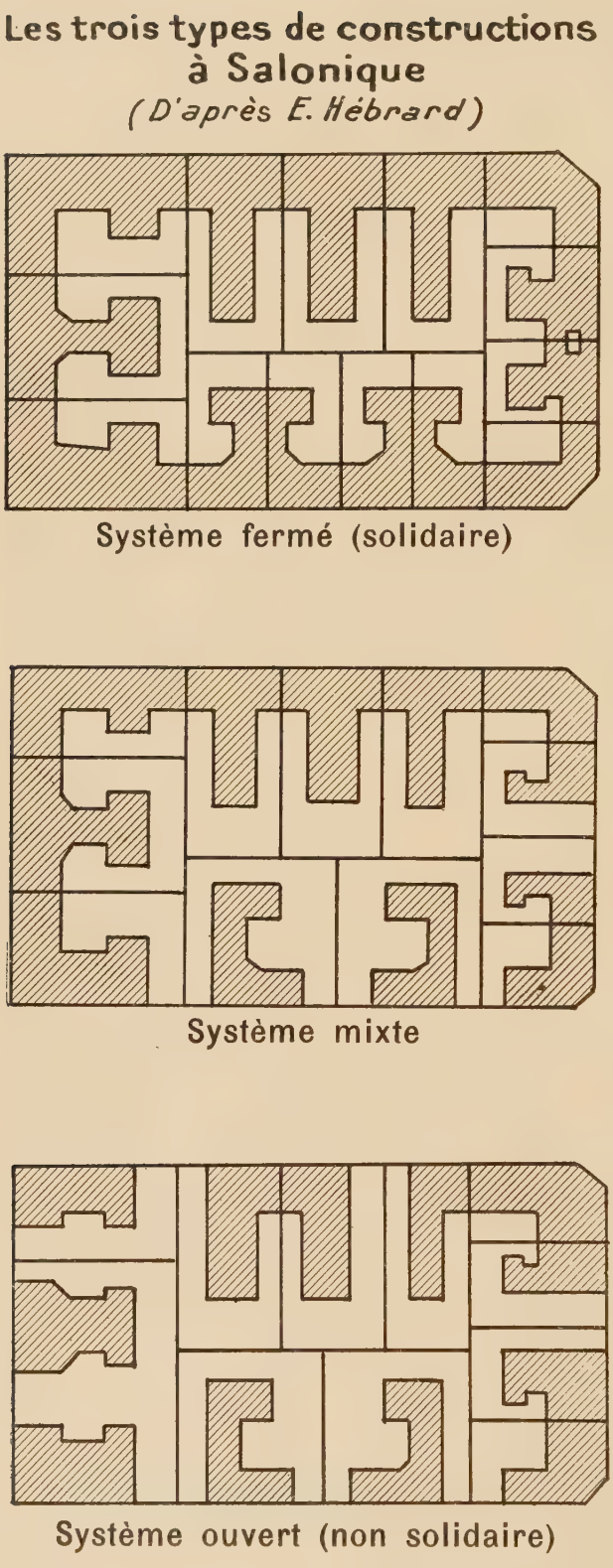



Fig. 40.

3° Au Sud-Est, les quartiers de plaisance. Ce sont, d'une part, les villas bourgeoises, qui s'alignent le long du rivage : ce « centre d'habitations bourgeoises » se confond avec le faubourg de « Calamaria », mais a les possibilités de s'allonger encore sur la baie jusqu'au petit cap de Karabouroun. C'est également de ce côté que l'on place le « centre des divertissements », autour de la « Tour Blanche » entre la vieille ville active et son riant faubourg. De là vers le Nord doit partir un grand parc, qui renferme le « centre d'éducation », les grands établissements scolaires groupés, le musée et la bibliothèque, proches des vestiges antiques ou médiévaux, respectés et dégagés.

Dans ces trois zones le système de construction envisagé n'est pas monotone. Il varie avec l'usage. Dans la zone centrale, du commerce, et le long des grandes voies de circulation, le « système fermé » ou « solidaire », blocs de maisons hautes et continues. Dans la zone occidentale et sud-orientale d'habitations ouvrières ou bourgeoises, le « système demi-ouvert » ou « mixte » : les bâtiments sont seulement de chaque côté des blocs, pas très élevés (deux étages), ne couvrant que 50 % du terrain. Enfin dans la zone sud-orientale, mais périphérique des « Campagnes », dans la zone occidentale éloignée des logements ouvriers, on adopte le « système ouvert » ou « non

solidaire » : les surfaces bâties n'occupent que 30 à 40 % de la superficie ; les maisons sont entourées de jardins spacieux (à l'E.) ou de jardinets (à l'O.). Ainsi tente-t-on de garder le plus d'espace possible dans la construction d'une ville cependant très peuplée (v. fig. 40). Les calculs sont faits pour une ville de 350 000 habitants : l'agglomération centrale doit loger 150 000 personnes, à raison de 750 par hectare ; les faubourgs de Calamaria et du Vardar contiendront 450 habitants par hectare, le quartier ouvrier suburbain 330, le quartier des résidences suburbaines 150 seulement à l'hectare.

Le Centre. — La reconstruction de la ville a naturellement commencé par la partie centrale, jadis la plus active, presque entièrement brûlée. C'est là qu'il fallait ouvrir d'abord les rues primordiales : y construire les égouts (100 millions de drachmes dépensés dans cette vue jusqu'à ce jour), tracer les voies nouvelles, comme la rue Tsimiski (S.-O.-N.-E.), élargir les voies anciennes, telles que la rue Egnatia (S.-O.-N.-E.) et la rue Vénisélos (N.-E.-S.-O.) (v. fig. 42). C'est là qu'était, qu'est toujours, le « centre du petit commerce », entre la rue Egnatia, la grande route transversale, et la mer, entre la rue Vénisélos, où se tiennent cafés, banques, épiciers et changeurs, jusqu'aux restaurants qui environnent la Tour Blanche. L'art de l'architecte a tenu à ne rien changer aux commodités commerçantes. Mais il a dû y introduire de l'air, de la lumière, des facilités de circulation.

Le Centre se dégage peu à peu des décombres (v. fig. 41). Il y a encore aujourd'hui, au milieu de ce quartier qui s'ordonne, d'ultimes baraques, ajoutées aux ruines. On a réservé pour la fin la construction de la grande place centrale, la « place Alexandre-le-Grand », qui doit avoir 135 mètres de profondeur sur 100 mètres de large. Les bâtiments, qui l'entoureront, doivent former un ensemble homogène, une belle ordonnance architecturale. Là s'élèvent les hôtels modernes, entre autres le *Mediterranean*, qui rivalise avec les palaces d'Europe. Sous les portiques tracés doivent se loger les grands cafés, les pâtisseries, les restaurants, rendez-vous de l'élégance oisive ou des hommes d'affaires qui prolongent leur journée. Pourtant, la grande rue centrale à arcades n'a encore que cinq immeubles. Les propriétaires sont récalcitrants, ne consentent guère à perdre les trois mètres de terrain que les portiques exigent. Ici, la construction stagne pour l'instant. On ne voit pas encore le square, où doit s'élever la statue équestre du roi de Macédoine, la grande rue Aristote de 35 mètres, bordée de ces portiques de 4 mètres, qui offriront leur abri contre les pluies d'hiver, leur ombre contre le soleil ardent des étés saloniciens. Pourquoi ? C'est que la grande circulation ne se fait pas du Nord au Sud. On a couru au plus pressé, et les premières rues qui s'allongent, se garnissent de magasins, sont celles qui sont parallèles à la mer.

C'est ainsi que les anciens bazars se sont vite reconstitués. Sur le lieu, où se tenait le *tcharchi* de jadis, au Sud de la rue Egnatia, à la place de ces ruelles sombres, des rues de 20 mètres quand elles sont perpendiculaires au quai, de 24 et même de 36, quand elles lui sont parallèles, permettent aux piétons de circuler à l'aise. A la place des boutiques de bois peintes, des magasins spacieux avec étalages, des passages sous portiques. Autrefois s'entassaient sur la rue Egnatia marchands de légumes, potiers, cordonniers, et dans le Bézestin les vendeurs de linge, de draps et de vêtements, les marchands de tapis, les chaudronniers, pape-

tiers, bouchers, groupés par profession, chacun dans leur angle. Les boutiques d'aliments périssables ont été orientées vers les marchés *ad hoc*. Mais les autres corps de métier se sont regroupés à leur guise dans ce dédale de rues régularisées, souvent couvertes, avec nombreuses cours intérieures et éclairées. En somme, un bloc de 42 000 mètres carrés, où trouvent place 1 000 magasins, réservés à ce

Fig. 41. — La reconstruction de Salonique. Plan détaillé du centre de la ville (zone incendiée) en voie de réalisation (communiqué par le service du *Plan de la ville*).

Les monuments actuels sont pochés en noir. — Les parties hachées indiquent les monuments et établissements publics à construire. — Les parties grisées représentent les maisons particulières édifiées jusqu'en 1929, 2/3 du nombre total. Parallèles à la mer, les rues Tsimiski (nouvelle), Egnatia et Saint Dimitrios (élargies). — Perpendiculaires, les rues Vénisélos (aboutissant à l'ancien Konak) et la nouvelle avenue (aboutissant à la future « Place Civique » et à l'église Saint Dimitrios).

commerce de détail, toujours pittoresque et vivant. Non loin, et à proximité du port, sur une large place expropriée doit s'élever, sur de vastes plans (3 000 mq.), la Poste, et, derrière, la Banque.

Des bazars, une avenue conduira à la « Place civique », au « centre administratif », maintenu provisoirement dans le vieux *Konak* des Turcs. On conservera au milieu des jardins ce bijou de briques byzantines, l'église de la Vierge du XI^e^ siècle et, vis-à-vis, le Bey Hammam, les bains turcs, parfaitement conservés dans leurs revêtements de mosaïques. Au milieu, sur la grand'place,

s'élèveront à l'Est, le Palais de Justice, et à l'Ouest, l'Hôtel de Ville, de 120 mètres sur 75, double bâtiment où seront groupés les grands services, surtout agricoles et financiers. Enfin, un escalier monumental conduira à la vieille basilique de Saint Dimitrios, qui fut aussi en partie la proie des flammes. Le « Plan de la Ville » en a entrepris la reconstruction : on a déjà dépensé 8 millions de drachmes à restaurer les colonnes de marbre, sculpter à nouveau les chapiteaux, réédifier les murs. La voûte est effondrée encore, et plus de 10 millions de drachmes sont encore nécessaires pour poursuivre les travaux. Un peu plus loin, Sainte Sophie, dégagée, entourée de jardins, est devenue la cathédrale.

Tel est le Centre de Salonique bien qu'inachevé. Il forme déjà un ensemble qui ne manque pas de grandeur.

Les constructions. — Le tracé de la ville amorcé, des règlements de construction imposèrent sinon des modèles, pour le moins des mesures communes. L'architecte, dans le Centre de la ville incendiée, se trouvait sur une table rase. Les nécessités économiques ou artistiques ne l'empêchaient point de concevoir des types définis de maisons.

Ce furent, autant que les soucis d'art, les préoccupations d'hygiène qui le guidèrent. Donner le plus d'air possible, écarter les dangers d'incendie sont des besoins qui doivent se concilier dans une ville moderne avec l'esthétique et le confort. Les blocs ou îlots de construction réguliers, généralement rectangulaires, parfois triangulaires, furent conçus de manière à joindre les cours intérieures des immeubles voisins, afin d'agrandir l'espace libre. Ces blocs au reste varient de dimensions : de 8 500 mètres carrés, avec 60 ou 70 mètres de large dans le quartier du commerce de luxe, avec une profondeur suffisante pour les halls des hôtels ou les entrepôts des magasins, les blocs se rétrécissent à 5 ou 6 000 mètres carrés, avec une largeur de 50 ou 60 mètres, dans les quartiers d'habitations, tandis qu'ils s'étendent à 15, à 20 000 mètres carrés dans le quartier des usines. Chaque bloc — nous l'avons vu dans le plan général — est construit selon un des trois systèmes en usage qui impose aux propriétaires des servitudes : un espace libre intérieur, permettant des jours à chaque immeuble (système solidaire) ; cette unique cour intérieure communiquant par endroits avec la rue (système mixte) ; ou bien chaque immeuble donnant de tous côtés sur des ruelles (de 2 m. 50 à 4 mètres de large, plus 0 m. 50 supplémentaire par étage au delà du premier (système ouvert) (v. fig. 42).

La hauteur des maisons n'est pas laissée non plus au hasard. Elle est prescrite par la largeur des rues. Elle ne doit pas excéder 9 mètres pour les voies de moins de 10 mètres, 13 m. 50 pour les voies de 10 à 15 mètres, 17 mètres pour les rues de 16 à 20 mètres, enfin 21 mètres pour les avenues de largeur supérieure. Le nombre et la hauteur des étages sont également imposés. De minutieux règlements de voirie précisent les arcades, les saillies, les façades. Le type d'architecture n'est uniforme que pour les plus grandes artères de la ville, au centre de la cité commerçante, la place Alexandre-le-Grand et l'avenue « monumentale » Saint Dimitrios entre le quai et l'église. Là doivent se bâtir les maisons à portiques, à trois étages, de 21 m. 25 (sans le toit). Ailleurs, une règlementation exagérée eût enlevé son pittoresque à la ville.

La plupart de ces immeubles neufs se construisent en ciment et en fer, la pierre de taille, la brique parfois, n'étant guère utilisées que pour les façades les

TABLEAU DU MOUVEMENT DE LA RECONSTRUCTION

| Secteurs | Nombre des édifices construits par année | | | | | | | | | Superficie couverte (mètres carrés) | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1920 | 1921 | 1922 | 1923 | 1924 | 1925 | 1926 | 1927 | total | relative (par an) | totale |
| 1er (y compris la partie correspondante du Bazar.) | 1 | 4 | 89 | 38 | 438 | 44 | 6 | 9 | 629 | 150,00<br>2 076,80<br>20 837,00<br>11 058,64<br>21 925,03<br>7 147,68<br>1 108,10<br>1 931,85 | 66 235,10 |
| 2e | — | 1 | — | 18 | 90 | 41 | 30 | 21 | 201 | —<br>180,00<br>—<br>2 912,85<br>16 500,07<br>7 777,16<br>5 524,25<br>3 732,50 | 36 626,83 |
| 3e (y compris la partie correspondante du Bazar.) | — | — | 1 | 2 | 95 | 100 | 19 | 7 | 224 | —<br>—<br>449,50<br>918,60<br>5 824,75<br>26 638,65<br>5 952,55<br>3 456,70 | 43 240,75 |
| 4e | — | — | 31 | 31 | 19 | 19 | 14 | 6 | 120 | —<br>—<br>6 571,80<br>4 581,90<br>3 928,01<br>3 323,26<br>2 226,20<br>871,15 | 21 502,32 |
| 5e | 6 | 5 | 58 | 35 | 46 | 33 | 18 | 8 | 209 | 949,20<br>1 089,80<br>10 282,84<br>6 893,20<br>12 777,63<br>7 326,01<br>3 244,70<br>3 492,60 | 46 055 98 |
| 6e | | | | | | | 1 | | 1 | 1 223,00 | 1 223,00 |
| Total . . . . . | 7 | 10 | 179 | 124 | 688 | 237 | 88 | 51 | 1 384 | | 214 883,98 |

1. Pour trouver la somme correspondante en livres sterling, il faut prendre en considération la contre-valeur en drachmes chaque année :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1920 . . . . . | 35 drachmes | 1924. . . . . | 248 drachmes |
| 1921 . . . . . | 80 — | 1925. . . . . | 314 — |
| 1922 . . . . . | 120 — | 1926. . . . . | 388 — |
| 1923 . . . . . | 297 — | 1927. . . . . | 375 |

DE LA ZONE INCENDIÉE DE SALONIQUE

| Volume (mètres cubes) | | Valeur (drachmes) | | Étages | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| relatif (par an) | total | relative (par an) | totale | complets | | partiels | | à un étage | | à rez-de-chaussée | | à sous-sol | |
| 1 275,00 | | 45,000 | | 1 | | — | | 1 | | — | | 1 | |
| 26 677,00 | | 800 000 | | 9 | | 1 | | 2 | | — | | 3 | |
| 274 819,00 | | 44 260 000 | | 191 | | 8 | | 45 | | 14 | | 71 | |
| 149 988,00 | | 30 940 000 | | 98 | | 3 | | 5 | | 7 | | 33 | |
| 312 045,00 | | 73 730 000 | | 946 | | 7 | | 26 | | 8 | | 421 | |
| 134 818,00 | | 44 630 000 | | 124 | | 13 | | 9 | | 6 | | 38 | |
| 14 588,00 | | 27 795 000 | | 14 | | — | | 1 | | 2 | | 3 | |
| 25 244,00 | | 11 400 000 | | 24 | | 1 | | 2 | | 3 | | 3 | |
| | 939 454,00 | | 233 600 000 | | 1 407 | | 33 | | 91 | | 40 | | 573 |
| — | | — | | — | | — | | — | | — | | — | |
| 2 699,00 | | 5 000 | | 3 | | — | | — | | 1 | | — | |
| — | — | 480 000 | | — | | — | | — | | — | | — | |
| 31 294,00 | | 1 555 000 | | 40 | | 3 | | — | | 8 | | 9 | |
| 238 499,00 | | 46 045 000 | | 259 | | 11 | | 6 | | 51 | | 3 | |
| 119 932,00 | | 44 355 000 | | 130 | | — | | 27 | | 29 | | 12 | |
| 68 042,00 | | 29 915 000 | | 71 | | 15 | | — | | 22 | | 8 | |
| 75 912,00 | | 23 135 000 | | 84 | | 1 | | 13 | | 19 | | 3 | |
| | 536 378,00 | | 145 490 000 | | 587 | | 30 | | 46 | | 130 | | 35 |
| — | | — | | — | | — | | — | | — | | — | |
| — | | — | | — | | — | | — | | — | | — | |
| 1 888,00 | | 375 000 | | 1 | | — | | 1 | | — | | 1 | |
| 13 517,00 | | 570 000 | | 6 | | 2 | | 1 | | 1 | | — | |
| 82 163 00 | | 9 250 000 | | 171 | | 1 | | 3 | | — | | 73 | |
| 445 381,00 | | 77 960 000 | | 306 | | 77 | | 22 | | 1 | | 93 | |
| 75 100,00 | | 82 250 000 | | 46 | | 6 | | 8 | | 2 | | 13 | |
| 80 500,00 | | 23 300 000 | | 31 | | 6 | | 1 | | 2 | | 6 | |
| | 698 549,00 | | 193 705 000 | | 561 | | 92 | | 36 | | 6 | | 186 |
| — | | — | | — | | — | | — | | — | | — | |
| — | | — | | — | | — | | — | | — | | — | |
| 65 230,00 | | 8 010 000 | | 54 | | 1 | | 14 | | 9 | | 19 | |
| 51 610,00 | | 14 595 000 | | 60 | | — | | 13 | | 16 | | 12 | |
| 51 270,00 | | 12 385 000 | | 42 | | 3 | | 3 | | 14 | | 7 | |
| 47 845,00 | | 15 390 000 | | 51 | | 2 | | 3 | | 10 | | 8 | |
| 22 969,00 | | 7 875 000 | | 31 | | 7 | | 1 | | 7 | | 4 | |
| 21 772,00 | | 6 015 000 | | 29 | | 1 | | 6 | | 4 | | 3 | |
| | 260 696,00 | | 64 270 000 | | 267 | | 14 | | 40 | | 60 | | 53 |
| 11 563,00 | | 185 000 | | 14 | | 1 | | 2 | | 2 | | 4 | |
| 11 318,00 | | 1 630 000 | | 9 | | — | | 2 | | 1 | | 4 | |
| 103 493,00 | | 16 570 000 | | 108 | | 3 | | 15 | | 23 | | 30 | |
| 85 323,00 | | 15 930 000 | | 80 | | — | | 10 | | 18 | | 18 | |
| 202 447,00 | | 31 075 000 | | 141 | | — | | 4 | | 20 | | 22 | |
| 107 936,00 | | 49 040 000 | | 95 | | 8 | | 3 | | 13 | | 18 | |
| 56 293,00 | | 25 475 000 | | 56 | | — | | 2 | | 12 | | 10 | |
| 37 860,00 | | 9 450 000 | | 27 | | 1 | | 2 | | 6 | | 2 | |
| | 616 233,00 | | 149 355 000 | | 530 | | 13 | | 40 | | 95 | | 108 |
| 13 157,00 | | 3 000 000 | | 1 | | — | | — | | — | | 1 | |
| | 13 157,00 | | 3 000 000 | | 1 | | — | | — | | — | | 1 |
| | 3 064 467,00 | | 789 420 000 | | 3 353 | | 182 | | 253 | | 331 | | 956 |

En 1928 furent construits 100 autres édifices (21 559 mq. 65, 345 347 mc.) d'une valeur de 95 560 000 drachmes : 237 étages complets 7 partiels, 28 rez-de-chaussée seuls et 40 maisons à sous-sol.

plus riches. Ainsi, les chances d'incendie qui, tant de fois, ont dévasté Salonique, seront réduites au minimum. Les épaisseurs des murs sont fixées à 0 m. 33 pour les rez-de-chaussée et 0 m. 22 pour les étages au minimum, et un matelas d'air isolant (vide de 0 m. 08) doit s'interposer entre deux parois de ciment armé. Toutes les bâtisses de torchis, de bois, à pans de bois sont interdites dans l'étendue de l'ancienne zone brûlée, et les couvertures de bois, chaume, roseaux ou autres matériaux combustibles. Les chambres d'habitation doivent être de sol imperméable, et il est défendu de transformer les caves en chambres à coucher. Chaque chambre doit avoir une surface minima de 12 mètres carrés, un éclairage et une aération suffisants. Une réglementation impitoyable fixe le nombre des water-closets, l'évacuation des vidanges, eaux usées et eaux pluviales. Les établissements « insalubres » sont rejetés à l'Ouest, au delà du faubourg du Vardar.

Il suffit de quelques années pour que la conception de l'urbaniste prît corps. Dès 1923, et malgré l'arrivée en masse des réfugiés, on commença le déblaiement. On exproprie les terrains, traça les rues, vendit les lots. La zone incendiée fut divisée en 6 secteurs, ceux-ci furent partagés en 199 blocs, et les blocs à leur tour répartis en lots. La construction fut surtout poussée en 1924 et 1925, où furent construits près de mille (925) immeubles neufs, qui coûtèrent 1 500 000 000 de drachmes. De 1920 à 1929 furent élevés près de 1 500 immeubles, valant près d'un milliard (885 millions de drachmes) (v. tableau p. 308-309). Aujourd'hui tous les lots sont vendus, sauf dans le 6e secteur, au Nord, et les 2/3 des maisons à édifier sont bâties. Une fièvre de constructions a saisi le monde salonicien. De larges trottoirs, des chaussées pavées ont remplacé les rues pleines d'ornières et de décombres. Des lampadaires électriques éclairent les avenues passagères. Des agents de police, casqués de toile, gantés de blanc, canalisent la circulation, à l'instar des villes occidentales. N'étaient les cafés, les pâtisseries, rendez-vous de toute foule balkanique, le Centre salonicien ne donne plus guère une impression d'Orient.

Les faubourgs ouvriers de l'Ouest. — Dès que l'on sortait de la zone incendiée, le nouveau plan était d'une application plus délicate. Et le problème de la reconstruction de la ville se compliqua, dès 1923, de celui de l'installation des réfugiés. Sans doute, un grand nombre fut logé dans la « ville haute », l'ancien quartier turc, que ses occupants avaient dû quitter. La Banque nationale — chargée de l'administration de la fortune immobilière urbaine laissée par les Turcs échangés — évalue à 4 027 le nombre de ces maisons, 11 987 chambres, mises à la disposition de 11 179 familles de réfugiés. Pourtant, la majeure partie des 117 000 réfugiés, qui s'installèrent à Salonique, sont de petits commerçants ou des ouvriers, qui ne peuvent guère s'éloigner du quartier industriel. A la Chambre des métiers et du commerce de détail, il y a 2 700 réfugiés sur 6 700 inscrits ; dans les divers syndicats ouvriers, on compte 13 000 réfugiés, dont 7 000 portefaix, déchargeurs, aide-maçons, terrassiers et balayeurs. La reconstruction donna du travail à ces petites gens. Mais il fallait les loger.

L'Ouest de Salonique se divise — nous l'avons vu — en plusieurs quartiers distincts (v. fig. 42). Au Sud-Ouest, le « centre du gros commerce », qui domine la mer entre la rue Franque au Nord et le port au Sud. Là sont les entrepôts, parfois à trois étages, dont les plus méridionaux sont englobés dans la zone franche. Ils ont leur place, choisie et immuable, à proximité de la gare

Fig. 42. — Plan de la nouvelle Salonique, dressé par E. Hébrard.

maritime, de la gare des marchandises dite « des Orientaux », de la gare des voyageurs, qu'on projette de reporter plus au Nord. L'architecte s'est contenté de prévoir l'agrandissement de la Bourse et de la Chambre de commerce, situées juste devant le port et la zone franche, et de transporter, non loin des voies ferrées et des embarcadères, le marché général, nécessaire à une grande ville. Là, proche des gares actuelles et de la route de Monastir, sera construit ce marché, divisé en marchés aux légumes, aux poissons, à la boucherie.

Au delà, le « quartier du Vardar » est resté encore intact. Il faut du temps pour faire disparaître ces maisons de pisé ou de bois sordides, pressées sur des rues étroites, boueuses ou poudreuses, logements d'artisans qui travaillent encore dans leurs boutiques en auvent. Ou bien il faut la grande entreprise de voirie des villes balkaniques, l'incendie. Il n'est pas rare. Tel celui qui, dans la nuit des 21-22 septembre 1929, livra aux flammes plus de 250 maisons, fit pour plus de 100 millions de dégâts, dont la moitié seulement était couverte par les assurances. Les journaux demandèrent aussitôt que l'on profitât du cataclysme pour exproprier à meilleur compte et construire la gare centrale. Les cités-jardins doivent s'élever, plus tard, sur les flancs occidentaux de l'ancien cimetière turc qui, sur son coteau nu aux portes de la ville, éparpille encore ses stèles parmi les peupliers et les cyprès. Le quartier des usines montre déjà les gazogènes, l'abattoir, les brasseries, remontant le ravin du Dendropotamos : le *vardarats*, le vent du Vardar, se charge de rejeter les mauvaises odeurs sur la mer.

Déjà s'y construit un nouveau faubourg : le Sobounar ou « quartier de la gare de Constantinople » est conquis par les ouvriers et les employés de chemins de fer. Entre la voie ferrée et la route de Monastir au Sud, ils surveillent eux-mêmes l'édification de leurs maisons. La colonisation a avancé à chacun 32 000 drachmes, dont 20 000 pour l'achat du terrain, remboursables en quinze années. Les quarante maisons, commencées en août 1929, seront achevées en décembre. Sur une base de granite, une bâtisse de briques cuites. Trois modèles se construisent : un de 53 000 drachmes, trois chambres de 1 m. 60 de hauteur ; un de 47 000 drachmes, deux chambres de même élévation ; enfin un troisième type de 40 000 drachmes, deux chambres de 0 m. 80.

C'est que l'Office des réfugiés, avant de se dissoudre, a compris l'urgence de ces dernières installations. Employés et ouvriers vivent au hasard, logés au petit bonheur, dans les maisons de la ville turque, surtout dans des cabanes de bois, de tôle, qui, tous les jours, deviennent décombres. On en voit encore par centaines dès que l'on sort de la ville, dès qu'on a franchi les remparts qui courent par monts et par vaux sur les collines de l'Ouest et du Nord. Même les vieux baraquements militaires, qui s'alignent sur les routes, et jusqu'à Lembet (à 5 km. N.), laquelle n'a guère fait que changer son nom turc en celui d'Eucarpia, le long de la route qui tournera vers Serrès, les baraques de tôle, rafistolées de plaques de toutes sortes, voire de papier goudronné, offrent un abri dérisoire à une patience misérable.

Le faubourg bourgeois des « Campagnes ». — La ville de Salonique s'étire au Midi, à l'Est de son golfe sur plus de huit kilomètres. Utilisant la topographie même, le reconstructeur a prévu, à l'Orient, trois « centres essentiels » : deux originaux, et le troisième, les « Campagnes » de plaisance, entièrement respecté (v. fig. 42).

En pleine ville encore, en deçà des vieilles murailles qui grimpent depuis la Tour Blanche, amer pour les marins, jusqu'à la citadelle de l'Hepta Pyrgion, s'échelonnant entre 10 et 45 mètres, sont les monuments que l'incendie n'a pas atteints. Sainte-Sophie nous montre sa coupole, qui fut longtemps flanquée d'un minaret abattu ; Agia Paraskévi étaie les poutres de sa longue basilique de colonnes de marbre gris, de chapiteaux de marbre blanc. La rotonde romaine de Saint Georges abrite un musée d'antiques sous des mosaïques qui émergent de la chaux. C'est cette zone, exposée au soleil couchant et d'où peu à peu se découvre toute la rade, que l'on a voulu préserver, dégager comme le trésor artistique de Salonique. Et, pour rétablir l'ordre primitif, qui avait lié la rotonde à l'Arc de Galère, l'architecte projette d'unir par une avenue, encadrée de jardins, ces deux plus vénérables monuments de Salonique. C'est dans ce quartier, déblayé, que s'édifierait le « centre d'éducation ». Au milieu d'espaces de verdure, de parcs, qui remplaceraient les collines nues, semées seulement des tombes turques ou israélites grimpant de la Tour Blanche à la Citadelle, sera édifiée, dotée par les riches Grecs d'Amérique, et sur le modèle des Universités verdoyantes d'Angleterre, la nouvelle Université. Le plan vient précisément d'en être demandé à M. Hébrard.

Au bas de ce quartier en construction encore, le « centre des divertissements ». Il existe, au surplus déjà, autour de cette « Tour Blanche », qui a donné son nom à un de ces mornes et bruyants cafés-concerts, émigrés d'Europe en Orient. Ce ne sont guère que des baraques de bois, qui se décorent du nom de music-halls, cercles, cafés et cinémas. En attendant les jardins, que l'urbaniste, soucieux d'aménager les poumons d'une grande ville, voudrait jeter sur la colline où se démantèlent les cimetières turc et juif, des baraques multiples abritent ici toute une plèbe de réfugiés. Au delà, le Champ de Mars s'anime avec la foire annuelle d'échantillons et ses casernes. Dans un coin, déjà pressé par des constructions nouvelles, le Lycée français — de la *Mission laïque* — est déjà trop à l'étroit.

C'est vers le Sud que s'allonge le vrai quartier de Calamaria ou des « Campagnes ». Sur le rivage, les villas des riches Israélites et des riches Grecs, enfouies souvent dans les cyprès, les platanes et les palmiers. Certaines ont été converties en résidences de hauts fonctionnaires : le gouverneur général de la Macédoine y a son palais ; les représentants des grandes puissances y ont établi leurs consulats, celui d'Italie orgueilleusement, celui de France sans grand faste : on y mesure le rôle qu'entendent jouer dans cette métropole balkanique les grands États méditerranéens. Sur plus de trois kilomètres, le long d'une rue unique, où court le tramway, le quartier s'étire toujours. Au bout, la villa Alatini servit de prison à Abd ul Hamid déchu. En vingt ans, guère de changements, sinon que les villas s'ajoutent aux villas le long de la mer. Ce sont toujours des jardins clos, des parcs privés, où la Salonique des affaires se retire et se repose.

C'est de ce côté que les plans prévoient l'extension future. De petites stations balnéaires s'installent même à la pointe Micra, au « petit cap » de Karabouroun, là où la côte s'incurve en regardant le Midi. Durant la belle saison, les Saloniciens vont même jusqu'à Roussion, à 7 kilomètres au Sud, s'attabler devant la mer et déguster les fritures des nouveaux pêcheurs, les réfugiés.

Ainsi, la répartition des genres de vie urbains dans la Salonique moderne ne diffère guère topographiquement de la localisation d'autrefois. La vie ouvrière

est encore reléguée à l'Occident, aux coins où arrivent les chemins de fer et les navires. La vie bourgeoise d'aisance veut s'étaler au large dans les faubourgs et les arbres, épargnés par les hautes maisons. Cependant l'afflux des réfugiés allait créer d'autres besoins. Seuls, le Nord et l'Est restaient libres : au contraire des basses terres, où se prolongea à l'Ouest et au Midi la ville, ici les pentes du Khortiatch offraient leurs carrières, leurs eaux et l'abri des vents. De ces côtés, de petites villes neuves sont sorties du sol en cinq années.

Les faubourgs du Nord et de l'Est. — Tout autour de Salonique, mais non accolés à la ville, des quartiers neufs ont surgi, qui se bâtissent encore. Au Nord-Ouest, une petite ville neuve, Néapolis, dont les villas coquettes sont nées spontanément, commandées par les réfugiés aisés. Au Nord, la place ne manque pas : ce sont, au delà des remparts de briques crénelées, les collines nues, creusées de ravins sableux et secs durant l'été, où passent encore les ruines de l'aqueduc romain. C'est sur la pente d'un versant dont l'écoulement est assuré que le service de la colonisation construit, à 500 mètres des portes, le quartier neuf de Troados ou Agia Paraskévi : 107 maisons s'achèvent de part et d'autre d'une large rue (v. fig. 43). Il y en a pour toutes les bourses : les plus chères, 46 000 drachmes, ont pignon sur la rue nouvelle ; les autres, de 37 000 ou 26 000 drachmes, se mêlent davantage soit vers l'Ouest, soit vers l'Est : maisonnettes de 68 mètres carrés (trois chambres et une cuisine) ou de 40 mètres carrés (deux pièces et une cuisine), sur fondations élevées, coquettes entre leurs murs de briques rouges et sous toit de tuiles colorées ; le réfugié doit payer en entrant un acompte de 2 500 drachmes, et le reste en quinze ans par annuités trimestrielles avec intérêt de 8 %. A un kilomètre à l'Est, derrière les murs de la ville, de petits coins secs, abrités des vents, permettent d'installer des jardinets et des vergers : à Top Alti, 250 réfugiés de Varna, établis commerçants à Salonique, ont construit, avec des avances de l'État — 15 ou 25 000 drachmes — des maisonnettes de types divers, selon la fantaisie du propriétaire, entourées de pêchers et de poiriers naissants.

A l'Est de Salonique, plus nombreux encore sont les petits faubourgs. Les routes, jadis noyées de flaques ou enveloppées de nuages poussiéreux, sont aujourd'hui empierrées et larges. Au Sud-Est de la citadelle, sur les flancs de la montagne, sont plaquées les maisons neuves : Saranta Ecclisiôton, tout entier construit par la coopérative des « Quarante Églises », qui a donné son nom au quartier. A 2 km. 5 des remparts, Triandrias, où 1 300 artisans et ouvriers de Thrace et de Smyrne, logés durant six ans dans des cabanes informes, parfois même sous la tente, voient s'achever, en l'automne 1929, leurs définitifs et nouveaux foyers : 40 familles y trouveront abri dans vingt maisons doubles, et vingt autres sont en train. Un peu plus au Nord, le village neuf de Vénisélochôri, qui date de 1920, est du même type, avec son église et son école, qui lui donnent déjà un air ancien. Dans ce groupe, c'est le ministère de la Prévoyance sociale qui a financé, assuré la construction.

A 1 km. 5 au Sud-Sud-Est des « Campagnes », Toumba est une ville nouveau-née de 18 000 réfugiés. Il y a deux ans, ce n'étaient encore que des baraquements militaires, de tôle et de bois, utilisés pour le mieux, disposés autour de pistes, qui tenaient lieu de rues. En septembre 1929, elle apparaissait déjà comme une petite cité. La périphérie s'en dessinait, nette : de petites maisons

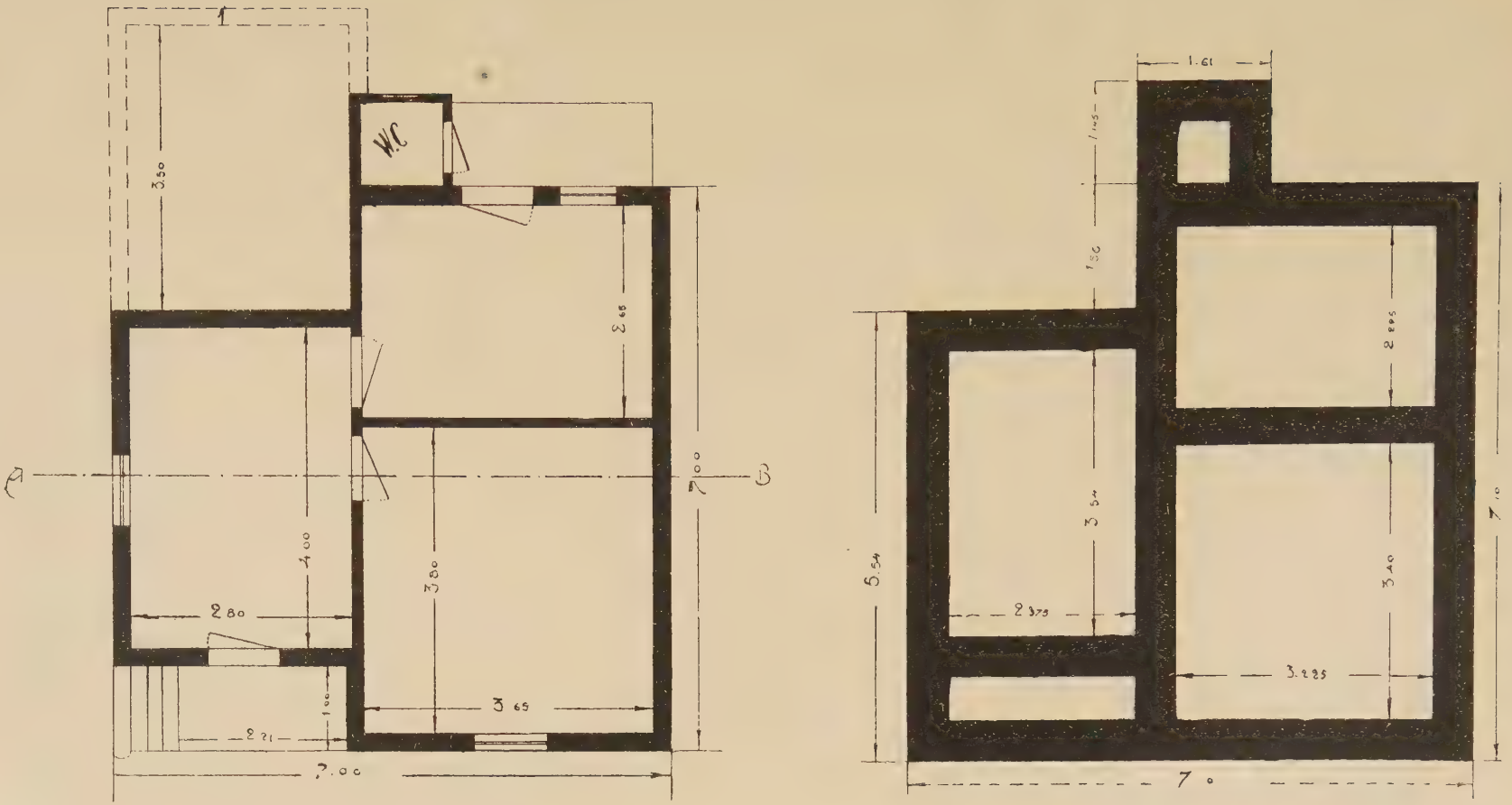



Fig. 43. — Type de maison bourgeoise pour réfugiés à Troados (Agia Paraskévi), faubourg N. de Salonique (*Commission d'établissement des réfugiés.*)

blanches et rouges, en ordre et sans apparat ; par devant, l'église et l'école. Les façades et les toits brillent au soleil, donnant l'apparence toute moderne. En revanche, l'intérieur contient encore nombre de cabanes de planches et de tôle. Elles doivent peu à peu disparaître. Déjà sont bâties les deux églises, les trois écoles. Au centre, un dancing, un club sportif, et, dominant le tout, le cinéma de briques blanches, symbole des besoins des citadins actuels. Au total, l'agglomération possède 3 290 maisons, dont 2 026 neuves et 1 264 baraques. Au Sud-Est, on édifie encore quatre-vingt-dix grandes maisons, du type ordinaire pour quatre familles chacune. Peu à peu, tout le monde sera confortablement logé.

La plupart des habitants de Toumba descendent dans la journée travailler à Salonique : maçons, menuisiers, pêcheurs. Il y a aussi à Toumba même un grand atelier de tapis d'Orient : 200 ouvrières ont importé les méthodes de Smyrne. Les métiers à mains claquent. Les mains habiles amènent les laines de couleur sur la trame tendue, devant des dessins commandés à Paris et à Londres ; les ouvrières, payées au nœud (2 dr. 5 par 1 000 nœuds), parviennent à gagner 40 drachmes par jour. De l'atelier sortent quotidiennement quatre tapis de 8 000 drachmes.

Les maisons neuves s'étendent au Sud : le quartier Charilaos abritera dans cinquante maisons 100 familles de réfugiés. Un peu plus loin, le quartier des ouvriers de l'électricité, près de leur usine, fait pendant au quartier des cheminots de l'autre côté de Salonique : groupe identique de petits cubes.

A un kilomètre de la fin des « Campagnes », à cinq kilomètres de la Tour Blanche, dominant la mer sur une petite falaise, qui forme le « petit cap », la grosse agglomération de la nouvelle Calamaria. 8 000 réfugiés y sont installés, rejoints, de mois en mois, par d'autres, qui quittent ou les sordides baraques voisines ou les maisons turques de Salonique. Le ministère de la Prévoyance sociale a élevé les premières maisons : grandes bâtisses pour quatre familles, qui dominent encore le centre du bourg. A la périphérie, l'Office autonome fait construire sans cesse de nouvelles demeures, cent cinquante maisonnettes individuelles à fondations de pierres, aux murs de briques blanches, aux toits de tuiles. Deux chambres (3 m. 95 ou 3 m. 20 sur 3 m.30), une salle à manger et une cuisine. La maison revient à 37 500 drachmes, avancés aux réfugiés, qui remboursent selon le système usuel (v. fig. 44). Le petit bourg s'avance sans arrêt vers le Karabouroun, vers le Sud.

Au delà du cap, d'autres bourgs s'édifient peu à peu. Tout proche de la falaise, sur laquelle s'étale le village de pêcheurs, la colonie urbaine de Couri Catirli abrite, dans quatre-vingt-sept maisons, 175 familles de réfugiés ouvriers, qui vont travailler en ville. Ce sont ici des maisonnettes pour deux familles, divisées en deux parties accolées, chacune avec ses deux chambres (3 m. 52 sur 3 m. 38), sa salle à manger et sa cuisine. La façade, de 14 m. 10, est ouverte au Midi (v. fig. 45). A peu près du même type sont les cent maisons doubles, que l'on bâtit un peu plus loin, derrière le cap, à Néa Crinis. Le coût de ces maisons est de 70 000 drachmes, à partager entre deux familles. A Néa Crinis, on doit loger 200 familles de réfugiés de Tchesmé, près de Smyrne, ouvriers, employés et pêcheurs, qui habitent en attendant dans les ruines de Salonique.

Ainsi tente-t-on de remédier, par ces fondations suburbaines, à l'entassement dans la ville même d'un trop grand nombre d'immigrés. Cette question,

qui paraissait secondaire à l'Office à ses débuts, est devenue le plus anxieux des problèmes actuels. Les ruraux sont casés, établis, fixés, enrichis par la culture même. La plèbe urbaine, délaissée d'abord — c'est la catégorie la moins nombreuse — ne peut plus demeurer dans les taudis, les baraques provisoires, constante menace pour l'hygiène entière d'une agglomération de 250 000 âmes. L'Office est sur le point de se dissoudre, ayant accompli sa tâche essentielle. Il lègue le problème urbain et ses propres méthodes à l'État hellénique. Celui-ci recouvre le personnel — entièrement grec — et continue une œuvre, à vrai dire petite en regard de celle qui fut déjà réalisée.

La circulation. — L'architecte peut modifier l'aspect monumental d'une ville. En revanche, il est prisonnier de son réseau circulatoire. Le sens des rues est déterminé par des conditions économiques, même physiques. Cela est vrai particulièrement à Salonique, où l'on nous raconte que ces préoccupations n'étaient pas étrangères aux soucis des architectes anciens. Ce n'est pas sans raison qu'a été choisie la direction Nord-Est — Sud-Ouest pour les voies perpendiculaires à la mer, la direction Nord-Ouest — Sud-Est pour celles qui sont parallèles au rivage : ainsi, d'une part, aucune maison ne se trouvait directement au Nord, privée de soleil, et, d'autre part, ces rues présentaient un angle au Nord, divisant la force du vent le plus redoutable, le *vardarats* qui vient du Nord. Enfin, les grands courants commerciaux, indiqués depuis les Romains par la *via Egnatia*, sont parallèles à la mer. Une telle ville doit être préservée de l'ardent soleil estival, du vent froid, glacé, de la fin de l'hiver, doit conserver sa vitalité commerciale, et même l'accroître au besoin.

Dans une ville à la circulation intense, on ne lutte pas contre le soleil en respectant l'étroitesse des voies essentielles. On le combat par des arcades, des portiques, qui permettent la flânerie, chère aux villes commerçantes et aux foules orientales. L'objet principal de l'urbaniste fut donc surtout de faciliter les grands courants économiques, surtout la circulation parallèle à la mer. Quatre voies, y compris le quai, la canalisaient avant l'incendie. Le quai est agrandi et doublé. Les rues anciennes, au reste détruites, sont rétablies mais élargies (rues Bulgaroctone, rue Egnatia, rue Saint Dimitrios), et une quatrième fut créée à mi-chemin des deux premières : c'est la belle rue Tsimiski, une avenue presque, de 24 mètres de large, avec chaussée de 14 mètres. Elle est vite devenue — tant le besoin s'en faisait sentir —, avec ses magasins élégants et ses tramways rapides, une des artères les plus fréquentées, les plus animées du centre, conduisant du quartier du Vardar, du marché, au Champ de Mars et à Calamaria. Plus au Nord, la rue Egnatia, qui à la porte de la ville prolonge la route de Bitolj, est d'abord élargie à 28 mètres, avec une chaussée de 16 m. 50, portant refuges, poteaux de trolleys ; à partir de la commerçante rue Vénisélos, ce véritable boulevard est porté à 36 mètres, passant entre les bazars nouveaux et le « centre administratif, au cœur même de la ville, jusqu'à la rue Sainte Sophie ; et elle reprend ensuite la largeur courante. Cette longue rue de deux kilomètres, avec ses tramways électriques, ses automobiles, ne rappelle en rien l'étroite route poudreuse ou boueuse de jadis, où le tramway à chevaux se frayait avec peine un lent passage.

La seule innovation de tracé, que se permit M. Hébrard, fut, précisément pour éviter la congestion du centre, de profiter des ruines de la ville : il super-

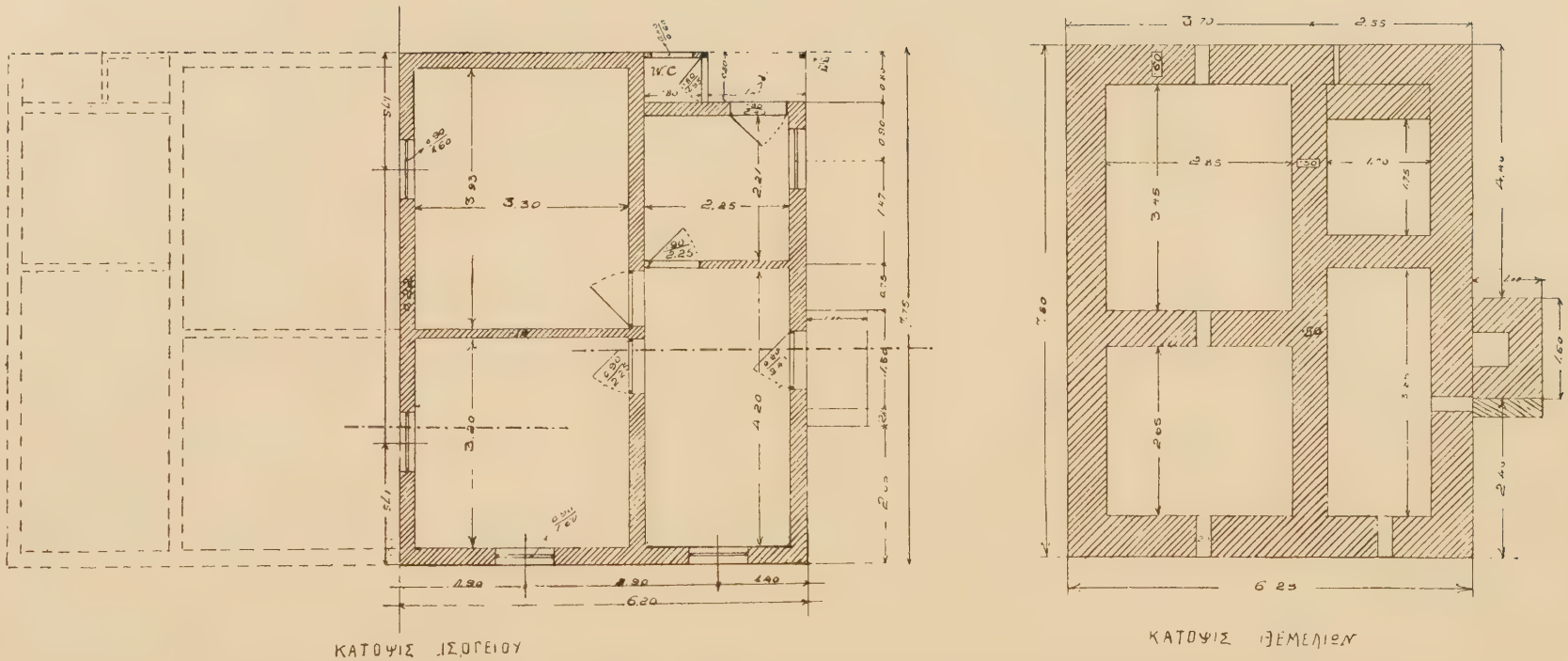



FIG. 44. — Type de maison ouvrière pour réfugiés à Calamaria, faubourg S.-E. de Salonique (*Commission d'établissement des réfugiés*): plan du rez-de-chaussée et des fondations.

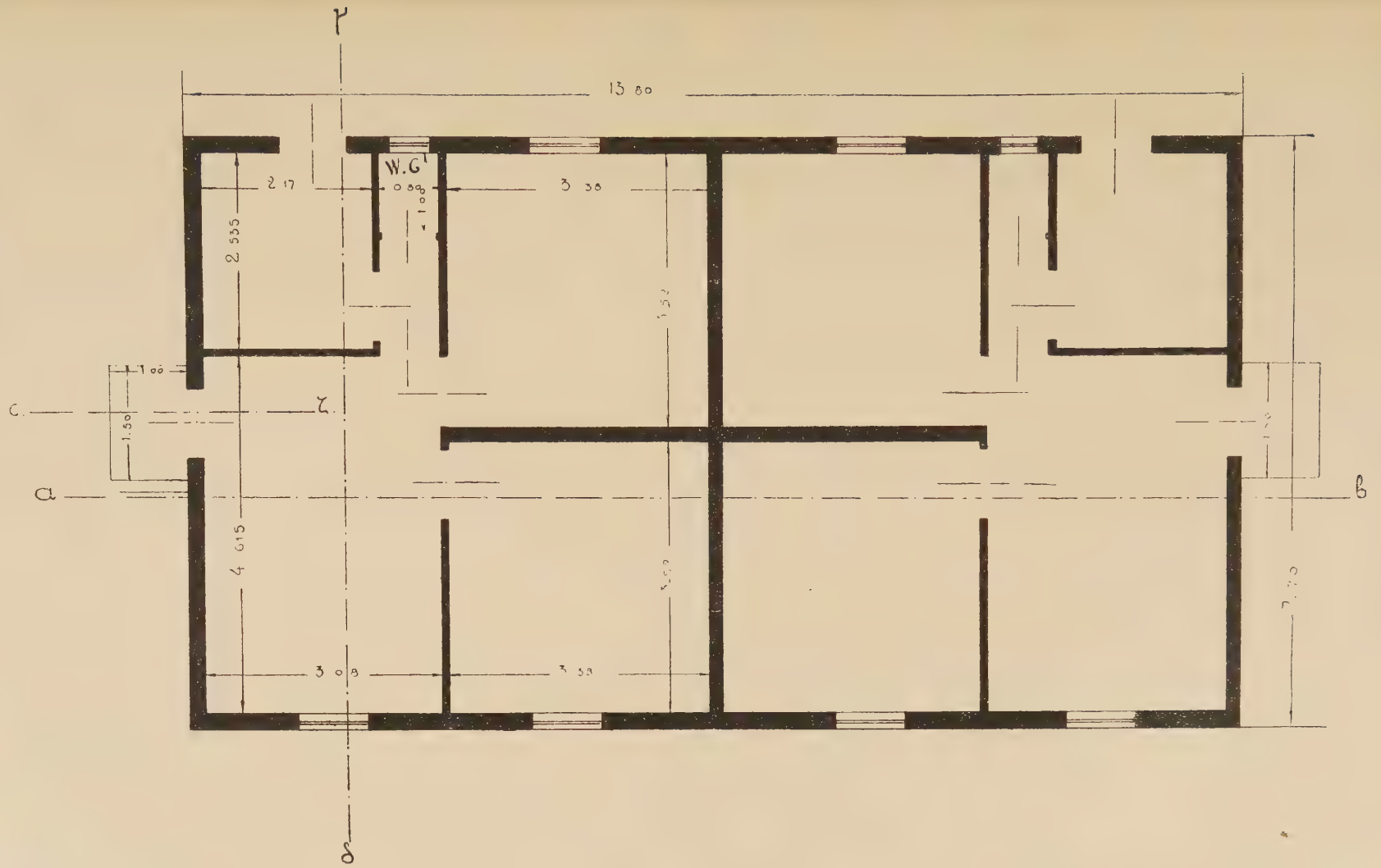



FIG. 45. — Type de maison ouvrière pour réfugiés (deux familles) dans la banlieue de Salonique, à Couri Catirli (2 km. S.-S.-E.).

posa au réseau des rues parallèles et perpendiculaires un système de voies diagonales. Le réseau à angles droits n'avait aucun inconvénient jadis. Mais, aujourd'hui cette ville toute en pentes n'est plus seulement gravie par les piétons, les portefaix, les chevaux et les ânes. Aujourd'hui, les automobiles doivent gagner le sommet, entre autres, cet admirable site de l'Acropole qui, au delà des remparts, dominant le golfe de l'Olympe à la Chalcidique, peut devenir la promenade favorite des Saloniciens. La pente générale étant Ouest-Est, on pouvait l'aborder de biais par un zigzag d'avenues. En même temps, ces diagonales, placées de part et d'autre du Centre, permettaient, des hauteurs comme du bas de la ville, de se rendre plus rapidement vers les deux périphéries, de l'Acropole vers le port ou des gares vers les Campagnes.

Pour compléter les facilités de la circulation urbaine, un réseau bien étudié de tramways, copié au reste sur celui de Marseille, dont le plan général ressemble assez à Salonique : quartier industriel et ouvrier à l'Ouest, quartier bourgeois et de plaisance au Sud-Est, avec, au milieu, la ville des affaires. Les voies se modèlent sur la circulation même. Au Centre, une boucle qui ceint le quartier commerçant, avec sens unique dans les voies perpendiculaires à la mer et étroites. Les grandes lignes du sens Ouest-Est se prolongent à l'Ouest en éventail vers la banlieue peuplée (route de Bitolj, de Serrès, etc.), et à l'Est se resserrent au contraire dans les longues avenues, puis sur la « Riviera » de Calamaria. Le nouveau réseau s'insinue peu à peu dans la Salonique, qui trace ses rues, monte ses immeubles. Il sera achevé avec la ville.

Salonique n'a guère encore donné ses soins qu'à son centre affairé, qu'à son port achalandé. Le commerce d'abord. Mais Paris non plus ne s'est pas fait en un jour.

# CONCLUSIONS

Au seuil de cette étude, purement analytique, il nous semble que nous pouvons tenter de dégager deux sortes de conclusion : l'une, toute régionale ; l'autre de méthode.

1° La Macédoine, domaine disputé jadis par la diplomatie et les armes, théoriquement aujourd'hui encore contesté à ses possesseurs par des soubresauts révolutionnaires, a donné naissance à une littérature immense, toute historique et linguistique. Nous avons fait porter notre enquête sur un terrain exclusivement géographique, au risque d'apparaître incomplet. Nous avons négligé volontairement toutes les questions politiques, qui peuvent prêter à polémique. Pourtant nous ne pouvons point empêcher qu'il ne se dégage de cette étude des conclusions politiques.

D'abord, la Macédoine, qui a peut-être été une dans l'histoire, s'est dissociée. L'initiative humaine a créé là des frontières — utilisation des bornes naturelles à l'Ouest et à l'Est, établissement de limites artificielles en son centre —. Les trois parties se sont développées depuis dix ans dans un sens tout spécial et l'effort a porté sur la fusion avec les peuples voisins : hellénisation du Midi, œuvre sanitaire et agricole du Nord, refuge dans l'Est des Macédoniens qui se considéraient comme Bulgares. Depuis 1919, la Macédoine méridionale est revenue à la Grèce ; depuis 1923, l'immigration des Grecs d'Asie Mineure et de Thrace l'a entièrement hellénisée ; l'Hellade y achève son périple égéen, commencé il y a un siècle. La Macédoine septentrionale est, depuis Bucarest et Neuilly, attribuée à la Iougoslavie : la route de la Morava-Vardar y a moins mené des soldats que des médecins et des ingénieurs, y a réparti des colons venus de tous les coins iougoslaves. La Macédoine orientale, conservée par la Bulgarie, reste un État dans l'État bulgare, où les révolutionnaires professionnels prétendent ne pas s'incliner ; mais déjà leurs ouailles sont établies en masse sur d'autres terres, se fondent dans la communauté paysanne bulgare. Ce sont là des faits, que les uns admirent, que d'autres condamnent. Mais ce sont des faits.

En second lieu, la Macédoine est en paix. Ce n'est pas que quelques hommes ne se flattent point de la troubler. L'ère des attentats individuels n'est pas close, malgré les efforts des gouvernements : à peine un règlement frontalier vient-il d'être signé, à Sofia le 14 février 1930, entre la Iougoslavie et la Bulgarie, que des bombes, des coups de revolver éclatent encore à Kriva Palanka, Kotchané, Stroumitsa, et même à Pirot, loin cependant de la Macédoine. Nous sortirions du cadre que nous nous sommes tracé, si nous appréciions le rôle de l'*Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne*. Pourtant, ce qui n'est pas contesta-

ble, c'est, d'une part, son influence persistante dans la Macédoine bulgare exclusivement, ensuite sa décadence, dont témoignent les luttes intestines, les assassinats dans le parti même, enfin la résistance des populations macédoniennes, qui ont institué, par exemple dans le département de la Brégalnitsa, une *self defence* armée. Il ne s'agit, somme toute, que d'une résistance à une lente évolution : on peut la retarder, certes ; l'arrêter est plus douteux. Pour des populations, trop longtemps victimes des guerres, la paix résulte surtout de la possession de la terre, de la création d'un foyer stable. C'est ce qu'ont compris les responsables de la paix de l'Europe, Conseil, Assemblée, organes de la Société des Nations. D'immenses transferts de peuples aboutissent à l'enracinement : des villages-champignons sortent de terre et la culture intensive bouleverse ce pays de marais, de steppes, de montagnes pastorales. En Grèce surtout, Genève est intervenue sur une large échelle, et en Grèce la Macédoine a pris la moitié du million et quart de réfugiés : la Société des Nations a fourni l'argent nécessaire, des hommes aptes à la fois à concevoir et réaliser ; le pays lui-même a donné les cadres, sans oublier un double élan, fiscal et enthousiaste. En Bulgarie, en dépit de préjugés et d'obstacles, mais aussi avec des concours nationaux, l'énergique représentant de Genève impose l'ordre et la richesse par la transplantation de déracinés. En Iougoslavie l'effort fut plus strictement national, prolongeant celui qui transformait la Vieille Serbie, et il n'est pas achevé encore. C'est aussi une lente et continue activité qui relève la vie économique de Salonique, surgie de ses cendres, et associe une ville urbanisée, européenne, un port méditerranéen à l'économie de toute la péninsule des Balkans.

2° J'ose espérer avoir étudié ces phénomènes — dont quelques-uns touchent à des questions de brûlante actualité — avec assez d'esprit scientifique, pour prouver que l'on peut aborder avec sérénité les problèmes de géographie politique. L'ambition de quelques professeurs allemands, groupés autour de la *Zeitschrift für Geopolitik*, a été de brosser de vastes synthèses, avant que les analyses ne fussent élaborées : ils croient pouvoir faire de leur science un instrument de redressement, une machine de guerre contre la nouvelle Europe et les traités de 1919-1920. Nous ne voulons certes pas prendre le contre-pied de cette méthode, faire de la géographie politique une arme de défense du *statu quo* et des traités. Une étude scientifique n'a pas de but préalable. Cependant nous sommes bien forcés de constater que, quelles que soient les conjonctures, les hommes tendent à s'adapter aux événements nouveaux. C'est la vie. Une vie exigeante, et qui n'admet pas la stabilité. Il faut toujours en revenir aux principes posés par l'inépuisable maître de la géographie française — qui a peu écrit et tant fait penser — Vidal de la Blache, quand il notait, dès 1898 : « Les faits de la géographie politique ne sont pas des entités fixes... Il faut les envisager comme des faits de mouvement ». Ces mouvements ne peuvent se saisir, s'analyser que dans le cadre régional. C'est dans une petite région du globe que nous avons tenté d'observer ces faits humains, et dans leur mobilité même : un coin de l'Europe resté à l'écart des courants de la civilisation, et qui, soudain, s'européanise.

# BIBLIOGRAPHIE

La littérature macédonienne est telle qu'il est impossible de n'y pas faire un choix. Nous avons donc éliminé *a priori* toutes les brochures de propagande et tous les ouvrages de pure politique antérieurs aux traités de 1919. On constatera aisément que la grande majorité des numéros de cette bibliographie ressortissent à l'Introduction. L'étude de la colonisation contemporaine repose essentiellement sur les documents non imprimés et sur nos propres notes d'enquête.

*Abréviations :* Bibl. géogr. = Association de géographes français. Bibliographie géographique. Glasnik Skoplié = Glasnik skopskog naoutchnog drouchtva - Bulletin de la Société scientifique de Skoplié.

## I. CARTOGRAPHIE

1. *Carte ethnographique de la Macédoine.* Vilayets de Monastir et de Salonique. Paris, Erhard, 1905. 1 : 200 000.

2. *Carte ethnographique de la Macédoine grecque* représentant la répartition ethnique au mois d'août 1915. Athènes, Lithogr. Contogoni, 1915. 1 : 200.000.

3. Cvijic (J.) : Geolochki Atlas Makédoniié i Staré Serbiié — Atlas géologique de la Vieille Serbie et de la Macédoine , Belgrade Imp. de l'Acad. des Sciences. 1903. 8 pl. in-f° :

Esquisse tectonique au 1 : 200 000. Liaison tectonique dinaro-albanaise id. Excursions en V. S. et M. au 1 : 750 000. Carte géologique de la V. S. et la M. au 1 : 500 000 (légende en serbe et français). Profils géologiques (légende en serbe et en allemand). Cartes anciennes des Balkans.

4. Haardt von Hartenthun : *Die Kartographie der Balkanhalbinsel im* XIX*-ten Jahrhundert.* Mitteilungen des K. K. militärgeographischen Instituts, Wien, 1901-1902, t. XXI et XXII, p. 136-300,154-489.

5. Huber (R.) : *Empire ottoman. Carte statistique des cultes chrétiens.* Le Caire, 1910. 1 : 600 000.

6. Ivanow (J.) : *Carte ethnographique de la Macédoine du Sud* représentant la répartition ethnique à la veille de la guerre des Balkans. Sofia, 1912. 1 : 200 000.

7. [K. u. K. Militärgeographisches Institut] Carte au 1 : 200 000 (3 couleurs, équidistance des courbes : 100 m.), feuilles 39-40 (Janina), 39-41 (Monastir), 39-42 (Skoplje), 40-40 (Larissa), 40-41(Vodena), 40-42 (Egri-Palanka), 41-40 (Chalcidiki), 41-41 (Saloniki), 41-42 (Dzumaja), 42-40 (Athos), 42-41 (Kavala), 42-42 (Plovdiv), 44-42 (Adrianopel), 44-43 (Sliven), 45-42 (Burgas), 45-43 (Sumen).

8. [Armée d'Orient. État-Major, 2e Bureau] : *Index des noms géographiques de la carte balkanique au 1 : 200 000 du Service d'E.-M. autrichien* (feuilles de Xanthi, Kavala, Salonique, Vodena et Monastir), s. l. n. d. in-16, 65 p.

9. [Geografikè upèrésia stratou. — Service géographique de l'armée] *Epitélikos chartès tès Ellados.* — Carte générale de la Grèce : Carte au 1 : 100 000 (en noir ou bistre; équidistance des courbes : 40 m.) : feuilles de Cavalla, Serrès (1927). Rhodope, Doxaton-Lecané, Drama, Nigrita, Thessaloniki, Porroiia-Pétritsi, Strômitsa-Guevgueli, Giannitsa, Edessa, Enôtia-Cafadar, Flôrina (1928), Epanômi (1929).

10. *Karta Okoliné Skoplia* — Carte des environs de Skoplié — au 1 : 25 000 (en 3 couleurs), 6 feuilles.

11. [Voj. Geogr. Institout Kraliéviné C. H. S. — Institut Géographique militaire du Royaume S. H. S.] : Carte au 1 : 100 000 (en couleurs; équidistance des courbes en monïagne : 20 m. ; en plaine : 5 m.) : feuilles de Prizren, Débar, Okhrid, Katchanik, Gostivar-Kitchévo, Krouchévo-Ressan, Koumanovo-Skoplié, Skoplié-Vélès, Prilep-Bitolj, Kratovo, Chtip, Kavadartsi, Kriva Palanka, Platchkovitsa, Stroumitsa-Djevdjeliia.

12. Radev (Jéko) : *Royaume de Bulgarie. Modifications des frontières de 1912 à 1919.* Échelle 1 : 1 000 000. Sofia, Institut géographique, 1925.

## II. GÉOLOGIE ET RELIEF : GÉNÉRALITÉS

13. Cvijic (Dr. J.) : *Grundlinien der Geographie und Geologie von Mazedonien und Altserbien.* (Petermanns Mitteilungen, Ergänzungsheft 162, Gotha. 1908, in-4°, 392 p.).

14. Cvijic (J.) : *Osnové za géographiiou i géologiiou Makédoniié i Staré Serbiié* — Matériaux pour la géographie et la géologie de la Macédoine et de la Vieille Serbie, Belgrade, 1906-1911, 3 t. (2 vol.) in-4°, 1272 p.

15. Cvijic (J.) : *L'ancien lac égeen* (Annales de géographie, t. XX, 1901, p. 233-259), 2 cartes.

16. Cvijic (J.) : *Die Tektonik der Balkanhalbinsel* (Sitzungsberichte des IX-ten internationalen geologischen Kongress, Wien, 1903, p. 347-370), 1 carte.

17. Cvijic (J.) : *Das pliozäne Flussial im Süden der Balkan* (Abhandlung der K. K. geographischen Gesellschaft. Wien, 1908, t. VII, n° 3, 55 p.), 1 carte.

18. Cvijic (J.) : *L'époque glaciaire dans la péninsule des Balkans* (Annales de géographie, t. XXVI, 1917, p. 189-218, 273-290).

19. Gripp (Karl) : *Beiträge zur Geologie von Mazedonien* (Hamburgische Universität Abhandlungen aus dem Gebiet der Auslandskunde, Band 7). Hamburg, 1922, in-16°, 61 p., 4 cartes, dont une : 1 : 100 000.

20. Kossmat (Franz) : *Geologie der zentralen Balkanhalbinsel mit einer Uebersicht des dinarischen Gebirgsbaus* (Die Kriegsschauplätze 1914-1918. Geologisch dargestellt. Heft 12). Berlin, Borntraeger, 1924, in-8°, 198 p., 1 carte, 18 phot.

21. Oestreich (Dr. Karl) : *Die Seen Mazedoniens* (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1916, p. 111-117).

22. Oestreich (Karl) : *Beiträge zur Geomorphologie Makedoniens* (Abhandlungen d. K. K. geographischen Gesellschaft in Wien, 1902, t. IV, in-4°, p. 1-169), 2 planches dont 1 carte géologique.

23. Oestreich (K.) : *Die Oberfläche Mazedoniens* (Geographische Zeitschrift, t. X, 1904, p. 560-572), 1 carte.

24. Ogilvie (Alan G.) : *A contribution to the geography of Macedonia.* (Geographical Journal. Londres, t. LV, 1920, p. 1-34, cartes au 1 : 500 000 et 1 : 1 000 000, 7 phot.).

25. Philippson (A.) : *La tectonique de l'Egéide* (Grèce, mer Egée, Asie Mineure). (Annales de Géographie, t. VII, 1898, p. 112-141), carte.

## III. GÉOLOGIE ET RELIEF : DÉTAILS

26. Cvijic (J.) : *Die tektonischen Vorgänge in der Rhodopemasse* (Sitzungsberichte der K. Akademie Wissenschaften. Wien. Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse. Bd. 110, Heft 10, 1901, Abt. I, p. 409-432). Carte : Esquisse tectonique de la Macédoine et des zones voisines au 1 : 1 200 000. Coupes : Profils du bassin de Serrès et du bassin de Skoplié.

27. Cvijic (J.) : *Die Rilagebirge und seine ehemalige Vergletscherung* (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1898, t. XXXIII, p. 201-253).

28. Gripp : *Die Gebirge um Uesküb* (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1921, nos 8-10, p. 256-270, carte géologique au 1 : 7 000 000).

29. Faucher (D.) : *Contribution à la détermination des niveaux lacustres de la basse vallée du Vardar. — Contribution à l'étude des niveaux lacustres et des niveaux fluviatiles de la basse vallée du Vardar* (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1919, t. CLXVIII, p. 462-464 et CLXIX, p. 276-279).

30. Faucher (D.) : *En Macédoine. Le Gandac* (Annales de Géographie, t. XXVIII, 15 novembre 1919, p. 471-475).

31. Faucher (D.) : *Le Tikves* (La Géographie, XXXII, 1918, n° 4, p. 226-230).

32. Hilber (Vincenz) : *Geologische Reise in Nordgriechenland und Makedonien*, 1893. Ibid. 1894 (Sitzungsberichte der K. Akademie der Wissenschaften, Wien. Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse, Bd. 103, Heft. 7, 1894, Abth. I, p. 575-601, 616-623).

33. Ichirkov : *Geografskata vrezka na Makedoniia se Belgariia.* — Les liens géographiques de la Macédoine avec la Bulgarie (Makedonski pregled — Revue macédonienne —, 1re année, 1925, fasc. 4).

34. Jovanovic (Petar S.) : *Karsié poiavé ou Poretchou* — Phénomènes karstiques dans la Poretché (Glasnik Skoplié, t. IV, 1, 1928, p. 1-46, 16 phot.).

35. Jovanovic (Petar S). : *Prilog hidrologiii Joujné Serbiié* — Contribution à l'hydrologie de la Serbie du Sud (Glasnik Skoplié, t. IV, 1, 1928, p. 169-195).

36. Jovanovic (Petar S.) : *Katlanovska Bania* — Station thermale de Katlanovo (Glasnik Skoplié, t. VI, 2, 1929, p. 41-67).

37. Jovanovic (Petar S.) : *Kroz Poretché.* A travers le Poretch (Joujni Pregled — Revue du Sud — Skoplié, 1927, p. 30-46.) Analyse par Chataigneau (Bibl. géogr. 1927, p. 317).

38. Milojevic (Borivoje J.) : *Joujna Makedoniia* — La Macédoine méridionale — grecque — (Naseliia serpskih zémaliia : t. X, 1921, p. 1-147), 2 cartes, 11 pl. phot. (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1920-1921, p. 212.)

39. Milojevic (Borivoje J.) : *O Kerchou oko ostrovskog iézéra* — Le Karst autour du lac d'Ostrovo. — (Glasnik géografskog drouchtva, Belgrade, t. V, 1920, p. 165-180). (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1920-21, p. 215).

40. Oestreich (Dr. Karl) : *Mazedonien.* (Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1916, p. 129-158).

41. Ogilvie (Alan G.) : *Physiography and Settlements in Southern Macedonia.* (Geographical Review, New-York, avril 1921, p. 172-197.) 10 fig. Carte au 1 : 600 000. Carton pour la population.

42. Radovanovic (Dr. Vojislav) : *Mali dénudatsioni oblitsi gnaisnog zemliichta prilog iz Joujne Serbiié* — Petites formes de dénudation du terrain de gneiss en Serbie du Sud — (Glasnik Skoplié, t. VI, 1, 1928, p. 53-120, 50 fig. et phot.)

43. Radovanovic (Dr. Vojislav) : *Terassé iznadouchka Topolka i Vardar.* — Les terrasses au confluent de la Topolka et du Vardar [Veles] — (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, t. XII, 1926, p. 17-43). (Analysé par Chataigneau. Bibl. géogr. 1926, p. 318).

44. Vajic (Bozidar) : *Minaralié i lékoviché vodé ou Ioujnoi Serbiii* — Eaux minérales et thérapeutiques dans la Serbie du Sud. — (Glasnik Skoplié, t. IV, 1, 1928, p. 144-168).

45. Vajic (Dr. Bozidar) : *O khemiiskom sastabou Vardara* — L'analyse chimique de l'eau du Vardar — (Glasnik Skoplié, t. VI, 2, 1929, p. 214-216.)

## IV. CLIMATOLOGIE ET HYDROGRAPHIE

46. Aiginetos : *To clima tès Hellados.* Athènes, Sakeddarios, 1907-08, 2 vol. in-8°, 540+485 p. (vol. I : Athènes : — vol. II : l'Attique).

47. Eredia (Filippo) : *Sul clima di Salonicco.* (Bulletino del la Societa geographica italiana, Roma 1er Déc. 1916, part. 1, p. 986-1006) résumé par Rabot : *La Nature.* 22 Septembre 1917, pp. 190-191 (moyennes 1893-1911).

48. Gavazzi (Dr. A.) : *Geografski raspored najvetchjé in najmanjché povpretchné mesetchné mnojine padavin...* Répartition des maxima et minima mensuels des précipitations. (Geografski vestnik — Bulletin géographique — Lioubliana, t. I, 1925, p. 33-39, 2 cartes, h. t. 1 : 12 000 000.

49. Hann : *Handbuch der Klimatologie.* T. III. Studtgard, Engelhorn 1897, in-8°. 576. p.

50. Kuhlbrodt (Erich) : *Klimatologie und Meteorologie von Mazedonien :* in Beitrag zur Klimakunde der Balkanhalbinsel. (Archiv. der deutschen Seewarte, t. XXXVIII, 1920, 61 p.) (moyennes 1917-18).

51. Kuhlbrodt (Erich) : *Zum Klima von Mazedonien.* (Meteorologische Zeitschrift Bd. XL, 1923, Heft 2, p. 48-51).

52. Mariolopoulos (E. G.) : *Étude sur le climat de la Grèce :* précipitations, stabilité du climat depuis les temps historiques. P. Presses Universitaires, 1925, in-8°, 66 p.

53. [Ministarstvo polioprivrédé i voda. — Ministère de l'agriculture et des eaux]. *Popis vodenih tokova Kraliéviné S. H. S.* — Catalogue des cours d'eau du Royaume S. H. S. — (préface et introduction en français). Saraiévo, Derjana St., 1924, in-16, XV + 249 p., carte au 1 : 500 000.

54. [Ministarstvo polioprivrédé i voda. — Ministère de l'agriculture et des eaux]. *Izvechtaï o vodénini talozima, vodostaiima i kolitchinama vodé za 1923 god.* — Documents sur les précipitation atmosphériques, les hauteurs et les quantités d'eau en 1923. — Saraïévo, Derjana St., 1925, in-16, VIII, 247 p. carte au 1 : 500 000, 12 pl.-diagrammes.

55. [Ministarstvo polioprivrédé i voda. — Ministère de l'Agriculture et des Eaux]. *Izvechtaï o vodostaiima glavnih réka Kraliéviné S. H. S.* — Hauteur d'eau des principales rivières du Royaume S. H. S. — 1919-1924. Belgrade, St. Mlada Serbiia, 1925, in-8°, VII + 48 p., 5 diagr.

56. Raulin (V.) : *Die Regenverteilung auf der Balkanhalbinsel.* (Meteorologische Zeitschrift Bd. XII, 1895, p. 426-431.) (Moyennes 1871-1890).

57. Valdiguié (A.) : *Contribution à l'étude du climat de Salonique.* (Cahiers d'Orient, n° 2, Salonique, octobre 1918, in-12, 102 p.).

58. Vujevic (P.) : *Die Einflüsse der umliegenden Meere auf die Temperaturverhältnisse der Balkanhalbinsel* (Geographischer Jahresbericht aus Oesterreich, t. X, 1912, p. 96-114.)

59. Vujevic (Pavle) : *O geografskoi podeli i rejima kicha ou nachoi drjavi* — De la répartition géographique et du régime des précipitations dans notre État. — (Glasnik Ministarstva polioprivrédé i voda — Bulletins du Ministère de l'Agriculture et des eaux. — Belgrade, 1927, 5e année, n° 20, p. 1-33.) (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1927, p. 320).

60. Vujevic (Pavle) : *O traianiou sountchéva siaia ou Ioujnoi Serbiii* — Sur la durée de l'insolation en Serbie du Sud (Glasnik Skoplié, t. VI, 2, 1929, p. 1-22).

## V PALUDISME ET ORGANISATION SANITAIRE

61. [Royaume de Grèce. — Ministère de l'Assistance publique]. Ailianos (Michel) : *L'œuvre de l'Assistance Publique en Grèce.* Athènes, 1921, in-8°, 399 p.

62. Apfelbeck (V.) : *Beiträge zur Kenntnis weing bekannter Stechmücken* (dipt. Culicidae). (Allgemeine Zeitschrift für Entomologie, Bd. IV, n° 3-4, 1928, p. 28-31, 3 fig.).

63. Apfelbeck (Victor) : *Récherches* (sic) *et observations sur les arthropodes pathogènes de l'homme et des animaux.* — Edition de l'Inspectorat du Ministère de la Santé publique à Sarajévo, n° 17, Saraïévo, 1925, in-8°, 47 p., 25 fig.

64. [Upourgeion sugkoinônias. — Ministère des Communications]. Cardamati (Ioannès P.). *Ta pepragmena pros péristolen tès elonosias* en tô cratei cata to etos 1921, cata to 1922. — Comptes rendus des mesures prises contre le paludisme dans l'État en l'an 1921, en 1922. — Athènes, Imprimerie nationale, 1922 et 1923, 2 vol. in-18°, 30 et 83 p.

65. Cardamatis (Dr. Jean P.) : *Le paludisme en Grèce pendant les années* 1923 et 1924. (Annales d'hygiène publique, industrielle et sociale, 4e année, n° 7, Juil. 1926, p. 1-11.)

66. Armand Delille, Paisseau et Lemaire : *Note sur les constatations positives d'hématozoaires du laboratoire de bactériologie de l'Armée d'Orient pendant l'année 1916.* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. X, 1917 (séance du 11 Avr.), p. 284-286).

67. Cot et Hovasse : *Quelques remarques sur les anophélines de Macédoine.* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. X, 1917 (séance du 12 déc.), p. 890-896).

68. Delamare, Robin, Martin, Buissière, Joyeux : *Travaux et résultats de la mission antipaludique de l'Armée d'Orient.* (Bulletin de la Société pathologie exotique, t. XI, 1918 (séance du 12 juin), p. 456-547).

69. Golosmanoff (Ivan) : *Les services d'hygiène publique en Bulgarie*, Genève, Société des Nations, 1926, pt. in-f°, 77 p.

70. De Goyon : *Répartition du paludisme dans les territoires de Gora, Verca et d'Opara (Basse-Albanie).* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. XII, 1919 (séance du 14 mai), p. 266-273).

71. Joyeux : *Culicides récoltés par la mission antipaludique de l'armée d'Orient.* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. XIII, 1920 (séance du 11 fév.), p. 117-126).

72. Lacaze (H.) : *L'étude des réservoirs de virus malarique en Macédoine. — Note au sujet de l'hibernation des larves de moustiques en M.* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. XI, 1918 (séance du 9 oct.) p. 759-772, 729-730).

73. Lamoureux, Blanc : *Le paludisme autochtone de la région du lac Presba (Albanie du Sud).* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. X, 1917 (séances des 10 oct. et 10 nov.), p. 707-710, 804), carte.

74. Legroux, Laveran, de Goyon et Bouvier, Lacassagne : *Présentation du matériel de prophylaxie antipaludique destiné à l'armée d'Orient. La prophylaxie du paludisme à l'armée d'Orient. La lutte antipaludique dans un régiment d'infanterie coloniale en Orient, 1917. Considérations pratiques sur la prophylaxie et le traitement des paludéens en Macédoine.* (Bulletin de la Société de pathologie exotique, t. X, 1917 (séances du 13 juin et 12 déc.), p. 421-427, 450-456, 886-890, 923-932).

75. [République Hellénique. Commission d'établissement des réfugiés. Direction générale de la colonisation en Macédoine. Section d'Inspection sanitaire]. Métalinos (Dr.) : *Le service sanitaire de la colonisation de juillet 1925 du 30 juin 1926 ; en 1927-28.* Salonique, 30 août 1926, janv. 1928, 15 janv. 1929, in f° 19 p., 8 p., 14 p. (dactylographiées).

76. Niclot (médecin principal) : *L'anophélisme macédonien et les rapports avec le paludisme au cours de 1916.* (Bulletin de la Société pathologique exotique, t. X, 1917 (séance du 11 avril), p. 323-328).

77. Rankov (Dr. Milivoi) : *Rad higiienskih oustanova Ioujné Serbiié ou 1927 god.* — Les résultats du travail hygiénique en Serbie du Sud dans l'année 1927. — Skoplié, Institut d'Hygiène, s. d., in-8°, 177 p. phot. et carte de la région Bitolj-Kénali au 1 : 50 000.

78. Savas (Constantin) et Cardamatis (Jean P.) : *Ligue antimalarienne hellénique* (1905-1928) (Comptes rendus des travaux.) Athènes, le Progrès, 1929, in-8°, 176 p.

79. Sergent (Edm. et Et.) : *Organisation de la lutte antipaludique a l'armée d'Orient en 1917 et 1918.* (Archives des Instituts Pasteur de l'Afrique du Nord, t. I, fasc. 3, sept. 1921, p. 285-323.)

80. Simic (Dr.) : *Da li se Skoplié mojé sachtititi od malariié sistématskim ounichtavaniem parvi anopheles a sa pariskim selenilom.* — Peut-on protéger Skoplié de paludisme par la lutte anti-larvaire avec le Vert de Paris ? — (Glasnik tsentralnog Higiienskog Zavoda — Bulletin des Instituts centraux d'Hygiène, 4e année, vol. VII, nos 1-3, Belgrade, 1929, p. 22-37).

81. Stampar (A.) : *L'organisation des services d'hygiène publique dans le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.* Genève, Société des Nations, 1925, in-4°, 54 p.

82. [Société des Nations. Organisation d'Hygiène. Commission du paludisme] : *Rapport sur son voyage d'études dans certains pays d'Europe en 1924.* Genève, 1925, in-8°, 195 p. — Rapports détaillés : Ottolenghi (prof.) : Rapport sur le voyage de la commission du paludisme au Royaune des Serbes, Croates et Slovènes. Pittaluga (prof.) : Observations sur le paludisme en Macédoine grecque. Montoussis (Dr.) : Le paludisme en Grèce. Cinca (prof.) : La malaria en Bulgarie.

83. [Société des Nations. Organisation d'hygiène] : *Principes et méthodes de lutte antipaludique en Europe.* Deuxième rapport d'ensemble de la commission du paludisme. Genève, 1927, in-8°, 100 p.

84. [Société des Nations. Organisation d'hygiène. Commission du paludisme]. Swellengrebel (N.-H.) : *Troisième rapport sur la situation des réfugiés bulgares dans le gouvernement de Bourgas au point de vue du paludisme*, s. l., oct. 1928, in-f°, 21 p. (dactylographiées.)

85. Visbecq : *La lutte antipaludique en Macédoine : conseils pratiques.* (Cahiers d'Orient, n° 3, Salonique, sept. 1918, in-12, 56 p.).

86. Visbecq et Lacaze : *Le paludisme aux armées et la lutte antipaludique.* P., Lavauzelle, 1924, in-8°, 311 p.. Cartes des indices endémiques.

## VI. BIOGÉOGRAPHIE

87. Adamovic (L.) : *Die Vegetationsstufen der Balkanländer.* (Petermann's geographische Mitteilungen, t. LIV, 1908, p. 195-203). 3 cartes en couleurs : Vegetationsstufen und Formationen des Kopaonik Gebirges 1 : 75 000. Vegetationsstufen der Rila planina. 1 : 150 000. Vegetationsstufen und Formationen des Westbalkans (Stara planina) 1 : 75 000.

88. Adamovic (Lujo) : *Die Vegetationsverhältnisse der Balkanländer* (Mösische Länder umfassend Serbien, Altserbien. Bulgarien, Ostrumelien, Nordthessalien und Nordmazedonien). Collection : Die Vegetation der Erde, par Engler et Drude, XI, Leipzig 1909, in-8°, 567 p., 5 cartes h. t.

89. Adamovic (Dr. L.) : *Vegetationsbilder aus Mazedonien.* Iéna, Fischer, 1916, in-4°, 6 tableaux.

90. Baldacci (A.) : *Die Pflanzengeographiekarte von Mittelalbanien und Epirus.* (Petermann's Geographische Mitteilungen, t. XLIII, 1897, p. 163-170, 179-183.) Carte au 1 : 1 000 000.

91. Doflein (Franz) : *Mazedonische Ameisen :* Beobachtungen über ihre Lebensweise. Jena, Gustav Fischer, 1920, gr. in-8°, 8 tableaux.

92. Doflein (Dr. Franz) : *Mazedonien :* Erlebnisse und Beobachtungen eines Naturforschers im Gefolge des deutschen Heeres. Jena, Gustav Fischer, 1921, gr. in-8°, 592 p., 4+12 tableaux, 279 fig.

93. Ivantchev : *Rilo-monastirskité gori.* — Les forêts du couvent de Rila : (Ministersvo na Zemledéliéto i dârj imoti. — Ministère de l'Agriculture et des domaines. Renseignements : Sofia, 4e année, 1923, n° 7).

94. Karaman (Dr. Stanko.) : *Ptitsé okoliné Skoplia.* — Die Vögel der Umgebung von Skoplie — (Glasnik Skoplié, t. VI, 2, 1929, pp. 177-211).

95. Kosanin (N.) : *Biljni pokrivatch planina zapadné i ioujné Makedoniié.* — La couverture végétale des montagnes de la Macédoine occidentale et méridionale — (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, 5e année, t. VI, septembre 1921, pp. 62-74.) (Analysé par Chataigneau, Bibl. géogr. 1920-21, p. 217.)

96. Kosanin (N.) : *Geolochki i geografski momenti ou razvitsou floré Ioujné Serbiié.* — Les éléments géologiques et géographiques du développement de la flore en Serbie du Sud. (Zbornik radova posvetsen Iovanou Tsviitsou povodom tridessetogodichniiitsé naoutchnog rada od priiatelia i saradnika. — Recueil de travaux dédiés à M. Iovan Cvijic par ses amis et collaborateurs à l'occasion de ses 35 ans de travail scientifique, — pp. 592-603, carte.) Belgrade, 1924, in-16.

97. Kosanin (Dr. Nedeliko) : *Tchétinari Ioujné Serbiié.* — Les conifères dans la Serbie du Sud. (Glasnik Skoplié, t. I, 1, 1925, p. 247-262, 2 cartes, 3 phot.)

98. Rolley (P.) et M. de Wisme : *La Macédoine et l'Epire (vilayets de Monastir et de Janina.)* Étude de géographie physique et d'agrologie. (Annales de l'Institut agronomique, 2e série, t. X. et XI, 1911-12, pp. 373-447, 5-73.)

99. Sacki (ing. V.) : *Smolarénié ou choumama Bresnitsé i Tajéva, Poretché, Ioujna Serbiia.* — Gemmage du pin noir à Bresnista et Tajevo, Poretché, Serbie méridionale. (Glasnik Skoplié, t. VI, 2, 1929, pp. 132-146.)

## VII. GÉOGRAPHIE HUMAINE : GÉNÉRALITÉS

100. Cvijic (Jovan) : *La péninsule balkanique :* P. Colin, 1918, in-8°, 530 p., 31 cartes et 9 hors-texte au 1 : 3 000 000.

101. [Sous la direction de J. Cvijic]. *Naséliia serpskih zémaliia* — Populations des pays serbes — 6 atlas et 25 vol. Belgrade, Académie des Sciences, etc., 1902-1928, in-8° (atlas in-4°).

102. Ichirkov (A.) : *Makedonia : imé i granitsi* — La Macédoine : son nom et ses frontières. — (Makedonski pregled — Revue macédonienne — 3e fasc. Sofia, p. 1-22). Carte au 1 : 500 000 (résumé en français).

103. [Ministère de la guerre. État-Major de l'Armée. 2e bureau]. *Notice sur la Péninsule des Balkans.* — Thrace — Macédoine — Roumélie — Serbie méridionale, et Index alphabétique des noms de lieux. Imprimerie Nationale, 1915, in-16, 167 p. + 10 p., 4 cartes.

104. [Ministère de la guerre. Commission de géographie du Service géographique de l'Armée]. *Notice sur la Macédoine méridionale et la Thessalie.* Imprimerie Nationale, 2 vol., 1915-16, in-16, 93 p., 1 carte, 3 cartes et plans.

105. [Ministère de la Guerre. État-Major de l'Armée. Bureau d'Orient] : *La Macédoine et les territoires environnants* (traduit de l'anglais). Imprimerie Nationale, 1916, in-16, 482 p.

106. Oestreich (K.) : *Die Bevölkerung Makedoniens.* (Geographische Zeitschrift, t. XI, 105, pp. 268-292).

107. Schultze-Jena (Leonhard) : *Makedonien. Landschafts- und Kulturbilder.* Jena, Fischer, 1927, in-8°, 250 p., X + 86 tableaux (de 2 photogr. chaque) et 3 cartes, dont 1 h. t. au 1 : 750 000.

## VIII. GÉOGRAPHIE HUMAINE : DÉTAILS

108. Cohen (Marcel) : *Villes macédoniennes : Florina, Nevolani.* (La Géographie, XXXIV. juillet-août 1920, pp. 97-123, 4 fig.)

109. Hoeg (Carsten) : *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque. I. Etude linguistique, précédée d'une notice ethnographique.* P., Champion, et Copenhague, Branner, 1925, xx + 312 p., 33 phot. (en français, avec bref résumé en danois).

110. Djordjevic (Dr. Tihomir R.) : *Tcherkezi ou nachoi zemlii.* — Les Tcherkesses dans les Balkans [notre pays]. — (Glasnik Skoplié, t. III, 1, 1928, pp. 143-154).

111. Kiselinovic (Djordje) : *Resen.* (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, t. XII, 1926, pp. 88-94.) (Analyse par Chataigneau. Bibl. géogr., 1926, p. 319).

112. Nikolic (Rista) : *Meglen, antropogeografské belechké.* (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, t. X, 1924, p. 111-113.) (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1926, p. 317.)

113. Parnadzijevic (Jelena) : *O stanovnichtvou Chtipa* — De la population de Chtip — (Glasnik geografskog drouchtva. — Bulletin de la Société de géographie — Belgrade, t. XIV, 1928, p. 153-154).

114. Radovanovic (Vojislav S.) : *Tikvech i Raiets, antropogeografska ispitivania.* — Tikvech et Raïets, étude de géographie humaine. — (Naséliia serpskih zémaliia, t. XVII, 1924, p. 131-565, 1 carte et 15 pl.) (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1925, p. 287).

115. Smiljanic (Toma) : *Pastirski jivot Kod Miiaka.* — La vie pastorale des Miiatsi — (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, t. V, 1920, p. 230-238). (Analyse par Chataigneau, Bibl. géogr. 1920-21, p. 216.) Carte.

116. Smiljanic (Toma) *Miiatsi, Gorna réka, Mavrovsko polié.* (Naséliia serpskih zémaliia, t. XVIII, 1925, p. 1-122.) 1 carte et 8 pl. (Analyse par Châtaigneau, Bibl. géogr. 1926 pp. 310-311.)

117. Tomic (Svetozar) : *Skopska tserna gora.* — La Tserna gora de Skoplié. — Naséliia serpskih zémaliia, t. III, 1905, p. 407-520 et atlas (1 carte et pl. 28-38).

118. Traitchev (G.) : *Grad Prilep.* — La ville de Prilep. (Makedonska biblioteca — Bibliothèque macédonienne, n° 4.) Sofia, 1925, in-8°, VI+384 p., carte au 1 : 400 000. (Analyse par G. Cahen, Bibl. géogr. 1925, p. 294-295.)

119. Zavoev (P.) : *Grad Chtip :* minalo i prosvéta do révolioutsionité borbi — La ville de Chtip : passé et instruction publique jusqu'aux luttes révolutionnaires. (Makedonski pregled — Revue Macédo nienne — t. III, Sofia, p. 35-66.) (Analyse par Ichirkov, Bibl. géogr. 1927, p. 323.)

## IX. ARCHÉOLOGIE

120. *Carte des stations préhistoriques (toumbès) des environs de Salonique.* (Albania, n° 2, 1927, p. 63.)

121. Casson (Stanley) : *Macedonia, Trace and Illyria, their relations to Greece from the earliest times down to the time of Philip, son of Amyntas,* Oxford, United Press, 1926, 8°, XX, 357 p.

122. [Les visites d'art]. Diehl : *Salonique.* P. Laurens, 1920, in-16, 64 p. (planches photogr. p. 25-62).

123. Elezovic (prof. Glisa) : *Tourski spoménitsi ou Skopliou.* — Monuments turcs à Skoplié — (Glasnik Skoplié, t. I, 2, 1926, p. 397-474).

124. Elezovic (prof. Glisa) : *Tourski spoménitsi ou Skopliou.* — Trois monuments turcs à Skoplié. (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 243-261.)

125. Granic (Dr. Branko) : *Ossinvanié arkhiépiskopiié ou gradou Justiniana Prima 535 god. poslé Khrista.* — Fondation de l'archevêché de Justiniana Prima en 535 ap. J.-C. — (Glasnik Skoplié, t. I, 1, 1925, p. 113-134.)

126. Grbic (Dr. Miodrag) : *Is noumismatitchké sbirké Histor. Archeol. Mouzeia ou Skopliou.* — La collection numismatique du Musée historico-archéologique de Skoplié. (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 51-58.)

127. Groujic (Dr. Radoslav M.) : *Dervores Sv. Spassa i. Sv. Boroditsé ou Skopliou.* — La sculpture artistique sur bois des églises du Saint-Salut et de Notre-Dame à Skoplié — (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 165-202).

128. Hébrard (Ernest) : *Les travaux du service archéologique de l'armée d'Orient à l'Arc de Triomphe « de Galère » et à l'église St. Georges de Salonique.* (Bulletins de correspondance hellénique, t. XLIV, janv. juin 1920, p. 5-40.)

129. Lavedan (Pierre) : *Introduction à une histoire de l'architecture urbaine.* P. Laurens, 1926, in-8°, 269 p.

130. Lavedan (Pierre) : *Histoire de l'urbanisme : antiquité ; moyen âge.* P. Laurens, 1926, in-4°, 520 p.

131. Neveux (Dr. Maurice) : *Cimetières et églises en Serbie du Sud (Macédoine),* extrait du Bulletin de la Société d'ethnographie de Paris. Alençon, Laverdure, 1929, in-8°, 5 p.

132. Tafrali (O.) : *Topographie de Thessalonique.* P., Geuthner, 1912, 4°, 214 p., 22 pl.

133. Tafrali (O.) : *Thessalonique,* des origines au XIV^e^ siècle. P., Leroux, 1919, in-4°, 544 p.

134. Rey (Léon) : *Observations sur les sites préhistoriques et protohistoriques de la Macédoine.* (Bulletin de correspondance hellénique, t. XL, janv.-août 1916, p. 257-292, 13 fig., carte au 1 : 400 000.)

135. Rey (Léon) : *Observations sur les premiers habitats de la Macédoine* recueillies par le service archéologique de l'armée d'Orient (région de Salonique). (Bulletin de correspondance hellénique, t. XLI-XLIII, 1917-19, in-8°, p. 1-173, 22 pl., 139 fig.)

136. [Service archéologique de l'Armée d'Orient]. *Tombeaux macédoniens découverts à Zeitenlik. La nécropole de Mikra Karaburun près de Salonique.* (Albania, n° 2, 1927, p. 28-47, 48-57), et une carte des stations préhistoriques (toumbès) des environs de Salonique.

137. Saria (Dr. Baldouin) et Egger (Dr. Rudolf) : *Istrajivania ou Stobima : I. Topographiia i istoriia. — II. Gradska tserkva ou Stobima.* — Recherches faites à Stobi : I. Topographie et histoire. — II. La principale église de Stobi. — (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 1-44).

138. Saria (Dr. Baldouin) : *Iskopavania ou Stobi.* — Fouilles de Stobi — (Glasnik Skoplié, t. I, 1, 1925, p. 287-300, 14 phot.).

139. Tatik (arkhit. Zarko) : *Dva ostatka bizantiski arkhitektouré ou Stroumitchkom kraiou.* — Deux monuments de l'architecture byzantine dans la région de Stroumitsa —. (Glasnik Skoplié, t. III, 1, 1928, p. 83-96).

140. Testis (Thureau-Dangin) : *Les sites préhistoriques de la région de Salonique.* (Extrait de la Revue franco-macédonienne.) Salonique, 1917, in-12, 11 p.

141. Vulic (Dr. Nikola) : *Justiniana Prima.* (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 45-50).

142. Vulic (Dr. Nikola) : *Teritoriia rimskog Skoplia.* — Le territoire de Scupi —. (Glasnik Skoplié, t. I, 1, 1925, p. I-4).

143. Vulic : *Les recherches archéologiques dans les pays yougoslaves.* (Revue des études slaves, t. III, 1923, p. 105-114).

## X. ETHNOGRAPHIE ; FOLKLORE

144. Bérard (V.) : *La Macédoine.* (Les villes : Uskub, Prichtina, Salonique, Monastir, Serrès). P., Calmann-Lévy, 1897, in-12, 308 p.

145. Brailsford (H. N.) : *Macedonia.* Races and theirs future. Londres, Methuen, 1906, in-8°, 340 p. 2 cartes.

146. Bouchié de Belle (Ed.) : *La Macédoine et les Macédoniens.* P., Colin, 1922, in-18, 303 p.

147. Colocotronis (V.) : *La Macédoine et l'Hellénisme.* Etude historique et ethnographique. P., Berger-Levrault, 1919 in 8°, XXIII+658 p., 24 pl. ou cartes h. t.

148. Cvijic (J.) : *Die ethnographische Abgrenzung der Völker auf der Balkanhalbinsel.* (Petermann's geographische Mitteilungen, 1913, p. 113-118), carte.

149. Cvijic (J.) : *Remarques sur l'ethnographie de la Macédoine.* (Annales de géographie, t. XV, 1906, p. 115-132, 249-266).

150. Cvijic (J.) : *Remarques sur l'ethnographie de la Macédoine.* P. Roustan, 2e édition, 1907, in-8° 56 p. 1 carte et bibliogr.-cartogr.

151. Cvijic (J.) : *Questions balkaniques.* I., P. Attinger, et Neuchâtel, 1916, in-8°, 79 p.

152. Cvijic : *Des migrations dans les pays yougoslaves : (I) l'adaptation au milieu ; (II) leurs conséquences.* (Revue des études slaves, t. III, 1923, p. 5-26, 254-267).

153. Dordevic : *La polyandrie chez les Slaves du Sud.* (Revue des études slaves, t. IV, 1924, p. 101-112).

154. Dozon (Auguste) : *L'épopée serbe :* chants populaires héroïques. P., Leroux, 1888, in-8°, 335 p.

155. Georgevitch (T. R.) : *La Macédoine.* P., Grasset, 1919, in-8°, 273 p. (Id. : *Macedonia*, London et New-York, 1918, in-8°, 283 p.).

156. Ichircoff (A.) : *Etude ethnographique des Slaves de Macédoine.* P., Gauthier-Villars, 1908, in-8°, 93 p.

157. Ivanoff (J.) : *La question macédonienne.* P., Gamber, 1920, in-8°, 292 p., 2 cartes en couleurs, 1 : 500 000.

158. Kancov (Vasil) : *Makedonia Etnografia i Statistika.* Sofia, 1900, in-8°, 341 p., carte.

159. Legrand (Emile) : *Recueil de contes populaires grecs.* P., Leroux, 1881, in-12, XIX+274 p.

160. Levecque (J.) : *Les coutumes chrétiennes de Macédoine.* (Cahiers d'Orient, n° 1 Salonique. Juillet 1918, in-12, 72 p.)

161. Mach (R. von) : *Beiträge zur Ethnographie der Balkanhalbinsel.* (Petermann's geographische Mitteilungen, t. XLV, 1899, p. 97-106.) 4 cartes 1 : 3 700 000.

162. Mazon (André) : *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale :* étude linguistique ; textes et traductions ; notes de folklore. P., Institut d'études slaves, 1925, in-8°, 236 p.

163. [Posebna izdania geografskog drouchtva — Edition spéciale de la Société de Géographie de Belgrade — fasc. 6]. Nedelkovic (Dr. Dusan). *O psikhitchkom tipou ioujnoserbiianatsa* — Le type psychique des Serbes du Sud (résumé en français). Belgrade, 1929, in-8°, 54 p.

164. Phocas Cosmetatos (S. P.) : *La Macédoine : son passé et son présent.* Étude historique, ethnographique et politique. Lausanne et P., Payot, 1919, in-4°, 53 p.

165. Pittard : *Les peuples des Balkans :* recherches anthropologiques dans la péninsule. P., Leroux, 1920, in-4°, 654 p., 149 fig., dont 91 photogr.

166. Radev (J.) : *Geografska i etnografska Makedoniia.* — Géographie et ethnographie de la Macédoine —. (Makedonski pregled — Revue macédonienne — 1re année, cahier II, nov. 1924). (Résumé en français).

167. Weigand (Gustav) : *Ethnographie von Makedonien :* geschichtlich-nationaler, sprachlich-statistischer Teil. Leipzig, Brandstetter, 1924, in-8°, VIII+104 p. 1 phot.

## XI. HISTOIRE CONTEMPORAINE

168. [Armée française d'Orient] : *Etude politique et économique des régions macédoniennes et albanaises occupées par l'A. F. O.* (dactylographié). Archives de la Guerre, C. A. A., 2e Bureau, f° 287, 11 juillet 1918.

169. [Comité national de l'Union des Associations des émigrés macédoniens en Bulgarie] : *Aperçu historique de la Question macédonienne.* Sofia, Glouchcoff, 1928, in-16, 60 p.

170. [Dotation Carnegie pour la paix internationale] : *Enquête dans les Balkans.* P., Crès, 1914, in-8°, 496 p., 50 fig. et 8 cartes, dont 6 h.-t, (2 cartes ethnographiques de la Macédoine en couleurs au 1 : 1 500 000, point de vue bulgare, point de vue serbe).

171. Driault (Édouard) et Lhéritier (Michel) : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, t. V (1908-1923). P., Presses universitaires, in-8°, 568 p.

172. Gravier (Gaston) : *Les frontières historiques de la Serbie.* P., Colin, 1919, in-8°, 164 p., 3 cartes h.-t.

173. Haumant (Émile) : *La question de Macédoine.* (Travaux de comité d'études, t. II : Questions européennes, P., Imprimerie nationale. 1919, in-4°, 859 p., p. 487-499).

174. Haumant (Émile) : *Les origines de la lutte pour la Macédoine 1855-1872.* (Le Monde Slave, octobre 1926, p. 52-66.)

175. Hauser (sous la direction de) : *Manuel de politique européenne. Histoire diplomatique de l'Europe 1871-1914.* P., Presses universitaires, 1929, 2 vol. in-8°, 476 et 389 p. (dans la bibliographie : recueils des documents diplomatiques imprimés).

176. Ischirkoff (Anastas) : *Les confins occidentaux des terres bulgares :* notes et documents. Lausanne Impr. du Léman, 1915, in-8°, 255 p., 11 cartes.

177. Kirch (Paul) : *Krieg und Verwaltung in Serbien und Mazedonien 1916-1918.* Stuttgart, Kohlhammer, 1928, in-8°, 179 p.

178. Lamouche (Colonel) : *Quinze ans d'histoire balkanique (1904-1918).* P., Payot, 1928, in-8° 234 p., 3 cartes, h. t.

179. *Mémoire de la Délégation du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, présentée à la Conférence de la Paix, s. l. n. d., in-f°, 147 p.

180. Radeff : *La Macédoine et la Renaissance bulgare au* XIX^e *siècle.* Sofia, 1918, in-8°, 315 p.

181. Ruchti : *Die Reformaktion Oesterreich-Ungarns und Russlands in Mazedonien.* Gotha, 1918, in-8°, 104 p.

182. Slivensky (Ivan) : *La Bulgarie depuis le traité de Berlin et la paix dans les Balkans.* P., Jouve, 1927, in-8°, 222 p.

183. [Société des Nations] : *Commission d'enquête sur les incidents de frontière entre la Bulgarie et la Grèce.* Rapport. Belgrade, 28 nov. 1925, in-f°, 15 p., carte au 1 : 200 000.

184. *Traité de paix... signé à Neuilly.* P., Imprimerie nationale, in-4°, 387 p., carte de la Bulgarie au 1 : 1 000 000.

## XII. LINGUISTIQUE

185. Belitch (Alexandre) : *La Macédoine.* P., Bloud et Gay, 1919, in-18, 278 p., 4 cartes.

186. Ivanov (Jordan) : *Un parler bulgare archaïque.* [Bogdansko, N. E. de Salonique]. (Revue des études slaves, t. II, 1922, p. 86-103).

187. Ivkovic : *La chute du V dans les parlers de la Macédoine sud-occidentale.* (Revue des études slaves, t. II, 1922, p. 69-79).

188. Lazarevic (prof. Délimir) : *Serpski diialekti na Jougou ou kontaktou s gretchkim diialektima.* — Les dialectes serbes en contact avec les dialectes grecs en Serbie du Sud —. (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 215-220).

189. Meillet (A.) : *Les langues dans l'Europe nouvelle.* Appendice : Tesnières : *Statistique des langues de l'Europe.* P., Payot, 2^e édit. 1928, in-8°, 495 p. (et carte.)

190. Seliscev : *Des traits linguistiques communs aux langues balkaniques :* un balkanisme ancien en bulgare. (Revue des Études slaves, t. V, fasc. 1 et 2, 1925, p. 38-57.)

191. Vaillant : *Les parlers de Nivica et de Turija.* (Macédoine occidentale). (Revue des études slaves, t. IV, 1924, p. 53-65).

## XIII. ALBANIE : LIMITES ORIENTALES

192. Barbarich (Eugenio) : *Saggio per una sistemazione orotettonica della regione albanese.* (Bollettino della Societa geografica italiana, Rome, juill. 1904, p. 689-703.) 2 cartes-esquisses géologique, orotectonique. 1 : 1 200 000.

193. Bourcart (Jacques) : *Les confins albanais administrés par la France.* (Revue de géographie, t. X, 1922, p. 1-307, 2 cartes géologiques en 1 : 200 000 et 1 : 1 200 000.)

194. Cvijic (J.) : *Die dinarisch-albanesische Scharung.* (Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften, Wien, Mathematisch-naturwissenschaftliche Klasse, t. CX, Abt. I, 1901, p. 437-478). 1 carte 1 : 1 200 000.

195. *Fine dei lavori di confinanzione dell'Albania.* (L'Universo, VII, novembre 1926, p. 915-917.) carte en français.

196. Gravier (Gaston) : *L'Albanie et ses limites.* (Revue de Paris, 1^er janv. 1913, p. 200-224, 15 janv. 1913, p. 433-448).

197. Mladenov (St.) : *Bemerkungen über die Albaner und des Albanische in Nordmakedonien und Altserbien.* (Balkan-Archiv., Fortsetzung des Jahresberichtes des Instituts für rumanische Sprache, vol. I 1925, in-8°, 265 p., p. 43-70).

## XIV. VALAQUES

198. Bérard (V.) : *La Turquie et l'hellénisme contemporain.* P., Alcan, 1893, in-8°, 350 p.

199. Diamandi (U.) et Medonça (U. de) : *Les Aroumounis ou Valaques de la péninsule des Balkans.* (Revue anthropologique, 1928, p. 262-269).

200. Picot (E.) : *Les Roumains de Macédoine.* P., Leroux, 1875, in-8°, 47 p.

201. Pouqueville : *Mémoire de M. de..., sur l'Illyrie ancienne et moderne.* (Mémoires de l'Institut royal de France : Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. t. XII, Histoire 1831-1838. P., Imp. royale, 1839, p. 317-325)

202. [La Société macédo-roumaine de culture intellectuelle] : *Mémoire sur la situation des minorités roumaines transdanubiennes* (Jugo-Slavie, Bulgarie, Grèce, Albanie). Bucarest, Tip. Române Unite, 1925, in-8°, 7 p.)

203. Weigand (Gustav) : *Die Aromunen.* Ethnograph-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romane oder Zingaren. Leipzig, Barth, 2 vol., 1895 et 1894, in-8° 334 et 383 p. Bd. 1 : Land und Leute. Bd. 11 : Volkslitteratur. Carte en couleurs au 1 : 750 000.

## XV. RÉFORMES AGRAIRES

204. Bouroff (Tz.) : *La réforme agraire en Bulgarie* (1921-1924). P., Presses Universitaires, s. d. (1926), in-8°, 135 p.

205. Casabacas (Athanase) : *L'accession des agriculteurs à la propriété en Grèce.* P., Presses universitaires. 1924, in-8°, 85 p.

206. Emerit : *L'évolution du régime agraire de la Bulgarie contemporaine.* (Bulletin de la Société de géographie de Lille, 1928, n° 3 (juill, août, sept), p. 158-172).

207. Evelpidis : *La réforme agraire en Grèce.* Athènes, 1926, in-16, 39 p.

208. Ivsic (Milan) : *Les problèmes agraires en Yougoslavie.* P., Rousseau, 1926, in-8°, 370 p.

209. Nedelkovitch (Milorad) : *La réforme agraire en Yougoslavie.* (Revue d'économie politique, t. XXXVIII, n° 1, janv.-févr. 1924, p. 1-11).

210. [Bureau International du Travail] : *L'œuvre du ministère de la politique sociale dans le royaume des Serbes, Croates et Slovènes.* (Revue internationale du travail, t. VIII, Genève, octobre 1923, p. 521-540).

211. Srebreno-Dolinski (Cédomir) : *La réforme agraire en Yougoslavie.* P., Sagot, 1921, in-16, 223 p.

## XVI. RÉFUGIÉS EN BULGARIE

212. [Direction générale de la Statistique] : *Annuaire statistique du royaume de Bulgarie.* 1re année 1909 — XVIIIe année 1926 (en bulgare et en français). Sofia, Imprimerie de l'État, 18 vol., in-4°, environ 580 p.

213. *Bulletin mensuel de statistique de la Direction générale de la Statistique du royaume de Bulgarie.* 17e année, 1928 1-12 ; 18e année, 1929 1-12, (en bulgare et en français. Sofia, 1928-29, in-4° (chaque numéro 28 p).

214. [Bureau International du Travail] : Etudes et documents. Série B (conditions économiques) n° 15. *Les réfugiés et les conditions du travail en Bulgarie.* Genève, 1926, in-8° 39 p.

215. [Société des Nations] : *Commission d'enquête sur les incidents de frontière entre la Bulgarie et la Grèce.* Rapport. Belgrade, 28 nov. 1925, in-f°, 15 p., carte 1 : 200 000.

216. *Exposé sur la mission et les travaux de la Commission mixte d'émigration gréco-bulgare, mai 1929.* Athènes, 16 mai 1929, in-f°, 46 p. et 12 annexes.

217. [Société des Nations] : *Emigration gréco-bulgare. Accord* (dit Mollof-Cafandaris entre les gouvernements de Bulgarie et de Grèce), Genève, 9 déc. 1927. Genève, in-f°, 9 p.

218. [Commission mixte d'émigration gréco-bulgare. Comité-barême] : *Procès-verbaux des séances.* Athènes, 13 fév. 1926, in-f°, 138 p. (dactylographiées).

219. [Société des Nations] : *Plan d'établissement des réfugiés bulgares.* Exposé général et documents principaux. Genève, 5 oct. 1928, in-f°, 43 p.

220. [Société des Nations] : *Etablissement des réfugiés bulgares.* Premier rapport du Commissaire de la Société des Nations, période du 15 sept. au 15 nov. 1926. Deuxième rapport, etc. — Quatorzième rapport (du 15 nov. 1929 au 15 fév. 1930). Genève, 23 nov. 1926 — 12 mars 1930, in-f°.

## XVII. RÉFUGIÉS EN GRÈCE

221. [Société des Nations] : *L'établissement des réfugiés en Grèce.* I. Publications de la Société des Nations. II. Questions économiques et financières. Genève, 1926, in-8°, 233 p. 67 illustrations, carte des réfugiés en Grèce au 1 : 750 000 ; carte ethnographique de la Macédoine.

222. [Société des Nations] : *Protocole relatif à l'emprunt de stabilisation grecque et à l'établissement des réfugiés* (avec annexes), accompagné des rapports du comité financier et de résolutions du Conseil et de l'Assemblée y relatifs. Genève, 14 nov. 1927, in-f°, 43 p.

223. [Société des Nations] : *Réfugiés grecs.* Rapport sur les travaux de l'Office autonome pour l'établissement des réfugiés pendant les trois premiers mois de son fonctionnement. Second rapport trimestriel sur les opérations de l'Office autonome pour l'établissement des réfugiés, etc. (rapports 1-17, imprimés ; 18-26, dactylographiés). Athènes 25 fév. 1924-27 mai 1930, in-f°.

224. [Société des Nations] : *L'œuvre d'établissement des réfugiés grecs.* Projet d'emprunt international. — Protocole (29 sept. 1923) accompagné des pièces et déclarations publiques relatives à la question, y compris le statut de l'Office autonome d'établissement des réfugiés. Genève, 30 oct. 1924, in-f°, 39 p.

225. *La Macédoine hellénique en 1928.* Esquisse ethnographique. Athènes, Jean Vartsos, 1928, in-16, 24 p.

226. Blanchard (Raoul) : *The exchange of populations between Greece and Turkey* (Geographical Review, New-York, juill. 1925, p. 449-456).

227. Devedji (Alex.-Em.) : *L'échange obligatoire des minorités grecques et turques.* P., Ed. et publ. contemporaines, 1930, in-8°, 230 p.

228. Pallis : *Racial migrations in the Balkans during the years 1912-1924.* (Geographical Journal, Londres, oct. 1925, p. 315-331.)

229. Palli (A.-A.) : *Sullogè tôn curioterôn statisticôn tôn aforôsôn tèn antallagèn tôn esethusèôn cai prosfugiken apocatastas in meta analuseôs cai epexègèseôn.* — Recueil des principales statistiques concernant l'échange des volontaires et l'établissement des réfugiés avec analyse et commentaire — Athènes, 1929, in-f°, 42 p. (dactylographiées).

## XVIII. MACÉDOINE BULGARE : SITUATION ÉCONOMIQUE

230. Fernandez-Diaz (Édouard) : *Le tabac en Bulgarie.* Étude géographique, économique et sociale. P., Giard, 1926, in-8°, VI+309 p. 4 cartes h.-t. 1 : 500 000.

231. Prost (Henri) : *La liquidation financière de la guerre en Bulgarie.* P., Giard, 1925, in-f°, 230 p.

## XIX. MACÉDOINE GRECQUE : SITUATION ÉCONOMIQUE

232. [Royaume de Grèce. Ministère de l'Economie Nationale. Direction de la Statistique] : *Dénombrement des habitants des nouvelles provinces de la Grèce de 1913* (en grec et en français). Athènes, Imprimerie nationale, 1915, in-4°, 94 p.

233. [République hellénique — Ministère de l'Économie Nationale —. Statistique générale de la Grèce] : *Recensement de la population de la Grèce au 19 décembre 1920 — 1er janvier 1921.* — Résultats statistiques généraux. Tableaux analytiques (en grec et en français). Athènes, Imprimerie nationale, 1928, in-4°, CXXII+432 p.

234. [République Hellénique. — Ministère de l'Économie Nationale. — Statistique générale de la Grèce] : *Population de la Grèce, d'après le recensement du 15-16 mai 1928* (en grec et en français). Athènes Imprimerie Nationale, 1929, in-4°, 474 p.

235. [République Hellénique. — Ministère de l'Économie Nationale] : *Bulletin mensuel de statistique*, publié par la Statistique générale de la Grèce. 1re année (1929), 2e année (1930). Athènes, 1929-30, in-4°.

236. [Ellenikè démocratia. Epitropè apocatastaséôs prosfugôn. Geniké dieuthunsis epoikismou Makedonias. Tméma statistikès] : *Pinas metonomasiôn prosfugikôn sunoikismôn Makedonias.* (Tableau des changements de noms des colonies de réfugiés de Macédoine). Salonique, 31 déc. 1927, in-18, 28 p.

237. [E. A. P. Geniké dieuthunsis epoikismou Makedonias. Tméma statistikès] : *Catalogos tôn prosfugikôn sunoikismôn Makedonias me tas neas onomasias.* (Liste des colonies de réfugiés de Macédoine avec les nouveaux noms.) Salonique, 1928, in-18, 63 p.

238. *La bonifica del delta dei Vardar.* (Bolletino reale Societa della geografica italiana, Série VI, vol. juill. 1926, p. 567-568.)

239. *Tabacs helléniques.* Organe de la Ligue des Offices pour la protection du tabac hellénique. Volo, Salonique et Cavalla, publié mensuellement. Cavalla (depuis mars 1928).

240. Deltion capnou — Bulletin de tabac. Edition mensuelle de l'Office pour la protection du tabac grec de Salonique (en grec et résumé en français). Salonique, janv. 1927 — juin 1928.

241. [Chemins de fer de l'État Hellénique]. Statistique, Exercice 1, 1927-28 (en grec et en français). Athènes, Imprimerie Pursos, 1929, in-4°, 217 p., 9 tableaux graphiques.

## XX. MACÉDOINE IOUGOSLAVE : SITUATION ÉCONOMIQUE

242. Filipovic (Dr. Milenko S.) : *Charlagantsiié ou Velessou.* — La fabrication de l'huile d'œillette à Vélès —. (Glasnik Skoplié, t. V, 2, 1928, p. 283-294.)

243. Hollmann (A.) : *Kolonisation und Entwicklung der Landwirtschaft in Südserbien (Makedonien).* (Bericht über Landwirtschaft, Berlin, Neue Reihe, VIII, 1928, p. 269-294).

244. Milosavljevic (Sava M.) : *Batchiianié na Char-planini.* — L'industrie laitière dans les montagnes de la Chara (Char). — (Glasnik Skoplié, t. III, I, 1928, p. 209-236, 9 fig.).

245. Slijpcevic (P.) : *Kolonizacija u Juznoj Srbiji* — Colonisation de la Serbie du Sud (en croate). (Nove Evropa, Zagreb, vol. XVIII, nos 4 et 5, 26 août 1928, p. 111-129).

246. Stebout (A.-J.) et Todorovitch (Dr. Dobr. B.) : *Ispitivana kolonizatsioné sposobiosti. Ovtchépoljskog i Petchsko-Prizrenskog reona* — Enquête sur la capacité colonisatrice des régions de l'Ovtchépolié et de Petch-Prizren. — (Glasnik ministarstva polioprivrédé i voda — Bulletin de Ministère de l'Agriculture et des Eaux. — Belgrade, vol. VI, oct.-déc. 1928, p. 1-71).

247. [Ministère de l'Agriculture et des Eaux du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes] : *Superficies productives et le rendement des plantes cultivées pour les années :* 1921 et 1920 ; 1922 et 1921 (et 11 cartes en couleurs) ; 1923 et 1922 ; 1924 et 1923 ; 1925 et 1924 ; 1926 et 1925 ; 1927 et 1926 ; 1928 et 1927 (en serbe et en français). Belgrade, Imprimerie nationale, 1922-1929, 8 vol., in-4°, environ 75 p.

248. Tomic (Svetozar) : *Stotcharstvo i prérada mleka kod Serba.* — L'élevage et le traitement du lait chez les Serbes — (Glasnik geografskog drouchtva, Belgrade, 1922, t. VII-VIII, p. 239-260) (analysé par Chataigneau. Bibl. géogr. 1922, p. 214-215).

## XXI. SALONIQUE : COMMERCE

249. [Armée d'Orient. Ravitaillement civil. Bureau commercial] : *Bulletin commercial de Macédoine.* Salonique, sept. 1916 — oct. 1918 (nos 1-21).

250. *Bulletin de la Chambre de commerce et d'industrie du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes à Salonique* (1re année, 1923). Salonique, Acquarone, depuis 1923 (mensuel).

251. *Deltion tou emporicou cai biomèchanicou épimélètèrion Thessalonikès.* — Bulletin de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Salonique (bi-mensuel).

252. [Travaux du Comité d'Études]. Gallois (L.) : *Le port de Salonique.* P., Imprimerie Nationale, 1918, in-4°, 11 p.

253. [Tergovatchko-indoustriiska Komora Kralievne S. H. S. ou Solounou — Chambre de Commerce et d'Industrie du Royaume S. C. S. à Salonique] : *Iougoslovenski pavilion na solounskom saimou.* — Le pavillon iougoslave à la Foire de Salonique. — Salonique, 1919, in-8°, 29 p.

254. [Tergovatchko-indoustriiska Komora Kralievné S. H. S. ou Solounou — Chambre de commerce et d'industrie du Royaume S. E. S. à Salonique] : *Izvechtai o radou* — Aperçu de l'activité — Salonique, 1928, in-8°, 76 p.

255. Martchenko (Gal M.) : *Salonique.* (Bulletin de la Société Royale belge de géographie, t. L., 1926, fasc. 1, p. 28-34).

256. [Tergovatchko-indoustriiska Komora Kralievné S. H. S. ou Solounou — Chambre de commerce et d'industrie du Royaume S. C. S. à Salonique]. Obradovitch (S. D.) : *Pitanié opiouma* — La question de l'opium. — Salonique, 1929, in-8°, 34 p.

257. [Tergovatchko-indoustriiska Komora Kralievné S. H. S. ou Solounou — Chambre de commerce et d'industrie du Royaume S, C. S. à Salonique]. Obradovitch (S. D.) : *Privredna Gretchka* — La Grèce économique. — Salonique, 1927, in-8°, 66 p.

258. Stoyanovitch (Costa) : *Le mouvement commercial de la Serbie.* P., Imprimerie graphique 1919, in-12, 30 p.

259. Todorovitch (Milan) : *Salonique et la question balkanique.* Paris, Challamel, 1913, in-8°, 55 p.

260. Vilimanovitch (Miloïko) : *Zône libre serbe à Salonique.* P., Rousseau, 1926, in-8°, 130 p.

261. *Olègos tès III Dièthnous ekthéséos Thessalonikès* 30 septembriou-14 octôbriou 1928. — Guide de la 3e Foire internationale de Salonique — 30 sept. — 14 oct. 1928 (en grec et en français). Salonique, Akouarone, in-12, 315 p.

262. *IVH Diethnès ekthésis Thessalonikès* 15-30 Septembriou 1929. — 4e Foire internationale de Salonique. 15-30 sept. 1929 — (en grec et en français). Salonique, Triantafullos, in-8°, 307 + 32 p.

263. [Ministère des finances. Direction générale des douanes] : *Statistique du commerce extérieur du royaume des Serbes, Croates et Slovènes pendant les années :* 1918-1919-20 ; 1922 ; 1923 ; 1924 ; 1925 ; 1926 ; 1927 ; 1928 (en serbe et en français). Belgrade, Imprimerie de l'État, 1921-1929, 9 vol. in-4°, environ 500 p. — Id. *du royaume de Yougoslavie pendant l'année 1929*, Belgrade, mars 1930, in-4°, 608 p. et 8 graphiques.

264. *Zone franche de Salonique. Bulletin annuel.* Salonique (octobre 1925 — octobre 1926, in-8°, 66 p. ; oct. 1926 — oct. 1927, 44 p. ; 1928, 66 p. ; 1929, 80 p. et tableaux annexés.

## XXII. SALONIQUE : RECONSTRUCTION

265. Hébrard (Ernest-M.) et Dreyfus (R.) : *La reconstruction de Salonique*, s. l. n. d., in-4°, 10 p,. 10 fig.

266. Lavedan (Pierre) : *Un problème d'urbanisme : la reconstruction de Salonique.* (Gazette des Beaux-Arts, sept.-oct. 1922, p. 231-248.)

267. Mawson (John W.) : *The Salonika town planning act.* (The town planning review, t. IX, n° 3, Londres. déc. 1921, p. 147-154.) 2 planches.

# INDEX ONOMASTIQUE [1]


A

Abd ul Hamid, 70, 300, 313.
Abyssinie, 23.
Acarnanie, 24,
Achinos (lac d'), 30, 106, 137-138, 140, 144-145, 167, 174-175, 179, **181**-182.
Acropole, *voir* Citadelle (de Salonique).
Adana, 290.
Adriatique (mer), 8, 29, 87, 90, 261.
Aggista, 181.
Aggistis (rivière), 30, 145, 179, 181.
Agia Paraskévi (église) (à Salonique), 285, 313.
Agia Paraskévi (faubourg de Salonique), 314-315.
Agia Trias, 184.
Agia Vardolomaïos, 153.
Agia Varvara, 204.
Agios Athanassios, 194.
Agios Charalampos, 190.
Agios Dimitrios (village), 190.
Agios Dionysos, 185.
Agios Pavlos Pyrgou, 186.
Agios Théôdoros, 190.
Agios Vassileios, 105.
Agrapha, 24.
Aïdine, 133.
Aïtos, 242, 255.
Aïtos (arrondissement), 238, 252, 259.
Ak bounar, 254.
Akhtopol, 252-253, 258[1].
Akhtopol (arrondissement), 247.
Alatini (villa), 313.
*Albanais*, **10-12**, 57, 257.
Albanie, 7-10, 12, 20, 23, 110, 165, 202, 262-263, 277.
Alexandre, 193.
Alexandre (rue) (à Salonique), 284.
*Alexandre Ier* (roi de Iougoslavie) 2, 152, 281.
Alexandre-le-Grand (place) (à Salonique), 305, 307.
Alexandrette, 290.
Alexandrie, 265.
Alexandrof (Todor), 216.
Alexandropoulis, 268.
Alexandropoulis (arrondissement), 151[1], 226.
Alexandrovo, 92.
Algérie, 41[2].
*Ali de Tépéléni*, 262.
Alistrati, 179.
Allemagne, 54, 73, 177, 193, 205, 263-264, 266, 277.
*Allemands*, 84, 95.
Almopia (arrondissement), *voir* Enôtia.
Amatovo, 142.
Amatovo (lac d'), 105, 137, 140, 142.
*Américains*, 78, 167, 184, 189.
Amérique, 90, 263, 276, 289, 313,
Amigdalôna, 180.
Amphipolis (gorges d'), 30, 144.
Anargyros, 188.
Anassélitsa, **9**, 29, 137, **189**.
Anassélitsa (arrondissement), 112, 116-118, 121, 176.
Anatolie, 11, 91, 114, 138,168,181, 184-185, **190**, 208, 220, 291.
Anchialos Makédonias, 194.
Andrinople, 182-183, 206, 215, 237.
*Anglais*, 167.
Angleterre, 132, 235, 263, 275, 313.
*Anguélof (Dimitri)*, 225.
Ankhialo, 252-253, 255-**257**, 258[1],
Ankhialo (arrondissement), 225. 249, 252, 259.
Anô Calinikè, *voir* Kalénik.
Anô Cleinai, 153, 188.
Anô Coufalia, 152.
Anô Névoliani, 153.
Anvers, 274.
Apalos, 226.
*Apfelbeck*, 38[2].
Apollonias, 189.
Apsalos, 191.
Arabie, 263.
Araboussos, 208.
Arapli, *voir* Néa Magnésia.
Archipel, 20.
Arda, 236.
Ardéa, 163, 191.
Ardjane (lac d'), 105, 137, 140.
Aretsou, 158.
Argentine, 23, 167.
Aristote (rue) (à Salonique), 305.
*Armée d'Orient*, 1, 133-134, 266, 283[2], 289[1], 295.
Arménie, 120, 123, 187,
*Arméniens*, 120, 133.
Arménochorion, 153, 187.
Arménokhor, *voir* Arménochorion.
Armoutsi, *voir* Mégali Vrissi.
Arnaoutkœil, 257.
*Aromâni*, *voir Valaques*.
Arsacli, 153.
Arta, 24.
*Atholl* (lord), 246.
Athollovo, 246-247.
Athos (mont), 7, 21, 25, 31, 118, 158, 183-184, 204, 261.
Asie, 70, 100, 162, 163, 170, 184-185, 187, 190, 196-197, 199, 202-203, 207, 285, 293.
Asie Mineure, 1, 57, 108, 113-114, 119-120, 123, 133, 138, 158-159, 163, 172, 179, 187, 190, 192, 203, 207, 210-211, 235, 255, 291, 321.
Atanaskœil, 253.
Atanaskœil (lac), 238.
Athènes, 20-21, 114, 126-127, 129, 132, 197, 200, 219, 262, 300, 302.
Atolovo, *voir* Athollovo.
Autriche, 14, 20, 104, 241, 264, 290.
Autriche-Hongrie, 58, 266, 277-278.
*Autrichiens*, 84.
*Avars*, 285.
Axios, *voir* Vardar.
Axios (lac d'), 105.
Axioupolis, *voir* Voémitsa.

B

Babadjik, 255.
Baba planina, 45, 94, 163.
Babouna (mont), 8, 28, 32, 45, 67, 75, 80, 262.


1. Les noms de lieux sont en romain, les noms de personnes en *italique*; les passages essentiels sont indiqués en **caractères gras** ; les indices désignent les notes.

Badem tchiflik, *voir* Amigdalôna.
Balkan (mont), 5, 12, 239, 242, 246, 250-252, 255-256, 258.
*Balkaniques*, 207.
Balkans (péninsule des), 1, 5, 10, 16, 31, 56[1], 102, 106[2], 117, 220, 242, 262, 275, 282, 285, 322.
Banat, 57, 92, **95-96**, 104.
Bania, 225, 252.
Baniané, 57.
Banitsa, 29, 153, 188.
*Banque ottomane*, 286.
Bansko, 14.
Barcelone, 291.
Bardovtsé, 32, 60.
*Barnef*, 245.
*Baroutsis* (S.), 132.
Bas-Languedoc, 257.
Batania, 92.
Batch, 94.
Batchka, **95-96**, 104.
Béchik, 30.
Bélachitsa planina, 15, 26, 28, 30, 45, 50, 140, 150, 154.
Bélachtitsa, 225.
*Belges*, 219.
Belgique, 236, 264, 277, 290.
Belgrade, 19, 40[2], 60, 66[1], 71, 74, 82, 90, 94, 281.
Bélitsa (rivière), 144.
Benkovats, 93.
Bérané, 87[2], 89.
Bérat, 57.
Berlin, 15.
Berne, 231.
Bérovo, 45-48, 50, 55, 87, 104.
Bessikion (lac de), 105-106, 137.
Bey Hammam (à Salonique), 306.
Bézestin (quartier) (à Salonique), 305.
Biala, 239, 253, 258[1].
Biélovo, 236.
Biklichta, 110.
*Biliana*, 58.
Biliatcha, 28.
Bistra (mont), 97.
Bistritsa (rivière), 215.
Bitolj, 8-9, 11, 15, 19-20, 22-24, 26, 28-29, 31, 35-37, 41-42, 53, 56, 60-61, **67**, 71, 73-75, 77, 80-82, 84, 86, 93-95, 98, 104-105, 110, 153, 202-203, 268, 270, 279-281, 286, 312, 317, 320.
Bitolj (arrondissement), 45, 49, 55, 87, 99, 104.
Bitolj (département), 44, 46-47, 48[2], 53[2], 63-64, 87-88, 98[1], 99-102, 104.
Bitolj (diocèse), 14.
Bitolj (plaine), *voir* Pélagonie.
Blatsé, 57.
*Bochkovitch* (*général*), 3.
*Bolinteanu*, 22[1].
*Boniface de Montferrat*, 285.
Borovo, 127.
*Bosniaques*, 92, 104.
Bosnie, 46, 57, 62, 64, 72, 90-91, 104, 165.
Bosphore, 158.
Bossilégrad, 15, 96, 212.
Boudjakia, 140.
Bouianovats, 63.
Boukia, 127.
Boulatchané, 49.
Bouniakouvats (faubourg de Skoplié), 102.
Bourgas, 233, 236, 238, 242, 247.
Bourgas (arrondissement), 238, 247, 249, 252-253, 259.
Bourgas (département), 233, 239-241, 247, **250-251**, 259.
Bourgas (golfe de), 251, 255-256.
Bourgas (plaine de), 222, 242, **250-259**.
*Bourof*, 2.
Boutkovo (lac de), 15, 26, 30, 106, 137, 140, 144.
Bratoutchina, 109.
Brégalnitsa (département), 16, 44, 48[2], 53[2], 63-64, 87-88, 98[1], 99, 101[1], 104, 322.
Brégalnitsa (rivière), 13, 15-16, 20, 28, 32, 45-46, 50, 55, 67, 79-80, 91-92, 97-98.
Bresnitsa (rivière), 108.
Brest, 57.
Brest-Litovsk (traité de), 187.
Bretzova, 180.
Brod, 45, 48, 51, 80.
Brodats, 57.
Brousse, 120, 163, 168, 182, 189-190, 207.
Bucarest, 15.
Bucarest (traité de), 209, 321.
*Bucyrus* (excavateur), 142, 144.
Bulgaroctone (rue) (à Salonique), 317.
*Bussière*, 108[2].
Byzance, 29, 213, 285.

C

*Cafandaris*, 228-230.
Calabaca, 20.
Calamaria, 133, 200, 286, 316-318, 320.
Calamaria (quartier) (à Salonique), *voir* Campagnes.
Callicrateia, 185.
Calos Agros, 179.
Camila, 182.
Campagnes (quartier des) (à Salonique), 294, 299, 303-305, **312-314**, 316-317, 320.
Campania, *voir* Campanie salonicienne.
Campanie salonicienne, 23, 30-31, 105-106, 121, 137-138, 140, 153, 163-164, 166, 191, **192-194**, 202, 205, 207, 222, 264, 270, 283, 287, 301.
*Campbell* (*Sir John*), 2.
Canada, 167, 275.
Canberra, 162, 185.
Candie, 115.
Canée (La), 115.
*Cappadociens*, 120.
*Capus*, 171.
Cara, *voir* Moglénitsa.
*Cardamatis* (D[r]), 106[1], 108[1], 110, 112[1], 136.
Cariôtissa, 193.
*Carnegie* (Dotation), 52.
Cassandra (presqu'île de), 165, 183-185, 269.
*Cassandre* (roi), 284.
Cassandre (rue) (à Salonique), 284.
Castania, 29, 190.
Castoria, 15, 23, 29, 123, 137, 150-151, 177, 188-**189**, 200, 222, 255, 264.
Castoria (arrondissement), 112, 116-117, 121, 140, 163, 176.
Castoria (bassin de), 9, 24, **189**.
Castoria (lac de), 105, **108-110**, 150, 164, 189.
Catérini, 123, 126, 137, 150, 177, 197, 200, 263.
Catérini (arrondissement), 112, 116, 121, 123, 138, 150, 176.
Catirli, 200.
Catô Caliniki, 188.
Catô Cleinai, 153, 188.
Catô Coufalia, 152.
Caucase, 133, 158, 181, 187-188, 190-191.
Caucasie, 120, 123, 133.
*Caucasiens*, 120, 188, 207.
Cavacli, *voir* Agios Athanassios.
Cavalla, 20-21[2], 29, 31, 121, 123, 130, 134, 140, 145, 150-152, 158, 170, 172-173, 176-178, 180, 197, 200-201, 203, **204-205**, 208, 255, 262, 264.
Cavalla (arrondissement), 112, 116, 138, 161, 164-165, 167, 174-175.
Cavalla (département), 112, 116-117, 121, 172, 178, 187.
Cavalla (golfe de), 183.
Césarée, 181.
Chalcidique (arrondissement), 116, 121, 138, 176, 183.
Chalcidique (département), 112, 116, 121.
Chalcidique (presqu'île de), 7, 20, 22, 24, 105-106, 118, 123, 137-138, 140, 147, 150-152, 158, 163-165, 176, **177-178**, **183-186**, 204, 222, 261, 264, 269-270, 320.
Champ de Mars (place du) (à Salonique), 263.
Char planina, 7, 15, 19-20, 22, 45, 49, 70, 98, 101-102, 166, 202.
Charilaos (quartier) (à Salonique), 316.
*Charron* (*René*), 2, 231, 234, 241 243.
Chibenik, 93.
Chios, 115.
Choumadia, 57, 62, 66, 94.
*Choumadiens*, 94.
Choumen (département), 239.
Choumkovets, 92.
Chroupichta, 110, 189.
Chryssoupolis, 126, 200, 203.
Chryssoupolis (arrondissement) *voir* Nestos.
*Chtampar* (D[r]), 40[2], 71.
Chtip, 21, 23, 28, 62-63, **66-67**, 71, 73, 75, 83, 86, 92, 102, 104, 216.
Chtip (arrondissement), 45, 50, 87, 104.

Chypre, 165.
*Circassiens*, 133.
Citadelle (de Salonique), 283-285, 294, 313, 320.
Cofinas, 270.
Coïlada, 190.
Comanon, 191.
*Commission des Réparations*, 234.
*Commission mixte d'émigration gréco-bulgare*, 212, 219-220, 224-225, 227-230, 235.
*Comnène* (*Michel*), 284.
Comodon, 183.
Comotini, 219, 225.
Comotini (arrondissement), 151[1].
*Compagnie des Chemins de fer orientaux*, 282, 286.
*Compagnie du Port* (de Salonique), 277[1], 286.
*Constantin* (empereur), 284.
*Constantin* (roi de Grèce), 297.
Constantinople, 1, 15, 30, 60, 113, 120, 185, 243, 262, 268, 286, 312.
Constantsa, 259.
*Corfe* (*colonel*), 2, 211, 219.
Corfou, 289.
Coryssos, 189.
Costantia, 192.
Coufalia, 144, 156, 193.
Coumanitsa, 179.
Couri Catirli, 316, 319.
Cozani, 10, 29, 123, 137, 150-151, 158, 165, 177, 190-191, 197, 201-202, 208, 262-263, 265.
Cozani (arrondissement), 112, 116-117, 121, 147, 158, 160, 163-165, 176, 190.
Cozani (département), 106, 110, 112, 116-117, 121.
Cozani (plaine), *voir* Eordéa.
Cranmali, 153.
Crète, 131, 289.
Criftsi, *voir* Kivôtos.
*Croates*, 104.
Croatie, 90, 92, 104.
*Cvijic*, 31, 56.

D

*Dalmates*, 90-92, 104.
Dalmatie, 57, 62, 64, 90-95, 104.
Danube, 218, 233, 241-242, 259, 261-262.
Danzig, 280.
Dardanelles, 108, 285.
Débar, 11-12, 15, 56-57, 75, 80, 85-86, 102, 104, 255.
Débar (arrondissement), 45, 47, 49.
Débar (diocèse), 14.
Débar Mali, 78.
Dédéagatch, *voir* Alexandroupolis.
*Delamare*, 109[1].
Démir Hissar, *voir* Sidirocastron.
Démir Kapiia, 27, 45.
Démir Kapou, *voir* Démir Kapiia.
Dendropotamos, 312.
Dessarètes (lac des), 105.
*Deunmeh*, 202, 287-288.
Dévoli (rivière), 110.
Diavata, 194.
Dibra, *voir* Débar.
Dimitri, 181.
Dioclétien (palais de) (à Spalato), 295.
Discata, 10.
*Djavid bey*, 287.
Djermen (rivière), 13, 22, **215-216**.
Djermiian, 61, 94.
Djevdjelia, *voir* Guevguéli.
Djevdjelia (arrondissement), 45, 50, 87, 104.
Dobrodgea, 211, 235, 242.
Dobropolié (mont), 25, 152, 191.
Dobroudja, *voir* Dobrodgea.
*Doflein*, 32[1].
Doïrane, 26, 50, 87, 144, 263, 268, 270, 300.
Doïrane (arrondissement), 30, 86, 104.
Doïrane (lac de), 15, 26, 28, 137, 151, 208, 301.
Dolna Singartia, 212.
*Domesticos*, 2.
Donii-Pologné (arrondissement), 104.
Doubrovnik, 262.
*Douchane*, 28, 56, 68, 70.
Douchanovats, 90, 97.
Doudoular, *voir* Diavata.
Douf, 50.
Douganovo, 253.
Doupéni, 109.
Doupnitsa, 212, 215, 237.
Doupnitsa (arrondissement), 259.
Douze Apôtres (église des) (à Salonique), 285.
Dovratovon, 189.
Doxaton, 151[2], 170.
Dragor (rivière), 28-29, 67, 102.
Dragoumanitsa, *voir* Apsalos.
Drama, 13, 21[2], 30, 123, 130, 134, 137, 145, 150-151, 159, 172-173, 176, 197, **203**, 208, 263.
Drama (arrondissement), 112, 116, 151, 160-161, 165, 167, 174-175.
Drama (département), 106, 110, 112, 116-117, 121, 172-173, 178, 187.
Drama (plaine), 16, 26, 31, 106, 121, 127, 138, 144-145, 163, 166, 170, **178-180**, 181, 192, 215, 268.
Draslavitsa, 80.
Dratchévo, 74-75.
*Drenski* (D[r]), 247.
Drépanon, 190.
*Dreyfus* (*R.*), 299[1].
Drin blanc (rivière), 7-9, 29, 42, 45, 49, 73, 75, 79.
Drin noir (rivière), 7-8, 23.
*Drossopoulos* (*Chr.*), 132.
*Drougomarlieva* (*Christova*), 225.
Dundee, 290.
Durazzo, 285.
Dyrrachium, 29.
Dzéna, 192.

E

Ecosse, 275.
*Eddy* (*Charles B.*), 2, 115.
Edessa, 30-31, 35, 123, 137-138, 140, 142, 150, 153, 158-159, 163-165, 177, 184, 192-193, 197, 200, 202[1], 203, **205-207**, 263-264, 301.
Edessa (arrondissement), 112, 116, 152, 160, 163, 190.
Egée (mer), 5-6, 13, 20, 26, 113, 152, 184, 204, 239, 261-262, 277.
Egnatia (rue) (à Salonique), 261, 284, 300, 305-306, 317.
Egnatia (via), 8-9, **28-31**, 35, 67, 82, 153, 188, 190, 205, 262, 285, 317.
Egypte, 23, 97, 263, 265, 290.
Eksissou, 108[2].
Elassona, 20.
Elbassan, 29.
Elhovo, 237, 247, 250-251, 253-254.
Elhovo (arrondissement), 238, 247, 252-253, 259.
Empire britannique, 277.
Empire byzantin, 262.
Empire grec, 285.
Empire latin, 285.
Empire oriental, 285.
Empire ottoman, 267, 286.
Enôtia, 25, 128, 147, 150, 154, 159, 163-164, 190, **191-192**, 222, 264.
Enôtia (arrondissement), 112, 116, 121, 137-138, 140, 176.
*Enver bey*, 287.
Eordéa, 29, 123, 150, **190-191**.
Eordéa (arrondissement), 117.
Eordéa (lac d'), 105.
Epire, 10, 22[1], 23-24, 262, 285.
Erdjéliia, 36, 62, 64-66, 91-92.
Erdomouch, *voir* Pontocômi.
*Eredia*, 106[2].
Eski Djouma, *voir* Agia Paraskévi.
Espagne, 286.
Etats-Unis, 90, 97, 115, 127, 177, 205, 261, 275, 277.
Etolie, 24.
Eucarpia, 133, 294, 312.
Europe, 2, 39, 54, 136, 193, 205, 207, 266, 276, 293, 295, 305, 313, 322.
Europe centrale, 19, 172, 205, 261, 263.
*Européens*, 294.
Europos, *voir* Foustani.
Exaplatanos, 192.
Exarchat, 14, 31, 48.

F

*Farley* (*Lewis*), 263[1], 265.
Filéros, 152.
Filipovic, 100[2].
Fille (défilé de la), 14.
Flôrina, 9, 11, 23-24, 123, 126, 138, 150, 153, 159, 165, 187-188, 197, 199-**202**, 222, 258, 263, 268.

Flôrina (arrondissement), 112, 116-117, 121, 140, 163, 176.
Flôrina (département), 106, 110, 112, 116, 121, 172.
Flôrina (plaine), *voir* Pélagonie.
Foex, 171.
*Fornari*, 242.
*Foundation Company of New York*, 142-143.
Foustani, 147, 192.
*Français*, 30, 84, 299.
France, 47, 154[1], 163, 183, 236, 263, 265, 275, 277, 290, 313.
*Franchet d'Esperey* (*maréchal*), 1, 27.
Franque (rue) (à Salonique), 285, 310.
*Friends Council International Service*, 184.

G

Galère (arc de triomphe de), 261-262, 283[2], 284, 313.
*Galère* (empereur), 284.
Galitchnik, 49-50, 97, 166.
Gallicos (fleuve), 109, 137, 140-142, 144, 150-151, 283, 300, 301.
Gallipoli, 66, 184
Gazôros, 181.
Gégliigovo (arrondissement), 104.
Gênes, 204, 262, 285.
Genève, 118[1], 127, 282, 322.
Genève (protocole de), **114**, 126,
Giannitsa, 30, 105-106, 109, 123, 136-138, 140, 142, 150, 152, 156, 158-159, 164-165, 170, 177, 192-193, 197, 200, 203[1], 205, 208, 210, 255, 257-258, 263.
Giannitsa (arrondissement), 112, 116, 121, 160, 176.
Giannitsa (lac de), 144, 192.
Giiavat (col de), 29.
Glouovo, 57.
Gnilané, 63.
Goliam Boïalik, 253.
Goliam Monastir, 253.
Gopech, 23, 29.
Gorentsi, *voir* Coryssos,
Gorna Djoumaïa, 13, 16, 166, 214.
Gorna Djoumaïa (arrondissement), 212, 214, 259.
Gornia Réka, 12, 50.
Gornié Lissitchié, 78, 90, 97. 99.
Gornii Débar, 104.
Gornii Pologné (arrondissement), 104.
Gornitchévo, *voir* Gornitsovo.
Gornitsovo, 30, 36, 188.
Gostivar, 8, 35, 80, 85-86, 102, 104.
Gostivar (arrondissement), 11, 45, 48-49, 55, 87.
*Gots*, 284.
Gouménitsa (arrondissement), 112, 116, 121, 176, 225.
Gounaris, 297.
Gradechnitsa (torrent), 26.
Gradsko, 26-27, 86.
Grajden, 110.
Grande-Bretagne, 263-264, 266, 275.
Granitis, 208.
Gratchanitsa, 17.
Grévéna, 9-10, 20, 23-24, 165, 189.
Grévéna (arrondissement), 112, 116-118, 121, 176.
Grignon, 162, 194.
Guébedjé (lagune), 238.
Guéchévo (col de), 13,16.
Guéfoura, 194.
*Gueiveli* (*J.*), 132.
Guénits, 191.
Guéraki, 110.
Guevguéli, 11, 28, 45, 48, 50, 75, 86, 97, 144, 264, 268, 270, 279, 281-282.
*Guillaumat* (*général*), 1.
*Guinis*, 300, 303.
Guirbatséli, 146.

H

Halia, 284.
Haliacmôn (fleuve), 9-10, 15, 20-21, 108-110, 118, 125, 137, 140, 142, 144, 150-152, 164, 189, 199, 202, 261.
Hamidié (boulevard) (à Salonique), 286.
Hambourg, 214, 274, 280.
Harmankoeil, 136.
Has, 32.
Haskovo, 237.
Haskovo (département), 240.
*Hébrard* (*Ernest*), 3, 283[2], 293[1], 295, 297, 299, 303-304, 311, 313, 317.
Hepta Pyrgion, *voir* Citadelle de Salonique.
Hermès (place d') (à Flôrina), 202.
Herzégovine, 64, 90-91, 104.
Herzégoviniens, 90.
*Hilmi pacha*, 48.
Hissarlak (mont), 216.
*Homère*, 169.
Hongrie, 12, 56, 92, 98, 104, 165, 184, 241, 275.
*Hongrois*, 95.
*Howland* (*Charles P.*), 115.
Huelgoat, 13.
Hydromilos, *voir* Néromoli.

I

Iablanitsa, 8.
Iambol, 238, 242, 246, 250-251, 254-255.
Iambol (arrondissement), 237, 252, 259.
Iannina, 21[1], 24.
Ibar (rivière), 18.
Ichiklar, *voir* Agios Charalampos.
Ida, 192.
Idrizovo, 91.
Iéjévo berdo, 92.
Iéjévo polié, 36, 64, 80.
Iéladjik, *voir* Néa Chalkidôn.
Iénidjé Vardar, *voir* Giannitsa.
Igglis, *voir* Néa Anchialos.
*Ilin den* (révolution de), 15, 20, 51.
Indjekœil, 249.
*Inquisition*, 286.
Ionie, 1, 120, 123, 158, 190.
Iorga, 262[1].
Ioujni Brod, 104.
Iouredjik, 208.
*Iourouk*, 11, 91.
Iouroutsi, *voir* Iourouk.
*Iovanovitch* (*Petar*), 2, 36.
Isker (rivière), 15.
Islam, 287.
*Ismet pacha*, 113.
Italie, 76, 104, 165, 177, 205, 263-264, 266, 275, 285, 313.
Ivanievtsi, 93.
Iven, 53
*Ivsic*, 63[2].
Izvor, 75, 77, 80.

J

Jabiani, 94.
Jéden (mont), 7.
Jersey, 165.
Jérusalem, 289.
*Joyeux*, 40[1].
*Juifs*, 102, 262, 284, 286, 288, 290-292, 296.
Justiniana Prima, 26.

K

Kadrifakovo, 64, 92.
Kafka, 256.
Kaïalar, 23, 29, 105, 110, 117, 137, 140, 150-151, 153, 164, 177, 190-191, 202.
Kaïalar (arrondissement), 112, 121, 123, 150, 160, 163, 176, 190.
Kaïali, 259.
Kaïmaktchalane (mont), 25, 95, 152, 191.
Kaïsareh, 189.
Kalénik, 110, 153, 188.
Kara tépé, 256.
Karabounar (arrondissemeat), 252-253, 259.
Karabouroun (cap), 133, 185, 269, 286, 289, 304, 313, 316.
Karacallon, 184.
Karadjilar, *voir* Drépanon.
Karadjordjévo, 93, 97.
Karadjova, *voir* Enôtia.
Karagats, *voir* Mavrodendri.
*Karaman*, 40[2].
Karassouli, *voir* Mavrossouli.
Karnobat, 233, 238, 242, 255, 259.
Karnobat (arrondissement), 252,
Kars, 120, 203.
Katchanik, 12, 22, 67-68, 86, 104.
Katchanik (arrondissement), 104.

Katchanik (défilé de), **17**, 20, 56.
Katlanovo, 36, 62.
Katô Thodoraki, 146.
Kavadar, 36, 104.
Kavadartsi, 60-61, 78, 86, 95-96, 102.
Kavadartsi (arrondissement), 45, 47, 50, 87, 104.
Kavadartsi (département), 63.
Kavakli, 250, 253-254.
Kazil-Agatch, *voir* Elhovo.
Kénali, 36, 80, 94, 187, 268, 270, 281.
*Kerniitch*, 79[1].
Khadovo, *voir* Polimilo.
*Khiazim bey*, 32.
Khortiatch (mont), 108, 153, 293, 314.
Kilkis, 123, 137, 140, 150, 152, 158-159, 162, 163-165, 177, 200, 264.
Kilkis (arrondissement), 112, 116, 121, 138, 146, 151, 160, 164, 176.
Kioupria, 253.
Kioustendil, 13, 15, 20, 31, 216-217.
Kioustendil (arrondissement), 212, 259.
Kioustendil (département), 212[2], **215-216**, 239, 259.
Kioutaïah, 120, 207.
Kirechkœil (aqueduc de), 301.
Kirk-kilissé, 182.
Kis-péki, *voir* Scoutari.
Kitchévo, 12, 84, 86, 104, 255-256.
Kitchévo (arrondissement), 45, 49, 104.
*Kitsikis*, 297, 303.
Kivôtos, 189.
Klabouchista, *voir* Polyplatanos.
Klestina, *voir* Catô Cleinai et Anô Cleinai.
Klevtchevtsé, 28.
Klissoura, *voir* Vlakhoklissoura.
Knin, 93.
Koeprulu, *voir* Vélès.
Koloucha, 216.
Koniah, 185, 203.
Konstantinovo, *voir* Mandra.
Korab (mont), 7-8, 12, 23, 45, 49.
Korabiia, 283.
Koritsa, *voir* Kortcha.
Kortcha, 9, 23, 153.
Kortchioula (île), 94.
Kossovo, 2, 7, 17-18, 27, 56-57, 63, 68, 72, 84, 86-87, 89, 101.
Kossovo (département), 101[1].
Kossovo polié, *voir* Kossovo.
Kostour, *voir* Castoria.
Kotchané, 12, 15, 23, 66, 75, 79, 97, 104, 321.
Kotchané (arrondissement), 45, 47, 50, 55, 104.
Kotcharinovo, 215.
Kotel (arrondissement), 259.
Kotza Matli, *voir* Vatéron.
Koukouritchané, 27.
Koumanovo, 15, 36, 42, 49, 56-57, 66-69, 73, 81, 84, 86, **90-91**, 97, 101, 104.
Koumanovo (arrondissement), 11, 45, 50, 55.
Koumanovo (bassin), 28, 54, 63, **87-90**, 100.
Koumanovo (département), 53[2], 64, 87-88.
Koumanovska (rivière), 17.
Kouria, 33, 96.
Kouriantchka réka, 96.
Koustouriani, *voir* Xiphônia.
Koutchévitché, 57.
Koutchkov kamen (mont), 25.
*Koutso-Valaques*, *voir Valaques*.
Koziak (mont), 25, 191.
Kozloudja, 253.
Kragouiévats, 94.
Kratovo, 41, 49, 104, 216.
Kratovo (arrondissement), 45, 47-48, 104.
Kravari, 94.
Kresna (défilé de), 13-14, 215.
Kriva (rivière), 16, 28, 31, 45, 49, 56, 78.
Kriva Palanka, 15, 20, 41, 45, 49, 75, 78, 84, 91, 104, 321.
Kriva Palanka (arrondissement), 45-48, 50, 54, 98[2], 104.
Krivi kamen, 91.
Krivolak, 95.
Kroucha Balkan (mont), 26, 28, 30.
Krouchévo, 82, 93, 97.
Krouchévo (arrondissement), 23, 45, 49, 104.
Krouchovo, 225.
Kroupnik, 215.
Kutchuk Orman, 204-205.

L

*Lacaze*, 40[1], 108[1].
*Lagrange* (*Jacques*), 2.
Langada, 30, 106, 123, 136-138, 150, 158, 165, 176, 178, 200, 203, 264, 268.
Langada (arrondissement), 112, 116, 121, 160, 176.
Langada (lac de), 105-106.
*L'Ange*, 285.
Lantsa (lac de), 105.
Larissa, 21[2].
Lausanne (convention de), **113-114**, 130, 291, 293.
*Lavedan* (*Pierre*), 283[2], 299[1].
*Laveran*, 40.
Lécanè, 151.
Lembet, *voir* Eucarpia.
Lépénats (rivière), 18, 32, 36.
Leskovats, 91, 100.
*Leulliot*, 171.
*Levantins*, 285.
Liarigovi (arrondissement), 116, 121.
Lichnidis, 29.
*Ligue balkanique*, 281.
Lika, 63, 90-92.
Lioubodrag, 90.
Liouboten, 57.
Lioubotin (mont), 7.
Lipsista, *voir* Anassélitsa.
*Litchani*, 90.
Livanovon, 109.
Logovardi, 61.
Lojani, 80.
Londres, 126, 184, 207-208, 235, 316.
*Loriot* (*Jean*), 2.
Louda Kamtchiia (rivière), 251-252.
Loudias (lac de), 144.
Loudias (rivière), 137, 142.
Lyon, 264.
Lyssé, 13, 178-179.

M

*Mackensen*, 27.
Magarévo, 29
Mahalla, *voir* Makhallas.
Makhallas, 153.
Malak Monastir, 253.
Malaréka (mont), 23, 29, 153.
Malech (arrondissement), 87, 104.
Malech (mont), 16, 20, 26, 45, 50, 66.
Mali Thatë (mont), 8, 29, 50.
Maliq (lac), 8.
Malko Ternovo (arrondissement) 252-253, 259.
Mandra (marais), 233, 238, 255-256.
Mandra (rivière), 256.
Marach (rivière), 255.
Maréna, 95.
Maritsa (rivière), 233, 236-238, 240, 242, 244.
*Markoff*, 214[1].
Marko Kraliévitch, 28, 67.
Markova réka, 36, 74.
Markovi kouli (mont), 39.
Marmara (mer de), 185, 189.
Maroc, 23.
Marseille, 262, 291, 320.
Maryland, 171.
Mastanli, 237.
Mastanli (département), 217, 222, 240.
Mavranguéli, 110.
Mavrodendri, 190.
*Mavrogordato*, 3.
Mavrosko polié, 12, 50.
Mavrossouli, 142.
Mavrovi khanovi (col), 8.
Mavrovo, 50, 110.
*Mawson (Th.)*, 303.
*Mazarakis* (*général*), 3.
Méandre (rivière), 120.
Mediterranean (hôtel) (à Salonique), 305.
Méditerranée, 19, 120, 158, 163, 258, 262, 269[1].
Medjidli, 80, 94.
Mégali Vrissi, 146, 162.
Mégarévo, 23, 82.
Méhomia, *voir* Razlog.
*Meillet*, 14[1].
Mekhana (ruisseau), 70.

Melnik (arrondissement), *voir* Sveti Vratch.
Melnik, 14, 177[1], 213, 220, 264.
Menvi, 165, 184.
Mésorrachi, 181.
Messemvria, 233, 238-239, 241-242, 247, 249, 251-253, 257-258.
Messemvria (arrondissement), 247.
Mesta (rivière), 13-15, 31, 127, 137, 150, 151, 173-175, 178, 203, 212, 214, 217, 236, 244.
*Métalinos*, 146[1].
Métokhia, 2, 42, 56, 61, 63, 72, 86-87, 89, 101.
Metsovo, 10.
Michaniôna, 185.
Micra, *voir* Karabouroun.
*Micrasiatiques*, 189-190.
Micros, 109.
*Miiatsi*, 12, 23, 45, 50, 55, 97, 164.
*Mikhaïlovitch* (*Joseph*), 103.
Milan, 264, 291.
*Milioutine*, 56.
Milochévo, 93.
Minaré tchiflik, *voir* Sitagros.
Misléchévo, 36, 80.
*Mission laïque française*, 299[2], 313.
Mitrovitsa, 86.
*Mladenov*, 11.
Mogléna, *voir* Enôtia.
Moglénitsa (rivière), 152, 191.
*Mollof*, 228-229, 231.
Monastir, *voir* Bitolj.
Monastirski vrhové, 252.
*Monks* (Société), 140.
Monospitovo, 44, 79.
*Monténégrins*, 66, 90, 104.
Monténégro, 7, 57, 62, 65, 91, 104.
Morava (fleuve), 5-6, 14-15, 17, 19, 25-28, 31, 56, 68, 72, 84, 90, 261, 277, 321.
Moravitsa (rivière), 17.
Morée, 7.
*Morgenthau*, 115-116.
Morikhovo, 26, 32, 36, 87.
Morikhovo (arrondissement), 45, 47, 51, 53, 104.
Morouichté, 80.
Moudania, 185.
Moudania (armistice de), 114.
Moukomouchté, 212.
Mouradanli, 253.
Moursatli, 254.
Moussalla (mont), 13.
Moustafino, 66, 92.
Mytilène, 115, 289.

N

Naïssus, 26.
Nalbankœil, *voir* Perdicas.
*Nansen*, 114.
Nantes (édit de), 208.
Naoussa, 163, 184, 197, 200, 202[1], 203, 207, 264.
Naples, 291.
Narech, 109.
Néa Anchialos, 194.
Néa Callicratéia, 185.
Néa Carvali, 152, 197, 208.
Néa Cavcassos, 153, 187.
Néa Chalkidôn, 193.
Néa Cordélia, 153.
Néa Crinis, 316.
Néa Flogita, 185.
Néa Fôcaïa, 186.
Néa Héracléia, 185.
Néa Kirassia, 185.
Néa Magnésia, 144, 194.
Néa Malgara, 152.
Néa Métraï, 194.
Néa Michaniôna, 185.
Néa Moudania, 137, 185.
Néa Pella, 152, 193.
Néa Péramos, 152.
Néapolis, 314.
Néa Potidaïa, 185.
Néa Pragia, 185.
Néa Rédaistos, 153.
Néa Sozoupolis, 194.
Néa Zichni, 18, 200.
Néa Zôi, 191.
*Nedelkovitch*, 53[1], 58[1].
*Néerlandais*, 211, 219.
Négotchani, 86[1], 153.
Négotine (arrondissement), 45, 50, 104.
Négotine-sur-Vardar, 33, 87, 95, 104.
*Némania* (*Stiépan*), 56.
Néo Cordélio, 194.
Néo Sebdikioi, 194.
*Néo-Zélandais*, 211, 219.
Néoi Epivatai, 184.
Néos Coucloutsas, 153.
Néos Scopos, 168, 182.
Néretchka planina, 8, 23, 29, 49, 82, 188.
Nérodinka (rivière), 17.
Néromoli, 192.
Nestos (arrondissement), 112, 116, 174-175.
Nestos (rivière), *voir* Mesta.
*Neugebauer* (Dr), 66[1].
Neuilly (convention de), 209, 219, 224, 228.
Neuilly (traité de), 15, 33, 209, 212, 219, 321.
Névoliani, 165.
Névrokop, 13-14, 177[1], 179, 212, 214, 236, 264.
Névrokop (arrondissement), 212, 259.
Névrokop (département), 239.
New-York, 126, 140, 207, 235.
Nich, 14, 17, 26, 31, 56, 96, 100.
Nichava (rivière), 15.
Nicomédie, 133.
Nigrita, 200, 203.
Nigrita (arrondissement), 110, 112, 116, 121, 173-175.
Niké, *voir* Négotchani.
Niké (avenue) (à Salonique), 286, 300.
Nikopol, 233.
Nitcha (mont), 25, 30, 45, 138, 153, 163, 165, 190-191.
Noire (mer), 29, 163, 179, 225, 233, 238-239, 242-243, 250-251, 257
*Normands*, 285.
Nova Batania, 36, 64, 66, 80, 92.
Novatsi, 95.
Novipazar, 56-57.
Novo Lagovo, 93.

O

*O. R. I. M.* (Organisation révolutionnaire intérieure macédonienne) 211, 215, 286, 321.
Obalar, *voir* Apalos.
Obar, *voir* Araboussos.
Occident, 263, 289.
Okhrid, 9, 11-12, 15, 23, 29, 31, 56, 82, 84, 104, 257.
Okhrid (arrondissement), 45, 49, 87, 104.
Okhrid (département), 53[2], 63-64, 88.
Okhrid (diocèse), 14.
Okhrid (lac), 7-9, 29, 35-36, 45, 49, 58, 62[1], 73, 79, 82, 105.
Oktsilar, *voir* Agios Théôdoros.
Olympe (mont), 7, 9, 20-22, 25, 105, 176, 185, 269, 288, 320.
Optichari, 94.
Orestiados, 151[1].
Orfano (golfe d'), 30, 105.
Orient, 67, 177, 262[1], 263, 288-290, 310, 313, 316.
Orientaux (gare des) (à Salonique), 300, 312.
Orizartsi, 225.
Ortakœil, 236.
Osmanissa, *voir* Calos Agros.
Osmankoeil, 257.
Ossa (mont), 7, 20, 269.
Ossénitsa, 127, 159.
Ossenovska (rivière), 214.
Ossogova planina, *voir* Ossogovo.
Ossogovo (mont), 12-13, 16, 20, 45, 49, 91, 216.
Ostima, 109-110.
Ostrovo, 105, 110, 150, 153, 188, 191.
Ostrovo (lac d'), 29-30, 36, 105, 108, 135, 137, 152, 158, 205.
*Ottolenghi*, 40[2].
*Ottomans*, 257, 285.
Oudovo, 79.
Oujitsé, 94.
Oumin dol, 90.
Ourochévats, 11, 17.
Ovtché polié, 16, 26, 28, 35-36, 45, 50, 54, 62, 64-66, 79, 86, 91-92, 98.
Ovtché polié (arrondissement), 87, 104.

P

Pachmakli, 222, 236.
Pachmakli (département), 240.
*Paléologue* (*Michel*), 285.
Palestine, 167, 289, 291.
Palikoura, 96.
*Pallis* (*A. A.*), 132.
*Pangalos*, 15, 197, 281.
Pangée (mont), 30, 145, 168, 180-181.

Paparos, 251, 253, 257-258[1].
Paris, 77-79, 208, 214, 248, 291, 293[1], 316, 320.
*Pasteur* (Institut), 134.
*Pasvane Oglou*, 262.
Pavléchentsé, 28.
Pays-Bas, 208, 277.
Pekhtchévo, 66.
Pélagonie, 8, 22-23, 26, 28-31, 35-36, 45, 48-49, 51, 53-54, 56, 60-61, 63, 67, 73, 75, 78-80, 82, **92-95**, 98, 102, 105, 110, 138, 150, 153, **187-188**, 190, 268.
Pélagonie (lac de), 105, 153.
Pélion (mont), 20, 269.
Pella, 152, 193, 201.
Pella (département), 106, 110, 112, 116-117.
Péonia, *voir* Gouménitsa (arrondissement).
Pépélichté, 95.
Péraïa, 184.
Perdicas, 191.
Péristéri (mont), 8, 22, 29, 74, 82.
Petch, 66[1].
Pétersko (lac de), 29, 105, 110, 135, 137.
Pétorak, *voir* Tripotamon.
Pétritch, 15-16, 20, 213-215, 222, 237.
Pétritch (arrondissement), 212, 259.
Pétritch (département), 212[2], **213-215**, 217, 239-240, 242, 259.
*Petroupolos*, 2.
Pétrovo, 93.
Petzik, 153.
*Peutinger* (table de), 26.
Philippe (rue) (à Salonique), 284.
*Philippe de Macédoine*, 180.
Philippes (marais de), 30, 106, 137, 140, 145, 151-152, 154, 175, 179-180.
Philippi, 180.
*Phocéens*, 186.
Piéria, *voir* Piérie.
Piéria (arrondissement), *voir* Catérini.
Piérie, 20, 137, 269.
Pinde (mont), 9-10, 20, 23, 189.
Pirée, 197.
Pirin (mont), 13, 15-16, 30, 179, 181.
Pirot, 90, 94, 96, 321.
Pisidie, 207.
Pissodéri, 23, 108, 188, 202.
*Pittaluga* (Pr.), 136[2].
Place Civique (à Salonique), 306.
Platchkovitsa (mont), 13.
Plati (rivière), 144.
Pléven, 276.
Pléven (département), 239.
*Pleyber*, 299, 301.
Plissévitsa, 153.
Plovdiv, 236-237, 240, 244.
Plovdiv (arrondissement), 222, 225, 238.
Plovdiv (département), 240.
Poboujié, 57.
Podgorié, 8.
Pojarévats, 94.
Polichné, 153.
Polimilo, 190.
Pologne, 280.
Polygyros, 183, 185.
Polyplatanos, 153.
*Pomaki*, 16.
Pont, 1, 120, 123, 133, 146, 158, 179-180, 187-191, 206.
*Pontiens*, 120, 189-190, 193, 207.
Pontocômi, 191.
Popli, 110.
Poretch (arrondissement), 104.
Poretché, 7, 12, 31, 45, 51.
Porna, *voir* Gazôros.
Poroïa, 208.
Potidée, 185, 269.
*Pouqueville*, 22.
Pravi, 126, 134, 137, 150, 165, 170, 172, 180, 197, 200, 203.
Pravi (arrondissement), 112, 116, 174-175.
Pravista, *voir* Pravi.
Préchévo, **17**, 54, 56, 63, 90, 104.
Préchévo (arrondissement), 87, 104.
Prejdévo, 95.
Prespa (arrondissement), 104.
Prespa (lac), 7-8, 29, 36, 45, 50, 53, 55, 105, **108-110**, 150.
Préveza, 24.
Prichtina, 11.
Prilep, 8, 19, 21, 23, 27-28, 35, 37-39, 56, 63, **66-67**, 73, 82, 84, 86, 92-93, 98-102, 104, 177[1], 202, 262, 264.
Prilep (arrondissement), 45, 49, 87, 99, 104.
Princes (îles des), 158.
Prizren, 8, 12, 19, 42, 66, 87[2], 89.
Prodromos, 192.
Propontide, 120.
Prossotsani, *voir* Pyrsopolis.
Prusse, 208.
Ptchinia (rivière), 15, 17, 31, 45, 49.
Ptolémaïs, *voir* Kaïalar.
Ptolémée (rue) (à Salonique), 284.
Pyrsopolis, 179.

R

Rachka, 56.
Rachka (département), 101[1].
Rachova, *voir* Mésorrachi.
Radika (rivière), 7-8, 12, 23, 45, 50, 80, 85.
Radomir, 13, 237.
Radomir (arrondissement), 259.
*Radovanovic*, 39.
Radovichté, 28, 48, 66, 86, 104.
Radovichté (arrondissement), 45, 47, 50, 99, 104.
Raguse, *voir* Doubrovnik.
Raïets, 11-12.
Rakovski, 237.
*Rankov* (Dr), 3, 41-42, 45, 72, 81[1].
Rascie, 35.
*Raulin*, 106[2].
Ravadinovo, 253.
Ravda, 253, 257.
Razlog, 14, 214.
Razlog (arrondissement), 212, 259.
*Regnoul*, 236.
Reichstadt, 14.
Resna, *voir* Ressan.
Ressan, 29, 48, 50, 82, 104.
Ressan (arrondissement), 11, 45, 47, 55.
*Rey* (*Léon*), 283[1].
*Reynier* (*colonel de*), 2, 219.
Rhodopes (monts), 6, 12-13, 15-16, 21-22, 24, 30, 50, 120, 166, 178-179, 203, 215, 217-218, 233, 236-237.
Ribartsi, 80.
Rila (mont), 7, 13, 16, 19, 215-216.
Rilska (rivière), 13, 215
Ristovats, 28, 67.
Rizovo, 140, 165.
Rjanitchané, 91.
*Robin*, 109[1].
*Rockefeller*, 214.
Rojden, 26.
*Romains*, 317.
*Roover* (*colonel de*), 211.
Rôssikon, 147, 184.
Rossomane, 96.
Rostoucha (arrondissement), 11, 45, 50, 55.
Roudnik, 188.
Roudnik (lac), 23, 29, 105, 108, 135, 137, 188.
Rouien (mont), 13.
Roula, 109.
*Roumains*, 22, 233.
Roumanie, 104, 233, 246, 265, 275, 289.
Roumélie, 14.
Roumlouk (mont), 31.
Roupel, 13-14, 137, 144, 178, 213
Roussé (département), 239.
Roussion, 313.
*Russes*, 96.
Russie, 14-15, 133, 263, 275.

S

Sabri pacha (rue) (à Salonique) 286.
Sadané (marais), 93.
Saint André, 92.
Saint Basile, *voir* Agios Vassileios.
Saint Dimitrios, *voir* Agios Dimitrios.
Saint Dimitrios (église) (à Salonique), 285, 287, 306-307.
*Saint Dimitrios* (martyr), 262, 284.
Saint Dimitrios (rue) (à Salonique), 284, 288, 306-307, 317.
*Saint Elie*, *voir* Ilin den.
Saint Georges (église) (à Kortcha), 9.
Saint Georges (rotonde de) (à Salonique), 283[2], 284, 313.
*Saint Guy*, *voir* Vidov dan.

*Saint Jean de la Rila*, 13.
*Saint Louis*, 56.
Sainte Sophie (église) (à Salonique), 284, 286, 307, 313, 317.
Salonique, 3, 13, 15-16, 19-21, 25. 31, 86, 91, 97, 100, 106[2], 108, 110, 121, 123, 126, 130, 133-134, 136-138, 140, 144, 150, 152-153, 158-159, 162-165, 173, 177-178, 183, 186, 192, 194, 196-197, 199-201, 203, 205, 207-208, 215, 219, 222-223, 225, 227, 237, **261-320**, 322.
Salonique (arrondissement), 110, 112, 116, 121, 138, 156, 160, 164, 176, 193.
Salonique (département), 106, 110, 112, 116-117, 121, 172, 178.
Salonique (golfe de), 105, 109, 137, 142, 150, 176, 184, **269-270**.
Samos, 115.
Samsoun, 185.
San Stefano (traité de), 15.
Santi Quaranta, 8.
Santos, 261.
*Saractsani*, 24, 164.
Saraïévo, 38[2], 86.
Saranta Ecclisiôton, 314.
Sari Chaban, 110, 173.
Sari goel (lac), 29, 137, 190.
Sarmoussakli, 181.
*Sarrasins*, 285.
*Savas* (D[r]), 136.
*Save the Children Fund*, 246-247.
*Savof* (*Stoïan Konstantinof*), 226-227.
Scavala, 29.
*Schultze Jena*, 32[1], 57[2], 267[1].
Scoutari, 182.
Scra di Leguen (mont), 191.
Scupi, 26.
Scutari, 8.
Sedes, 109.
Seïmen, 255.
Seldjouk (tapis), 207.
Sénokochka réka, 92.
Serbie, 15, 17, 19, 25, 36[1], 53[2], 59, 62, 64, 71-72, 79[1], 90-92, 94-95, 97, 101, 104-105, 233, 277-278, 289, 290.
Séréna (mont), 192.
*Sergent* (*Drs Edmond et Etienne*), 41[2], 134-135.[1]
Serrès, 30-31, 123, 130, 134, 137, 150, 158, 164, 172, 176, 179, 181-183, 197, 200-201, **203**, 214, 225, 247, 255-256, 262-263, 300, 312, 320.
Serrès (arrondissement), 112, 116, 121, 138, 147, 160, 174-175.
Serrès (département), 106, 110, 112, 116-117, 178, 187.
Serrès (plaine), 24, 26, 121, 144, 166, 168, 173, 178, **181-183**, 192, 222, 264, 268.
Servia, 20, 199, 264.
Servia (arrondissement), 176.
Sèvres (traité de), 113, 133.
Siatista, 10, 263.
Siatista (arrondissement), 176.
Sidirocastron, 14, 134, 137, 140, 150-151, 158-159, 163-164, 176, 178, 181, 203, 213-214, 256, 276.
Sidirocastron (arrondissement), 112, 116, 121, 123, 138, 160, 165, 173-175, 225.
*Simic*, 78[1].
Simitli, 214-215.
Sinapli, 253-254.
Sinj, 93.
Sinope, 133.
Sintiki, *voir* Sidirocastron (arrondissement).
Sitagros, 179.
Sivas (tapis), 207.
Skoplié, 2, 7, 11-13, 17-19, 21[1], 25-27, 31-32, **35-38**, 41-43, 45, 49, 53, 56-57, 60, 65-66, **67-72**, 74-82, 86, 90, 93, 97-100, 101[2], **102-103**, 104, 177[1], 264, 278-281, 291.
Skoplié (arrondissement), 11, 45, 54-55, 87, 99, 104.
Skoplié (bassin de), 45, 48-49, 54, 62, **90-91**.
Skoplié (département), 44, 46-47, 48[2], 53[2], 63-64, 87-88, 98[1], 99, 104.
Skoplié (diocèse), 14.
Skopska Tserna Gora, 7, 12, 20, 35-36, 45, 49, 57, 68.
Skrijévo, 225.
*Slaves*, 9-10, 12, 25, 31-32, 48, **56**, 70, 96, 102, 104, 122, 202, 205, 285, 291.
Slavichté, 49.
Slavonie, 62, 93, 104, 165.
*Slijpcevic*, 57[1], 96[1].
Sliven, 250-251.
Sliven (arrondissement), 252, 259.
Slovénie, 65.
Smédérévo, 90.
Smyrne, 113-114, 120, 133, 163, 168, 184-185, 189-190, 192, 194, 203, 206-207, 290, 314, 316.
*Smyrniotes*, 194.
Sobounar, 312.
Société des Nations, 1-2, 15, 40[2], 114-115, 124, 127, 136, 167-168, 211, 214, 217-220, 228-231, 233-234, 236-238, 240-241, 245, 248-250, 292, 322.
*Société française des Phares*, 273.
*Socrate*, 169.
Sofia, 11, 13, 19, 31, 56, 214, 219, 225, 234, 236-237, 239, 276, 321.
Sofia (département), 239.
Sokol (mont), 25.
Sopot, 96.
Sorovitchévo, 110.
Soubosko, *voir* Ardéa.
Souhagora, 110.
Sozopol, 252-253.
Spalato, *voir* Split.
Sparta (tapis), 207.
Split, 92, 295.
*Srebeno-Dolinski*, 53[1], 58[2].
Srednia Gora, 239, 250.
Srem, 57, 90, 95, 104.
Stalkov grob (mont), 25.
*Stamboliiski*, 210, 232.
Stamboul, 32.
*Stampar*, *voir Chtampar*.
*Standard Oil Company*, 261, 272.
Stanimaka, 240.
Stara planina, 12.
Stara Zagora, 222.
Stara Zagora (département), 239.
Staro Nagoritchané, 28.
Station-de-Flôrina, 187.
Station-de-Véni, 188.
Stavros, 268.
*Stebout*, 66[1].
Stettin, 280.
Stobi, 26.
Stogovo (mont), 7, 8, 10, 23, 29, 45, 49-50, 164.
Stopis, 26.
Straldja, 246, 255.
Straldja (marais), 233, 238, 242, **246**.
Strandja planina, 250-256.
Strouga, 9, 29, 31, 36, 42, 73, 75 79-80, 86, 102, 104.
Strouga (arrondissement), 11, 45, 57, 49, 104.
Strouma (rivière), **13**-16, 22, 30-31, 56, 105-106, 125, 136-138, 140, 144-145, 150, 166, 174, 181, **212-217**, 220, 237, 244.
Stroumitsa, 27-28, 41, 42, 50, 54, 63, 75, 79, 86, 99, 102, 104, 212, 214, 263-264, 321.
Stroumitsa (arrondissement), 45-47, 50, 87, 99, 104.
Stroumitsa (district), 15.
Stroumitsa (rivière), 13-15, 26, 44-46, 50, 73, 79, 177[1].
Strymon, *voir* Strouma.
Strymon (lac de), 105.
Sultanlar (lagune), 238.
Svéti Iovan Bigorski, 23, 50.
Svéti Naoum, 62[1].
Svéti Nikola, 45, 50, 86, 91, 104.
*Svéti Sava*, 66.
Svéti Vlas, 253.
Svéti Vratch, 13, 212-**214**, 225.
Svéti Vratch (arrondissement), 259.
Svéto Ilijinski vrhové, 252, 254.
Svichtov, 233.
Svilengrad, 236-237.
Swellengrebel, 238, 247-249.
*Syndicat national des chemins de fer* (iougoslaves), 282.
Syra, 115.
Szegedin, 92.

T

Tachinos, *voir* Achinos.
*Tafrali*, 283[2].
*Talaat*, 287.
Tanouchévats, 57.
Taor, 27, 36, 62, 91.
Tatar Pazardjik, 238.
Tatarkoeil, 257.
*Tatars*, 257.
Tchataldja, 185, 194.
Tchatchak, 94.
Tchécoslovaquie, 96, 243, 274, 280.

Tcherna skala (mont), 12.
Tchesmé, 316.
Tchimous, 253, 257.
*Tchossitch* (D^r), 66[1].
Tchoukarka, 17.
Tekké Bounar, 180.
Tempé, 20.
Tern, 80.
Ternovo, 23, 82.
Ternovo (département), 239.
Tersténik, 96.
*Testis*, *voir Thureau-Dangin*.
Tétovo, 20, 22, 35, 67-68, 73, 75, 83, 86, 97, 99, 102, 104.
Tétovo (arrondissement), 11, 31, 48, 99.
Tétovo (bassin de), 10, 26, 45, 49, 54.
Tétovo (département), 53[2], 62, 64, 87.
Thassos (arrondissement), 112, 116, 175.
Thassos (île), 20, 204.
*Théodoric*, 26.
Théogénion, 134.
Thermaïque (golfe), *voir* Salonique (golfe de).
Thermé, 284.
Thermi, 153.
Thessalie, 10, 22[1], 23, 199, 202.
Thessalonique, *voir* Salonique.
Thrace, 1, 113-114, 119-121, 123-124, 128, 133, 138, 151, 168, 170, 177, 179-183, 185-188, 191-193, 201, 206-207, 210-212, 218-221, 225-228, 235, 247, 250, 252, 268, 293, 314, 321.
*Thraces*, 120, 182-183, 185, 192-194, 250, 252-255, 257.
*Thureau-Dangin*, 283[1].
Tiflis, 120.
Tikvech, 11-12, 23, 26-27, 32, 35-36, 45, 50-51, 53[2], 54, 60-61, 63-64, 87-88, **95-96**, 97, 98.
Tikvech (département), 100.
Timianik, 95.
Timok, 94.
*Todorovitch*, 66[1].
*Tolstoï*, 95.
*Tomitch*, 57[2].
Top Alti, 153, 314.
Topana, 78.
Top Hané, 283.
Topolka (rivière), 32, 75.
Topolnitsa, 213.
Topsider, 66[1].
Topsilar, *voir* Agios Dimitrios.
Topsin, *voir* Guéfoura.
Toumba, 108, 133, 208, 283, 292, 294, 314, 316.
Toundja (rivière), 244, 247, 250-252, 254.
Tour Blanche (à Salonique), 285-286, 289, 304-305, 313, 316.
Tour Ronde (à Salonique), 285.
Tourktchin (mont), 7.
Transnestos, 127.
Trébizonde, 133, 188, 206.
Tremnik, 95.
Trempolets, *voir* Tripolis.
Treska (rivière), 7, 36, 45, 51.
Triandrias, 314.
Trieste, 205.
Trifylli, 193.
Tripolis, 193.
Tripotamon, 187.
Troados, *voir* Agia Paraskévi (faubourg).
Troubarévo, 62, 91.
Tsarévo Sélo, 104, 216.
Tsarévo Sélo (arrondissement), 45-46, 50, 55, 104.
Tsaribrod, 15, 212.
Tsépeltjé, *voir* Dimitri.
Tserna (rivière), 8, 25-26, 28-29, 32, 36, 39, 45-46, 51, 61, 78, 80, 93, 96, 105.
*Tsiganes*, 287.
Tsiganes (cluse des), 28, 140.
Tsimiski (rue) (à Salonique), 305-306, 317.
*Tsintsar*, *voir Valaques*.
Tsréchévo, 57.
*Turcs*, 6, 10, 20, 25, 31-32, 48, 57, 61, 66-68, 70, 84, 91, 94-96, 100, 102, 113-114, 116, 121, 124, 128, **130**, 133, 151, 156-157, 166, 188-190, 193, 196-199, 202-203, 207, 232-233, 256, 262, 285, 288, **290-292**, 310.
Turquie, 6, 31, 74, 80, 94, 130, 165-166, 177, 187, 196, 206-207, 263[1], 265, 278, 287, 290-291, 293.

U

Ukraine, 133.
*Ulen* (Société), 140.
Uskub, *voir* Skoplié.
Uskublar, *voir* Coïlada.

V

Vaiakoeil, 238, 253, 255.
Vaiakoeil (lac), 238.
Valandovo, 27, 45, 48, 79, 87, 97-98, 104, 279.
Valandovo (arrondissement), 45.
*Valaques*, 9, 22, 29, 91, 121[1], 164, 166, 189, 215, 262.
*Valdiguié*, 106[2].
Valgat, 109.
Valtoleivado, 193.
*Vanguélof* (*Ivan Vassilef*), 225.
*Vardakis* (*Sp.*), 132.
Vardar (fleuve), 6-8, 11-12, 14, 17-18, 20-21, **26**-28, 30-33, 36, 45, 48, 50, 54-57, 68, 70, 75, 78-79, 84, 86-87, 90, 95-98, 102-103, 105, 108-109, 125, 136-138, 140, 142-144, 150, 152, 156, 163-164, 166, 176, 187, 190, 192, 194, 202, 222, 261-262, 268-270, 277, 281, 283 284, 293, 312, 321.
Vardar (quartier du) (à Salonique), 272, 286, 294, 303, 305, 310, 312, 317.
Vardaroftsa, 142.
Vardina, 142.
Varna, 222, 236, 238, 251, 258, 276, 314.
Varna (arrondissement), 238.
Varna (département), 239, 253.
Vassiliko, 247, 252, 258[1].
Vassiliko (arrondissement), 252-253, 259.
Vatéron, 208.
Vathilak, *voir* Néo Sebdikioi.
Vélébit (mont), 90.
Velechka klissoura, 27, 56.
Vélès, 14, 23, 27-28, 31-32, 36, 42, 66, 68, 71, 75, 77, 80, 86, 90, 100, 104, 177[1], 216, 264.
Vélès (arrondissement), 45, 48-49, 54, 99, 104.
Vélika (rivière), 51, 253.
Véni, *voir* Banitsa.
Venise, 90, 262, 285.
Vénisélokhôri, 314.
*Vénisélos*, 2, 113, 230, 270, 281, 294-295, 297, 303.
Vénisélos (rue) (à Salonique), 261, 286, 305-306, 317.
*Vénitiens*, 262, 285.
Vermion Oros, 23, 193, 203, 205, 270, 287.
Verria, 29, 109, 123, 126, 137-138, 150, 152, 159, 163-165, 177, 193, 199, 200, 202, 207, 264.
Verria (arrondissement), 112, 116, 121, 160, 163-164, 176.
Vertécop, 158, 200, 203.
Vesmi, 179.
Vétrénik (mont), 25.
Vévi, 30.
Victoire (quai de la) (à Salonique), *voir* Niké (avenue).
*Vidal de la Blache*, 2, 5, 17, 76. 322.
Vidine (département), 239.
*Vidov dan* (constitution du), 58.
Vieille Serbie, 2, 11, 19, 42, 56, 59, 63, 72, 86, 89, 101, 262, 277-278, 322.
Vienne, 262.
Vierge (église de la) (à Salonique), 306.
*Vilimanovitch*, 281[1].
Vinéni, 109.
Vistritsa, *voir* Haliacmôn.
Vitocha (mont), 13.
Vladovo, 30, 202[1], 301.
*Vlakhoi*, *voir Valaques*.
Vlakhoklissoura, 9, 23, 188.
Vlakhtchané, 27.
*Vlaques*, *voir Valaques*.
Voda (rivière), 30, 152, 205.
Vodéna, 30, 205, 258.
Vodnjanska planina, 35, 45, 68, 74, 76.
Voémitsa, 137, 140, 150, 159, 163-164, 177, 210.
Voémitsa (arrondissement), 112, 123, 163, 165.
Voïchantsi, 95.
Voïnik, 28.
Voïnovitchi, 90.
Voïvodina, 62, 65, 95.
Volo, 173.
Vozartsi, 61.
Vranichté, 36, 80.
Vranié, 19, 28, 31, 56, 72, 86, 100.

Vranié (département), 44, 47, 89, 98[2], 101[1].
Vrasta, 109.
Vratsa (département), 239.
*Vujevic*, 21[1], 37[1].

W

*Weigand*, 22.

X

Xanthi (arrondissement), 99, 151[1].
*Xénophon*, 169.
Xénophôn, 185.
*Xerxès*, 183.
Xiphônéia, 191.

Z

Zagori, 24.
Zagrebtchka Gora, 56.
Zeitenlik, 133.
Zélova (rivière), 9, 108-110.
Zenta (via di), 8.
Zichni, 99, 181.
Zichni (arrondissement), 112, 116, 121, 174-175, 225.
Ziliachôva, *voir* Zichni.
Zlétovska réka, 80.
Zôgraphos, 185.
Zoubovo, 41-42.
Zvétchane, 87[2], 89.
Zyrnovon, 13, 127, 178-179.
Zyrnovon (arrondissement), 112, 116.

# TABLE DES CARTES

## ET FIGURES DANS LE TEXTE


Fig. 1. Principaux itinéraires de l'auteur en Macédoine durant les trois dernières années . . . . . 4

— 2. Pourcentage de la population albanaise dans les arrondissements de la Macédoine occidentale en 1916 . . . . . 11

— 3. Caractéristiques climatiques de la Macédoine, zone de transition. . 18

— 4. Répartition du paludisme par mois (1927) selon les formes. . . . . 41

— 5. Répartition du paludisme selon les âges . . . . . 42

— 6. Répartition du paludisme selon les régions (1927) . . . . . 42

— 7. Examens du paludisme par le dispensaire antipaludique de Skoplié . . . . . 43

— 8. Mortalité annuelle dans les départements de Skoplié, Brégalnitsa, Bitolj et Vranié . . . . . 44

— 9. Natalité annuelle, *ibid*. . . . . 46

— 10. Excédent annuel, *ibid*. . . . . 47

— 11. Densité de la population dans la Macédoine iougoslave . . . . . 48

— 12. Pourcentage de terre productive sur la superficie totale de la Macédoine iougoslave . . . . . 51

— 13. Pourcentage de terre cultivable sur la superficie de la terre productive, *ibid*. . . . . 51

— 14. Superficie cultivée en blé, *ibid*. . 52

— 15. Superficie cultivée en maïs, *ibid*. . 52

— 16. Pourcentage des prairies et pâturages, *ibid* . . . . . 54

— 17. Le site de Skoplié . . . . . 68

— 18. Ville de Skoplié en 1914. . . . . 69

— 19. Organisation sanitaire de la Macédoine iougoslave . . . . . 72

— 20. État des routes en septembre 1929 85

— 21. Colonisation de la Macédoine iougoslave : nombre d'hectares distribués par an de 1919 à 1928. . 88

— 22. Colonisation de la Vieille Serbie, *ib*. 89

— 23. Influence du lac de Castoria sur la répartition du paludisme. . . . 109

— 24. Carte des indices endémiques de la Macédoine méridionale en 1917. 111

— 25. Paludisme et organisation sanitaire dans la Macédoine hellénique. . 139

Fig. 26. Carte des adductions d'eau aux colonies de réfugiés en Macédoine. 141

— 27. Travaux d'assèchement des lacs riverains de l'Axios (Vardar). . 143

— 28. Décroissance de la mortalité et progrès de la natalité dans la Macédoine grecque en 1924-25-26. . 145

— 29. **Carte représentative de la population de Macédoine (grecque)** : villages d'indigènes et de réfugiés . . . . . 148-149

— 30. Les trois types officiels de maisons rurales. . . . . 155

— 31. Graphique comparé des superficies cultivées par les réfugiés et les indigènes . . . . . 161

— 32. Type de maison simple pour réfugiés dans la plaine de Drama. . 180

— 33. Quelques types de maisons paysannes pour réfugiés dans la plaine de Drama . . . . . 180

— 34. Types de maisons de réfugiés à Cavalla . . . . . 204

— 35. Types de maisons de réfugiés à Edessa . . . . . 206

— 36. Type de maison de Topolnitsa (10 km. S.-E. de Pétritch). . . 213

— 37. Type de maison rurale du faubourg Sud de Kioustendil . . . . . 216

— 38. Maisons rurales pour colons en Bulgarie . . . . . 245

— 39. Plan de la zone franche du port de Salonique . . . . . 271

— 40. Les trois types de constructions à Salonique . . . . . 304

— 41. La reconstruction de Salonique : plan détaillé du centre de la ville. 306

— 42. Plan de la nouvelle Salonique. . . 311

— 43. Type de maison bourgeoise pour réfugiés à Troados (Agia Paraskévi), faubourg Nord de Salonique . . . . . 315

— 44. Type de maison ouvrière pour réfugiés à Calamaria, faubourg S.-E. de Salonique . . . . . 318

— 45. Type de maison ouvrière pour réfugiés (deux familles) dans la banlieue de Salonique, à Couri Catirli (2 km. S.-S.-E.) . . . . . 319

# TABLE DES CARTES ET PHOTOGRAPHIES

## HORS TEXTE


PLANCHE I. — LES MONTAGNES MACÉDONIENNES . . . . . 8

La Nitcha : versant N. du Sokol. — La Nitcha : route de Rojden à Kavadartsi. — Le Morikhovo. — La rive orientale du lac d'Okhrid.

— II. — *Carte* 1 : Répartition des villages sur les pentes méridionales de la Skopska Tserna Gora. . . . . 9

— III. — LES VILLAGES : LES SITES . . . . . 16

Le bourg valaque de Krouchévo. — Un tchiflik sur les bords du lac d'Okhrid. — Un village du Tikvech. — Village de la Babouna.

— IV. — LES VILLAGES : LES HABITANTS. . . . . 17

Zadrouga de Boulatchané (Skopska Tserna Gora). — Villageois de Boukovo (S. de Bitolj). — Maison de paysan dans la plaine de Skoplié. — Villageoises de Boukovo. — Pileuse de paprika. — Dentellières de Skotchivir (Morikhovo). — Fileuse de laine.

— V. — LES SURVIVANCES DE LA VIEILLE ÉCONOMIE RURALE. . . . . 32

Moutons dans la plaine de Skoplié. — Buffles et chevaux dans la plaine d'Okhrid. — Tchiflik de Kouria (Tikvech). — Village de Pépélichté (Tikvech). — Maison turque de Kouria.

— VI. — LA CIRCULATION . . . . . 33

Char macédonien. — Cheval macédonien. — Route de Gostivar à Débar. — Caravane de chameaux.

— VII. — LA HAUTE MACÉDOINE. . . . . 40

La vallée de la Radika aux pieds du Korab. — Les gorges de la Tserna à l'entrée du Morikhovo. — La vallée de Krouchévo dans la Baba planina. — Le lac de Prespa et la plaine de Ressan. — Le Péristéri, la vallée du Dragor en amont de Bitolj et la Baba planina.

— VIII. — LES HAUTES PLAINES . . . . . 41

La plaine de Skoplié. — La Pélagonie du Nord. — La Pélagonie centrale. — Le Tikvech.

— IX. — LES EAUX. . . . . 60

Marais de la Tserna. — Village de Pechtané, bords E. du lac d'Okhrid. — Village de Skotchivir (entrée des gorges de la Tserna). — Marais de la Tserna.

— X-XI. — *Carte 2 :* **Carte générale de la colonisation accomplie en Serbie du Sud (Vieille Serbie et Macédoine)**. . . . . 60-61

— XII. — LES VILLES FIGÉES . . . . . 61

Une petite ville de montagne : Krouchévo. — Une petite ville de plaine : Kavadartsi. — Quelques types de vieux marchés : marché de Gostivar ; — marché de Tétovo ; — marché de Chtip.

— XIII. — SKOPLIÉ. . . . . 84

La ville, vue de l'Institut d'hygiène. — Quartier musulman. — Un coin du nouveau Skoplié. — Un coin du quartier tsigane.

PLANCHE XIV-XV. — *Cartes 3 et 4 :* Colonisation du bassin de Koumanovo et du seuil de Préchévo . . . . . 84-85

— XVI. — LA LUTTE CONTRE LE PALUDISME. . . . . 85
Une « station sanitaire ». — Une « maison de la santé publique ». — Arrosage au « vert de Paris ».

— XVII. — LE DON DE L'EAU . . . . . 92
Fontaine primitive des environs de Bitolj. — Aqueduc byzantin aux environs de Skoplié. — Puits artésien de Lojani (N. de Strouga). — Fontaine construite par l'Institut d'hygiène à Pirava (O. de Valandovo). — Puits primitif de Skotchivir (vallée de la Tserna). — Puits artésien de Kénali (S.-S.-E. de Bitolj).

— XVIII-XIX. — *Cartes 5 et 6 :* Colonisation de l'Ovtché polié . . . . . 92-93

— XX. — COLONISATION DE L'OVTCHÉ POLIÉ . . . . . 93
La vallée de la Brégalnitsa en amont de Chtip. — Nova Batania (Iéjévo polié) : le village. — Moustafino. — Nova Batania : maison encore habitée. — Kadrifakovo : le village. — Id. : maison bosniaque. — Erdjéliia : maison de Lika.

— XXI. — *Carte 7 :* Colonisation du bassin de Skoplié . . . . . 96

— XXII. — *Carte 8 :* Colonisation de la Pélagonie septentrionale . . . . . 97

— XXIII. — *Carte 9 :* Colonisation de la Pélagonie centrale . . . . . 100

— XXIV-XXV. — *Cartes 10 et 11 :* Colonisation du Tikvech . . . . . 100-101

— XXVI. — COLONISATION DE LA PÉLAGONIE. . . . . 101
Route du pied des pentes. — Cabanes temporaires de colons dans la Pélagonie centrale. — Petrovo (S.-O. de Prilep). — Novo Lagovo (S. de Prilep). — Alexandrovo (O. de Prilep) : le village. — Id. : maison dalmate.

— XXVII. — SKOPLIÉ . . . . . 104
Le Vardar au centre de la ville. — Le nouveau quartier de Bouniakouvats.

— XXVIII. — *Carte 12 :* Plan général de régularisation de la ville de Skoplié. 105

— XXIX. — LA BASSE MACÉDOINE . . . . . 112
Petit lac de Prespa. — Route d'Enôtia. — Marais de la Cara. — Le Loudias, exutoire du lac de Giannitsa. — Le lac de Doïrane. — Le bas Vardar. — La basse Strouma.

— XXX. — LES TRAVAUX . . . . . 113
Constructions de digues contre les inondations dans les villages de la plaine au S. et à l'O. de Serrès. — Route empierrée près de Cavacli (O. de Serrès). — Le premier puits. — Pont sur un affluent de la Strouma à Scoutari.

— XXXI. — LES TRAVAUX . . . . . 120
Puits artésien de Scoutari (S. de Serrès). — Puits artésien de Comondon (S.-O. de Serrès). — Un forage. — Fontaine du quartier agricole de Giannitsa. — Fontaine de Pella. — Monastère de Rôssikon (Chalcidique O.), transformé en hôpital. — Dispensaire rural près de Verria.

— XXXII. — LES MAISONS . . . . . 121
Grand'rue de Giannitsa en 1918. — Maison turque occupée par des Grecs de Bulgarie. — Maison de Verria. — Maison neuve de Giannitsa. — Maison neuve pour une famille. — Maison neuve pour deux familles.

— XXXIII. — LES COLONIES DE LA MACÉDOINE CENTRALE ET ORIENTALE . . 172
Néa Philadelphia (N.-N.-O. de Salonique). — Mavronéri (S.-S.-O. de Kilkis). — La nouvelle Philippes. — Une colonie de pêcheurs : Néa Carvali (E. de Cavalla).

— XXXIV-XXXV. — *Cartes 13* et *14 :* Colonisation de la plaine de Drama et de son encadrement N. et O. . . . . 172-173

PLANCHE XXXVI. — LES COLONIES DE LA CHALCIDIQUE . . . . . 173
Néa Callicratcia (S.-E. de Salonique). — Néa Flogita (S.-E. de Salonique). — Néa Potidaia (isthme de Cassandra).

— XXXVII. — *Carte 15 :* Colonisation de la Chalcidique nord-occidentale. . . 180

— XXXVIII-XXXIX. — *Cartes 16 et 17 :* Colonisation de la plaine de Serrès et des pentes S. du Pirin . . . . . 180-181

— XL. — NOUVEAUX VILLAGES DE LA CAMPANIE . . . . . 181
Résurrection de la capitale d'Alexandre : le site de Pella. — Néa Pella (E. de Giannitsa). — Coufalia (E. de Giannitsa). — Baraquements aux portes de Salonique. — Quartier agricole de Giannitsa. — Néa Moudania (Chalcidique).

— XLI. — *Carte 18 :* Colonisation de la Pélagonie méridionale. . . . . 188

— XLII-XLIII. — *Cartes 19 et 20 :* Colonisation de la Campanie salonicienne. 188-189

— XLIV. — *Carte 21 :* Colonisation de l'Enôtia (Karadjova). . . . . 189

— XLV. — LES VILLES DES PIÉMONTS. . . . . 208
Verria : l'ancien quartier turc. — Edessa : la ville haute et les chutes de la Voda. — Flôrina : la place d'Hermès. — Flôrina : le quai. — Flôrina : vue de la ville. — Boulangerie.

— XLVI. — COLONIES URBAINES . . . . . 209
Verria : maisons turques occupées par les réfugiés. — Edessa : quartier bourgeois. — Edessa : quartier ouvrier. — Faubourg urbain de Langada. — Kutchuk Orman, quartier bourgeois de Cavalla.

— XLVII. — *Carte 22 :* La Macédoine bulgare . . . . . 212

— XLVIII-XLIX. — *Carte 23 :* **Colonisation de la Macédoine bulgare** . . . 212-213

— L. — MACÉDOINE DU NORD-EST . . . . . 213
Vallée de la Mesta. — Bassin de Valandovo (Iougoslavie). — Maison de Topolnitsa (E. de Pétrich). — Maison de Doupnitsa. Maisons de réfugiés de Doupnitsa. — Maison de réfugiés à Koloucha (faubourg O. de Kioustendil). — Kioustendil: marché aux légumes et marché aux poteries.

— LI. — L'ÉTABLISSEMENT . . . . . 216
Le tirage au sort des lots de terre. — Chariot et attelage: premier modèle. — Chariot et attelage : modèle définitif. — Reconnaissance par la population des lots affectés.

— LII. — LES RÉFUGIÉS DANS LA BULGARIE ORIENTALE . . . . . 217
Maisons anciennes occupées. — Baraques d'Ankhialo. — Fileuses d'Aladji (E. de Iambol). — Maison-type de la Direction générale pour l'établissement des réfugiés. — Maisons d'Atolovo (N.-E. de Iambol). — Maison du pope d'Atolovo. — Village de Sinapli (S.-E. de Iambol).

— LIII. — *Carte 24 :* La plaine de Bourgas . . . . . 252

— LIV-LV. — *Carte 25 :* **Colonisation de la plaine de Bourgas** . . . 252-253

— LVI. — LES COLONIES DE PÊCHEURS DE LA MER NOIRE. . . . . 253
Panorama de Messemvria. — Faubourg des réfugiés à Ankhialo. — Barque du « type de Constantinople », attribuée à des réfugiés.

— LVII. — LA VIEILLE SALONIQUE. . . . . 276
La citadelle. — Tekké (monastère) des derviches tourneurs. — Un coin de la ville haute. — Cimetière et mosquée au N.-O.

— LVIII-LIX. — *Cartes 26 et 27 :* Le site de Salonique . . . . . 276-277

— LX. — LA NOUVELLE SALONIQUE : LE PORT . . . . . 277
Les quais. — La zone franche : les bassins. — La zone franche : les entrepôts. — L'avenue de la Victoire et les quais surélevés.

Planche LXI. — La Salonique d'après guerre . . . . . 288
Vue d'ensemble. — La partie Nord.

— LXII. — La Salonique d'après guerre . . . . . 289
La partie Ouest. — La partie Sud-Est.

— LXIII. — *Carte 28 :* Plan de Salonique en 1917. . . . . 296

— LXIV. — La nouvelle Salonique : les rues . . . . . 297
La rue Sainte Sophie. — La partie centrale de la rue Egnatia reconstruite. — Une rue neuve et large : la rue Tsimiski et ses magasins. — Un coin du bazar restauré.

*En déplié :* **Carte de la Macédoine** au 1 : 700 000. A la fin du volume

# ERRATUM

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| p. 14, | ligne 26 | *au lieu de* | tout | *lire* | tour |
| 14, | — 38-39 | | à la Morava (Nich et Vélès) était portée au Vardar | | était portée à la Morava et au Vardar (Nich et Vélès) |
| 30, | ligne 1 | *au lieu de* | Vévi | *lire* | Véni |
| 30, | — 29 | | allée | | allé |
| 40, | § 2, ligne 1 | | l'anophèle, trouvant | | l'anophèle trouvant |
| 41, | — 30 | | nouveaux venus | | nouveau-venus |
| 60, | — 5 | | nouveaux venus | | nouveau-venus |
| 66, | l. 8 avant la fin | | établiés | | établis |
| 80, | 18 | | Médjidli | | Medjidli |
| 119, | § 2, ligne 1 | | nouveaux venus | | nouveau-venus |
| 120, | l. 5 avant la fin | | endimanchée | | endimanchée |
| 133, | l. 4 avant la fin | | Saloniqve | | Salonique |
| 145, | l. 5 avant la fin | | es | | les |
| 146, | lignes 4-8 | | % | | 00/00 |
| 211, | ligne 28 | | dis » | | dis- |
| 212, | — 3 | | créé | | créée |
| 213, | — 6 | | bratsva | | bratstva |
| 215, | — 10 | | kilos | | kilogs |
| 219, | l. 5 avant la fin | | architectse | | architectes |
| 224, | ligne 20 | | où | | ou |
| 228, | — 29 | | faite | | faites |
| 243, | — 22 | | ; | | . |
| 255, | — 31 | | bratsvo | | bratstvo |
| 259, | annexe, ligne 3 | | 1925 | | 1926 |
| 264, | ligne 5 | *supprimer la seconde parenthèse.* | | | |
| 268, | — 28 | *au lieu de* | km. | *lire* | t. par km. |
| 278, | — 23 | *fermer la parenthèse après* 1928. | | | |
| 290, | — 4 | *au lieu de* | vallonnée | *lire* | vallonée |
| 291, | l. 10 avant la fin | | voire Paris | | voire à Paris |
| 293, | titre | | *ajouter* [1] | | |
| 293, | l. 5-6 avant la fin | *au lieu de* | ciel impitoyable - ment, ensoleillé | *lire* | ciel, impitoyablement ensoleillé |
| 307, | ligne 34 | *au lieu de* | v. fig. 42 | | v. fig. 40 |
| 310, | — 18 | | 1.500.000.000 | | 500.000.000 |
| 312, | l. 9 avant la fin | | 5 km. N. | | 1 km. N. |
| 317, | — 2 | | actuel. s | | actuels. |
| 317, | l. 7 avant la fin | *fermer les guillemets après* administratif. | | | |
| 322, | n° 11, ligne 2, | | | *lire* | montagne |
| 325, | n° 49 | | | | Stuttgart |
| 332, | n° 238 | | | | vol. 3 |
| 335, | colonne 1, Banitsa | | *ajouter* 30 | | |
| 342, | colonne 3 | *au lieu de* | Vénisélokhôri | *lire* | Vénisélochôri. |
| 342, | colonne 3 | *supprimer* | Vévi. | | |

# TABLE DES MATIÈRES


INTRODUCTION

LES FACTEURS DE LA CIVILISATION MACÉDONIENNE

La Macédoine et l'évolution balkanique, 5.

CHAPITRE PREMIER. — **Les bornes** . . . . . 7

I. *LE REMPART DE L'OUEST*, 7 : Les chaînes albanaises, 7. — Le chemin de ronde du Drin et des lacs, 8. — L'Annassélitsa, 9. — Les limites du peuplement albanais, 10. — La colonisation albanaise, 11.
II. *LA FORTERESSE DE L'EST*, 12 : Le massif bulgare, 12. — Les coupe-gorges de la Strouma et de la Mesta, 13. — Les vicissitudes de la frontière bulgare, 14. — L'endosmose pastorale, 15.

CHAPITRE II. — **Les contacts** . . . . . 17

I. *LES PORTES DU NORD*, 17 : Le seuil de Préchévo et le défilé de Katchanik, 17. — Les influences continentales, 19.
II. *LA PORTE DU MIDI*, 20 : L'entrée salonicienne, 20. — Les influences méditerranéennes, 21.
III. *LA MACÉDOINE DES STANI*, 22.

CHAPITRE III. — **Les liaisons intérieures** . . . . . 25

Le Centre macédonien, 25.
I. *LES ROUTES NORD-SUD*, 26 : La route du Vardar, 26. — Les traverses, 28.
II. *LA ROUTE OUEST-EST*, 29 : La via Egnatia, 29. — La liaison egnatienne, 31.
III. *LA MACÉDOINE DES TCHIFLIK*, 31.

PREMIÈRE PARTIE

LA NOUVELLE MACÉDOINE IOUGOSLAVE

CHAPITRE IV. — **Le milieu** . . . . . 35

La haute Macédoine, 35. — Le climat skoplien, 36. — Le milieu palustre, 38. — L'anophélisme, 39. — Le paludisme en haute Macédoine, 40. — La morbidité et la mortalité macédoniennes, 42. — La répartition de la population indigène, 48. — La vieille économie rurale, 52.

CHAPITRE V. — **La première colonisation** . . . . . 56

Le flux et le reflux slaves, 56. — Les conditions légales, 58. — Le partage des terres aux indigènes, 60. — Les premiers immigrés, 62. — L'étape de 1923, 64. — L'Ovtché polié, 65. — Les transformations urbaines, 66. — La capitale macédonienne : Skoplié, 67.

CHAPITRE VI. — **L'Institut d'hygiène de Skoplié et la lutte antipaludique** . . . 71

L'organisation générale, 71. — Le but et le programme, 73. — Les centres villageois, 74. — La lutte contre le paludisme : les méthodes de combat, 75. — L'assainissement biologique, 77. — L'assainissement hydrologique, 78. — Le don de l'eau, 79. — La lutte contre les maladies sociales, 80. — L'hygiène scolaire et domestique, 82.

CHAPITRE VII. — **La seconde colonisation** . . . . . 84

La construction des routes, 84. — L'attribution des terres, 86. — Les colonies litchaniennes : les bassins de Koumanovo et de Skoplié, 87. — Les colonies dalmates de l'Ovtché polié, 91. — Les colonies dalmates de la Pélagonie du Nord, 92. — Les colonies choumadiennes de la Pélagonie centrale, 93. — Les colonies du Banat et de la Batchka : le Tikvech, 95. — Les coopératives agraires, 96. — Les progrès agricoles : les cultures alimentaires, 98. — Les cultures industrielles, 99. — Les villes : le commerce macédonien, 100. — Les villes : la croissance urbaine, 102.

ANNEXE A LA PREMIÈRE PARTIE. — Tableau par lieu d'origine des familles dotées de terres dans la Macédoine iougoslave à la fin de 1929, 104.

## DEUXIÈME PARTIE

## LA NOUVELLE MACÉDOINE HELLÉNIQUE

CHAPITRE VIII. — **Le milieu** . . . . . 105

La basse Macédoine, 105. — Le climat salonicien, 106. — Le paludisme en basse Macédoine, 107. — La morbidité paludéenne, 110.

CHAPITRE IX. — **Les conditions politiques de la colonisation** . . . . . 113

La convention de Lausanne, 113. — Le protocole de Genève, 114. — Les émigrés, 116. — Les terres vacantes, 118. — Les immigrés, 119.

Annexe au chapitre IX. — Tableau des réfugiés ruraux installés au 31 décembre 1928, 123.

CHAPITRE X. — **Les bases financières de la colonisation** . . . . . 214

Le coût d'un établissement agricole, 124. — Les dépenses, 125. — L'emprunt de 1928, 126. — L'avoir, 128. — La liquidation des biens turcs, 130.

Annexe au chapitre X. — Commission d'établissement des réfugiés : bilan général au 31 décembre 1929 rédigé en livres sterling, 132.

CHAPITRE XI. — **La campagne sanitaire** . . . . . 133

La première œuvre d'assistance, 133. — L'assainissement français de la Macédoine grecque, 134. — La lutte antipaludique des organisations grecques, 135. — L'œuvre médicale de l'Office autonome, 137. — L'œuvre technique de l'Office autonome, 138. — L'assèchement des lacs riverains du Vardar, 140. — L'assèchement des plaines de Serrès et de Drama, 144. — Les résultats, 145.

CHAPITRE XII. — **Les colonies rurales** . . . . . 150

La répartition générale, 150. — La naissance des villages : les sites, 151. — La naissance des villages : les lots, 154. — La naissance des villages : les maisons, 156. — Les genres de vie, 157. — Les céréales, 159. — Les cultures arbustives, 163. — Le cheptel et la régression du nomadisme pastoral, 164. — Vue d'ensemble sur la colonisation rurale, 167. — Le paysan et la culture grecque, 168.

CHAPITRE XIII. — **Le tabac** . . . . . 170

Les conditions de la culture, 170. — Les progrès de la technique agricole, industrielle et commerciale, 172. — Les progrès de la production, 174. — La répartition de la production, 175.

CHAPITRE XIV. — **La Macédoine orientale** . . . . . 179

La plaine de Drama et son pourtour, 178. — La plaine de Serrès et du lac d'Achinos, 181. — Le littoral de Chalcidique, 183.

CHAPITRE XV. — **La Macédoine de l'Ouest et du Centre** . . . . . 187

Les Piémonts et Montagnes de l'Ouest : colonies dispersées et mêlées, 187. — Les hautes plaines occidentales : les colonies d'Asie, 190. — La Campanie salonicienne : les colonies de Thrace, 192.

CHAPITRE XVI. — **Les colonies urbaines** . . . . . 196

Le problème social, 196. — Le problème financier, 197. — Les logements, 198. — Les constructions neuves, 200. — Les villes, 201. — Cavalla, 204. — Edessa, 205. — L'industrie, 207.

TROISIÈME PARTIE

**LA MACÉDOINE BULGARE ET LES MACÉDONIENS EN BULGARIE**

CHAPITRE XVII. — **La première migration macédonienne** . . . . . 109

La liberté d'émigration, 209. — La répartition provisoire des Macédoniens en Bulgarie, 211. — La vallée de la Strouma moyenne, 213. — Les vallées du Djermen et de la haute Strouma, 215. — La transformation de l'immigration macédonienne, 217.

CHAPITRE XVIII. — **La liquidation des biens** . . . . . 219

L'émigration organisée, 219. — Les terres, 221. — Les personnes, 223. — Les créances, 225. — Les États, 227.

CHAPITRE XIX. — **Les conditions de l'établissement définitif** . . . . . 231

Les réfugiés, 231. — Les terres, 232. — Les bases financières, 233. — Les mesures législatives, 235. — Les communications, 236. — Le paludisme, 237. — Le transfert des réfugiés, 239.

CHAPITRE XX. — **Les méthodes de la colonisation** . . . . . 241

La distribution des terres et la mise en culture, 241. — La construction des maisons et le site des villages, 243. — L'Institut malariologique de Bourgas et la lutte contre le paludisme, 247.

CHAPITRE XXI. — **La plaine de Bourgas** . . . . . 250

Vue d'ensemble, 250. — La répartition des réfugiés, 251. — Les agriculteurs de la plaine, 254. — Les vignerons et les pêcheurs de la côte, 256.

ANNEXE A LA TROISIÈME PARTIE. — Population des départements de Pétritch, de Kioustendil et de Bourgas (d'après les recensements de 1920 et 1926), 259.

QUATRIÈME PARTIE

**SALONIQUE**

CHAPITRE XXII. — **Le domaine commercial macédonien** . . . . . 261

Les foires macédoniennes, 261. — Le marché d'exportation, 264. — Le marché d'importation, 265. — Le renouveau du trafic macédonien : les voies ferrées, 267.

CHAPITRE XXIII. — **Le port balkanique** . . . . . 269

Le golfe Thermaïque, 269. — La zone franche : l'organisation, 270. — La zone franche : le trafic, 274. — L'accès de la Iougoslavie à la mer Égée, 277. — Les conventions de transit, 280.

CHAPITRE XXIV. — **La ville grecque, juive et musulmane.** . . . . . 283

La topographie de l'ancienne Salonique, 283. — L'immigration turque et juive : l'extension urbaine, 285. — Coup d'œil sur la vieille ville, 287. — La naissance de la vie industrielle, 289. — L'émigration des « Turcs » et des Juifs, 290.

CHAPITRE XXV. — **Les conditions de la reconstruction** . . . . . 293

Les données du problème, 293. — Les expropriations, 294. — Les adjudications, 297. — Les problèmes d'urbanisme technique, 299.

CHAPITRE XXVI. — **La nouvelle Salonique** . . . . . 303

Le plan d'ensemble, 303. — Le Centre, 305. — Les constructions, 307. — Les faubourgs ouvriers de l'Ouest, 310. — Le faubourg bourgeois des Campagnes, 312. — Les faubourgs du Nord et de l'Est, 314. — La circulation, 317.

**Conclusions** . . . . . 321

BIBLIOGRAPHIE . . . . . 323

INDEX ONOMASTIQUE . . . . . 334

TABLE DES CARTES ET FIGURES DANS LE TEXTE . . . . . 344

TABLE DES CARTES ET PHOTOGRAPHIES HORS TEXTE . . . . . 345

TABLE DES MATIÈRES . . . . . 349

Vu, le 10 janvier 1930.
*Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
*Le Recteur de l'Académie de Paris,*
S. CHARLÉTY.

98. — Imprimerie KAPP, Paris-Vanves. — 7-1930.

# MACÉDOINE

Échelle=1:700.000

0 10 20 30 40 50 60 Km.

Montagnes au-dessus de 1000 m.

Routes

Chemins de fer à voie normale

Chemins de fer à voie étroite

Frontières

21° 22° 23° 24°

42° 41° 40°

Métokhia
Kossovo polié
Prizren
Ouroschévats
Préchévo
Seuil de Préchévo
Vranié
Bouianovats
Gnilane
Moravа
Pchinia
Katchanik
Défilé de Katchanik
Skopska Tserna Gora
Lioubotin
Tourktchin
Char
Drin blanc
Tétovo polié
Tétovo
Vardar
Treska
SKOPLIÉ
Koumanovo
Slavichté
Kriva Palanka
Guéchévo
Rouien
Kioustendil
Ossogovo
Kratovo
Zlétovo
Zlétovska
Kotchané
Tsarévo Selo
Ovtché polié
Sv. Nikola
Défilé de Taor
Markova
Pchinia
Vélès
Défilé de Vélès
Bregalnitsa
Chtip
Platchkovitsa
Pekhtchévo
Bérovo
Malech
Sv. Vratch
Melnik
Radovichté
Stroumitsa
Plaouch
Oudovo
Valandovo
Belachitsa planina
Défilé du Roupel
Rila
Doupnitsa
Rilska
Moussala
Gorna Djoumaia
Razlog
Bansko
Pirin
Rhodope occidental
Rhodope central
Mesta
Névrokop
Zyrnovon
Borovon
Ossénitsa
Nestos
Paranestion
(Mesta)
Drama
Serrès
Aggista
Zichni
Nigrita
Lac d'Achinos
Béchik
Pangée
Pravi
Cavalla
Sani Chaban
Chryssoupolis
Marais de Philippes
Thassos
GOLFE D'ORFANO
Chalcidique
Khortiatch
Liarigovi
Polygyros
Epanômi
Mega Karabouroun
Micro Karabouroun
Lac Bessikion
Lac Lantsa
Langada
Lac de Langada (Agios Vassileios)
SALONIQUE
Lac de Giannitsa
Giannitsa
Pella
Edessa
Voda
Ostrovo
Banitsa
Lac de Petersko
Naoussa
Vermion
Verria
Oros
Eordéa
Sarigoel
Col de Castania
Catérini
Piérie
Kroucha Balkan
Lac de Boutkovo
Lac de Doïrane
Doïran
Djevdjélia (Gueyguéli)
Scra di Léguen
Dzéna
Notia
Nitcha
Morikhovo
Pélagonie
Kaziak
Enôtia (Karadjova)
Ardéa
Gandatch
Goumenitsa
Axioupolis (Voémitsa)
Lac d'Ardjane
Kilkis
Lac d'Amatovo
Campania
Axios (Vardar)
Galikos
Strymon
Strouma
Radomir
Vers Sofia
Samokov
Isker
Biermen
Rouen
Lac de Castoria
Vlakhoklissoura
Ptolémaïs (Kaïalar)
Castoria
Anasselitsa
Lipsista
Siatista
Cozani
Kaïmaktchalane
Sokol
Vétrénik
Dobropolié
Peristéri
Bitolj
Lac de Prespa
Petit Prespa
Col de Pissoderi
Florina
Malaréka
Planina
Boudrik
Nerétchka
Lac d'Okhrid
Ressan
Okhrid
Lac
Su Naoum
Mali Thatë
Kamia
Devoli
Lac Malik
Moschopolié
Tomor
Morova
Voïoussa
Pinde
Grévéna
Elassona
Olympe
Servia
Haliacmon
Vers Larissa
Tempé
Penée
Discata
Liaskoviki
Vers Saranda
Vers Elbasan
Vers Prichtina
Iablanitsa
Baba planina
Strouga
Babouna
Rostoucha
Débar
Stogovo
Galitchnik
Poretché
Kitchévo
Mavrosko polié
Mijatsi
Korab
Drin noir
Radika
Gostivar
Jeden
Gornja réka
Tétovo
Lioubotin
Katchanik
Skopska Tserna Gora
Préchévo
Seuil de Préchévo
Ouroschévats
Prizren
Métokhia
Kossovo polié
Vranié
Bouianovats
Gnilane
Moravа
Pchinia
Strouma
Radomir
Vers Sofia
Samokov
Isker
Biermen
Rouen
Kioustendil
Kriva Palanka
Guéchévo
Slavichté
Koumanovo
Kratovo
Ossogovo
Zlétovo
Zlétovska
Kotchané
Tsarévo Selo
Rila
Doupnitsa
Rilska
Moussala
Gorna Djoumaia
Razlog
Bansko
Pirin
Rhodope occidental
Rhodope central
Mesta
Névrokop
Zyrnovon
Borovon
Ossénitsa
Nestos
Paranestion
(Mesta)
Drama
Serrès
Aggista
Zichni
Nigrita
Lac d'Achinos
Béchik
Pangée
Pravi
Cavalla
Sani Chaban
Chryssoupolis
Marais de Philippes
Thassos
GOLFE D'ORFANO
Chalcidique
Khortiatch
Liarigovi
Polygyros
Epanômi
Mega Karabouroun
Micro Karabouroun
Lac Bessikion
Lac Lantsa
Langada
Lac de Langada (Agios Vassileios)
SALONIQUE
Lac de Giannitsa
Giannitsa
Pella
Edessa
Voda
Ostrovo
Banitsa
Lac de Petersko
Naoussa
Vermion
Verria
Oros
Eordéa
Sarigoel
Col de Castania
Catérini
Piérie
Kroucha Balkan
Lac de Boutkovo
Lac de Doïrane
Doïran
Djevdjélia (Gueyguéli)
Scra di Léguen
Dzéna
Notia
Nitcha
Morikhovo
Pélagonie
Kaziak
Enôtia (Karadjova)
Ardéa
Gandatch
Goumenitsa
Axioupolis (Voémitsa)
Lac d'Ardjane
Kilkis
Lac d'Amatovo
Campania
Axios (Vardar)
Galikos
Strymon
Strouma

IMPRIMERIE KAPP